T V C. 43.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LV
C
43
NAPOLI

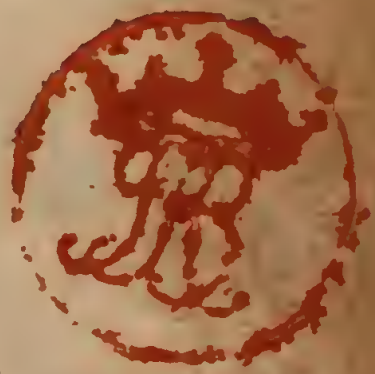
HISTOIRE
DES GVERRES CIVILES DE FRANCE,

CONTENANT TOVT CE QVI s'eſt paſſé de plus memorable ſous le regne de quatre Rois, FRANÇOIS II. CHARLES IX. HENRY III. & HENRY IV. *ſurnommé* LE GRAND, Iuſques à la Paix de VERVINS incluſiuement.

Eſcrite en Italien par H. C. DAVILA. Et miſe en François par I. BAVDOIN.

QVATRIESME EDITION, reueuë & corrigée.

Tome troiſiéme.



A PARIS,
En la Boutique de P. ROCOLET,
Chez DAMIEN FOVCAVLT, Impr. & Libr. ordin. du Roy ; Au Palais, en la galerie des Priſonniers, aux Armes du Roy & de la Ville.

M. DC. LXVI.
Auec Priuilege de ſa Maieſté.

HISTOIRE DES GVERRES CIVILES DE FRANCE.

LIVRE DIXIE'ME.

SOMMAIRE.

CE dixiéme Liure contient les ſouſleuemens cauſez par la mort du Cardinal, & du Duc de Guiſe; La Ligue renouuellée à Paris, & en pluſieurs autres Villes du Royaume; L'authorité des Chefs donnée au Duc de Mayene, & le Titre de Lieutenant General de la Couronne. Le Roy commande qu'on ait à informer des actions des Princes deffunts, & à faire leur procez. Il met ordre à la continuation des Eſtats, où les inclinations des Deputez ſe trouuent diuerſes, & qui ſe concluent vn peu apres. Ses efforts, pour appaiſer l'eſprit du Pape, grandement faſché de la mort du Cardinal de Guiſe. Il enuoye pour cét effet à Rome l'Eueſque du Mans;

mais le Pape continuë dans ſon mécontentement, & fait de grandes plaintes au Conſiſtoire. Le Roy taſche de traitter la Paix auec le Duc de Mayene : mais ce deſſein ne luy peut reüſſir. Le Duc s'achemine à Paris ; y fait diuers preparatifs pour la Guerre : eſtablit le Conſeil general de la Ligue, & le particulier des Seize de la Ville. Il enuoye des Deputez à Rome, pour raſſurer l'eſprit du Pape, qui publie en ſuitte vn Monitoire contre le Roy de France, & fomente fort le Party de l'Vnion. Sa Maieſté contrainte de commencer la Guerre, s'accorde auec le Roy de Nauarre, & conclud vne Tréve. L'Ambaſſadeur du Roy Catholique part de la Cour, & s'en va à Paris, pour y eſtre Reſident auprés des Chefs de la Ligue. Le Legat du Pape ſe retire auſſi, & ſort du Royaume, n'ayant pû faire conſentir à la Paix le Duc de Mayene. L'on commence de toutes parts vne furieuſe Guerre. Le Duc de Montpenſier déffait les Gautiers en la Prouince de Normandie. Abouchement du Roy de France, & de celuy de Nauarre en la Ville de Tours. Le Duc de Mayene prend Vendoſme, fait priſonnier le Comte de Briene : Attaque aux Faux-bourgs de Tours l'Infanterie du Roy, & gagne pluſieurs poſtes. Le Roy de Nauarre ſuruient auec ſon Armée, le fait déloger, & s'empare de quantité de places, tirant vers la Normandie. Le Duc d'Aumale aſſiege Senlis ; Combat le Duc de Longueville, & le Seigneur de la Noüe ; Perd la iournee, & s'en retourne vers Paris, pour remedier à cette perte. Le Roy marche du meſme coſté auec ſon Armée ; prend Clergeau, Poitters, Chartres, Eſtampes, Montereau, Poiſſy, & autres places. Le Duc de Montpenſier le va ioindre. Les Allemans, & les Suiſſes arriuent à ſon ſecours. Il ſe

saisit des Villes d'alentour, & met le siege deuant Paris, où le Duc de Mayene, & le peuple, ne croyant pas de se pouuoir deffendre, pensent à faire vn dernier effort. Iacques Clement Iacobin, sorty de la Ville, est introduit dans la Chambre du Roy, qu'il frappe à mort auec vn couteau. Sa Maiesté sur le point de rendre l'esprit, declare son Successeur legitime le Roy de Nauarre, & luy persuade de se faire Catholique. Les gens de guerre, & particulierement les Gentils-hommes, ne sçauent d'abord à quoy se resoudre; & se deliberent enfin de reconnoistre le Roy de Nauarre, pourueu que la Religion soit assurée. Il leur promet par écrit d'embrasser la Foy Catholique, Apostolique & Romaine : Puis voyant l'Armée de beaucoup amoindrie, il leue le siege de deuant Paris; fait semblant d'inuestir Roüen, & s'en va à Diepe. Le Duc de Mayene le suit, ayant grandement augmenté ses forces. Diuerses escarmouches se donnent au Pollet, à Arques, & sous les murailles de Diepe. Il arriue du secours au Roy de plusieurs endroits. Le Duc de Mayene se retire, & s'en va en Picardie. Le Roy s'estend vers l'Isle de France, prend & saccage les Fauxbourgs de Paris; S'achemine à Tours; se saisit de plusieurs places; entre victorieux dans la Ville, où il est receu auecque beaucoup de pompe; assemble sa Noblesse, & s'excuse à elle de ce qu'il differe à changer de Religion. : De là il passe en Normandie, & s'assuiettit toute la Prouince.

1589.

L'ANNE'E mille cinq cent quatre-vingt huit s'eſtant finie par vne ſanglante Tragedie, il ſe fit en ſuitte vn épouuantable changement de Scene. Car le meſme iour que les Seigneurs de Lorraine furent mis à mort, la nouuelle en eſtant venuë à Orleans, & le lendemain à Paris; Elle s'épandit depuis de ville en ville par tous les lieux de la France; & il n'eſt pas à croire combien elle affligea tout le monde. Non ſeulement le menu peuple, qui par inclination, & par couſtume embraſſe les occaſions des nouueautez, en fut grandement émeu, mais les perſonnes de toute autre condition le furent auſſi. Ce qui ſembla plus eſtrange encore, fut que pluſieurs qu'on auoit tenus iuſques alors pour hommes de grande moderation, & de ſinguliere prudence, témoignerent d'en eſtre touchez profondement dans leur ame. De ces deſordres d'eſprit, & de leurs premieres ſaillies, naſquirent des achopemens & des precipitations dont les effets furent bien faſcheux. La ville d'Orleans fut la premiere qui commença la Mutinerie. Comme il y auoit déja long-temps qu'elle tenoit pour le Party de la Ligue, ayant touſiours ouuert aux autres le chemin à la Rebellion, durant tout le cours des guerres ciuiles, elle renouuella ſes pratiques plus fort que iamais. La mort du Duc de Guiſe, & l'empriſonnement de tous les autres vinrent à ſa connoiſſance, par le moyen de ceux qui s'enfuyrent de Blois, incontinent apres que le coup fut fait; & particulierement par ce que leur en dit Roſſieux, vn des Conſeillers de la Ligue.

Eſtonnement general en France cauſé par la la mort du Duc & du Cardinal de Guiſe.

Reuolte d'Orleans.

Les habitans prénent les Armes.

Ce qui fit qu'à l'heure meſme, ſans auiſer là deſſus, & ſans ſe donner loiſir d'eſlire vn Chef, elle prit ouuertement les Armes le meſme ſoir. En ſuitte dequoy, apres auoir mis dehors, & traitté ignominieuſement les Officiers du Roy, qui s'efforçoient d'empeſcher cette Reuolte, elle ſe ſeruit du peuple, pour aſſieger le Chaſteau, où le Seigneur d'Enrragues commandoit alors en qualité de Lieutenant de Roy. Mais il n'auoit que peu de ſoldats; & en vn accident ſi ſoudain, il manquoit de toutes les choſes qui ſont neceſſaires à la conſeruation d'vne place. La ville de Chartres en fit de meſme, & bien qu'elle euſt tenu pour le Roy en tous les troubles paſſez, en celuy-cy neantmoins elle ſe declara rebelle, de ſorte qu'ayant chaſſé tous ceux qui ſuiuoient le Party de ſa Maieſté, & qui vouloient s'oppoſer à la reuolte, elle courut aux Armes, & commença de ſe gouuerner d'elle-meſme, contre le conſentement des Magiſtrats. 1589.

& aſſiegent le Chaſteau.

Souſleuement de Chartres.

Mais la veille de Noël, enuiron le declin du iour, cette nouuelle eſtant apportée à Paris, premierement par vn Courrier, qui fut dépeſché tout exprés par Dom Bernardin de Mendozze, puis par le Capitaine Hyppolite Zenzala Ferrarois, qui eſtoit de ceux que le Duc de Guiſe entretenoit prés de ſa perſonne, toutes les boutiques furent auſſi-toſt fermées. Alors vne partie du peuple, auec ce meſme tumulte qui luy eſtoit ordinaire, courut en foule à l'Hoſtel de Guiſe, où eſtoient la Femme du Duc, & la Ducheſſe de Montpenſier ſa ſœur; Et l'autre aux portes de la Ville, pour y attendre de plus certaines nouuelles, & des

Eſtrange deſolation dans Paris,

où la mort des Seigneurs de Guiſe met tout le peuple en allarme.

1589. particularitez plus diſtinctes de ce tragique accident : car ils en receuoient à toute heure par le moyen de ceux qui venoient de Blois, & qui ſans s'arreſter ſe ſauuoient tous à Paris. Cependant c'eſtoit vne choſe épouuentable de voir la contenance de ce peuple ; qui ne ſçachant à quoy ſe reſoudre, ne recouroit qu'aux cris & aux plaintes. Parmy ces émotions & ces troubles, il n'y auoit encore perſonne qui puſt arreſter ſa violence, & luy conſeiller ce qu'il falloit faire. Car la Ducheſſe de Guiſe, ſuiuant le naturel de ſon ſexe, mettoit tout ſon reconfort en ſes larmes, & la Ducheſſe de Montpenſier ne pouuoit pas ce qu'elle eut voulu. Bien qu'elle fuſt femme d'vne humeur altiere, d'vn courage viril, & d'vne hardieſſe ſi grande, qu'elle auoit plus cauſé de dommage elle ſeule à la reputation, & au nom du Roy par ſa langue, que ſes freres ne luy auoiẽt fait de tort par leurs armes ; Si eſt-ce que pour eſtre naturellement incommodée d'vn pied, & fort maladiue, elle gardoit le lit il y auoit pluſieurs iours, & ne pouuoit point agir par conſequent : A cauſe dequoy, le Conſeil de la Ligue s'eſtant aſſemblé au milieu du peuple ainſi émeu, ſe reſolut d'appeller Charles de Lorraine, Duc d'Aumale, qui ne preſageant rien de bon des Eſtats de Blois, n'auoit point voulu s'y trouuer, ny ſortir de Paris, & qui pour faire ſes deuotions, s'eſtoit retiré ce meſme iour dans le Conuent des Chartreux, qui n'eſt pas loin de la Ville. A ſon arriuée ils s'en retournerent tous en leurs maiſons, où ils paſſerent la nuit à ſe plaindre. Le lendemain le deüil eſtant vniuerſel dans la Ville, apres le diuin ſeruice, qui fut fait à la haſte, ſans qu'il y euſt

Extreme affliction des Ducheſſes de Montpenſier, & de Guiſe,

Le Conſeil de la Ligue appelle le Duc d'Aumale.

ny Musique, ny Orgues, comme c'est la cou- 1589.
stume, on s'en alla de l'Eglise droit à la Mai- Assem-
son de Ville. Là s'assembla le mesme Conseil, blée dãs
où se trouuerent les plus qualifiez, & les plus la Maisõ
considerables d'entre les Bourgeois. Ensemble de Ville.
plusieurs des Magistrats, les vns attirez par la curiosité qui les trauailloit, les autres par l'apprehension d'estre déchirez par la furie du peuple; & la pluspart auec dessein de remedier à cette manie estrange où les Mutins se precipitoient. C'estoit en vain neantmoins qu'on & ce qui
essayoit de les appaiser, pource qu'au lieu de s'y re-
conseil, on n'oyoit là qu'inuectiues, qu'in- soût.
iures, & que menasses contre le nom & l'authorité du Roy. Leur premiere resolution, en attendant qu'on en prist vne autre, fut que le Duc d'Aumale seroit Gouuerneur de la Ville; Que sous son obeïssance on attendroit de nouueaux auis, & de nouuelles matieres à se resoudre; à condition neantmoins, qu'il ne pourroit determiner, ny faire aucune chose, sans le Conseil des Seize. Or pource qu'ils crioient tous pesle-mesle, & tumultuairement, qu'il falloit deffendre la Ville contre les Factiõs & les violences des Huguenots, & des Politiques, qui de l'acte tragique de Blois en tireroient vn suiet de tendre des pieges à leur repos, & à tout le bien public; Le Duc ayant pris le nom & l'authorité de Gouuerneur, donna les ordres de la Guerre au peuple, le mettant sous diuers Chefs à la garde des principaux lieux pour empescher que les Seditieux ne volassent les maisons & les biens des Citoyens.

Le mesme soir, & le lendemain, les Predi- L'émo-
cateurs montez en chaire, se mirent à loüer tion des
Parisiens.

1589. hautement le Martyre du Duc de Guiſe, & à deteſter la ſanglante & cruelle execution que le Roy en auoit fait faire. Ce qui eut tant de pouuoir ſur les eſprits, que non ſeulement les plus petites gens, mais les principaux Bourgeois, furent puiſſamment perſuadez par leurs raiſons, & embraſez d'vn ardent deſir d'en prẽdre vengeance. Cette hardieſſe des Predicateurs & du peuple ſe redoubla, quand la nouuelle vint de la mort du Cardinal, qui porta les eſprits de la fureur à la rage. D'où il s'enſuiuit, que le 28. du mois, iour de la Feſte des Innocens, le Conſeil des Seize fit preſenter vne Requeſte aux Theologiens de Sorbonne, au nom du Preuoſt des Marchands, & des Eſcheuins de la Ville. Ils y expoſoient au long; *Que les Princes de la Maiſon de Lorraine auoient touſiours bien merité de l'Egliſe Catholique durant leur vie, & qu'eſtans Protecteurs de la Foy, le Roy leur auoit donné la mort.* Surquoy ils concluoient; *Qu'on euſt à le declarer déchеu de la Couronne, comme on le pouuoit legitimement, & qu'il fuſt permis aux Suiets, nonobſtant le Serment de fidelité, de ſe diſtraire de ſon obeyſſance, puis qu'il paroiſſoit que ce Prince eſtoit Hypocrite, Fauteur manifeſte des Hereſies, & Perſecuteur de la ſainte Egliſe, pour auoir trempé ſes mains dans le ſang d'vn Cardinal, ſans reſpecter, ny ſon Caractere ſacré, ny ſa Perſonne eminente.* Les Docteurs s'eſtans aſſemblez, il n'y eut pas beaucoup à conteſter. Car bien que Iean Fabry, Doyen du College, homme d'vn profond ſçauoir, & auec luy Robert Vauuarin, & Denys Sorbin, deux des plus anciens Docteurs, ſouſtinſſent; Que ny le Roy ne pouuoit point eſtre declaré décheu du

ſe redouble par les perſuaſions des Predicateurs.

Requeſte preſentée en Sorbonne;

& ce qu'elle cõtenoit.

Auis des plus anciés Docteurs, choqué par les ieunes.

Royaume, ny ſes Suiets ſe ſouſtraire à sõ obeïſſance, quand meſme l'affaire ſeroit telle qu'il eſtoit porté par la Requeſte, (ce que l'on pouuoit mettre en doute) ſi eſt ce que leur opinion ne fut pas ſuiuie. Car les plus ieunes Docteurs ſe porterent ſi ardemment en cecy, excitez par les Predications de Guillaume Roze, Eueſque de Senlis, des Curez de S. Paul, & de ſaint Euſtache, de Iean de Vinceſtre, de Iean Hamilton, du P. Iacques Commolet Ieſuite, du P. Bernard Feüillant, & du P. François Feu-ardent Cordelier, qu'ils ſe rencontrerent dans les meſmes ſentimens, en la deciſion de l'vn & de l'autre point. De maniere que par vn long Diſcours qu'ils en firent par eſcrit, ils demeurerent d'accord, & declarerẽt publiquement; *Que le Roy eſtoit décheu de la Couronne; Que les Suiets pouuoient non ſeulement, mais qu'ils deuoient meſme ſe retirer de ſon obeyſſance, & que pour donner ordre au Gouuernement de l'Eſtat, il leur eſtoit permis iuſtement de s'aſſembler en corps, de mettre des impoſts, d'ordonner de la paye des gens de guerre, de diſpoſer des biens de la Courõne; & de faire toutes les autres choſes, qui ſeroient cõuenables, pour la deffenſe de la Religion, & pour leur propre ſecurité.* Ils ajouſterent à cecy tous d'vn meſme accord; Qu'il falloit enuoyer au Pape le Decret de cette Declaration, afin qu'eſtant authoriſé, & confirmé par luy-meſme, on ne peuſt à l'auenir mettre en doute, qu'il ne fuſt entierement valable. Ce qu'on n'eut pas plutoſt fait ſçauoir, que le peuple, comme s'il euſt eſté déja deſtaché des liens de l'obeyſſance, rompant tous les obſtacles qui le pouuoient tenir dans la modeſtie, courut en furie

1589.

Predicateurs de la Ligue.

Decret tendant à depoſer le Roy.

Forcenerie du peuple.

1589. abatre les Effigies, & les Armes du Roy, par tout où il les trouua. De quoy n'eſtant pas ſatisfait, comme s'il euſt eſté forcené, il ſe mit à rechercher tous ceux qu'on tenoit eſtre de ſon Party, & qui eſtoient appellez communément NAVARRISTES, & POLITIQVES. D'où il aduint, que durant ces inſolentes & tumultuaires perquiſitions, pluſieurs qui viuoient paiſiblement dans leurs Maiſons, furent contraints de les abandonner, pour ſauuer leurs vies; outre qu'il s'en trouua quantité d'autres, qui ſe virent reduits à ſe garantir de leurs violences à force d'argent, & quelques-vns meſmes qui ne pûrent s'exempter d'eſtre tuez miſerablement, bien que le Duc d'Aumalè fit tout ce qu'il pût pour l'empeſcher. Pendant ce tumulte, toutes les ruës eſtoient pleines d'armes; ce n'eſtoit que bruit, que deſordre, que confuſion; & la Populace s'aigriſſant touſiours plus fort contre les marques de la Royauté, commettoit des inſolences ſcandaleuſes & inſupportables. Toutes les Egliſes retentiſſoient des cris des Predicateurs, qui deteſtoient le Parricide fait par Henry de Valois, qu'ils n'appelloient plus Roy de France, mais Heretique, Tyran, Perſecuteur de la ſainte Egliſe; & ces meſmes choſes ſe voyoient encore diuerſement déduittes, & bien plus au long dans pluſieurs Libelles en vers & en proſe, que l'on trouuoit par les Carrefours, & dans les places publiques.

& les malheurs qui s'en ſuiuét,

Reſolutiõ priſe par ceux du Conſeil des Seize;

Deſlors le Conſeil des Seize ſe reſolut de reduire entierement la Ville en ſa puiſſance. Mais dautant qu'il voyoit le Parlement partagé, & que dans ce Corps, les vns eſtoient enclins à ſuiure le mouuement du peuple, les

autres à perſeuerer en l'obeyſſance du Roy ; il ordonna que les Preſidens & les Conſeillers Realiſtes, comme ennemis du bien public, & Adherans du Tyran, fuſſent non-ſeulement démis de leurs charges, mais faits priſonniers, & ſerrez eſtroitement dans la Baſtille. A quoy ils ſe reſolurent, pour auoir preueu que ſi on les laiſſoit en liberté, & dans vn plein pouuoir de faire ce qu'ils voudroient, ils trauerſeroiẽt les affaires par vne infinité d'obſtacles, & mettroient en grand danger les autres Citoyens, dont ils romproient l'vnion. Pour empeſcher que cela n'aduint, ayant premierement deliberé ſur ce qu'ils auoient à faire, & reduit à leur opinion tous les Chefs du peuple, le ſeiziéme de Ianuier ils inueſtirent auec vn bon nombre d'hommes armez, la grand' ſalle du Palais, où eſtoit le Parlement à l'ordinaire, & en ſaiſirent toutes les portes, & les aduenuës. Cela fait, ils appellerent Achille de Harlay, premier Preſident, & apres luy tous les autres qu'ils auoient reſolu de retenir. Ils ſortirent à l'heure meſme, pour ſçauoir ce qu'on leur vouloit, dont ils ſe doutoient déja bien ; Et alors Buſſi, deputé à l'execution de cette entrepriſe, leur dit qu'ils euſſent à le ſuiure. Ne pouuant donc s'oppoſer à ce commandement, fondé ſur la force, & non pas ſur la raiſon, ils obeyrent ſans reſiſtance, & furent menez à la Baſtille parmy les cris & les injures du peuple. Pierre Seguier, & Iacques Auguſte de Thou, furent les ſeuls qui par bon-heur ſe ſauuerent ſecrettement, apres auoir fait tous les efforts imaginables, tenant toûjours ferme dans le Party du Roy, afin d'empeſcher que le Parlement ne ſe meſlaſt point dans cette Rebel-

1589.

& leurs violences contre le Parlement.

Le Preſident de Harlay, & pluſieurs autres ſont mis à la Baſtille.

Seguier & de Thou, inébranlables dans le Party du Roy,

1589. lion. Les Partisans de la Ligue n'estans pas moins estonnez d'vne resolution si violente, que ceux qui en estoient ennemis, en furent épouuantez; les Presidens & les Conseillers qui resterent, éleurent premier President, & Chef du Parlement Barnabé Brisson, homme d'vne profonde doctrine, & d'vne singuliere éloquence, mais qui pour auoir l'esprit violent & variable, estoit fort sujet à changer d'opinion. Ainsi dans vne solemnelle assemblée du Parlement, composée de cent soixante personnes, ils consentirent par vne Declaration publique, à ce que le Roy fût démis, & la Ville deliurée, substituant d'autres Magistrats à la place de ceux qu'ils auoient emprisonnez. Ils ne se contenterent pas de cela; mais pour appuyer plus fort les choses, & leur donner vne forme, ayant derechef fait assembler le Parlement, ils firent vn Edit fort ample, par lequel ils declaroient; *Qu'ils s'vnissoient tous pour défendre la Religion Catholique; pour garder la Ville de Paris, & les autres qui entreroient dans cette Ligue; pour s'opposer à la puissance de ceux, qui apres auoir violé la Foy publique, auoient en l'Assemblée des Estats osté la vie à des Princes Catholiques, & Deffenseurs de la Sainte Eglise; pour en faire la vengeance, par les voyes de la Iustice; Et finalementt pour défendre cõtre tous, sans excepter personne, la liberté & la dignité des Estats de la France.* Cette Declaration fut signée, auec sermẽt de l'obseruer par les Presidens & les Conseillers du Parlement, par le Duc d'Aumale, Gouuerneur de la Ville; par le Preuost des Marchands, par les Escheuins, & par quantité d'autres personnes, tant du Clergé, & de la Noblesse

Barnabé Brisson est-éleu premier Presidẽt.

Declaration des Chefs de la Ligue, en plein Parlement.

Serment prẽsté par les principaux Ligueurs.

1589

se, que du Tiers-Estat; Et fut cette Confederation, ou cette Ligue, nom qui luy estoit ordinaire, appelée autrement, *La Sainte Vnion*. En consequence de cét Arrest, Madame de Guise, veufue du défunt Duc, comparut en Parlement, où suiuant les formes accoustumées, elle demanda Iustice de l'Homicide commis en la personne de son Mary, & du Cardinal son beau-frere. Pour y mieux obliger les Iuges, elle leur fit le dénombrement des grands seruices que la Maison de Guise auoit rendus à la Religion Catholique, & à la Couronne; encherissant sur le cruel acte qui s'estoit commis sous la foy publique, & deuant tous les Estats de France. Alors, apres qu'on eut assemblé toutes les Chambres, la Cour répondit, qu'on luy feroit Iustice, & nomma deux Conseillers pour Commissaires en cette cause, auecque deffences à tous autres Iuges d'en connoistre: Ce qui ne fut pas adjousté sans raison, pource qu'on estoit bien asseuré que par l'ordre exprés du Roy l'on trauailloit à des perquisitions tres-exactes des choses que les Princes de Lorraine auoient faites durant leur vie. A l'exemple de la reuolte du Parlement, & de la ville de Paris, comme à la clarté d'vn flambeau, & au signal d'vne guerre, on vid incontinent s'armer & se soûleuer de mesme auec vn estrange & vniuersel mouuement, les plus grandes Villes, & les plus aguerris peuples de France. Car à mesure que la nouuelle de la mort des Seigneurs de Lorraine, & de la resolution des Parisiens passa des vns aux autres, l'émotion populaire, comme vn dangereux embrasement, s'épandit de toutes parts. De maniere que non seulement

Madame de Guise demande Iustice à la Cour.

qui nõme pour cét effet deux Cõmissaires.

Reuolte generale des principales Villes du Royaume,

1589. Orleans, & Chartres, Villes qui auoient eſté les premieres à prendre les Armes, mais encore Meaux, Creſpy, le Chaſteau de Pierrefons, Corbeil, Melun, ſaint Denys, Pontoiſe, Senlis, Creil, Clermont, & toutes les Villes des enuirons de l'Iſle de France, ſe firent de la Ligue des Pariſiens. Auec pareille inclination ſe reuolterent Roüen, & la plus grande partie du Parlement de Normandie, Louuiers, Mante, Vernon, Liſieux, Ponteau-de-mer, le Havre de Grace, Honfleur, Evreux, Fougeres, Falaiſe, Argentan, Montivilliers, & toutes les autres Places, & Fortereſſes de cette grande & riche Prouince. Ce meſme exemple fut ſuiuy par la Picardie, où Amiens, Cambray, Abeville, Soiſſons, Laon, & pluſieurs autres Villes s'aſſocierent à l'Vnion. Celles de Champagne, dont le Duc de Guiſe eſtoit Gouuerneur, en firent autant, ſçauoir Rheims, Troye, Vitry, Chaſteau-Thierry, & ainſi des autres. Les eſprits ne furent pas plus calmes, ny les peuples plus retenus dans la Bourgogne, où Dijon, & ſon Parlement, Maſcon, Luz, ſe ietterent dans la meſme Faction, preſque auec tout le reſte de la Prouince. Le Parlement d'Aix, ville capitale de Prouence, les imita, comme encore Marſeille, Carcaſſonne, Narbonne, Bourges, où il y a Vniuerſité de Loix; le Mans, Ville principale aux confins d'Anjou, & quantité d'autres moindres que celle-cy; En Gaſcogne, * le Parlement & la Ville de Thouloufe prirent les armes auec ardeur, comme auſſi la pluſpart de celles du pays; En Auuergne, la Comté de Randan, Clermont, Montferrant, ſaint Porcien, Iſſoire, & autres places, entrerent pareillement dans cette Vnion;

En l'Iſle de France.

en Normandie,

en Picardie,

en Bourgogne,

en Prouence,

en Gaſcogne, * *pluſtoſt en Languedoc.*

En Auuergne,

Vnion ; En Bretagne, le Duc de Mercœur, qui en eſtoit Gouuerneur, non ſeulement pour les intereſts de la Maiſon de Lorraine, dont il eſtoit, mais à cauſe des pretentions particulieres qu'il auoit ſur cette Prouince-là, du coſté de ſa Femme ; oubliant qu'il eſtoit beau-frere du Roy, qui l'auoit enrichy & mis en honneur, en l'éleuant à ce Gouuernement, ſe ietta de meſme dans le Party de la Ligue ; faiſant reuolter auec luy Nantes, Ville de grande importance, Vannes, Quimperlé, & preſque toute la Prouince pleine de richeſſes, & de Nobleſſe. En Guyenne auſſi l'émeute y fut grande, & particulierement dans Bordeaux, Ville de large eſtenduë, où le Gouuerneur reſide, & où le Parlement a ſon ſiege. Mais le Maréchal de Matignon, qui la tenoit pour le Roy, vſant de ſa valeur accouſtumée, jointe à vne prompte reſolution, s'y oppoſa ſi fortement, qu'ayant chaſſé les Rebelles, & gagné le deſſus, ſans qu'il y eut beaucoup de ſang répandu, il la retint dans le Party de ſa Majeſté, auec beaucoup de bonne fortune. Ce qui ne put empeſcher pourtant, qu'en la meſme Prouince, les villes d'Agen, de Perigueux, & pluſieurs autres, ne ſe mutinaſſent auſſi. Lyon ſe reuolta la derniere, & pour la reſiſtance qu'y fit le Colonel Alphonſe Corſe, & pour celle des Marchands Suiſſes & Italiens ; mais enfin les Bourgeois l'emporterent, à cauſe de leur trop grand nombre : Tellement qu'ils reſolurent entr'eux de ſe tourner du coſté de l'Vnion, & d'appeller le Duc de Nemours, qui s'eſtoit ſauué de la priſon, & qui en faueur du Duc de Guiſe, auant qu'il fuſt tué, auoit obtenu du Roy ce Gouuernement. La

1589. en Bretagne. & en Guyenne. Le Maréchal de Matignon retient Bordeaux dans le party du Roy.

1589. Lyon ſe declare pour la Ligue.

Noblesſe de la Prouince ſuiuit bien-toſt aprés l'exemple de cette ville, & gagna non ſeulement ceux du pays, mais quantité de Chaſteaux & de places fortes, où par bien-ſeance, & pour leur ſeureté propre, les Gentils-hommes François ont accouſtumé de faire leur demeure. De cette façon, le Party de la Ligue ſe trouua puiſſant, pour eſtre appuyé des plus fortes villes, & ſecondé par la pluſpart des Nobles, qui ſont la principale force de cette Couronne.

Iſtat déplorable de la France.

Toutes les Prouinces du Royaume demeurerent ainſi deſvnies, & démembrées par le mouuement de cette Rebellion vniuerſelle, que la Reyne Mere auoit, comme par miracle, preveuë & predite vn peu auant que mourir. On vid alors les villes contraires aux villes, les places fortes oppoſées l'vne à l'autre, les Gentils-hommes s'entrebattre, les Amis deuenir Ennemis, & faire auecque furie des actes d'Hoſtilité; les Loix foulées aux pieds, le lien de la commune ſocieté rompu, les Magiſtrats chaſſez de toutes parts; Et les peuples diuiſez entr'eux, par vn horrible meſlange de meurtre & de ſang, d'embraſemens & de voleries, commencer eux meſmes confuſément, & ſans aucun ordre de leurs Chefs, vne cruelle & funeſte guerre Ciuile. Comme on n'eſtoit pas encore bien aſſeuré, ny des projets des villes, ny des intentions des vns & des autres, chacun confondant ſes intereſts, & les vengeances particulieres dans les reuoltes publiques, ſe laiſſoit aller où le caprice les portoit; fortifioit les lieux abandonnez, ſe ſaiſiſſoit de ceux qu'on auoit déja fortifiez, dreſſoit des embuſches à ſes ennemis, empriſonnoit les

riches, & voloit inhumainement ſes compatriotes. De cette ſorte par vne ſubuerſion eſtrange, & tout à fait inoüye, ſans crainte de Iuſtice, & ſans forme de Gouuernement, toutes choſes eſtoient pleines de terreur, de confuſion, & de deüil. Tellement que le commerce eſtant rompu de luy-meſme, les chemins aſſiegez, la Nobleſſe armée, le peuple & les Eccleſiaſtiques meſmes enuironnez de Satellites & d'Armes, tantoſt ſous le nom de Huguenots & de Catholiques, de Realiſtes, & de Ligueurs, tantoſt ſous celuy de la ſainte Vnion, de Bandes blanches, de Nauarriſtes, & de Lorrains, tous enſemble, comme s'ils euſſent eſté poſſedez de quelque fatale freneſie, ſe tournoient auec fureur à la ruyne de leur commune Patrie. Cependant le Roy, à qui les nouuelles de cette Rebellion venoient à toute heure, & de toutes parts, eſtoit fort en peine d'appaiſer l'eſprit des Deputez, & de leur perſuader comme la neceſſité l'auoit contraint de ſe deffaire des Princes de Lorraine. Il ſe propoſoit que ſi ces raiſons faiſoient quelque impreſſion dans leurs ames, ils s'en ſeruiroient pour appaiſer les courages émeus, quand ils ſeroient de retour chez eux, & pour remettre leurs Villes en l'obeyſſance accouſtumée. Pour cette fin, il eſtoit extrémement ſoigneux qu'il ſe fiſt de toutes parts vne exacte recherche des intelligences que les Seigneurs de Guiſe auoient euës hors du Royaume & dedans; des Penſions par eux receuës d'Eſpagne, & particulierement, s'ils ne trempoient point à la Conſpiration, par le moyen de laquelle le Duc de Sauoye s'eſtoit ſaiſi du Marquiſat de Saluſſes, Pays de gran-

1589.

Le Roy ne ſçait comment appaiſer les Deputez.

Il fait informer contre les Seigneurs de Guiſe.

1589. de importance à la Couronne, quoy que ſituë delà les Monts : A toutes leſquelles choſes on trauailloit par le moyen des lettres, des comptes, & de tels autres papiers qu'on auoit ſaiſis au Secretaire du Duc, où eſtoient iointes les depoſitions des Priſonniers ; le Seigneur de Monthelon, Garde des Seaux, y eſtant preſent, & deux Maiſtres des Requeſtes Adioints, pour oüir les témoins & parfaire leur procez.

& trauailler à parfaire leur procez.

Partialitez dans les Eſtats.

Mais dans les Eſtats, les opinions & les penſées eſtoient differentes, bien que neantmoins elles ne laiſſaſſent pas de ſe rapporter à vne meſme fin. Ceux qui auoient premierement ſuiuy le Party du Roy, & ſouſtenu ſes raiſons, encouragez & fortifiez par les choſes qui s'étoient paſſées, combattoient plus hardiment & plus fort qu'auparauant pour l'authorité Royale, & pour faire en ſorte que toutes choſes ſe concluſſent conformément à l'intention de ſa Maieſté. Mais ces autres qui eſtoient du Party de la Ligue, & qui dépendoient de la Maiſon de Guiſe, ſe donnant eux-meſmes l'alarme, cherchoient toutes ſortes d'inuentions, pour haſter la concluſion des Eſtats, afin que ſe terminant en quelque façon que ce fuſt, ils s'en peuſſent retourner auec vne pleine liberté. Ils faiſoient leur compte neantmoins ; qu'apres cela ils ſuiuroient leur propre inclination, & verroient ce qu'ils auroient à faire, ſans s'arreſter aux choſes qu'on auroit reſoluës dans l'Aſſemblée, pour auoir eſté comme arrachées par force, & par crainte. Or bien que le Roy s'apperceut aſſez de cette ruſe par diuerſes coniectures, & qu'il connuſt clairement, que chacun auoit recours à la complaiſance & à la flatterie, pour ſe dérober de l'Aſ-

Artifices des Deputez,

le Roy s'en apperçoit,

semblée ; voulant neantmoins iustifier son dessein, il s'aduisa de ratifier dans les Estats l'Edict de Pacification, par où il pretendoit oster au Legat (qui pour cette mesme Declaration faisoit de grandes instances) & à ses suiets Catholiques, tous les soupçons qu'ils auoient qu'il vouloit adherer aux Huguenots, & procurer la succession au Roy de Nauarre, en vn temps auquel il estoit hors de l'Eglise, & de l'obeyssance deuë au saint Siege. Apres auoir en suitte confirmé les Edicts touchant le rabais des Tailles, & la diminution du prix des Offices, il suiuit le mesme ordre en toutes les autres choses, desirant de témoigner par là, qu'il l'auoit fait de son mouuement propre, & non pour y auoir esté contraint par le Duc de Guise. L'on fit enfin plusieurs semblables Edicts sur les formalitez de la Iustice, & sur les autres matieres qui regardoiét le commun soulagement du peuple. Les Estats se conclurent ainsi, où les plus suspects s'efforcerent à l'enuy de montrer par vne profonde dissimulation, qu'ils n'affectionnoient rien tant que le seruice du Roy ; du nombre desquels furent le Comte Brissac, le Seigneur de Boisdauphin, l'Aduocat Bernard, & autres qui ne furent pas plustost sortis de Blois, qu'ils se ietterent dans le Party de la Ligue.

1589.

ratifie dãs l'Assemblée l'Edict de Pacification,

& en fait de mesme de plusieurs autres Edits.

Les Estats acheuent de se tenir.

Outre que les frequentes nouuelles qui venoient au Roy de tant de reuoltes, luy trauailloient desia fort l'esprit, il eut vn déplaisir particulier de celle qu'il receut de la perte d'Orleans, Ville assez proche du lieu, où il estoit alors, située sur le grand chemin de Paris, & fort propre pour en faire le siege de la Guerre. Ce qui le fascha d'autant plus, qu'il auoit

Le Roy s'afflige fort d'auoir perdu Orleans.

1589. fait toute sorte de diligences, afin qu'elle luy demeurast. Car bien qu'incontinent apres la mort des Seigneurs de Guise, il y eut enuoyé Dunes, frere du sieur d'Entragues, puis le Mareschal d'Aumont, auec vne partie des Soldats de ses Gardes, cela n'y fit rien pourtãt, parce que les Habitans furent secourus par Claude de Lorraine, Cheualier de l'Ordre de S. Iean de Ierusalem, & Frere du Duc d'Aumale. Les Parisiens l'assisterent fort en cette occasion, & en opiniastrerent tellement le Siege, que les tenans, dépourueus de munitions, & d'autres choses necessaires, ne la pûrent deffendre. Tellement qu'enuiron la fin de Ianuier, le Mareschal d'Aumont en estant party auec quatre cent Soldats, ceux qu'il y auoit laissez en fort petit nombre, la rendirent au peuple; & ainsi elle demeura entierement à ceux de la Ligue. Mais le moyen d'appaiser l'esprit du Pape, estoit ce qui mettoit le plus en peine le Roy. Car bien que le Legat, qui sçauoit ce qui estoit arriué, se monstrast au cõmencement fort fauorable à son Party, & prõpt à representer à Rome aduantageusement pour luy, les choses qui s'estoient passées en France, il n'estoit pas asseuré neantmoins des sentimens qu'en pouuoit auoir le Pape, pour estre bien esloigné de là; outre les impressions que ceux de la Ligue pouuoient auoir faites sur son esprit, & les mauuais offices que les Espagnols luy auoient rendus apparemment. Ce qui fut cause qu'incontinent apres la mort du Cardinal de Guise, il s'aduisa d'enuoyer à Iean de Vivonne, Marquis de Pisany, son Ambassadeur à Rome, des instructions tres-exactes, afin d'auoir dequoy combattre les bruits qu'on y

Il ne sçait commẽt appaiser le Pape,

& tient diuers moyens pour se bien mettre dans son esprit.

1589.

ſemeroit, & dequoy deffendre ſon droit. Et dautant qu'il auoit auparauant dépeché vers le Pape, Ieroſme de Gondy, Florentin, pour le prier de faire Legat en Auignon le Cardinal de Guiſe, il changea l'ordre de cette commiſſion, & luy commanda de s'en aller en poſte à Rome, pour l'excuſer enuers ſa Sainteté de la mort du meſme Cardinal, & s'il eſtoit beſoin, en demander l'Abſolution. Le Pape ſçauoit deſia la fin tragique du Duc, & auoit meſme teſmoigné de ne s'en ſoucier pas beaucoup, par ces paroles, adreſſées au Cardinal de Ioyeuſe; *Voila comme il en prend à ceux qui font les fautes, & qui ne ſçauēt pas ſe garder, apres qu'ils les ont faites.* Mais les nouuelles de la mort du Cardinal de Guiſe, iointes à celles de l'empriſonnement du Cardinal de Bourbon, & de l'Archeueſque de Lyon, luy eſtant venuës quatre iours apres, le faſcherent ſi fort, que comme il eſtoit d'vne humeur prompte, & qui s'emportoit facilement, il ſe mit à fulminer de toutes parts; puis fit appeller les Ambaſſadeurs, auſquels en termes fort rudes, il dit les nouuelles qu'il venoit d'apprendre. Surquoy il ſe plaignit d'vn eſtrange ſorte de ce que, contre les Immunitez Eccleſiaſtiques, cõtre les Priuileges de la dignité des Cardinaux, & contre les Loix diuines & humaines, le Roy auoit eſté ſi hardy, que de faire mourir vn Cardinal, & mettre deux grands Prelats dans vne eſtroite priſon, menaçant bien fort à meſme temps le Cardinal Legat pour ne l'auoir diuerty d'vn fait ſi enorme, puis qu'il eſtoit à la Cour de France. Le Marquis de Piſany, & Ieroſme de Gondy, qui eſtoit arriué depuis peu, ſe mirent à déduire

Paroles du Pape.

& le déplaiſir qu'il reçoit de la mort du Cardinal de Guiſe.

Ses plaintes aux Ambaſſadeurs de France,

1589. & leur reſponſe.

à ſa Saincteté toutes les raiſons du Roy, en termes modeſtes, & pleins de ſoumiſſiõ, mais ſerieuſement pourtant, & auec beaucoup de reſolution. Ils luy dirent; Que le Cardinal de Guiſe, le Cardinal de Bourbon, & l'Archeueſque de Lyon, eſtoient veritablement coupables du crime de leze-Maieſté; Qu'au poinct où leur force, & leur puiſſance eſtoient montées, tant s'en faloit que le Roy les euſt pû faire punir par les formalitez de la Iuſtice; qu'au contraire, quelques mois auparauant, ils l'auoient fait indignemẽt chaſſer de ſon Palais, & reduit à s'enfuir en inconnu de ſa Villẽ de Paris, afin d'aſſeurer ſa vie; Que les Princes de Lorraine auoient porté les affaires à de ſi grandes extremitez, par leurs ſecrettes pratiques dans l'Aſſemblée des Eſtats, qu'il faloit neceſſairement, ou que le Roy les fiſt punir, ou qu'il ſe reſoluſt d'eſtre mis comme en tutelle, reduit à la ſeruitude, & priué de la Couronne; Qu'encore que ce procedé ſemblaſt eſtre ſans forme de Iuſtice, il n'eſtoit pas pourtant ſans raiſon, veu l'énormité de leurs crimes, qui eſtoient manifeſtes, & qu'il auoit pû iuger & punir à ſa volonté, comme Roy, & Chef de la Iuſtice; Que quand ils n'auroient fait autre choſe que teſmoigner leur meſpris enuers la Religion par tant de faux ſermens par eux faits, & pour auoir abuſé des Sacremens de la ſainte Egliſe, afin de mieux tromper le Roy, ils s'eſtoient rendus indignes de la protection de ſa Saincteté; Qu'on ne manquoit pas d'inſtructions, ny de preuues, pour l'aſſeurer, que ce n'eſtoit, ny pour proteger, ny pour deffendre la Foy Catholique, que le Roy reueroit par deſſus les autres Roys, mais pour

ſatisfaire

satisfaire à leur Ambition,& vsurper le Royaume sur les Heritiers legitimes ; qu'ils auoient tant de fois troublé le repos de la France, & causé sa ruyne entiere par la mort d'vne infinité de personnes. A ces mots,le Pape n'estant ny persuadé,ny appaisé,fit réponse;Que Ieroſme de Gondy auoit esté enuoyé par deuers luy pour vne autre affaire,& qu'il en estoit tres-asseuré ; Que le Roy, bien loin de se soumettre à son obeïssance,& de luy demander Absolution, perseueroit en son peché, & tenoit prisonniers deux des principaux Prelats de France, qui dépendoient immediatement du Saint Siege ; Qu'au reste, si le Cardinal de Guise auoit failly , comme les Ambassadeurs disoient , le Roy deuoit s'adresser à luy , à qui la Iustice en appartenoit , & qui eut bien sceu la rendre. A quoy l'vn & l'autre ayãt respondu; Qu'en qualité d'Ambassadeurs,& de persõnes publiques , on les deuoit bien croire de ce qu'ils representoient du desir du Roy , & de la benediction qu'ils demandoient en son nom. Le Pape repartit;Qu'ils estoiẽt Ambassadeurs pour traitter des affaires qui se passoient au Royaume de France,mais que l'Absolution *in foro Conscientiæ*,deuoit suiure apres la contrition,& la Confession ; Qu'il estoit besoin icy d'vn mandement special , & d'vne personne expresse , & qu'auant que passer outre , pour vne marque de Penitence , il faloit tirer les Prelats de Prison;Que le Roy & ses Ambassadeurs,qui le pẽsoient surprendre , pouuoient s'asseurer qu'ils n'auoient pas affaire à quelque ieune Nouice , mais à vn homme qui soustiendroit la dignité du S. Siege iusques à la derniere goutte de son sang. Il n'en dit pas dauantage ; & les

1589.

Repartie du Pape,

qui s'irrite encore plus fort.

1589. ayant renuoyez auec des paroles rudes, & vne mine plus ſeuere encore, il mit ordre que le Cõſiſtoire s'aſſemblaſt le lendemain. Ce fut là qu'en termes violens, & pleins de reſſentiment, il accuſa le Roy en la preſence des Cardinaux, & qu'il reprit ceux qui l'excuſoient, & qui le vouloient deffendre. Mais il menaça ſur tout de chaſtier rigoureuſement le Cardinal Morezin, qui ne ſçachant pas ſouſtenir ſon rang, auoit ainſi laiſſé fouler, ſans aucun reſſentiment, la liberté, & la dignité de la ſainte Egliſe. Il éleut apres cela vn nombre de Cardinaux pour conſulter entr'eux des choſes qui regardoient la France; Les principaux deſquels furent, les Cardinaux Serbelloni, Fachinet, Lancelot, Caſtagne, & ſaint Seuerin; ce qui mit la choſe dans vn grand éclat, & tout le monde en attente.

Ses plaintes au Conſiſtoire: & ſes menaces contre le Cardinal Morezin.

Cependant les affaires de la Ligue s'auançoient en France, & s'y fortifioient inſenſiblement. Le Duc de Mayene, comme il a eſté dit, eſtant party de Lyon, ſans ſe donner à connoiſtre; le meſme ſoir qu'il apprit la mort de ſon Frere, de crainte qu'il eut que le Roy n'enuoyaſt apres, comme il eſtoit vray, & qu'il n'euſt mis ordre de le faire arreſter; tout fatigué qu'il eſtoit, & ne ſçachant ce qu'il deuiendroit, prit le chemin de Bourgogne, dont il eſtoit Gouuerneur, & ſe rendit à Maſcon. Là il commença de pratiquer les autres Villes de la Prouince, & particulierement Dijon & ſon Chaſteau, où commandoit le Baron de Luz, Neueu de l'Archeueſque de Lyon. Ayant donc trouué la Ville, le Parlement & le Capitaine du Chaſteau

Diuerſes pratiques du Duc de Mayene en Bourgogne:

1589.

Il enuoye vn Agent au Pape,

est aduerty de la reuolte de Paris, & des autres Villes;

reçoit des lettres du Roy.

tous prests à le receuoir, & à suiure sa Fortune, il reprit courage, & s'y en alla. Deuant que passer outre, il dépescha vers le Pape, François, Commandeur de Diu, Cheualier de Malte, homme qui auoit de grandes habitudes dans la Cour de Rome, & l'vn des principaux & plus anciens Confidens de la Ligue, auec ordre de se plaindre à sa Saincteté de la mort de ses Freres, & de la supplier de vouloir prendre en sa protection le reste du party Catholique, qui estoit dans le mépris, & fort affligé. Tandis que le Duc estoit à Dijon, & qu'il ne sçauoit pas bien à quoy se resoudre, il receut des lettres de Madame de Montpensier sa sœur, qui luy donnoient aduis de la reuolte des Parisiens, & de toutes les Villes voisines; d'où elle prenoit suiet de l'exhorter d'auoir bon courage; d'entrer à la place de ses freres, & de se faire Chef de l'Vnion; luy donnant vne esperance certaine, non seulement de vanger la mort des siens, mais d'acheuer heureusement ce que la Ligue auoit si bien commencé. Ces bonnes nouuelles, iointes à celle de la rebellion d'Orleans & de Chartres, fortifierent si bien l'esprit du Duc, que les Lettres du Roy qu'il receut vn peu apres, bien qu'elles fussent fort obligantes, n'eurent pas neantmoins assez de pouuoir pour le reduire à la Paix, qu'il eut possible au commencement tres-volontiers embrassée. Le Roy luy écriuoit; *Que la necessité l'auoit contraint d'oublier son propre naturel, pour rompre les trames que le Duc & le Cardinal ses Freres auoient commencé, & pres-*

1589. que acheué d'ourdir contre luy; Qu'il auoit pourtant fait moins de mal, que n'en eut commis tout autre que luy, s'estant contenté d'oster la vie aux Chefs principaux, & de la laisser aux autres, sur l'esperance qu'ils pourroient se reconnoistre, & corriger les fautes passées; Qu'il n'auoit esté porté à cela, ny de hayne, ny d'aucune passion semblable, ayant de tout temps aymé, fauorisé, & esleué la Maison de Lorraine, comme il desiroit de le pouuoir faire encore; Et par ainsi, que sans se laisser guider ny precipiter par l'affection fraternelle, il considerast qu'il s'estoit veu reduit à cette derniere execution, par des entrepriſes qu'il sçauoit luy auoir touſiours dépleu, pour estre tout à fait esloigné de l'Ambition, & du mauuais dessein de ſes Freres; Qu'à raiſon de ces choſes, il auoit deſiré de l'auancer, & commis à ſes ſoins la charge de ſes Armées, pource qu'il le connoiſſoit d'humeur à n'entreprendre iamais les laſchetez, que les autres ſe propoſoient de faire; Qu'il le prioit de perſeuerer dans cette bonne & honorable reſolution; de ne ſe pas rendre Miniſtre des partialitez, & des diuiſions, contre le Party Catholique; de ne déchirer pas ſa Patrie, & de ne ſe point ioindre à l'Ambition des Factieux, dont il auoit eſté ennemy dans l'ardeur meſme de ſes ieunes années; Qu'au lieu d'en venir là, il teſmoignaſt genereuſement, qu'il faiſoit plus d'eſtat du bien public, & de ſon propre deuoir enuers ſon Prince, que de ces paſſions particulieres, qui ont accouſtumé d'attirer & de maiſtriſer les hommes vulgaires; Qu'il priſt donc vne ſincere reſolution de s'vnir à luy, pour conſeruer la Paix aux Catholiques, & faire la guerre aux Huguenots; Qu'en cas qu'il y voulust

entendre, il auroit de luy toute sorte de seuretez, & que les conditions qu'il luy feroit seroient plus que raisonnables. C'estoit le contenu de la Lettre du Roy, par laquelle il ne put rien gagner sur l'esprit du Duc, qui l'auoit desia tourné à d'autres desseins. Il ne pensoit pas de pouuoir estre iamais en asseurance prés de luy, tant s'en faut qu'il en deust esperer des faueurs particulieres. Aussi croyoit-il qu'il ne l'amadoüoit de ces doux langages, qu'à cause qu'il le voyoit échappé de ses filets, & se mettant deuant les yeux les troubles de France, il se promettoit de s'y rendre plus grand, & plus puissant que n'auoient esté ses Freres. Ainsi l'affection & l'espoir se rencontrans en luy dans vn mesme point, outre qu'il s'y estimoit obligé par l'Honneur, il se tourna du costé de la Vengeãce, & se proposa de commander au Party contraire à celuy du Roy. Il s'y resolut tout à fait par l'arriuée de Madame de Montpensier, qui mépriſant sa propre santé, & les incommoditez de la saison, le fut trouuer à Dijon: tellement que ses exhortations vehementes, iointes aux lettres du Duc d'Aumale, & de plusieurs autres de leurs Factions, le porterent enfin à prendre les armes, & à poursuiure le dessein de la Ligue, en se faisant Chef de la Sainte Vnion. Cette resolution prise, il donna commission aux sieurs du Rosne, de S. Paul, de Chamois, & de Sclauoles, de rendre leurs Regimens complets d'Infanterie Françoise; puis il commença de mander les Gentils-hommes ses Confidens, & à s'insinuer de toutes parts dans l'esprit des peuples. Et dautant que le principal fondement de ce dessein estoit à Paris, il délibera de s'y en aller auec

1589.

Ambition du Duc de Mayenne.

Il est incité à la vengeance par Madame de Montpensier.

se declare Chef de la Ligue.

fait des preparatifs pour la Guerre;

1589. Madame de Montpenſier, à cauſe que le chemin leur eſtoit rendu libre par la priſe d'Orleans, comme encore par la reuolte de Bourges, de Troye, & de Chartres, Le Duc paſſa par toutes ces Villes, où il leua des troupes, & des gens de guerre, qu'il payoit en partie de ſes deniers; & les autres luy eſtoient amenez par ſes amis, & ſes Parriſans, ſans ceux que luy fourniſſoient les Villes. Il ſe trouua iuſques au nombre de quatre mille ſoldats, & de cinq cent Gentils-hommes, entrant dans Paris; où il arriua le quinziéme de Février. D'abord, le Duc & le Cheualier d'Aumale ſe ſoûmirent volontairement à ſon authorité: le Conſeil de l'Vnion le reconnut pour Chef; le peuple y conſentit à l'heure meſme; & le Parlement, toutes les Chambres aſſemblées, (Barnabé Briſſon, premier Preſident de la Ligue, l'ayant ainſi propoſé,) le declara Lieutenãt general de l'Eſtat, & Couronne de France. Tellement qu'a la reſerue du nom, il luy donna la meſme puiſſance, & la meſme authorité qui eſt naturelle au Roy; A condition neantmoins, qu'elle ne dureroit que iuſques au temps qu'il en auroit eſté ordonné autrement par les Eſtats generaux, qui ſe deuoient tenir à Paris au prochain mois de Iuillet. Ainſi auec vne facilité merueilleuſe, & vn conſentement vniuerſel de ceux de la Ligue, la mort du Duc de Guiſe trãſmit à ſon frere cette haute puiſſance, qu'auec tant de peine & tant de pratiques il auoit ſi long-temps pourchaſſée, & qu'il n'auoit iamais pû obtenir pour luy-meſme. Le Duc en plein Parlement prit poſſeſſion d'vne dignité ſi extraordinaire, le vingt-deuxiéme de Février, & par le ſerment qu'il fit publiquement,

& arriue à Paris,

où le Parlement le declare Lieutenant general de la Couronne de France.

Serment preſté par le Duc.

s'obligea de deffendre contre tous la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine; De conseruer en son entier l'Estat appartenant à la Couronne de France; De deffendre les priuileges des trois Ordres, sçauoir du Clergé, de la Noblesse, & du Tiers Estat; De faire obseruer les Loix & les Ordonnances du Royaume, & pareillement l'authorité & la puissance des Parlemens. Apres ce serment, & quantité de Processions, & de prieres faites à Dieu, fut éleu & ordonné le Conseil de l'Vnion, composé de quarante des plus qualifiez, & des plus considerables de la Ligue, où se deuoient traitter & conclure en la presence du Chef, toutes les affaires les plus importantes, l'Assemblée des Seize ne laissant pas d'estre particulierement destinée au Gouuernement de la ville de Paris. 1589.

Cõseil de l'Vnion.

Le Duc ayant esté declaré Chef de la Ligue, commença non seulement d'accroistre ses troupes, pour en former vn Corps d'Armée, afin de s'en seruir au besoin, mais il establit encore par toutes les Prouinces, des forces & des Capitaines, pour regler les choses qui regardoient sa Faction, & faire la guerre à ceux qui tenoient encore pour le Roy. La Bretagne estoit gouuernée par le Duc de Mercœur; qui ne pouuant estre induit, ny par les sollicitations du Roy, ny par les prieres de sa sœur, à se mettre de leur Party, auoit par sa propre authorité fait reuolter la plus grande partie de la Prouince, à la reserue du Parlement de Rennes, & de quelque petit nombre de Villes & de Chasteaux; Si bien qu'il s'estoit ainsi rendu puissant. L'on pouuoit dire tout le contraire de la Normandie, où, bien que la pluspart

Capitaines & Gouuerneurs tenãs pour la Ligue, establis dans les Prouinces.

Reuoltes causées en Bretagne par le Duc de Mercœur.

1589. Partiſans de la Ligue en Normãdie.

des Villes ſe fuſſent declarées pour la Ligue, la Nobleſſe neantmoins tenoit pour le Roy. Tellement qu'il s'y trouuoit peu de Chefs, encore eſtoient-ils diuiſez; à ſçauoir, le Seigneur de la Londe à Roüen, André de Brancas, ſieur de Villars *, au Havre de Grace; Long-champ à Liſieux, & le Baron d'Echaufour au pays du Perche; ce qui obligea le Duc d'y enuoyer le Comte de Briſſac, auec vne pleine authorité de leur commander à tous. Le Duc d'Aumale s'en alla en Picardie, dont il eſtoit Gouuerneur, Prouince diuiſée, mais des plus auantageuſes à la Ligue, pour eſtre frontiere des Païs du Roy Catholique. Le Comte de Chaligny, & le Colonel ſaint Paul, anciens Confidens de la Maiſon de Guiſe, paſſerent en Champagné, au Gouuernement de laquelle le ieune Duc de Guiſe, détenu priſonnier, deuoit ſucceder à ſon pere. Le Vicomte de Tauannes, qui auoit vieilly dans les Armes, eut ordre d'aller commander en Bourgogne, Gouuernement particulier du Duc de Mayene; La Prouince du Lyonnois fut donnée au Duc de Nemours, & en ſon abſence au Marquis de ſaint Sorlin ſon frere; Le Berry demeura au Seigneur de la Chaſtre, Maréchal de Camp dans l'armée du Duc de Neuers, & qui dés l'inſtant qu'il puſt rompre cét obſtacle, ſuiuit, comme il auoit accouſtumé, le Party de la Ligue; Le Gouuernement d'Auuergne fut donné au Cõte de Randan; Celuy de Prouence au Marquis de Villars, & au Seigneur de Vins, ancien Partiſan de la Maiſon de Guiſe; Et celuy de Gaſcogne, à le prendre dans toute l'eſtenduë du Parlement de Thoulouſe, où les Ligueurs occupoient fort peu de places, aux Ducs

* *L'Autheur dit* Villers.

de Ioyeuſe dont l'vn eſtoit pere, & l'autre frere de cét autre, qui mourut à Coutras combattant contre le Roy de Nauarre. Quant aux Prouinces de Dauphiné, de Languedoc & de Guyenne, les Confederez ne s'y trouuerent pas beaucoup puiſſans. Auant que de pouruoir à toutes ces choſes, le Duc enuoya en Cour de Rome Lazare la Coquielle, Conſeiller au Parlement de Paris, & auec luy deux Docteurs de Sorbonne, pour faire ratifier le Decret de leur College, par lequel ils declaroient le Roy décheu de la Couronne, & que ſes Suiets pouuoient iuſtement eſtre releuez de ſon obeïſſance; ce Chef de Party preuoyant bien, que la cauſe du peuple entierement fondée ſur le pretexte de la Religion, deuoit attendre & receuoir toute ſa force & tout ſon accroiſſement du ſaint Siege, & de l'approbation du Pape. 1589.

Nouueaux Deputez du Duc de Mayene à Rome, & pourquoy.

Le Roy cependant trauaillé d'vne continuelle melancolie depuis la mort de ſa Mere, bien qu'il le diſſimulaſt, & qui auoit eſté pluſieurs iours malade d'vn flux de ſang, n'eſtoit pas moins en peine que le Duc de Mayene des choſes qui ſe paſſoient à Rome. Comme il reueroit au dernier point la Religion, il ne pouuoit accommoder ſon eſprit à vne mauuaiſe intelligence auec le Saint Siege; Outre que faiſant le meſme iugement que ceux de la Ligue, il voyoit bien que le plus grand fondement du Party contraire, conſiſtoit en l'approbation & en l'appuy de la Cour de Rome. Tellement qu'encore qu'en vertu d'vn Bref que le Pape luy auoit octroyé pluſieurs mois auparauant, par lequel il ſe pouuoit faire abſoudre de tous cas reſeruez, par ſon Confeſſeur ordi-

Grande apprehéſion du Roy d'eſtre mal mal auec le Pape.

1589. naire ; il ſe fut fait donner abſolution de la mort du Cardinal; voyant neantmoins que cela ne ſuffiſoit pas, il dépeſcha Claude d'Angennes, de la Maiſon de Ramboüillet, perſonnage qu'il affectionnoit fort, doüé d'vn grand ſçauoir, d'vne merueilleuſe eloquence, & qui eſtoit Eueſque du Mans ; afin qu'inſtruit de toutes ces raiſons, en qualité de ſon Procureur, il moyennaſt ſon abſolution enuers le Pape, & tâchaſt de le reconcilier auec le S. Siege, auquel il s'offroit à ſatisfaire en toutes façons, pourueu que ſa ſeureté s'y rencontraſt. Si-toſt que l'Eueſque du Mans fut arriué à Rome, & qu'il eut conferé auecque les Ambaſſadeurs de ſa Maieſté, ils s'en allerent enſemble, pour auoir audience du Pape. Apres les termes de compliment, accompagnez d'vne tres-profonde ſoûmiſſion, la premiere choſe qu'ils mirent en auant, fut ; Que le Roy n'eſtoit point tombé en aucune Cenſure, n'ayant pas violé les libertez, ny les Priuileges Eccleſiaſtiques, puiſque le Cardinal ſe trouuoit atteint du crime de Rebellion ; Qu'en tel cas les Eccleſiaſtiques de France, quelques dignitez qu'ils euſſent, dépendoient de la Iuriſdiction ſeculiere ; & luy d'autant plus qu'eſtant Pair de France, ſes cauſes par conſequent deuoient eſtre ſoûmiſes à la Chambre des Pairs, c'eſt à dire, à la Grand' Chambre du Parlement, deuant l'Aſſemblée des Princes, & des Officiers de la Couronne ; & partant, que ſi le Roy ſe pouuoit dire auoir entrepris ſur quelque Iuriſdiction, c'eſtoit ſur celle du Parlement, & non ſur l'Eccleſiaſtique, qui n'auoit rien à demeſler auecque les Pairs de France. Mais pource que cette raiſon ne contentoit pas le

Il enuoye l'Eueſque du Mans à Rome,

où il s'abouche auec les Ambaſſadeurs de France ;

Le Pape leur donne audience.

Principaux poincts de leur Harangue.

Pape, qui tout au contraire, sembloit s'en fâcher, & s'en offenser plus fort, alleguant les hautes prerogatiues, & les priuileges de la Dignité des Cardinaux, immediatement soûmise au Souuerain Pontife, & non pas à d'autres; les Ambassadeurs se mirent à soûtenir; Que le Roy de France ne pouuoit tomber en Censure d'vne sentence donnée, alleguans à ce propos les Priuileges des Roys Tres-Chrestiens, & la Iurisdiction de l'Eglise Gallicane. Mais ces raisons ne faisoient qu'aigrir encore dauantage le Pape, qui leur fit réponse; Qu'ils se gardassent bien de faire des propositions qui tinssent de l'Heresie, comme celle-cy, pource qu'il leur en témoigneroit son ressentiment. A quoy le Marquis repartit; Qu'estant Ambassadeurs, ils ne pouuoient estre ny offensez, ny punis, & qu'il n'y auoit point de crainte qui les peust empescher de soûtenir le droit du Roy. Toutefois, pource que leur commission portoit d'appaiser le Pape, & non pas de le fascher, ils passerent au troisiéme poinct; Qu'en vertu du Bref Apostolique de sa Saincteté, le Roy s'estoit fait absoudre, & par ainsi qu'ils ne demandoient autre chose, sinon, que sçachant bien la grace qu'elle luy auoit accordée, il luy pleust le ratifier, & ne trouuer pas mauuais si le Roy, pour vne marque de l'estime qu'il en deuoit faire, s'en estoit seruy au besoin; Que dans la chaleur du danger, n'ayant point consideré l'affaire de si prés, il n'auoit iamais eu intention d'offenser la Iurisdiction du Saint Siege; Que la chose s'estant depuis tournée en scrupule de Conscience, il s'estoit ietté aux pieds du Confesseur, pour luy demander absolution, 1589.

1589. & qu'il l'auoit obtenuë, autant qu'il luy estoit necessaire, bien qu'il ne pensast pas d'auoir effectiuement transgressé. Le Pape respondit à cela ; Que le Bref n'estant donné que pour les choses passées, ne pouuoit pas s'estendre aux futures, ny l'absolution estre anticipée ; Qu'vn fait de cette nature, par qui le Saint Siege se trouuoit offensé & toute la Chrestienté scandalisée, n'estoit nullement compris sous ce Bref ; & que comme il l'auoit octroyé, ainsi luy en faloit-il demander l'explication, qu'il entendoit estre, que son intention n'auoit iamais esté d'absoudre le Roy des pechez à venir, & d'vne iniure si manifeste, faite à la dignité du Cardinalat. Cette proposition ayant esté plusieurs fois repetée & debatuë, auec quantité d'authoritez & de raisons, qu'on allegua de part & d'autre pour la fortifier ; enfin les Ambassadeurs demeurerent d'accord, qu'ils se contentoient de demander au Pape l'absolution par escrit, puis qu'il tesmoignoit de le desirer ainsi, & que c'estoit le moyen de l'apaiser, & le satisfaire. De sorte qu'apres plusieurs bons offices rendus au Roy par les Ambassadeurs de Venise, & de Toscane, qui par l'ordre de leurs Princes s'employerent fort à cette affaire, l'Euesque par vne requeste toute pleine de soumissions, demanda l'absolution à sa Sainteté. Le Pape luy respondit alors en termes obligeans ; Qu'il la donneroit tres-volontiers, quand il seroit asseuré de la contrition du Roy, pour marque de laquelle il desiroit qu'il mist en liberté le Cardinal de Bourbon, & l'Archeuesque de Lyon ; puis qu'en vain il luy accorderoit l'absolution d'vne faute, tandis qu'en effet il persisteroit en vne au-

Response du Pape.

L'Euesque du Mans demande l'Absolution du Roy à sa Sainteté,

qui la promet conditionnellement.

tre; qui n'estoit pas moins dommageable au S. Siege,& qui ne se pouuoit dissimuler. Cette réponse estonna fort les Ambassadeurs,& ceux qui parloient pour eux, qui deslors se persuaderent qu'on les auoit trompez, & qu'il faloit proceder auec bien plus de moderation enuers vn Roy de France. Apres auoir donc repris succintement toutes les raisons alleguées aux precedentes Conferences, ils conclurent; Que le Roy ne pouuoit deliurer ces Prelats, sans augmenter encore plus fort le feu qui deuoroit son Royaume, ny sans exposer à vn peril éuident, & sa Couronne, & sa propre vie; par ainsi, qu'il n'y auoit aucune apparence de les mettre en liberté. A ces mots, le Pape fit response; Qu'on les luy enuoyast prisonniers, & qu'il les sçauroit bien chastier, s'il les trouuoit coupables. Surquoy les Ambassadeurs repartirent; Que la connoissance des affaires du Royaume appartenoit au Roy, & qu'auec cela, ceux-cy auoient mis l'Estat si fort en desordre, par le moyen de leurs Factions, qu'on ne les pourroit iamais enuoyer, pource que tous les pays proches des Monts n'estant pas moins sousleuez, que les enuirons des lieux où ils estoient detenus, il n'y auoit pas moyen de les en tirer, ny de les conduire seurement, & que le Roy par consequent n'estoit pas obligé à vne chose impossible. Mais les Ambassadeurs voyant que le Pape ne vouloit point relascher de sa resolution, s'aduiserent d'en escrire en France, & ne laisserent pas toutesfois de remonstrer; Que le Roy s'estant humilié & soûmis au S. Siege, il estoit bien iuste, qu'à tout le moins on reuoquast & annullast le Decret de la Sorbonne, pour estre non seulement

1589.

Raisons opposées à la deliurance du Cardinal de Bourbõ, & de l'Archeuesque de Lyon.

Nouuelle instance des Ambassadeurs.

1589. hors de raiſon & impertinent, mais encore temeraire & dommageable au Saint Siege; dont il faloit bien que ces Theologiens tinſſent peu de compte, puis qu'ils auoient eſté ſi hardis, que de reſoudre d'vn poinct de ſi haute conſequence, comme eſtoit la depoſition d'vn Roy: Et que quand meſme il ſeroit vray que telle choſe releuaſt de la puiſſance Eccleſiaſtique, il n'appartenoit qu'au Vicaire de Ieſus-Chriſt d'en iuger abſolument, & non pas à vne inſolẽte Aſſemblée de pluſieurs perſonnes corrompuës & paſſionnées. Ils ne pûrent neantmoins obtenir ce poinct, non plus que l'autre; Et bien que le Pape confeſſaſt que le Decret eſtoit temeraire, & digne d'eſtre Cenſuré, il dit qu'il ne le feroit pas, qu'auparauant le Roy ne l'eût pleinement contenté: Ce que les Ambaſſadeurs trouuant bien eſtrange, & voyant qu'ils auoient propoſé toutes les ſatisfactions ſpirituelles qu'on pouuoit offrir, au preiudice meſme de la Couronne, auec tant d'humilité, qu'il n'eſtoit pas poſſible d'en deſirer vne plus grande d'vn Roy, ils s'aduiſerent d'y proceder par vne autre voye. Car alors le Marquis, dont la Femme eſtoit Romaine, commença, par le moyen de ſes plus proches, de voir s'il ne pourroit point gagner Madame Camille, ſœur du Pape, aux parens duquel il promit quantité de choſes, en cas que par leur moyen on peuſt obtenir cette abſolution, & particulierement de donner en fief à Dom Michel, Neueu de ſa Sainteté, le Marquiſat de Saluſſes, que le Roy ſe propoſoit de rauoir à ſes deſpens, du Duc de Sauoye, la Paix ſe faiſant auecque les Catholiques du Royaume. Mais cét expedient ne ſeruit de rien encore à

qui ne peuuent fléchir le Pape.

Propoſition inutile.

1589.

léchir l'opiniastreté du Pape, tant pource que
e Marquisat estãt desia sous la puissance d'vn
utre, ne se pouuoit recouurer que par vne
ongue guerre, que pour les diuisions du Roy-
ume, qu'il voyoit si troublé, & le Party Ca-
holique si fort, qu'il ne croyoit pas que cette
bsolution le pût appaiser, & le porter à la
Paix: Ce qu'il se persuada bien plus encore par
arriuée de l'Abbé d'Orbais * à Rome, où le
Duc de Mayene, la Duchesse de Nemours,
Madame de Montpensier, & les autres Chefs
e la Ligue l'enuoyerent à deux fins; la premie-
e, pour vanter hautement les forces de l'Vniõ,
ù estoient entrées presque toutes les plus con-
derables Villes de France, & auec elles vn
ombre incroyable, & de Nobles, & de peu-
le; par où le Roy se trouuoit desormais dé-
nis & dépoüillé de la Couronne, non pas en
crit, mais en effet; La seconde, pour se plain-
re de l'inclination que le Pape témoignoit
uoir à absoudre Henry de Valois (c'estoit
insi qu'ils nommoient le Roy.) Qu'estant
Chef de l'Eglise Catholique, auquel il ap-
artenoit plus qu'à tout autre de pouruoir
l'aduancement de cette sainte Vnion, faite "
our la deffense de la Religion, de la liberté, "
de la dignité du Saint Siege, il monstroit "
ar là neantmoins qu'il ne s'en soucioit gue-
es; Que tous ces crimes de Rebellion & de "
ze-Maiesté, dont on luy faisoit des contes, "
stoient pures calomnies, qu'on imputoit "
échamment à la memoire du Duc & du Car- "
inal de Guise; Qu'ils n'auoient iamais pris
s Armes contre le Roy, ny tramé aucune cho- "
à son desauantage, mais tousiours deffen- "
u & appuyé la Religion Catholique con- "

L'Abbé d'Orbais est enuoyé à deux fins à Rome, par les Chefs de la Ligue.

* L'Autheur dit *d'Orbois.*

Sa remõstrance au Pape.

1589. tre la Faction Huguenote, auecque tout le reſpect, & toute l'obeyſſance qu'on ſçauroit rendre à la dignité Royale ; Qu'il n'y auoit celuy qui ne ſceut, que le Duc François leur Pere, eſtoit mort au ſeruice de la Couronne, & de l'Egliſe de Dieu ; Et le Duc d'Aumale, ſous les murailles de la Rochelle, en y combattant pour la Foy Catholique ; Qu'on ne pouuoit ignorer non plus les maux ſoufferts par le Duc de Guiſe, pour la querelle du Roy, & de la Religion ; ny les bleſſures par luy receuës, en ſouſtenant l'effort des Reiſtres, pour la deffenſe des Prouinces, & des confins du Royaume ; Qu'il en auoit porté toute ſa vie les cicatrices ſur le viſage ; Que luy-meſme, au temps que les Huguenots tenoient Poitiers aſſiegé, auoit deliuré la Ville, & luy-meſme encore gagné la victoire, combattant contre eux, à la teſte de l'Armée, en la bataille de Iarnac ; Qu'à Montcontour il s'eſtoit expoſé auec vne poignée de gens, contre les effroyables troupes des Lutheriens d'Allemagne, qu'il auoit vaincuës & diſſipées, pour le bien vniuerſel du Royaume, & de toute la Chreſtienté ; ſans ſe propoſer iamais d'autre but en tous ces dangers, & en toutes ces fatigues, que de ſeruir le Roy, & deffendre les Catholiques de la violence des Huguenots ; Que ſi le Roy eſtoit ſorty de Paris, à cauſe de la Rebellion des Habitans, il s'en deuoit prendre à luy meſme, pour auoir voulu mettre Garniſon dans vne Ville qui n'en auoit iamais eu, & oſter la vie aux principaux Chefs du peuple ; Que cette émeute ne ſe pouuoit qu'à tort imputer au Duc de Guiſe, qui tout au contraire auoit appaiſé les Bourgeois, & arreſté le tumulte ; Que le Roy s'en eſtoit

eſtoit éclaircy depuis, & que meſme il s'eſtoit fait en ſuite vn Traitté de Paix, par qui les Seigneurs de Lorraine n'auoient demandé, ny obtenu autre choſe, ſinon qu'on fiſt deffences aux Huguenots de prendre les Armes, & qu'on les priſt contre eux; Qu'au reſte, quand meſme le Roy auroit conceu quelque ſoupçon contre l'innocence de ces Princes, il deuoit bien l'auoir oublié, apres tant de ſermens par luy faits parmy les ceremonies ſacrées; & non pas le faire aſſaſſiner ſous la foy publique, non pour autre choſe, que pour fomenter les forces des Huguenots, & pour opprimer la Religion, & le Party Catholique: Qu'auecque cela quand ainſi ſeroit que le Duc & le Cardinal de Guiſe ſe fuſſent trouuez coupables, deuoit-on s'en prendre au Cardinal de Bourbon? Faloit-il ſe ſaiſir de la perſonne de ce bon Vieillard, qui ne demandoit qu'à viure en paix? Faloit-il le traitter en Criminel, quoy qu'il fuſt innocent, & le tenir en priſon? Que toutes ces choſes n'eſtoient qu'artifices & violences, pour oſter encore cét appuy au Party Catholique, & faire échoir la ſucceſſion du Royaume à des Princes Huguenots, Excommuniez, & Relaps: Que le Pape deuoit oppoſer ſon authorité à vne violence ſi manifeſte, chaſtier les choſes paſſées, pouruoir aux futures, & ne point manquer à tant de peuples, qui s'eſtoient vnis enſemble, pour employer leurs vies à deffendre la Religion, & pour reſtablir l'honneur de la ſainte Egliſe, qu'on foulloit indignement aux pieds; Qu'il eſtoit auſſi raiſonnable, que luy en qualité de Paſteur guidaſt ſon Troupeau, & animaſt tout le monde à vne œuure ſi religieuſe & ſi ſainte; 1589.

1589. comme il estoit mal-seant, qu'en vn temps où tous les autres prenoient si hardiment
» les Armes, luy seul éloigné des dangers eust
» plus de peur que pas vn.

» C'estoient les raisons qu'alleguoient au Pape les Chefs de la Ligue, afin de l'encourager à la deffense de leur Party. Mais luy, à qui venoient de tous costez des auis tumultuaires, touchant la Rebellion de la France, & qui pour n'estre accoustumé au maniment des affaires d'Estat, ne sçauoit point qu'il n'est pas si difficile qu'on diroit bien, d'arrester les émotions populaires; estimant déja le Roy perdu, ne vouloit point paresstre fauteur du Party le plus foible, auec peu d'honneur pour luy, & pour le Saint Siege, comme l'Ambassadeur d'Espagne, & les Agens de la Ligue luy remonstroient à toute heure. Cependant, le Roy bien en peine du succez de ses affaires à Rome, tenoit en suspens ses resolutions & sembloit auoir posé ce courage de lyon, qu'il assuroit d'auoir repris apres la mort du Duc de Guise. Car en ces entrefaites le Duc de Neuers, qui faisoit la guerre aux Huguenots de Poitou, ayant pris la Ganache, ne pût empescher, apres l'auis qu'il eut de la mort des Seigneurs de Lorraine, que ses troupes, composées pour la pluspart de gens qui dépendoient de la Ligue, ne se dissipassent d'elles-mesmes. Le Duc retourna donc à la Cour, où il trouua que le Roy dépourueu d'argent, & enclin à la Paix, pensoit plustost à la faire, qu'à remettre sur pied son Armée. Déja mesme il y auoit employé le Cardinal Legat, afin qu'elle se conclud par son entremise, luy promettant de faire le Pape Arbitre de tous ses differends;

Le Pape ne veut point paroistre fauteur du Party qu'il croit le plus foible.

Le Duc de Neuers prend la Ganache.

Le Roy par l'entremise du Cardinal Legat, fait parler de Paix au Duc de Mayenne,

& d'en passer par où il voudroit. Le Legat en auertit le Duc de Mayene, & luy proposa vne tréve, pour traitter la Paix cependant par la voye de Rome. Mais le Duc en fit refus, alleguant qu'il ne pouuoit plus se fier à vne personne, qui apres tant de sermens, & de ceremonies, auoit violé la Foy publique, & le Droit des Gens, à la face de tous les Estats de France; Que c'estoit vne autre ruse du Roy, pour se preualoir du Temps pendant la tréve, se trouuant sans munitions & sans armes; Que le Legat ne deuoit point se faire Ministre de ce dessein artificieux, pource qu'il tournoit au preiudice de la Religion Catholique, & de la liberté Ecclesiastique, qu'on violoit laschement; Et partant, qu'il falloit attendre la resolution de Rome, où il auoit auerty sa Sainteté des choses qui se passoient. Tout à mesme temps que le Duc de Mayene refusa d'entendre à la Paix, le Roy receut des Lettres de Rome, par lesquelles il sçeut de ses Ambassadeurs, qu'il estoit impossible de fléchir le Pape, qui vouloit resolument qu'on mît en liberté les prisonniers; Ce que le Roy ne pouuoit faire, sans fomenter encore plus fort le mal present, pour estre bien assuré que les Rebelles, qui l'auoient déja declaré décheu de la Couronne, éliroient à sa place le Cardinal de Bourbon. Ainsi les affaires prirent à l'instant vne autre face; & le Roy se persuadant d'auoir fait tous ses efforts, mesme au preiudice de sa dignité, pour appaiser l'esprit du Pape, commença desiors à changer d'opinion, pour ne demeurer accablé par ses Ennemis, à faute de se deffendre. Cette neceſſité estoit si visible, que le Duc de Nemers mesme, qui luy auoit touſiours con-

1589.

qui refuse d'y entédre.

Ses raisons.

Le Roy reçoit des Lettres de Rome:

change de resolution,

& tourne ſes penſées à la Guerre.

1589. seillé de contenter le Pape, pour ne diuiser le Party Catholique, ne sçauoit plus qu'alleguer, l'estat des affaires forçant les sentimens à prendre vne resolution. Il arriua cependant, que le Comte de Soissons, apres auoir depuis peu deffait quelques troupes de ceux de la Ligue, s'en vint à Blois, auec vn nombre de gens de guerre, & qu'ayant commencé de traitter d'accord auec le Roy de Nauarre, on se mit à trauailler apres. Le Roy ne pouuoit entendre à cét accommodement, pour l'auersion naturelle qu'il auoit contre les Huguenots, dont il hayssoit le commerce, & auec lesquels il estoit d'humeur incompatible : Mais la neceſſité ne permettoit pas qu'on pût faire autrement. Voilà pourquoy tout son Conseil luy disoit:

Remonstrãce de son Conseil, touchant vn Accord auecque le Roy de Nauarre.

» Qu'il ne deuoit point tarder plus long-temps à
» se resoudre, s'il ne vouloit se trouuer seul au
» milieu de deux puissans Ennemis, qui occu-
» poient tout deçà & de là Loire. Où est l'argent?
» luy disoit-on. Où les amis? Où les Armées? Où
» les forces, pour combattre deux Factions tout
» à la fois? Que de quelque costé qu'il se tour-
» nast, il auroit vn Ennemy deuant, & l'autre
» derriere: Que le Royaume estant diuisé, & les
» Princes estrangers de deux Religions differen-
» tes, il seruiroit d'vn nouuel exẽple de les auoir
» toutes deux contraires & ennemies : Qu'au
» milieu de ces partialitez, tandis que les vns &
» les autres vsurpoient l'authorité Royale, il se
» trouuoit denüé de forces, sans fonds, sans ar-
» gent, & à la veille de se voir à sec entre deux
» Torrens, comme il l'auoit touſiours appre-
» hendé : Qu'il auoit fait tout ce qui se pouuoit
» faire humainement pour appaiser le Pape:
» Qu'il s'estoit oublié de sa propre dignité,

pour traitter auec des Mutinez, & donner à ces Rebelles, qui mépriſoient ſon nom, vne choſe qu'ils ne meritoient pas ; Qu'il auoit auec vne patience inouye, ſouffert les iniures des peuples, les inuectiues des Predicateurs, les laſches inſolences des Factieux, les temeraires Decrets de la Sorbonne, & ſoûmis la Majeſté Royale à la conuoitiſe des reſtes de la Maiſon de Guiſe ; Qu'il s'eſtoit reduit à Rome à des ſoûmiſſions qu'autre Roy que luy n'eut iamais faites, iuſques à demander par écrit l'abſolution d'vne choſe raiſonnable, iuſte, neceſſaire, & à s'eſtre meſme offert de remettre tous ſes differends à la volonté du Pape ; Que luy reſtoit-il à faire apres tout cela ? & que deuoit-il attendre, ſinon d'eſtre enfin cruellement mis en pieces par ſes Ennemis, à faute de ſe deffendre ; de ſe voir indignement bafoüé, tant par les pratiques des Eſpagnols, qui gouuernoient tout à la Cour de Rome, que par la mauuaiſe humeur du Pape, non moins reueſche qu'opiniaſtre ; Et d'éprouuer ſur ſa propre perſonne, les meſmes outrages qu'à Paris & à Thoulouſe l'on auoit faits à ſes Effigies ; Qu'il eſtoit temps deſormais de témoigner vn cœur de lyon, & que ſe ſeruant du ſecours du Roy de Nauarre, il pouuoit legitimement *De inimicis ſuis vindicare inimicos ſuos* ; Que telles choſes n'eſtoient pas nouuelles, non plus qu'inouyes ; Qu'en des neceſſitez moins preſſantes, le Roy Charles ſon Frere auoit bien luy-meſme octroyé la Paix aux Huguenots, dont la derniere rupture auoit eſté faite, non pas de ſon mouuement, mais par les pratiques & les violences de la Ligue ; Qu'il auoit en vain oſté la vie aux deux Freres de Guiſe, s'il 1589.

1589. les craignoit, tous morts qu'ils estoient, & si apres auoir leué cét obstacle, il ne taschoit de » reprimer les Seditieux, de recouurer sa propre » puissance; Et de rendre enfin la paix & la tranquillité à son Royaume.

Progrez du Roy de Nauarre.

C'estoient les conseils qu'on luy donnoit, ausquels le Roy de Nauarre, preuoyant bien que l'occasion & la necessité des affaires le reduiroient, il luy en ouuroit le chemin par escrit, & par des demonstrations extrémement obligeantes. Car plusieurs Villes du Poitou & de la Xaintonge, s'estans renduës à luy, apres que le Duc de Neuers en fut party, il commanda tres-expressément qu'on n'eust à faire aucun mal aux Catholiques, & voulut mesme qu'en tous les lieux qui releuoient de luy l'on vescust en liberté de Conscience: Qu'à son exemple chacun honorast & fauorisast les Ecclesiastiques; & qu'il leur fust permis de dire publiquement la Messe par tout. Dauantage, comme il fut arriué à Chastelleraut, Ville qui par accord luy fut donnée, auec celle de Niort, il fit publier vn Manifeste, par lequel detestant les reuoltes & les soulleuemens des Peuples contre leur Roy naturel, il s'offroit à leur faire la guerre, se soumettant à vne legitime obeyssance, & exhortoit tous ceux de son Party à le suiure en vne action si loüable. Par où il montroit encore à tout le monde, que leur intention n'auoit esté iamais autre, que de combattre, comme ils auoient toûjours fait, pour la liberté de Conscience, non pour aucun interest. Or dautant que le Roy auoit iustifié déja son procedé par escrit, en rendant raison de la mort des Seigneurs de Guise, & que le Duc de Mayene auoit fait le-

Sõ loüable procedé enuers les Catholiques.

Son Manifeste.

Il se traitte d'vne Tréve auec luy.

meſme de ſon coſté, colorant d'vn honneſte pretexte la priſe des Armes, & la reſolution de la Ligue; apres toutes ces proteſtations & ces Manifeſtes, on commença de traitter la tréve auec le Roy de Nauarre: A quoy l'on employa le Duc d'Eſpernon, lequel apres la mort des Seigneurs de Guiſe, ſe remit auec le Roy dans ſa premiere confidence; & luy ayant amené douze cens Harquebuſiers Gaſcons, commandez par le Maiſtre de Camp Montcaſſin, luy enuoya l'Abbé d'Elbene, pour la Negociation dont il s'agiſſoit. Mais pource que pluſieurs difficultez s'y rencontroient, & qu'il ſembloit que le Roy ne s'y puſt reſoudre de ſon bon gré, Madame Diane d'Angoulême, ſœur naturelle de S. Majeſté, employée à cét Accommodement, dont elle eſtoit fort capable de s'acquitter, pour n'eſtre pas moins prudẽte qu'experimentée aux affaires d'Eſtat par la pratique des choſes paſſées; Toutes ces intrigues eſtans venuës à la connoiſſance du Cardinal Legat, l'obligerent de s'en plaindre grandement au Roy: auquel il remonſtra: Que cela choquoit directement les promeſſes qu'il luy auoit faites pluſieurs fois: Qu'il ne laiſſeroit pas pour la mort du Duc de Guiſe de continuër la guerre contre les Huguenots: Que ſe eſtant là-deſſus, il auoit tâché par des relations honorables & auantageuſes, d'appuyer ſes interests prés du Pape, & en Cour de Rome: Qu'elles ne feroient maintenãt que diminuer l'eſtime de ſa Majeſté, auſſi bien que la ſienne propre, & accroiſtre leur commun blaſme, quand on verroit cét accord auecque les Huguenots facilement reüſſi, & qu'on auroit tourné à ruyne du Party Catholique, les Armes, qu'on

1589.

Plainte du Cardinal Legat au Roy.

auoit deſtinées contre eux, & qui dépendoient
1589. dû Saint Siege, & de l'authorité du Souue-
Réponſe de ſa Maieſté. rain Pontife. Le Roy cachant au Legat le fonds de l'affaire, luy répondit; Qu'il n'auoit rien conclu auec les Huguenots, & que quand cela ſeroit, il en faudroit imputer la faute, non pas à ſa volonté, qui auoit touſiours eſté la meſme, & touſiours prompte auſſi à combattre l'Hereſie, mais à l'opiniaſtreté du Pape, qui perſiſtoit à ne le point vouloir abſoudre, fomentant ainſi les Factions de ſes Suiets Rebelles; Comme encore à l'obſtination du Duc de Mayene, & des autres de la Ligue, qui pour eſtre ennemis de la Paix auoient refuſé de faire le Pape Arbitre de ce differend; Qu'il n'en vouloit point de meilleur ny plus aſſuré témoin que luy meſme, auquel il auoit touſiours ſincerement communiqué ſes penſées, ſe repoſant tout à fait ſur luy de cette affaire; Qu'il conſideraſt bien les grandes extremitez où il ſe trouuoit reduit, & qu'il n'attribuaſt point à vn mouuement volontaire, ce à quoy la force & la neceſſité l'auoient contraint. Mais Dom Bernardin de Mendozze, Ambaſſadeur d'Eſpagne, ne ſçeut pas pluſtoſt qu'on traittoit d'accord auec les Huguenots, que ſans autre permiſſion il partit de la Cour, & s'en alla droit à Paris, où en qualité d'Ambaſſadeur, il fit ſa reſidence prés des Seigneurs de la Ligue. Quant au Legat, il ſe trouuoit fort en peine, pource qu'il luy ſembloit d'vn coſté, que ce n'eſtoit pas bien fait d'abandonner le Roy, ny de ſe priuer entierement de l'eſperance de le maintenir dans le Party Catholique, & que de l'autre, il apprehendoit qu'on ne le blaſmaſt, s'il témoignoit auoir moins de zele pour la Reli-

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne part de la Cour, & s'en va à Paris.

Le Legat ne ſçait à quoy ſe reſoudre:

gion,

gion, que n'en auoit eu l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. Se repreſentant neantmoins, que tant plus la maladie eſtoit grande, tant plus elle requeroit l'aſſiſtance du Medecin, il ſe reſolut de temporiſer, pour voir quelle iſſuë auroient les affaires, ne laiſſant pas d'en écrire à Rome, & d'en dire ſes ſentimens. Mais comme ſa perſonne y eſtoit ſuſpecte, ſes auis l'eſtoient encore plus: Si bien que le Pape le traittoit de Coupable, pluſtoſt que d'Ambaſſadeur & de Legat. Il conferoit ſouuent auec le Cardinal de Vendoſme, que les intereſts de ſa Maiſon n'auoient point ſeparé d'auecque le Roy, bien que le Cardinal de Bourbon ſon Oncle, & ſon Bienfaicteur, fuſt detenu priſonnier. Auec eux ſe trouuoit auſſi René de Beaune, Archeueſque de Bourges, Prelat d'vn profond ſçauoir, & fort éloquent: qui ſe voyant chaſſé par ceux de ſon Dioceſe, pour auoir voulu s'oppoſer à leur Rebellion, s'eſtoit retiré à la Cour: & le Duc de Neuers encore aſſiſtoit ſouuent à ces meſmes Conferences. Ils euſſent bien voulu que le Roy n'eût fait aucun accord auec les Huguenots: mais le Pape eſtoit ſi opiniaſtre, le Duc de Mayene ſi obſtiné, & l'Eſtat ſi en deſordre par ſes reuoltes, qu'encore qu'ils euſſent tous en horreur cét accommodement, pas vn neantmoins n'oſoit le blaſmer. Madame d'Angouleſme en auoit elle-meſme traitté auec le Roy de Nauarre, & en ſuitte de cela s'en eſtoit allée à Blois, pour en conferer auecque le Roy: ſi bien que leur differend eſtoit comme terminé. Car le Roy de Nauarre incité par la grande conioncture de l'occaſion preſente à releuer ſon Party, & à cõbattre, ſous l'obeyſſance,

Il temporiſe,

& ſe réd ſuſpect à Rome.

Conferéce à la Cour.

Le Roy de Nauarre accepte les conditions de ſa Majeſté,

1589. & ſous les enſeignes du Roy, des Ennemis qui luy donnoient tant de peine, auoit accepté toutes les conditions que ſa Maieſté luy auoit propoſées. Il ne reſtoit que ce ſeul obſtacle; Qu'vne place de ſeureté luy deuant eſtre donnée ſur la Riuiere de Loire, pour faire paſſer ſes gens, lors qu'il en ſeroit beſoin; le Roy luy vouloit bailler Gergeau, ou le Pont de Sé, places foibles, & difficiles à garder, au lieu qu'il demandoit Saumur, Ville ſituée commodement, proche de Tours, & qui pouuoit eſtre deffenduë & fortifiée ſans beaucoup de peine; bien que neantmoins il ne fiſt cette demande au Roy que fort modeſtement, & pluſtoſt en forme de priere, que de condition, & de voye d'accord.

& luy demãde Saumur place de ſeureté.

Le Capitaine du Gaſt ſe veut ietter dans le Party de la Ligue.

Ces choſes s'eſtant ainſi paſſées, le Roy fut enfin contraint d'en venir à vn accommodement, à raiſon de deux faſcheux accidens qui ſuruinrent en meſme temps. Le premier fut, que le Capitaine du Gaſt, Gouuerneur d'Amboiſe, auquel, apres qu'il eut mis à mort le Cardinal de Guiſe, furent donnez en garde les autres priſonniers; ſollicité par les grandes promeſſes de ceux de la Ligue, & par les ſoupçons qu'ils luy firent naiſtre dans l'ame, commença d'eſtre ébranlé; outre que l'Archeueſque de Lyon luy fit accroire, que le Roy, pour ſe iuſtifier de la mort du Cardinal de Guiſe, auoit expoſé en Cour de Rome; Que le Capitaine du Gaſt, pour des reſſentimens particuliers, luy auoit oſté la vie de ſon mouuement propre, ſans qu'il en eût aucun ordre; & que c'eſtoit luy-meſme auſſi, qui ſans en eſtre auoüé, tenoit priſonniers les Prelats, pour aſſouuir ſon auarice. A quoy cét hom-

me soupçonneux & vain ayant aussi-tost adiousté foy, il fut sur le poinct de traiter d'accord, & de relascher les Prisonniers. Ce qui mit le Roy si fort en peine, que pour empescher que cela n'aduint, & qu'il ne se iettât dans le Party de la Ligue, il luy donna trente mille écus, de ce peu d'argent qu'il se trouua; encore eut on bien de la peine de le reduire à cela, par vne si grande recompense. Tellement qu'il falut separer les prisonniers les vns des autres, & auec vne dépense beaucoup plus grande, leur donner diuerses gardes en diuers lieux: Ainsi le Cardinal de Bourbon fut enuoyé à Chinon, le Duc de Guise à Tours, le Duc d'Elbeuf à Loches, & l'Archeuesque demeura seul dans le Chasteau d'Amboise, le Capitaine du Gast n'ayãt point voulu traiter autrement. Le second accident, qui trauailla fort l'esprit du Roy, vint de la Rebellion de Tours, Ville principale de la Touraine *, située sur la Loire, où il se proposoit de ietter les fondemens de son Party. Cette reuolte commença par le peuple, qui prestant l'oreille aux Agens de la Ligue, & aux persuasions de quelques Religieux, se soûleua contre les ordres des Magistrats, sur ce qu'on luy fit accroire, qu'on vouloit donner cette place au Roy de Nauarre, pour y faire sa demeure. Ce qui alla si auant, que le Roy fut contraint d'abandonner Blois, pour preuenir ce danger, auecque le Maréchal d'Aumont, le Comte de Soissons, & ce peu de gens qu'il se trouua. Comme il eut destourné ce peril, & r'asseuré toutes choses dans la Ville, il vid bien alors qu'il faloit absolument se resoudre, & que les delays de Rome estoient trop nuisibles à l'estat de ses

1589.

Le Roy l'empesche à force d'argẽt;

& fait tirer les prisonniers d'Amboise, pour les mettre ailleurs.

* *L'Autheur dit de* Poitou.

Reuolte de Tours,

appaisée par les soins du Roy.

1589. affaires, qui s'en alloient eſtre reduites aux dernieres extremitez, & aux dãgers d'vne ruyne éuidente. Apres auoir donc coupé chemin à toute ſorte de rerardemens, il ſe conclud vne Tréve pour vn an, entre le Roy tres-Chreſtien, & le Roy de Nauarre, dont les conditions furent: Qu'en tous les lieux que tenoient les Huguenots, ſeroit reſtably l'exercice de la Religion Catholique, ſans aucune reſerue; Qu'on rendroit aux Eccleſiaſtiques leurs biẽs, en quelque part qu'ils fuſſent, & que les priſonniers qu'ils ſe trouueroient auoir entre leurs mains ſeroient deliurez; Que le Roy de Nauarre ſeroit obligé de ſeruir en perſonne, auec quatre mille hommes de pied, & douze cent Cheuaux; Que toutes les Villes, & les lieux de ſon Party, garderoient les Loix & les Ordonnances du Royaume; obeyroient aux Parlemens, & aux Magiſtrats, & receuroient tous les Reglemens qui ſe trouueroient faits, ou qui ſe feroient, le Roy y eſtant preſent; Que la Ville de Saumur ſeroit donnée au Roy de Nauarre; & qu'il la tiendroit en ſa puiſſance, pour auoir vn paſſage libre ſur la riuiere de Loire; & que neantmoins il ſeroit obligé de la rendre, ſans aucune contradiction, toutes les fois qu'il plairoit au Roy. Ces capitulations eſtant accordées & ratifiées, Beaulieu Secretaire d'Eſtat, mit en poſſeſſion de Saumur le Roy de Nauarre, qui en donna le Gouuernement au ſieur du Pleſſis Mornay, ſon ancien Confident. La meſme Tréve ſe fit en Dauphiné, entre le Colonel Alphonſe Corſe, du coſté du Roy, & le Seigneur de Leſdiguieres, pour le Roy de Nauarre, toutes ces forces s'vniſſans enſemble, pour

Tréve concluë pour vn an, & ſes conditions.

Le Roy de Nauarre eſt mis en poſſeſſiõ de Saumur.

leur commune deffenſe.

1589.

Les Huguenots ſe réjouyrent bien fort de cette reconciliation, ne ceſſant de loüer l'obeyſſance, & la fidelité par eux renduë à ſa Maieſté, à la honte & confuſion de ceux qui iuſques alors les auoient décriez, & diffamez publiquement, en les appellant Rebelles, & Perturbateurs du repos public. Et à vray dire, c'eſtoit vne choſe merueilleuſe, & de ſecrets myſteres de la Sageſſe diuine, que le Roy de Nauarre, foible comme il eſtoit, abandonné de tout le monde, reduit en vn petit coin du Royaume, & la pluſpart du temps ſi dépourueu des choſes neceſſaires à ſon entretenement, qu'encore qu'il fuſt grand Prince, il ſe voyoit reduit à chercher à viure comme les moindres ſoldats; euſt des ennemis, qui pour le trop vouloir perſecuter, & pour l'ardent deſir qu'ils auoient de le voir tout à fait ruyné, s'efforçoient de tramer tant de choſes, émouuoir tant de guerres, braſſer tant de Ligues, faire tant de conſpirations, & pratiquer tant d'autres artifices, auec ſi peu de ſuccez pour eux, qu'il n'y eut pas vne de leurs entrepriſes, qui ne réüſſit entierement à la grandeur & à la gloire de ce Prince. Certes il n'y auoit aucun qui fût ſçauant dans les affaires de France, & deſintereſſé des paſſions de l'vn & de l'autre Party, qui ne vid aſſez, que ſi on laiſſoit viure & commander le Roy paiſiblement, autant que ſon humeur le pouuoit porter, le Roy de Nauarre ſe verroit deſtruit peu à peu, pource que la Paix & le retardement acheueroient de rompre cette Vnion qui eſtoit entre les Huguenots; Qu'auecque cela les occaſions venant à ſe perdre, & la neceſſité à s'in-

Ioye extraordinaire des Huguenots.

Merueilleux bōheur du Roy de Nauarre.

1589. troduire par la longueur du Temps, l'opiniaſtreté des Rochelois, en laquelle conſiſtoit le plus haut poinct des affaires, ſeroit à la fin rompuë, & miſe à neant; outre que le Roy, ennemy iuré de l'Hereſie, feroit ioüer diuers reſſorts, pour l'exterminer, & la deſtruire inſenſiblement. Comme au contraire, la reuolution des Factions, & des guerres, ne fomenta pas ſeulement l'obſtination des Huguenots, qui s'endurciſſoient d'autant plus, qu'ils eſtimoient eſtre perſecutez à tort; mais il applanit encore vn chemin au Roy de Nauarre, pour ſe reconcilier auec le Roy, & auec la Nobleſſe Françoiſe; ioint qu'elle meſme l'enuironnant d'armes & de puiſſance, luy ouurit finalement l'entrée à la Couronne, contre ſon attente, & le cours naturel des choſes du monde.

Le Roy fait de nouueaux preparatifs;

Apres que l'on euſt conclu la Tréve de viue voix ſeulement, pource que l'eſcrit n'en fut publié qu'à pluſieurs iours de là, le Roy reſolu de changer de batterie, de ſe montrer à ſes Ennemis, & de paroiſtre en lion, dépecha le Seigneur de la Clielle au grand Duc de Toſcane, qu'il pria de luy preſter deux cent mille eſcus, pour faire des leuées de gens de pied Suiſſes, & de Caualerie Alemande; Ce que le grand Duc, ſon Allié depuis peu, à cauſe de la Ducheſſe Chriſtine ſa Niepce, qui s'en alloit en Italie pour l'eſpouſer, luy accorda tout à l'heure meſme. Pour cét effet il en fit tenir cent mille à Auſbourg, par l'entremiſe du Caualier Guichardin, & luy promit d'enuoyer le reſte, dés auſſi-toſt que l'on commenceroit les leuées. Pour les faire promptement, le Roy dépeſcha en Suiſſe le ſieur de Sancy,

Enuoye la Clielle au grand Duc de Toſcane,

Sancy en Suiſſe,

qui durant plusieurs années auoit esté Ambassadeur en ces pays-là; auec commission expresse, qu'en cas qu'il ne dût auoir des Cantons Catholiques dix mille hommes de pied qu'il leur demandoit (à quoy il se douroit bien que les Espagnols s'opposeroient) il les prist dans les Cantons des Protestans; & à mesme temps aussi Gaspard, Comte de Schomberg, eut ordre d'aller en Allemagne, pour y leuer des trouppes de Caualerie. Et dautant qu'il apprehendoit d'estre arresté par les ennemis, il prit le plus long, & son voyage luy fut inutile. Il enuoya par méme moyẽ à la Cour de l'Empereur, Iacques Auguste de Thou, sous pretexte de luy tesmoigner le déplaisir qu'il auoit de la mort de la Reyne Mere; & en Espagne pour le mesme effet, Pierre Forget sieur de Fresnes, esleu depuis peu Secretaire d'Estat. Mais à vray dire, il deputoit l'vn, pour preparer l'esprit de Rodolphe à ne se point opposer aux leuées qui se deuoient faire à son nom en Allemagne; & l'autre pour entretenir en quelque façon que ce fust le Roy Catholique, sur le suiet du secours qu'il donnoit visiblemẽt à la Ligue, prés de laquelle Mendozze faisoit l'office d'Ambassadeur. Apres auoir ainsi pourueu le mieux qu'il pût aux affaires de dehors, il reuint à celles de dedans. Comme il eut donc r'appellé tous les Presidens, & les Conseillers du Parlement de Paris, de Roüen, & de Dijon, qui s'en estoient fuys durant l'émeute du peuple, il voulut que le Parlement de Paris se tint à Tours, celuy de Roüen à Caën, en la mesme Prouince de Normandie, & celuy de Dijon à Chalon, ville de la Duché de Bourgongne. Cela fait, par vn rigoureux Edit

1589.

Le Cõte de Schõberg en Allemagne.

Le Presidẽt de Thou à la Cour de l'Empereur, & le sieur de Fresne en Espagne.

Nouuel ordre mis par le Roy touchant les Parlemens.

1589. Sa Declaration cõtre les Chefs, & les Partisans de la Ligue.

il declara Rebelles tous les Officiers des Parlemens, qui continueroient de demeurer dans les Villes, & autres lieux qui se seroient distraits de son obeyssance. Auecque deffences à toutes personnes de recourir à eux, pour leur demander Iustice ; declarant nuls tous les Arrests qu'ils auroient prononcez, sous le nom & le titre de Parlement. Il fit la mesme Declaration contre le Duc de Mayene, comme encore contre le Duc, le Cheualier d'Aumale, & autres qui auoient fait reuolter les Villes, & armé contre luy, les aduertissant ; Que si dans le terme de quinze iours, ils ne se remettoient dans le deuoir de l'obeïssance, & si posant les armes, ils ne cessoient de troubler, & de faire soûleuer le Royaume, ils seroient declarez atteints & conuaincus du crime de Rebellion, & tous leurs biens confisquez. Il voulut que ces Edits fussent suiuis des effets ; & mettant des Gouuerneurs par toutes les Prouinces, pourueut aux leuées de gens de guerre, & à les faire commencer de tous costez. En Bretagne, il établit Gouuerneur le Comte de Soissons ; En Normandie, le Duc de Montpensier ; le Maréchal de Matignon Lieutenant du Roy de Nauarre en Guyenne ; le Maréchal de Montmorency en Languedoc ; le Seigneur de la Valette, Lieutenant du Duc d'Espernon en Prouence ; Alphonse Corse en Dauphiné ; le Comte de Tauannes, Lieutenant en Bourgogne ; le Duc de Longueville, Gouuerneur de Picardie ; le Maréchal d'Aumont, de Champagne, & son Lieutenant le sieur de Tinteville ; Philibert, Seigneur de la Guische, Gouuerneur du Lyonnois ; Montigny, du Berry ; Sourdis, de la

Il met diuers Gouuerneurs dans les Prouinces ;

Beauſſe ; & d'Entragues, de la Duché d'Orleans. Il retint auprés de luy le Maréchal d'Aumont ; puis il manda le Roy de Nauarre, & le Duc d'Eſpernon. Quelques delays ſe paſſerent, auant que l'accord fuſt accepté ; ce qui ne pût empeſcher pourtant, qu'à la fin on ne le publiaſt le vingt & huitiéme iour d'Auril. 1589. Accord accepté & publié.

Mais auant que cela ſe fit, le Cardinal Legat ne iugeant pas qu'auec bien-ſeance il puſt eſtre plus long-temps prés de la perſonne du Roy ; & ne voulant point d'ailleurs, ny par ſa preſence, ny par ſa reſidence non plus authoriſer les Armes de la Ligue, apres pluſieurs doutes, reſolut enfin de prendre la route de Moulins, pour ſortir hors du Royaume, auſſitoſt qu'il en auroit receu l'ordre de Rome ; où il ſçauoit qu'il eſtoit fort mal dans l'eſprit du Pape, & que les Partiſans de la Ligue y déchirant ſa reputation, faiſoient tout ce qu'ils pouuoient, pour empeſcher qu'on ne receût ſes aduis. Le Roy neantmoins s'efforça par toutes ſortes de voyes de le faire demeurer aux lieux qui tenoient pour luy ; s'excuſant ſur la neceſſité des affaires, de l'Accord qu'il auoit fait auec le Roy de Nauarre. Il luy promit en ſuitte, de perſeuerer conſtamment en la Religion Catholique, luy diſant qu'elle receuoit pluſtoſt accroiſſement que dommage du Traité fait auec les Huguenots ; & le pria finalement de vouloir derechef ſonder l'eſprit du Duc de Mayene, de s'aboucher en perſonne auecque luy, & de le reduire, s'il eſtoit poſſible, à quelque ſorte d'accommodement : A quoy il l'aſſura qu'il ne l'auoit iamais pû porter, ny par le moyen du Duc de Lorraine, auquel

Le Cardinal Legat préd reſolutiõ de ſortir de France.

Le Roy s'excuſe à luy de l'Accõmodement qui s'eſt fait,

& le réd Arbitre de celuy qu'il s'offre à faire auec les Chefs de la Ligue.

1589. il en auoit écrit, ny par l'entremiſe de la Reyne, & de Madame de Nemours, qui s'y étoient employées. De plus, pour monſtrer à tout le monde, qu'il ne deſiroit rien tant que d'empeſcher la neceſſité de s'accorder auec les Huguenots, & oſter le credit aux Armes de la Ligue, il donna au Cardinal vn papier ſigné de ſa main, contenant les choſes qu'il eſtoit content d'octroyer à ceux de l'Vnion. Par ce memoire, il offroit aux Princes de Lorraine lès villes de Mets, de Toul, & de Verdun, en titre de Gouuernement; & promettoit auecque cela de faire épouſer au Comte de Vaudemont l'Heritiere de Boüillon, par où il auroit la poſſeſſion de Iamets & de Sedan, places ſi fort deſirées de ces Seigneurs-là, & qui eſtoient à leur bien-ſeance. Par meſme moyen il conſentoit de laiſſer au Duc de Mayene le Gouuernement de Bourgogne, & le pouuoir de nommer des Gouuerneurs à toutes les Villes & places fortes de cette Prouince-là; & de permettre que ce pouuoir paſſaſt de meſme à l'Aiſné de ſes enfans. Il luy donnoit en outre cent mille écus cõptant, pour payer les debtes qu'il auoit faites pour le ſuiet de cette Guerre, & quarante mille écus de penſion annuelle; Au Duc de Guiſe, le Gouuernement de Champagne; & pareillement ſaint Diſier, & Rocroy, pour ſeureté de ſa perſonne; & trente mille écus en Benefices, pour vn de ſes Freres, qu'il tâcheroit de faire Cardinal; Au Duc de Nemours, le Gouuernement de Lyon, & dix mille écus par an; Au Duc d'Aumale, S. Eſprit de Ruë, pour ſa ſeureté, & ſemblablement dix mille écus de penſion; Au Cheualier ſon frere, la Charge de General de l'Infanterie,

Conditions aduantageuſes, compriſes dans vn écrit du Roy.

auec vingt mille liures par an; Et au Duc d'Elbeuf, le Gouuernement de Poitiers, & dix mille écus de pension. Dauantage, il se remettoit au Pape de la Declaration des Edits, & des accords faits par le passé, & ne demandoit pas mieux, sinon qu'il vuidast ces differends à l'amiable, laissant à sa liberté de choisir pour Adjoints, ou le Senat de Venise, ou le grand Duc de Toscane. Que s'il prenoit le Senat, il consentoit qu'il y adjoûtast pour le Party de la Ligue le Duc de Ferrare, oncle des Seigneurs de Guise, & qu'en cas qu'il prist le grand Duc, qu'il employast en faueur de l'autre party, le Duc de Lorraine, Chef de leur famille. Voila quel estoit le contenu de cét écrit, qui n'eut non plus d'effet que le reste. Car le Duc de Mayene s'estant abouché à Chasteaudun auec le Legat, fit refus d'entendre à la paix. Il prit pour excuse, qu'il ne pouuoit accepter aucune condition, sans assembler les Estats de la Ligue, & tous les Princes de sa Maison, pour en auoir le consentement; Adjoustant à cela, qu'il luy estoit impossible d'auoir commerce ny seureté, auec vne personne qui auoit déja fausſé sa foy. 1589.

Abouchement du Legat auecque le Duc de Mayene, qui refuse de rechef d'accepter la Paix.

Mais si-tost que la nouuelle de la Tréve qui s'estoit faite auec le Roy de Nauarre, & par consequent du partement du Legat, fut arriuée à Paris, l'on ne sçauroit croire combien grande fut la haine que les Parisiens en conceurent contre le Roy, & contre tous ceux de son party. Ils en donnerent des demonstrations estranges, & tout à fait ridicules, iusques à defendre par des Edits publics, qu'au Canon de la Messe on ne priast point pour luy, comme l'on a coustume de faire pour tous les Roys

Estrange hayne des Parisiés contre le Roy, à raison de la Tréve.

1589. de France, & comme l'Egliſe l'obſerue tous les iours, & particulierement en la ſolemnité du Vendredy Saint, à l'égard des Heretiques, des Idolatres, & des Payens. L'on ne ſçauroit raconter non plus le nombre infiny de Libelles, de Manifeſtes, & d'autres liures imprimez, qu'õ fit courir alors contre luy, ſans qu'aucune modeſtie en puſt arreſter le cours, ny aucune raiſon y mettre des bornes. Déja meſme le bruit des armes, qu'on remüoit de toutes parts, auoit ſurmonté celuy des Libelles & des Predications. Le premier effet de la Guerre fut en Normandie. Le Duc de Montpenſier s'y en eſtoit allé comme Gouuerneur, & demeuroit dans Caën, Ville qui tenoit pour le Roy, où s'eſtoient reduits les Preſidens, & les Conſeillers ſortis de Roüen; Et pareillemẽt Pierre Seguier, l'vn des Preſidens de Paris, & en vertu de l'Edit de ſa Maieſté ils auoient fait de cette Ville le Siege du Parlement. A l'arriuée du Duc accoururent tous les Gẽtils-hommes qui ſuiuoient le Party du Roy; Entre leſquels les Seigneurs de Lorges, de Colombiers, de ſaint Denys, & le Baron d'Aly, ſuiuant l'ordre qui leur en auoit eſté donné, auoient mis ſur pied quatre Regimens d'Infanterie, ſi bien que le Duc ſe trouuoit auoir ſous ſes Enſeignes trois mille hommes de pied, & huit cent Cheuaux. Auec cette Armée, qui groſſiſſoit de iour en iour, il reſolut d'aſſieger Falaiſe, Ville conſiderable, & fortifiée d'vne groſſe tour, qu'on appelloit le *Dongeon*. Il eſtoit fort aſſuré, que prenant cette place, Argentan, Vire & les autres, voiſines de Caën, ſe rendroient incontinent; ſi bien que la Ville, qui ſe trouuoit fort peuplée, pour le grand nombre de refu-

Premier effet de la Guerre.

Forces du Duc de Montpẽſier en Normãdie;

Il ſe reſout d'aſſieger Falaiſe.

giez, & de gens qui venoient là plaider, en tireroit vne plus grande commodité pour les viures. Dans cette Armée commandoit alors en qualité de Maistre de Camp general, Iean d'Hemery, Seigneur de Villiers, celuy mesme qui aux premieres guerres auoit pris Damfront, & le Comte de Montgommery, qui fut depuis executé à Paris par l'ordre du Roy. Le Comte de Torigny, fils du Maréchal de Matignon, menoit l'Auant-garde, le sieur de Baqueville commandoit les Cheuaux-legers; & l'Arriere-garde estoit conduite par le Comte de Montgommery, fils de celuy dont nous venons de parler. Comme donc entre luy & le Maistre de Camp general il y auoit vne assez mauuaise intelligence, que les Catholiques fomentoient d'vn costé, & les Huguenots de l'autre, peu s'en fallut qu'elle ne fust tres-dommageable à l'Armée. Car les gens de guerre estans reduits à loger à l'estroit, parce qu'ils marchoient dans le pays ennemy; pour ne leur donner suiet d'endommager ceux qui se trouueroient débaudez, Villiers fut contraint de bailler pour logement au Comte de Montgommery, vn quartier plus resserré que ne le demandoient les Huguenots, plus accoustumez à la pillerie, qu'on appelle communément la picorée, qu'à la discipline militaire. D'où il s'ensuiuit que le Comte ayant déchiré le Billet que le Fourrier luy auoit apporté, s'écarta de plus d'vne lieuë de l'armée, & voulut loger en certains villages, où ses gens & ses cheuaux auoient dequoy repaistre largement. Ce qu'ayant sçeu le sieur de Villiers, il luy enuoya dire qu'il s'en retournast à son quartier, puis que la discipline de la guerre, & l'or-

1589.

Marche de l'Armée.

Querelle entre Villiers, & le Cõte de Montgõmery, à raison des logemens, & ce qui en auint.

1589. dre donné par le Duc de Montpensier le vouloient ainsi. La réponse que le Comte fit à cela, fut arrogante, & fascha Villiers, qui en mesme temps fit saisir & pendre son Fourrier, pour punition de ce qu'il auoit esté si hardy, que de signer d'autres logemens que ceux qui luy auoient esté marquez par le Maistre de Camp general. Le Duc estant aduerty de l'affaire, le Comte de Torigny eut ordre de s'auancer auec l'Auant-garde, pour contraindre Montgommery de s'en retourner à son logement; d'où il se fust ensuiuy sans doute vne dangereuse émeute, Villiers estant resolu de se faire obeyr, & les Huguenots obstinez en leur resolution; si le Duc monté à cheual n'eut pacifié l'affaire par sa presence, & par le commandement qu'il fit au Comte de Montgommery d'obeyr aux ordres. Mais le lendemain, sous pretexte de s'en aller au pays de Constantin, où il auoit des Maisons, pour les deffendre des courses du Duc de Mercœur, il quitta l'Armée, si bien que la charge de mener l'arriere garde fut donnée au sieur de Hallot, & à Creuecœur son frere. Comme ce tumulte fut appaisé, on eut plus de soin de faire obseruer à l'auenir l'ordre & la discipline de la guerre, le Duc deffendant exprés aux soldats, de ne prendre quoy que ce fust aux payſans, à la reserue du logement & des viures, dont il falloit de neceſſité qu'ils s'accommodaſſent, à faute de paye.

Le Côte de Montgommery quitte l'Armée.

Tumulte appaisé.

Siege de Falaise.

Le siege fut mis deuant Falaise, & la batterie commencée, auec vne coulevrine, & deux canons de l'Armée, auec esperance d'emporter la place, si le secours eust tardé. Mais le Comte de Brissac, qui n'ayant pû entrer dans

son Gouuernement d'Angers, auoit esté mandé par le Duc de Mayene, pour commander en cette Prouince-là, ayant auec luy quelques Gentils-hommes, & autres ses Partisans, s'en alla ioindre les Gautiers, pour pouuoir assez à temps secourir la place. Ces Gautiers estoient des Villageois du pays, reuoltez contre tous les soldats qui passoient par là, pour se guarantir des outrages qu'ils en receuoient. Ceux-cy, sur l'impression qu'on leur auoit donnée, que le Roy causoit tous ces malheurs, & qu'aux charges de la guerre il adjoustoit celle des impost, s'estoient ioints au Party de la Ligue, auec tant d'obstination, qu'ayant rompu les chemins, bouché les auenuës, & fortifié leurs Bourgs & leurs Villages, ils se tenoiẽt sous les armes, iusques au nombre de seize mille; & se faisoient appeller *Gautiers*, pource qu'ils auoient commencé de se souleuer en vn Bourg nommé la Chappelle Gautier, auquel s'vnirent depuis Vimotier, Bernay, & plusieurs autres lieux de moindre estenduë. Ces Rebelles auoient esleu trois Chefs, les Barons de Maillot & d'Eschaufour, ensemble le sieur de Longchamp, Gouuerneur de Lisieux, & fait Sergent Maior le Capitaine Vaumartel, sous la conduite desquels ils s'exerçoiẽt en la profession des armes, dont ils gardoient l'ordre & la discipline. Le Comte de Brissac ayant fait en sorte d'auoir quatre mille de ces hommes ainsi armez, pour s'en aller auec eux secourir Falaise, & ce nombre luy semblant assez grãd pour en venir à bout, y adiouſtant ce qui se trouua de gens de cheual; comme encore les cent Carabins du Capitaine Valage; se mit en chemin auec ces forces, se

1589.

Gautiers, pays sans reuoltez.

Leur nõbre, & leurs Chefs:

Le Comte de Brissac se sert d'eux pour secourir Falaise.

1589. Ils campent à quatre lieuës de la Ville, & s'y fortifient.

persuadant que le Duc de Montpensier, pour auoir ces gens en queuë, & la Ville de Falaise de front, se retireroit incontinent, si bien qu'il en auroit plus de moyen de fortifier la place, & d'y faire entrer des munitions. Les Gautiers arriuez à quatre lieuës de Falaise, se logerent en vn gros Bourg, qu'ils fortifierent à la grande ruë, du costé de l'ennemy, de deux pieces de canon, & d'vne barricade de tonneaux pleins de terre & de fumier, pour n'estre assaillis au dépourueu, & hors de deffense. Le Comte de Brissac assez proche d'eux, prit son logement hors de la grande ruë, & fit battre la campagne à ses Caualiers. Durant ces choses, Villiers Maréchal de Camp, faisant peu d'estat de ce nombre de gens ainsi ramassez, & sans experience; apres auoir reconnu luy mesme le logement, conseilla au Duc de Montpensier de leuer le siege à l'heure mesme, & d'assaillir l'Ennemy. Tellement que le Duc qui ne demandoit pas mieux que de combattre, & qui s'asseuroit fort sur l'experience de Villiers décampa le mesme soir & fit oster son canon, resolu d'assaillir les Gautiers le iour suiuant. Dans l'ordre qu'on s'auisa de tenir en cette attaque, il fut resolu; Que la coulevrine & les canons tireroient de front sur la grande ruë, où estoient les Batteries des ennemis, & leurs barricades; Qu'en suitte les gens de pied sous leurs Colonels, inuestiroient separément ce quartier; Que le Duc de Montpensier auec sa Cornette donneroit du costé de la ruë, qui regardoit la campagne sur le flanc droit: & le Comte de Torigny auec la Caualerie de l'Auant-garde par vn autre endroit, sur le flanc gauche; Que les sieurs de Surene & de Baqueville,

Le Duc de Montpensier fait dessein d'attaquer les Gautiers.

Ordre tenu en l'attaque.

Effet de l'Artillerie.

Baqueville, auec deux gros de Cheuaux legers se tiendroient prests contre le Comte de Brissac, & qui en cas qu'il voulût faire vn effort pour empescher l'assaut, s'y opposeroient rudement. La couleurine & les canons tirerent si à point, qu'ils abattirent toute la Barricade des Ennemis, & emporterent la teste au Capitaine Vaumartel, comme il animoit ses gens, & les mettoit en ordre, tellement qu'à l'heure mesme on donna le signal, pour les inuestir de toutes parts. Le Duc de Montpensier, braue & genereux Prince, estant à la teste de sa Caualerie, s'en alla les attaquer à grands pas: mais il eut l'occasion peu fauorable, pource que laissant à main droite le lieu qui luy estoit destiné, il auoit dessein de s'en aller charger de front ce mesme poste, dont on auoit rompu la tranchée, & où estoient restez deux canons de l'ennemy, qui n'auoient pas encore tiré; de sorte qu'il estoit bien à craindre, que plusieurs de ses gens n'y demeurassent sur la place. Et dautant qu'il faisoit vn si grand vent, que ce bruit mélé auec celuy des deux Armées empeschoit qu'on ne pust s'entr'ouyr, le Duc se fut veu reduit assurément en vn extréme danger, si Villiers picquant son cheual ne l'eût ioint à toute bride; & si le touchant de sa canne sur la salade, il ne l'eût aduerty de la faute qu'il faisoit; en le menant par vn chemin plein, & hors de tout embarras, pour donner à flanc sur l'ennemy. Le Comte de Torigny ayant donné de mesme de l'autre costé, & l'Infanterie de front, où furent tuez à coups de Fauconneaux enuiron vingt soldats, l'ennemy fut deffait en moins d'vne heure, auec la perte de deux mille hommes, de-

1589.

Mort de Vaumartel.

Marche du Duc de Montpensier,

qui s'expose à vn; danger apparent,

& en est retiré par Villiers,

Deffaite d'vne partie des gautiers.

1589. tout le bagage, de ſes Enſeignes, & de ſon Artillerie. Alors le Comte de Briſſac, qui durant la meſlée parut ſur la prochaine colline, ſe voyant incomparablement plus foible que le Duc, ne voulut point faire d'autre effort, & ſe retira droit à Falaiſe, apres ce ſanglant échec de ceux qu'on luy auoit donnez pour la ſecourir; tandis que l'Armée du Roy victorieuſe logea ce ſoir là aux Villages d'alentour. Apres vn ſi bon ſuccez, on tint le Conſeil de Guerre, où les Capitaines mirent en deliberation, s'il falloit recommencer le ſiege de Falaiſe; mais ils s'en tinrent tous à l'opinion de Villiers, qui dit, que le Comte de Briſſac eſtant dedans auec le reſte de ſes gens, il ſembloit que ce ſiege ne ſeroit pas moins long que difficile. Surquoy il fut d'auis, que dans la chaleur de la victoire, l'Armée tournaſt contre les Gautiers, pour ſe ſaiſir des lieux qu'ils tenoient, & couper la racine de cette reuolte; y adiouſtant, qu'apres auoir oſté cét obſtacle, il n'y auroit plus de forces dans la Prouince, qui les pûſſent empeſcher d'en conquerir les Villes.

Le Cõte de Briſſac ſe retire.

L'Armée du Duc pourſuit la Victoire.

Auec ce deſſein, l'Armée groſſie de plus de quatre cent Cheuaux, alla contre les Gautiers, leſquels reſolus de ſe deffendre iuſques à la mort, prirent trois diuers poſtes, à Vimoutier, à Bernay, & à la Chappelle-Gautier, où neantmoins les Capitaines ne ſe renfermerent point; mais Longchamp ſe retira dans ſon Gouuernement, & les autres dirent, qu'ils s'en alloient trouuer le Comte de Briſſac, afin de ſe tenir preſt pour le ſecours. Le premier poſte qu'on attaqua fut Vimoutier, qui pour eſtre en vne plaine fut bien-toſt pris, & plus

Les Gautiers reſtez, & abandõnez par leurs Chefs, tiennent bon dãs leurs poſtes.

Priſe de Vimoutier.

de mille Gautiers y moururent. On relascha ceux qu'on prit en vie, apres leur auoir fait preſter ſerment, qu'ils quitteroient l'eſpée, pour reprendre le ſoc de la charruë. Comme en effet, ayant reconnu qu'en l'Armée du Roy la diſcipline & la modeſtie y eſtoient exactes, pour l'extréme ſoin que le Duc & Villiers apportoient à faire punir les extorſions & les inſolences, s'il s'en faiſoit quelques-vnes, ils ſe retinrent, & retournerent en leurs ménages. 1589.

Il ne fut pas ſi facile d'auoir Bernay, pource que c'eſtoit vn Bourg clos de murailles, & tenu par leurs meilleurs hommes. Apres que le canon l'eut battu, depuis le matin iuſques à midy, l'Infanterie donna l'aſſaut, qui fut ſouſtenu conſtamment par ceux de dedans. Le lendemain matin la batterie recommença, & fit la bréche plus grande : ce qui obligea pluſieurs Caualiers de mettre pied à terre, & d'aller à l'aſſaut à la teſte des gens de pied. Le combat y fut rude, & meſme ſanglant, pour y auoir eſté opiniaſtré durant quatre heures. Mais enfin le ieune Larchant, & le ſieur de Baqueville entrerent les premiers dans la place, & apres eux tous les Soldats de l'Armée. Ils y firent main baſſe par tout ; ſi bien que le nombre des morts y fut grand, & la pluſpart de la Ville brûlée, par l'inſolence d'vn Laquais du Colonel S. Denys, que Villiers fit mourir pour punition de ce crime. En cét aſſaut furent tuez du coſté du Roy, les ſieurs de la Fontaine, vn des Aydes de Villiers, quatorze Gentils-hommes, & enuiron cent Soldats. Les priſonniers furent deliurez, ſous meſme ſerment, & meſme condition que les autres. Ceux qui eſtoiẽt reſtez à la Chappelle, voyant leurs

Reſiſtance de ceux de Bernay.

où le cõbat eſt ſãglant.

& vne partie de la Ville brûlée.

Nombre des Morts du coſté du Roy.

Priſonniers relaſchez.

1589. compagnons deffaits, & qu'il ne leur venoit aucun ſecours du coſté de leurs Capitaines, prirent reſolution de ſe rendre : Ce qu'ils firent par l'entremiſe de deux Curez de leurs Parroiſſes, & eurent grace, à pareille condition que les premiers ; ſi bien que poſant les Armes, ils retournerent chez eux, où ils ſe mirent à labourer la terre comme auparauant.

Ceux de la Chapelle ſe rendent

Ce fut le premier ſuccez fauorable qu'eurent les Armes du Roy, à qui la nouuelle en fut apportée, auec vne incroyable allegreſſe, dans la Ville de Tours, où il trauailloit à renforcer ſon Armée, & à mettre ordre à ſon abouchement auec le Roy de Nauarre. Il y auoit déja pluſieurs iours que le Seigneur du Pleſſis-Mornay l'eſtoit venu trouuer pour cét effet ; & que l'Abbé d'Elbene pareillement s'en eſtoit allé vers le Roy de Nauarre ; ſans qu'on fuſt encore demeuré d'accord, ny du lieu, ny de la forme de cette Conference. Car outre que S. M. deſiroit fort que les Huguenots fiſſent la guerre ſeparément, le Roy de Nauarre ne pouuoit ſe reſoudre à s'en aller à la Cour, incité par les paroles des ſiens qui ne ceſſoient de luy remettre en memoire Paris & la ſanglante iournée de la ſaint Barthelemy. Toutesfois la neceſſité le tira de ces apprehenſions, par la venuë du Duc de Mayene ; qui s'intereſſant dans la cauſe du peuple, pour le deſir qu'il auoit de faire parler de luy, & d'attirer tous les iours des gens à ſon Party, ſe rendit à Chaſteaudun, où des ſoldats qui luy arriuoiẽt de toutes parts, il commença de faire vn corps d'Armée, qui ſe trouua compoſé de huit mille hommes de pied, & de deux mille Cheuaux, y comprenant les deux Regimens que les Pa-

Sa Majeſté ſe diſpoſe à s'aboucher auec le Roy de Nauarre,

qui fait difficulté de s'en aller à la Cour.

Le Duc de Mayene fait vn corps d'Armée à Chaſteaudun,

riſiens luy enuoyerent. Sa premiere entrepriſe fut ſur Vendoſme, grande Ville, de l'Apannage du Roy de Nauarre, où par l'ordre du Roy ſe tenoit le Grand Conſeil, comme en lieu qu'on croyoit eſtre de ſeureté. Mais le Gouuerneur eſtant d'intelligence auec ceux de la Ligue, le Duc de Mayene y enuoya ſoudainement le ſieur du Rhoſne, Maréchal de Camp, auec deux mille hommes de pied, & ſix cent Cheuaux; d'où il s'enſuiuit, qu'auec l'intelligence qu'il auoit, il fut receu dans la Ville, dont il ſe rendit maiſtre; fit priſonniers tous les Magiſtrats du Grand Conſeil, & auec eux quantité de gens qui eſtoient là pour plaider, ſe racheterent tous, moyennant vne groſſe ſomme d'argent. Cette priſe de Vendoſme fit croire, comme il eſtoit vray-ſemblable, que le Duc paſſeroit plus auant; ce qui obligea le Roy d'enuoyer du coſté de Blois le Duc d'Eſpernon, auec l'Auant-garde de ſon armée, afin que ſe ſaiſiſſant des chemins, il empeſchaſt l'Ennemy d'approcher. Mais d'Eſpernon apprehendant que la Ville ne demeuraſt en proye au Duc de Mayene, y mena toute l'Infanterie, & laiſſa le Comte de Brienne, auec les gens de cheual, ſur le chemin qui conduit de Blois à Amboiſe, auprés de S. Ouyn. Le Maréchal d'Aumont, auec le reſte de l'Armée, campa aux enuirons de Tours, afin que la Ville en fut mieux gardée, & ſa Maieſté dépeſcha pour la ſeconde fois l'Abbé d'Elbene, pour haſter la venuë du Roy de Nauarre. Elle ſuiuit auſſi toſt: mais auparauant il enuoya le Seigneur de Chaſtillon, General de ſon Infanterie, pour ſaluër le Roy de ſa part, & receuoir ſes ordres; puis il s'aboucha finale-

1589.

& vne entrepriſe ſur Vendoſme.

dont il ſe rend maiſtre.

Le Roy enuoye vers Blois le Duc d'Eſpernon.

& l'Abbé d'Elbene au Roy de Nauarre.

1589. ment auec le Roy mesme au Parc du Plessis, * hors des murailles de Tours. En cette rencontre, non seulement il mit pied à terre de fort loin ; mais comme il fut prés du Roy, s'estant prosterné à genoux, il s'opiniastra longtemps à luy vouloir baiser les pieds. Le Roy ne le souffrit point ; & l'ayant leué & embrassé tres-estroittement, oublia en vn instant toutes les inimitiez passées, & s'en alla deuisant auec luy iusques à la Ville. Ils passerent au milieu de l'Armée, qui s'estoit rangée en bel ordre, & à trauers vne grande foule de peuple, que l'extrême desir de les voir auoit fait sortir en foule hors des portes de la Ville. Ainsi parmy les communs applaudissemens, & les hauts cris d'allegresse, tant des Soldats que des Bourgeois, ils furent conduits au Palais Royal, chacun admirant d'vn costé la merueilleuse tendresse du Roy, & de l'autre la soumission & l'obeïssance que luy rendoit le Roy de Nauarre. Le lendemain, apres deux grandes heures de conference particuliere, il retourna vers ses gens, qui estoient logez encore delà la Riuiere ; & le Roy laissant son Infanterie au Faux-bourg saint Syphorien, ne retint dans la Ville que ses Gardes, & ses Gentilshommes prés de sa personne.

* autrement *le Plessis lez Tours.*

qui s'abouche enfin auec sa Maiesté.

Grands témoignages d'affection entre les deux Roys.

Le Duc de Mayene arriue à Chasteaurenard ;

Cependant le Duc de Mayene voyant Blois si bien fortifié par la venuë du Duc d'Espernon, qu'il ne deuoit plus esperer d'y pouuoir entrer, se desista de son entrepriſe sur cette Ville, & passa auec ses troupes iusques à Chasteau-renard, lieu éloigné de Tours, & du gros de l'Armée du Roy, de sept lieuës seulement. Là il eut nouuelles que le Comte de Briéne, arriué à S. Ouyn auec peu de gens, & sans

se tenir sur ses gardes, logeoit par cy par là dans les Villages d'alentour, se preualant de la licence du temps : tellement que pour le surprendre, ayant fait auec vne incroyable viteſſe hors du chemin & de sa route neuf grandes lieuës, il le surprit en effet, & trouua ses gens si peu en deffense, qu'en moins de rien il en fit la pluspart prisonniers. Pour luy, tout ce qu'il put faire, ce fut de se sauuer tumultuairement, dans la Ville, où le Duc l'ayant suiuy, fit habilement pointer son canon ; Et *bien* qu'en cette premiere attaque mourut le Marquis de Canillac, (lequel, comme General de l'Artillerie, commandoit aux Fortifications qui s'y faisoient) & que plusieurs braues Soldats demeurassent sur la place, il fallut pourtant que le Comte se rendit, & qu'il fut fait prisonnier de guerre auec les Soldats, qui furent déliurez neantmoins, comme ils eurent presté serment de ne point combattre durant le temps qui leur fut prescrit. Apres la défaite & la prise du Comte de Brienne, le Duc de Mayene se resolut d'assaillir le Camp du Roy *mesme*. Il luy sembloit, que n'estant pas encore vny auec le Roy de Nauarre, ny l'Infanterie bien fortifiée dans le poste de saint Syphorien, il ne luy seroit pas mal-aisé de le défaire par surprise. Auec ce dessein, il décampa *le soir* du septiéme de May, à la faueur de la nuit, faisant mener auec luy deux coulevrines, *quoy* que ce ne fut pas sans peine; & à Soleil leuant il arriua prés de Tours, auec toutes ses forces. L'Infanterie du Roy logeoit au Fauxbourg; & dautant que ce poste vn peu plus bas estoit commandé par vne colline, au sommet de laquelle il y auoit quelques maisons,

1589.

Surpréd. le Comte de Briéne,

& le fait prisonnier de guerre.

Le Duc de Mayene entreprend d'assieger le Camp Royal,

arriue prés de Tours.

1589. le Colonel Montcaſſin, qui menoit l'Auant-garde, ayant fait occuper ce lieu-là, auec de bons retranchemens, y mit vn gros corps de garde, pour empeſcher que l'Ennemy ne s'en rendiſt maiſtre, à cauſe que c'eſtoit le grand chemin, par où de Blois & de Chaſteaurenard, l'on alloit droit à la Ville. Le Duc de Mayene ayant fait faire alte à l'Armée dans la plaine, au delà de cette meſme colline, pour donner loiſir de reſpirer à ſes gens, tous haraſſez d'vn voyage ſi prompt & ſi long, fit marcher deuant deux Regimens, conduits par du Cluſeau, auec ordre de ſe ſaiſir de ces maiſons-là, qui empeſchoient & embarraſſoient tout le grand chemin. Ils y arriuerent bien à l'improuiſte, mais non pas ſi ſecrettement qu'ils ne fuſſent apperceus; de ſorte que les vns & les autres courans aux armes, il ſe fit vne furieuſe eſcarmouche, où le Roy, qui eſtoit là venu viſiter ces poſtes, ſe trouua en perſonne. Sa preſence y ſeruit beaucoup: Car outre qu'il eſtoit habile à ranger l'Armée en bataille, Montigny, qui eſtoit auec luy, au premier bruit des harquebuſades courut à l'Auant-garde, où l'on combattoit. Sa parole, & ſon exemple, ſeruirent extrémement à tenir chacun dans ſon deuoir, & à fortifier le courage des Soldats, qui ſe picquant de l'honneur qu'ils auoient de combattre deuant les yeux de leur Roy, reſiſterent ſi vaillamment aux Ennemis, qui les ſurpaſſoient en nombre, qu'ils ſouſtinrent fortement leur impetueuſe ſaillie. Le Roy, ſans ſe troubler en aucune ſorte, auec vn viſage auſſi reſolu, & auſſi aſſeuré que ſon cœur, bien qu'il ſe treuuaſt ſans armes, & fort mal accompagné, fit rafraichir de munitions les Regimens

fait faire alte à ſõ Armée,

& enuoye deuant deux Regimens.

Furieuſe eſcarmouche, où le Roy ſe trouue en perſonne:

Sa preſence anime les Soldats,

Il donne les ordres,

Regimens de Iarzé, & de Rubempré, qui dans l'eſcarmouche eſtoient à droit & à gauche ; puis commanda qu'ils chargeaſſent les Ennemis, & mit luy-meſme en ordonnance les Suiſſes du Colonel Galati, leſquels il enuoya prõptement garder la Ville, n'apprehendant pas moins l'émeute de ceux de dedans, que la ſurpriſe de ceux de dehors. La plus grande peine qu'il eut, ce fut de retenir les Gentils-hommes, qui pouſſez d'vne genereuſe ardeur de courage, & d'vn violent deſir de gloire, ſe preſentoient peſle-meſle à l'eſcarmouche, où ils alloient auec ſi peu d'ordre, qu'il eſtoit difficile que quelque mal-heur ne leur arriuaſt. Mais luy-meſme les arreſtoit, oppoſant ſon commandement & ſa perſonne à leur fougue ; & les rangeant par eſcadrons mediocres, les retenoit prés de luy, pour s'en ſeruir à ſecourir les autres en diuers lieux, en cas de beſoin. Durant tout cecy, le Duc de Mayene fit monter ſes canons ſur la colline ; par le moyen deſquels, & à force de les tirer, il contraignit ceux qui la gardoient d'en abandonner les maiſons. Là fut bleſſé d'vne harqueduſade le Seigneur de Montigny, qui combattoit aux premieres files, & le Colonel Iarzé mis à mort, auec plus de deux cent Soldats. Mais quoy que les Ennemis fiſſent toutes ſortes d'efforts d'enhaut, & que le Duc rafraiſchit ſes gens d'vn nouueau ſecours, où la neceſſité le requeroient, Montcaſſin & Rubempré ne laiſſoient pas de reſiſter courageuſement, ny leurs gens de tirer vne greſle de mouſquetades, qui en abatoient pluſieurs de part & d'autre. Mais le Duc ayant pouſſé au combat les Regimens de la Chaſtaigneraye & de Ponſenac, com-

1589.

& arreſte la trop violente fougue de la Nobleſſe,

Batteries dreſſées par le Duc de Mayene.

Courageuſe reſiſtance de Montcaſſin, & de Rubempré.

1589. posez de vieux soldats du deffunt Duc de Guise son frere, & les deux Colonels du Roy y estant demeurez bleſſez, les gens de pied commencerent à faire retraite; Et alors l'ennemy plein de courage gagnant le deuant se fit Maistre enfin de tout le Faux-bourg. Le Roy desirant de recouurer ce poste, pour ne rester assiegé dans la Ville, qu'il auoit seule entre les Ennemis & luy, commanda à Grillon, qui menoit l'Infanterie, comme Maistre de Camp de ses Gardes, de faire vn effort pour les chasser. Il s'auança donc valeureusement auec ses meilleurs hommes, & auec luy s'auancerent aussi deux Escadrons de Gentils-hommes François, lesquels par la permission du Roy, descendirent de leurs cheuaux, & se meslerent parmy les gens de pied. Ils donnerent d'abord; & par leur premiere attaque ayant regagné vne des ruës du Fauxbourg, en vinrent si vertement aux mains, que le combat fut opiniastré iusques au declin du iour, & la victoire douteuse. Pendant ce temps-là, l'Artillerie du Duc tiroit d'enhaut plus fort que iamais; outre que ce ne fut pas peu d'auantage aux siens, d'estre secourus bien à point par Claude, Cheualier d'Aumale, qui les rafraischit de deux Escadrons de Caualerie: de maniere que Grillon fort bleſſé, & ses gens fatiguez du combat qu'ils auoient rendu tout ce iour-là, furent contraints d'abandonner le Faux-bourg, & de s'en aller à la deffense du pont, où le Roy estoit en personne, auec tous les Gentils-hommes de sa suite. Le choc y fut rude; Et les petites pieces de campagne, qu'on auoit mises à l'entrée du pont, venant à tirer, retarderent les approches des Ennemis; qui se voyant

Les gens du Duc gagnent le Faux-bourg.

d'où Grillon essaye de les chasser.

Combat opiniastré.

Il arriue du secours au Duc.

Le Roy se trouue luy-mesme à la deffense du Pont.

maiſtres de la meilleure partie du Faux-bourg, faiſoient vn eſtrange effort, pour l'auoir entierement. 1589.

Durant que cela ſe paſſoit, & que ceux des deux Partis combattoient ainſi, auec vn éuenement douteux, & vne égale ardeur de courage, le Roy de Nauarre en ayant eu aduis, s'auança pour ſecourir ſa Maieſté auec toute ſon Armée; Et afin qu'aucun delay n'empeſchaſt l'execution de ſon deſſein, il enuoya deuant auec cinq cent des meilleurs hommes, le Seigneur de Chaſtillon, qui arriua enuiron le Soleil couchant, & s'en alla droit au lieu où l'on ſe battoit. A cét abord, ces gens, qui eſtoient frais, & deſireux de ſignaler leur courage dans les plus dangereuſes rencontres des Armes, ſceurent ſi bien arreſter la violence des Ennemis, que le combat ſe termina par la nuit, auec deſſein de part & d'autre de le renouueler le iour ſuiuant. La deffenſe du pont fut donnée à Chaſtillon, pource qu'il auoit des gens tout frais, tandis que le Roy, le Duc de Montbaſon, & le Maréchal d'Aumont, ſe chargerent de leur coſté de garder la Ville, ayant auec eux l'Infanterie des Suiſſes, & la Nobleſſe de la Cour. Il y eut ce iour-là plus de quatre cent ſoldats du Party du Roy, qui furent tous mis à mort, & pluſieurs Capitaines auſſi. Les principaux furent, le Cheualier Berton, Neueu de Grillon, Meſtre de Camp, & S. Malin, celuy meſme, qui dans Blois frapa le premier le Duc de Guiſe, & luy donna vn coup de poignard. De ceux de la Ligue il en mourut plus de cent; mais deux Capitaines ſeulement, & peu de gens de condition. Le Cheualier d'Aumale, comme General de leur Infanterie, demeu-

Eſt ſecouru par le Roy de Nauarre.

Violence des Ennemis arreſtée.

Nombre des morts de part & d'autre.

1589. ra pour garder le Faux-bourg qu'ils auoient gagné ; & le Marquis de Pienne, auec ſon Regiment, ſe mit en l'vne des auenuës du pont, pour faire teſte à Chaſtillon ; les vns & les autres paſſant toute cette nuit à ſe retrancher, auec des ſoins infatigables. Les ſoldats de la Ligue firent dans le Faux-bourg mille inſolences, & mille outrages, ne reſpectant non plus les choſes ſacrées que les prophanes. Leurs mains ſacrileges n'épargnerent point les Monaſteres, & rauagerent ſi fort les Egliſes, que les Huguenots, s'ils y fuſſent entrez, ne les euſſent pas plus mal-traitées. A quoy neantmoins s'oppoſoit de tout ſon poſſible le Duc de Mayene, pour eſtre de ſa nature ennemy des violences des gens de guerre, & ſe portoit auec ardeur à les retenir. Mais quoy ? l'on peut difficilement s'oppoſer à la licence d'vne Armée volontaire, & qui ne reçoit aucune paye. Toute cette nuit ſe paſſa de part & d'autre parmy des apprehenſions & des alarmes continuelles. Mais le Mardy neufiéme de May, enuiron le poinct du iour, on vid paroiſtre le Regiment de Charbonniere, enuoyé par le Roy de Nauarre pour le ſecours de la Ville ; tellement que le Duc de Mayene ſçachant qu'il marchoit auec le reſte de l'Armée, & meſme qu'il eſtoit fort proche, perdit toute eſperance de pouuoir rien auancer ; Et ainſi apres auoir fait enſeuelir ſes morts, il abandonna le Faux-bourg gagné, & ſe retira en fort bon ordre à ſon premier logement. Ce iour, où la perte des Faux-bourgs arriua, ne laiſſa pas de paroiſtre ſerein à ceux du Party de ſa Maieſté, & de fortifier leurs eſperances par vn heureux preſage. Car aprés pluſieurs années de repos,

Inſolences horribles faites dans le Faux-bourg par les Soldats de la Ligue.

Regimẽt de Charbonniere enuoyé au ſecours de la Ville.

Retraite du Duc

ils virent le Roy plein de courage & d'asseurance, ranger luy-mesme son Armée, bien qu'elle fût composée de peu de gens, & dépourueuë de ce qu'il falloit; puis prendre les armes à la teste de sa Noblesse, donner les ordres pour le combat, & pourueoir aux choses necessaires, reprenant ainsi cette illustre authorité de Capitaine, par luy si glorieusement exercée en ses premieres années, & dont il s'estoit depuis volontairement démis, pour faire reüssir les desseins qu'il tenoit cachez dans son ame. Mais d'vn costé, le Duc de Mayene, & tous ceux de la Ligue, se preualant d'auoir pris les Faux-bourgs, & chassé l'Infanterie Royale, porterent le plus haut qu'ils pûrent toutes les circonstances de cette action, par les relations diuerses qu'ils en firent imprimer, afin de rendre par ce moyen plus plausible la cause du peuple. Là ils ne manquerent point de loüer extraordinairement la valeur des leurs, d'accroistre le nombre des morts du costé des Ennemis; de faire passer pour vn miracle d'vne vengeance publique la mort de saint Malin, & d'en tirer vn Augure d'vne prompte & asseurée victoire. Ils ne firent pas pourtant ce qu'ils pensoient, & receurent peu apres vn échec beaucoup plus grand que n'auoit esté le precedent. Car la Ville de Senlis, éloignée de Paris d'enuiron dix lieuës, fort commode à l'estat des choses presentes, & qui auoit premierement suiuy le Party de la Ligue, se declara pour le Roy, & appella pour sa deffense Guillaume de Montmorency, Seigneur de Thoré. Le Duc d'Aumale en fut aduerty à quelques iours de là, & sçachant qu'il n'y auoit pas grand monde

1589. Vigilance du Roy, qui marche à la tête de sa Noblesse.

Vanité des Ligueurs.

La ville de Senlis s'estant declarée pour le Roy, est assiegée par le Duc d'Aumale:

1589. dans cette Ville, ſe reſolut d'y mettre le ſiege, ſur l'eſperance qu'il ſe donnoit de la pouuoir prendre, auant qu'elle fuſt ſecouruë. Ayant mandé pour cét effet le Seigneur de Balagny, Gouuerneur de Cambray, & toute la Nobleſſe, qui dans la Picardie, & dans l'Iſle de France, ſuiuoit ſon Party. Il y mit le ſiege le ſeptiéme iour de May, auec ſept cent cheuaux, & neuf mille hommes de pied, la pluſpart tumultuairement leuez à Paris, ſous le commandement de Meneuille. Les aſſiegez ſe deffendirent d'abord auec beaucoup de courage; & le lendemain du iour que les Ennemis furent campez, ils firent vne ſortie ſi gaye, que plus de cent Pariſiens y laiſſerent la vie, parmy leſquels ſe trouua le ſieur de Chamois, ancien ſeruiteur de la Maiſon de Guiſe. Mais lors qu'ils virent les batteries dreſſées, & leur Ville dépourueuë de toutes les munitions qui leur eſtoient neceſſaires pour la deffendre, ils appellerent à leur ſecours le Duc de Longueville, venu depuis peu à Compiegne, auec le ſieur de la Nouë. Neantmoins, pource qu'il y auoit grande inégalité de forces, & que la Nobleſſe de la Prouince n'eſtoit pas encore aſſemblée, les Aſſiegez n'ayant ny eſperance de pouuoir tenir plus long-temps, ny aſſeurance d'eſtre ſecourus, furent contraints de ſe reſoudre à capituler; Tellement que la nouuelle en eſtant venuë à Compiegne, les Gentilshommes du païs prierent le Duc de Longueville de les mener en cette occaſion, tenant pour vn affront ſignalé de laiſſer perdre cette Ville à leur veuë meſme, & ſans daigner la deffendre. Le Duc de Longueville, ieune Prince, mais fort courageux, ne voulut rien en-

Ceux de dedans reſiſtent d'abord, font vne ſortie,

& appellent à leur ſecours le Duc de Longueville.

Il en parle aux principaux Chefs.

treprendre, sans le conseil de la Nouë, & du Baron de Givry, qui commandoit les Cheuaux-legers. Leur opinion fut ; Que leurs forces estant si fort inégales, puis qu'ils n'auoient que huict cent Cheuaux, & enuiron deux mille hommes de pied, ce seroit vne expresse folie que de se hazarder à cette entrepriſe, principalement si l'Ennemy, bien retranché, venoit à les battre de front. Toutesfois comme ils se virent plus fort pressez par ces jeunes gens, qui s'ennuyoient d'estre là sans rien faire, ils se resolurent de les mener à la veuë de l'Ennemy, & d'attendre l'occasion ; n'estimant pas moins aisé de se retirer, sans courir fortune, qu'ils tenoient pour difficile de pouuoir donner secours à cette place. Comme ils furent arriuez au sommet d'vne colline, qui regarde dans la plaine, où la Ville est située, ils apperceurent que le Duc d'Aumale, qui auoit eu aduis de leur venuë, commençoit de ranger ses gens en raze campagne. La Nouë s'auança pour le mieux considerer ; & comme il estoit Soldat de long-temps experimenté, ayant pris garde au peu d'adresse des Ennemis, qui entroient confusément dans leurs rangs les picques branlantes, signe manifeste d'vne Soldatesque inhabile ; mais sur tout, que pour auoir laissé leur Artillerie à l'écart, ou par ignorance, ou par trop de confiance, ils demeuroient priuez d'vn si grand aduantage, il se tourna vers Givry, & luy dit ; Que le peu d'adresse de l'Ennemy luy persuadoit de hazarder la bataille. Ce qui ne fut pas plustost ouy par la Noblesse, & par le Duc de Longueville, qui ne demandoit qu'à signaler ses ieunes années par quelque action glorieu-

1589.

qui prénent resolution de secourir la place,

& vont reconnoistre l'ennemy.

Grande adresse de la Nouë,

Il range ses troupes en bataille,

1589. ſe, qu'ils le prierent tous ardemment de faire ce qu'il diſoit. De ſorte que leur courage augmentant le ſien; pour ſatisfaire à leur commun deſir, il fit cinq Eſcadrons de ſa Caualerie, & mit deuant les Harquebuſiers, auec trois Fauconneaux, pour tirer ſur l'Ennemy. Ces Fauconneaux eſtoient à couuert, & enuironnez de l'Infanterie, ſi bien qu'il eſtoit difficile de les voir; Comme en effet, ils ne furent point découuerts par l'Ennemy, pource qu'auec la viteſſe dont on les faiſoit marcher, ils eſgaloient les pas des Soldats. Ce qui fut cauſe que Balagny, qui menoit l'Auant-garde, s'eſtant aduancé imprudemment; ſe trouua fort mal des coups d'Artillerie, qui furent tirez par trois diuerſes fois, à la premiere rencontre. Car ſon Eſcadron en fut tellement eſclaircy, & mis en deſordre, qu'il n'eut pas loiſir de ſe remettre. Le Baron de Givry, & les Cheuaux-legers, donnerent en meſme temps, ſouſtenus des Seigneurs d'Humieres & de Boniuet, qui menoient deux Eſcadrons de Nobleſſe; ſi bien qu'ils luy firent non ſeulement perdre le terrain, mais prendre la fuitte. Cependant le Duc de Longueville d'vn coſté, & la Noüe de l'autre, mirent en déroute la Caualerie, qui fit peu de reſiſtance: puis l'ayant pourſuiuie enuiron trois cent pas, ils tournerent du coſté où eſtoit l'Infanterie des Pariſiens, qu'ils chargerent à flanc, & ſur qui donnerent auſſi de front les Harquebuſiers de la Noüe; d'où il s'enſuiuit, qu'à faute de Capitaine, qui ſçeut agir ſeurement à ce beſoin, ils perdirent tous leurs rangs, & ſans ſe deffendre ietterent leurs picques & leurs harquebuſes, pour en eſtre plus diſpos à la fuitte. Ils ne pûrent ſe ſauuer

& ſe ſert d'vn ſtratagéme,

dont Balagny ſe trouue fort mal.

La Caualerie eſt miſe en déroute;

pourtant, parce que la Caualerie courut apres eux, & que d'ailleurs les Assiegez ayant fait vne sortie, les taillerent tous en pieces. En suitte dequoy les Vainqueurs se firent maistres du Camp, gagnerent les tranchées, & prirent l'Artillerie, auecque plus de trente drapeaux. Il n'y eut pas dauantage de vingt personnes tuées dans l'Armée du Roy, & pas vn Capitaine considerable n'y demeura sur la place. Dans celle de la Ligue il en mourut plus de douze cent; entre autres le sieur de Meneville, ancien seruiteur de la maison de Guise, qui pour auoir voulu resister dans le poste où estoit l'Artillerie, fut porté par terre d'vne harquebusade receuë au costé. Le Duc d'Aumale se retira à S. Denys, ne pouuant se resoudre de porter luy-mesme cette nouuelle à Paris. Y estant venuë par le moyen de Balagny, elle donna si fort l'alarme à la Ville, que Madame de Montpensier, & Madame de Guise eurent toutes les peines du monde à r'asseurer les esprits, qui n'estoient pas moins prompts & faciles à s'abattre, qu'à se soulleuer. On assembla le Conseil de l'Vnion, où il fut resolu de mander le Duc de Mayene le plûtost que l'on pourroit, les Parisiens ne croyant pas qu'autre que luy fust capable de les deliurer du danger de l'Armée ennemie, qui couroit la campagne, & qui s'estoit beaucoup grossie depuis la victoire.

1589. & l'Infanterie des Parisiens taillée en pieces.

Meneville est tué d'vne harquebusade.

Nouuelle desagreable au Conseil de l'Vnion.

Incontinent que le Duc de Mayene fut party de Tours, n'esperant pas que pour y estre plus long-temps, il peust rien gagner contre deux Armées vnies ensemble, il tira le plus viste qu'il pût du costé de Normandie; & ne fut pas plustost arriué prés d'Alençon, que par vn

Le Duc de Mayene se fait maistre d'Alençon.

1589. accord qu'il fit auec les habitans, il obtint leur Ville, qui n'est pas des moindres, ny des moins importantes du Royaume; d'où il tiroit cét aduantage, que le Duc de Montpensier, déjà victorieux en cette Prouince-là, ne pouuoit vnir ses forces à celles du Roy, ny accroistre son Armée; Si bien qu'ayant Alençon, il auoit dessein de passer outre, & de faire tous les iours de nouueaux progrez. Mais voyant que tout dépendoit de Paris, & que ce peuple estoit non seulement dépourueu de viures, pource que le Duc de Longueville rompoit tous les chemins, mais encore de courage; & qu'il pourroit se mutiner en son absence, il se resolut d'abandonner tout autre dessein, pour s'y en aller bien viste, afin de le r'asseurer. Il partit donc à grandes iournées, auec toute son Armée, & sans s'amuser par le chemin à faire aucune entrepriſe, il arriua au commencement de Iuin en l'Isle de France, aux enuirons de Paris. Sur ces entrefaites, le Roy, contre lequel Poitiers s'estoit depuis peu reuolté, ayant refait son Armée à Chastelleraud, se resolut de passer la Loire, & d'aller droit à Paris, pour tenir la Ville estroitement assiegée, ou pour combattre l'ennemy, s'il s'auançoit à la campagne. Le Roy de Nauarre conduisoit l'Auant-garde, deuancée par le Seigneur de Chastillon, auec ses Coureurs. Le Roy menoit la Bataille, ayant auec luy le Duc de Montbazon, les Mareschaux de Biron & d'Aumont, le Seigneur d'O, & plusieurs autres Capitaines; & en l'Arriere-garde commandoit le Duc d'Espernon. Au second logement que fit le Roy, il receut des lettres du sieur de Sancy, qu'vn Courrier trauesty, & venu

& s'en retourne à Paris,

où le Roy s'achemine aussi.

Ordre de l'Armée Royale.

par des sentiers escartez des grands chemins, luy rendit enchassées dans la couuerture d'vn Breuiaire. Il sceut par elles, que Sancy ayant obtenu des Suisses du Canton de Berne (non seulement la permission de leuer des gens, mais encore de l'argent à prest,) à condition que le Roy les deffendroit, & ceux de Geneue, contre le Duc de Sauoye, auoit leué dix mille hommes de cette Nation, deux mille Cheuaux Allemans, & 3000. Harquebusiers François; Qu'au reste les ayant employez à la guerre cõtre le Duc, aux confins du Geneuois, & obligé ceux de Berne à tenir bon de ce costé-là, en attendant que le Roy leur peust enuoyer vn plus grand secours, quand il auroit demeslé ses affaires, il auoit passé par le territoire de Langres, d'où il s'en venoit droit à Paris, par la Prouince de Champagne. Cette nouuelle ne resioüyt pas seulement le Roy, qui en estoit fort en peine, mais toute l'Armée, n'y ayant personne qui ne creut, que par le moyen de ces forces, on arresteroit en peu de temps les reuoltes de la Ligue. Le Roy donc, à qui la diligence sembloit necessaire sur toute autre chose, enuoya promptement par diuers chemins des Courriers, au Duc de Longueville, & au sieur de la Nouë, qui eurent ordre exprés, qu'auec tout ce qu'ils pourroient auoir de forces, ils s'en allassent viste en Champagne, à la rencontre des gens de guerre qui luy venoient. Par mesme moyen il aduertit le Duc de Montpensier, qu'allant sur les pas du Duc de Mayene, qui des confins de Normandie s'estoit tourné vers Paris, il s'en vint le ioindre au lieu qu'il trouueroit le plus cõmode. Apres que ces ordres furent donnez, on

1589.

Sa Maiesté reçoit de bõnes nouuelles du secours qui luy vient du Canton de Berne.

& enuoye au deuant le Duc de Longueville, & la Nouë.

1589. continua le voyage commencé, auec tant de joye de l'Armée, que chacun tenoit la victoire pour asseurée. Mais cette commune réjoüyssance fut vn peu troublée par la disgrace du Comte de Soissons, lequel enuoyé par le Roy auec Lauerdin, pour commander en Bretagne, s'estant voulu joindre dans Rennes à la Noblesse de la Prouince, qui l'attendoit pour ce mesme effet, fut assailly à l'heure de minuict par le Duc de Mercœur, à Chasteaugiron, où il s'estoit logé imprudemment, & sans auoir que fort peu de gardes. Cela donna sujet au Duc de partir de Vitré auecque ses gens, & de faire en diligence vne grande traitte, par le moyen de laquelle il arresta prisonnier le Comte, qui resista neantmoins, autant que le lieu & ses forces le pûrent permettre. Cét accident obligea le Roy, quoy qu'il ne fust pas en estat de diminüer le gros de son Armée, d'enuoyer en cette Prouince, auec quelque nombre de gens de guerre, Henry de Bourbon, Prince de Dombes, fils du Duc de Montpensier, qui dans vn aage encore tendre, commençoit à donner des preuues de generosité, d'esprit, & de grandeur de courage. L'Armée continüoit son chemin, auec vn merueilleux ordre; tellement que le vingt & vniéme de May, estant arriuée à Boisgency, le Seigneur de Chastillon, suiuy de ses troupes, s'auança pour prendre langue, & pour reconnoistre le pays, tandis que Sauense, auec trois cent Lances, & cent Cheuaux-legers marchoit aussi en mesme temps, pour aller joindre l'Armée du Duc de Mayene. Ce Chef, ne sçachant pas l'arriuée du Roy, estoit party de Bonneual, riche Monastere au pays Chartrain,

Le Duc de Mercœur fait prisonnier le Comte de Soissons en Bretagne,

où le Roy enuoye Henry de Bourbon fils du Duc de Montpensier.

& passoit son chemin, sans se douter de ce qui aduint depuis. Car les Coureurs de l'vn & de l'autre Party s'estans rencontrez, sans se reconnoistre, en vinrent à vne escarmouche, où le Seigneur de Chastillon, plus fort & plus en estat de combattre, inuestit & chargea de toutes parts Saueuse, qui perdit en cette rencontre cent cinquante des siens, apres s'estre vaillamment deffendu : luy-mesme aussi, auecque soixante Gentils-hommes, y demeura prisonnier, & mourut à quelques jours de là de deux blesseures receuës dans le combat. Parmy tous ces bons succez, le vingt & troisieſme jour l'Armée campa deuant Gergeau, Ville passablement grande, assez bien pourveuë, & où se void vn des principaux Ponts de la riuiere de Loire. Le sieur de Ialanges y commandoit, lequel sommé de se rendre, & de n'attendre pas la batterie d'vne Armée Royale, n'en voulut rien faire. Tellement qu'à l'heure méme la Ville fut battuë par le Canon, la muraille gagnée, & luy condamné à étre pendu. Les Soldats, y firent main basse par tout, & la pillerent ; le Roy, contre sa nature, se montrant extremément seuere, & disant à toute heure, qu'il ne combattoit point contre vn juste Ennemy, mais qu'il persecutoit l'obstination de ses sujets rebelles. Apres la prise de Gergeau, suiuit celle de Piuiers, dont les Magistrats furent traittez auec la mesme rigueur que les autres. Ce qui fit que Chattres, sans attendre qu'on le sommast, ouurit ses portes au Roy, & le receut auec son Armée, se rangeant à son obeyssance, apres auoir chassé les Partisans de la Ligue.

1589.

Mauuaise rencontre de Saueuse.

L'Armée Royale campe deuant Gergeau,

prend la place,

& y fait main basse.

Chattres se rend à sa Majesté.

1589. Comme cela ſe paſſoit, le ſieur de la Clielle apporta de faſcheuſes nouuelles, qui furent; Que le Pape par vn Monitoire auoit declaré le Roy excommunié, ſi dans ſoixante iours il ne relaſchoit les Prelats qu'il tenoit priſonniers, & ſi dans ce meſme temps il ne faiſoit penitence de la mort du Cardinal de Guiſe; choſe qui affligea ſi fort le Roy, qu'il fut plus de quarante heures ſans vouloir manger. Cette derniere reſolution fut obtenuë par le Doyen de Rheims, lequel apres pluſieurs autres enuoyé à Rome par le Duc de Mayenè, n'encherit pas ſeulement ſur les raiſons de la Ligue, mais encore ſur les forces des Confederez, & ſur la foibleſſe du Roy, faiſant par ce moyen vne bien forte impreſſion dans l'eſprit du Pape; Ce qui luy fut d'autant plus facile, qu'on faiſoit deſia courir le bruit que le Roy traittoit d'accord auec le Roy de Nauarre, & qu'il appelloit les Huguenots pour les ioindre à ſon party. Le Monitoire fut affiché à Rome le vingt-troiſiéme de May, & quelques iours apres publié dans Meaux, Ville à dix lieuës de Paris, l'Eueſque de laquelle auoit eſté fait Chancelier du Duc de Mayene, au Conſeil de l'Vnion. Comme cette deliberation du Pape affligeoit extrémement ſa Maieſté, auſſi attriſtoit-elle ſi fort tous ceux de ſon Party, que le cours des Armes en eſtoit interrompu. Ce qui donna ſuiet à l'Archeueſque de Bourges de conſoler le Roy publiquement, diſant; Que comme le Pape, pour auoir eſté mal informé par ceux de la Ligue, qu'il croyoit eſtre pouſſez d'vn pur zele pour la Religion, s'eſtoit porté à ces extremitez; Ainſi quand on luy auroit fait

Monitoire du Pape contre le Roy,

obtenu par le Doyé de Rheims,

& affiché à Rome.

voir le contraire, en l'asseurant que l'Ambition & l'animosité combattoient icy pour se satisfaire & non pas le saint Siege, ny la Foy non plus, il changeroit sans doute d'aduis, comme Pere commun des Fidelles. Mais le Roy, apres vn souspir tiré du profond de son ame, respondit à ces paroles; *Qu'il auoit bien suiet de s'affliger, de ce qu'ayant tousiours trauaillé, & combattu en seruant la Religion; pour ne s'estre point voulu laisser égorger à des suiets rebelles, il estoit excommunié sans connoissance de cause; au lieu que ceux qui auoient saccagé Rome, & empriſonné le Pape mesme, ne l'auoient iamais esté.* Ce qu'ayant oüy le Roy de Nauarre, qui estoit là present; *Ceux-là*, dit-il, *estoient victorieux, & partant que vostre Maiesté tasche de vaincre; car alors les Censures seront asseurément reuoquées: mais si nous sommes vaincus, nous mourrons Heretiques & condamnez.* Le Roy & toute la Compagnie, acquiescerent à ces paroles, & sur cela on mit ordre à faire marcher l'Armée. Le siege fut mis deuant Estampes, qu'on emporta d'assaut, & où le Roy, dont l'humeur melancolique estoit plus fort irritée par tant d'aiguillons dont on le picquoit, fit pendre tous les Magistrats, & donna volontairement aux soldats le pillage de la Ville. Et dautant que son dessein estoit de fermer toutes les auenuës des Riuieres, par où l'on pouuoit faire venir des viures à Paris, il passa d'Estampes à Poissy, où il mit le siege auec le gros de l'Armée, tandis que le Duc d'Espernon prenant le large auecque l'Arriere garde, assiegea Montereau-sur Yonne, auec la mes-

1589.

Paroles du Roy à l'Archeuesque de Bourges,

& repartie du Roy de Nauarre.

L'Armée Royale prend Estãpes,

Montereau,

1589. & Poiſſy; me impetuoſité qu'auparauant. Poiſſy ne fit pas beaucoup de reſiſtance ; ſi bien que par la reddition de cette place, le Roy ſe fit Maiſtre de ce beau pont, où paſſe la Seine, par le moyen duquel il pouuoit eſlargir ſes troupes, tant decà que delà la Riuiere. Ce fut en ce lieu que le Duc de Montpenſier, qui depuis la Normandie auoit touſiours ſuiuy les traces du Duc de Mayene, ſans trouuer aucuns obſtacles, vint ioindre l'Armée du Roy; qui voulant faire ſa place d'armes de cette Ville, en donna le Gouuernement à Villiers, puis y mit en garniſon deux mille hommes de pied, y laiſſant le bagage, les munitions, & vne partie de l'Artillerie.

où elle eſt iointe par le Duc de Montpenſier.

Apres cette priſe de Poiſſy, le Roy de Nauarre auec l'Auant-garde s'en alla ſans autre delay aſſieger Pontoiſe, où le Seigneur d'Alincourt commandoit en qualité de Gouuerneur, ayant auec luy Hantefort, que le Duc de Mayene luy auoit donné pour Adioint, afin de ſuppléer au beſoin. Ces Chefs retranchez dans vne Egliſe, qui eſtoit en l'vn des coins de la Ville, & qu'ils auoient reduitte en forme de rauelin, s'y deffendoient auec beaucoup de conſtance. Le premier effort des Ennemis ſe fit contre cette meſme Egliſe, laquelle aſſaillie & battuë auſſi vertement qu'elle fut bien deffenduë, ſouſtint l'aſſaut par l'eſpace de neuf iours ; A la fin deſquels, Hautefort fut tué d'vn coup d'artillerie, l'Egliſe gagnée & démolie, ſi bien que ceux qui la deffendoient ſe virent reduits à tenir bon derriere les murailles. Mais tandis que la batterie ioüoit de toutes parts, le Seigneur d'Alincourt eſtant bleſſé en vne eſpaule, & les plus vaillans d'entre les Aſſiegez ayant

Le Roy de Nauarre aſſiege Pontoiſe ;

Il s'y fait pluſieurs aſſauts,

où Hautefort eſt tué,

d'Alincourt bleſſé,

ayant esté mis à mort dans la chaleur d'vn furieux assaut, il fallut que tous les autres se rendissent: Aussi sortirent-ils de la Ville le vingt-quatriéme de Iuillet, à condition qu'ils ne porteroient les armes de trois mois au seruice de la Ligue. Le iour d'apres la reddition de la Ville, l'Armée estrangere arriua au Pont de Poissy, le Comte de Tauannes estant allé au deuant de Sancy, iusques sur la frontiere de Bourgogne, auec cinq cent Cheuaux; outre qu'en Champagne, le Duc de Longueville, & le sieur de la Nouë, en amenerent douze cent, & deux mille Harquebusiers François, auec lesquels ils s'auancerent pour cette escorte. Le Duc de Mayene auoit fait mine de leur vouloir empescher le passage: mais il n'en eut iamais la hardiesse, se sentant beaucoup plus foible qu'eux. Tellement que le iour de saint Iacques, ils passerent le pont de Poissy, où ils furent receus auecque beaucoup de ioye, & pourueus de quantité de rafraischissemens; Villiers ayant fait conduire delà le pont plusieurs muids de vin, & autres prouisions de bouche, pour en regaler les Allemans & les Suisses. Le lendemain matin, iour de la Feste de sainte Anne, le Roy voulut voir ces Estrangers, & les reconnoistre dans leurs Escadrons, qui s'estendoient bien auant dans la campagne; ce qu'il fit, accompagné du Roy de Nauarre, & du Duc de Montpensier. Il receut obligeamment leurs Capitaines, les caressa fort, & mesme les honora de presens, autant que le put permettre l'estat des affaires, dans la fureur des guerres ciuiles. Ils estoient en nombre deux mille Suisses, deux mille Allemans, & deux mille Reistres à cheual, ausquels ajoustãt

1589. & la place contrainte de se rẽdre.

L'armée estrangere arriuée au pont de Poissy,

est fauorablemẽt receuë du Roy.

Nombre des gens de guerre.

1589. les troupes du Roy, du Duc de Longueville, du Duc de Montpensier, du Baron de Givry, & du Roy de Nauarre; l'Armée se trouuoit composée de quarante-deux mille Combattans. Aussi donnoit-elle de la terreur à tous les lieux d'alentour; de sorte que le pont de saint Cloud, qui n'est qu'à vne lieuë de Paris, ayant voulu faire resistance, les portes en furent en vain fermées, puis qu'il fut gagné le vingt-neufiéme du mois; & le secours, que les sieurs de la Bourdaisiere & de Tremblecourt auoient voulu faire entrer, composé de deux Regimens d'Infanterie, & de quatre cent Cheuaux, repoussé pareillement auec effort par vn gros de Caualerie.

Pont de S. Cloud gagné.

Les Parisiens se donnent l'alarme pour plusieurs raisons.

Les Parisiens se trouuoient deja reduits en vn tres-mauuais estat, pource que les ponts estans perdus, toutes les Villes d'alentour renduës, les passages de la Riuiere fermez, & la Ville assiegée, tout leur espoir consistoit en la seule presence du Duc de Mayene, & de leur armée, resserrée dans l'enclos de leurs Fauxbourgs. Elle estoit de huit mille hommes de pied François, & de mille huit cent Cheuaux: Mais à cause de la cherté des viures, & de l'alarme qu'ils se donnoient, à raison du bon succez, & de la seuere resolution du Roy, leurs gens de pied se trouuerent en deux iours reduits à cinq mille; & les Allemans commencerent à les menasser, qu'à faute de paye, & de commoditez, ils seroient contraints de s'aller rendre dans le Camp des Ennemis. Les Bourgeois n'estoiẽt pas plus resolus, ny en meilleure intelligence que les soldats, & suiuant l'ordinaire du peuple, comme ils auoient esté prõpts à se soulleuer; ainsi par vne bassesse & lasche-

Leur Armée diminuë:

& ils cõmencent de perdre courage.

té de courage, eſperant de ſe pouuoir cacher, & d'éuiter la punition meritée, ils ſe portoient d'eux meſmes à ſe remettre dans l'obeyſſance du Roy. D'ailleurs, ceux qui du commencement enclins & affectionnez à ſon party, n'auoient pas eu la hardieſſe de ſe declarer, faiſant maintenant les reſolus, pource qu'ils le ſentoient prés d'eux, & ſe r'aſſeurans par le danger des autres, s'en alloient de quartier en quartier pratiquant le peuple, & le reduiſoient au deſeſpoir par la conſideration des infortunes preſentes. Toutes ces choſes trauailloient extrémement le Duc de Mayene, qui ne s'affligeoit pas moins de l'inconſtance des Pariſiens, que de ſe voir ſi eſtroitement aſſiegé par le Roy. Il n'en faiſoit pas ſemblant neantmoins; & accommodant la grandeur de ſon courage à celle de la neceſſité, il auoit enuoyé le ieune Meneville au Duc de Lorraine, qui s'eſtoit enfin rendu maiſtre de Iamets, apres l'auoir tenu aſſiegé vn an durant. Il le prioit de le venir ſecourir en perſonne, & auoit donné ordre que quatre mille Allemans, qui tiroient paye de luy, ſe haſtaſſent de le ioindre, pour ſecourir Paris aſſiegé. Mais il n'y auoit point d'aſſeurance en cela, & tels ſecours ne pouuoient eſtre qu'incertains & tardifs, à cauſe de leur éloignement; les Allemans qu'ils attendoient n'eſtant pas encore ſortis de leur Pays, ny le Duc de Lorraine bien reſolu ſur ce qu'il auoit à faire. D'ailleurs, la reputation de la Ligue eſtoit fort décheuë dans les Prouinces, dont les peuples en alarme, apres leur premiere fougue paſſée, prenoient tous reſolution de ſe reduire à l'obeyſſance du Roy. Luy cependant ayant pris ſaint Cloud,

1589.

Le Duc de Mayene dans vn eſtrãge embarras,

demande ſecours au Duc de Lorraine.

Eſtat du Siege de Paris.

1589. auoit en ſuitte inueſty le Faux-bourg S. Honoré, & tout le quartier du Louure vers la Riuiere ; tandis que le Roy de Nauarre aſſiegeoit de l'autre coſté le Faux bourg S. Marceau, iuſques à celuy de S. Germain. Le Duc de Mayenne y eſtoit logé, & deffendoit enſemble ſaint Marceau, & S. Victor, ayant fait enclorre tous ces poſtes de fort bons retranchemens. La Chaſtre auecque les Compagnies Allemandes, & vn Regiment de Vvalons, gardoit de meſme les Faux-bourgs de S. Honoré, de Montmartre, & de ſaint Denys, fortifiez de tranchées: Et par toute la Ville les Ducheſſes de Nemours, de Montpenſier, & de Guiſe, ſollicitoient les Predicateurs, (bien que grandement décheus de leur hardieſſe accouſtumée, & de leur premiere reputation) à encourager le peuple, qui ne pouuoit cacher ſa triſteſſe, ny le déplorable eſtat où il ſe voyoit reduit. Le ſieur du Roſne faiſant la charge de Maiſtre de Camp general, couroit de tous coſtez de la Ville, où les Preſtres, & les Moynes auoient pris les armes, & contribuoient de leurs perſonnes aux Factions militaires. Pendant ces alarmes & ces extremitez de Paris, le Roy qui ne les pouuoit ignorer, pour le grand nombre de ceux qui de la Ville paſſoient à toute heure au Camp, voulut en perſonne reconnoiſtre les poſtes de l'Ennemy ; Ce qu'il fit le dernier iour de Iuillet, auquel par l'auis du Maréchal d'Aumont, & du Seigneur de la Noüe, qui ſe tenoient prés de luy, il reſolut de rafraiſchir l'Armée le iour ſuiuant, puis d'aſſaillir les tranchées de toutes parts le ſecond d'Aouſt ; pour eſtre bien aſſuré, non ſeulement d'vn heureux ſuccez, mais qu'apparemment les Allemans

Les Predicateurs ſont ſollicitez d'encourager le peuple ;

& prennẽt eux-meſmes les armes.

Le Roy va recõnoiſtre les poſtes de l'ennemy.

se reuolteroient, & mesme que dans la Ville il y en auroit qui prendroient les armes en sa faueur; les vns par vne ancienne & constante inclination, & les autres pour effacer par les seruices presens les fautes & les reuoltes passées. Comme il s'en retournoit à cheual, s'estãt arresté sur le haut de la colline de S. Cloud, d'où l'on découure distinctement toute la Ville de Paris, il profera ces paroles. *C'est toy, Paris, qui es le Chef du Royaume; mais vn Chef trop capricieux, & trop gros; Tu as besoin d'vne saignée; pour te guerir, & pour deliurer tout l'Estat de ta freneſie. I'espere aussi que dans peu de iours, on ne verra plus ny tes murailles, ny tes maisons, mais les seules traces du lieu où tu auras esté.* En effet, il n'y auoit personne qui n'en dist autant; Et déja mesme le Duc de Mayene resolu de ne point suruiure à sa perte, auoit fait dessein de monter à cheual, auec les sieurs du Rosne & de la Chastre, & de mourir honorablement les armes à la main, dans cét enclos, qui depuis les Faux-bourgs, qu'ils voyoient bien que iamais ils ne pourroient defendre, s'estend iusques aux nouuelles murailles de la Ville.

1589.

Ses paroles addressées à Paris.

Derniere resolutiõ du Duc de Mayene.

Mais comme dans les reuolutions de semblables guerres on a toûjours veu arriuer d'estranges & merueilleux accidens; Ainsi vn cas fortuit & inopiné coupa chemin à vn danger si pressant, auquel ny la prudence humaine, ny la valeur des Capitaines n'estoient pas capable de mettre remede. Il y auoit à Paris vn Moine de l'Ordre de S. Dominique, ou des Iacobins, appellé Iacques Clement, homme de bas lieu, natif du village de Sorbonne, au territoire de Sens, aagé d'enuiron vingt-deux

Iacques Clement Iacobin, ses mauuaises qualitez.

1589. ans ; tenu de ceux de ſon Ordre, & de pluſieurs de ſa connoiſſance, pour eſtre non ſeulement leger de cerueau, mais homme à faire rire le monde, & de l'eſprit duquel on ne deuoit attẽdre rien de ſerieux ny d'important. En effet, ie me ſouuiens de l'auoir veu & ouy, lors que la Cour eſtant à Paris i'allois viſiter quelquefois le P. Eſtienne de Luſignan, Cypriot, Eueſque de Limiſſon, & Religieux du meſme Ordre; non ſans prẽdre garde que les autres Religieux le railloient à tous propos, & s'en donnoient du plaiſir. Celuy-cy donc, ou pouſſé par ſa propre fantaiſie, ou aiguillonné par les predications qu'il oyoit faire tous les iours contre Hẽry de Valois, appellé Tyran, & Perſecuteur de la Foy ; prit reſolution d'expoſer ſa vie, pour taſcher de luy donner la mort à quelque prix que ce fuſt. Quoy que ce deſſein fuſt temeraire & enragé tout à fait, il ne le cachoit pas neantmoins, mais il s'en alloit criant tout à coup, en la compagnie de ſes Confreres, Qu'il faloit neceſſairement prendre les armes ; Paroles qu'ils tournoiẽt en riſée, y eſtant ſi bien accouſtumez, qu'ils l'appelloient tous par mocquerie, *le Capitaine Clement*. Cependant, pour irriter ſon humeur, pluſieurs luy racontoient les progrez du Roy, & comme il s'en venoit aſſieger Paris. A quoy il répondoit, ſçachant l'Armée bien loin de là ; Qu'il ne ſe vouloit point donner tant de peine, & que le temps n'eſtoit pas encore venu. Mais comme il apprit que le Roy s'approchoit tout de bon, paſſant de la raillerie à vne deliberation ſerieuſe, il dit à vn Pere de ceux de ſon Ordre : Qu'vne haure inſpiration luy eſtoit venuë de s'en aller tuër Henry de Valois ; & partant qu'il le

Son deſſein abominable d'attenter à la perſõne du Roy :

Il le cõmunique à vn Pere de ſon Ordre :

prioit de luy dire s'il le deuoit faire. Le Pere ayant communiqué la choſe au Prieur, qui eſtoit vn des principaux Conſeillers de la Ligue, l'vn & l'autre luy répondirent enſemble; Qu'il priſt bien garde que ce ne fuſt point vne tentation du Diable, & que par le Ieûne & l'Oraiſon, adreſſez à Dieu, il le priaſt de luy éclairer l'eſprit ſur cette entrepriſe. S'eſtant retiré là deſſus, il reuint à quelques iours de là trouuer le Prieur, & l'autre Pere, auſquels il dit, qu'il auoit fait tout ce qu'ils luy auoient conſeillé, & qu'il ſe ſentoit plus de courage que iamais pour l'execution de ce deſſein. Quelques-vns diſent, que ces deux Moines communiquerẽt le fait à Madame de Montpenſier; & à ceux de la Ligue, qu'ils l'y porterent de leur mouuement propre, en l'aſſurant que s'il échappoit apres ce coup-là, il ſeroit fait Cardinal; & s'il mouroit, qu'on le mettroit ſans doute au nombre des Saints, pour auoir deliuré la Ville, & mis à mort le Perſecuteur de la Foy. Le Frere ardamment excité par ces exhortations, taſcha d'auoir vne lettre de créance du Comte de Brienne, pris à ſaint Ouyn, & tenu priſonnier dans la Ville, l'aſſeurant d'auoir à traitter auec le Roy d'vne affaire tres-importante, & qui reüſſiroit à ſon grand contentement. Bien que le Comte ne le connuſt point; ſi eſt-ce que ſur le bruit qu'on faiſoit courir, qu'il importoit qu'on luy donnaſt accez au Roy, & ſur la créance qu'il eut touchant l'affaire qu'il diſoit auoir, il ne fit point difficulté de luy bailler cette lettre. L'ayant receuë, il partit le ſoir du dernier iour de Iuillet, & s'en alla de la Ville au Camp Royal, où il fut tout auſſitoſt ſaiſi par les Gardes. Mais ſur ce qu'il

1589.

eſt ſollicité de paſſer outre.

Son impoſture, pour auoir accez prés de ſa Majeſté.

Il s'en va à ſaint Cloud.

1589. dit, qu'il auoit quelque choſe à communiquer au Roy, & meſme à luy rendre vne lettre qu'il leur monſtra; il fut incontinent amené à Iacques de la Gueſle, Procureur General du Roy, qui faiſoit la charge d'Intendant de la Iuſtice au Camp. Apres que la Gueſle eut oüy le Frere, la nuict eſtant déja cloſe, & ſur le point que le Roy venoit de reconnoiſtre les poſtes des Ennemis, il luy dit, qu'il eſtoit trop tard, mais que le lendemain matin ſans faute, il le feroit parler à ſa Maieſté, & que cependant il pouuoit demeurer en aſſeurance dans ſa maiſon. Le Moine accepta cette offre, ſoupa à la table de la Gueſle, coupa du pain auec vn couſteau tout neuf, qu'il auoit à ſon coſté, & dont le manche eſtoit noir; mangea, beût, & dormit ſans inquietude. Et dautant qu'il couroit vn bruit, non ſeulement par le Camp, mais par toute la France; que le Roy deuoit eſtre tué par vn Moine, pluſieurs luy demanderent ſi ce n'eſtoit point luy, & s'il ne venoit point pour ce deſſein. Mais il leur reſpondiſt ſans ſe troubler; Qu'il n'y auoit point à rire en ces choſes-là. Le lendemain matin, premier iour d'Aouſt, le ſieur de la Gueſle s'en alla au logis du Roy, auquel ayant fait ſçauoir, qu'vn Religieux eſtoit là venu pour luy demander audiance; il eut ordre incontinent de le faire entrer, bien que le Roy ne fut pas encore entierement habillé, & qu'il n'eut pas meſme le collet de Buffle, que pour l'vſage des Armes il auoit accouſtumé de porter, mais vn ſimple pourpoint de taffetas.

eſt adreſſé au ſieur de la Gueſle;

& introduit pour parler au Roy;

luy donne vne lettre;

Apres que le Moine fut introduit, le Roy le tira prés d'vne feneſtre, & receut de luy la lettre

lettre du Comte de Brienne ; qu'il n'euſt pas plutoſt leuë, qu'il luy demanda le fait dont il eſtoit queſtion ; & alors ce Traiſtre faiſant ſemblant de porter la main ſur vn autre papier, pour le preſenter au Roy, qui cependant l'attendoit auec impatience, tira vn couſteau de ſa manche, dont il le frappa dans le petit ventre, vers le coſté gauche du nombril, & y laiſſa tout le fer dedans. Le Roy ſe ſentant bleſſé, arracha le couſteau hors de la playe, qu'il élargit en le tirant, & l'enfonça iuſques au manche dans le front de ce Meurtrier, à qui le ſieur de la Gueſle paſſa en meſme temps l'eſpée à trauers le corps, & le ietta mort par terre. Il fut à peine tombé, que le ſieur de Montpezat, Lognac, & le Marquis de Mirepois, Gentils hommes de la Chambre, qui eſtoient là preſens, ietterent par les feneſtres ce Corps execrable, que les Soldats taillerent en pieces ; puis le brûlerent, & en ſemerent les cendres dans la Riuiere. Le Roy bleſſé, fut auſſi-toſt mis au lit, & ſa playe viſitée par les Medecins, qui ne la iugerent point mortelle. De ſorte qu'à l'heure meſme ayant mandé les Secretaires d'Eſtat, il fit ſçauoir par tous les coins du Royaume, l'accident qui luy eſtoit arriué ; incitant tous les Gouuerneurs des Places à prendre courage, ſur l'eſperance qu'il leur donnoit d'eſtre bien-toſt guery, & en eſtat de remonter à cheual. Il fit dire le meſme aux Capitaines, & aux Principaux de l'Armée ; puis ayant commandé qu'on allaſt querir le Roy de Nauarre, il ſe déchargea ſur luy de tout le ſoin de ſon Armée, le priant de continuër l'entrepriſe, comme on l'auoit commencée. Mais vers le ſoir, il ſentit que ſa playe luy fai-

1589.

& le bleſſe à mort.

: unitiõ faite de ce maudit Parricide.

Ordre donné par le Roy :

ſoit grand mal, & la fiévre le ſaiſit auſſi toſt: tel-
1589. lement que les Medecins & les Chirurgiens, appellez au meſme inſtant afin de la viſiter, trouuerent, apres l'auoir ſondée, que les boyaux eſtoient percez, & jugerent tous d'vn accord, qu'il n'auoit que peu de temps à viure. Alors le Roy, qui voulut qu'ils luy diſſent la verité, ayant ſçeu l'extréme peril où il eſtoit, fit appeller Eſtienne Boulongne, ſon Chapelain, auquel il ſe confeſſa de ſes pechez, auec vne deuotion tres-ardente. Mais auant l'Abſolution, le Confeſſeur luy ayant dit, que le Pape auoit publié vn Monitoire contre luy, & que la neceſſité preſente requeroit qu'il ſatisfiſt à ſa conſcience; Il luy reſpondit, que cela eſtoit vray, mais que par le contenu du meſme Monitoire, il pouuoit eſtre abſous en cas de mort; Qu'au reſte, pour ſatisfaire à la Requeſte du Pape, il promettoit religieuſement de relaſcher les Priſonniers, quand meſme il eût creu perdre la Couronne & la vie. Surquoy le Confeſſeur luy donna l'Abſolution; ſi bien que ce meſme ſoir il receut le ſacré Viatique, & l'Extrême Onction. Comme il ſentit que les forces luy défailloient, il commanda que les portes fuſſent ouuertes, & qu'on laiſſaſt entrer la Nobleſſe, qui par ſes larmes & ſes ſanglots, donnoit des marques de ſon extrême douleur. Le Comte d'Auuergne ſon Neueu, & le Duc d'Eſpernon, eſtoient à la ruëlle de ſon lit; & ce fut alors que s'adreſſant à la Compagnie, il luy dit tout haut; *Qu'il n'eſtoit pas fâché de mourir, mais de laiſſer ſon Royaume en deſordre, & tous les gens de bien affligez; Qu'au reſte, il ne deſiroit pas qu'on vengeaſt ſa mort, pour auoir dés ſon en-*

Sa bleſſure eſt iugée mortelle.

Il demãde à ſe Confeſſer,

& reçoit l'Abſolution.

Ses dernieres paroles à la Nobleſſe,

face appris dans l'Eſcole de Ieſus Chriſt à pardonner les offenſes, comme il en auoit auſſi pardonné pluſieurs par le paſſé. Puis ſe tournant vers le Roy de Nauarre, il adjouſta ; *Que ſi cette couſtume de tuër les Roys s'introduiſoit vne fois, luy par conſequent ne ſeroit point en ſeureté de ſa perſonne.* Il exhorta en ſuite toute la Nobleſſe à le recõnoiſtre, diſant ; *Que le Royaume luy appartenoit de droict, & qu'il ne faloit point s'arreſter à la difference des Religions, puis que le Roy de Nauarre eſtant d'vn naturel noble, & plein de ſincerité, ſe remettroit enfin dans le giron de l'Egliſe, & que le Pape mieux informé, le receuroit en ſa grace, pour ne voir pas l'entiere ruyne du Royaume.* Il l'embraſſa tendrement apres ces paroles, auſquelles il adjouſta celles cy, qu'il repeta par deux fois ; *Aſſeurez-vous ; mon cher Beau frere, que vous ne ſerez iamais Roy de France, ſi vous ne vous faites Catholique, & ne vous humiliez à l'Egliſe.* Cela dit, il appella ſon Chapelain, & recita deuant tous le Symbole de la Foy, à l'vſage de l'Egliſe Romaine ; puis faiſant le ſigne de la Croix, il commença le *Miſerere.* Mais à ces mots, *Redde mihi lætitiam ſalutaris tui*, la voix luy manqua, & il rendit paiſiblement ſon ame, l'an de ſa vie trente-ſixiéme, apres auoir regné quinze ans, & enuiron deux mois. En luy finirent les Roys de la Maiſon de Valois, & les Deſcendans de Philippe III. ſurnommé le Hardy ; Si bien qu'en vertu de la Loy Salique, la Couronne paſſa dans la Famille des Bourbons ; comme plus proches du Sang, & deſcendus de Robert, Comte de Clermont.

1589

& au Roy de Nauarre,

qu'il declare ſon Succeſſeur.

Mots remarquables.

Le Roy rend l'eſprit.

Cét accidẽt barbare & tragique, affligea plus

1589. Desolation de l'Armée, & detestable réjoüissance dans Paris,

qu'on ne sçauroit croire, toute l'Armée, & particulierement la Noblesse, dont les larmes estoient veritables, & procedoient du profond du cœur. Les Parisiens au contraire en furent extrémement joyeux, & en donnerent des preuues visibles. Quelques-vns mesme d'entre les Grands, qui iusques alors auoient porté le deüil de la mort des Seigneurs de Guise, reprirent la broderie, & les plumes, & au lieu de noir, ils s'habillerent de verd. Le Duc de Mayene n'en fit pas de mesme; & bien éloigné de ces vaines monstres, il vsa de sa moderation ordinaire, ne pensant qu'à s'excuser prudemment, & à publier de toutes parts; *Qu'il ne trempoit point à cette action, & que c'estoit vn coup du Ciel, auquel seulement il s'en falloit prendre.* Quelques-vns neantmoins creurent le contraire, ne pouuant se mettre hors de l'esprit; Que les Superieurs du Moine, & particulierement le Prieur, secret Confident du Conseil de l'Vnion, n'eussent conferé ensemble, auec les Princes, & par leur consentement, aussi bien que par leurs exhortations, comme par de picquans aiguillons, fait agir la detestable simplicité de leur Frere. A quoy quelques-vns ont ajouté (comme les factieux euenemens des Guerres ciuiles sont pleins ordinairement de mensonges, & de contes fabuleux) quantité de feintes, entremeslées à la verité, que la pluspart des Escriuains n'ont pû s'empescher de publier, les vns par ignorance, & les autres, ou par mégarde, ou par haine. Mais quoy qu'il en soit, c'est vne chose fort considerable, & bien estrange sans doute, que les vertus singulieres, & les hautes qualitez d'vn si grand Prince, ayent eu vne fin si cruel-

Moderation du Duc de Mayene.

Fauſſetez publiées contre Henry III.

le, & si lamentable. D'où l'on peut tirer cette instruction salutaire ; Que toute nostre 1589.
adresse dans le monde, où nous sommes comme des gens qui nauiguent, est peu de chose, si la Grace diuine, qui auec vne eternelle Prouidence gouuerne les affaires d'icy bas, ne sert comme d'vn bon vent à nos actions, pour les conduire au port desiré. Car il est certain, qu'en la personne de Henry III. se rencontrerent des qualitez éminentes qui le firent aymer, reuerer, & mesme admirer de tous, en ses plus tendres années. Il eut vne Prudence merueilleuse, vn Courage Royal, vne Generosité inespuisable, vne Pieté profonde, vn ardent Zele pour la Religion, vne Amour constante pour les gens de bien, vne hayne irreconciliable contre les Méchans ; vn desir extrême d'estre vtile à tout le Monde, vne Eloquence charmante, vne Accortise digne d'vn Prince, vne Hardiesse genereuse, vne Valeur extraordinaire, & vne merueilleuse addresse aux Armes ; Vertus qui furent en luy si hautes, que durant le Regne de son Frere, elles le firent estimer & admirer ensemble, plus que celuy qui regnoit. Il fut Capitaine auant que Soldat, & gouuerna l'Estat, auant que d'auoir vn aage assez meur, pour se gouuerner soy-mesme. Son courage se signala dans les combats, & trompa l'experience des plus fameux Capitaines. Il emporta de sanglantes Batailles, prit des Places qu'on estimoit imprenables ; s'acquit les affections des peuples les plus esloignez ; & ne se rendit pas moins celebre que glorieux dans la bouche de tous les hommes. Et toutesfois, dés le moment que parueny à la Couronne, il chercha de subtiles in-

Ses Vertus.

1589. trigues, pour ſe deliurer du ioug & de la ſeruitude des Factions, ceux de l'vn & de l'autre Party conceurent vne ſi grande hayne contre luy, qu'ils eſtimerent ſa Religion Hypocriſie, ſa Prudence Malice, ſon Accortiſe baſſeſſe de courage, & ſon humeur genereuſe Prodigalité débordée. Deſlors ſa façon de viure, familiere aux vns, & reueſche aux autres, fut haïe & mépriſée; ſon nom deteſté, ſa priuauté trop grande accuſée de vices enormes; & ſa fin tragique, dont le menu peuple & les Factieux ſe réjoüirent extraordinairement, priſe ſans raiſon pour vn effet de la Iuſtice diuine.

Apres la mort du Roy, l'Armée fut ce iour-là toute eſtourdie, & comme aſſommée pour le regret qu'elle en eut. Mais les Pariſiens ne furent pas moins ſurpris ny moins eſtonnez, lors que par vn accident inopiné, ils ſe virent oyſifs à cette meſme iournée, en laquelle auec apprehenſion & terreur, ils attendoient leur propre ruyne. Cependant le Roy de Nauarre s'en alla promptement loger à S. Cloud; & bien qu'en ſon ame il euſt reſolu de prendre le nom & les marques de Roy de France, il eſtoit neantmoins en peine & en doute, de ce qui en pouuoit arriuer, pource que les Huguenots qui le ſuiuoient, eſtoient foibles & en petit nombre; ſi bien que s'il euſt voulu témoigner tenir le Sceptre d'eux, il euſt aſſeurément aigry les eſprits de ceux de l'autre Party, qui étoit le plus grand & le plus fort. Il conſideroit, qu'il ne pouuoit pas beaucoup ſe fier aux Catholiques, d'auec leſquels il differoit de Religion, outre qu'il ne ſe les eſtoit point acquis par aucuns biens-faits, qu'il auoit eſté toûjours

Le Roy de Nauarre ſe loge à S. Cloud.

Cauſe de ſon irreſolution.

eſloigné d'eux, ou meſme leur ennemy, & que la pluſpart ne connoiſſoient point ſon viſage. D'ailleurs, il ne ſçauoit pas quelles eſtoient les forces eſtrangeres, ny ſi elles pouuoient deliberer d'elles-meſmes de demeurer ſous des Chefs de peu de credit, & d'authorité, ſans commiſſion de leurs Princes; ioint qu'à faute d'argent il les voyoit en eſtat de ſe mutiner, & de ſe rõpre, pluſtoſt que de iurer obeyſſance à vne perſonne qui n'auoit pas dequoy les payer. Car le Roy de Nauarre ſorty maintenant de ce petit coin de terre, où il s'eſtoit veu renfermé ſi long-temps, & tenu à l'eſtroit, n'auoit pas moyen de ſubſiſter luy-meſme, tant s'en faut qu'il puſt entretenir vne armée. Auecque cela, il n'étoit reſté que fort peu d'argent dans les coffres du Roy deffunt, pource que la Guerre, comme vn gouffre inſatiable, auoit englouty, & les deniers ordinaires, & ceux que ſes amis luy auoient preſtez en vn ſi grand beſoin. Il faloit adiouſter à ces choſes l'auerſion qu'auoient pour luy les principaux du Royaume. Bien que le Duc de Montpenſier fuſt de ſa meſme Famille, ſi eſt-ce qu'à cauſe de la Religion, dont il eſtoit obſeruateur ponctuel, il viuoit en aſſez mauuaiſe intelligence auec luy, ne pouuant ſouffrir de le voir enuironné de Miniſtres & de Predicans; choſe qui luy ſembloit tourner à la confuſion & à la honte de toute la Maiſon. Le Comte d'Auuergne, baſtard de France, ieune Prince d'vne humeur altiere, le querelloit ſur le moindre ſuiet des logemens de ſoldats, ou des partages de butin, & ne daignoit preſque pas le ſaluër, Les ſieurs de Vitry, de Villiers, & pluſieurs autres, qui auoient par le paſſé receu des

1589.

Il ne peut s'aſſeurer aux forces eſtrãgeres, ny à celles du Royaume;

trouue les Finances eſpuiſées;

eſt hay de ſes plus procher,

des ſecrets Cõfidens de la maiſon de Guiſe,

1589. biens-faits de la Maiſon de Guiſe, & ſeruy depuis le Roy deffunt ; de peur d'eſtre tenus pour rebelles, rompant maintenant apres ſa mort, tout lien de reſpect & d'obeyſſance, ne pouuoient ſe reſoudre en aucune ſorte à ſuiure vn Ennemy de la Maiſon de Lorraine.

& du Duc, d'Eſpernon.

Mais le principal eſtoit, que le Duc d'Eſpernõ, qui haïſſoit, comme c'eſt l'ordinaire, & perſecutoit tous ceux qu'il croyoit le pouuoir débuſquer d'auprés de ſon Maiſtre, ou s'inſinuer plus fortement dans ſes bonnes graces, auoit preſque rompu auec luy du viuant du Roy : Ce qui procedoit de ce que le Roy de Nauarre ayant apperceu que d'Eſpernon ne le voyoit pas volontiers, & qu'il taſchoit de le mettre mal dans l'eſprit du Roy ; comme Prince courageux, & qui parloit franchement, s'eſtoit ouuertement plaint de luy, diſant que s'il penſoit le traiter comme les Seigneurs de Guiſe, il ne l'endureroit pas ; Et d'Eſpernon au contraire, s'eſtoit ſouuent laiſſé emporter à dire, que le Roy de Nauarre auoit accouſtumé de faire la guerre, non pas dans le Camp des Roys, & ſuiuant la diſcipline militaire, mais en Bandolier, & que toutes les inſolences & tous les malheurs prouenoient des Huguenots : De plus, en la priſe d'Eſtampes ayant trouué vn ſoldat de la Cornette des Dragons du Roy de Nauarre, qui pour voler le Ciboire d'vne Egliſe, venoit de ietter par terre la Sainte Hoſtie, il l'auoit tué de ſa propre main ; tellement que l'vn ny l'autre ne pouuoient s'accommoder enſemble. Toutes ces choſes mettoient fort en peine le Roy de Nauarre, qui d'ailleurs s'aſſeuroit d'autant moins du ſuccez de ſa Declaration, qu'il ſçauoit que pluſieurs

Cauſe de cette auerſion.

eſtoient ſecrettement paſſez de Paris au Camp, pour eſſayer de gaigner les Malcontens, & qu'il y auoit grande apparence que le Duc de Mayene leur feroit à tous des conditions aduantageuſes. Mais ſi le Roy ſe donnoit ces inquietudes & ces ombrages, les particuliers de leur coſté n'eſtoient pas moins trauaillez en leur eſprit. Les Huguenots apprehendoient qu'il ne ſe monſtraſt plus ſoigneux de paruenir à la Couronne, que de perſeuerer en leur Religion; ce qui leur faiſoit croire qu'il ſe reduiroit facilement à ſe reconcilier auecque l'Egliſe; Et les Catholiques voyant touſiours à l'entour de luy du Pleſſis-Mornay, le Miniſtre des-Amours, le ſieur de la Nouë, & quantité d'autres des plus obſtinez au Caluiniſme, ſe perſuadoient par la memoire des choſes paſſées, qu'il n'abandonneroit iamais cette Religion, ny ces perſonnes, auec leſquelles il auoit veſcu ſi long-temps, & ſouſtenu le choc de la mauuaiſe Fortune; outre que ceux de l'vne & de l'autre Religion, eſtoient comme aiguillonnez par leurs intereſts propres qui les attiroient en diuerſes façons.

1589.

Les Ligueurs taſchent de débaucher les Malcontens.

Apprehenſions des Catholiques & des Huguenots, touchant le Roy de Nauarre.

Les choſes eſtant ainſi douteuſes, & ſi en deſordre dans l'Armée, les Catholiques, qui faiſoient le plus grand des deux Partys, s'aſſemblerent la nuit du ſecond d'Aouſt, pour aduiſer entre eux à ce qu'ils auoient à faire. Les opinions ſe trouuerent differentes, dautant que pluſieurs mettoient en auant, Qu'il faloit, quoy qu'il en fuſt, reſeruer la Couronne au Roy de Nauarre, afin de n'offenſer le droit de ſa cauſe, de ne violer les Loix Saliques, & de maintenir l'Eſtat dans vne ſucceſſion legitime. Ils diſoient; Qu'on n'en pouuoit vſer autrement,

Secrette Aſſemblée des Catholiques.

Opiniõs differentes.

1589. à moins que de diuiſer le Royaume, & le partager entre autant de Roytelets, qu'il ſe trouueroit de Princes armez & pretendans; Sinon, qu'il ſe faudroit ſoûmettre à la paſſion, & à l'Empire des Eſtrangers; Que c'eſtoit le vray moyen de fomenter la Diſcorde, d'entretenir les Guerres ciuiles, à la ruyne du public, & des particuliers, & d'expoſer la commune Patrie à de nouueaux dangers, à de cruelles deſolations, & à de funeſtes accidẽs; Qu'en cecy l'on voyoit agir particulierement la main de Dieu, qui fauoriſant la Iuſtice de ce Prince, l'auoit au beſoin armé de forces; reconcilié auec ſes bons ſuiets, & mis comme par miracle, en eſtat d'auoir vne Couronne qui luy appartenoit, & de la pouuoir deffendre; Que c'eſtoit faire Chreſtiennement, que de ſuiure les mouuemens du Ciel, & de laiſſer à la Prouidence de Dieu, le ſoin des choſes futures; Que par les Loix diuines, on deuoit ſouffrir les Princes, & ne les point dépoüiller de leur Droit, ny de leur Heredité, pour quelque deffaut particulier; Que le Roy eſtoit plein de franchiſe, de clemẽce, de modeſtie, & de probité, Qu'on ne deuoit attendre de luy, ny Violence, ny Tyrannie, mais vn bon & legitime Gouuernement, qui ſe trouueroit ioint à cette liberté de vie, & de creance, qu'il auoit iuſques alors permiſe à chacun, Que c'eſtoit enfin vne choſe tout à fait indigne du nom, & de la Nobleſſe des Frãçois, que d'adherer aux Rebelles, qui par vne Impieté manifeſte, auoient enſanglanté leurs mains dans les entrailles de leur Prince; Et de vouloir par vne iniure éuidente, priuer les vrays Heritiers de la legitime ſucceſſion de la Couronne; Qu'au contraire, c'eſtoit vne

action digne de ceux qui se picquoient de porter les Armes, que de vanger le sang d'vn Roy iuste, que ses suiets auoient méchamment répandu ; & de maintenir en possession ceux qui par droit de naissance deuoient succeder au Royaume. C'estoit là le sentiment du Seigneur de Ramboüillet, du Baron de Givry, & sur tout du Duc de Longueville. Mais plusieurs autres opinoient au contraire, & disoiét tous d'vn accord ; Qu'il faloit auoir plus d'égard à l'obseruation des Loix diuines, qu'à la consideration des humaines, & preferer toûjours le salut de l'Ame aux choses terrestres & perissables ; Qu'en matiere de succession à la Royauté, on auoit eu de tout temps égard à la Religion, pource que celle-là dépendoit de la Loy naturelle, & celle-cy des Constitutions particulieres, & du Droit positif des Nations ; Que l'Angleterre en seruoit depuis peu d'vn Exemple bien manifeste, où du changement de la Foy du Prince, s'estoit ensuiuie la ruyne des Catholiques, & où tout le Royaume s'étoit retiré de l'obeyssance du saint Siege ; Que les guerres, & les maux qu'elles causent, se terminoient en peu de temps: mais que le danger de perdre l'Ame, en perdant la Foy, passoit pour iamais des Peres aux fils, & aux autres Descendans; Qu'vne trop grande cõplaisance dont on vseroit à present, causeroit à l'aduenir vn dommage irreparable; Qu'il faloit veritablement souffrir les Princes, bien que méchans, & de Religion diuerse, quand ils estoient vne fois en possession de la Couronne, ou mis dans le Throsne; mais non pas les y éleuer, & establir de nouueau; Que les estats generaux du Royaume, & mesme le Roy des-

1589.

Autres considerations toutes contraires.

1589. ſunt, auoient pris le ſoin d'aduertir le Roy de Nauarre de changer de Religion, ſe ſeruant pour cet effet de pluſieurs moyens, de mille prieres, & de diuerſes raiſons à tous coups reïterées, ſans qu'il euſt iamais voulu ſe départir du Caluiniſme; & que s'il auoit refuſé de le faire dans ſon extréme neceſſité, il ne falloit pas eſperer qu'il le fiſt en ſa bonne Fortune; Qu'on ne pouuoit dénier au reſte, ce qu'on diſoit des qualitez de ſon Ame; mais qu'aprés tout, il eſtoit ſi fort affectionné à ſa Religion, qu'il croiroit bien faire, & meriter beaucoup, en forçant les Conſciences; Que s'il n'auoit l'humeur tyrannique, il ſe pourroit faire que ceux qui luy ſuccederoient ne ſeroient pas de ſon naturel; Qu'au temps preſent, il faloit preuoir le futur, & ne point ſeparer vn Royaume tres-Chreſtien de l'obeïſſance du Pape, ny du commerce de l'Egliſe de Dieu. Les Seigneurs d'O, & de Manuy, ſon Frere, d'Entragues, Dampierre, Maréchal de Camp, & la pluſpart de l'Aſſemblée, alleguoient les choſes que ie viens de dire; & parmy ces deux contraires aduis, tenoit la balance vne troiſiéme opinion. C'eſtoit celle du Maréchal de Biron, du Duc de Luxembourg, du Duc d'Eſpernon, & des plus aduiſez de ce Conſeil là, qui concluoient tous, Qu'il faloit declarer Roy de France, le Roy de Nauarre, le ſeruir, le reconnoiſtre, & le maintenir en cette dignité, pourueu qu'on fuſt aſſeuré que changeant de Religion, il embraſſeroit, & protegeroit la Catholique Romaine. Ils tiroient cette penſée de la prudence & de la volonté du Roy deffunt, lequel vn peu auant que mourir, l'ayant declaré ſon Succeſſeur legitime, l'auoit aduerty en meſme

Reſolution priſe de declarer Roy de France le Roy de Nauarre.

temps ; *Qu'il ne seroit iamais paisible possesseur du Royaume, s'il ne se faisoit de la Religion des vrays Catholiques.* Cet auis fut suiuy presque de tous, qui chargerent ceux qui l'auoient proposé de le faire entendre au Roy, auec la modestie requise. Le Duc de Luxembourg, accompagné des autres, fut celuy qui en porta la parole. Il dit au Roy de Nauarre; *Que tout ce qu'il y auoit de Princes, de Seigneurs, d'Officiers de la Couronne, & de Gentils-hommes Catholiques en cette Armée, qui faisoient ensemble la plus grande, & la meilleure partie du Royaume, s'offroit à le reconnoistre pour Roy de France, à le seruir, & à le défendre contre tous, puisque Dieu, & la Nature l'auoient appellé à la Couronne par voye de legitime succession ; Mais qu'ils le prioient tous par mesme moyen, de vouloir pour le commun contentement vniuersel, pour la Paix, & la tranquillité de son Royaume, pour l'honneur de sa Personne, & pour la bien-seance du Titre de tres-Chrestien, se conuertir desormais à la foy Catholique, r'entrer au giron de la sainte Eglise, oster tout pretexte à ses Ennemis, & tout scrupule de Conscience à ses seruiteurs, afin de pouuoir à l'auenir estre seruy, obey, & reueré, auec vn applaudissement vniuersel; Que sa Maiesté ne trouuast pas estrange cette proposition, ny cette humble priere, puis qu'il sembleroit bien plus estrange encore à leurs Consciences, & à toute la Chrestienté, qu'on eut estably Roy de France, vn Prince qui ne fust point Catholique, comme tous ses glorieux Predecesseurs l'auoient esté depuis Clouis, apres qu'il eut receu le Bapteſme.*

1589.

Paroles du Duc de Luxébourg au Roy.

Bien que le Roy se trouuast surpris & fort confus en son Ame ; neantmoins, soit qu'il preferast la Religion à la Couronne, soit qu'il

1589. reconnust qu'il ne pouuoit plaire aux Catholiques ses nouueaux Sujets, sans déplaire aux Huguenots, ses anciens Partisans; Tant y a qu'il prit luy-mesme encore la voye du milieu, & répondit; *Qu'auec vne ame sincere & Françoise, il remercioit la Nobiesse du deuoir où elle s'estoit mise; Qu'il sçauoit bien qu'elle estoit le principal de tous les membres de la Couronne, & en temps de guerre le fondement du Royaume, & l'establissement de son Sceptre; Qu'il les embrassoit tous auec vne tendresse de cœur; Qu'il estoit prest à reconnoistre en public & en particulier, leur fidelité, leur Zele, & leur affection; Mais qu'ils ne s'estonnassent pas s'il ne pouuoit si soudainement satisfaire à leur premiere requeste; Que la qualité du fait requeroit du temps pour se conseiller, & y penser meuremẽt auant qu'en resoudre; Qu'il estimoit plus son Ame & sa Conscience, que toutes les Grandeurs de la terre; Que iusques alors il auoit esté esleué & instruit en vne Religion qu'il tenoit pour estre la vraye, & que neantmoins il ne vouloit pas s'opiniastrer, ny faire l'obstiné; Qu'il estoit prest à se soumettre à vn Concile general, ou National, & à l'instruction qui luy seroit donnée, sans pallier la Verité, par des personnes habiles & sages: mais que ces choses venoient de Dieu; Que le temps les deuoit meurir, & qu'il faloit se les procurer parmy la Paix & la tranquillité, non pas au milieu des Armes, dans le bruit de la Guerre, & le poignard sur la gorge; Qu'il ne desiroit rien tant que de satisfaire ses Suiets, & contenter son Royaume: mais qu'il faloit vne autre conionture que celle du temps present, pour mettre en effet ses bons desseins, afin que ses actions, & la Declaration qu'il en feroit, ne parussent feintes & déguisées,*

Réponse du Roy.

ou meſme arrachées par force, & perſuadées par les intereſts du monde; Qu'à raiſon de ces choſes, il les prioit de vouloir attendre vne occaſion plus commode; & que cependant, s'ils deſiroient de luy quelques aſſeurances, ou quelques conditions pour l'aduantage de la Religion Catholique, qu'en l'eſtat meſme où il ſe trouuoit, il eſtoit preſt à leur donner toute la ſatisfaction qu'ils auroient pû deſirer. Auecque cette réponſe, les Deputez s'en retournerent vers les autres, qui tenoient leur Aſſemblée en l'Hoſtel de Gondy, & le Roy de même ſe retira, pour conſulter auecque ſes plus aſſidez Seruiteurs. Le Seigneur de la Nouë, homme qui auoit vne grãde pratique des choſes du monde, tout Huguenot qu'il eſtoit, dit librement au Roy; Qu'il ne creuſt pas d'eſtre iamais Roy de France, s'il ne ſe rendoit Catholique: mais qu'il faloit que ce changement ſe fiſt auec reputation, & non pas au prejudice de ceux qui l'auoient ſeruy, & maintenu fort lõg-temps. Au contraire, du Pleſſis-Mornay, & toute l'Eſcole des Miniſtres, mirent en auant la liberté de Conſcience, & la cauſe de Dieu, contre les grandeurs du Monde, inſiſtant fort là-deſſus. Ils loüoient hautement les forces de leur Party, & diſoient au Roy; Que ceux qui l'auoient défendu & conſerué ſi long-temps, eſtoient capables encore de l'eſtablir dans le Royaume. Mais tout ce qu'ils alleguoient ne perſuadoit point entierement le Roy, qui voyoit bien qu'ils en parloient pour leur intereſt; & qui ſe tenant dans l'opinion de la Nouë, deliberoit en ſon Ame, de ſe faire Catholique. Toutefois, comme il eſtoit genereux, & plein de courage, il ne vouloit pas qu'on luy reprochaſt d'auoir changé de Religion par ambi-

1589.

Aduis donné par la Nouë,

choqué par du Pleſſis & par les Miniſtres.

1589. tion, ou par force; de maniere que la propoſition par luy faite aux Catholiques luy ſemblãt tres-raiſonnable, il ſe propoſoit de perſiſter en ſon deſſein, & d'y ajoûter ſeulement vn temps prefix, pour ſe reſoudre à ſa Conuerſion. Dieu ſembla miraculeuſement inſpirer le meſme à ceux du Party Catholique. Car bien que pluſieurs s'y oppoſaſſent, & particulierement quelques Eccleſiaſtiques, qui eſtoient au Camp, ſi eſt-ce que la pluſpart d'entr'eux, que la mort du Roy picquoit d'vn iuſte courroux, ne pouuoient oüyr parler de conſentir à la Ligue, ny de s'accommoder aucunement auec elle. A raiſon dequoy il fut reſolu, Que le Roy prendroit vn terme limité, dans lequel il ſe conuertiroit, afin que par ce moyen on le receuſt, & qu'on le ſuiuiſt, comme on auroit aſſeuré l'Eſtat de la Religion Catholique.

La pluſpart des Eccleſiaſtiques ont de l'auerſiõ pour la Ligue.

Les Deputez ayant porté cette parole au Roy, & conferé long-temps auec luy, & auec ceux de ſon Conſeil; on s'aduiſa finalement de faire vn écrit, par lequel, les Princes les Seigneurs, les Officiers de la Couronne, la Nobleſſe, & la Soldateſque Catholique, reconnoiſſoient Henry de Bourbon pour leur Prince legitime, auquel, en qualité de Roy de France, ils preſtoient ſerment de Fidelité, luy promettant de luy obeyr, comme le deuoir les y obligeoit, & par meſme moyen de le ſuiure, & de le maintenir contre tous. Luy de meſme leur iuroit en foy de Roy; *De ſe faire inſtruire dans ſix mois, en la Religion Catholique, par vne aſſemblée de perſonnes conſiderables, & s'il en eſtoit beſoin, dans vn Concile National, au Decret duquel il ſe ſoûmettroit entierement;*

Declaration des Princes & des Officiers de la Couronne.

Serment preſté par le Roy.

Qu'en

1589.

Qu'en attendant que cela fust, il promettoit de maintenir, & de conseruer inuiolable, & en son entier, la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; De n'innouer, ny changer en elle aucune chose, mais de l'assurer, de la proteger, & de la deffendre le plus qu'il pourroit; De disposer des rentes & des Benefices Ecclesiastiques, à l'exemple des Roys ses Predecesseurs, & de n'en pouruoir que des personnes capables, & de mesme Religion; D'en rendre public l'vsage; aussi bien que les Ceremonies, principalement dans les lieux de sa Iurisdictiõ, comme il auoit esté arresté auec le Roy deffunt, au mois d'Auril dernier passé; Qu'aux Villes de son obeyssance, & dans celles qu'il s'assuiettiroit, ou qui seroient prises à l'auenir, il ne mettroit aucuns Officiers, ny Gouuerneurs, qui ne fussent Catholiques, horsmis dans les places que les Huguenots tenoient desia, & qu'on leur auoit accordées; Qu'aux Charges de la Couronne & de la Iustice, de quelque nature qu'elles fussent, il n'admettroit que des personnes qui feroient profession de la Religion Catholique; Qu'il conserueroit & maintiendroit les Princes, les Pairs de France, les Officiers de la Couronne, les Seigneurs, les Gentils-hommes, les Villes, les Communautez, & les trois Estats du Royaume, en leurs priuileges, immunitez prerogatiues, offices, charges, & dignitez, ordinaires, sans aucun dommage, & sans rien innouer; Qu'il procureroit la iuste vengeance du Parricide commis en la personne de Henry III. auec vn chastiment exemplaire, & la ruyne totale des Rebelles, & de tous ceux qui s'opiniastreroiẽt à la resistance; Et pour conclusion, qu'il permettoit à ses Suiets Catholiques d'enuoyer vn Ambassadeur au Pape,

1589. *pour luy rendre compte des raisons pour lesquelles ils l'auoient reconnu, & luy auoient presté serment de fidelité; Comme encore, pour demander & obtenir du saint Siege, les choses qu'ils iugeroient necessaires au bien de l'Estat.* Ce Traitté fait le quatriéme iour d'Aouſt, fut ſigné d'vn coſté par le Roy, & de l'autre de la pluſpart de ceux qui ſe treuuerent preſens au Camp; puis verifié & enregiſtré au Parlement de Tours, ſuiuant le ſtyle qu'on auoit accouſtumé de ſuiure dans les Parlemens des Roys precedens. La neceſſité des choſes preſentes, & le déplaiſir de la mort du Roy, dont la memoire eſtoit encore fraiſche, furent cauſe qu'on s'en tint à cét accord, qu'on n'eut point paſſé aſſeurément en vn autre temps. Il ne fut pas capable pourtant de retenir vn chacun. Car le Duc d'Eſpernon, qui ſous pretexte de quelque piccoterie en matiere de preſeance, auec les Maréchaux de Biron & d'Aumont, n'auoit point ſigné; pource qu'eux, comme Maréchaux, qui eſtoient effectiuement dans le Camp, pretendoient deuoir ſigner les premiers; & luy, comme Duc & Pair de France, vouloit emporter ce point; apprehendant que le Roy ne le traittaſt mal, & qu'eſtant incommodé pour le preſent, il ne vouluſt, ou par priere, ou par force, tirer de luy de l'argent, dont il ſçauoit qu'il ne manquoit pas; mettant en auant, que le Roy deffunt luy auoit permis de s'en retourner à ſes Gouuernemens, partit de l'Armée le iour d'apres, auecque ſes troupes (que pluſieurs autres ſuiuirent, prenant de là occaſion de ſe retirer en leurs maiſons) & s'en allant par la Touraine, paſſa à Loches, d'où il ſe ren-

Traitté verifié en Parlement.

Mécontentemét du Duc d'Eſpernon,

qui part de l'Armée,

dit enfin dans Angouleſme. Iean, Seigneur de Villiers, Gouuerneur du Pont de Poiſſy, tres grand Catholique, & qui dés ſa ieuneſſe s'eſtoit pouſſé dans la Maiſon de Guiſe, voyant qu'il ne pouuoit plus ſeruir le Roy, puis qu'il eſtoit mort, remit ſon Gouuernement, enſemble l'Artillerie, & les munitions de l'Armée, à Philibert de la Guiſche, qui les receut par l'ordre du Roy; puis auec deux cent Cheuaux, & diuers Gentils-hommes qui le ſuiuirent, s'en retourna en ſa maiſon, & pluſieurs en firent de meſme. Vitry, auec vne reſolution plus hardie, qui fut encore ſuiuie par quantité d'autres, ſe ietta, ſans marchander, dans le Party de la Ligue, diſant; Qu'il ne voyoit rien d'aſſeuré dans les promeſſes du Roy, & qu'il ne vouloit point porter les Armes en faueur des Huguenots, contre la Religion Catholique. Les Soldats meſmes, les vns par impatience, & à faute de paye, les autres par l'apprehenſion des trauaux à venir, commencerent de ſe deſbander à la file; de ſorte que le ſeptiéme d'Aouſt, il ſe trouua que l'Armée eſtoit diminuée de plus de la moitié, & qu'elle diminuoit tous les iours. L'on apprehendoit le meſme du coſté des Suiſſes. Mais le Maréchal de Biron, qui maintenant plus que iamais ſuiuoit ſon ancienne inclination, fit tant par prieres que par raiſons, qu'ils luy promirent de ſuiure le Roy durant deux mois, iuſques à ce qu'ils receuſſent de nouuelles commiſſions de leurs Cantons. A ceuoy ſeruit plus que toute autre choſe, vne bonne ſomme d'argent, que le Roy emprunta de ſes plus chers Confidens, & qu'il fit diſtribuer ſecrettement aux Capitaines; d'où il

1589. & ſe rẽd à Angouleſme.

Vitry ſe iette dãs le Party de la Ligue.

Les Soldats ſe débandent,

& les Suiſſes sõt retenus par le Maréchal de Biron.

1589. arriua que ſans demander autre paye, ils veſcurent ſans bruit aux deſpens du peuple, & ſuiuirent les Enſeignes Royales.

Les Huguenots deuenus Malcontens,

Les Huguenots ne ſe montrerent pas plus contens, ny plus ſatisfaits que les autres. Ils ſe flattoient de cette eſperance; Que le Roy, qu'ils auoient nourry, eſleué, ſouſtenu, & protegé, ne manqueroit point, maintenant qu'il eſtoit paruenu à la Couronne, de porter bien haut leur Religion; de mettre les dignitez & les charges entre les mains de ſes anciens Confidens, & de ſe fier plus à ſes Armes, qui parmy tãt de perils l'auoient rendu victorieux, qu'à toutes les promeſſes des Catholiques, qui eſtoient douteuſes & intereſſées. Mais voyant que cela n'eſtoit pas, ils l'accuſoient d'ingratitude; & n'euſt eſté qu'ils s'imaginoient, qu'aſſeurément il diſſimuloit, pour s'accommoder au temps, & qu'apres qu'il ſeroit eſtably dans le Royaume, il feroit tout le contraire de ce qu'il promettoit (opinion qu'il fomentoit adroitement dans les ſecretes conferences qu'il auoit auec eux) ils l'euſſent ſans doute abandonné tout à fait. Ceux qui le ſuiuoient pourtant, ſe trouuerent en aſſez petit nombre, encore ne le firent-ils pas volontiers; Outre que les vns, pour ne s'eſtimer pas aſſeurez, & les autres, pour le mécontentement qu'ils auoient, ſe debanderent de l'Armée, & firent retraite dans les Villes de leur Party. Mais le Roy accommodoit ſon eſprit & ſon viſage à la neceſſité preſente, apres auoir pris le nom & les Armes du Roy de France; Et dautant que pour les extremitez où il ſe trouuoit reduit, il ne pouuoit faire de nouuelles dépenſes, il ſe ſeruoit des meubles du Roy

ſe plaignent du Roy,

& pluſieurs d'étr'eux ſe retirent.

Henry IV. préd le nom & les Armes de Roy de France.

deffunt, dont la couleur, pour estre violette, marquoit le deüil que l'vn portoit de sa Mere, & l'autre de son Predecesseur. Or pource qu'il connoissoit fort bien, que les peuples n'estoient pas encore accoustumez à luy obeyr, & que ses incommoditez le faisoient mépriser de plusieurs, il suppléoit à ce defaut par la presence de son esprit, par la viuacité de ses réponses, par l'abondance de ses paroles, & par la familiarité de sa conuersation: car posant sa condition de Prince, il se faisoit compagnon auec tout le monde, & promettoit largement à chacun, à cause qu'il n'auoit pas pour le present ce qu'il luy faloit. En vn mot, il taschoit de contenter iusques aux moindres personnes, & de s'acquerir leur bienveillance, témoignant separément, tantost aux vns, & tantost aux autres, qu'il leur auoit obligation de la Couronne; & que lors qu'il se presenteroit des occasions de s'en reuancher, ils le trouueroient tousiours prest à cette reconnoissance. Il assuroit les Huguenots de l'extrême confiance qu'il auoit en eux, & leur sembloit découurir ses plus secrettes pensées, comme s'il les eut tenus pour estre le fondement de toutes ses esperances. Quant aux Catholiques, il leur faisoit de grands honneurs, & ne parloit iamais du Pape ny du saint Siege qu'auecque veneration: Si bien qu'honorant ainsi l'Ordre Ecclesiastique, & se montrant tousiours enclin à la Religion Romaine, il donnoit par là des marques d'vne prompte & indubitable Conuersion. Dauantage, il plaignoit le peuple, le considerant chargé d'imposts, & accablé des miseres de la guerre: iusques-là mesme, qu'il s'excusoit en-

1589.

Sa merueilleuse accortise.

& son adresse à gagner les cœurs de ses Suiets.

Ses protestatiõs aux Huguenots.

& aux Catholiques.

1589. uers les plus pauures, de les voir reduits à cette cruelle neceſſité de nourrir des Soldats, en attribuant la faute à ſes Ennemis. Iamais Prince ne traitta plus obligemment que luy les Gentils-hommes, auſquels il parloit touſiours auec reſpect, leur donnant la gloire de vrays François, de Conſeruateurs de la Patrie, & de Reſtaurateurs de la Maiſon Royale. Par cette adreſſe, il attiroit chacun à le ſuiure; & pour mieux gagner encore les volontez, il mangeoit en public, & vouloit que tout fuſt ouuert chez luy, iuſques aux portes de ſon Cabinet, ne diſſimulant point ſa neceſſité preſente, & tournant en raillerie les choſes qui par des conſeils ſerieux ne pouuoient eſtre déueloppées.

Son affection enuers la Nobleſſe.

La Ligue prend accroiſſement.

Cependant veu le petit nombre de gens où l'Armée eſtoit reduitte, l'on ne pouuoit plus continuer le ſiege de Paris, & la neceſſité preſſoit d'ailleurs de remedier au danger dont on eſtoit menaſſé. Il procedoit de la Ligue, qui depuis la mort du Roy augmentoit de iour en iour & ſa reputation & ſes forces. A raiſon de ces choſes, le Roy s'eſtant enfermé auec les Maréchaux de Biron & d'Aumont, où ſe trouuerent encore le Seigneur de la Nouë, & le Duc de Montpenſier, (qui s'eſtant remis l'eſprit par la promeſſe du Roy, auoit pris reſolution de le ſuiure, pour les intereſts de leur commune Famille) fut long-temps à conſulter ſur ce qu'il luy falloit faire pour le mieux dans l'eſtat des affaires preſentes. Et dautant qu'il n'y auoit pas moyen d'entretenir enſemble toute l'Armée, qui ne pouuoit égaler, quand meſme elle eut eſté jointe, les puiſſantes forces de la Ligue, qui dans peu de iours

Conſeil ſecret tenu par le Roy.

Reſolution priſe.

le deuoient encore accroiſtre, il fut reſolu entr'eux que le Roy auec le Duc de Montpenſier, & le Maréchal de Biron, ſe retireroient en la Prouince de Normandie; Que le Maréchal d'Aumont iroit en Champagne, & le Duc de Longueville en Picardie, pour maintenir dans la fidelité toutes ces Prouinces; Et qu'apres ils ſe ioindroient tous enſemble, quand l'occaſion & la neceſſité le requerroient. Mais le Roy connoiſſant bien que la Ligue eſtoit vne forte Machine, & la Guerre ciuile vn fardeau fort difficile à porter, voulut voir s'il n'y auroit point quelque eſperance de pouuoir traiter de paix auec le Duc de Mayene, pour ne manquer en aucune ſorte à tenter tous les moyens dont il pourroit s'auiſer, pour s'aſſeurer la Couronne. Pour cét effet ſe voulant ſeruir de l'occaſion qui ſe preſentoit; comme il euſt ſçeu que pluſieurs perſonnes eſtoient arriuées au Camp pour diuers ſuiets, du nombre deſquelles eſtoit Bigot, domeſtique de Villeroy, il ſe le fit amener par le ſieur de Chaſtillon, & luy dit; qu'il ſeroit bien aiſe que ſon Maiſtre fuſt aduerty par ſa bouche qu'il deſiroit fort de parler à luy; Et que s'il vouloit choiſir vn lieu où ils pûſſent s'aboucher enſemble, il luy enuoyeroit vn ſaufconduit, auec toute ſorte de ſeureté. Villeroy s'eſtoit ietté dãs le Party de la Ligue, non ſeulement pour le déplaiſir receu de s'eſtre veu tout à coup chaſſé de la Cour; mais encore pource qu'apres la mort de Mandelot, le Roy, contre ſa promeſſe, ayant donné le Gouuernement de Lyon premierement au Duc de Nemours, puis au Seigneur de la Guiſche, en auoit ainſi fruſtré ſon fils d'Alincourt, qui ſur cette eſperance auoit eſ-

1589.

Le Roy s'auiſe de faire parler de Paix au Duc de Mayene.

& ſe ſert de l'étremiſe de Bigot, Secretaire de Villeroy.

pouſé la fille de Mandelor. A quoy il ajouſtoit
1589. pour vne plus forte excuſe, que tout ſon reue-
qui s'excuſe de ce qu'il s'eſt ietté dans le Party de la Ligue: nu eſtant autour de Paris, & ne receuant plus aucuns appointemens de la Cour, il ne pouuoit pas s'entretenir, s'il ne ſe faiſoit d'vn Party par le moyen duquel il euſt dequoy ſubſiſter, en ioüyſſant de la rente de ſes biens. Comme il euſt donc ſçeu de Bigot, ce qu'il auoit à luy dire de la part du Roy, il ne voulut point paſſer outre, ſans la permiſſion du Duc de Mayene, auquel il communiqua ce que le Roy luy auoit enuoyé dire. Le Duc l'ayant écouté,
Il communique la propoſition du Roy au Duc de Mayene, n'approuua point qu'il allaſt à cét abouchemẽt, & luy dit pour raiſon; Qu'il ne pourroit eſtre ſi ſecret, que tout le monde n'en eût connoiſſance, Que ceux du Party par conſequent en receuroient quelque ombrage & en entreroient en ialouſie; Que ſes affaires s'achemi-
duquel il ſuit l'intention, noient à de grandes eſperances, & partãt qu'il ne falloit point par trop de legereté y apporter du deſordre, puis que la moindre choſe eſtoit capable de les rendre malheureuſes; à raiſon dequoy, il luy permit ſeulement de receuoir vn Gentil-homme en ſa maiſon de Paris, ſi le Roy luy en vouloit enuoyer vn, pour traitter d'affaire auecque luy. Apres cette réponſe, Bigot s'en retourna au Camp, où le Roy, qui ne dédaignoit aucun expedient pour auancer ſa Fortune, & pour donner à connoiſtre aux Catholiques qu'il ne deſiroit rien tant que la Paix,
&s'abouche auec la Marſilliere, Secretaire du Cabinet. dépeſcha incontinent la Marſilliere, Secretaire du Cabinet. Celuy-cy n'ayant pû parler au Duc de Mayene, s'en alla trouuer Villeroy, auquel il dit, que le Roy l'auoit expreſſément enuoyé, pour aſſurer le Duc de ſa grande inclination à la Paix, & pour luy repreſen-

ter

ter combien il la iugeoit neceſſaire au commun bien de la France ; Qu'il eſtimoit fort la perſonne du Duc ; Qu'il deſiroit de l'auoir pour amy, & meſme de le tenir prés de luy, pour luy donner vne part honorable en ſes bonnes graces, comme ſa condition le meritoit ; Que le Duc deuoit deſormais perdre la vaine eſperance qu'il auoit euë de le voir abandonné, puiſque les Princes, les Officiers de la Couronne, les Seigneurs, les Gentils-hommes, & tous les autres qui eſtoient dans le Camp, ou dehors, luy auoient iuré fidelité, & promis aſſiſtance ; Qu'il les auoit ſatisfaits quant à la Religion, moyennant vne promeſſe faite de part & d'autre, dont il laiſſa copie à Villeroy, pour la faire voir au Duc ; Que non ſeulement les Huguenots, mais les Catholiques, & meſme ceux de l'Armée, eſtoient grandement faſchez contre la perſonne du Duc, & qu'ils auoient iuré ſolemnellement d'en pourſuiure la vengeance, iuſques à ce qu'ils l'auroient entieremẽt priſe ; Qu'il auoit promis le meſme, & s'y eſtoit bien fort intereſſé. De maniere que ſi l'vtilité publique, qui conſiſtoit en la Paix du Royaume, ne le reduiſoit à fléchir, & ſi elle n'amoliſſoit encore le courage de ceux qui ſe ſentoient offenſez, il ne pourroit apres en venir à bout, ſous pretexte de quelque excuſe que ce fût ; Et partant, que le Duc y penſaſt ; Qu'il ſeroit prudemment d'embraſſer cette occaſiõ de ſe bien remettre dans les volontez de tant de Catholiques, & de Gentils-hommes ſignalez ; leſquels, hors de cette ſeule conſideration de Paix, luy ſeroient toûjours contraires, & ennemis irreconciliables ; Qu'en vn mot, il propoſaſt quelque condition, puis qu'en cela il 1589.

1589. trouueroit le Roy disposé à le satisfaire autant qu'il luy seroit possible.

Réponse du Duc de Mayene, rapportée au Roy.

Villeroy rapporta ces choses au Duc de Mayene, ausquelles il eut ordre de respondre ; Que le Duc en son particulier ne vouloit point mal au Roy ; qu'au contraire, il le respectoit bien fort, & l'auoit en singuliere veneration, mais que la Religion & la Conscience ne luy permettoient pas d'entrer auec luy dans ce Traitté ; Que si durant la vie du Roy, ses Freres deffunts auoient pris les Armes, pour empescher que la Couronne ne vint à vn Prince de Religion differente, (comme ils l'auoient apprehendé par la mort du Duc d'Alençon) maintenant que la neceſſité estoit plus pressante, & le danger present, il ne les pouuoit poser, sans offencer la memoire de ses Freres, sa propre Conscience, & le serment solemnel presté par luy-mesme ; Qu'il auoit engagé sa foy, & donné sa vie à la cause publique, dés le iour qu'il auoit accepté la charge de Lieutenant de l'Estat, & qu'ayant declaré & reconnu pour Roy le Cardinal de Bourbon, auquel la Couronne estoit adjugée, il ne pouuoit violer sa promesse, ny resoudre d'aucune chose, qu'auparauant on n'eust remis en liberté le mesme Cardinal, & r'assemblé tous ceux de son Party ; Qu'encore que la mort du Roy luy eut fait plusieurs Ennemis, qu'il esperoit neantmoins que Dieu deffendroit son innocence ; Mais qu'il estoit si aise de voir vangée la perte de ses freres, qu'il n'auoit pas grand sujet de se soucier de l'inimitié qui s'en estoit ensuiuie ; Qu'il ne deuoit & ne pouuoit conseiller le Roy, contre lequel il auoit pris les Armes, mais que luy-mesme connoissoit

assez, qu'il falloit que sa Conuersion à la Foy, & la deliurance du Cardinal, precedassent le Traité dont il estoit question. Ce fut la réponse que fit le Duc en termes generaux, auec laquelle la Marsilliere s'en retourna à l'Armée, qui décampoit d'auprés de S. Cloud, pour ne pouuoir tenir plus long-temps. Les Parisiens ne furent pas moins irresolus que ceux du Camp, apres la mort du Roy. Desiors les amis & les parens du Duc de Mayene, principalement Madame de Montpensier, luy conseillerent, & le pressérent mesme de se faire élire & declarer Roy de France, par ceux du Party auquel il commandoit. Ils luy remonstrerent pour cét effet; *Qu'il ne deuoit point laisser perdre vne si belle occasion de transmettre en sa Maison la Couronne, que ses Ancestres auoient portée autrefois, puis qu'il estoit desia reconnu pour Chef, & que les principales Villes du Royaume, auec la pluspart des Gentils-hommes & des Prelats, luy rendoient obeyssance; Qu'en ce different entre luy, & vn Prince de Religion contraire, il luy pouuoit auec raison disputer l'Heredité, pour en estre assez éloigné par les degrez du sang, & mesme ennemy de l'Eglise; d'où il s'ensuiuroit, qu'il ne seroit jamais bien aymé, ny bien obey de ces mesmes Catholiques, qui sembloient pancher dans son Party; Qu'en ces commencemens la hayne conceuë de la mort du Roy, les auoit incitez à le suiure; mais que les Catholiques & les Huguenots estans incompatibles, ils ne tarderoient pas long-temps à renouueler entr'eux la memoire des inimitiez & des iniures passées; Que ce souuenir leur échaufferoit le sang plus que iamais, & qu'ainsi ils resteroient entierement diuisez & separez, à raison des in-*

1589.

Le Duc de Mayene est conseillé par ses plus proches de se faire declarer Roy de France.

Leurs raisons.

1589. *terests de la Conscience, & de l'inimitié qui leur estoit naturelle ; Qu'il faloit necessairement y donner ordre ; & qu'à mesure qu'ils se dégousteroient les vns des autres, ils seroient bien aises d'auoir tout prest vn Roy courageux, aguerry, Catholique, & sous le commandement duquel ils pourroient se ranger en toute asseurance ; Que le Cardinal de Bourbon, cassé de vieillesse, & retenu prisonnier ne pouuoit pour ces deux raisons, estre propre à soustenir cette charge ; Que le Duc seroit blasmé de peu de courage, si manquant à soy-mesme il laissoit échaper vne si grande occasion ; Qu'il n'y auoit que les ames basses qui attribuassent à bonté vne excessiue moderation ; mais que les courages nobles aymoient & fauorisoient les entreprises hardies, & genereuses ; Qu'en celle-cy l'honneur & l'vtilité se rencontroient ensemble, outre que la commodité en rendoit l'euenement possible, & qu'il ne pourroit s'excuser, ny sur soy, ny sur sa posterité, s'il perdoit vn bien que Dieu luy enuoyoit comme par miracle.* Ils adjoustoient à cela ; *Que de declarer Roy de France le Cardinal de Bourbon, c'estoit veritablement mettre en possession de la Couronne le Roy de Nauarre, pource qu'apres auoir aduoüé que le Royaume appartenoit à la Maison de Bourbon, le Cardinal venant à mourir à quelques iours de là, puis qu'il estoit desia sur le bord de sa fosse, l'on ne pourroit plus nier que la Succession ne deust legitimement échoir à son Neveu ; Que pour le pretexte de la Religion, ce n'estoit pas vn si grand obstacle, veu que pour l'oster quand il voudroit, il n'auroit qu'à se faire Catholique, & s'en aller à la Messe ; Qu'en cas qu'il persistast en sa Religion, cela n'empescheroit pas qu'il n'y eust dans la*

Maiſon d'autres Princes pour ſucceder à la Couronne, ce qui ne pouuoit ſouffrir d'obiection; 1589.
Qu'il falloit s'oppoſer au premier poinct, & prendre pour ſoy, ce qu'imprudemment on vouloit laiſſer emporter aux autres; Que l'occaſion eſtoit maintenant prompte, & facile; au lieu qu'en peu de iours elle ne ſeroit point telle, le Roy de Nauarre ayant promis de ſe conuertir dans ſix mois; Qu'il ſe pourroit faire que dans ce temps-là on tireroit de priſon le Duc de Guiſe ſon Neueu, lequel, comme Aiſné de la Maiſon, s'oppoſeroit poſſible à ſa future grandeur, plus pour ſon intereſt propre, que pour aucune conſideration, ny de ſon âge, ny de ſes trauaux paſſez; Qu'il faloit entreprendre hardiment, & executer encore plus viſte, auant que donner loiſir au Pape, au Roy d'Eſpagne, au Duc de Lorraine, & au Duc de Sauoye, de les troubler dans leur deſſein par diuerſes pratiques, & d'acheminer les affaires à leur mode; Qu'apres qu'on l'auroit eſleu & declaré Roy, ils ſeroient obligez de le maintenir pluſtoſt que le Roy de Nauarre; Le Pape, pour le ſuiet de la Religion; le Roy d'Eſpagne, à cauſe de la Nauarre; le Duc de Lorraine, à raiſon de la Duché de Boüillon qu'il occupoit, & le Duc de Sauoye, tant pour la protection de Geneue, que pour le Marquiſat de Saluſſes. Ils repreſentoient enfin, que puis qu'icy la fatigue & les dangers eſtoient apparens, & que luy ſeul en deuoit porter le fardeau, il valoit bien mieux qu'il trauaillaſt & s'expoſaſt aux perils pour ſon intereſt, & pour ſa propre grãdeur, que pour éleuer autruy, & appuyer vn Prince fragile, foible, inconnu, Priſonnier, & dont il n'eſtoit pas aſſeuré d'obtenir iamais aucune choſe.

1589. Villeroy & le Preſident Ieanin s'oppoſent au Conſeil donné au Duc.

A ce conſeil ſpecieux, & que l'amour propre rendoit fauorable, s'oppoſoient enſemble Villeroy, & le Preſident Ieanin, auſquels le Duc communiquoit toutes choſes, ſans que toutefois ils alleguaſſent au contraire, ny l'Honneſte ny le Raiſonnable, conſiderations trop foibles, quand il s'agit de remuer. Ils s'arreſtoient ſeulement ſur le ſuccés du deſſein qu'ils eſtimoient impoſſible, diſant; *Que les Pariſiens, les Villes, & les peuples du Party, eſtoient deſormais trop en alarme, apres auoir veu n'aguere le Duc reduit aux extrémitez, & s'eſtre veus eux meſmes à la veille de leur ruyne, & au deſeſpoir; Que leurs premieres penſées s'eſtoient refroidies, & qu'ils ne ſe portoient plus ſi ardamment pour la cauſe de l'Vnion, qui deſiroit auoir vn Prince puiſſant en hommes & en argent qui fuſt capable de les deffendre, & de les aſſeurer contre les efforts du Roy de Nauarre, & de ceux de ſon Party; Que pour ce ſuiet les vns auoient ietté la veuë ſur le Duc de Sauoye, les autres ſur le Duc de Lorraine, & pluſieurs ſur le Roy d'Eſpagne meſme; Que rien ne les empeſchoit de paſſer outre que la Iuſtice, & l'equité du Cardinal de Bourbon, eſtimé legitime Succeſſeur de la Couronne; conſiderations beaucoup plus puiſſantes ſur l'eſprit du menu peuple, que ſur celuy des Grands; Que neantmoins ſi on les mettoit à part, il n'y auroit perſonne qui n'aymaſt beaucoup mieux eſtre commandé par vn Roy d'Eſpagne, qu'on tenoit par tout pour vn grand Monarque, qui auoit mille moyens de recompenſer & de reconnoiſtre les ſiens, que d'eſtre ſuiet d'vn petit Duc de Mayene, dont tout le pouuoir ne conſiſtoit*

qu'en ce peu de forces, que luy fourniſſoient ceux qui l'auoient éleu pour Chef de leur Ligue. Car en effet, adjouſtoient-ils ; *Où ſont ſes moyens ? Où ſon Argent ? Où ſes Armées, pour diſputer la Couronne au Roy de Nauarre ? Comment pourra-t'il s'oppoſer à la plus grande partie de la Nobleſſe, qui s'eſt vnie auec luy ? Comment reſiſter aux forces du Pape, du Roy d'Eſpagne, du Duc de Sauoye, & de celuy de Lorraine ? Qu'à la reſerue de la Maiſon de Bourbon, il n'y auoit pas vn d'eux qui n'euſt de plus iuſtes pretentions que luy ſur la Couronne de France ; l'Infante d'Eſpagne eſtant fille d'vne ſœur du Roy deffunt, & le Duc de Sauoye nay d'vne ſienne Tante ; outre que le Duc de Lorraine, Chef & Tige de ſa Maiſon, auoit des Enfans d'vne autre Fille de France ; & que le Pape, s'il eſtoit porté de zele enuers la Religion, aymeroit bien mieux qu'elle fuſt deffenduë par vn Puiſſant, que par vn Foible ; Si par ſon intereſt propre ; Qu'il y auoit beaucoup plus à eſperer du coſté des autres Princes, que de celuy du Duc de Mayene ; Qu'en vn mot, ce ſeroit vne pure folie que d'entreprendre vne choſe qui n'eſtoit ny genereuſe, ny fauorable, ny magnanime, mais temeraire, precipitée, & peu honorable, puis qu'elle ne ſe pouuoit executer, à moins que de perdre la Fortune & la vie.* Le Duc de Mayene ſe laiſſa gagner à ce conſeil, apres en auoir conſideré l'importance. A quoy le porterent encore deux autres raiſons ; l'vne, pource que Dom Bernardin de Mendozze contredit ouuertement ſon élection, alleguant qu'à raiſon des forces & de l'authorité du Roy Catholique, il ne pourroit iamais

1589.

Le Duc de Mayene ſuit ce dernier conſeil.

1589. venir à bout d'vne choſe qu'il entreprendroit contre ſa volonté ; l'autre, dautant qu'il apprehendoit que ceux de la Ligue, & particulierement les Pariſiens, & le Pape, ne l'abandonnaſſent, lors qu'ils deſcouuriroient qu'il ſe laiſſeroit mener par ſes intereſts propres, pluſtoſt que par les conſiderations de la Religion & du bien public. Il ſe reſolut donc d'attendre que le Temps meuriſt les choſes, & de faire cependant declarer Roy le Cardinal de Bourbon, pour qui tout le peuple auoit de l'inclination. Il voyoit qu'il eſtoit vieil, foible, maladif, & ce qui importoit le plus, detenu priſonnier ; d'où il concluoit, que luy laiſſant prendre le Nom & les Armes du Roy, il en auroit pardeuers luy la force & l'authorité. Car il eſtoit bien aſſeuré, que tant plus la Ligue auroit eſté fauorable à ſon eſlection, tant plus le Roy de Nauarre le feroit garder eſtroittement ; d'où il s'enſuiuroit qu'il en auroit plus long-temps l'authorité ſouueraine, & que cependant, ou par la reuolution du temps, ou par la mort du Cardinal meſme, ou par d'autres ouuertures dont la Victoire pourroit faciliter les moyens, ſe preſenteroient des occaſions, & plus faciles, & plus commodes ; Qu'au reſte, cette eſperance ſeruiroit d'aiguillon aux autres Pretendans, qui refuſeroient ou de donner ſecours, ou du moins ſeroient grandement refroidis, dés qu'ils verroient la place occupée, ſur le point qu'ils eſtoient apres à la partager entr'eux.

& ſe reſout pour pluſieurs raiſons de faire eſlire Roy de France par ceux de ſon Party, le Cardinal de Bourbõ.

Eſlection du Cardinal ſous le nom de Charles X.

Le Duc de Mayene preuenant ainſi le deſir du peuple, & le Conſeil de la Ligue, fut le premier à declarer Roy de France le Cardinal de Bourbon, ſous le nom de Charles

dixiéme. En ſuitte dequoy, il voulut que la Declaration s'en fiſt de meſme en plein Parlement, puis au Conſeil de l'Vnion, & la proclamation par toutes les ruës de la Ville, ſe reſeruant pour luy le nom & l'authorité de Lieutenant General par tout le Royaume. 1589.

agreable au peuple,

Cette deliberatiõ fut agreable, & plauſible aux Peuples, & les r'aſſeura plus fort que iamais à continuër la guerre; comme ils diſoient, pour la liberté de leur Roy, & pour arracher la dangereuſe ſemence de l'Hereſie. Cela vint incontinent aux oreilles des Eſpagnols, qui ne demandoient pas mieux que de gagner temps pour aduancer leurs affaires. Mais le Pape ſur tout en fut extrémement ſatisfait, voyant que la ſucceſſion legitime eſtoit par là ſauuée, & la vraye Religion maintenuë. Le Cardinal de Bourbon eſtant ainſi declaré Roy legitime par le Conſeil de l'Vnion, le Duc de Mayene par vn Edit plein d'oſtentation, & de paroles pompeuſes, exhorta vn chacun à recõnoiſtre le Roy, que Dieu auoit donné à la France, à luy obeyr, & à faire toute ſorte d'efforts, pour le deliurer de la priſon où ſes Ennemis le detenoient. Auecque cela, il voulut qu'en chaque Prouince, tous fiſſent ſerment aux Officiers de la Iuſtice, de viure & mourir en la Religiõ Catholique; Et pareillement de la deffendre & la maintenir; auec vne abolition generale à tous ceux qui dans le terme de quinze iours ſe ſeparant du commerce des Huguenots, ſe reduiroient dans les lieux où l'Vnion Catholique eſtoit la plus forte. Apres que cét Edit fut enregiſtré, & publié au Parlement, il enuoya derechef à Rome le Commandeur de Diu, qui auoit apporté le Monitoire con-

aux Eſpagnols, & au Pape.

Le Duc de Mayene fait publier vn Edit nouueau,

& renuoye à Rome le Commandeur de Diu.

1589. tre le Roy défunt, pour donner aduis au Pape de l'eſtat où ſe trouuoient les affaires, & de la Declaration faite du Roy Charles dixieſme; priant ſa Sainteté, non ſeulement de la vouloir approuuer, mais d'aſſiſter encore d'argent & de gens la commune cauſe de la Religion. Il ſe contenta d'enuoyer deux Courriers, auec des aduis particuliers de toute l'affaire, ſe reſeruant d'y deputer des hommes qualifiez, apres qu'il ſe ſeroit abouché auec D. Iean de Morre, que le Roy Philippe auoit depeſché vn peu auparauant la mort du Roy, & qu'il ſçauoit eſtre preſentement en Lorraine. Car bien que le Roy Catholique ne vouluſt point ouuertement ſe declarer ennemy du Roy Henry III. qu'il reſpectoit en apparence pour pluſieurs raiſons; neantmoins comme il auoit au commencement ſuſcité la Ligue, ſi bien qu'il s'en pouuoit dire Fondateur; & depuis aſſiſté & fortifié le Duc de Guiſe d'vne groſſe ſomme de deniers; ainſi apres la mort de luy-meſme, il auoit fait demeurer à Paris ſon Ambaſſadeur Mendozze, auec ordre exprés de bien prendre garde à tout ce que l'on feroit, & de diſſimuler accortement, ſous pretexte de vouloir appuyer la Religion. Comme en effet, par ſon adreſſe, & par ſon argent, il s'eſtoit ſi bien mis dans l'eſprit des Pariſiens, qu'il n'auoit pas moins de credit & d'authorité chez eux, que les Princes de la Maiſon de Lorraine. Or quoy que le Roy d'Eſpagne n'eut iamais ouuertement enuoyé des gens de guerre à ceux de la Ligue, du viuant du Roy: ſi eſt-ce qu'enfin il permit au Comte Iacques Collate, qui auoit leué pour ſon ſeruice quelques troupes d'Allemans par luy ſoldoyez,

Le Roy d'Eſpagne Fõdateur de la Ligue,

fait demeurer Mendozze à Paris,

& aſſiſte le Duc de Mayene,

d'aller ſeruir le Duc de Mayene, ſous pretexte d'eſtre bon Amy ; Outre, que partie par ſon credit; partie à beaux deniers comptans, il aſſiſta vn Conuoy de Suiſſes & d'Allemans, que le Duc de Brunſvvik, le Comte Charles de Mansfeld, & le Seigneur de Baſſompiere auoient fait en Allemagne en faueur de la Ligue. Mais maintenant que tout ſcrupule auoit ceſſé par la mort du Roy, & qu'il ſe preſentoit vn ſi honorable pretexte d'ayder les Catholiques contre vn Roy Huguenot, & excommunié ; Le Duc de Mayene ſe promettoit que toutes les forces d'Eſpagne luy ſeroient acquiſes pour le ſecours de la Ligue ; & voilà pourquoy il attendoit d'en eſtre plus particulierement eſclaircy par la bouche de D. Iean de Morre, afin d'enuoyer en ſuitte quelque homme d'authorité, pour deliberer conioin-tement des affaires de l'Vnion. 1589.

qui ſe promet d'en receuoir encore plus de ſecours, apres la mort de Henry III.

Le Roy cependant n'eut pas pluſtoſt ſceu la Declaration faite à Paris, & acceptée par tous les autres lieux de la Ligue, touchant le Cardinal ſon Oncle, qu'il reſolut de faire deux choſes. La premiere, comme l'auoit preueu le Duc de Mayene, d'enuoyer du Pleſſis-Mornay ſon Confident à Chinon, où eſtoit le Cardinal, auec ordre de le faire transferer à Fontenay, afin qu'il y fuſt tenu plus à l'eſtroit, & mieux gardé, iugeant ce lieu là plus aſſeuré, pour eſtre fort proche de la Rochelle, & enuironné de tous coſtez des forces des Huguenots. La ſeconde, de faire en ſorte que les Catholiques qui l'auoient reconnu, enuoyaſſent à Rome l'Ambaſſade dont ils eſtoiẽt demeurez d'accord, pour commencer de traitter auecque le Pape, & voir s'il n'y auoit pas.

Nouuelle reſolution du Roy :

Il fait transferer à Fõtenay le Cardinal de Bourbon,

1589. & pense aux moyens de r'asseurer l'esprit du Pape, qui l'ō enuoye Ambassadeur le Duc de Luxembourg.

moyen de le r'asseurer, ou de luy mettre l'esprit en repos. A raison dequoy les Seigneurs Catholiques voulant que cette action se fist par vne personne que sa Naissance & sa Vertu rendissent également recommandable, deputerēt Ambassadeur le Duc de Luxembourg, personnage illustre de sang, doüé de qualitez éminentes, & qui auoit vne grande pratique des affaires de la Cour. En suitte de cette Ambassade, le Roy voulant tesmoigner aux Catholiques, qu'il pensoit à s'acquitter de cē qu'il leur auoit promis, voulut qu'au prochain mois d'Octobre, les Estats se tinssent à Tours, Ville deuenuë la Capitale de son Party, où il y auoit Parlement & Chambre des Comptes. Là il donna des preuues, qu'en cette assemblée il desiroit d'estre instruit en la Religion Romaine par des hommes doctes & deuots, que pour cette fin il fit appeller de tous costez, donnant à connoistre, & par ses paroles, & par de visibles demonstrations, qu'il se vouloit soumettre à la decision qui en seroit faite dans les Estats. Dequoy neantmoins les Huguenots ne demeurent pas d'accord, & asseurent qu'alors, quand il estoit en secret, il disoit, & tesmoignoit tout le contraire. Mais quand il l'eust fait, il n'y auoit pas dequoy s'en estonner, dans l'incertitude où se trouuoient les affaires. Apres auoir mis ordre à ces choses, qui estoient autant de fondemens pour s'establir dans la Royauté; pour n'attendre point d'auoir en queuë l'Armée de la Ligue, qui se preparoit en effet à le suiure en peu de iours, il tourna du costé de Compiegne, menant auec luy le corps du feu Roy, & prit en chemin Meulan, Gisors & Clermont. Il y arriua le

Le Roy tesmoigne de vouloir estre instruit en la Religion Romaine.

s'en va à Compiegne, prend quelques Places,

vingt-quatrieſme d'Aouſt, & mit le corps en depoſt dans la grande Egliſe, auec peu de pompe, la neceſſité du temps ne luy permettant pas d'en faire dauantage. Cela fait, il tira droit en Normandie, auec toute la diligence qui luy fut poſſible. A ſon arriuée en cette Prouince, pour vn commancement de bonne Fortune, il fut ioint par le Capitaine Rolet, homme qui n'auoit pas moins de courage que de bon ſens, qui tenoit alors le Pont de l'Arche, place importante à trois lieuës de Roüen, & qui eſt comme la clef de la Riuiere de Seine. Rolet ayant preſté le ſerment, la mit entre les mains du Roy, lequel entré plus auant dans la Prouince ne fit que trois logemens iuſques à Darnetal, qui eſt à deux lieuës de Roüen. Comme il eut campé deuant cette Ville, où le Comte de Briſſac, & le Duc d'Aumale s'eſtoient iettez, il fit ſemblant de la vouloir aſſieger; non qu'il ne ſçût bien qu'il n'auoit pas les preparatifs, ny les forces neceſſaires à cette entrepriſe, mais ſeulement pour montrer qu'il ne manquoit pas de courage; & amuſer ainſi l'Ennemy, iuſques à ce qu'il euſt pourueu aux choſes qu'il ſe propoſoit de faire. Apres qu'il eut donc campé, & mis le feu aux Moulins, qui eſtoient hors des ramparts, tandis que ſes gens eſcarmouchoient auec ceux de la Ville, il laiſſa le ſoin de l'Armée au Duc de Montpenſier, & au Mareſchal de Biron. Luy cependant auec trois cent Cheuaux, s'en alla iuſques à Dieppe, Ville que tenoit pour luy le Commandeur de Chartres. Comme il en eut bien conſideré l'aſſiette, enſemble l'eſtenduë de ſon Port ſur le bord de l'Ocean, & le pays d'alentour,

1589.

s'achemine en Normãdie,

prend poſſeſſiõ du Pont de l'Arche,

campe deuant Roüen,

s'en va à Dieppe, ſe reſout d'y ſouſtenir le premier effort de la Ligue:

1589. il ſe reſolut d'y amener tout ce qu'il auoit de gens, & d'y ſouſtenir le premier effort de l'Armée de la Ligue. Il ſe r'aſſeura dans ce deſſein, quand il ſe mit à conſiderer que cette Ville, qui regarde l'Angleterre, auoit vn Havre aſſez ſpacieux, pour receuoir vne Armée, quelque grãde qu'elle fuſt ; ſi bien qu'il pouuoit y attendre de la Reyne Elizabeth vn ſecours de gens, d'Artillerie, d'argent, & de munitions ; Qu'au reſte, en cas que les Ennemis le tinſſent de ſi prés, qu'il ne leur pût reſiſter, il auroit moyen de paſſer en Angleterre, pour s'en retourner à la Rochelle, ou en tel autre lieu qu'il iugeroit luy eſtre commode. Il s'encourageoit encore par les Fortifications de la Ville & de ſon Chaſteau ; par ſes vaſtes Fauxbourgs, où ſes gens auoient moyen de loger aſſez à l'aiſe, & par la forte ſituation des auenuës, qui eſtoient telles, qu'on s'y pouuoit deffendre de tous coſtez main à main, ſans ſe reduire dans l'enclos de la place, qu'apres auoir combattu long-temps. Pour toutes ces raiſons il dépeſcha vers la Reyne d'Angleterre Philippe du Freſne, qui ne faiſoit que d'en arriuer, apres y auoir eſté enuoyé par le Roy défunt. Il l'auertit par luy du grand beſoin qu'il auoit de ſon ſecours, & partant qu'il la prioit de le vouloir aſſiſter d'hommes & d'argent. Comme cette dépeche luy eſtoit tres-importante, il la fit auec toute ſorte de ſoins & de diligences. Puis par le moyen de ſa Caualerie, & de la Garniſon de Dieppe, il prit les Villes d'Eu, & de Neuf-Chaſtel, toutes deux foibles, mais aſſez proches de là, ſon deſſein eſtant d'oſter des lieux d'alentour tout ce qui luy pouuoit nuire. Ce qu'il feut pas pluſtoſt

fonde sõ deſſein ſur pluſieurs raiſons:

renuoye en Angleterre Philippe du Freſne,

préd les Villes d'Eu, & de Neuf-Chaſtel,

acheué de faire, qu'il retourna ioindre son Armée, pour la mener à Dieppe, & l'y loger plus commodément. Il partit ainsi de Darnetal le second iour de Septembre, auec quatorze cent Cheuaux, deux Regimens de Suisses, qui faisoient trois mille hommes, ou enuiron, & trois mille Harquebusiers François, si petit estoit le nombre où ses forces se trouuoient reduittes depuis la mort du Roy. Il auoit auecque luy le Duc de Montpensier, qui menoit l'Auant-garde; le Grand Prieur, Comte d'Auuergne, à qui le deplaisir de cette mort, & le desir de la voir vangée auoient fait oublier tous les mécontentemens passez; Armand, Mareschal de Biron, qui gouuernoit tout alors; Charles, Baron de Biron, son fils; Charles de Montmorency, Seigneur de Meru, ou d'Anuille, comme on le nommoit alors, qui cómandoit les Suisses; Chastillon en estoit General de l'Infanterie Françoise; de Rieux, Mareschal de Camp; & Bacqueville, General de la Caualerie; Où se trouuoient encore les sieurs de Rembures, de l'Archant, de Mignonville, de Guitry, de Hallot, & de la Force; les autres Seigneurs & Gentils-hommes, suiuant le premier dessein, estans passez en diuers lieux du Royaume. Auec ces Capitaines, & cette Armée, le Roy arriua prés de Dieppe, où il voulut que le Commandeur de Chates se tint dans la Ville, & qu'il gardast la Citadelle à l'accoustumée, auecque la Garnison ordinaire de deux cent Soldats, & deux Compagnies extraordinaires d'Infanterie Françoise, qui faisoient tous ensemble cinq cens hommes de pied; & luy, auec toute l'Armée, se resolut de tenir la Campagne.

1589.

va reioindre son Armée,

se met en chemin auec elle,

arriue à Dieppe,

& y tient la campagne.

1589. Description de Dieppe.

La Ville de Dieppe est située, comme nous auons dit autrefois, sur le bord de la Mer Oceane, vis à vis de l'Isle d'Angleterre. Au costé droit est le Port, qui s'estendant en demy lune, peut mettre à couuert & à l'abry plusieurs vaisseaux; Au gauche, se void la Citadelle, de forme quarrée, située en vn lieu vn peu haut, auec quatre grosses tours, d'où par vn endroit elle bat la campagne, & par l'autre elle commande la Ville: le plan en est auantageux & fort, pource que du costé qu'elle regarde la Mer, elle est fortifiée de bons dehors, de rauelins, & de plateformes, outre que la Mer luy sert d'vne puissante deffense. Vers la terre ferme le pays est si peu accessible, qu'il est difficile d'y conduire des Armées, & encore plus d'y faire passer l'Artillerie. D'ailleurs, de la façon que les chemins sont faits, ces incommoditez & ces obstacles seruent d'autant de ramparts à la Ville. Car elle est entre deux collines panchantes, rudes, & couuertes d'arbres, qui du bord de l'Ocean s'estendent bien auant dans le pays. Entre l'vne & l'autre est vne estroite vallée, où court la Riuiere de Bethune; qui separant la Ville d'auec vn gros Faux-bourg, qu'on appelle le Pollet, sert comme d'vn Cap au Havre, & par consequent s'engolphe dans la Mer. Par cette Riuiere, quand la Marée est haute, le flux, & le reflux de l'Ocean gagnent vne si large estenduë de terre, qu'ils couurent cette vallée, la rendant toute boüeuse, & pleine de vase, comme si c'estoit quelque profond marécage: Si biẽ que du costé de la Ville il est impossible d'aller par le plat-pays, mais seulement sur les deux collines, & par vn autre chemin; lequel fait en forme de

Forte Citadelle.

leuée,

leuée, mene iusques au bas de la colline, qui est à main gauche, d'où par diuers détours on arriue à la porte de la Ville. L'on n'y peut aller ainsi que par deux chemins, dont l'vn est haut, & l'autre au bas de la colline gauche; le premier desquels conduit tout droit au Faux-bourg du Pollet, separé de la Ville par le port, & par le courant de la petite Riuiere de Bethune. L'eau regorgeant de toutes parts d'vne colline à l'autre, rend le pays tout marescageux; de maniere qu'on n'y peut passer que par vn chemin fort estroit, où il y a plusieurs ponts, à cause que la riuiere est diuisée en diuerses branches. Sur la colline de la main gauche, qui n'est pas moins haute que rude à monter, est le Chasteau d'Arques, éloigné de la Ville d'vn peu plus d'vne lieuë, place également fortifiée, & par l'Art, & par la Nature, qui commande vn gros Bourg de mesme nom, & qui est au dessous vers le mesme chemin, qui du bas de la montagne, & le long de la Riuiere conduit à Dieppe. La colline droite beaucoup plus couuerte d'arbres que l'autre, ne s'estend point iusques à la Ville comme la gauche; mais vne lieuë loin du Pollet, separée par vn grand Vallon, qui aboutit vis à vis d'Arques, où se void à main droite Martingliſe, Village grand & commode, & à gauche vn Hospital de saint Lazare, qu'on nomme communément vne Maladerie.

1589.

Faux-bourg du Pollet.

Chasteau d'Arques.

Martingliſe, Village cõmode.

Le Roy suiuy de ses Capitaines ayant soigneusement reconnu chacun de ces lieux, resolut de se loger à Arques auecque toute l'Armée, pource qu'il iugea que le Duc de Mayene venant à le suiure, n'iroit point par la colline droite, qui ne conduit qu'au Pollet, & par

Le Roy resolu de loger à Arques.

1589. le bois, & par le Vallon; mais qu'il ſuiuroit le droit chemin, pour ſe rendre ſous les murailles de Dieppe. Ce qui fut cauſe que faiſant trauailler promptement toute l'Armée, & ce peu de Payſans qu'il puſt auoir, il enuironna le Bourg & le Chaſteau de lignes de communication, larges de huit pieds, & profondes d'autant, faiſant du terrain qui eſtoit de ſon coſté de bonnes tranchées, qu'il diuiſa par redoutes & rauelins de ſoixante en ſoixante pas; puis ayant fait dreſſer ſes batteries commodement & auec ordre, il logea luy meſme au Chaſteau, auec toute l'Infanterie Françoiſe; & le Mareſchal de Biron dans le Bourg, auec les Regimens des Suiſſes, fermant de cette façon les deux chemins, qui menent du coſté de la terre par le haut & par le bas de la colline. La Caualerie logée en cét eſpace, qui depuis les tranchées s'eſtendoit iuſques à Dieppe, fermant le dos de l'Armée, ſe tenoit preſte à donner, quand il en ſeroit beſoin, & l'on auoit laiſſé pour cét effet aux plus commodes lieux des tranchées, autant de place qu'il en faloit pour faire ſortir à l'aiſe cinquante cheuaux de front, nombre aſſez grand & capable d'executer ce qu'on auroit entrepris. D'ailleurs, on auoit mis ordre qu'il y euſt à Dieppe pluſieurs Vaiſſeaux, afin que de l'Iſle d'Angleterre, & des coſtes de Normandie deuers Caën, ſaint Lo, & Carantan, qui tenoient pour le Roy, ils puſſent conduire les viures neceſſaires à l'entretenement de l'Armée: ce qui auoit vn fort bon ſuccez, pource que le vent ſe trouuoit propre, tantoſt à ramener les barques d'Angleterre, tantoſt à mettre à bon port celles qui venoient de Normandie. Ainſi la ſoldateſque

y fait trauailler aux fortifications,

fait dreſſer ſes batteries,

loge cõmodement la Caualerie,

& pouruoit au conuoy des viures.

estoit secouruë par les vnes & par les autres; outre qu'elle auoit en sa disposition vne estenduë de pays assez grande, pour nourrir abondamment les hommes & les cheuaux de ce qui en prouenoit. 1589.

Troupes enuoyées au secours de la Ligue.

Durant tout cecy, le Duc de Mayene, ayant accueilly le Marquis du Pont, venu de Lorraine, auec vne Armée pour le secours de la Ligue; comme aussi le Duc de Nemours, qui luy auoit amené des troupes du Lyonnois, Balagny Gouuerneur de Cambray, & pareillement la Cauallerie, & les gens de pied Allemans, qui auoient esté leuez par son ordre & par le secours d'Espagne; pour satisfaire à sa reputatiõ, & aux grandes esperances qu'il auoit de vaincre & de chasser le Roy hors de son Royaume, sortit de Paris le premier iour de Septembre. Son Armée estoit de six mille Suisses, de quatre mille Fantassins Allemans, de douze mille Harquebusiers, tant François que Lorrains, & de quatre mille cinq cent Cheuaux. Auecque ces forces, ayant receu à composition les Villes de Poissy, de Mante, & de Vernon, qui se rendirent à luy, & pris en deux iours Gournay, qui luy auoit voulu resister, il marcha en diligence du costé de Roüen; mais il trouua que le Roy en estoit party. Surquoy le Duc d'Aumale l'ayant ioint, auec vn merueilleux accroissement de forces, qui augmentoient d'heure en heure, il se hasta de s'acheminer à Dieppe. Mais il prit vne route toute autre que le Roy & ses Capitaines n'auoient iugé. Car laissant la colline gauche, qui par le chemin d'Arques conduit à Dieppe, & sur laquelle il sçauoit que l'Armée ennemie se tenoit preste; apres s'estre bien logé en

Le Duc de Mayene sort de Paris, auec son Armée.

s'achemine de Roüen à Dieppe.

1589. & fait deſſein de gagner le Pollet.

ſes poſtes, il prit la droite, auec deſſein de gagner le Pollet, de s'en faire maiſtre, & de battre & incommoder l'emboucheure du port. Ce qu'il ſe propoſoit de faire, afin que le Roy ne pouuant ſe ſeruir des Vaiſſeaux, n'y auoir libre l'entrée de la Mer, demeuraſt non ſeulement priué du ſecours qu'il attendoit d'Angleterre, mais qu'il fuſt encore reduit à vne extréme neceſſité de viures, ſe perſuadant que par ce moyen il pourroit vaincre facilement, & venir à bout de cette guerre. Le Roy cependant ſçeut aſſez à temps par Bacqueville, qui auoit le ſoin de battre l'eſtrade, que le Duc de Mayene auoit pris ſon chemin du coſté de la colline droite, par où il iugea tout auſſi-toſt de ſon deſſein; & pour y mettre ordre, laiſſa dans Arques le Maréchal de Biron auecque les Suiſſes, mille Harquebuſiers, & ſix cent Cheuaux; non ſeulement pour empeſcher (comme ç'auoit eſté ſon premier deſſein) que l'ennemy ne paſſaſt par là, mais encore afin que luy-meſme par la vallée puſt s'auancer au bas de la colline droite, y fortifier de tranchées la Maladerie, & en ſuitte tirer vne autre ligne vers le panchant du Vallon, pour fermer doublement le paſſage au Duc par cét endroit-là, & empeſcher qu'il ne puſt gagner du coſté de la colline droite. Car en ce faiſant, il auroit pû ou attaquer l'Armée dans ſes fortifications; ou ſe mettant au milieu, la reduire à l'eſtroit, & la ſeparer de la Ville. Apres auoir pourueu de cette façon aux choſes de dehors, le Roy auec le reſte de la Caualerie & des Harquebuſiers Frãçois paſſant par la Ville, s'en alla en diligence au Pollet. Là continuant iour & nuit le trauail commencé, à quoy les Seigneurs & les

Le Roy laiſſe dãs Arques le Maréchal de Biron.

taſche de fermer doublement le paſſage au Duc.

s'en va au Pollet.

Capitaines ne s'employerent pas moins ardâment que les habitans & les plus ſimples ſoldats, enuironna tout le Faux-bourg d'vne profonde tranchée, laquelle aboutiſſant en forme d'eſperon, faiſoit vn angle, à la pointe duquel fut reduit en Forteresſe vn grand moulin, qu'ō remplit de terre, & qui fut enclos de bonnes paliſſades ; Où apres qu'il eut fait mettre ſix petites pieces d'Artillerie, il fut loger en ce Fort, auec tout ce qu'il auoit de gens. Le Duc de Mayene, qui pour l'embarras du canon, & la difficulté du chemin, rude & raboteux, n'auoit pû marcher que fort lentement, arriua vn Mercredy troiſiéme iour du mois, à la veuë du Pollet. Il y demeura plus de trois heures auec ſon Armée en bataille, pour voir ſi le Roy ne ſortiroit point de ſes tranchées pour en venir aux mains, & fit cependant courir par tout ſes Cheuaux-legers, les vns conduits par le Duc de Nemours, & les autres par le Comte de Sagonne. Le Roy pourtant ne voulut pas aller ſi viſte, & s'auiſa de ménager ſes forces, qui eſtoient beaucoup moindres que celles du Duc de Mayene. Car il n'auoit en tout que ſept mille ſoldats, y comprenant meſme ceux qui eſtoient dans Arques ; Au lieu que l'Armée du Duc eſtoit preſque de trente mille Hommes, ou Fantaſſins, ou Gens de Cheual, & pourueuë d'vn grand attirail de munitions & d'artillerie, Se tenant donc dans ſes Forts, il fit ſortir ſeulement les Cheuaux-legers, commandez par le Grand Prieur, & apres eux les Compagnies de Lances des ſieurs de l'Archant, & de la Force, pour faciliter la retraite quand il en ſeroit beſoin. Tout ce temps-là, durant lequel l'Armée de la Ligue tint

1589.

le fortifie,

& prend poſte auecque ſes gens.

forces du Roy beaucoup moindres que celles du Duc de Mayene.

Rudes eſcarmouches de part & d'autre.

1589. ferme, se passa en escarmouches, qui se grossissoient quelquefois si fort, que les moins experimentez croyoient à tout coup que les Capitaines en deussent venir à vne bataille; Et bien qu'en ces legers combats, ceux du Party du Roy eussent l'auantage la plûpart du temps, si est-ce qu'il n'y eut pas grande perte d'vn costé ny d'autre.

Le Duc de Mayene loge toute sõ Armée à Martingliſe,

Le Duc de Mayene iugeant bien que le Roy ne donneroit iamais bataille s'il n'y estoit contraint, se retira sur la colline, à la faueur des Forts & des tranchées, puis logea toute l'Armée à Martingliſe. En suitte de cela, cette mesme nuit il fit reconnoistre le Pollet, & le trouua si bien fortifié, qu'il estoit presque inaccessible de tous costez, pource qu'il commandoit la plaine entiere, & que les Forts estoient deffendus de l'Artillerie de la Ville. Ne voulant donc rien hazarder, il resolut de passer la colline gauche, pour faire en sorte, ou d'auoir le Chasteau d'Arques, ou d'assieger l'Armée Royale, ou bien de l'attirer au combat, à force de la reduire à deffendre ses postes. Car il auoit si bonne opinion de la valeur & du nombre de ses gens, qu'en cas qu'il ne pust faire autre chose, il se proposoit de ne point marchander à s'en aller attaquer le Roy dans ses propres logemens. Durant ces choses, le Mareschal de Biron ayant gagné la Maladerie, fit faire en diligence de fort grands retranchemens, où il mit douze Compagnies de Suisses, & trois cens Harquebusiers François. A quoy ne se fiant pas entierement, il voulut qu'on fist encore plus bas vne autre grande & haute tranchée, éloignée de la premiere vn peu moins que de cinq cent pas, où entrerent les

fait diuers dessseins,

& se propose de forcer le Roy dãs ses logemens.

Retranchemens faits par le Mareschal de Biron.

Suiſſes de la garde du Roy. Le Duc ayant fait repoſer ſes ſoldats trois iours durant ; la nuit qui preceda le dix-ſeptiéme du mois, marcha en bataille auec toute ſon Armée, ſans aucun bruit, ny de trompettes ny de tambours. Il laiſſa derriere luy le Pollet, & s'en alla de l'autre coſté des tranchées du Roy; puis le lendemain au point du iour, il parut au bas de la colline, qui regarde la plaine, auec deſſein de paſſer les ponts, auant qu'on l'euſt apperceu, & de gagner le haut du coſté gauche, ſans que perſonne s'y oppoſaſt: Cela n'arriua pas neantmoins, dautant qu'il ſe trouua preuenu par la diligence du Roy. Car le ſoir il s'en alla ſourdement à Arques, où dés auſſi-toſt qu'il fut auerty de la marche du Duc, dont il eut auis long-temps auant qu'il fuſt iour, il diſpoſa auec vn merueilleux ordre tous ſes ſoldats, les vns aux auenuës des ponts, où eſtoit le Grand Prieur, auec les Cheuaux-legers, & les ſieurs de l'Archant & de la Force, auec leurs compagnies de Lances ; les autres au milieu de la plaine, où auoit pris poſte l'Infanterie Françoiſe parmy la vaſe & les marais; pluſieurs au bas du chemin de la colline gauche, occupée par le Duc de Montpenſier, par la Nobleſſe, & par les compagnies d'Arambures, de Hallot, & de Mignonville ; & d'autres encore ſur la meſme colline, où paroiſſoit le Mareſchal de Biron, auec vn eſcadron de Suiſſes, ſoûtenu par les Harquebuſiers. L'Artillerie d'Arques eſtoit toute tournée du coſté de la Plaine, vers la ſeconde tranchée, derriere la Maladerie ; & le Colonel Galati regardoit les ennemis de front, d'où les Suiſſes auec leurs mouſquets pouuoient battre & incommoder beaucoup l'Armée de

1589.

Marche de l'Armée du Duc,

qui ſe trouue trompé en ſon deſſein.

Le Roy range ſes gens en bataille.

Artillerie d'Arques.

1589. la Ligue, à meſure qu'elle deſcendroit. Le Duc de Mayene trouua les ennemis tellement rangez, & ſi bien en deffenſe, que pour ne combattre tout d'vn temps, au grãd des-auantage des ſiens, & contre vne Armée, qui ferme en ſes ordres, eſtoit toute preſte à donner, il ſe reſolut incontinent de faire retraitte. Car l'experience luy apprenoit, qu'il n'y auoit aucun moyen de trauerſer la plaine, & de monter à la colline gauche, ſi l'on ne gagnoit premierement les deux tranchées du Roy, qui d'vn lieu haut éleué nuiſoient beaucoup à ceux d'en bas, & battoient en ruyne dans la campagne; Ce qui l'obligea de retourner au logement de Martingliſe, où pour tenir le Roy dans l'incertitude, & empeſcher qu'il ne pûſt reconnoiſtre de quel coſté il vouloit donner, il fit faire pluſieurs eſcarmouches, tantoſt vers le Pollet, & tantoſt vers les tranchées. A la fin, le matin du vingt-vniéme, iour de S. Matthieu, il reſolut de tenter fortune, & commanda pour cét effet au Comte de Belin, l'vn des Mareſchaux de Camp, qu'auec le Regiment des Allemans, du Comte Iacques de Collalte, & les Regimens d'Infanterie de Tremblecourt, & de la Chaſtaigneraye, il s'en allaſt tout droit inueſtir la Maladerie, pour commencer l'attaque par là. Le Comte mena ſes gens le plus ſecrettement qu'il puſt, par vn chemin couuert & mal-aiſé, iuſques à ce qu'il ſe vid aſſez prés des tranchées. Mais alors les Allemans laſſez du voyage, & de la difficulté des lieux, outre qu'ils jugeoient que l'attaque ne ſe feroit qu'auec peine, à cauſe de la hauteur de la tranchée, s'auiſerent d'auantager leur entrepriſe par le moyen de l'adreſſe, ſi toutefois la tromperie ſe

Le Duc de Mayene fait retraitte,

& s'en retourne à Martingliſe.

Il fait commẽcer l'attaque par le Comte de Belin.

Stratageme des Allemãs de la Ligue.

Ils font ſemblant de ſe vouloir-

se peut ainsi appeller. Ils mirent donc leurs chapeaux sur la pointe de leurs picques; & en leuant les mains, donnerent à connoistre par là, que leur dessein estoit, non pas d'assaillir & de combattre ce poste, mais de se ietter dans le Party du Roy. Ce que les autres ayant creu d'autant plus facilement, que le bruit couroit par tout qu'ils ne cherchoient qu'à se reuolter, pource que le Duc ne les payoit point, ils les laisserent venir iusques sur la tranchée, sans les en empescher, & sans leur faire aucun mal. Apres qu'ils y furent arriuez, & qu'ils eurent confirmé de bouche ce qu'ils auoient fait entendre par signe, ils furent aydez à monter sur la tranchée par les soldats de la mesme Nation, qui leur donnerent la main. Mais ils ne furent pas plustost en haut, que tournant la pointe de leurs picques, & des armes plus courtes, ils se mirent à charger les Suisses & les François; qui pour n'auoir prests leurs mousquets ny leurs harquebuses, se voyans ainsi surpris, & (comme ils disoient) trahis & assassinez, tournerent le dos sans resistance, & ainsi pleins de terreur & de confusion, commencerent à prendre la fuitte vers le penchant de la colline, pensant d'estre plus en seureté dans la plaine. Tramblecourt & la Chastaigneraye diuisez en deux Escadrons volans, voyans ce commencement, sortirent du bois tout aussi-tost; & sans perdre temps coururent à toute bride vers la mesme tranchée; où s'estans mis à costé du Bataillon Allemand, ils donnerent ensemble auec chaleur sur la seconde tranchée, leur courage & leur fougue s'augmentant par le bon succez que les leurs venoient d'auoir. Cependant le Maréchal de Biron estoit là

1589. tendre à ceux du Party du Roy,

qui les reçoiuét dans leurs trâchées,

& sont par eux chassez de leur poste,

Le Maréchal de Biron

1589. couru, pour encourager le Colonel Galati, à la deffense des retranchemens; mais pour la surprise de la Maladerie, l'attaque fut si soudaine & si rude, que les Suisses des Gardes commencerent à plier, & le Maréchal de Biron fut ietté de son cheual en bas; Tellement que ce poste fut gagné par les Ennemis, auec vne incroyable viteſſe. Le Duc de Mayene ayant sceu que les siens auoient si bien commencé, ne voulut point negliger vne si belle occasion, & fut d'auis d'aller plus auant. Il commanda pour cét effet au Duc de Nemours, & au Comte de Sagonne, d'auancer auec leurs Cheuaux-legers, à la main droite des tranchées, qu'on auoit déja gagnées; au Duc d'Aumale, qu'il tirast à gauche, auec douze cent autres Cheuaux; & luy par mesme moyen, autant que l'assiette du lieu le pust souffrir, suiuit auec le reste de l'Armée, diuisée en plusieurs escadrons. Le Roy bien faſché d'auoir inopinément perdu les tranchées, voyant que la neceſſité l'obligeoit de combattre à toute force, incita par des paroles preſſantes le Duc de Montpensier à s'en aller contre le Duc d'Aumale; & le grand Prieur à charger d'vn autre coſté le Duc de Nemours, & les Cheuaux-legers de la Ligue. Alors le grand Prieur, ieune d'années, mais desireux de gagner de l'hõneur, & de faire quelque hardy coup de sa main, pour vanger la mort du Roy * en quelque façon, se mit à la teſte de sa Compagnie, & baiſſant à mesme temps la viſiere de son heaume, commença de galoper contre l'ennemy. Mais dés qu'il euſt apperceu le Comte de Sagonne, qui menoit vn eſcadron de Caualerie, il l'appella par son nom, & luy preſenta vn deffy.

vient inutilement au secours des Suiſſes.

Le Duc de Mayene fait auancer les Cheuaux-legers,

dont le Roy fait ſouſtenir l'effort vaillamment,

* *Henry III.*

Le grand Prieur preſente vn deffy à Sagonne,

Le Comte l'accepta tout auſſi toſt, auec vn courage reſolu, & ainſi l'vn & l'autre ſe chargerent ſi vertement, que le grand Prieur chancela deux ou trois fois, & fut ſur le point de choir d'vn coup de piſtolet, qu'il receut au deſſus de la viſiere de ſon heaume: mais enfin, le Comte de Sagonne bleſſé de deux balles au coſté, & en la cuiſſe gauche, tomba mort de deſſus ſon Cheual. La Caualerie du Roy ne témoigna pas moins de valeur que ſon Capitaine, à donner dans celle des ennemis; Toutefois le nombre en eſtoit ſi grand, ioint que pour les ſoûtenir, le Duc de Mayene auoit enuoyé en queuë deux Compagnies de Reiſtres, que ceux du Party du Roy furent contraints de faire retraite. Et pource qu'en la faiſant ils ne laiſſoient pas de s'opiniaſter à la reſiſtance, ils ſe trouuerent pouſſez de furie iuſques au bas de la colline, ſur le poinct que l'Artillerie d'Arques y arriuoit, pour deffendre les ſiens, & arreſter la violence des Ennemis dans la chaleur de ce combat, qui de part & d'autre fut rude & ſanglant, & où fut tué Bacqueville, Lieutenant general du grand Prieur. D'ailleurs, le Duc de Montpenſier ayant fait rencontre des Fuyards, qui auoient abandonné les tranchées, d'où ils ſe retiroient auec precipitation du coſté de la plaine, fut ſi fort choqué, & mis en deſordre par eux-meſmes, qu'il eut toutes les peines du monde à ſe déuelopper de cét embarras; Et bien qu'il fuſt là venu auecque deſſein de ſe meſler dans l'Eſcadron que conduiſoit le Duc d'Aumale, il ne le fit pas neantmoins; & s'épouuentant à cauſe d'vn ſi grand nombre de gens, ſe mit à faire des caracols, & à donner le coup de

1589. qui le iette mort de ſon cheual en bas.

Efforts de la Caualerie du Roy;

Sanglante meſlée,

où Bacqueville eſt tué.

Le Duc de Mõtpenſier embarraſſé par les fuyards.

1589. faite vne retraitte hazardeuſe.

piſtolet en ſe retirant auecque ſes gens par le bas de la colline, où la Caualerie le pourſuiuit furieuſement, & à toute bride. Cependant le Roy, qui ſe trouuoit entre ces deux troupes, & qui pour donner les ordres s'eſtoit aduancé ſans y penſer juſques ſur la colline gauche, ſe vid ſi fort engagé au milieu des Ennemis, qu'eſtant preſque abandonné de tous, & ne pouuant ſe reſoudre à la fuitte, il ſe croyoit perdu tout à fait : Tellement que par cris, par prieres, & par menaces, il s'efforçoit tantoſt d'arreſter l'vn, tantoſt de remettre l'autre, ſe plaignant tout haut, *de ce qu'en toute la France il ne ſe trouuoit point cinquante Gentils-hommes, qui euſſent aſſez de reſolution & de courage, pour mourir auec leur Roy.* Et à vray dire, il n'y eut perſonne qui n'aduoüaſt, que ſi le Duc de Mayene ſe fut aduancé aſſez à temps auec le reſte de l'Armée, le Roy eut eſté deffait aſſeurément ce jour là, & tous ſes gens auec luy. Mais comme il conduiſoit la Caualerie par vn chemin difficile, & plein d'embarras, l'apprehenſion qu'il auoit de la mettre en deſordre, le faiſant marcher lentement, pour en reuoir les files, donna tẽps au Roy de ſe remettre. Car cependant le Seigneur de Chaſtillon, auec deux Regimens d'Infanterie Françoiſe, quitta la colline gauche, où du commencement il s'eſtoit logé; puis attiré par l'extrême peril où il voyoit ceux de ſon Party, il s'en alla le plus viſte qu'il pût du coſté de la Bataille : Et alors criant au Roy; *Courage, SIRE, nous voicy pour mourir auec vous*; il chargea ſi rudement le Regiment de Tremblecourt & de la Chaſtaigneraye, qu'ayant fait priſonnier le Comte de Belin, auec le Colonel des Lorrains, taillé en pieces

Le Roy ſe trouue engagé au milieu des Ennemis :

Ses paroles genereuſes :

Il ſe remet heureuſement ;

eſt ſecouru par Chaſtillon, qui taille en pieces plus de trois cẽt des Ennemis ;

plus de trois cent des leurs, il chassa les autres hors des tranchées. Ainsi la face des choses se changeant en vn moment, le Maréchal de Biron, apres estre sorty hazardeusement d'entre les mains des Ennemis, arresta auec le Colonel Galati les Suisses fuyards; qui retournant sur leurs pas auec autant d'asseurance & de fierté qu'ils auoient eu de haste de s'enfuir auparauant, s'en allerent ioindre Chastillon, qui auoient déja pris la premiere tranchée, & se remettoit en ordre pour donner l'assaut à la Maladerie. Le Roy s'estant là courageusement auancé luy-mesme, y fit mettre pied à terre au Baron de Biron, & à quelques cent Gentils-hommes, accourus de diuers endroits, pour se ranger prés de luy; & les ayant mis aux premieres files de son Infanterie, leur dit qu'ils donnassent tout d'vn temps sur la tranchée. Cet assaut, qui dura bien vn quart d'heure, fut sanglant & furieux: mais les Lanskenets de Collalte, aussi lassez du combat que du chemin, & chargez de toutes parts, plierent enfin. Il en demeura plusieurs sur la place; & les autres, ou repoussez, ou chassez, abandonnerent le poste de la Maladerie, les picques des Suisses, & les harquebusades des François les hastant de fuïr, auec autant de viteſſe, qu'ils auoient eu de ruse & de facilité à les surprendre. 1589.

& qui est ioint par les Suisses.

Deffaite d'vne partie des Lanskenets de Collalte.

Durant que cela se passoit, le Roy, dont la merueilleuse diligence suppléoit par tout à ce besoin, courut à la teste du Duc de Montpensier, suiuy de soixante Cheuaux, qu'il auoit ramassez auec grande peine, & s'en alla vigoureusement attaquer l'Escadron du Duc d'Aumale, qui déja couroit en bas de toutes

Le Roy attaque, & bat l'Escadron du Duc d'Aumale.

1589. parts comme Maiſtre de la Campagne; ſi bien qu'apres trois quarts d'heure de combat opiniaſtré, il paſſa d'vn bout à l'autre à trauers ſes gens, & les mena battant iuſques au haut de la colline. D'vn autre coſté le grand Prieur, qui d'abord auoit eſté contraint de ſe retirer, eſtant ſecouru au beſoin par les compagnies de Lances de l'Archant, de Montataire; * & de la Force, qui eſtoient paſſées les dernieres à la Bataille, fit en meſme temps tourner le dos à la Caualerie legere de la Ligue, & ainſi à toute bride, elle ſe retira ſur le chemin, qui du lieu du combat conduiſoit à Martingliſe. Le Duc de Mayene ſe preſenta en vn temps auquel ſa Caualerie ſe retiroit de meſme, & où les ſoldats du Roy auoient regagné les tranchées. Ce qui fit, qu'apres auoir conſideré qu'il ſe faiſoit tard, que ſes gens eſtoient laſſez de combattre, que ſes munitions de guerre, qu'on auoit eſté contraint de laiſſer derriere, à cauſe des incommoditez du chemin, ne paroiſſoient point, & que l'Infanterie en manquoit, ayant employé ce qu'elle en auoit à combattre toute la journée; il fit ſonner la retraite, & ſe rendit à ſon premier logement.

* *L'Autheur dit de Monſaré.*

Le grãd Prieur met en déroute les Chenaux legers de la Ligue.

I'on ſonne la retraite.

Voilà quelle fut la dangereuſe journée d'Arques, où l'on combattit depuis le matin iuſques au ſoir, auec vne Fortune diuerſe, & vn ſuccez ſi diſſemblable de ſon commencement, qu'au ſoir le Roy dit tout haut; *Que le Duc de Mayene n'eſtoit pas ſi grand Capitaine que l'on croyoit, ou que luy portant du reſpect, il l'auoit reſerué pour vne meilleure occaſion.* Les plus experimentez ne douterent point que la Victoire ne fut demeurée du coſté du Roy: car bien que l'euenement eut eſté diuers, il

Journée d'Arques aduantageuſe au Roy.

Ses paroles.

auoit neantmoins deffendu les postes, & empeſché les ennemis de paſſer ſur la colline d'Arques, ce qui eſtoit leur intention principale. Et toutefois le Duc de Mayene ne laiſſa pas de publier hautement; *Que le ſuccez en auoit eſté aduantageux pour luy*, confirmant ſon dire par vne Cornette, & trois Drapeaux, que ſes Soldats auoient gagnez à la priſe des tranchées, & qui furent depuis portez à Paris auecque beaucoup d'oſtentation. Il y eut, de ceux de la Ligue, plus de ſix cent hommes tuez, entre autres le Comte de Sagonne, & le Baron de S. André; du coſté du Roy, il n'en demeura que deux cent ſur la place. Il eſt vray qu'on y perdit beaucoup en la mort de Bacqueville, Soldat reſolu, ſoigneux, vaillant au poſſible, & vrayment propre à commander la Cauallerie-legere, où le courage, le ſoin, & la diligence ſont neceſſaires. Ce ne fut pas encore vn petit accident, que celuy qui arriua au ſieur de Montataire, Lieutenant de la Compagnie du Prince de Condé, qui receut à la jambe gauche vne mouſquetade, dont on ne le pût ſi bien penſer, qu'il n'en demeuraſt eſtropié tout à fait. La nuit ſuiuante, le Duc reſolu de faire vn dernier effort, afin de chaſſer, ou de tirer le Roy hors de ſes poſtes, ſe reſolut de paſſer de l'autre coſté de Dieppe, non par les chemins ordinaires, mais par vn autre plus long. Car ayant fait vn large circuit à l'entour des deux collines, apres trois diuers logemens, il arriua le vingt-quatrieſme du mois proche des murailles de la Ville, tirant vers la Tramontane, à coſté de la Citadelle; & auec vne merueilleuſe viteſſe, fit ce meſme ſoir pointer huit canons, dont le lendemain matin il com-

1589.

Vanité du Duc de Mayene.

Nombre des Morts de part & d'autre:

Dernier effort du Duc:

Il arriue prés de Dieppe,

1589. mença de battre les maisons de la Ville. Mais dés que le Roy vid que l'Armée de la Ligue prenoit cette route, il laissa dans Arques pour la deffendre, le Seigneur d'Anville, auec le Regiment du sieur de la Garde, quatre Enseignes de Suisses, & soixante Cheuaux; puis il tira droit à Dieppe, auecque toute l'Armée; & aprés s'estre logé dans les Faux-bourgs, pource qu'ils estoient deffendus par les coups qu'on tiroit de la Citadelle, il fit faire des escarmouches de toutes parts, pour empescher par ce moyen la batterie des Ennemis. Ceux de la Ligue en firent de mesme de leur costé, iusques à ce que le combat fut interrompu par vne chose extraordinaire, & qui ne leur causa pas vn petit dommage. Car le Roy ayant fait auancer iusques au milieu de la campagne le Baron de Biron, auec vne bonne trouppe de gens de cheual, soit que le Duc de Mayene se fâchast de ce que leur temerité les portoit si auant, soit qu'il se persuadast qu'ils se fussent engagez ainsi sans y penser; tant y a, qu'il enuoya deux gros Escadrõs de Caualerie pour les attaquer. Mais à leur arriuée, ceux du Party du Roy s'estans ouuerts des deux costez, auec vne prompte adresse, il se trouua qu'au milieu d'eux il y auoit deux grandes couleurines, qui à mesme temps s'estans mises à tirer sur les Ennemis, en tuerent plusieurs, & mirent en déroute les autres, qui furent contraints de se retirer; Artifice adroit, à vray dire, & qui ne fut pas vne petite merueille à ceux qui virent escarmoucher de cette sorte deux si grandes Machines, au milieu de la Caualerie. Cette nouuelle maniere de conduire agilement l'Artillerie pesante, estoit de l'inuention de Char-

où le Roy s'achemine aussi.

Escarmouches diuerses.

Stratagesme de guerre,

dommageable aux gens du Duc,

les Brisé, Canonnier Normand; qui aprés auoir nauigué long-temps aux Indes Occidentales, dans des Vaisseaux des Corsaires, & s'estre adonné à manier le Canon durant tout le cours des Guerres ciuiles, rendit ce seruice, & plusieurs autres à sa Patrie, pour lesquels il se mit dans vne haute estime, & par son gand esprit, & par sa longue experience. Tandis qu'on s'entretenoit ainsi par de furieuses escarmouches, & que l'on oyoit de toutes parts le bruit de l'Artillerie au tour des murailles de la Ville, le Duc de Mayene s'auisa soudainement de faire attaquer les tranchées, & le Chasteau d'Arques par le Duc d'Aumale, auec son Arriere-garde, où il auoit mis pour cét effet le Regiment des Vvalons, celuy des Lorrains, & les Lanskenets de Collalte, par où il se promettoit d'emporter le Chasteau, & de tenir assiegé le Roy dans l'enclos de la Ville: mais on luy resista si bien, qu'apres deux heures d'assaut redoublé, ses Fantassins furent contraints de se retirer, auec perte de plus de cent Soldats, & de deux Capitaines. Les gens que commandoit d'Anville, s'y trouuerent encore assez mal-traitez; & quoy que le lieu fust aduantageux, à cause de ses fortifications, & de son assiette, cela n'empescha pas neantmoins, qu'il n'y mourut plus de soixante hommes de pied, & deux Capitaines Suisses; outre que le Colonel la Garde y fut grandement blessé en vne cuisse. Or bien que le Roy, & son Armée, eussent toûjours combattu auecque beaucoup de bon succés, & chassé les Ennemis de tous les lieux où ils les auoient attaquez, si est-ce qu'ils se sentoient doublement fatiguez, & pour estre toûjours sous les ar-

1589. Charles Brisé excellent Canonnier.

Le Duc d'Aumale attaque le Château d'Arques,

est contraint de se retirer,

& perd plusieurs de ses Soldats.

Double incommodité dans l'Armée du Roy.

1589. mes, à raiſon de leur peu de nombre, & pour n'auoir aucuns viures. C'eſtoit enuiron la fin d'Octobre, où les vents & les pluyes commençoient à les incommoder ; & où les Vaiſſeaux ne pouuoient, ny ſi aiſément nauiguer, ny le pays tout ruiné, fournir les choſes neceſſaires, pour la nourriture des hommes & des cheuaux, qui ſe rendoient à force d'auoir pâty. Toutes les eſperances du Roy conſiſtoient au ſecours qu'il attendoit de deux endroits differents. Il auoit eſcrit au Duc de Longueville, & au Mareſchal d'Aumont, qu'ils euſſent à ioindre leurs forces enſemble, & à le venir trouuer, iugeant par les apparences, que le Duc de Mayene, ne ſe voudroit point laiſſer aſſieger de deux Armées, bien que moins fortes que les ſiennes, & qu'il decamperoit à leur arriuée. D'ailleurs, il ſçauoit qu'en Angleterre il ſe faiſoit vn embarquement de quatre mille hommes de pied, & de pluſieurs munitions, que la Reyne d'Angleterre luy enuoyoit : par où il eſperoit que les forces de ſes gens ſeroiẽt augmentées, & leur fatigue amoindrie ; ne doutant point qu'auecque l'Armée Angloiſe ne luy vinſſent des viures en abondance ; qui ſeruiroient durant pluſieurs iours à l'entretenement de ſes troupes. Neantmoins, comme les choſes qui regardent la Nauigation ſont incertaines, le Duc de Longueville, & le Mareſchal d'Aumont arriuerent les premiers, contre l'opinion commune. S'eſtans ioints enſemble auec le Comte de Soiſſons, venu de Bretagne, où il eſtoit priſonnier, & auec la Noüe, ils haſterent ſi bien leur voyage, que le vingt-ſixieſme du mois, ils logerent à ſix lieuës du camp de la Ligue. Alors le Duc de

Il attend du ſecours de deux endroits differents.

Il arriue au Roy de nouuelles forces,

Mayene, & pour ne se laisser inuestir, & pour auoir desia perdu toute esperance de pouuoir faire quelque progrez à Dieppe, decampa le matin du vingt-huitiesme, & prit la route de Picardie, pour aller au deuant des forces qui luy venoient de Flandres, & que le sieur de la Motte amenoit à son secours, par l'ordre exprés du Roy Catholique, 1589. qui font que le Duc de Mayene se retire.

Le iour d'apres, les forces du Duc de Longueville, & du Mareschal d'Aumont, se trouuerent iointes à celles du Roy; qui laissant au Mareschal de Biron la garde de Dieppe, sortit auec cinq cent Cheuaux, & deux mille hommes de pied, pour les aller rencontrer. Il suiuit la piste de l'Armée de la Ligue; & auant que passer la Riuiere de Somme, il reprit la Ville d'Eu, & le Chasteau de Gamaches, se seruant fort à propos de l'occasion, tandis que le Duc, l'Armée duquel diminüoit de iour en iour, à cause des Soldars qui se débandoient, ne pensoit qu'à son voyage, & qu'il s'esloignoit insensiblement, marchant touſiours en corps & serré. De cette façon, sans aucune perte de ses gens, il arriua dans Amiens, Ville principale de Picardie. Il y fut receu auec pompe par les Bourgeois; qui furent tous au deuant de luy iusques hors des portes, où ils luy offrirent le Daiz, comme s'ils l'eussent presenté au Roy, suiuant la coustume, afin qu'il luy pleust marcher dessous. Ce qu'il refusa de faire; & par vne action si modeste, il donna des preuues d'vne haute prudence, & d'vne grande moderation. Pendant qu'il seiournoit à Amiens, pour y regler les affaires de la Ville, & celles de son Armée, on vid arriuer à Dieppe quatre mille Anglois, & mille Escossois, que la

Ionction des troupes.

Le Roy reprend la Ville d'Eu, & le Chasteau de Gamaches.

Reception faite au Duc de Mayene par ceux d'Amiés,

& sa moderatiõ.

Secours d'Angleterre arriué à Dieppe;

1589. Grande satisfaction des Soldats.

Reyne Elizabeth y enuoyoit. Alors le Roy, à qui la Fortune commençoit déja de montrer de toutes parts vn visage fauorable, se remit en chemin auec son Armée. Ce ne fut pas sans de grands témoignages de joye que les Soldats receurẽt ce secours, parce qu'il ne leur vint pas seulement vne grande quantité de viures, mais encore de l'argent, que le Roy leur fit distribuër à l'heure mesme. Tellement qu'encore qu'il n'y en eut pas beaucoup, si est-ce que pour leur auoir esté donné si à point, ils en demeurerent tous fort satisfaits & contens.

Le Roy se resout d'aller assaillir les Faux-bourgs de Paris;

Apres que les Anglois eurent pris vn peu de repos, & que ceux qui s'estoient trouuez aux occasions de Dieppe se furent remis le mieux qu'ils pûrent de la fatigue soufferte, le Roy pour ne perdre temps, & pour se preualoir de l'absence du Duc de Mayene, qui estoit assez loin auec son Armée, se resolut d'aller assaillir les Faux-bourgs de Paris. Ce qu'il n'entreprit pas toutefois pour aucune esperance qu'il eust formée de prendre la Ville, par le moyen de quelque accident tumultuaire & inopiné, ou de l'alarme du peuple (chose que luy-mesme & tous ses Capitaines tenoiẽt pour impossible) mais plûtost, afin que par le sac des mesmes Faux-bourgs, pleins de richesses de long-temps amassées, il pust subuenir à l'euidente necessité de son Armée. Car en effet, & les Gẽtils-hommes, & les simples Soldats, estoient tous reduits à vne extrême necessité d'argent, & si déchirez, à cause de la fatigue, & des pluyes continuelles, que non seulement les harnois des cheuaux, mais les habillemens des hommes, leurs armes, & tout le reste de leur

équipage s'en reſſentoient. Auec ce deſſein, il partit de Dieppe le dix-neufiéme d'Octobre, ayant ſous ſes Enſeignes vingt mille hommes de pied, trois mille Cheuaux, & quatorze groſſes pieces d'Artillerie. Il prit la route de Paris à petites iournées, apres auoir enuoyé deuant le grand Prieur, & le Baron de Givry, mis à la place de Bacqueville, auec les Cheuaux legers. Le Comte de Soiſſons & le Maréchal d'Aumont menoient l'Auant-garde. La Nouë & le Mareſchal de Biron eſtoient dans le corps de Bataille auec le Roy; & le Duc de Longueville conduiſoit l'arriere-garde. L'Armée tenant cét ordre, arriua au Pont de l'Arche, où le Duc de Montpenſier paſſa la Seine, ſuiuy de trois cent Cheuaux, auec leſquels il tourna du coſté de Normandie, pour s'en aller à Caën, & prẽdre garde aux affaires de la Prouince, où les forces de la Ligue ſe faiſoient ſentir. Mais enfin, le dernier iour d'Octobre le Roy & l'Armée logerent à vne lieuë des Fauxbourgs de Paris. Le tumulte du peuple y eſtoit grand, & les Princeſſes fort en peine de voir le Duc de Mayene éloigné, & le Roy arriué, auec deſſein d'aiſſaillir la Ville, en vn temps auquel ils ſe perſuadoient tous qu'il eſtoit aſſez empeſché à ſe deffendre luy-meſme, & où pour la foibleſſe de ſes forces ils s'imaginoient qu'il deuſt eſtre deſia deffait, ou chaſſé loin du Royaume. Car le Duc de Mayene ventant hautement au peuple la force de ſes Armes, auoit eſcrit du Camp de Dieppe à Paris; *Que dans peu de iours, il ameneroit le Roy priſonnier, ou le contraindroit de s'enfuir honteuſement en Angleterre.* De maniere qu'à preſent voyant les choſes ſi changées, la Ville dépourueuë

1589.

ſe met en campagne auecque ſes troupes.

Ordre de l'Armée.

Le Duc de Montpenſier prend la route de Normandie.

Grande eſmotiõ dans Paris;

Vaine eſperance du Duc de Mayene.

1589. de gens de guerre, & hors d'eſperance de tout ſecours, ils auoient l'eſprit trauaillé d'eſtranges inquietudes, & plein de frayeur, principalement quand ils ſe repreſentoient de n'auoir aucun Chef d'authorité, qui puſt commander au peuple, & pouruoir aux autres choſes neceſſaires. Car bien que D. Bernardin de Mendozze, Ambaſſadeur d'Eſpagne, employaſt toute ſa grauité pour les conſoler, & qu'il les aſſiſtaſt le mieux qu'il pouuoit: Ce n'eſtoit pourtant pas vn homme en qui les Pariſiens ſe deuſſent beaucoup fier, pour n'eſtre ny du pays, ny experimenté aux armes. Mais cette meſme nuit arriua fort à propos pour eux, le ſieur de Roſne, lequel party de la Ville d'Eſtampes, qu'il auoit priſe quelques iours auparauant, fit quatorze lieuës tout d'vne traite, & ſe rendit à Paris vers le commencement de la nuit, n'ayant auec luy que peu de gens de Cheual. Sa venuë fit reprendre courage au Conſeil de la Ligue, qui reſolut qu'il faloit pouruoir à la deffenſe des Faux-bourgs. Le peuple prit auſſi toſt les Armes: ſi bien que depuis les plus grands iuſques aux plus petits, & aux gens d'Egliſe meſmes, il n'y eut perſonne qui en fût exempt; & ainſi auec le meilleur ordre qu'on puſt auenir, ils furent tous logez aux meſmes tranchées, qu'on auoit faites trois mois auparauant, au temps que Henry III. y mit le ſiege.

L'Ambaſſadeur d'Eſpagne conſole inutilement les Pariſiens.

Ils ſe r'aſſeurent par l'arriuée du ſieur de Roſne,

& s'arment pour la défenſe de leurs Faux-bourgs.

Le Roy auant le point du iour, premier de Nouembre, celebre pour ſa Feſte de tous les Saints, diuiſa ſon Infanterie en trois Bataillons. Le premier commandé par le Mareſchal de Biron, par le Baron ſon fils, & par le ſieur de Guitry, eut ordre d'aſſaillir les Faux-bourgs de ſaint Victor, & de ſaint Marceau; Le ſecond,

Le Roy diuiſe ſõ Infanterie en trois,

sous la conduite du Maréchal d'Aumont, d'Anuille & de Rieux, Maistre de Camp, d'attaquer les Faux-bourgs de saint Iacques, & de saint Michel; & le troisiéme, que menoient les sieurs de Chastillon & de la Nouë, de donner dans celuy de S. Germain. La Cauallerie fut pareillement rangée en trois escadrons. Le Roy en menoit vn, le Comte de Soissons l'autre, & le Duc de Longueville le troisiéme. Elle se tint sous les armes à la campagne, chaque escadron soustenant son Bataillon d'Infanterie, pour preuenir tous les accidens qui pouuoient arriuer inopinément. Sitoſt qu'on vid paroistre le iour, on commença de donner l'assaut, qui fut extrémement rude durant l'espace d'vne heure. Mais dautant que les tranchées se trouuerent rompuës en diuers endroits, & qu'il s'en faloit beaucoup que ceux qui les deffendoient, n'égalassent l'experience & la valeur des soldats du Roy, à la fin ils furent contraints de laſcher le pied. Ce qu'ils ne pûrent faire, sans qu'il en demeuraſt plusieurs sur la place; Et quant à ceux qui resterent, bien à peine eurent-ils le temps de se sauuer, lors qu'on s'en alloit fermer les portes de la ville. Cependant les Assaillans donnerent de tous costez, & particulierement la Nouë, lequel entré dans le Faux-bourg Saint Germain, & descendant par la ruë de Tournon, poursuiuit de si prés ceux qui se retiroient par la porte de Nesle, qu'on n'eut presque pas loisir de la fermer, le sieur de Rosne y estant present. En cét assaut furent tuez plus de neuf cent Parisiens, & plus de quatre cent faits prisonniers. De ce nombre fut le Pere Edmond Bourgoin, Prieur des

1589.

& la Cauallerie mesme.

On donne l'assaut, & les Parisiens abandonnent les trãchées.

La Nouë entre dãs le Faux-bourg S. Germain, où plusieurs habitans sont mis à mort, & les autres faits prisonniers.

1589. Le P. Edmond Bourgoin eſt pris, & executé à mort.

Iacobins, lequel cõuaincu d'auoir loüé en pleine Chaire, le Parricide commis ſur la perſonne du Roy, & d'auoir meſme conſeillé & ſollicité le Meurtrier à le faire, l'ayant comparé depuis en ſes Predications à Iudith; le Roy deffunt à Holopherne, & la Ville deliurée à celle de Bethulie; fut par Arreſt du Parlement de Tours condamné à eſtre tiré à quatre cheuaux, ſes membres bruſlez, & les cendres iettées au vent; ce qui fut executé ponctuellement à quelques mois de là. Tous ces Faux-bourgs eſtans pris, les Capitaines auecque beaucoup de retenuë, empeſcherent que les ſoldats ne les ſaccageaſſent confuſément, en attendant que la Caualerie y entraſt, & qu'elle ſe tint ſous les armes, pour repouſſer ceux qui ſeroient ſi hardis que de ſortir de la Ville. Cela fait, les quartiers furent diſtribuez, & les ſoldats eurent permiſſion de les ſaccager, à la reſerue des Egliſes, des Monaſteres, & des autres lieux ſacrez. Ce qui fut fait auec vn ſi bon ordre des Chefs, & vne ſi grande obeyſſance des gens de guerre, que ce meſme iour il ſe dit des Meſſes par toutes les Egliſes, de meſme que s'il ne fuſt ſuruenu aucune émeute; Si bien que les ſoldats Catholiques eurent tout loiſir de faire leurs deuotions, & de ſolemniſer cette Feſte, comme ils firent, auec beaucoup d'allegreſſe. Le ſac dura tant que l'Armée fut aux Faux-bourgs, où du grand butin qui s'y fit elle receut vn merueilleux ſecours, & en fut fort ſoulagée.

Faux Bourg de S. Germain, sãs aucune émeute.

Pendant ces choſes, le Duc de Mayene ayant eu nouuelle que le Roy auoit pris la route de Paris, quitta le deſſein qui l'auoit conduit en la frontiere de Flandres, pour s'aboucher auec

les

les Miniſtres du Roy Catholique ; Et ſans attendre d'autres auis, ſe remit en campagne auec toute ſon Armée, paſſant le Pont de ſaint Maiſſant contre l'attente du Roy, qui auoit commandé à Thoré de le rompre ; ce qu'il ne put faire ſi promptement, pour eſtre malade au lit. 1589.

Et dautant qu'il auoit enuoyé deuant le Duc de Nemours auec les Cheuaux-legers ; à ſon arriuée, qui fut le ſecond de Nouembre, il r'aſſeura fort le courage des Pariſiens, & diminua l'apprehenſion qu'ils auoiẽt que le Roy pourſuiuant ſa Victoire ne voulût aſſaillir Paris, apres en auoir pris les Faux-bourgs. Le Duc de Mayene vint le iour d'apres, ſi bien que le Roy ne ſe croyant pas en ſeureté dans les Faux-bourgs, ny hors de danger d'eſtre attaqué à l'improuiſte, ſans auoir moyen de mettre ſa Caualerie au large, prit reſolution de déloger, comme il fit, le 4. de Nouembre. Il ſortit par le Faux-bourg S. Iacques; & apres auoir mis ſon armée en ordre, il attendit vn aſſez long-temps, pour voir s'il ne prendroit point enuie au Duc de Mayene de le ſuiure. Mais voyant qu'il ne venoit perſonne de la Ville, il prit ſa marche au petit pas, & logea ce meſme ſoir à Mont-l'hery, auec reſolution de s'acheminer à Tours. Car auant que d'en ſortir, il auoit dõné parole aux Seigneurs Catholiques, & fait ſçauoir, meſme par Lettres Patentes, que les Eſtats s'y deuoient aſſembler à la fin du mois d'Octobre. Tellement qu'encore qu'il fut bien aſſuré, qu'à cauſe de la guerre, qui pour eſtre allumée de toutes parts, empeſchoit que les chemins ne fuſſent libres, les Deputez ne ſe trouueroient point au temps qu'on auoit marqué, & que luy-meſme

Le Duc de Mayene arriue à Paris.

Le Roy déloge des Faux-bourgs.

va coucher à Mont-l'hery.

fait deſſein de retourner à Tours;

1589. ne s'en mit pas autrement en peine, pour n'eſtre point preſſé de changer ſi-toſt de Religion, ny de donner vn entier ſuiet de méfiance aux Huguenots; il ne voulut pas manquer pourtant de ſe rendre en cette Ville, & pour s'exempter de blaſme du coſté des Catholiques, & pour donner ordre aux affaires de la Prouince, afin que les ayant reglées, il puſt retourner à la guerre auecque plus d'auantage, & poſſible auec plus de forces, & plus de Nobleſſe. Le lendemain, l'Armée fut loger prés des murailles d'Eſtampes, Ville qui ſe rendit ſans reſiſtance, & qui pour auoir eſté priſe trois fois en fort peu de temps, fut cauſe que le Roy ne la iugeant pas de deffenſe, la vouluſt voir démanteler, laiſſant aux habitans la liberté d'y donner touſiours retraite à qui bon leur ſembleroit. S'y eſtant arreſté vn iour, il enuoya le Baron de Givry en Brie, le Mareſchal d'Aumont en Champagne, & le Duc de Longueville en Picardie; donnant à chacun ce qu'il faloit à peu prés de forces, pour tenir bon dans ces Prouinces-là; & luy auec le reſte de l'Armée, s'en alla à petites iournées par la Beauſſe, d'où par les chemins les plus battus du coſté de Loire, il prit celuy de Touraine.

Fait demanteler Eſtãpes,

& partage ſes forces,

Troubles diuers dans les Prouinces.

Tandis que les principales Armées, & les Chefs des Factions ſe faiſoient ainſi la guerre, les autres Prouinces du Royaume n'eſtoient gueres plus paiſibles, & il s'y formoit tous les iours des partialitez ſanglantes; à la ruyne des Villes, & à la commune deſolation des habitans. En la Comté de Beauuais, le Marquis de Piennes, l'vn des principaux Seigneurs de l'Vnion, auoit deffait, & mis à mort Boniuet: En Picardie d'Arſy ayant appellé à ſon ſe-

Deffaite de Boniuet.

cours le meſme Marquis, & pris ſon temps, lors que les eaux eſtant baſſes, on nettoyoit les foſſez de la Fere, s'eſtoit par ſurpriſe, & à la faueur de la nuit, fait Maiſtre de cette Ville. Dans le Berry, Montigny qui tenoit pour le Party du Roy, auoit deffait en pleine campagne, & pris le Lieutenant de la Chaſtre; Comme au contraire, Neuvy qui tenoit pour la Ligue, auoit fait priſonnier Gamache, & mis en déroute la pluſpart de ſes gens; En Champagne, Grand-pré ſuiuy d'vn bon nombre de Nobleſſe, qui s'eſtoit declarée pour le Roy, ſurprit Vitry, & tailla en pieces tout ce qu'il y trouua de gens de guerre. Mais à quelques iours de là, luy meſme fut aſſailly par le Colonel ſaint Paul, qui commandoit pour la Ligue dans cette Prouince; & n'eſt pas à croire à quel point le combat y fut opiniaſtré. Apres pluſieurs efforts de part & d'autre, les Ligueurs gagnerent enfin la Victoire, qui fut ſi ſanglante, que tous les Capitaines, & les Seigneurs du Party du Roy y furent tuez, ou dangereuſement bleſſez; & le meſme Comte, percé de dix-huit coups, fut porté demy mort à Chaalõ. En Normandie, le Baron d'Eſchaufour, & le Capitaine Valage, auoient mis en deſordre & en fuite le Colonel ſaint Denys, ſur le point que ſon Regiment alloit ioindre le Duc de Montpenſier. A Thoulouſe, à Limoges, & à Tours, il s'eſtoit fait pluſieurs grandes ſeditions: Aux enuirons de Geneue, la guerre eſtoit bien fort allumée, entre cette Ville-là & le Duc de Sauoye, qui s'eſtant fait Maiſtre du Comté, tenoit la Ville aſſiegée; au tour de laquelle il auoit fait baſtir pluſieurs forts, auec grãde eſperance de l'emporter. En Prouence, la Valette

1589.

La Fere ſurpriſe.

Eſchec du Lieutenant de la Chaſtre.

Combat gagné par les Ligueurs ſous le Colonel S. Paul.

Autres ſeditiõs.

Geneue aſſiegée par le Duc de Sauoye.

1589. Diſſentions entre la Valette & le Cõte de Cars.

qui en tenoit le Gouuernement pour le Roy, en eſtoit ſouuent venu aux mains auec le Comte de Cars, & le ſieur de Vins, qui commandoient pour la Ligue; Si bien que de part & d'autre auoient eſté priſes pluſieurs Places, à raiſon de leurs hoſtilitez, & de leurs ſanglantes Factions. En Dauphiné, le Colonel Alphonſe Corſe ioint à Leſdiguieres, tenoit aſſiegées de toutes parts Valence & Grenoble, ſeules Villes qui dans cette Prouince-là eſtoient pour la Ligue; & ainſi auec diuers ſuccez, mais touſiours auec beaucoup de ſang, ces deux Partys ſe faiſoient la guerre.

Grenoble & Valence aſſegées.

Le Roy cependant eſtoit à Chaſteaudun auec ſon Armée, & ce fut là meſme auſſi qu'arriuerent les Capitaines Suiſſes. Ceux de leur Nation, qui eſtoient au Camp, les enuoyerent à leurs Cantons, incontinent apres la mort de Henry III. pour ſçauoir de leurs Communautez quelle eſtoit leur intention, & ce qu'ils auoient à faire à l'auenir; de ſorte qu'eſtant maintenant de retour, ils apporterent pour réponſe; Que les Cantons vouloient perſeuerer à l'endroit de Henry IV. dans la meſme Alliance, & dans la meſme amitié dont ils auoient eſté ioints auec ſon Predeceſſeur, & partant qu'ils continuaſſent de le ſuiure, & de le ſeruir. A cette reſolution des Suiſſes ſeruit beaucoup, à vray dire, la prudence de Sillery, Ambaſſadeur en ces Cantons là, & pareillement la preſence de Iacques Auguſte de Thou, lequel à ſon retour d'Italie, où le Roy deffunt l'auoit enuoyé au grand Duc de Toſcane, conclud cette Negociation & cette Alliãce. Le Roy, & toute l'Armée en furent fort ſatisfaits, tant pour auoir connu par eſpreu-

Alliance cõtinuée auec les Cãtons.

Valeur des Suiſſes.

ue, qu'en ce Regiment de Suiſſes, qui auoit touſiours vaillamment combattu, conſiſtoient les principaux nerfs de l'Infanterie, que pour l'eſperance qu'ils auoient de pouuoir accroiſtre leur nombre par de nouuelles leuées, qu'il leur ſeroit permis de faire ſous les Enſeignes de leurs Cantons. Le Roy party de Chaſteaudun, s'auiſa d'aſſieger Vendoſme, Ville de ſon Appanage, & fort à ſa bien-ſeance, pour n'eſtre pas éloignée de la Riuiere de Loire. Au premier effort que firent les gens de guerre, les Faux-bourgs furent emportez, & le Roy ayant luy meſme reconnu les murailles, & la qualité de la place, reſolut de faire battre ce coſté du Chaſteau le plus oppoſé à la Ville, mais le moins haut, & qui regarde dans vne vaſte campagne. Là pour enleuer les deffenſes, furent pointées deux iours apres deux pieces d'Artillerie, auecque deſſein de dreſſer à la courtine vne batterie Royale, comme on auroit démoly deux tours, qui eſtoient flanquées à droit & à gauche. Mais par les premiers coups qui furent tirez, vne bonne partie de cette derniere tour eſtant abattuë, quelques gens de pied s'approcherent, pour eſſayer de venir à l'aſſaut: ce qu'ils firent auec tant de bon ſuccez, que trouuant ce lieu ſans reſiſtance, & ſans que perſonne le deffendiſt, ils ſe rendirent maiſtres de la tour. Alors ſe ſeruant de leurs harquebuſes, ils commencerent à tirer d'enhaut au bas des murailles, où ceux de la Ville s'eſtoient retirez pour faire teſte. Et dautant que le nombre s'en augmentoit ſur l'eſperance d'vn bon ſuccez, le Baron de Biron, que le Roy auoit fait depuis peu Mareſchal de Camp, y accourut incontinent; & ne les

1589.

Le Roy aſſiege Vendoſme,

Batteries dreſſées,

& leur effet.

Murailles abandonnées.

1589. eut pas pluſtoſt fait deſcendre de la tour, pour aſſaillir ceux qui deffendoient la muraille, qu'eux meſmes en alarme l'abandõnerent bien viſte & tout l'enclos du Chaſteau, pour ſe ſauuer dans la Ville. Mais ils furent preuenus par les Soldats, qui les pourſuiuirent chaudement, & qui donnant auec impetuoſité dans la Ville, la prirent en moins de trois heures. Tout y fut abandonné à leur violence, horſmis les Egliſes, les Monaſteres, & les autres lieux ſacrez; tellement qu'ils s'accommoderent fort du grand butin qu'ils y firent. Le Gouuerneur de la Place, & le P. Robert, Cordelier, furent condamnez à perdre la vie; l'vn pour s'eſtre touſiours fait connoiſtre Fourbe, & homme de mauuaiſe foy, en tous ſes Traitez auec le Roy; l'autre, pour auoir loüé publiquement le Parricide commis en la perſonne de Henry III. & porté le peuple à la reuolte par ſes Predications pleines d'inuectiues. Apres la priſe de Vendoſme, Lavardin, & Montaut, Chaſteaux de cette Iuriſdiction, ſe rendirent auſſi toſt; & ainſi le Roy ne trouuant là plus de reſiſtance, arriua finalement à Tours le vingt & vniéme iour de Nouembre. Il y fit ſon entrée le ſoir, à la clarté des flambeaux; & fut receu à la porte par les Cardinaux de Vendoſme & de Lenoncourt; enſemble par tous les Preſidens & les Conſeillers du Parlement, auec vne affluence de peuple d'autant plus grande, que des Villes d'alentour tout le monde s'eſtoit là rendu à la foule, pour aſſiſter à cette magnificence. L'eſtat des affaires ne ſouffroit point qu'on perdiſt temps, & l'humeur du Roy, qui eſtoit agiſſant, & ennemy des delays, s'accommodoit fort bien à la neceſſité preſente. A rai-

La Ville eſt priſe,

le Gouuerneur executé à mort & vn Cordelier auſſi.

Le Roy fait ſon entrée à Tours;

son dequoy, sans differer dauantage, s'en estãt allé au Parlement le lendemain matin, il s'assit au Throsne Royal, & fut reconnu pour Roy de France, auec vn grand applaudissement, & vne ceremonie publique: Or dautant que les Catholiques de son Armée, & les Gentils-hommes de son Party, dont le murmure & les plaintes alloient iusques à luy, le pressoient fort de satisfaire à sa promesse, touchant sa Conuersion; apres auoir fait publiquement assembler la Noblesse, qui accourut à la foule pour l'écouter, il dit en peu de paroles; *Qu'il voyoit bien, à son grand regret, que les dangers de la guerre, qui estoit allumée de toutes parts, auoient empesché que les Estats ne se tinssent en vn temps auquel l'on en auoit determiné l'Assemblée; Qu'ils estoient témoins eux-mesmes comme il auoit tout quitté pour se rẽdre à Tours, sur l'esperance de leur donner en quelque façon la satisfaction qu'ils attendoient de luy; Que la nature des choses s'y opposoit, & non pas la volonté des hommes; & partant, qu'apres auoir consideré combien d'auantage leurs communs Ennemis receuoient de son éloignement, & des delays qu'il apportoit à leur faire vne rude & continuelle guerre, il les prioit de vouloir accorder à la necessité vne chose qui ne depẽdoit point de son vouloir; & de trouuer bon, qu'il differast l'Assemblée des Deputez iusques au quinziéme iour du prochain mois de Mars; Qu'il se promettoit d'auoir arresté en ce temps-là tous les efforts des Rebelles, & qu'on pourroit par consequent, auec plus de tranquillité d'esprit, & moins de perte pour le public, pouruoir à vn heureux establissement, soit de la vie, soit du Gouuernement à venir, Qu'ils ac-*

1589. s'en va au Parlement, où il est reconnu Roy de France,

& fait sçauoir son intention en peu de paroles.

1589. *ceptassent pour assurance sa Foy, & pour gage sa Personne, qu'ils auoient entre leurs mains à toute heure, & qu'il procederoit enuers eux auecque tant de sincerité, que ses paroles auroient plus d'effet qu'il ne leur en promettoit.* Tous les Seigneurs & les Gentils-hommes Catholiques consentirent à cette proposition, plustost par necessité que de leur bon gré : tellement qu'il fut declaré, Que le temps de l'Assemblée des Estats seroit remis au quinziéme du mois de Mars.

Propositiõ de sa Maiesté, approuuée de tous les Seigneurs Catholiques.

Le Roy se promettoit qu'à force de continuer la guerre, & d'échauffer plus fort à toute heure les animositez qui estoient entre l'vn & l'aurre Party, les Catholiques en seroient tousiours plus incitez à suiure le sien, & que par des excuses necessaires en apparence, comme encore par diuerses promesses qu'il leur pourroit faire accortement, il prolongeroit le temps de se rendre de la Religion, ou mesme les reduiroit à le laisser dans la sienne. C'estoit pour cela qu'il reculoit ainsi, & qu'il s'excusoit sur les instances qui luy estoient faites, afin qu'il ne semblast pas qu'il accommodast sa Conscience au temps, & pareillemẽt pour empescher qu'en quittant la Religion des Huguenots, ses forces n'en fussent moindres. Pour toutes ces considerations, la necessité le requerant ainsi, & pour entretenir tousiours les esprits dans le trauail de la guerre ; afin que l'oysiueté ne le portast à de nouuelles Factions, il resolut de sortir de Tours, & de s'en aller auec son Armée assieger les Villes que les Ennemis tenoient au pays du Mayne, & en Normandie. Auant que partir, il donna audience à Iean Moceniq, Ambassadeur de Venise, cõtinuẽ dans

Raison pour laquelle le Roy prolonge le temps de sa Conuersion.

Il haste son partement de Tours;

Donne audience à l'Ambassadeur de Venise.

dans sa Charge par l'ordre exprés du Senat. 1589.
Cette ceremonie se fit en public, & l'Ambassadeur luy presenta des Lettres du Senat, auec le tiltre de Roy de France. Le contenu de ces Lettres estoit; *Que la Republique se resiouyssoit auec luy de son aduenement à la Couronne, & qu'elle confirmoit Moceniq en sa dignité accoustumée; s'excusant au reste, si pour la difficulté des chemins, qui estoient rompus par tout à cause de la guerre, elle n'ennoyoit pas d'Ambassadeur particulier pour faire ce compliment, comme c'estoit la coustume.* Le Senat auoit esté long-temps en doute s'il luy deuoit donner le tiltre de Roy de France, & continuer l'Ambassadeur; Mais ayant preueu fort prudemment; Qu'il importoit au bien de la Chrestienté, non seulement que le Royaume se conseruast en la personne des Heritiers legitimes contre les Factions de la Ligue, qui le vouloient démembrer, & se soumettre à des Princes estrangers; mais encore que le Roy, desia recõnu par la pluspart de la Noblesse, qui est le nerf d'vn Estat, resteroit victorieux par sa valeur, & par sa grande vertu, il resolut en mesme temps de confirmer l'Ambassade; de donner au Roy yn Tiltre qui luy estoit deû, & de l'assister en tout ce qu'il pourroit, comme il auoit toûjours secouru au besoin tous les autres Roys de France. Le Nonce du Pape, & l'Ambassadeur d'Espagne, en firent grand bruit, se plaignant fort, *de ce que contre la Declaratiõ faite par le Pape, dãs le Consistoire des Cardinaux, on reconnoissoit Roy de France vn Heretique, Rebelle au S. Siege.* A quoy le Senat fit responce; *Que la Republique de Venise ne se mesloit pas de vuider les differends de la*

Lettres du Senat,

qui luy donne auec raison le tiltre de Roy de France.

Plainte du Nõce du Pape, & de l'Ambassadeur d'Espagne,

1589. *Foy, & que c'estoit chose qui n'appartenoit qu'au Pape; mais qu'elle reconnoissoit que Henry de Bourbon estoit de la Tige du Sang Royal, & par consequent vray & legitime Successeur de la Couronne; ce que personne ne pouuoit nier; Que les Venitiens ne iugeoient que du temporel; sans entrer en connoissance des choses spirituelles, & qu'ils n'auoient à traitter auec le Roy que des affaires qui regardoiēt ses Estats, sans qu'ils crûssent par là faire tort à la Declaration du Pape.*

Iudicieuse Ré-ponse du Senat.

Le Nõce sorty malcontent de Venise,

Mais bien que cette response ne plût pas beaucoup à Rome, & que Ieroſme Mattheucci, Nonce du Pape, lors resident à Venise, en fit plusieurs protestations, iusques à s'en aller secrettement de la Ville, si est-ce que l'accortise d'Albert Badoare, Ambassadeur prés de sa Sainteté, fut si grande, & si puissante aussi l'efficace des raisons alleguées par Leonard Donat, que la Republique y enuoya depuis Ambassadeur extraordinaire pour cette Negociation; que le Nonce n'estant pas mesme receu deuant le Pape, fut contraint de s'en retourner à sa residence, sans autre replique, & sans iamais plus parler de cette affaire. Le Roy fust extrémement satisfait d'vne si fauorable Declaration du Senat, tant pour le haut éclat de gloire qu'apportoit à ses armes le sentiment de la plus sage Assemblée politique qui fust en toute la Chrestienté, qu'à cause qu'il estimoit que plusieurs autres Princes, & particulierement ceux d'Italie, suiuroient apparemment l'exemple des Venitiens. Ce qui fit que par ses lettres, & par la viue voix du sieur de Mets, son Ambassadeur en ce pays-là, il en témoigna la reconnoissance au Senat, en l'asseurant qu'il l'honoroit beaucoup; & qu'il

est contraint d'y retourner.

Le Roy fort satisfait de la Declaration des Venitiens.

en remercie le Senat par lettres expresses.

se sentoit fort son obligé, pour les preuues qu'il luy donnoit de sa bienveillance. 1589.

Apres que le Roy fut party de Tours, le vingt-sixiéme de Nouembre il fit mettre le siege deuant le Mans, Ville de tres-grande consequence, où estoit le sieur de Boisdauphin, auec plus de deux cent Gentils-hommes, & dix-sept Enseignes d'Infanterie. Les Assiegez témoignerent qu'ils auoient enuie de se deffendre courageusement, & pour cét effet mirent le feu aux Faux-bourgs, & fortifierent la porte opposée à la venuë du Roy, y faisant vn Rauelin en forme de tenaille. Le Comte de Brissac vint en mesme temps à la Ferté Bernard, auec quatre cent Cheuaux, & deux Regimens d'Infanterie. Son dessein estoit de secourir la place, & desia mesme rompant les chemins, & trauaillant fort l'Armée, il auoit assailly vn quartier de gens de cheual Allemans, & déualisé plus de cinquante des leurs. Mais apres que le Baron de Biron, & Chastillon, logez aux Faux-bourgs, eurent pris le Rauelin à force d'assauts, ce qui arriua le quatriéme iour du siege, les habitans n'attendant pas le dernier effort de la Batterie, s'aduiserent de capituler, & se rendirent auec des conditions tres-aduantageuses. Car le Roy fut bien aise d'auoir cette Ville sans grande contestation, non-seulement pource qu'il manquoit de munitions de guerre, mais encore pour pouuoir s'accommoder de celles que les Ennemis y auoient, qui luy faisoient grand besoin. Beaumont, Laual, Chasteau-gontier, & tous les autres lieux d'alentour, suiuirent l'exemple du Mans; Et le Roy passant outre, fut assieger Alençon, qui se rendit aussi, trois iours apres que la batterie

Siege mis deuant le Mans;

Le Comte de Brissac tasche de le secourir,

Batteries & assauts redoublez;

La Ville se rend;

& les autres Places d'alétour en font de mesme.

Alençon se declare pour le Roy,

1589. fut dreſſée. Le Capitaine Lago, ſuiui des Soldats de la Garniſon, voulut d'abord tenir bon dans le Chaſteau où il ſe retira. Mais comme il vid le canon pointé ; ſans attendre les derniers efforts, le quatorziéme iour de Decembre il remit la place entre les mains du Roy, qui laiſſa dedans le Baron d'Hertré, auecque trois cent Soldats. Au ſortir de cette Ville, le Roy prenant le chemin de Normandie, s'en alla mettre le ſiege à Falaiſe, où le Comte de Briſſac s'eſtoit jetté auec pluſieurs Gentilshommes, & vn Regiment d'Infanterie, commandé par le Cheualier Picard. A raiſon dequoy, & pour la reputation du Capitaine, & pour la qualité de la Place, mais encore plus pour l'incommodité de la ſaiſon, l'on eſtimoit que ce Siege ſeroit long & difficile. Neantmoins apres qu'on eut pris le Faux-bourg de Guibray, & mis l'Armée à couuert, le Roy ayant reconnu luy-meſme la ſituation de la Forteteſſe, fit dreſſer la batterie contre le Chaſteau, jugeant que ſi on le prenoit, on auroit la Place à meſme temps. Outre cela, il commanda que ſur le haut d'vne petite colline, fuſſent miſes deux coulevrines, dont les coups empeſchoient l'entrée, par où de la tour du Dongeon, principale fortification du Chaſteau, l'on paſſoit à la Ville, & rompit ainſi tous les deſſeins de ceux qui la deffendoient. Le canon tira deux iours durant, auec tant de violence, qu'il abattit & ruyna tout à fait la Tour, qui deffendoit le coin de la Ville & du Chaſteau, oppoſé au Dongeon. Ce meſme ſoir le Roy y fit donner l'aſſaut par deux diuers Regimens, dont le premier conduit par le ſieur de Chaſtillon, eut ordre d'entrer au Chaſteau

qui aſſiege Falaiſe.

Priſe de Guibray.

Ordres donnez par le Roy.

Effet du Canon.

par la bréche de la Tour ; & le second commandé par le Baron de Biron, de donner par le meſme lieu dans la Ville, qui joint le Chaſteau de ce coſté là. Tous deux vinrent à bout de leur entrepriſe : Car l'vn paſſant par la Tour ruynée, contraignit ceux qui gardoient le Chaſteau de ſe renfermer dans le Dongeon ; & l'autre à meſme temps entra dans la principale ruë de la Ville, qui ſans autre reſiſtance fut emportée de force, & ſaccagée par les Soldats. Le Comte de Briſſac, qui eſtoit fort à l'eſtroit dans le Dongeon, n'ayant qu'vn petit nombre de gens, que la valeur de l'Infanterie, & leur diſgrace paſſée, auoient tous mis hors de garde, ſe rendit le lendemain matin à la diſcretion du Roy, qui le retint priſonnier, & quinze des principauux ; puis auec vne liberté digne de luy, donna au Baron de Biron tout ſon équipage, qui eſtoit de grand prix. Argentant & Bayeux, cederent ſans reſiſtance ; & le Roy continuant ſon voyage, arriua à Liſieux, qui ſe rendit auſſi le trentiéme de Decembre. Ponteau-de-mer, Pont-l'Eueſque, & toutes les autres Villes en firent de meſme. De ſorte qu'en la baſſe Normandie il ne reſta dans le Party de la Ligue, que la ſeule Ville de Honfleur, ſituée à l'emboucheure de la Seine, vis à vis du Havre de Grace, où le Roy ne voulut point paſſer, quoy que le Duc de Montpenſier fuſt de contraire aduis, pour la haſte qu'il auoit de s'en aller en la haute Normandie.

1589.

La Place aſſaillie par deux diuers endroits,

eſt priſe, & ſaccagée.

Le Roy retient priſonnier le Comte de Briſſac,

& ſe faict maiſtre des autres Places de Normandie.

FIN DV DIXIE'ME LIVRE

HISTOIRE DES GVERRES CIVILES DE FRANCE.

LIVRE ONZIE'ME.

SOMMAIRE.

ESTAT des affaires du Royaume à la Cour de Rome. Le Pape se resout d'enuoyer Legat le Cardinal Caietan, à qui cette commission donne diuerses inquietudes. Il arriue en France, & s'achemine à Paris. Discours sur les differentes intentions de la Ligue; Ouuerture de Paix par le Marquis de Belin. Le Duc de Mayene delibere là-dessus; conclud de continuer la guerre; assiege Pontoise, qui se rend à luy; campe deuant Meulan, & s'obstine à le battre en ruyne. Dessein de secourir la place, preuenu par le Duc, qui s'en va au deuant des forces qui luy viennent de Picardie. Le Roy attaque en vain la Ville de Dreux; apprend le retour du Duc de Mayene, & le renfort des troupes; Leue le Siege, & choisit pour Champ de Bataille la Campagne d'Ivry, où le Duc le suit,

& arriue au meſme lieu. Les deux Armées ſe battent, & la Victoire demeure au Roy. Les Predicateurs le font ſçauoir aux Pariſiens, qui prennent vne ferme reſolution de ſouſtenir vn Siege. Il ſe fait pluſieurs deſſeins pour la Paix, mais on ne la peut conclurre. Le Duc de Mayene, pour eſſayer d'auoir du ſecours, paſſe en la frontiere de Flandres. Le Roy prend toutes les Villes des enuirons de Paris; où il met le Siege, & taſche de l'auoir par famine. Miſere des Habitans, & leur merueilleuſe conſtãce. Le Roy Catholique enuoye en France le Duc de Parme, pour faire leuer ce Siege. Il entre dans le Royaume auec de puiſſantes forces, & de grands preparatifs: Ioint le Duc de Mayene, & s'aduance vers la ville. Decampement du Roy, qui s'en va contre les Ennemis. Les Armées ſont pluſieurs iours en preſence. Le Duc de Parme prend Lagny, & ouure vn paſſage aux viures pour Paris. Retraite du Roy; Il fait donner l'Eſcalade à la Ville: Mais cela ne luy reüſſit point. Le Duc de Parme prend Corbeil: Acheue de tirer Paris de miſere; S'en retourne en Flandres, & marche en grand ordre. Il eſt ſuiuy par le Roy, & diuers combats ſe donnent de part & d'autre; A ſon partement le Duc laiſſe des gens de ſecours à la Ligue, auec promeſſe de l'aſſiſter d'argent: Le Roy de retour, prend la route de Picardie.

NOVS voicy maintenant arriuez à l'an mille cinq cent nonante, qui non ſeulement ſe trouua plein de toutes les calamitez, où ſont ſuiettes les Guerres ciuiles; Mais qui fut celebre encore pour la grandeur des euenemens qui l'accompagnerent; eſtant aduenu par la 1590.

1590. reuolution naturelle des choſes du Monde ; qu'en la meſme année ſe fit le plus grand effort, & ſe creua le plus gros nuage des Armes. Le Monitoire publié contre Henry III. auoit fait ſortir de Rome en l'année precedente, ſes Ambaſſadeurs & ſes Miniſtres, quand la nouuelle de ſa mort y fut apportée. Elle vint en vn temps, où le Pape eſtoit non ſeulement fort irrité de ce que le Roy s'eſtoit ioint au Party des Huguenots ; mais encore dans vne extreſme inquietude d'eſprit, pour auoir appris le bon ſuccés de ſes Armes. Ce ne fut donc pas ſans ſujet, que par des demonſtrations de ioye du tout extraordinaires, il témoigna combien agreable luy eſtoit cette nouuelle ; ſe perſuadant que la miraculeuſe puiſſance de la main de Dieu, auoit tout à coup deſtourné d'enhaut cette ruyne euidente, dont les remedes humains n'eſtoient pas capables apparemment d'empeſcher le dangereux effet. Mais ce contentement qu'il receut, bien que tres-grand, & tres-manifeſte, le fut encore bien plus, lors qu'aux aſſeurances de la mort de Henry III. les Agens de la Ligue adjouſterent ; Que le Duc de Mayene, & ceux du Conſeil de l'Vnion, eſtoient reſolus de reconnoiſtre pour legitime Roy de France le Cardinal de Bourbon, en faueur duquel ils auoient ouuertement declaré & preſté Serment, de faire tout leur poſſible, pour le tirer de priſon ; Qu'au reſte, preſque toutes les principales Villes du Royaume, demeuroient d'accord du meſme deſſein, auec la pluſpart de la Nobleſſe, & l'vniuerſel applaudiſſement du Clergé. Comme ces choſes ſe rencontrerent tou-

Effets du Monitoire publié contre Henry III.

dont le Pape apprend la Mort,

Il donne audience aux Agés de la Ligue ;

qui luy en font accroire.

tes conformes à l'intention du Pape, qui ne demandoit pas mieux, que de voir exclus de la Couronne le Roy de Nauarre, dautant qu'il le tenoit pour irreconciliable Ennemy de l'Egliſe; & qui ne vouloit pas toutefois que le corps du Royaume fuſt démembré, comme quelques-vns le deſiroient, ny moins encore qu'il tombaſt entre les mains d'vn Prince eſtranger; Auſſi furent-elles cauſe qu'il n'eſcriuit pas ſeulement au Duc de Mayene, & aux Catholiques de la Ligue, des Lettres aduantageuſes, & pleines d'affection, mais qu'il ſe reſolut encore de les ſecourir d'argent, & d'hommes de guerre. Pour ne differer donc pas dauantage vne choſe qu'il eſtimoit tres-iuſte, & tres-importante à la gloire du Saint Siege, il fit deſſein d'enuoyer en France vn Legat exprés, afin d'aſſiſter en perſonne à des deliberations de ſi haute conſequence; de trauailler auec ſoin, ſuiuant les moyens qu'il iugeroit les plus propres à reduire tous les Catholiques dans l'Vnion d'vn meſme Corps, ſous l'obeyſſance du Cardinal de Bourbon, qu'on auoit déja declaré Roy de France par Eſlection, & de ſolliciter ſa deliurance par toute ſorte d'efforts. Pour vne Negociation de ce poids-là, ſa Sainteté fut d'aduis de choiſir le Cardinal Henry Cajetan, perſonnage, à vray dire, que ſa noble extraction, ſa grande experience, & ſon merite extraordinaire, faiſoient eſtimer capable de s'acquiter de cét employ; mais trop enclin à fauoriſer les brigues & les intereſts d'Eſpagne, ainſi que le remarquerent alors les principaux Confidens de ſa Maieſté, & comme luy-meſme le donna bien à connoiſtre de-

1590.

Eſcrit au Duc de Mayene,

& ſe reſout d'enuoyer Legat en France le Cardinal Cajetan,

qui appuye les brigues d'Eſpagne,

puis par ſes actiõs, & par ſes pratiques. Le Pape voulut de plus, qu'en ce voyage celebre, le Cardinal Legat fuſt accompagné d'vne élite de Prelats, tous conſiderables, ou pour eſtre en reputation d'hommes tres-ſçauans, ou pour leur grande experience dans les affaires Politiques. De ce nombre eſtoient, Laurens Blanchetti, & Philippes Sega, qui furent Cardinaux depuis; Marc-Antoine Moceniq, Eueſque de Cenede, homme d'importance, que le Pape eſtimoit fort; François Panigarolle, Eueſque d'Aſt, Predicateur des plus fameux de ſon ſiecle; & Robert Bellarmin Ieſuite, qui auoit vne profonde connoiſſance des bonnes Lettres. Ce choix de perſonnes eminentes fut ſecondé par le Pape, d'vne notable ſomme d'argent, ſe montant à trois cent mille écus, à prendre à Lyon par lettres de change. Le Legat eut commiſſion expreſſe de ſuppléer de ces deniers, aux occaſions & à la neceſſité des affaires, en les employant ſur tout pour la deliurance du Cardinal de Bourbon; ce que ſa Sainteté témoignoit auoir à cœur par deſſus toute autre choſe. Mais quelque ardente que fuſt cette reſolution, elle ne laiſſa pas de ſe refroidir, preſque dés ſon commencement, & de tenir en ſuſpens l'eſprit du Pape, aprés qu'il eut veu ce que le Duc de Luxembourg luy écriuit à meſme temps. Il l'aduertit par ſes lettres; Que la Nobleſſe Françoiſe, dont le plus grand nombre ſuiuoit le Roy de Nauarre, & le reconnoiſſoit pour legitime Roy de France, l'auoit nommé Ambaſſadeur vers ſa Sainteté, pour l'informer des cauſes qui auoient porté les bons François à cette reconnoiſſance; Et pareillement pour luy deman-

1590.

Perſonnages celebres donnez au Legat, pour l'accompagner;

Somme notable fournie par le Pape, & pourquoy.

Lettres du Duc de Luxembourg à ſa Sainteté.

der, comme au Pere commun des Chreſtiens, des moyens & des remedes conuenables à la Paix, & à l'vnion de tout le Royaume. Tellement que par ces lettres, le Pape ne connut pas ſeulement la vanité des Agens de la Ligue, qui luy faiſoient fauſſement accroire, que la pluſpart de ceux du Royaume s'eſtoient iettez dans ce Party là, & que le Roy de Nauarre n'auoit à ſa ſuitte qu'vn bien petit nombre d'hommes perdus & deſeſperez; mais il commença d'eſperer encore, que par le moyen d'vne bonne paix, il pourroit mettre fin aux diſſentions, & aux calamitez du Royaume; reduire les Déuoyez dans le giron de l'Egliſe, & venir à bout de ſon deſſein; qui eſtoit, que la France euſt vn Roy de ſa Nation, qui fuſt Catholique & legitime, ſans expoſer dauantage ſes peuples à de nouueaux dangers, ny à de nouuelles miſeres, qui ne procedoient que d'vne Guerre obſtinée. Eſmeu de ces conſiderations, & des bons aduis que luy donnoient encore là deſſus les Ambaſſadeurs de Veniſe, attentifs à la conſeruation de la Couronne de France, il répondit obligeamment au Duc de Luxembourg, & aux Seigneurs François qui eſtoient au Camp du Roy; En aſſeurant l'vn, qu'il ne ſeroit pas moins aiſe de le voir, que de le bien traitter; Et en exhortãt les autres à perſeuerer conſtamment dans la Religion Catholique, comme ils luy promettoient de faire par leurs lettres, iointes à celles du Duc, & de répãdre pour elle iuſques à la derniere goutte de leur ſang. Auec tout cela neantmoins, à l'inſtance des Agẽs de la Ligue, & particulieremẽt de Friſon, Doyen de Rheims, enuoyé tout le dernier, le Pape ſollicité de la part du Duc de

1590.

Le Pape découure la fourberie de la Ligue,

& fait là deſſus diuerſes reflections.

Sa reſponſe au Duc de Luxembourg, & aux Seigneurs Frãçois.

1590. Mayene, de ne differer pas dauantage le par-
Parte- tement du Legat; & supplié de croire que tous
ment du les contes qu'on luy faisoit n'estoient qu'artifi-
Cardinal ces du Roy de Nauarre, pour luy refroidir l'es-
Cajetan; prit, & cependant se preualoir du temps; voulut
& ses que le Cardinal Cajetan s'en allast en France,
Com- bien que toutesfois auecque des Commis-
missions. sions fort differentes de ses premiers desseins.
Car au lieu que du commencement tous ses efforts ne buttoient qu'à faire mettre en liberté, & en possession de la Couronne de France, le Cardinal de Bourbon, il ne parloit plus de luy maintenant, son intention estant de reünir
Intentiõ du Pape, en quelque façon que ce fust les Catholiques sous l'obeyssance de l'Eglise, & d'establir du commun consentement de tous, vn Roy qui fust Catholique comme eux, sans en nommer la personne. A ces commissions contenuës dant vn Bref, donné le quinzieſme d'Octobre, le Pape adiousta des ordres exprés, &
ses in- des aduis particuliers au Cardinal Legat, de
structiõs, ne se monstrer pas moins neutre, ny moins
& ses or- des-intereſſé dans les pretentions seculieres des
dres, Princes, qu'ardant & zelé enuers la Religion, de n'auoir non plus d'égard aux vns qu'aux autres, pourueu que celuy qu'on eſliroit fust François, obeyssant à l'Eglise, & agreable au Royaume. Outre cela, dans les dernieres conferences qu'ils eurent ensemble, sa Sainteté luy recommanda plusieurs fois en termes pressans, de ne se point declarer ouuertement ennemy du Roy de Nauarre, tant qu'il y auroit
contrai- esperance de le pouuoir reconcilier à l'Eglise.
res aux Mais ces instructions & ces aduertissemens se
desseins trouuoient fort contraires au but où visoit le
du Legat. Legat; qui estoit d'appuyer le plus qu'il pour-

roit le Party Catholique de la Ligue, comme principal fondement de la Religion de ce Royaume là ; choſe que le Pape luy auoit bien veritablement aſſez ſouuent repetée, pour ſe l'eſtre d'abord propoſé pour fin principale de ſon deſſein ; mais qu'il pretendoit auoir diuerſifié en ſes derniers aduis. Tellement que la ſubſtance de cette affaire, alterée, comme il arriue ordinairement, par la varieté des circonſtances, en troubla ſi fort l'execution, qu'elle fut depuis conduite, pluſtoſt ſelon la diuerſité des accidens, que par aucune reſolution, qui fut conſtante & determinée. 1590.

Les aduis du Cardinal Moroſin, que le Legat Cajetan rencontra fortuitement à Boulogne, ne ſe trouuerent point differents des inſtructions de ſa Sainteté. Comme il connoiſſoit au dernier poinct les intereſts du Royaume, il l'entretint particulierement du deſſein d'Eſpagne, des pretentions du Duc de Mayene, de la foibleſſe de la Ligue, compoſée d'humeurs diſcordantes, & des forces du Roy, appuyées ſur le conſentement de la pluſpart de la Nobleſſe, fondement beaucoup plus aſſeuré que celuy de la Ligue, qui n'eſtoit ſouſtenu que de la conſpiratiõ du menu peuple. Il apprit le meſme à Florence, par la bouche de Ferdinand, grand Duc de Toſcane ; qui pour eſtre fort bien informé de l'eſtat des affaires de France, luy conſeilla de ſe tenir neutre, & de ne refuſer point d'entendre à la Paix, en cas qu'elle ſe peuſt faire vtilement pour l'Egliſe Catholique, & honorablement pour le Pape. Mais les aduis du Cardinal Moroſin, & les ſentimens du grand Duc eſtoient ſuſpects au Legat ; qui ſe défioit que l'vn ne le voulût fai-

Aduis du Cardinal Moroſin,

& du grand Duc de Toſcane, donnez au Cardinal Legat, qui ſoupçonne l'vn & l'autre.

1590. re tomber dans les mesmes fautes, dont on l'accusoit à la Cour de Rome ; & que l'autre enclin à parler en faueur du Roy, pour ses interests propres, ne le conseillast point en amy. A raison de ces choses, comme il estoit homme opiniastre, & seuere à soustenir la grandeur & la puissance de l'Eglise, outre qu'il se voyoit accoustumé naturellement à viure à la façon d'Italie, où l'authorité du Pape, & pour l'amour du pays, & pour le voisinage des autres Princes, est en singuliere veneration ; il creut fermement, que par la seule terreur des Armes spirituelles, il pourroit ranger à sa deuotion tous les Catholiques, exclurre de la Succession le Roy de Nauarre ; & la faire escheoir à vn Prince, qui dépendist entierement du Saint Siege ; ou qui fust lié d'intelligence, & mesme obligé à la Couronne d'Espagne ; A quoy il se portoit d'autant plus, qu'il suiuoit en cela, & son ancien dessein, & les nouuelles pratiques du Comte d'Oliuarez, lors Ambassadeur à Rome.

Son arriuée à Turin :

Il se persuadoit ainsi que tout deust dépendre de son authorité ; & se persuada bien plus fort encore, lors qu'estant arriué à Thurin, il vid

Soûmissions du Duc de Sauoye.

que le Duc de Sauoye luy faisant de grandes soûmissions, le prioit auec ardeur, comme s'il eust pû disposer absolument de toutes choses, de vouloir considerer le droict qu'il auoit à la Couronne de France, comme nay qu'il estoit de Marguerite, sœur du Roy Henry second, aux Descendans de laquelle, & à luy par consequent, il soustenoit que le Royaume

la requeste qu'il luy fait,

deuoit appartenir, l'ancienne Loy Salique cessant d'auoir lieu à l'égard des autres, procréez du costé des femmes. Il alleguoit en suitte, que les seruices par luy rendus au saint

Siege, meritoient bien d'estre considerez; puis qu'auec de grandes despenses, & de continuelles fatigues, il s'employoit à reduire la ville de Geneue, base & fondement du Caluinisme. Il imploroit ainsi la protection du Legat; qui cependant, pour n'estre pas informé des choses qui se passoient, ne prenoit point garde que le Duc acheminoit ses pretentions de ce costé-là, pource qu'il n'auoit point de meilleur appuy pour les soustenir; Et qu'il taschoit par son entremise de s'insinuer aux bonnes graces du Pape, pour tirer de luy quelque secours d'hommes & d'argent, par le moyen duquel il pût s'assujettir les Geneuois, accroistre ses forces, & s'establir dans la possession du Marquisat de Salluces, contre la puissance de celuy qu'on auroit esleu, & reconnu pour Roy de France; en quoy il ne voyoit pas qu'il pust auoir vn plus asseuré Protecteur que le Pape. 1590.

& son intention principale.

Le Cardinal Legat entra cependant en France, où il ne fut pas long-temps, sans éprouuer des effets entierement contraires à l'opinion qu'il auoit. Car ayant enuoyé dire au Colonel Alphonse Corse, qu'il cessast non seulement de troubler Grenoble & Valence, seules villes du Dauphiné, qui tenoient alors pour la Ligue; mais encore qu'en qualité de Catholique & d'Estranger, il abandonnast le Party du Roy, pour se ietter dans celuy de l'Vnion, il trouua que cette affaire n'eut pas le succez qu'il en attendoit. En effet, le Colonel luy respondit depuis; *Qu'il faisoit profession de bon Catholique, & de Fils tres-obeyssant au Saint Siege, en matiere des choses spirituelles; mais qu'ayant fondé sa Fortune sur le ser-*

Arriuée du Cardinal Legat en France,

& la Réponse que luy fait le Colonel Alphõse Corse.

1590. *uice du Roy de France, il ne pouuoit se desister de le suiure, ny par consequent de faire contre Grenoble, & contre Valence, ce à quoy le deuoir l'obligeoit, & qui luy sembloit à propos, pour la satisfaction du Prince qu'il seruoit.* Le Legat se sentit vn peu mortifié de cette response; & le fut encore bien plus, lors qu'arriué à Lyon, il y trouua les affaires de la Ligue en si grãd desordre, pour la prosperité des Armes du Roy, qu'il ne puſt pas mesme auoir, ny seureté, ny escorte, pour continuer son voyage. Car le Comte de Brissac, que le Duc de Mayene auoit enuoyé au deuant de luy, pour asseurer le chemin par où il deuoit passer, fut contraint de s'en retourner, afin d'aller en Normandie, où il trouua de la besogne de reste; Et la Bourdaisiere, à qui l'on donna depuis la mesme commission, fut deffait prés de Bar sur Seine par quelques troupes du Roy, commandées par le Seigneur de Praslin. De cette façon le Legat se trouuoit si en peine, qu'il ne sçauoit, ny quel conseil, ny quelle route il luy faloit prendre, tant il y auoit de choses diuerses, qui s'offroient à luy pour estre cõsidereés. Le Duc de Neuers retiré chez soy, sans s'interesser, ny auec l'vn, ny auec l'autre Party, l'inuitoit à se reduire dans ses terres; où demeurant neutre, comme il luy sembloit que deuoit estre vn homme tel que luy, qui representoit le S. Siege, il pourroit prendre en toute liberté les expediens qu'il iugeroit les plus propres; conseil, à vray dire, qui ne se rapportoit pas mal à l'intention du Pape, & aux instructions qu'il luy auoit données. Le Duc de Mayene au contraire ne cessoit de le solliciter d'aller plus auant, & se rendre à Paris, luy remonstrant pour cét effet, que sans

Affaires de la Ligue en desordre.

Défaite de la Bourdaisiere.

Irresolution du Legat,

qui est diuersement cõseillé par le Duc de Neuers,

& par le Duc de Mayene.

l'authorité

l'authorité de ſon nom, & ſans le ſecours que la Ligue attendoit de luy, elle couroit fortune d'eſtre abbattuë, & entierement deffaite par les Armes du Roy; d'où il s'enſuiuroit ſans doute, que non ſeulement Paris, mais tout le reſte du Royaume, deuiendroit la proye de la Faction Huguenotte. Durant ces choſes, le Roy ne perdoit pas eſperance de pouuoir, ſinon ſe reduire en des lieux qui releuaſſent de luy, du moins s'arreſter en quelque Ville neutre, ou qu'on n'eût point de droit d'attaquer, & poſſible de s'en aller à Auignon, en attendant le ſuccez de l'Ambaſſade du Duc de Luxembourg à Rome. Pour ſeconder ces eſperances, il auoit fait publier qu'en cas que le Legat du Pape, qu'on diſoit eſtre en chemin, s'en vint à luy, chacun fuſt ſoigneux de l'accueillir auec honneur & reſpect, ſans offencer, ny luy, ny ceux de ſa ſuitte, auſquels il vouloit qu'on donnaſt toute ſorte d'aſſeurances, & de ſauf-conduits; Comme au contraire, s'il s'adreſſoit du coſté de la Ligue, il leur deffendoit tres-expreſſément de le reconnoiſtre pour Legat, & de le receuoir dans les lieux de ſon Domaine, ſur peine de Rebellion. Mais le Legat trouuoit peu de ſeureté à s'aller reduire ſous la protection du Duc de Neuers, Prince qu'il iugeoit trop foible, pour n'auoir ny Ville conſiderable, ny place aſſez forte, pour s'y pouuoir mettre à couuert des embuſches des Huguenots. D'ailleurs, il eſtimoit peu ſeant de rebrouſſer chemin; mais beaucoup plus honteux, & plus dommageable encore d'abandonner le Party Catholique; & par cette action acheuer de confondre & d'auilir le courage de ceux de la Ligue; en leur donnant par ce moyen

1590.

Eſperances du Roy.

& publication faite de ſa part.

Le Legat ne ſçait quel cõſeil prendre.

& ſe propoſe diuerſes choſes;

1590. de manifeſtes indices des forces, & de la reputation du Roy de Nauarre. D'où il inferoit pareillement, qu'il en reuiendroit vn plus grand preiudice aux choſes ſpirituelles qu'aux temporelles, pource qu'auec peu d'honneur pour le Pape, il arriueroit que par ſa faute les Catholiques ſe verroient deſtituez de ſecours, & que le Roy de Nauarre, qui pour la peur qu'il auoit de ſes Ennemis, feignoit maintenant de ſe vouloir conuertir, auroit deſormais la campagne libre, & vne pleine puiſſance d'agir à ſa mode, ſans qu'il y euſt ny reſpect, ny conſideration qui l'en pûſſent empeſcher. Il luy ſembloit en vn mot, qu'il eſtoit venu en France, non ſeulement pour y pacifier les troubles, mais encore pour trauailler à la ruyne du Roy de Nauarre, qu'il tenoit pour Ennemy de l'Egliſe; & à l'Election d'vn nouueau Roy, qui dépendiſt entierement du Pape, & qui fuſt Amy, & Confident d'Eſpagne. Ainſi cette opinion eut tant de pouuoir ſur luy, que ſe croyant fondé ſur vne choſe honorable, où ne ſe rencontroit aucun obſtacle contraire à ſes Commiſſions, il ſe reſolut enfin de ſatisfaire le Party de la Ligue, & de ſe haſter d'aller à Paris. Mais voyant le Duc de Mayene aſſez empeſché apres les affaires de la Guerre, il enuoya le ſieur Blanchetti au Duc de Lorraine, pour luy demander eſcorte, afin de s'acheminer en ſeureté. L'ayant obtenuë bien ayſément, il tira droit à Dijon, & de Dijon à Troyes, d'où il ſe rendit à Paris le 20. de Ianuier. Il y fut receu auec vne pompe ſolemnelle, & logé au Palais Epiſcopal, qu'on tapiſſa & meubla Royalement, de tout ce qu'il y euſt de plus exquis & de plus magnifi-

Sõ auerſion cõtre le Roy de Nauarre,

Il ſe reſout d'aller à Paris,

où il eſt receu magnifiquemẽt,

que dans le Louure. A ſon arriuée il fait publier le Bref du Pape, datté du quinziéme iour d'Octobre. Par le contenu de ce Bref, apres vne honnorable mention de la France, pour auoir touſiours bien merité du S. Siege, & vn recit de leurs biens-faits mutuels; la Cour de Rome ayant de tout temps donné de viſibles demonſtrations de ſon zele enuers les Roys Tres-Chrétiens, ſa Sainteté déploroit les calamitez preſentes, & les troubles de ce Royaume; Proteſtant en ſuitte de cela; D'auoir par le Conſeil des Cardinaux, éleu Legat en France le Cardinal Cajetan; auecque pouuoir, moyennant la Grace diuine, d'employer tous les moyens qu'il iugeroit propres à proteger la Religion Chreſtienne; rappeller les Heretiques dans le giron de l'Egliſe; reſtablir l'Eſtat en ſa premiere tranquillité, & faire en ſorte, que ſous vn Roy ſeul, qui fuſt bon à ſes Sujets, doüé d'vne pieté ſignalée, & vray Catholique, les peuples de ſon Royaume peuſſent, pour la plus grande gloire de Dieu, viure en bonne Paix, apres tant de perils & de maux, que produiſoit ſans ceſſe la guerre; Qu'à ces cauſes, il exhortoit & prioit tous les Ordres & tous les Eſtats de France, de vouloir perſeuerer en la Foy de leurs Peres, & ſuiuant leur glorieux exemple, de s'employer à eſteindre l'Hereſie, en arrachant les racines, & coupant chemin aux occaſions des Partialitez, & des diſcordes, qu'vn ſi grand mal produiſoit; Qu'ainſi apres que les diſſentions particulieres ſeroient enſeuelies, & les Guerres ciuiles, ruyneuſes & funeſtes à tout le monde, heureuſement terminées, ils ſe reſoluſſent de reconnoiſtre vn Roy legitime, & vray Catholique,

1590. & y fait publier le Bref du Pape.

1590. afin que le culte diuin eſtãt reſtably, ils puſſent viure, & ſe maintenir charitablement dans
„ vne parfaite vnion, ſous l'ombre & la pro-
„ tection de leur Prince; & que cependant ils
„ euſſent à receuoir le Cardinal Legat, auec le
„ reſpect qu'ils luy deuoient, & à mettre en
„ execution ſes remonſtrances paternelles, pour
„ en recueillir, outre les fruits terreſtres & tem-
„ porels, des benedictions celeſtes & diui-
„ nes.

Declarations des Parlemẽs de Tours & de Paris, toutes contraires.

La publication de ce Bref du Pape, fut ſuiuie de deux diuerſes Declarations : l'vne du Parlement de Tours, par laquelle il deffendoit à toutes perſonnes, de reconnoiſtre le Legat, & luy obeyr; l'autre du Parlement de Paris : par où chacun eſtoit exhorté à ſe rendre digne de l'affection paternelle du ſaint Siege, & à receuoir les bons auis du Legat, auecque l'honneur & l'obeyſſance qu'on eſtoit obligé de luy rendre. Apres ces Declarations toutes contraires, il ſe remarqua viſiblement, que les hommes de lettres ne ſe portoient pas auec moins de chaleur, que les gens d'eſpée, à combattre pour la défenſe de leur Party. Car on vid paroiſtre en meſme temps pluſieurs Arreſts de la Cour, quantité de petits liures compoſez par des particuliers, diuerſes Deciſions de la Sorbonne, des Lettres du Cardinal Legat, des Réponſes des Prelats, qui tenoient pour le Roy, & vn grand nombre de Libelles, que les Curieux s'en alloient ſemant de tous coſtez, qu'on pouuoit aſſez iuger par là, que les Eſprits ne trauailloient pas moins que les plumes, à ſouſtenir le droit que croyoient auoir les deux Partys. A quoy les vns & les autres s'opiniaſtroient ſi fort, &

Contentions diuerſes des gens de Lettres, & des hõmes d'Eſpée.

Libelles ſemez.

rapportoient tant de raisons ensemble, donnant presque tous dans vn mesme but, touchant la venuë & le pouuoir du Legat, qu'il ne paroissoit que trop, que les Armes spirituelles diuerties, & prises sous diuers pretextes, dans la chaleur & l'indiscretion de la guerre, deuoient fournir d'vne nouuelle matiere, plus capable de fomenter que d'esteindre l'embrasement commencé. Pour toutes ces choses, le Cardinal Cajetan ne tarda guere à s'apperceuoir qu'il s'estoit trompé en sa premiere opinion, & qu'asseurément il auroit mieux fait de se tenir neutre. Car il voyoit bien que par son arriuée à Paris, il ne s'estoit declaré Legat que vers l'vn des deux Partys, chose qui ne le faschoit pas seulement, pour estre contraire à l'intention & aux desseins du Pape, mais qui luy déplaisoit encore, dautant que par elle-mesme il commençoit à connoistre manifestement la foiblesse & les desordres de la Ligue. En effet, les affaires de l'Vnion estoient en ce temps-là fort douteuses, & grandement incertaines. Ce qui procedoit sans doute, de ce que la diuersité des pretensions, & les contrarietez qui se rencontroient dans les desseins des Ligueurs, interrompoient le cours de leur entreprise, comme il arriue ordinairement en semblables occurrences : D'où il s'ensuiuoit aussi que dans ces obstacles, les esprits ne pouuoient, ny deliberer, ny agir pour leurs communs interests, qui n'auoient pas besoin de retardement, tandis que le Roy ne s'endormoit point, & qu'à la resolution qu'il auoit prise, il adiouſtoit la promptitude & la diligence. Comme donc le Duc de Mayenc, Chef du Party de la Ligue,

1590.

Le Cardinal Legat se repent de n'auoir point obserué la Neutralité.

Desordres de la Ligue, d'où causez.

Haute pretension du Duc de Mayenc.

1590. en soustenoit le plus pesant fardeau, par l'authorité de sa personne, iointe à sa prudence en matiere de Gouuernement, & à sa grande experience au fait de la Guerre; aussi estimoit-il que s'il y auoit quelque prix à gagner de ce costé-là, cette recompense n'estoit deuë à personne plus iustement qu'à luy, pour estre fondée, & sur le sang de ses Freres, & sur ses propres trauaux. Cette consideration luy faisoit desirer ardamment, ou de se transferer la Couronne à soy mesme, & à ses Descendans, comme il estoit auenu au temps de Pepin, & de Charles Martel; ou si cela ne se pouuoit, de la faire tomber du moins sur la teste de quelque Prince, qui reconnust de luy en estre obligé, & de la tenir absolument de luy. Car demeurant tousiours dans les bornes de sa probité ordinaire, & de ses bonnes inclinations, il estoit resolu de ne permettre iamais que le Royaume se diuisast en aucune sorte, & de souffrir encore moins qu'il vint en la puissance d'vn Prince estranger. Le Roy d'Espagne au contraire, qui apres auoir secrettement protegé la Ligue en sa naissance, la fomentoit maintenant à découuert; & qui les années passées auoit dépensé pour elle deux millions d'or; voyant à cette heure, qu'outre l'entretenement des gens de cheual & de pied, il luy falloit encore fournir, tant en public qu'en particulier, des sommes immenses, & que sans le grand & puissant secours que luy demandoient les Ligueurs, leur entrepriſe ne pouuoit reüssir, ny mesme subsister lõg-temps sans se rompre; se persuadoit en son Ame, que puis que de si grands frais venoient de luy, il estoit bien iuste, & plus que raisonna-

Il aspire à se rendre Arbitre de la Couronne.

Pretensions du Roy d'Espagne, surquoy fondées.

ble, que les emolumens & les fruits luy en reuinſſent auſſi. Voilà pourquoy, outre la ſecrette & tres-particuliere intention qu'il auoit, d'vnir enſemble les deux Couronnes, & de faire eſcheoir celle de France à l'Infante Iſabelle ſa Fille, qu'il auoit euë de la Reyne Elizabeth, ſœur aiſnée de Henry troiſiéme; il deſiroit de plus, d'eſtre declaré publiquement Protecteur du Royaume, auecque preéminence & authorité de pouruoir aux Offices de la Couronne, de donner les Gouuernemens, & les Charges militaires, de diſpoſer des Benefices; & d'auoir, en vn mot, toute la puiſſance qui eſt reſeruée aux Souuerains; ce que demandoient, & briguoient ouuertement ſes Agens, qui eſtoient; Dom Bernardin de Mendozze, le Commandeur Morrée, & Iean Baptiſte Taſſis, Veedor general de ſes Armées, qui pour cette meſme fin eſtoit nouuellement arriué de Flandres. En effet, les Pariſiens ſe conſiderans comme principaux fondemens de ce Party-là, & pour la puiſſance de leur Ville, & pour le grand nombre de ſes Habitans; comme encore pour leurs continuelles contributions, qui eſtoient les nerfs de la Guerre, ſe perſuadoient qu'il n'appartenoit qu'à eux de diſpoſer de la Couronne. Eſtans donc mal ſatisfaits du Duc de Mayene, pour le mauuais ſuccez de ſes Armes, à cauſe qu'il leur ſembloit que ſon retardement auoit attiré la perte de leurs Faux-bourgs, & que pour ſon peu de ſoin leur Ville ſe trouuoit comme aſſiegée, & dépourueuë de viures; ils commençoient de ſe montrer enclins à ſe ſoubmettre à la volonté des Eſpagnols. A quoy ils ſe portoient d'autant plus, que par

1590.

Son deſſein ſecret de faire eſcheoir la Couronne de France, à l'Infante Iſabelle ſa fille, & de diſpoſer des Charges du Royaume.

Propoſitions & brigues de ſes Agens.

Les Pariſiens mal ſatisfaits du Duc de Mayene, panchét du coſté des Eſpagnols pour pluſieurs raiſons.

1590. les forces d'Espagne ils esperoient d'exterminer tout à fait le Roy, dont ils hayssoient extrémement le nom; d'arracher la racine de la Religion Huguenote, pour laquelle ils auoient vne auersion naturelle; & d'estre déchargez de l'insupportable fardeau des contributions, par le moyen de l'argent du Roy Catholique, comme ses Ministres artificieux & subtils le promettoient vainement, tant en public, qu'en particulier. Mais au contraire des Parisiens, la Noblesse declarée pour les Ligueurs, entre les mains de laquelle estoient les Armées, & les Places fortes; ennemie du joug Espagnol, resoluë de n'auoir point de Roy qui ne fust François, & affectionnée à la Maison de Guise, ou interessée auec elle, panchoit du costé du Duc de Mayene; si bien que ne connoissant point d'autre nom que le sien, & n'agissant que par ses ordres, elle reduisoit tous les autres de la Faction à dépendre de luy necessairement, & à ne suiure en leur conduitte que les seuls mouuemens de son vouloir, & de son authorité. D'ailleurs, il y en auoit plusieurs dans le Parlement, qui se portoient d'inclination à seruir le Roy, & qui, pour le pouuoir reconnoistre, & luy obeyr, desiroient fort qu'il se conuertist à la Foy Catholique; outre qu'à le prendre en general, presque tous les Conseillers abhorroient en leur ame, ou que le Royaume se démembrast, ou qu'il vint sous la domination d'vn Prince estranger. Cela n'empeschoit pas neantmoins, que le Duc de Lorraine, dessoins duquel la Ligue ne receuoit pas vn petit accroissement, & de reputation, & de forces, ne se fist accroire que la Couronne de France appartenoit

La Noblesse declarée pour la Ligue, ne veut point de Roy, qui ne soit François.

Inclinations du Parlemẽt, portées au seruice du Roy.

Pretensions du Duc de Lorraine sur la Couronne de France.

appartenoit au Marquis du Pont ſon fils, pour eſtre ſorty de Claude, ſœur de Henry troiſiéme; de ſorte qu'il s'offençoit de ce que dans la Maiſon de Lorraine il s'en trouuoit de ſi hardys que d'en diſputer la preſeance auec luy, qui eſtoit la principale Tyge, & le Chef de cette Famille. Le Duc de Sauoye auoit pareillement des pretenſions ſur la France, comme deſcendu de Marguerite, ſœur de Henry ſecond; & poſſible ſe fioit-il auſſi que les Eſpagnols appuyeroient ſon deſſein. Mais quoy qu'il en fuſt, il eſt bien certain qu'il ſe perſuadoit qu'en tout cas le Pape ne luy refuſeroit point ſa protection. Outre ce droit imaginaire, ces deux Princes auoient encore d'autres deſſeins particuliers; Le Duc de Lorraine, d'obtenir pour luy Mets, Toul, Verdun, & la Duché de Sedan, places ſur leſquelles il auoit diuerſes pretenſions; Et le Duc de Sauoye, de ſe conſeruer le Marquiſat de Saluſſes; par le moyen duquel, comme on le découurit depuis, il eſperoit d'ajouſter à ſes Eſtats la Prouence, pays grandement commode, & fort à ſa bien-ſeance, où il auoit déja mis le pied, poſſedant, comme il faiſoit, la Ville, & la Comté de Nyce. A cette diuiſion de l'Eſtat en pluſieurs parties, portoient encore leur penſée, les Ducs de Nemours & de Mercœur, l'vn, auec deſſein de reduire en Souueraineté ſon Gouuernement de Lyon; l'autre en intention d'auoir la Bretagne, que par vn ancien droit il croyoit appartenir à ſa femme; & meſme parmy les particuliers, il n'y en auoit que trop qui ne trouuoient pas mauuais ce procedé; & qui l'auroient volontiers ſuiuy, pour rendre leurs Gouuernemens here-

1590.

& du Duc de Sauoye:

Differēs deſſeins de ces deux Princes,

& des Ducs de Nemours, & de Mercœur,

1590. ditaires dans leur Maison.

Diuersité d'humeurs & d'auis, nuisible à ceux de la Ligue.

La Ligue estoit composée de cette diuersité d'humeurs, d'intentions, & d'auis; qui à force de s'entre-choquer, & de s'empescher l'vn l'autre, interrompoient le cours des affaires, & r'allentissoient l'ardeur auec laquelle les Ligueurs s'estoient proposé du commencement d'affermir entr'eux ce lien, qui sembloit n'auoir pour but que la Religion. Cependant le Roy, qui les connoissoit par espreuue, & qui par les auis qu'il receuoit tous les iours, ne pouuoit ignorer ny la confusion de leurs desseins, ny l'incertitude de leurs resolutions, taschoit de s'en preualoir, & d'en faire son profit. Pour cette fin dés qu'il fut party de Dieppe, ayant relasché sur sa parole le Marquis de Belin, resté prisonnier en la iournée d'Arques, il luy donna commission expresse, de faire de sa part vne ouuerture de paix au Duc de Mayene; & de l'exhorter comme bon Prince, & plein de moderation, à ne point consentir aux pernicieux desseins des Estrangers. Par mesme moyen il luy fit dire, que se deliurant des insolences du menu peuple, & des artifices des Espagnols, il vouluſt entierement tourner ses pensées à vne bonne & salutaire tranquillité; Que l'estat de ses affaires en iroit beaucoup mieux, & qu'auec plus de merite & d'honneur, il auroit de luy telle part qu'il desireroit d'auoir au Gouuernement. Cependant il auoit mis ordre en secret, que les Catholiques de son party priassent le mesme Marquis de solliciter de leur part la Conuersion du Roy, en luy remonstrant que s'il se reconcilioit auecque l'Eglise, ce seroit le vray moyen de r'asseurer la Religion, & de redonner à la France

Le Roy fait parler d'accommodement au Duc de Mayene, & en dõne la cõmission au Marquis de Belin.

vne glorieuſe Paix, qui eſtoit ce qu'elle deſiroit par deſſus toutes les choſes du Monde, & pour ſon repos, & pour ſa propre reputation. Mais le Marquis s'eſtant acquitté de ſa Commiſſion, apres que le Roy fut party des Fauxbourgs de Paris, les raiſons qu'apporterent là-deſſus les Conſeillers du Duc de Mayene, & le Duc meſme auec eux, ſe trouuerent differentes. Ceux qui appuyoient la propoſition des Catholiques du Party du Roy mettoient en auãt; Qu'on ne pouuoit prendre aucune reſolution qui fuſt plus à propos, & plus honorable au Duc qu'eſtoit celle-là, quand meſme elle n'auroit pas le ſuccez qu'il en faloit attendre; Que le Roy demeurant d'accord de ce qu'on luy demandoit, & ſe faiſant Catholique, on verroit les troubles appaiſez, la Religion aſſurée, le Royaume remis entre les mains d'vn Succeſſeur legitime, & les funeſtes reuolutions des Guerres ciuiles heureuſement terminées; Que le nom du Duc de Mayene, Autheur d'vn ſi grand bien, en ſeroit conſiderable à toute la terre, ſon intention iuſtifiée, & la fin de ſes Armes, dont la ſincerité paroiſtroit au iour, comblée d'eternelles benedictions par la bouche de tous les peuples de France; Qu'au ſurplus, d'vne action ſi loüable s'enſuiuroit la deliurãce du Cardinal de Bourbon, dont il faloit croire, qu'en vn aage ſi debile, & ſi caſſé de vieilleſſe, il aimeroit beaucoup mieux vne liberté paiſible pour le reſte de ſes iours, qu'vne vaine ombre d'Empire dans vne eſtroite Priſon; Que par meſme moyen ſeroient relaſchez encore les Ducs de Guiſe & d'Elbeuf; au lieu qu'autrement, il n'y auoit preſque point d'eſperance qu'ils deuſſent de long-temps eſtre

1590.

Opiniõs diuerſes dans le Conſeil du Duc de Mayene,

1590. libres ; Qu'en vn mot, il ne faloit point douter que la Fortune du Duc & des siens ne deuint par ce moyen aussi grande qu'il le pourroit souhaiter luy-mesme ; Qu'au contraire, s'il auenoit que le Roy refusant de s'accommoder auec luy, perseueraſt dans la Religion Huguenotte ; en tel cas les raisons de la Ligue passeroient non seulement pour iustes dans les sentimens de tout le monde, à la confusion & à la honte de ceux qui expliquoient en mauuaise part les actions des Ligueurs ; mais que cela seroit encore cause que les Catholiques qui tenoient pour le Roy, perdant l'esperance de le pouuoir faire conuertir, & voyant qu'il leur auroit manqué de parole, l'abandonneroient entierement ; & qu'ainsi n'estant suiuy que de bien peu d'Heretiques, il seroit facilement deffait, & leur ouuriroit vn chemin à terminer la guerre, par vne apparante & honorable victoire. Mais ceux qui n'estoient pas de cét auis disoient au contraire ; Que cette Guerre se trouuant toute fondée sur la Religion, l'on ne pouuoit trauailler ny entendre à l'ouuerture qu'on auoit faite, sans l'expresse permission du Pape, auquel il appartenoit d'approuuer & de confirmer la Conuersion du Roy ; & que le Duc de Mayene n'estant point Maistre absolu de la Ligue, mais Chef de son Party, ne deuoit point entreprendre vne affaire de cette importance, sans le consentement de tous ceux de sa confidence, & de tous les Princes, qui s'estoient declarez en faueur de l'Vnion. Ils alleguoient pour principales raisons ; Que si le Pape n'approuuoit point cette Conuersion, asseurément tout ce que le Duc auroit fait, se trouueroit alors inutile ; Que les Con-

Sentimés contraires aux auis precedens.

federez n'auroient pas pluſtoſt conclud entr'eux de ne point ſuiure ſon Auis, qu'ils éliroient vn autre Chef, & que luy par conſequent, priué de l'appuy des Catholiques, ſeroit reduit miſerablement à la diſcretion de ſes plus grands Ennemis; Que la propoſition qu'on luy auoit faite, eſtoit vn pur artifice du Roy meſme, pour le rendre ſuſpect à tous ceux de ſon Party, & ſemer parmy eux des diſſentions & des troubles; Qu'il ſe pourroit faire que par diſſimulation & par feinte il ſe rendroit Catholique, afin de pouuoir ainſi plus ſeurement diſpoſer de la Religion à ſa volonté, & qu'alors la trop ſimple & trop precipitée credulité du Duc ſeroit à iamais blaſmée; Qu'il ne faloit point douter que le Roy ne promiſt des montagnes d'or, pour s'acquerir par ſurpriſe le conſentement de la Ligue; mais qu'il y auoit en cela ſi peu de ſeureté, qu'indubitablement dés qu'il ſe verroit paiſible Poſſeſſeur de ſa Couronne, il ne ſe ſouuiendroit plus de ſa parole, & ne daigneroit pas meſme tenir la moindre des promeſſes; Que cependant au blaſme eternel qu'en receuroit le Duc, ſe trouueroit iointe ſa propre ruyne, & celle de tous les ſiens; Qu'il importoit donc à l'eſtat des affaires preſentes, & à luy-meſme par conſequent, de ſe tenir fortement vny auecque les autres; de ne point mécontenter le Pape, le Roy Catholique, ny le Duc de Lorraine; de ne perdre pas courage, pour tous les mauuais ſuccez que les affaires auoient eu d'abord; mais d'eſperer que comme Dieu auoit vangé le ſang de ſes Freres, il l'aſſiſteroit de meſme à eſtablir la Religion, & à porter ſa Fortune à ce haut point de grandeur où il aſpiroit. 1590.

1590. Toutes ces choſes enſemble ébranloient diuerſement le Duc de Mayene. Il eſtoit touché d'vn coſté de l'honnorable propoſition qu'on luy auoit faite de la part du Roy : Et de l'autre, d'vn ſecret déplaiſir que l'impertinence & l'humeur volage des Pariſiens luy cauſoient dans le profond de ſon ame. Auecque cela, il s'affligeoit de ce qu'à faute d'argent, il ne ſçauoit comment pourueoir à la paye des trouppes eſtrangeres, ny comment ſatisfaire à la demande des Gouuerneurs, & des Soldats mis en garniſon, qui recouroient tous à luy en leurs preſſantes neceſſitez. Mais ce qui le faſchoit le plus encore, c'eſtoit l'artifice, & l'humeur opiniaſtre des Eſpagnols, leſquels ayant fait venir de Flandre le ſieur de la Mothe, Gouuerneur de Grauelines, ne luy vouloiẽt point permettre d'aller plus auant, ny fournir aucuns deniers pour l'entretenement de la Guerre ; qu'on n'euſt declaré premierement le Roy Catholique, Protecteur de la Couronne de France, auec vne pleine authorité de diſpoſer des principales Charges Eccleſiaſtiques & ſeculieres : Car c'eſtoit par ces prerogatiues, autrement nommées *marques de Iuſtice*, qu'il vouloit auoir de la preéminence, & de l'empire ſur le party de la Ligue. Ces pretenſions cependant ſembloient au Duc de Mayene ſi extrauagantes, ſi honteuſes, & ſi dommageables à la Couronne, qu'il ne pouuoit en ouyr parler ; & ne croyoit point que pas vn des Confederez de Paris, ny des autres Villes, ſe puſt iamais reſoudre d'y conſentir ; connoiſſant trop bien que ce ſeroit mettre la bride en main au Roy Catholique, pour luy laiſſer conduire l'affaire, & l'acheminer au but où il voudroit l'a-

Grande irreſolution du Duc de Mayene, qui ſe trouue fort en peine pour pluſieurs raiſons.

Il reiette les propoſitions d'Eſpagne,

dresser. Mais d'vn autre costé l'apprehension de demeurer seul, & d'estre abandonné, l'incertitude de la Conuersion, & de la parole du Roy; son ancienne inimitié contre luy, & encore plus l'esperance qu'il auoit d'obtenir enfin la Couronne pour luy-mesme, l'empeschèrent de consentir en son ame aux propositions du Marquis de Belin: à raison dequoy il le renuoya prisonnier, auec des paroles ambiguës & generales, rompant ainsi les moyens de faire l'accord dont il se parloit. En suitte de cela, pour apporter tous les remedes possibles aux desordres des affaires presentes; il fit en sorte, ou par artifices, ou par prieres, ou par la terreur des armes, de reformer & de regler en partie le Conseil de la Ligue, composé de personnes seditieuses, & qui ne dépendoient point entierement de luy. Il voulut pour cét effet que l'Archeuesque de Lyon, que le Capitaine du Gast auoit n'agueres mis hors de prison, moyennant vne bonne somme d'argent, & qui s'estoit retiré à Paris, y fist la charge de Chancelier, & qu'en cette qualité il presidast au Conseil; où il trouua bon encore d'introduire Villeroy, & le President Ieanin, tous deux ses Confidens, qui n'estoient pas hommes à suiure la volonté des Espagnols. Par mesme moyen augmentant de beaucoup le nombre de ceux qui auoient accoustumé d'entrer dans leur secrette Assemblée, il y admit tant de Gentils-hommes des principaux de l'Vnion, que dans l'occurrence des affaires qui se presentoient de iour en iour pour en deliberer, il n'apprehenda plus si fort à l'auenir l'humeur changeante, ny les insolences du menu Peuple. Ce qui n'empescha pas neant-

1590.

& celles du Marquis de Belin,

qu'il renuoye sãs rien conclurre.

Reformation faite au Conseil de la Ligue,

dont l'Archeuesque de Lyon est fait Chef.

Declaratiõ faite en Parlement.

1590. moins, que pour contenter tout le monde en apparence, il ne fit faire vne Declaration en Parlement, par laquelle il enioint aux Princes, Pairs, Mareschaux de France, Gouuerneurs de Prouinces, Officiers de la Couronne, Et generalement aux Deputez des trois Ordres du Royaume, de se rendre dans le prochain mois de Fevrier en la Ville de Melun, pour y tenir les Estats generaux, & d'vn commun consentement regler toutes les affaires qui seroient mises en deliberation. Or bien qu'il n'y eust point d'homme de bon sens, qui ne iugeast qu'à raison des troubles de la Guerre, cette Declaration seroit inutile, & n'auroit point de succez, n'estant pas possible qu'on pust iamais s'assembler ny s'arrester en vn lieu, qui se trouuoit exposé au milieu de l'embrasement; il ne laissa pas pourtant de seruir comme de leurre au Peuple, qui a cette coustume de ne se repaistre pas moins des choses vaines, pourueu qu'elles ayent vne belle monstre, que de celles qui sont essentielles & serieuses.

Estats generaux assignez à Melun.

Le peuple se laisse tromper aux apparences.

Artifices du Duc de Mayene;

Le Duc de Mayene se comportoit cependant d'vne maniere bien differente auecque les Espagnols, qui ne cessoient de l'importuner, pour le reduire à se declarer. Il leur disoit, qu'il ne le pouuoit faire encore, & s'excusoit sur la venuë du Cardinal Legat, qui s'approchóit; adiouſtant à cela le peu d'apparence qu'il y auoit de conclurre vne affaire si importante, sans son consentement, & sans qu'il s'y trouuast en personne. Par où il les entretenoit d'esperance, auec tant d'artifice, & de feinte, qu'estans bien asseurez de l'inclination & de la bonne volonté qu'auoit pour eux le Legat, ils

Il entretiét d'esperance les Espagnols,

demeurerent d'accord auſſi-toſt d'attendre ſon arriuée. Mais pour tout cela ils ne voulurent ny faire aduancer le ſecours, ny débourſer aucune ſomme d'argent, payant le Duc de ſa raiſon, qui eſtoit qu'ils vouloient attendre que le Legat fuſt venu. Comme cela ſe paſſoit, les Pariſiens murmuroient bien fort de ce qu'ils ſe trouuoient reduits en vne extréme neceſſité de viures. Tellement que le Duc de Mayene, pour empeſcher qu'on ne luy en imputaſt le blaſme, ayant mis ſur pied tout ce qu'il auoit de gens de guerre, leur fit aſſieger Pontoiſe, afin d'ouurir par là vn chemin aux prouiſions qui venoient de Normandie. Sur ces entrefaites le Cardinal Legat arriua, & le Duc vint auſſi-toſt à Paris, pour s'y aboucher auecque luy. Les principaux Seigneurs, & qui ſe trouuerent les plus proches de la Ville, y vinrent de meſme, parmy leſquels eſtoit remarquable le Cardinal de Gondy, qui depuis la mort du Roy n'ayant bougé de Noiſy, lieu appartenant au Mareſchal de Rets ſon frere, s'eſtoit touſiours monſtré neutre; Et ainſi apres qu'ils furent tous aſſemblez, on commença de mettre ſur le tapis les affaires dont il eſtoit queſtion, & qui regardoient le fait de la Ligue. Ce fut là que les Eſpagnols firent inſtance ſur toutes choſes, touchant la protectiõ du Roy Catholique, & les marques de Iuſtice qu'ils demandoient qu'on luy accordaſt. Dans cette propoſition, ils eſtoient fortement appuyez par ceux du Conſeil des Seize; qui les aſſeuroient qu'il ne tenoit qu'au Duc de Mayene que cela ne fuſt; qu'il s'y oppoſoit luy ſeul, & que leur Party ne demandoit pas mieux que de gratifier le Roy Catholique, lequel ils

1590.

qui ſe monſtrét auſſi fins que luy.

Murmure des Pariſiés.

Abouchement du Legat, & du Duc de Mayene.

Propoſitions des Eſpagnols,

appuyées par le Conſeil des Seize.

1590. reconnoiſſoient tous enſemble pour le plus fort appuy de la Religion, & de leur propre ſalut. Mais le Duc, la pluſpart de la Nobleſſe, & le Parlement ſe roidiſſant à l'encontre, eſtoient reſolus de n'en rien faire. Ce qui auroit infailliblement cauſé quelque mal-heur, ſi le Cardinal Cajetan n'eût aduerty les Eſpagnols; Qu'il n'eſtoit pas temps de s'opiniaſtrer en ces demandes, ny de s'imaginer mal à propos de pouuoir forcer les volontez des François; Qu'on deuoit pluſtoſt faire en ſorte de les reconcilier auec le Roy de Nauarre, qui n'oubliant rien de ſon coſté, propoſoit des conditions aduantageuſes & grandes; Qu'il faloit attendre que cette affaire fuſt venuë a maturité, & ne point mettre dans les eſprits des deffiances & des ombrages hors de ſaiſon; Que de là s'enſuiuroit aſſeurément la des-vnion de la Ligue, auec vn manifeſte danger de la Religion, & vne extreſme ruyne de toute leur entrepriſe; Qu'auant que de paſſer outre, il luy ſembloit neceſſaire de s'oppoſer aux Armes & aux progrez du Roy, afin que parmy les diuiſions & les troubles, il n'euſt pas le loiſir de s'eſtablir; Qu'apres qu'on auroit eſloigné ce peril, l'on ne manqueroit ny d'occaſions ny de moyens de faire valoir le droit & les pretenſions du Roy Catholique; & que pour ſon particulier, il taſcheroit de les appuyer quand il en ſeroit temps, & de les porter le plus haut qu'il pourroit. Durant ce contraſte il arriua bien à poinct, ou par vn cas fortuit, ou par vne ruſe premeditée, que tout à meſme temps furent publiez certains Articles de Paix entre le Roy & le Duc de Mayene, qu'on diſoit auoir eſté conclus de la part de ſa Maieſté,

Aduis du Cardinal Cajetan, aux Agés d'Eſpagne.

Articles publiez.

par l'entremiſe de Villeroy, & du Mareſchal de Biron. Pluſieurs meſme ſouſtenoient la choſe pour tres-veritable, iuſques à dire que les Ducheſſes de Nemours & de Mayene, l'vne mere, & l'autre femme du Duc, auoient déja ſigné ces Articles, bien que neantmoins elles fuſſent toutes deux contraires aux demandes que faiſoient les Eſpagnols. Ce qui fut cauſe qu'aduenant icy le meſme qu'en la pluſpart des choſes du monde, où la crainte demeure ordinairement victorieuſe de toutes les autres paſſions, & chaſſe loin tous obſtacles, les Miniſtres d'Eſpagne conclurent enfin d'vn commun accord; Que Iean Baptiſte Taſſis, qui eſtoit des leurs, & le ſieur de Roiſſieux, au nom du Duc de Mayene, s'en iroient enſemble en Eſpagne, pour y apprendre en perſonne l'intention du Roy Catholique, que le Duc de Mayene ſouſtenoit eſtre differente de ce que ſes Miniſtres mettoient en auant; Et pour r'emporter par meſme moyen le vray ordre qu'il faloit tenir en l'adminiſtratiõ de leurs communes affaires. Ils reſolurent, en ſuitte, que le ſecours qui venoit de Flandres s'aduançaſt, pour ioindre l'Armée du Duc de Mayene, qui apres auoir pris Pontoiſe, ſe propoſoit d'aller plus auant à la rencontre des Ennemis. A toutes ces choſes le Cardinal Legat adiouſta les trois cent mille eſcus, qu'il auoit apportez de Rome en bonnes promeſſes de Marchands, & en lettres de change. Car voyant qu'il ne pouuoit pour l'heure employer cét argent à deliurer le Cardinal de Bourbon, il s'étoit veu contraint par la neceſſité des affaires, de le remettre entre les mains du Duc, qui auoit abſoluмẽt de pouuoir faire marcher l'Ar-

1590.

Concluſion priſe par les Miniſtres d'Eſpagne.

Deſſein du Duc de Mayene,

à qui le Legat fait toucher trois cent mille eſcus.

1590. mée, si l'on ne luy fournissoit du moins vne partie des sommes qui luy estoient deuës pour sa paye. Il consentit cependant luy-mesme, que par vn Decret que fit la Sorbonne, qui fut confirmé par le Cardinal Legat, on ne puſt traitter d'Accord auecque les Heretiques, & particulierement auec Henry de Bourbon, declaré Relaps, & Excommunié; ny auoir non plus aucun commerce auec luy, sur les mesmes peines d'Excommunication & d'Heresie. A quoy le Duc de Mayene se laissa porter d'autant plus volontiers, qu'il estoit alors entierement esloigné en son Ame de tout dessein d'accommodement, & plein d'esperance, en cas qu'il demeuraſt victorieux de son Ennemy, de mettre les choses droit au but où luy-mesme auoit pris sa visée.

Nouueau Decret de la Sorbonne.

Les dissentions estant ainsi appaisées, le Duc desireux de recouurer la reputation qu'il auoit perduë aux assauts de Dieppe, & en l'eschec des Faux-bourgs de Paris, apres s'estre resueillé au bruit des grandes esperances dont le combloit le Legat, mit toute son Armée en Campagne, pour s'en aller auec elle assieger Meulan, place sur le passage de la Seine, à l'entrée de la Normandie, d'où elle empeschoit, comme Pontoise, le transport des viures à Paris. Meulan est vn assez petit Bourg clos de vieilles murailles, & qui s'estend le long de la Seine. Il y a vn pont spacieux, d'où l'on passe commodément en vne Isle, située au milieu de la Riuiere. Elle est en forme de Forteresse, deffenduë & flãquée de quatre rauelins à la moderne. De cette mesme Isle, par le moyen d'vn autre Pont, on peut gagner l'autre bord de l'eau; Et c'est là qu'est remarquable vne grosse Tour ba-

Siege de Meulan.

Description de la Place.

stie à l'antique, & qui sert partie de deffense, partie de Parapet au Pont. Dans cette Place commandoit le Colonel Berangueville, auec quatre Compagnies de gens de pied François, cinquante Suisses, & quatre-vingt Cheuaux legers. Comme il iugeoit donc qu'apres la prise de Pontoise, qui auoit déja capitulé de se rendre, le Duc de Mayene, pour contenter les Parisiens, ne manqueroit point d'aller assieger ce Bourg; il s'estoit donné le soin d'y faire à l'entour vne fort bonne tranchée, flanquée de demy-lunes, & en auoit fait autant de la Tour, qui estoit à l'entrée du Pont, de l'autre costé de la Riuiere, l'Isle se trouuant déja d'ailleurs assez bien fortifiée. Apres ces trauaux, il s'aduisa d'enuoyer au Roy Courriers sur Courriers, pour luy demander secours : Puis ayant mis en ordre ses gens, & donné des armes à ceux du Bourg, il se resolut de le deffendre constamment. Le Duc de Mayene y mit donc le siege, fit dresser ses batteries, & commença de battre la Place auec onze Canons. Mais les Assiegez, aussi soigneux d'en reparer les dommages, qu'ils estoient ardans à se deffendre, auoient flanqué à la pointe du rauelin de l'Isle deux pieces d'Artillerie, qui donnant bien de la peine aux Ennemis, estoient cause qu'ils se trouuoient embarrassez dans ce Siege, qui n'alloit pas si viste qu'ils eussent voulu. A raison dequoy, le Duc de Mayene faſché de ce qu'vne meschante Bicoque tenoit bon, & s'obstinoit si fort à la resistance, dix iours s'estant déja escoulez depuis le commencement du siege, fit passer du costé de la Seine le sieur du Rosne, l'vn de ses Mareschaux de Cãp, & dresser vne autre batterie contre la Tour du Pont,

1590.

Capitulation de Põtoise.

Fortifications de Meulan;

Assiegé par le Duc de Mayene.

Courageuse resistance des Assiegez,

Batteries du Fort, qui sont mal traittez par le sieur du Rosne.

1590. pour preſſer de toutes parts les habitans, & les reduire à ſe rendre. Cependant le Roy, qui s'eſtoit campé entre Liſieux, & Ponteau-de-Mer, auecque deſſein d'aſſieger Honfleur, ſeule Place de la baſſe Normandie que tenoient ceux de la Ligue; ayant eu aduis qu'on ne ceſſoit de battre en ruyne Meulan, ſe reſolut de l'aller ſecourir le plus promptement qu'il pourroit. Car la plus grande eſperance qu'il euſt pour le ſuccez de ſes Armes, cõſiſtant à tenir Paris eſtroitement aſſiegé, & dans vne extrême neceſſité de viures; afin de laſſer par ce moyen l'obſtination des Bourgeois, & de les porter à deſirer la Paix, pour n'eſtre deſia que trop ennuyez des incommoditez & des trauaux de la Guerre; il voyoit que la priſe de Meulan leur ouuriroit vne grande entrée à l'abondance des viures, & qu'elle ſeroit par conſequent vn faſcheux obſtacle à ſon deſſein. Pour empeſcher donc que cela n'aduint, il partit de Liſieux le quatorzieſme de Feurier; prit Verneüil en paſſant chemin, & continua ſa marche, ſans toutesfois en rompre l'ordre, auec tant de diligence, qu'ayant fait quarante lieuës en ſept iours, le vingt-vnieſme il ſe preſenta en ordonnance de Bataille à la veuë de Meulan, du meſme coſté de la Tour que battoit le ſieur du Roſne, & qu'il tenoit aſſiegée. Ce Chef ſe ſentit trop foible, pour reſiſter au Roy; de ſorte que n'ayant auec luy qu'vne bien petite partie de l'Armée, & par conſequent des forces trop foibles, pour faire long-temps durer ce ſiege à la campagne, il retira ſon Artillerie, paſſa la Riuiere deſſus des barques qui l'attendoient, & s'en alla ioindre au Camp le Duc de Mayene. Comme il euſt

Campement du Roy,

& ſa principale eſperance.

Il part de Liſieux,

arriue deuant Meulan,

abandonné ce Poſte, le Roy y entra en perſonne, du meſme coſté dont il y eſtoit venu ; Et apres pluſieurs loüanges données à ceux qui l'auoient ſi bien deffendu, il y laiſſa trois cent Suiſſes, auecque deux cent Harquebuſiers François ; & campa aux enuirons auecque ſes troupes. Alors le Duc de Mayene iugeant à peu prés qu'il n'y auoit aucune apparence que le Roy auecque des forces inégales, ſe hazardât de paſſer la riuiere à la veuë de ſon Armée, fit continuer ſes batteries ; & voyant que le Canon, dont on auoit tiré cinq cent coups, auoit fait vn notable progrez ; le vingt-deuxieſme du mois, il donna vn ſi rude aſſaut à la place, que les Aſſiegez l'auroient difficilement ſouſtenu, ſi le Roy leur enuoyant à meſme temps des hommes frais de l'autre coſté de la Riuiere, ne leur euſt remis le courage, en leur donnant de nouuelles forces. Auec tout cela neantmoins, apres auoir abandonné leurs tranchées, & laſché le pied, ils s'en alloient eſtre hors d'eſperance de ſe pouuoir deffendre, ſi par l'arriuée du Mareſchal de Biron, ſuiuy d'vn bon nombre d'Infanterie, & qui mit dans l'Iſle d'autres Canons, qui donnant à coſté ſur les Ennemis, en tuerent pluſieurs, les Aſſaillans n'euſſent eſté contraints de ſe retirer enuiron le declin du iour. Le Duc de Mayene ne laiſſoit pas toutesfois de tenir touſiours la Place aſſiegée, ſe perſuadant que s'il pouuoit prendre Meulan en la preſence du Roy, ſa gloire en ſeroit d'autant plus grande, qu'il eſtimoit difficile de venir à bout de cette entrepriſe, à cauſe du ſecours que les aſſiegez receuoiẽt à toute heure de l'autre coſté de la riuiere. Mais apres que le Roy eut changé de logement, &

1590. fait abãdonner ſon poſte au ſieur du Roſne,

& ſe cãpe aux enuirons de la Place,

qui eſt de rechef battuë par le Duc de Mayene,

& ſecouruë par le Roy.

Efforts du Mareſchal de Birõ.

Le Duc de Mayene opiniaſtre le ſiege;

1590. pourueu aux neceſſitez de Meulan, s'eſtant mis à camper ſur le grand chemin qui mene à Paris, il contraignit le Duc de Mayene d'y enuoyer le Duc de Nemours, auec les Cheuaux-legers, pour empeſcher le peuple de ſe mutiner, & de ſe precipiter dans le deſeſpoir. Ses forces ſe trouuant ainſi diminuées, il apprit à meſme temps, que la Ville de Roüen eſtoit en deſordre & en grand danger, pour les Factions de quelques Seditieux, qui venoient de s'emparer du vieux Chaſteau. A raiſon dequoy, le vingt-cinquieſme iour il ſe reſolut de décamper, & de s'en aller de ce coſté-là, ſans differer dauantage, tant il eſt vray que les euenemens fortuits eſtoient touſiours fauorables aux Armes du Roy. Il ne fut pas difficile pourtant de calmer bien toſt cette émeute de Roüen. Car la Londe, qui commandoit dedans, ayant le meſme ſoir chaſſé les Mutins, & le ſieur d'Allegre, qui cauſoit tout ce tumulte, remit la Ville dans ſa premiere tranquillité. Alors le Duc de Mayene, à qui le ſecours que de moment en moment le Roy iettoit dans Meulan, faiſoit tenir pour tout à fait impoſſible de ſe rendre Maiſtre de cette Place, ne voulant point perdre temps, ny ruiner ſon Armée par vne vaine entrepriſe, prit reſolution de ſe mettre au large; & de s'en aller à petites iournées au deuant des forces, qui ſuiuant les aduis qu'il en auoit eus, ſe haſtoient de venir à luy de Flandres & de Lorraine. Cette occaſion fut aduantageuſe au Roy, qui faiſant toute ſorte d'efforts pour fermer les viures aux Pariſiens, s'aduiſa d'aſſaillir à l'improuiſte la Ville de Dreux, ſur l'eſperance qu'il eut, qu'auant le retour du Duc de Mayene, il la pourroit emporter

enuoye à Paris le Duc de Nemours,

apprehende la reuolte de Roüen,

s'y achemine,

calme ce tumulte;

& ſe reſout d'aller au deuãt des forces qui luy viennent.

Le Roy veut aſſieger Dreux.

porter de force, & non seulement boucher tout à fait l'entrée du costé de Normandie, mais encore par le moyen d'vne bonne Garnison qu'il y mettroit, rompre les chemins de la Beausse, & empescher qu'on ne pust aller librement de Chartres à Paris. Le sieur de Falandre, & le Capitaine la Viette, tous deux vaillans Soldats, commandoiét alors dans Dreux, où ne manquant ny de munitions, ny d'hommes, ils se trouuerent prests à soustenir courageusement le siege. Il y fut mis le dernier iour de Feurier; & dans la chaleur des premieres escarmouches, ces deux Chefs firent assez voir qu'ils ne manquoient ny de resolution ny d'experience au fait de la Guerre. Mais ils confirmerent encore bien mieux cette opinion qu'on auoit conceüe de leur conduitte, en vne occasion où le Maréchal de Biron voulut entreprendre de reconnoistre la Place. Car ils luy dresserent vne embuscade de plusieurs Mousquetaires, qu'ils firent tenir cachez dans le fossé, par qui Charles Brise, Maistre des Canoniers, qui estoit à costé de luy, le Capitaine la Boulaye, & deux autres de ses plus familiers amis furent mis à mort en sa presence. Luy-méme encore atteint de trois coups sur sa rondache, & porté par terre, eust bien de la peine à se tirer d'vn si grand peril; Et quoy que ses Armes, pour étre de bonne trempe, empéchassent qu'il ne fust blessé; il est indubitable pourtant qu'il y fust demeuré prisonnier, si le Baron son fils, qui le suiuoit de prés, ne l'eust secouru, & degagé bien à poinct. La valeur des Assiegez ne parut pas moindre dans les autres occasions qu'en celle-cy. Ils en rendirent des preuues le troisiéme iour de Mars; lors qu'a-

1590.

Estat de la place.

Commencement du Siege.

Embuscade dressée au Maréchal de Biron,

& ce qui s'en ensuiuit.

Les assiegez se deffendét d'vn grand courage.

1590. pres vn grand progrés de l'Artillerie, le Roy ayant fait donner à la courtine vn furieux aſſaut par les gens de pied, ils ſouſtinrent d'vn grand courage, depuis midy iuſques à Soleil couchant; & les repouſſerent enfin, auec tant d'obſtination & de bon ſuccés, que pourſuiuant la victoire iuſques dans le foſſé, ils taillerent en pieces deux Capitaines & deux cent Soldats. Cependant il arriua fort à propos du ſecours au Roy de diuers endroits. Car ayant mandé tous les principaux des Prouinces, il fut ioint premierement par le Maréchal d'Aumõt, qui luy mena la Nobleſſe de Champagne; puis par douze cent Reiſtres, que le ſieur de Sancy luy enuoya d'Allemagne; & vn peu apres par le grand Prieur, & le Baron de Giury, qui arriuerent auec deux cent Gentilshommes, & trois cent Cheuaux-legers; Auſquels ſe trouuerent ioints en dernier lieu, le Capitaine du Raulet, Gouuerneur du Pont-de-l'Arche, le Commandeur de Chartres, l'Archant, & autres Caualiers conſiderables, qui amenerent les troupes de Normandie. Apres leur arriuée, le Roy voulant faire vn dernier effort contre la place aſſiegée, fit venir de Meulan quantité de munitions, & quatre canons qu'il y auoit laiſſez, auec leſquels il ſe mit à renouueller la batterie auec plus de violence qu'auparauant. Mais apres que la nouuelle du ſiege de Dreux fut venuë à Paris, il n'eſt pas à croire combien en furent faſchez les habitans, & quel bruit en fit le menu peuple, apprehendant plus que tous les autres les dãgers à venir, & les deſolations de la famine, qu'il commençoit deſia de ſentir. Toutes ces choſes enſemble mettoient fort en peine le Cardinal Legat,

ils ſouſtiennent l'aſſaut, & traitent fort mal ceux qui les attaquét.

Notable ſecours venu au Roy de diuers endroits.

La nouuelle du Siege de Dreux affige grandement les Pariſiés.

& les Miniſtres d'Eſpagne, qui taſchoient cependant d'appaiſer peu à peu les Bourgeois, & de les conſoler le mieux qu'ils pouuoient par le moyen des Predicateurs. Auecque cela, ils ne ceſſoient de ſolliciter le Duc de Mayene par lettres frequentes, & par meſſages exprés. Ces lettres eſtoient pleines de reſſentimens & de plaintes reïterées, dont ils ſe ſeruoient à l'aiguillonner, en luy remonſtrant; *Qu'ils s'eſtonnoient grandement de ce qu'ayant vne Armée beaucoup plus forte que celle des Ennemis; il laiſſoit ainſi reduire aux dernieres extremitez la principale Ville du Royaume, ſur l'appuy de laquelle eſtoient fondées les plus certaines eſperances de la Ligue; Qu'il falloit neceſſairement couper chemin aux mutineries du peuple, que le Roy taſchoit ſecretement de faire ſoûleuer; Qu'apres tant de peine priſe, & tant d'argent deſpenſé, l'on n'auoit fait iuſqu'alors que des entrepriſes de neant, ou du moins de peu d'importance, à l'execution des principales affaires; Qu'il ne paroiſſoit que trop qu'on ne cherchoit qu'à perdre inutilement le temps, & à laſſer la patience des Confederez; Qu'apres auoir deſpenſé les trois cent mille écus que le Pape auoit enuoyez, d'où pouuoit-il eſperer de tirer dequoy entretenir l'Armée? Eſtoit-ce des contributions des Pariſiens, qui pour eſtre aſſiegez il y auoit ſi long-temps, & reduits à vne extréme neceſſité de toutes choſes, eſtoient contraints de payer dix écus d'vn boiſſeau de bled, & de ne ſe nourrir que de pain: Que chacun deſiroit ardemment qu'il éprouuaſt deſormais ſi les Armes des Soldats de la Ligue ſçauoient auſſi bien trancher que celles des Bearnois*, ils appelloient ainſi

1590. Artifices des Miniſtres d'Eſpagne, pour appaiſer le peuple:

Leurs lettres au Duc de Mayene,

& leurs plaintes, ſur quoy fondées.

1590. ceux qui ſuiuoient le Party du Roy, *& que le Roy Catholique n'auoit point tiré ſes Garniſons de Flandres, afin qu'on amuſaſt ſes gens à perdre le temps ; Qu'en vn mot, ils ne voyoient que trop ce que pouuoit la reſolution d'vn homme, par l'exemple que leur donnoit le Roy ; qui ſans l'appuy d'aucuns Alliez, ſans amis, ſans argent, & preſque ſans Villes, auoit dans quelques mois trauerſé toute la France, & pris plus de Places & de fortereſſes, qu'il n'y auoit de iours en l'année ; tellement qu'au poinct où il s'eſtoit rendu redoutable & reſolu, il menaçoit maintenant Paris, à la veuë meſme de l'Armée de la Ligue.*

Reſolution du Duc de Mayene.

Le Duc de Mayene ſe laiſſa toucher enfin à ces plaintes qu'on ne ceſſoit de luy faire. Or bien qu'en ſon Ame il ſe défiaſt du peu d'experience de ſes gens ; & qu'au contraire, il priſaſt fort la valeur de la Nobleſſe qui ſuiuoit le Roy, il ne laiſſa pas pourtant de ſe reſoudre à donner bataille. Il n'en diſoit mot toutefois, pource que l'auantage du nombre luy faiſoit taire ſon deſſein, dans la contrainte où il ſe voyoit, quoy qu'il fuſt Chef de la Ligue, d'agir en cette guerre par le caprice d'autruy, apprehendant pluſieurs inconueniens, s'il n'euſt voulu ſuiure que ſa propre volonté. Comme il eut donc augmenté ſes troupes de celles du Comte d'Egmont, qui amenoit de Flandres quinze cent Lances, & quatre cent Carabins ; eſtant ioint luy-meſme deux jours apres par le Colonel S. Paul, auec douze cent Cheuaux venus de Lorraine, & deux mille Fantaſſins Allemans, il ſe mit auſſi-toſt en campagne, pour faire leuer le ſiege de Dreux, & donner la bataille s'il le falloit, ſans y apporter vn plus long delay. La

Il ſe propoſe en ſon Ame de donner bataille ;

r'allie ſes forces,

& ſe met en campagne.

Caualerie Flamande se pouuoit dire montée à l'aduantage, & si bien equipée, que ce n'estoit qu'or & que soye; quoy qu'à parler generalement, elle ne fust point comparable en estime à la Noblesse Frãçoise. Les Carabins au contraire, armez la pluspart de cuirasse & de morion, montez sur des cheuaux de legere taille, extrémement vifs, & dressez à toutes les factiõs militaires, estoient non seulement prisez de ceux de leur Armée; mais, ce qui importe le plus, craints de leurs Ennemis. Quant aux Allemãs que menoit S. Paul, ils auoient esté leuez au nom de Sancy, lequel enuoyé par le Roy aux Princes Protestans d'Allemagne; & assisté d'argent par le Lantgrave de Hesse, par le Comte de Montbelliard, & par les Villes d'Vlme, & de Norẽberg, auoit mis sur pied vn assez bon nõbres d'hommes de cheual & de Fantassins, pour aller ioindre le Maréchal d'Aumont en Champagne, chose qui reüssit depuis assez bien à la Caualerie, laquelle du costé de Langres, bien que par diuers chemins, arriua finalement au rendez-vous. Mais l'Infanterie fut si lasche, ou si mal-heureuse, qu'estant venuë prés de Strasbourg, & se voyant inuestie par les troupes du Duc de Lorraine, elle viola sa foy, pour se retirer de danger, prit de l'argent des Confederez, & sous la conduite du Colonel S. Paul, s'alla rendre au Camp de la Ligue. Auec ce nouueau renfort, ioint à ses vieilles Bandes, le tout faisant vn corps d'Armée de quatre mille cinq cent Cheuaux, & d'enuiron vingt mille hommes de pied, le Duc de Mayene fourny de viures, & de toutes les choses qui luy estoient necessaires, fit vne exacte reueuë de ses Soldats, le neufiéme de Mars; & leur ayant donné tout

1590. Qualitez diuerses de ses gens de secours.

Grande lascheté de l'Infanterie Allemãde.

Le Duc de Mayene fait la reueuë de son Armée.

1590. le iour d'apres, afin de se reposer, le matin de l'onziéme, il prit la route de Dreux, Ville que le Roy battoit desia fortement, & qu'il tenoit assiegée. Mais dés aussi-tost qu'il sçeut que le Duc de Mayene le venoit trouuer, auecque de si puissantes forces, se voyant trompé, & par la constance des Assiegez, qu'il ne croyoit pas deuoir resister si vaillamment, & par la diligence de son Ennemy, qui auoit joint plustost qu'il ne pensoit le secours des Confederez, il fit dessein de leuer le siege, n'estant pas bien resolu de combattre, à cause de l'inégalité des forces; & quand mesme il auroit voulu donner bataille, ce lieu-là ne luy sembloit, ny assez commode, ny assez aduantageux pour son Armée. L'Artillerie commença de s'éloigner le matin du Lundy douziéme de Mars. Mais pource que le Roy trouua bon que le Bagage allast deuant, & que l'Armée marchast en ordonnance de Bataille, déja le iour penchoit à son declin, quand on décampa; & ainsi la nuit se trouua bien auancée, lors qu'on arriua à Nonancourt, où l'on auoit fait dessein d'aller loger. Ce fut en ce mesme temps, que les tonnerres, les foudres, & les éclairs, s'entremeslans aux tenebres, les rendirent encore plus effroyables qu'elles n'estoient, & qu'il tomba tout à coup de si grosses rauines de pluye, que toute l'Armée en fut en alarme. Dequoy neãtmoins il ne falloit pas s'étonner, puis que les retraites qui se font à la guerre, sont ordinairement formidables à ceux qui ne sçauent pas le fonds des secrets d'Estat, & qu'en celle-cy les Soldats apprehendoient auec raison, les forces des Ennemis, pour estre puissantes, &

qui préd la route de Dreux,

d'où le Roy leue le siege;

fait marcher ses gens en ordonnance de Bataille,

& arriue de nuit à Nonancourt.

Pluye & tonnerres formidables.

par deſſus leſquelles la Renommée encheriſſoit de beaucoup. A toutes leſquelles choſes il faloit adjouſter, que la Fortune, & le Temps, ſembloient alors auoir conjuré contre cette Armée, où l'on euſt dit que les Soldats à demy noyez, fuyoient pluſtoſt à la faueur de l'obſcurité, qu'ils ne marchoient auec diſcipline, bien que toutesfois ils ſe tinſſent toûjours ſerrez dans leurs files. Que ſi quelque choſe augmenta la frayeur des moins aſſeurez, & des plus ignorans d'entr'eux, ce fut vne prodigieuſe apparition qui ſe fit au Ciel, incontinent qu'il euſt ceſſé de pleuuoir. Car alors, durant le bruit des tonnerres, qui épouuantoient les plus hardis, furent remarquées manifeſtement en l'air deux groſſes Armées, toutes rouges & ſanglantes, qui s'entre-chocquerent quelque temps; puis ſe couurans d'vn eſpais nuage, diſparurent aux yeux des regardans, qui ne peurent voir l'effet de ce combat. Or bien que pluſieurs expliquaſſent diuerſement ce Prodige, ſi eſt-ce que le ſentiment le plus vray-ſemblable eſtoit, qu'il preſageoit la ruyne & la perte de l'Armée du Roy; qui pour eſtre moins puiſſante que celle du Duc de Mayene, & dépourueuë de tout autre ſecours que de ſes propres forces, ſe retiroit à meſure que les Ennemis aduançoient, comme ſi elle euſt eſté deſia vaincuë; Ce qui ſembloit encore eſtre d'autant plus de mauuais Augure, que c'eſtoit là ce meſme lieu, où durant les premiers mouuemens des Guerres ciuiles, les Predeceſſeurs du Roy, & les Huguenots de ſon Party, combattans contre le Duc de Guiſe, auoient perdu la premiere bataille, le ſort des Armes ayant voulu que le Prince de Con-

1590. Conſternation dans l'Armée du Roy.

Apparitions & prodiges étranges en l'air;

Coniectures de mauuais preſage.

dé y fut blessé, & fait prisonnier au milieu des
1590. siens, dont les Ennemis firent vn horrible carnage.

Campement de l'Armée Royale à Nonancourt.

L'Armée Royale estant arriuée à Nonancourt, place que l'on auoit prise deux iours auparauant; l'on fit des feux de toutes parts pour le soulagement des Soldats, ausquels furent fournis des viures en abondance par les soins du Mareschal de Biron, qui dans tous les quartiers de Caualerie & de gens de pied, en fit faire la distribution auec vn merueilleux ordre, & leur remit ainsi le courage. Le Roy s'estant alors retiré dans son logement, auecque les Mareschaux d'Aumont & de Biron, se mit à consulter auec eux, s'il se deuoit hazarder à vne iournée. L'inégalité du nombre & des forces de part & d'autre, estoit la seule chose qui l'en dissuadoit. Car en son Armée il n'y auoit pas dauantage de huit mille Fantassins, & trois mille Cheuaux, qui tous ensemble ne faisoient que la moitié de celle de la Ligue; Outre qu'il se representoit, que s'il vouloit, il pouuoit commodément faire retraite par delà l'Eure, aux Bourgs de la basse Normandie, tous abondans en viures, & soûmis à son obeyssance; où il pourroit en diuerses façons resister aux efforts des Ennemis, & en empescher les progrez. A cecy neantmoins s'opposoit son propre naturel, pour estre prompt & enclin aux resolutions courageuses, comme encore l'estat des choses presentes. Il consideroit que ses forces ne consistoient qu'en l'appuy de la Noblesse, qui le suiuoit volontairement à ses propres frais, sans aucune recompense, ny sans tirer paye; & qu'ainsi il falloit necessairement se seruir de la pre-

Le Roy met en deliberation s'il doit hazarder la bataille:

Ses sentimens,

& ses cõsiderations,

mierę

miere chaleur de ces courages aguerris, & n'attẽdre pas qu'elle se refroidist par la dépense, ou par l'ennuyeuse fatigue des Armes. D'ailleurs, il se voyoit sans argent, ny sans sçauoir où en prendre, pour payer les Suisses, & les autres Estrangers; tellement qu'en vn extremité si grande, & qui luy sembloit irreparable, il ne pouuoit les nourrir, ny les faire subsister long-temps; Comme au contraire, il ne falloit point douter que lors que le Pape & le Roy Catholique voudroient, les Ennemis n'eussent des moyens de reste, non seulement pour entretenir leurs forces, mais pour en accroistre de beaucoup le nombre. En vn mot, le Roy n'auoit pour tout fondement que sa vertu propre, & son grand courage, qui luy representoit qu'il ne hazardoit que fort peu de chose, pour en auoir vne incomparablement plus grande. Et dautant que toutes ses autres esperances estoient douteuses & foibles, la necessité luy persuadoit de mettre en la force de son épée le principal des affaires, ne pouuant, ce luy sembloit, à moins que d'estre estimé lasche, & homme sans cœur, manquer à ces commencemens si fauorables & si heureux, que la Fortune auoit donnez à ses Armes. A toutes ces raisons se trouuoit iointe l'opinion du Maréchal de Biron, les sentimens duquel, & pour sa merueilleuse prudence, & pour sa grande experience à la guerre, passoient dans l'esprit du Roy pour autant d'Oracles. Il luy sembloit non seulement difficile, mais presque du tout impossible, de fuir l'occasion de donner bataille, & de faire retraite, sans receuoir au passage de la Riuiere, quelque notable échec, si le Duc de Mayene

1590.

Aduis iudicieux du Maréchal de Biron.

1590. les ſuiuoit en queuë : Ce qui luy faiſoit conclure, qu'il valoit beaucoup mieux combattre reſolument, auecque vigueur & promptitude, que de ſe perdre à la fin ſans pouuoir rien eſperer de bon, en differant dauantage, & en démembrant piece par piece le corps de l'Armée. Ainſi le Roy reſolu d'en venir à vne iournée, ſe mit à penſer à l'ordre qu'il y deuoit tenir, & prit conſeil là deſſus de ſes plus vieux Capitaines qui ſe trouuerent tous de ſon aduis. Comme il ſçauoit donc qu'il y auoit dans l'Armée de l'Ennemy quantité de Lances, qui s'eſtendant bien auant dans la campagne, feroient indubitablement vn grand effet, & mettroient meſme en danger d'vne déroute la Caualerie, toute compoſée de Nobleſſe volontaire ; qui ſeruant ſans paye, comme i'ay dit n'aguere, & ſans y eſtre obligée, auoit aboly pour ſa commodité, l'vſage des Lances, & pris celuy des piſtolets, à l'imitation des Reiſtres ; Il eſtima neceſſaire de recourir à l'induſtrie, pour remedier à ce deſauantage, dont luy-meſme, & les plus experimentez Capitaines auoient accouſtumé de ſe plaindre. Pour cét effet, il s'aduiſa de diuiſer ſa Caualerie en pluſieurs troupes, afin que la rencontre des Lances en fuſt moins dangereuſe, & que lors qu'elles viendroient à paſſer, deux ou trois eſcadrons des moindres, les peuſſent attaquer de toutes parts, ſans eſtre reduits à ſouſtenir tout de ſuitte, & en tenant ferme les impetueuſes atteintes de l'Auant-garde. Il adiouſta de plus à chaque Trouppe de Caualerie, des Bataillons de gens de pied, afin que dans la meſlée, la greſle des Harquebuſades fût non ſeulement fauorable à ſes gens, mais qu'à force de

Le Roy ſe reſout à la Bataille :

& fait pluſieurs trouppes de ſa Calerie,

où il entremeſle des bataillons de gens de pied.

bleſſer & de tuër, elle rendit plus debile, & moins reſſerrée la violence des Ennemis; remede, à vray dire, qui touchant la difference des Armes, en cas de neceſſité, eſtant mis en deliberation pluſieurs fois, auoit eſté ſouuent approuué dans le Conſeil de Guerre; & qui par l'experience de cette Iournée, ſe trouua tres-ſalutaire en effet, & de tres-grande efficace. Apres que le Roy euſt ainſi pourueu à l'ordonnance de ſon Armée, il en mit le deſſein entre les mains du Baron de Biron, premier Maiſtre de Camp, & prit pour Sergent Maior le ſieur de Vicq, ancien Colonel de l'Infanterie Françoiſe, perſonnage qui pour n'eſtre pas moins experimenté que vaillant aux Armes, fut à bon droit honoré de cette charge importante, que l'on ne donne ordinairement qu'aux hommes de cœur, qui par vne longue pratique dans les occaſions les plus ſignalées ayant gagné de l'eſtime, & merité la gloire de commander, connoiſſent les braues gens, & en ſont connus par conſequent. 1590.

Charges principales de l'Armée, données au Baron de Biron, & au Seigneur de Vicq.

L'on donna le reſte de la nuict au repos, iuſques à ce qu'au leuer de l'Aurore, les Trompettes & les Tambours annoncerent la venuë du nouueau iour. Si-toſt qu'il commença de paroiſtre, l'on dit la Meſſe dans tous les quartiers des Catholiques, & les Huguenots firent ſeparémẽt leurs Prieres. En ſuitte de quoy, toute l'Armée s'eſtant miſe en campagne, les Chariots où eſtoient les viures, paſſerent ſans confuſion & ſans tumulte par toutes les files, ſous la conduite du Mareſchal de Biron; qui par le bon ordre qu'il y ſçeut mettre fit admirer d'vn chacun ſa grãde experiẽce dans la diſ-

Preparatifs pour le Combat.

Merueilleux ordre du Mareſchal de Biron.

1590. cipline de la Guerre. Apres que l'Armée ſe fuſt rafraiſchie, & qu'elle euſt repeu, l'on commença auec moins de precipitation que le ſoir precedent, à marcher du coſté de la campagne d'Ivry, lieu deſtiné par le Roy pour champ de Bataille, & choiſi exprés, tant pour ſa vaſte eſtenduë, que pour la commode ſcituation de certains lieux de grand aduantage, dont il auoit fait deſſein de s'emparer, en preuenant l'Ennemy. Cette plaine eſt de forme ronde, & large de quelques lieuës. A main gauche, par où venoit l'Armée Royale, elle a pour limites deux Villages commodes & grands; l'vn appellé Fourcanville, l'autre ſaint André; Et du coſté droit, où les troupes de la Ligue auoient pris leur marche; elle eſt bornée d'vn Bois fort touffu, que ceux du Pays appellent communément *le Clos de la Prairie*. Deuers le Ponant, par où cheminoient les deux Armées, ſe voit vne profonde vallée, le long de laquelle coule l'Eure, riuiere mediocrement grande, & qui ſur ſon bord a deux groſſes Bourgades; Anet, tourné vers le Midy, & Ivry, à l'oppoſite du coſté de la Tramontane. Cét endroit de la Riuiere, qui eſt ſous Anet, ſe peut trauerſer facilement, & ſans danger; mais quant à l'autre, qui eſt vers luy, on le paſſe ſur vn large Pont de bois, fait ſur de gros pilotis. Cette campagne, qui eſt ouuerte de toutes parts, ſans eſtre embarraſſée ny de chauſſées, ny de foſſez, ny d'autres cloſtures, n'a qu'vn ſeul endroit en forme de Vallon, creuſé naturellement, & qui ne s'eſtendant pas tout à fait juſques au milieu de la plaine, ſe trouue ſcitué vis à vis de Fourcanville. En ce lieu s'eſtoient rendus les premiers, le Seigneur de

Plaine d'Ivry, priſe par le Roy pour champ de Bataille:

Sa deſcription.

Vicq, le Baron de Biron, le sieur de Surene, & le Capitaine Fauas, qui ce jour-là faisoient la charge d'Aydes de Camp. Là mesme ils assembloient l'Armée, & la rangeoient de telle sorte, qu'ayant à main droite le Village de S. André, & à gauche celuy de Fourcanville, les Soldats en cas de mauuais temps, & de toute autre occurrence, s'y pouuoient commodement mettre à couuert. Le corps de l'Armée ainsi disposé, auoit de front le Vallon, où se deuoient placer les Aduanturiers, qu'on nomme communément *les Enfans perdus*. Le Duc de Mont-pensier menoit l'Auant-garde; le Roy commandoit la Bataille, & le Mareschal de Biron conduisoit l'Arrière-garde. La principale Caualerie estoit diuisée en cinq Escadrons; le premier desquels mené par le Maréchal d'Aumont, auecque deux Regimens d'Harquebusiers à costé, se tenoit sur la main gauche, au bout de la plaine. Le second, sous la conduitte du Duc de Montpensier, auoit à droit vn Bataillon de gens de pied, Suisses; & à gauche vn autre d'Allemans. Le troisiéme que la valeur & le nombre rendoient le plus fort de tous, & où le Roy se trouuoit en personne, auecque le Prince de Conty, le Comte de S. Paul, & l'eslite de la Noblesse, estoit soustenu à la main droite, par les Suisses de la Garde; & du costé gauche, par ceux du Colonel Baltazard. Le quatriesme commandé par le Mareschal de Biron suiuoit à droit, auec deux Regimens d'Harquebusiers François. Le cinquiéme & dernier, composé de Cauallerie Allemande, sous le Comte Thierry de Schomberg, s'estendoit iusques aux maisons du Village de saint André. Outre ces Es-

1590.

Aydes de Camp.

Ordonnance de l'Armée Royale.

Cinq Escadrons differés.

Caualerie Allemande.

1590. cadrons, il y en auoit encore deux, qui deuançoient tous les autres de cinquante pas. Le grand Prieur, & le Baron de Givry, en commandoient l'vn, qui eſtoit de quatre cent Cheuaux-legers; & l'autre, où il y auoit trois cent cuiraſſes, ſuiuoit les ordres du Baron de Biron.

Artillerie. Au milieu de ces deux Eſcadrons eſtoit poſée l'Artillerie, ſous la charge de Philibert de la Guiche, auec cinq cent Carrabins, deux cent Pionniers, & la compagnie ordinaire des Canonniers. Les Enfans perdus que menoient les trois Colonels, S. Denys, Brignolet, & Parabere, deuançant le Canon de cinquante pas, & toute l'Armée meſme, auoient pris poſte dans le fonds du Vallon, au milieu de la campagne, ayant vn genoüil à terre, ſi bien qu'ils ſe trouuoient à couuert de l'Artillerie de l'Ennemy, & en poſture ſi aduantageuſe pour n'eſtre apperceus, qu'à peine les pouuoit-on découurir, ſi l'on ne ſçauoit où ils eſtoient. De cette façon l'Armée n'eſtant point courbée en demy-lune, mais s'eſtendant en droite ligne, paroiſſoit par tout égale de front, horſmis que le grand Prieur, & le Baron de Biton, s'aduançant plus que les autres auec leurs gens & auec l'Artillerie, couuroient le principal Eſcadron. L'on n'auoit pas encore acheué de mettre l'Armée en bataille, quand il arriua du ſecours au Roy de deux endroits differents.

Secours arriué au Roy. Cat les ſieurs du Pleſſis, de Moüy, & de la Trimoüille, luy amenerent du Poitou enuiron deux cent Cheuaux, & d'Humieres quatre cent Gentils-hommes, que le bruit de cette Bataille attira de Picardie, comme ils ſceurent qu'elle ſe deuoit donner dans peu de iours. Ainſi, quoy qu'vn tel ſecours fuſt petit,

neantmoins pource qu'il vint bien à poinct, que la Renommée le fit plus grand qu'il n'estoit, il ne donna pas moins de ioye que d'asseurance aux Soldats. Ils se persuaderent alors que le Ciel par vne grace toute particuliere, estoit visiblement fauorable au Roy, puis qu'il l'aydoit à cét extrême besoin, & en vn temps auquel il se voyoit hors d'esperance d'estre assisté d'aucun endroit. Ce qui fit qu'estimant ces trouppes qui leur estoient venuës, plustost pour luy estre de bon Augure, que pour la qualité des forces, ils les receurent auec de hauts cris d'allegresse; tellement que pour ne rompre les rangs, on les fit entrer à l'heure mesme dans l'Escadron du Roy, au milieu de la Bataille. 1590. Soldats encouragez.

En ces entrefaites le Duc de Mayene ayant sceu au vray que le siege de Dreux estoit leué, & que ny l'obscurité de la nuict, ny les incommoditez de la pluye, n'auoient pû empescher que le Roy ne prist en grande diligence la route de Normandie, se fit accroire, que pour l'inégalité de ses forces, il vouloit fuyr l'occasion de combattre. Il se hasta donc de faire marcher son Armée, sur l'esperance qu'il eust, que la confusion, qui se mesle pour l'ordinaire dans toutes les retraites des gens de guerre, luy pourroit estre fauorable en celle-cy, principalement au passage de tant de Riuieres, & luy donner la commodité, sinon de mettre entierement en déroute l'Ennemy, à tout le moins de luy causer quelque sorte de dommage. Et à vray dire, comme non seulemẽt le General de l'Armée, mais tous les soldats encore estoient de son opinion; aussi n'y auoit-il aucun parmy eux, qui de son mouuement Soupçon du Duc de Mayene; & marche de son Armée.

1590. propre ne fuſt bien aiſe de battre aux champs, & qui ne ſe promît en ſon ame vne Victoire facile & tres-aſſeurée, ſans qu'il y deuſt auoir du ſang répandu. D'où il s'enſuiuoit cependant, pour trop precipiter ce voyage, qu'encore que les Eſcadrons & les bataillons de l'Armée ſe tinſſent en leur marche les plus ſerrez qu'ils pouuoient, il ne laiſſoit pas toutefois d'y auoir tant de confuſion, que leurs rangs ſe trouuoient à demy rompus, à cauſe de l'inégalité des chemins. Comme ils ſe haſtoient ainſi d'aller du coſté d'Ivry, ſous l'eſperance d'y trouuer le Roy embarraſſé apres le paſſage de la Riuiere, les ſieurs de Geſſan & du Roſne, qui menoient les premieres files, ne mirent pas pluſtoſt le pied dans la plaine, qu'ils découurirent l'Armée Royale, rangée en bon ordre, & qui auoit gagné l'auantage du champ de bataille, où elle n'attendoit plus qu'à ſe battre. Cette nouuelle, qui en vn moment paſſa par toutes les files, refroidit fort la hardieſſe de pluſieurs, qui par vne eſtrange preſomption s'eſtoient promis la victoire, ſans l'auoir encore diſputée; & fit faire alte à toutes les trouppes, pour ſe remettre en eſtat, & ſe ranger en ordonnance. L'Armée de la Ligue eſtoit diuiſée en deux. Le Duc de Nemours tenoit la main droite, & le Cheualier d'Aumale, la gauche. A la pointe de l'aiſle droite eſtoit le Comte d'Egmont, auecque les Lances qu'il auoit amenées de Flandres. Les Suiſſes ſuiuoient, conduits par les Colonels Fifer & Berlingue, ſouſtenus des Regimens de Ponſenac, de Diſemieux, & de Chaſteliere. Le Duc de Nemours les ſecondoit auecque ſa troupe, compoſée de quatre cent Cheuaux, entre leſquels, & les Suiſſes,

Precipitation trop grande,

nuiſible aux Soldats.

Auantage de l'Armée Royale,

& ordõnance de celle de la Ligue.

Colonels Suiſſes.

on auoit placé l'Artillerie. A l'aisle gauche paroissoient estendus bien auant, iusques aux bornes de la Campagne les Cheuaux-legers, tant Bourguignons qu'Espagnols, au nombre de quatre cent; & à costé vn Bataillon de Fantassins Allemands, * commandez par le Colonel saint Paul, & soustenus des Regimens François & Lorrains de Tremblecourt, de Teniſſé, & de la Chasteigneraye; Apres lesquels se voyoit le Cheualier d'Aumale, auecque son Escadron, où estoient iointes les troupes des sieurs de Long-champ, de Perdriel, & de la Fontaine Martel. Le Duc de Mayene, auec sa Cornette, & quatre-cent Gentils-hommes, qui faisoient en tout sept cent Cheuaux, estoit au milieu de l'vne de ces aisles; & de l'autre soustenu des Carabins de Flandres, auant deuant luy deux Escadrons de Reistres menez par le Duc de Brunsvvich, & par Bassompierre; qui deuoient faire le caracol ordinaire; puis passant entre les deux aisles, s'en aller à costé de l'Armée, & se remettre en rang, pour retourner plus frais au combat.

1590.

Artillerie.

* *ou* Lãskenets. Regimẽs Frãçois.

Cornette du Duc de Mayene.

L'Armée de la Ligue marchant ainsi au petit pas, du costé de la plaine, & tournant peu à peu le dos au Bourg d'Ivry, & au bord de la Riuiere, parut en presence de l'Armée Royale, enuirõ le declin du iour. Car les soldats n'ayant tenu que fort peu d'ordre en leur marche, auoient esté contraints d'employer beaucoup de temps à se remettre. Ce qui fit qu'à cause que la nuit s'approchoit, & que la pluye continuoit touſiours, les deux Generaux d'Armée differerent à donner bataille. Mais enfin, apres auoir esté deux heures en presence, & à s'entre-

Approches des deux Armées.

Bataille differée.

Escarmouches de part & d'autre.

1590. tenir par d'aſſez foibles eſcarmouches ; pource que ny l'vn ny l'autre ne vouloient point engager leurs gens ; le Roy voyant qu'il étoit toute nuit, mena loger commodement ſon Armée dans les Villages de Fourcanville, & de S. André. Le Duc de Mayene au contraire auec beaucoup d'incommodité, fut contraint de mettre à couuert la ſienne le mieux qu'il pût, n'ayant que fort peu de logemens, auſquels il fit ſuppléer les pauillons & les tentes, qu'on dreſſa ſur le penchant de la vallée, vers le bord de la Riuiere. Toute cette nuit ſe paſſa de part & d'autre en vn trauail continuel, & dans vne inquietude mutuelle : L'on faiſoit à tout moment de grands feux dans les deux Camps ; & il y auoit par toute la plaine des ſentinelles poſées, que les Maiſtres de Camp en faiſant la ronde, prenoient le ſoin de changer de demy heure en demy-heure. Cependant l'Armée du Roy, pour l'abondance de viures, & la commodité des Maiſons, outre que l'Infanterie eſtoit cloſe & fortifiée de toutes parts de bonnes paliſſades, auoit cét aduantage ſur celle de la Ligue, qu'elle pouuoit repoſer auecque plus de tranquillité, & ſe delaſſer ainſi de la fatigue des Armes. Le Duc de Mayene, ennemy des conſeils hazardeux, auroit bien voulu fuir la rencontre de la Bataille, traiſner la guerre en longueur, r'allentir la fougue de la Nobleſſe, qui ſuiuoit le Roy, le reduire luy meſme à vne extréme neceſſité d'argẽt, & luy faire épuiſer à la longue ſes munitions, dont il ſçauoit qu'il n'eſtoit pas trop bien fourny, ſe perſuadant que ces artifices luy feroient enfin gagner le deſſus de cette guerre. Mais le Comte d'Egmõt n'en demeuroit pas d'accord : Au contraire il pro-

Le Roy ſe loge commodement.

Grand auantage de l'Armée du Roy ſur celle de l'Ennemy.

Intentiõ du Duc de Mayene,

differéte de celle du Comte d'Egmont.

teſtoit fierement, de n'eſtre pas venu de ſi loin, pour amuſer inutilement les gens du Roy Catholique ; qui dépoüillant ſes Pays-bas de ſes propres forces, pour en aſſiſter en France la Religion, deſiroit paſſionnément qu'on fiſt vn dernier effort pour terminer cette Guerre. 1590.

A quoy s'oppoſoit encore, bien que plus modeſtement, le Seigneur Hieroſme de Portia, qui ſuiuoit l'Armée au nom du Legat ; & pour inciter le Duc à prendre vne genereuſe reſolution, il luy repreſentoit que ceux de la Ligue commençoient de s'ennuyer déja, & les grands aduantages qu'auoient leurs forces ſur celles des Ennemis. Le Duc meſme n'ignoroit point que les Pariſiens laſſez de contributions, dépourueus de viures, & mal-ſatis-faits de luy, ſe pourroient bien reuolter, & en embraſſer l'occaſion, ſi l'on differoit plus long-temps l'eſtat des affaires ; ce qui le fit reſoudre à la fin de hazarder la bataille, ſans reculer dauantage. Pour cét effet, le lendemain, qui eſtoit vn Mercredy, le iour ne commença pas pluſtoſt à paroiſtre, ny les trompettes & les tambours à faire du bruit, que l'on ſe mit à ranger les Eſcadrons au meſme lieu, & de la meſme façon qu'on les auoit rangez le ſoir precedent. Mais tandis que le ſieur du Roſne mettoit en bataille les gens de pied, il arriua que le Vicomte de Tauannes y voulant mettre auſſi la Caualerie ; en plaça les Eſcadrons ſi prés à prés, pour auoir la veuë extrémement courte, qu'il ſe trouua que non ſeulement il n'y auoit aucun eſpace, par où les Reiſtres, ſuiuant l'ordre donné, peuſſent en caracolant faire le tour par derriere, & s'aller remettre en rang ; mais que les meſmes Eſcadrons encore, à faute de lieu par la

& de Hierôme de Portia.

Miſerable eſtat des Pariſiens.

Le Duc de Mayene ſe reſout de donner bataille.

Notable faute du Vicomte de Tauannes.

Grande confuſiõ parmy les Reiſtres.

neceſſaire pour le bien de ce peuple, que ie parui- 1590.
enne à vne Couronne qui m'appartient de droit; Fauoriſez, s'il vous plaiſt, & protegez la Iuſtice de mes Armes. Mais ſi voſtre ſainte volonté a ordonné le contraire, oſtez moy la vie, mon Dieu, tout à meſme temps que vous m'oſterez le Royaume; afin que dans le combat ie puiſſe répandre mon Sang à la teſte de tant de gens de bien que voicy, qui s'expoſent ſi volontiers aux dangers pour l'amour de moy. Il euſt bien à peine acheué ces paroles, que ceux qui ſe trouuerent aſſez prés pour les ouyr, ſe mirent à crier tous d'vne voix, *viue le Roy*, ſi bien que ce haut cry d'allegreſſe paſſant des vns aux autres, & repeté par tous les Soldats, donna vn heureux commencement à la bataille. Le Roy s'eſtant fait bailler alors ſon heaume, tout couuert de grandes plumes blanches, pour ſe mieux faire diſcerner de ceux de ſa ſuitte; & connoiſſant que le vent, qui luy eſtoit contraire, incommoderoit ſes gens, & leur oſteroit l'vſage de la veuë, par l'eſpaiſſe fumée de l'Artillerie, & des autres armes à feu, s'aduiſa de preuenir cét inconuenient; & auec vne adreſſe de Maiſtre, fit tourner ſes troupes à gauche, gagnant ainſi le deſſus du vent, ſans s'aduancer neantmoins que de quelques pas. Ce que le Duc de Mayene, qui eſtoit auſſi à la teſte de ſon Eſcadron, n'euſt pas pluſtoſt apperceu, que pour empeſcher le Roy d'executer ſon deſſein, de quelque nature qu'il fuſt, il fit auſſi-toſt ſonner les trompettes, & donner le ſignal general de la Bataille. L'Artillerie ſe mit incontinent à tirer auec vn bruit effroyable; mais auec ſi peu de ſuccez, & de bonne fortune, que celle du Duc de Mayene n'en-

Cry d'allegreſſe.

Adreſſe, & preuoyance du Roy.

Commencement de la Bataille.

Mauuais ſuccez de l'Artillerie du Duc de Mayene.

1590. dommagea que le terrain, où les boulets s'enfoncerent, ſans tuer qu'vn ſeul Gentil-homme, qui eſtoit au Duc de Montpenſier. Au contraire, les Canons du Roy, chargez & tirez par deux fois, firent tant d'effet, par l'induſtrie & l'experience du Seigneur de la Guiche, qu'ils mirent en déroute, auecque beaucoup de perte, deux Eſcadrons de Reiſtres, qui marchoient à la teſte de l'Armée; & incommoderent encore grandement le Comte d'Egmont, qui eſtoit à la pointe de l'aiſle droite, auecque ſon Eſcadron de Lances. Car ne voulãt pas attendre que les Ennemis chargeaſſent l'Artillerie pour la troiſieſme fois, & qu'ils acheuaſſent ainſi de mettre ſes gens en deſordre, il donna tout le premier; & auec plus de fougue que de conduite, inueſtit les Cheuaux-legers du grand Prieur; qui ne pouuant reſiſter à l'impetuoſité des Lances, ny aux ſecouſſes des forts Cheuaux de ces Eſtrangers, furent contraints de plier. Ainſi l'Eſcadron s'eſtant ouuert de part & d'autre, les Flamans s'y firent vn chemin à trauers, & s'en allerent fondre ſur l'Artillerie Royale, qu'ils choquerent par meſpris, auecque la crouppe de leurs cheuaux, y portant par terre tout ce qu'ils y trouuerent de Gaſtadours * & de Canoniers. Mais comme par cette eſpece de vanité ils ſe mirent eux-meſmes en deſordre; auſſi en porterent-ils la peine, & furent en meſme temps chargez à droit par le Mareſchal d'Aumont, & à gauche par le Baron de Biron; Surquoy le grãd Prieur, & le Baron de Givry ayant r'allié leurs gens; pleins de dépit & de deſeſpoir, les aſſaillirent de front, auecque tant de furie, qu'enuelopez de ces Eſcadrons, de quelque

Grand effet des batteries du Roy.

Attaque du Comte d'Egmont.

Efforts des Flamans, * *I'vſe de ce mot, pource que ie l'ay leu, & qu'il exprime quelque choſe de plus que* Mineur, *ny que* Piõnier. *l'Italien dit* Guaſtatori.

coſté qu'ils ſe tournaſſent, ils furent en vn moment taillez en pieces, auecque le Comte qui les conduiſoit. 1590. qui ſont taillez en pieces.

En ſuitte de cela, les Eſcadrons des Ducs de Montpenſier & de Nemours, qui eſtoient à l'Auant-garde; & ceux du Comte de Schomberg, & du Cheualier d'Aumale, en l'arriere-garde, s'attaquerent d'vn ſi grand courage, qu'il eſtoit difficile de pouuoir iuger à qui demeureroit la victoire. Le Duc de Montpenſier, auquel dés la premiere rencontre ſon cheual fut tué ſous luy, ayant eſté remonté ſur vn autre, par vn eſtrange effort que firent les ſiens: enuironné de la Nobleſſe de Normandie, combattoit auec vne merueilleuſe valeur; & le Duc de Nemours, ieune d'années, mais plein d'eſprit & de cœur, apres la rencontre des Lances, fortifié par le nombre de ſes gens, s'étoit meſlé courageuſement dans le combat, auecque les Armes courtes. D'vn autre coſté, le Comte de Schomberg, ſuiuy des Caualiers Allemans, ne s'amuſant point à faire des caracols, mais ſe tenant ſerré contre l'Ennemy dans la meſlée, faiſoit de furieuſes deſcharges de piſtolets, ſur l'Eſcadron du Cheualier d'Aumale, qui par ſa valeur ne démentant point ce que la Renommée en publioit, rendoit le combat auſſi dangereux que rude, auec tous ceux qui le ſecondoient, dont la troupe eſtoit fort groſſe. Cependant les Reiſtres, qui marchoient deuant le Duc de Mayene, ayant receu de l'Artillerie vn notable échec, ne laiſſerent pas toutesfois, en caracolant, de s'aduancer au combat. Mais comme ils furent au fonds de la Campagne, ils rencontrerent les Enfans perdus, qui s'eſtans remis ſur pied cou-

Nouuelle attaque.

Extréme valeur du Duc de Mõtpenſier,

du Duc de Nemours,

du Cõte de Schõberg,

& du Duc d'Aumale.

Reiſtres mal-menez par les Enfans perdus.

1590. rageuſement, les accueillirent auec vne épaiſſe greſle d'harquebuſades, dont fut mis à mort le Duc de Brunſvvich, vn de leurs principaux Chefs, & pluſieurs autres auſſi y demeurerent ſur la place outre les bleſſez, qui furent en grand nombre. Apres qu'ils eurent tiré leurs piſtolets, afin de ne déroger à l'vſage de leur Milice, ils ſe retirerent, pour faire le tour derriere l'Armée, ſuiuant l'ordre qu'ils en auoient receu de leur General. Mais le malheur voulut, qu'à cauſe que les Eſcadrons eſtoient trop étroits, n'ayant pas trouué le paſſage libre & ouuert, ainſi qu'il auoit eſté conclu; ils chocquerent & mirent en confuſion vne bõne partie de ce grand Eſcadron de Lãces, que le Duc de Mayene menoit apres eux, pour inueſtir la Bataille. Tellement qu'à l'heure meſme il fut contraint de faire alte; de commander qu'on baiſſaſt les lãces, & d'employer toute ſon induſtrie à ſe tirer de cet embarras; où ſes gens l'auoient engagé, afin de n'eſtre mis en déroute par leur imprudence, & par leur impetueuſe rẽcontre. Comme cela ſe paſſoit, le Roy y prit garde; & alors pour ne laiſſer perdre vne ſi belle occaſion, qui ſe preſentoit à luy par le deſordre des Ennemis; donnant des eſperons à ſon cheual, ſecondé par l'eſlite de la Nobleſſe, qui ſuiuoit ſa Cornette, il ſe meſla de furie dans la bataille, auant que le Duc de Mayene ſe puſt deliurer de l'oppreſſion des Reiſtres, & faire prendre le galop à ſes Caualiers. De cette façon ne pouuant ſe ſeruir de leurs Lances, dont le principal effet, & les plus fortes atteintes ſe font par le moyen de la courſe, ils furent contraints de les ietter par terre, & de recourir à leurs ſeules eſpées, pour combattre contre l'Eſcadron du

Le Duc de Mayene embarraſſé d'vne eſtrange ſorte,

eſt attaqué par le Roy,

du Roy, où il n'y auoit que des Gentils-hommes ; lesquels outre les armes de fine trempe qui les couuroient par tout le corps, auoient chacun vne bonne épée, & deux pistolets à l'arçon de la selle. Pour toutes ces choses neãtmoins, ny le Duc de Mayene, ny ceux de sa suitte ne perdirent point courage. Au contraire, apres la furieuse décharge que firent les Carabins, poussant leurs cheuaux auec adresse & valeur, ils rendirent d'abord la victoire douteuse, & mesme sanglante à l'Ennemy. Car le sieur de Rhodes, ieune Gentil-homme de grãde esperance, qui portoit la Cornette Royale, & auecque luy vn Page, qui auoit vn panache semblable à celuy du Roy, y estant demeurez sur la place, firent croire à tous, que le Roy mesme y auoit esté tué. Tellement que sur cette fausse alarme, l'Escadron cõmençoit déja de se diuiser, les vns pliant à droit, les autres à gauche. Mais vn peu apres, & par le cheual, & par les plumes, ayant reconnu le Roy, qui combattant l'épée à la main dans les premiers rangs, faisoit des prodiges de vaillance, & incitoit à le suiure ceux qui estoient prés de luy, ils tournerent face, & se r'allierent tous en mesme lieu. Cela fait, ils tirerent le second coup de pistolet; & dans le combat, qui fut opiniastré, ils donnerent des preuues sensibles de cette haute valeur, qui est ordinaire à la Noblesse Françoise. Car ayant rompu tous les obstacles qui se presenterent à eux, ils renuerserent enfin l'Ennemy, luy firent prendre la fuitte, & le poursuiuirent de telle sorte, en se meslant auec luy, que sans se desister de blesser ou de tuer, ils le menerent battant iusques à l'entrée du bois ; Et ce fut là

1590.

Effet de cette rencontre.

Victoire douteuse.

Fausse alarme.

Valeureux exploits du Roy,

& de la Noblesse Françoise.

1590. meſme qu'ils trouuerent que les Reiſtres, apres s'eſtre mis eux-meſmes en déroute, en s'aheurtant premierement à l'Artillerie, puis chocquant tantoſt vn Eſcadron, & tantoſt l'autre, ſans iamais tourner viſage, s'eſtoient enfin retirez à leur grande honte, & au commun dommage de leur Armée. Durant ces choſes, il arriua preſque à meſme temps, que le Duc de Montpenſier, aſſiſté du Maréchal d'Aumont, qui s'alla méler à luy de flanc, rompit l'Auant-garde du Duc de Nemours; & le Comte de Schomberg, ſecouru par le Baron de Biron, mit en déroute pareillement l'Arriere-garde du Cheualier d'Aumale; Outre que le grand Prieur, apres auoir r'allié ſes Cheuaux-legers, fit vne ſanglante deffaite des Eſpagnols, & des Bourguignons, qui fermoient l'Arriere-garde, vers les extremitez de l'Armée. Tellement que toute la Caualerie de la Ligue eſtant ainſi miſe en fuitte, laiſſa la campagne libre aux Ennemis; & courant à toute bride, s'aduiſa de prendre la route d'Iury, pour taſcher de ſe ſauuer en paſſant la Riuiere. Auec tout cela neantmoins, la Victoire n'eſtoit ny agreable, ny aſſeurée dans l'Armée Royale, dautant que la perſonne du Roy n'y paroiſſoit point, & que les premieres nouuelles qu'on auoit ſemées de ſa mort, bien que tres-fauſſes, eſtoient encore tenuës pour veritables par pluſieurs perſonnes. Ainſi tous les bons ſuccez qu'auoit eu l'Armée ne l'auroient point reſioüye, ſi elle n'euſt veu venir ce Prince victorieux, à la teſte de ce meſme Eſcadron, auec lequel il auoit mis en déroute, & pourſuiuy les Ennemis. Il auoit poſé ſon heaume, pour ſe mieux dõner à connêtre: Ce qui fit qu'à

Honteuſe retraitte des Reiſtres.

Auant-garde du Duc de Nemours rompuë.

La Caualerie de la Ligue eſt miſe en déroute.

Faux-bruit ſemé de la mort du Roy,

ſon abord, les Soldats tous tranſporttez de ioye, redoublerent à l'enuy ce cry de *viue le Roy*, qui auoit eſté au commencement vn vray preſage de l'heureuſe fin de cette iournée. L'Infanterie de la Ligue eſtoit encore en ſon entier, mais enuironnée de toutes parts des forces du Roy. Les Suiſſes firent mine de vouloir reſiſter. Mais ayant pris garde qu'on menoit du Canon pour les battre, ils reſolurent de ſe rendre. Ce que le Roy ne refuſa point, pour n'irriter cette Nation, dont il eſtoit bien ayſe de conſeruer l'amitié: de ſorte qu'apres auoir baiſſé les Enſeignes, & poſé les Armes, ils furent receus à vie ſauue par le Maréchal de Biron. Les Lansknets ayant voulu pretendre le meſme, ſe trouuerent bien loin de leur conte: Car eſtant verifié, qu'apres auoir tiré paye du Roy, au nom duquel on les auoit leuez, ils s'eſtoient donnez depuis au Duc de Lorraine, & que ſe laiſſant derechef corrompre pour de l'argent, ils auoient porté les Armes en faueur de la Ligue, on leur fit hauſſer les picques, & baiſſer leurs drapeaux; en ſuitte dequoy, pour punition de leur perfidie, ils furent tous taillez en pieces, par l'ordre exprés de ſa Maieſté. Quant aux gens de pied François, qui ſe rendirent de leur bon gré, on ne leur fit aucun mal, & le Roy voulut qu'on leur donnaſt la vie. Car pour s'acquerir l'amitié des Soldats, ayant dés le commencement de la Victoire crié pluſieurs fois qu'ō fiſt main baſſe des Eſtrangers, mais qu'on ſauuaſt les François; cette voix paſſa depuis par toutes les files, ſi bien que dans la fureur meſme du combat, par vn effet de clemence du tout extraordinaire, les François qui poſoient les Armes,

1590.

qui par ſa preſence rauit de ioye les gens de guerre;

Il reçoit les Suiſſes à vie ſauue, fait main baſſe des Lansknets, qui l'auoient trompé;

& pardōne aux Soldats Frāçois, qui ſe rendent à luy.

1590. eſtoient auſſi-toſt receus à pardon.

Retraitte des Ennemis à Ivry.

Apres que toutes ces choſes furent faites en grande diligence ; que le Roy fut demeuré maiſtre du Champ de Bataille, & qu'il euſt remis ſon Armée en ordre, il prit la route d'Ivry, où les Ennemis s'eſtoient retirez. La confuſion y eſtoit extrême, & le deſordre effroyable. Car le Duc de Mayene ayant paſſé la Riuiere, auoit fait rompre le Pont, pour oſter aux Ennemis le moyen de le pourſuiure. Tellement que les Fuyards ſe pouſſant, & s'empeſchant l'vn l'autre, à cauſe de leur grand nombre, & de l'incommodité du lieu trop eſtroit, outre qu'il y auoit quantité de bouë, ſe trouuoient dans vn eſtrange embarras, & ne pouuoient s'échapper ſi viſte qu'ils euſſent voulu. Durant cette confuſion, arriua l'Infanterie du Roy, qui toute émeuë encore, apres le ſanglant carnage qu'elle auoit fait des Lansknets, s'en vint de furie, auecque deſſein de charger les Ennemis : Ce qui fit que pluſieurs d'entr'eux ſaiſis de crainte, ayant voulu trauerſer à gué la Riuiere, ſans conſiderer qu'elle eſtoit fort groſſe, à cauſe des pluyes, y perirent miſerablement, & furent noyez. Les Reiſtres n'en firent pas de meſme ; & ne voulant point ſe hazarder à paſſer l'eau, s'auiſerent d'vn ſtratageme bien eſtrange. Ce fut de coupper les jambes à leurs cheuaux, pour s'en ſeruir comme d'vn retranchement, auecque reſolution de ſignaler à cette fois leur valeur, & la force de leur courage par des preuues extraordinaires, mais qui auroient eſté bien plus à propos, & plus glorieuſes pour eux, s'ils les euſſent données dans la meſlée. Ce dernier effort dura plus d'vne heure, & fut pluſtoſt vne deffaite

où les Fuyards tombent en deſordre.

& ſont là pluſpart noyez.

Eſtrange ſtratageme des Reiſtres.

qu'vn cõbat: Car les Harquebuſiers ne ceſſant de tirer de toutes parts des éminences, & des lieux auantageux, traitterent ſi mal ces miſerables reſtes d'eſtrangers, qu'ils demeurerent preſque tous ſur la place. Cela ne ſe fit pas neantmoins, ſans qu'il s'y répandit encore du ſãg du coſté des Vainqueurs, pluſieurs deſquels tranſportez d'vn trop violent deſir de s'auancer, ou furent eſtouffez dans la fange, & parmy les monceaux des corps entaſſez les vns ſur les autres, ou priuez de vie par les piſtolets des Reiſtres. Le Duc de Nemours, le Cheualier d'Aumale, Baſſompierre, du Roſne, le Vicomte de Tauannes, & pluſieurs autres, prirent diuerſes routes; & paſſant à coſté du bois par vn plus long, mais plus aſſeuré chemin, & ſans eſtre pourſuiuis, ſe retirerent à Chartres. Le Duc de Mayene, le Colonel S. Paul, le Seigneur de Portia, & la pluſpart des principaux Gentils-hommes de leur Party, auſquels le Vainqueur chauſſa des eſperons; ayant fait ſept lieuës, auec vne merueilleuſe viſteſſe, ſe rendirent tous à Mante, où les habitans les receurent le meſme ſoir, apres auoir eſté d'abord irreſolus, & ſans ſçauoir s'ils le deuoient faire. Le Roy n'oublia rien à les ſuiure, bien que ce fut inutilement. Car n'ayant pû paſſer le Pont d'Ivry, qu'on auoit abbatu, pour éuiter le peril des foſſes & des goufres qui ſe rencontroient dans l'eau, il fut contraint d'aller chercher vn gué du coſté d'Anet, pour trauerſer la Riuiere. Il perdit ainſi plus de deux heures de temps; ce qui l'empeſcha de pouuoir ioindre l'Ennemy; & s'en alla loger à Rhoſny, qui n'eſt qu'à vne lieuë de Mante, où arriuerent auſſi le Maréchal d'Aumont, le grand Prieur,

1590. & leur deffaite.

Diuerſes routes des principaux Chefs de la Ligue.

Ils ſe rẽdent tous à Mante.

& ſont en vain pourſuiuis par le Roy.

qui prẽd logemẽt à Rhoſny.

1590. & le Duc de Montpensier, le Maréchal de Biron estant demeuré auec l'Infanterie, & auec le reste de l'Armée. En cette iournée furent tuez ou noyez au passage de la Riuiere plus de six mille hommes du Party de la Ligue, parmy lesquels le Comte d'Egmont, le Duc de Brunsvvich, & le Seigneur de la Chastaigneraye furent des plus considerables. On y fit aussi plusieurs prisonniers, & entr'autres le sieur de Cigoigne, qui portoit la Cornette blanche du Duc de Mayene, le Comte d'Anfrist, Allemand, & le Marquis de Menelay; comme encore les Seigneurs de Bois Dauphin, de Medauid, de Long-champ, & la Fontaine-Martel, auecque les Colonels Tenissé, Disemieux, & Chasteliere. Les Vainqueurs gagnerent outre cela vingt Cornettes de Caualerie, celle des Lances Flamandes, la Colonelle des Reisttres, vingt & quatre enseignes Suisses, soixante Drapeaux François, huit pieces d'Artillerie, tout le bagage, & les munitions, qui suiuoient l'Armée. Le nombre des Morts du costé du Roy fut d'enuiron cinq cent, dont les plus qualifiez furent ceux-cy, le sieur de Clermont, Capitaine des Gardes de sa Majesté, de Crenay, qui portoit la Cornette du Duc de Montpensier; Loncaunay, Gentil-homme de Normandie, qui mourut dans la chaleur de la Bataille, aagé de soixante & douze ans; & le Marquis de Nesle, qui porté par terre d'vn coup qu'il receut, en perdit la vie vn peu apres. On compta parmy les principaux Blessez (qui tous ensemble ne faisoient point deux cens) le Baron de Biron, les Comtes de Choisy & de Lude; Maximilien de Bethune, Seigneur de Rhosny, auec les sieurs

Nombre des Morts du costé de la Ligue.

Prisonniers notables.

Cornettes & drapeaux gagnez.

Morts dans le Party du Roy.

Principaux Seigneurs blessez.

de Montloüet, & de Lauergne, les playes desquels estoient si peu dangereuses, qu'ils en guerirent dans quelques iours. 1590.

Bataille d'Ivry gagnée par la valeur du Roy, & de trois Chefs considerables;

Voylà quelle fut cette Bataille, qui se donna le quatorziéme de Mars en la campagne d'Ivry; En laquelle comme la prudence du Roy fut merueilleuse, & sa valeur incomparable; aussi ne peut-on pas mettre en doute, qu'apres luy la principale gloire ne fust deuë au Maréchal d'Aumont, au Baron de Biron, & au Duc de Montpensier. Car les deux premiers combattans d'vn grand courage au commencement de la Iournée, arresterent l'impetuosité des Flamands, qui dans les apparences de la Victoire, s'estoient auancez iusques à l'Artillerie; & à la fin du mesme combat, ils renuerserent & deffirent les Carabins; lesquels apres auoir grandement endommagé l'Escadron du Roy, par les destours & les caracols qu'ils faisoient à la campagne, incommodoient d'vne estrange sorte tous les autres Escadrons, & leur fermoient le chemin à la Victoire. Quant au Duc de Montpensier, sa gloire ne fut pas moindre; & lors qu'il attaqua l'aisle droite des Ennemis, où estoit l'eslite de la plus aguerrie ieunesse de la Ligue, bien qu'il eust vn cheual tué sous luy, auec vn si apparent danger de sa propre vie, qu'il luy fallut faire courage de desespoir pour se remonter, & qu'il vid estendu sur la place le sieur du Crenay, qui portoit sa Cornette, qu'il ne recouura point sans beaucoup de peine, il ne laissa pas toutesfois de combattre si courageusement, qu'ayant mis en déroute les Ennemis, il fut des premiers à suiure le Roy, quand il falut courir apres les Fuyards. Mais en tou-

Loüange du Duc de Mõtpensier.

1590. tes les reuolutions de la Bataille, dont le plus grand effort ſe fit entre la Caualerie des deux Partys, fut touſiours remarquable la valeur de la Nobleſſe Françoiſe; qui n'eſtãt pas moins bien armée que montée à l'auantage, gagna la Victoire en toute ſorte de rencontres, où elle ne ſe propoſa iamais que la ſeule gloire pour but, & pour recompenſe. En quoy certes il y eut cela de conſiderable, que combattant le plus ſouuent auecque l'eſpée & le piſtolet, contre l'impetuoſité des Lances, il ne ſe pouuoit faire qu'elle n'éprouuaſt quelquesfois le deſauantage de ces meſmes Armes, dont ſa commodité propre, pluſtoſt que le commandement ou la diſcipline des Chefs luy auoit appris à ſe ſeruir. D'vn autre coſté, ce ne fut pas vne petite faute que celle du Vicomte de Tauannes, d'auoir placé les eſcadrons ſi à l'eſtroit, & ſi prés à prés, qu'ils ne pouuoient ſe tourner, ſans ſe chocquer & ſe nuire; Ce qui ne parut que trop, & par l'exemple des Reiſtres, qu'on redoutoit par deſſus tous, les efforts deſquels furent rendus inutiles à cauſe de cét embarras; & par l'épreuue qu'en fit le Duc de Mayene, qui ne s'en déueloppa qu'auec peine, tel deſordre ayant empeſché l'effet de ſes Lances; D'où il ſe voit clairement, qu'en l'execution des entrepriſes militaires, il eſt neceſſaire qu'à la prudence des Chefs, & à la grãdeur de courage, ſe trouue iointe la bonne habitude du corps, & qu'ils ſoient exempts, s'il eſt poſſible, des incommoditez qui leur peuuent nuire dans le meſtier des Armes. Là meſme ſe fit paroiſtre la vanité des Flamands, qui par vne eſpece de mépris & de brauade, s'eſtans amuſez à pouſſer leurs cheuaux contre le

Courageux efforts des Gentilshommes Frãçois.

Faute remarquable,

& ce qui s'en enſuiuit.

Vanité nuiſible aux Flamands.

le Canon, abandonnerent leurs rangs, si bien qu'il fut facile depuis de les renuerser, & de les mettre en déroute. Comme au contraire, si auec la mesme impetuosité dont ils auoient passé à trauers l'Escadron du grand Prieur, ils eussent chocqué le Duc de Montpensier, qui se rencontroit en suitte; Et si le Duc de Nemours donnant à dos, eust fait sur luy-mesme vne seconde charge, asseurement il n'y auroit point eu de difficulté à faire pancher la Victoire de ce costé-là, en faueur de la Ligue. Il faut adjouster à ces choses, qu'en cette Bataille, la Iustice & la Clemence du Roy furent esgalement remarquables, & dignes d'vne immortelle loüange. Car ce genereux Prince, par vn exemple de iuste seuerité, memorable aux siecles à venir, voulut d'vn costé que les Fantassins Allemans, pour auoir laschement violé leur foy, fussent tous mis à mort; & de l'autre, auec vne bonté nompareille, il receut à mercy, non seulement ceux qui se rendoient de leur bon gré, mais ceux encore qui furent faits prisonniers en combattant vaillamment. En cela mesme plusieurs mirent en consideration sa grande prudence, & sa iudicieuse conduite, en matiere de Gouuernement. Comme chacun cherit son semblable, il sçauoit que la Noblesse aime naturellement la Noblesse, & que dans le cours des Guerres ciuiles, il se rencontre souuent que ceux qui se font la guerre, sont liez d'amitié, ou mesme de sang; & voila pourquoy en cette occasion il témoigna vn extrême soin de la conseruation des Gentils-hommes, ne cessant de crier, & de repeter à la campagne; *Qu'on eût à sauuer la Noblesse Frãçoise*; Actiõ à

1590.

Effet de la Iustice du Roy,

de sa Clemence,

de sa Generosité,

1590. vray dire, ſi plauſible, & ſi obligeante, qu'elle fut capable de luy acquerir à iamais la bienveillance des Peuples. Auſſi le fit-elle eſtimer beaucoup de ſes propres Ennemis, qui demeuroient tous d'accord, que le titre de Roy & de Pere, ne ſe pouuoit mieux donner à perſonne qu'à luy, qui s'en ſçauoit acquitter ſi dignement, & dont les ſoins charitables luy faiſoient eſpargner le ſang de ſes Sujets, & de ſes Enfans, quoy qu'ils fuſſent deſobeyſſans & rebelles. Ce fut encore vn doux charme que celuy de ſon accortiſe à traitter familierement auecque les ſiens; Comme il le témoigna bien, lors que ſoupant publiquement à Rhoſny le meſme ſoir d'apres la Bataille, il voulut que tous ſes Capitaines fuſſent aſſis à ſa table, vſant de ces termes remarquables; *Qu'il eſtoit bien iuſte que ceux qui auoient eu part aux dangers, & aux trauaux, l'euſſent auſſi aux hõneurs, & aux commoditez.* Il ſe remarque meſme, que durant le ſouper, appellant par leur nom tous ceux qui eurent l'honneur d'y eſtre preſens, il ne ceſſa de les careſſer, & de les loüer, remerciant iuſques aux moindres Soldats. Par où certes en leur témoignant qu'il feroit à l'aduenir ce qu'il ne pouuoit pas faire à preſent, pour vne aſſez digne reconnoiſſance de leurs ſeruices, il les remplit tous de tres-grandes eſperances, & porta iuſques à l'infiny le deſir qu'ils auoient deſia de le ſuiure; Choſe, ſans mentir, qui ne s'accommodoit pas mal à l'eſtat où il ſe trouuoit reduit, & à l'extrême beſoin qu'il auoit d'eſtre aſſiſté d'vn chacun.

& de ſon accortiſe.

Paroles conderables.

Les nouuelles de la Victoire arriuée à Paris,

La nouuelle de cette défaite arriua le iour d'apres à Paris, où elle fuſt apportée par le ſieur du Tramblay, lequel fait priſonnier de guerre,

& relaſché ſur ſa parole, ne s'eſtoit point mé-
lé dans la Bataille, & auoit eu tout loiſir de 1590.
faire retraitte des premiers. Il en aduertit d'a-
bord l'Archeueſque de Lyon, Vice-Chance-
lier *, & Chef du Conſeil de la Ligue; apres
lequel l'affaire fut communiquée au Legat, &
aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne. Ils en furent tous
extrémement faſchez, pour l'apprehẽſion qu'ils
eurent, & non pas ſans raiſon, que cét euene-
ment ne fiſt ſoûleuer les peuples, & qu'il ne fuſt
cauſe de grands troubles dans Paris. Auſſi étoit-
il fort vray-ſemblable que les habitans, qui at-
tendoient d'heure en heure qu'on les tiraſt de
neceſſité par le ſuccez de quelque victoire, ſe
voyant maintenant dépourueus de viures, &
hors d'eſperance de mettre fin à leur miſere,
par le moyen des Armes & de la force, tourne-
roient deſormais leurs penſées à s'en deliurer
par voye de compoſition & d'accord; Cõme en
effet, on ne peut mettre en doute que la faim ne
ſoit le plus fort, & le plus preſſant de tous les
aiguillons qui peuuent inciter à la reuolte le
menu peuple; qui pour n'eſtre pas d'humeur à
ſe laiſſer retenir par la conſideration des choſes
honneſtes, a cette couſtume de ſe porter toû-
jours facilement à ſuiure ſes intereſts, & ce qui
luy eſt vtile. Pour preuenir donc ces maux, & y
donner ordre le mieux qu'il ſeroit poſſible, les
Principaux de la Ligue, apres vne longue con-
ſultation conclurent enfin, qu'il faloit que
les Predicateurs, en qui le Peuple auoit grande
créance, fuſſent les premiers qui luy diſſent
ce qui ſe paſſoit, & qu'ainſi faiſant gliſſer in-
ſenſiblement dans leurs Sermons la perte de
cette Bataille, ils eſſayaſſent par des efforts
ordinaires à l'Eloquence, de releuer les coura-

* *ou Garde des Seaux.*

y mettét en deſordre les Chefs de la Ligue;

qui apprehendent vne reuolte.

Precautions des principaux de la Ligue.

1590. ges abattus, & de les disposer à resister fortement à l'aduersité presente. Le premier d'entr'eux qui s'acquitta de cette commission, fut Dom Christin de Nisse, qui preschant au peuple vn iour de Vendredy, seiziéme de Mars, fit tomber à propos dans la premiere partie de son Discours, ces paroles de l'Escriture; *Quos ego amo, arguo, & castigo,* sur lesquelles il s'estendit au large, faisant voir comme par maniere de Prophetie; Que Dieu ne manqueroit pas d'éprouuer la Foy & la constance des Parisiens, de méme qu'il auoit éprouué celle de plusieurs autres peuples, comme il se voyoit clairement par vne infinité d'exemples, rapportez dans les saintes lettres; sa coustume estant de sonder la force de l'esprit & du courage de ceux qu'il aimoit. Apres ces paroles, voulant passer à la seconde partie de son Sermon, il se leua sur la chaire, où il parut auec vne lettre en main; & alors, comme si on la luy eût apportée au méme instant, il dit qu'il estoit faſché de ce qu'il auoit fait ce iour-là l'office de Prophete, plustost que de Predicateur; puis qu'il auoit plû à Dieu d'aduertir les Parisiens par sa bouche, de l'affliction qui leur deuoit arriuer; & partant, qu'il ne pouuoit sans vn extréme déplaisir leur donner aduis que l'Armée Catholique ayant depuis deux iours combattu contre les Ennemis, auoit perdu la bataille. Cela dit, pour adoucir l'amertume d'vne si fascheuse nouuelle, il y adjousta par la force de son eloquence tant de pressantes exhortations, & tant de prieres pleines d'efficace, que le peuple qui l'escoutoit ne fit aucun bruit, & témoigna qu'il estoit disposé plus que iamais à deffendre la Religion & la Patrie, sans ap-

Les Predicateurs consolét le peuple & entr'autres Dom Christin de Nisse.

Il vse d'adresse pour mieux persuader les Parisiés,

& les fait resoudre à souffrir tout pour la Religiõ.

prehender, ny les rigueurs de la faim, ny les extremitez du siege à venir. A ce mesme effet contribuerent encore Guillaume Rose, Boucher, Preuost, & tous les autres Predicateurs, qui furent puissamment secondez par François Panigarolle : Car bien qu'il preschast en Italien, il ne laissoit pas neantmoins d'estre suiuy d'vn grand nombre de personnes, qui l'alloient ouyr en foule, attirées par les charmes de son bien dire. 1590.

Le Duc de Mayene vint trois iours apres ; Mais pource qu'il ne fut pas d'aduis de se faire voir aux Parisiens, apprehendant ces accidens tragiques, qu'on auoit veu souuent arriuer parmy eux, quelques années auparauant, il trouua plus à propos de s'arrester à saint Denys. Là tout aussi-tost le furent trouuer ensemble le Cardinal Legat, l'Ambassadeur Mendozze, le Commandeur Morrée, l'Archeuesque de Lyon, & le sieur de Villeroy, apres lesquels les principaux Deputez des Parisiens y vinrent enfin. Ayant appris d'eux (& particulierement de Madame de Montpensier sa sœur, qui par la viuacité de son esprit appuyoit la plus part des affaires de la Ligue) que les Bourgeois estoient resolus de se deffendre plus constamment que iamais, il loüa premierement vn si genereux dessein ; Puis s'entretenant auec eux touchant l'estat des choses presentes, il leur remonstra ; Que la perte de la Bataille estant arriuée du desordre des Reistres, & de diuers accidens fortuits, plustost que des forces de l'Ennemy ; & son Armée, principalement la Caualerie, se pouuant dire mise en déroute, & non pas défaite ; il esperoit d'en

Le Duc de Mayene arriue à S. Denys,

où il est visité par les principaux de son Party.

Ses raisõs pour s'excuser de la disgrace aduenuë.

1590. auoir en peu de temps vne autre, qui ſeroit plus forte que la premiere ; qu'il ne faloit point
» apprehender que le Pape, & le Roy Catholi-
» que, abandonnaſſent la Religion ; Qu'ils con-
» tinueroient de s'employer pour la conſeruation
» publique, & qu'en l'eſtat où ſe trouuoient les
» affaires, tant plus ils iugeroient auoir beſoin
» de ſecours, tant plus ils ſeroient ſoigneux de
» leur en enuoyer ; Qu'ainſi dans quelques ſe-
» maines ils verroient ſur pied vne Armée gran-
» dement puiſſante, dont les hommes ſeroient
» frais, & les forces entieres, par le moyen deſ-
» quelles il ſe promettoit opprimer bien-toſt
» les troupes du Nauarrois, pour eſtre foibles &
» fatiguées ; Qu'il n'eſtoit plus queſtion que de
» reſiſter aux impetueux efforts que les Ennemis
» feroient d'abord, & de ſe roidir courageuſe-
» ment contre les premieres ſecouſſes du Siege,
» qu'indubitablement ils alloient mettre deuant
» Paris ; Que pour en ſouſtenir la violence, il
» s'enfermeroit tres-volontiers dans la Ville, ſi on
» le trouuoit bon, pour apprendre aux autres
» par ſon exemple, à combattre la faim, qui
» eſtoit la ſeule choſe qu'il faloit craindre ; Mais
» qu'eſtant plus à propos que pour le commun
» bien de tous, & particulierement des Pariſiens,
» il s'acheminaſt en la frontiere de Picardie, il
» eſtoit reſolu de s'y en aller aſſembler l'Armée
» afin qu'apres qu'il auroit receu le ſecours de
» Flandres & de Lorraine, il ſe puſt remettre en
» campagne, pour faire leuer le ſiege, ayant
» des forces à ſuffiſance ; Qu'il eſtoit bien aſſeuré
» que le deſſein des Ennemis ne leur reüſſiroit
» point, & qu'il le ruyneroit enfin, pourueu
» qu'ils ſe vouluſſent vn peu incommoder, & ſe
» reſoudre à la patience ; Qu'il leur laiſſeroit à ſa

place, le Duc de Nemours ſon frere, ieune Prince, dont le courage eſtoit grand, & le Cheualier d'Aumale ſon couſin, pour commander les gens de guerre, & prendre le ſoin de leur deffenſe; Que pour le ſurplus, le Cardinal Legat, & les Miniſtres du Roy Catholique, ne bougeant point de la Ville, où ils ſeroient ſecondez de l'ardent zele du Conſeil des Seize, il ne faloit point douter que toutes choſes n'y fuſſent reglées auec l'ordre, & la prudence que la neceſſité requerroit; Que pour leur monſtrer qu'il n'apprehendoit point du tout que la Ville tombaſt en la puiſſance des Ennemis, il y laiſſeroit dedans, pour gage du ſecours, qu'il s'en alloit querir, ſa mere, ſa femme, ſa ſœur, & ſes enfans, afin de courir meſme fortune que les Bourgeois; & qu'en vn mot, pourueu que le Peuple ſe vouluſt laiſſer perſuader, & relaſcher vn peu des appetits de ſon ventre, il ne doutoit point qu'il n'y deuſt auoir tant de bons ſuccez dans leurs affaires, que la Ligue en ſeroit eſleuée plus haut que iamais, & l'Ennemy abattu par vne entiere défaite. Voilà ce que dit le Duc de Mayene, l'intention duquel fut loüée de tous les Chefs des Pariſiens; qui luy promirent d'eſtre conſtans iuſques à la mort, & vnis enſemble pour leur commune deffenſe. La ſeule priere qu'ils luy firent, fut de haſter ſon retour le plus qu'il pourroit, afin de coupper chemin aux langueurs, & aux derniers maux du peuple, qui pour la deffenſe de la Religion, & ſur l'eſperance qu'il mettoit en ſes promeſſes, eſtoit reſolu d'aller au deuant de tous les dangers qui le menaçoient, qu'il preuoyoit deuoir eſtre faſcheux, & en tres-grand nombre. Le Duc s'en 1590.

1590. alla le iour d'apres en Picardie, pour s'y aboucher auecque le Duc de Parme, General des Armées du Roy Catholique dans les Pays-bas. Car il luy ſembloit, que le principal de ſon affaire conſiſtoit en cela, & que ſi les Eſpagnols n'agiſſoient de bonne façon, pour l'aſſiſter de leurs forces, il ſeroit fort difficile de mettre ſur pied vne Armée qui fuſt capable de ſecourir Paris, & d'en faire leuer le ſiege. Les habitans cependant ſe preparoient à le ſouſtenir; & auec des ſoins infatigables trauailloient aux foſſez, reparoient les murailles rompuës, tenoient en eſtat l'Artillerie, & s'employoient ſur toutes choſes, à pouruoir aux incommoditez de la faim, dont apparemment ils ſe voyoient menaſſez.

Le Duc de Mayene s'achemine en Picardie.

Les Pariſiens ſe preparét à ſouſtenir le ſiege.

Durant tout cecy, les Villes de Vernon & de Mante s'eſtans renduës au Roy, en ſuitte de la victoire gagnée, il ſe vid contraint, contre ſa reſolution & ſa volonté, d'y faire quelque ſejour, à cauſe du mauuais temps, & des pluyes continuelles, qui non ſeulement auoient comme noyé la Campagne, & rompu les chemins, mais encore oſté tout moyen à l'Armée, de pouuoir marcher ou camper auec le bagage, & l'Artillerie, les hommes & les cheuaux ponuant bien à peine ſe ſauuer ſous les toicts; pour s'y mettre à couuert & en ſeureté. Ce fut en ce meſme temps encore qu'on vint dire au Roy, qu'en la Prouince d'Auuergne, les ſieurs de Florat & de Chaſeron qui tenoient tous deux pour luy, ayant mis à mort deuant Iſſoire plus de deux cent des Ennemis; enſemble le Comte de Randan, l'vn des Chefs de la Ligue en ce pays-là, s'eſtoient rendus maiſtres de la place. En ſuitte de cette nouuelle, vn peu

Mante & Vernon ſe rendét au Roy.

Deffaite d'vn bon nombre de Ligueurs en Auuergne,

apres il en receut vne autre aussi bonne, qui fut; Qu'au pays du Mayne, s'estant donné vn combat entre Guy de Lansac, qui commandoit pour la Ligue, & le Seigneur d'Hertré, Gouuerneur d'Alençon, & Chef des troupes du Roy, le succez de cette rencontre n'auoit pas esté moins fauorable à sa Maiesté que celuy des occasions precedentes. Car il aduint que Lansac, apres la perte de trois cent de ses Soldats, & la desroute des autres, se vid reduit à prendre la fuitte, & à laisser en ces quartiers-là les Realistes, maistres absolus de la campagne. Comme donc ces mauuaises nouuelles arriuoient de temps en temps à Paris, elles faschoient fort les Chefs du Gouuernement, & entr'autres le Cardinal Legat, qui soustenoit luy seul tout le fardeau des affaires. Aussi croyoit-on, que puis qu'il representoit la personne du Souuerain Pontife Romain, en vne cause qui auoit la Religion pour principal objet, c'estoit à luy à secourir d'argent & d'hommes de guerre ceux de l'Vnion, dans les aduersitez où ils se trouuoient. Pour ce mesme effet, le Duc de Mayene se plaignoit tout haut, & auoit escrit librement au Pape; Que le principal suiet de tous ces maux, procedoit du peu d'assistance, qu'il apportoit à soustenir vne Cause si necessaire & si iuste. Les Ministres d'Espagne faisoient encore les mesmes plaintes. Il leur sembloit qu'il ne tenoit qu'au Legat, que le Roy Catholique ne fust satisfait en ses demandes; & que tandis qu'abandonnant ses propres affaires, il assistoit la Religion d'hommes & d'argent, dans le danger où elle estoit, le Pape ne faisoit que le moins de frais qu'il pouuoit; Qu'il nourrissoit en son

1590.

& dans le païs de Mayne.

Secret déplaisir du Cardinal Legat.

Plaintes du Duc de Mayene.

& des Ministres d'Espagne.

1590. ame diuers doutes, qui l'entretenoient dans la deffiance; Et que ſon irreſolution eſtoit cauſe, qu'il n'enuoyoit point le ſecours neceſſaire, comme il l'auoit promis tant de fois, & ne conſentoit non plus qu'on ſatisfiſt le Roy Catholique, dont l'intention eſtoit de faire vn dernier effort pour la cauſe commune, en l'aſſiſtãt de toutes ſes forces, apres qu'on luy auroit accordé ſes iuſtes demandes. A tous ces meſcontentemens eſtoient ioints encore ceux des Pariſiens, que la neceſſité preſente, & l'extréme diſette de viures contraignoient de murmurer bien fort, & d'importuner à tout coup le Legat, de faire en ſorte enuers le Pape, qu'il les ſecouruſt à ce beſoin, puis qu'il n'y auoit rien qu'ils ne fiſſent, & qu'ils n'enduraſſent pour la Foy Catholique, & pour le ſeruice de la ſainte Egliſe. Ces plaintes continuelles trauailloient fort l'eſprit du Legat, & luy donnoient d'eſtranges inquietudes. Mais il en eut bien de plus grandes, quand il connut que l'arriuée du Duc de Luxembourg à Rome, & ſa Negociation auecque le Pape, l'auoient entierement rebutté des deſſeins de la Ligue, & qu'auec cela ſa Sainteté n'eſtoit pas bien contente de la reſolution qu'il auoit priſe d'aller à Paris, & d'y demeurer, au lieu de ſe tenir en quelque Ville neutre, afin de ſe monſtrer par là Mediateur deſintereſſé pour les deux Partys, & entremetteur d'vne bonne Paix, qui pût reuſſir ſans danger, & ſans aucun preiudice de la Religion Catholique.

Meſcontentemés des Pariſiens.

Le Pape ſe rebutte des deſſeins de la Ligue.

Cauſe principale de l'Ambaſſade du Duc de Luxébourg à Rome.

Le Duc de Luxembourg s'en eſtoit allé à Rome, en qualité d'Ambaſſadeur pour les Catholiques, qui ſuiuoient le Party du Roy; mais en effet, pour reconcilier le Roy meſme auec-

que le Pape, & faire ceſſer les mauuais bruits, que ceux de la Ligue auoient ſemez fauſſement contre ce Prince, que l'on croyoit vniuerſellement Heretique, plus qu'opiniaſtre, Perſecuteur des Catholiques, Rebelle au S. Siege, & Ennemy iuré de l'Egliſe. Cét Ambaſſadeur s'eſtant donc arreſté à Veniſe, pour y aduiſer auec le Senat aux expediens qu'il deuoit prendre, mit ſon affaire en deliberation, & apres s'eſtre bien conſeillé, reprit le chemin de Rome. Comme il y fut arriué, dans les premieres audiences qu'il eut, vſant de ſon adreſſe ordinaire, il prit pour ſuiet de ſon diſcours la cauſe des Catholiques; & pour les excuſer de ce qu'ils ſuiuoient le Roy, il remonſtra; Que cela ne pouuoit eſtre qu'aduantageux à la Religion, dautant qu'on empeſchoit par ce moyen, qu'vn Roy legitime ne fût comme abandonné à la mercy des Huguenots; Qu'on le retenoit ainſi par des proteſtations de ſeruice, par des ſoumiſſions reſpectueuſes, & par les inſtantes prieres qui luy eſtoient faites, quand l'occaſion le requeroit, pour l'obliger à ſe remettre dans le gyron de l'Egliſe; Qu'il n'y auoit aucune eſperance d'en pouuoir venir à bout autrement; & qu'en vain ils ſolliciteroient ſa Conuerſion, s'il falloit qu'ils le quittaſſent; ce qui le contraindroit de ſe donner tout à fait en proye aux Heretiques. Apres ces choſes, il fit remarquer au Pape; Que les Chefs de la Ligue ne ſe gouuernoient que par leurs intereſts propres, qu'ils couuroient d'vne fauſſe apparence de Religion & de Pieté; Que ſous ce pretexte ils taſchoient auec vne inſigne perfidie d'oſter la Couronne à celuy à qui elle appartenoit legitime-

1590.

& ſuiet de ſon diſcours à ſa Saincteté.

1590. ment, afin de la faire tomber en la puissance des Princes estrangers, ou pour demembrer ainsi, & cantonner le Royaume, Qu'il n'y auoit point de Loy, ou diuine, ou humaine, qui ne declarast iniuste ce procedé, qui par consequent ne pouuoit estre que dommageable à la Religion, & au S. Siege; Que c'estoit perdre vne Couronne, qui auoit toûjours protegé l'Eglise, & la reduire sous la domination de plusieurs Princes, foibles, impuissans, & accoustumez á la Tyrannie; ou bien l'vnir & la joindre à l'excessiue puissance d'Espagne, pour l'oppression vniuerselle des peuples; Qu'au lieu de souffrir iamais vne si grande iniustice, il seroit incomparablement plus iuste, plus facile, & plus profitable à toute la Chrestienté, d'inuiter & disposer le Roy à se conuertir; Qu'il ne témoignoit pas seulement d'y estre enclin, pourueu que cela se fist, sans choquer ny son honneur, ny la bien-seance d'vn Prince tel que luy, mais qu'il s'y voyoit encore conduit par la necessité de ses affaires; Qu'il éprouuoit tous les iours, qu'il ne pouuoit pas se promettre beaucoup de choses des Huguenots, pour paruenir à la Couronne; Qu'au contraire, ses esperances estoient grandes du costé des Seigneurs Catholiques, puis que dans les principales occurrences ils l'auoient presque touſiours suiuy, & assisté de leurs forces.

Le Pape gouste les raisõs de l'Ambassadeur.

Toutes ces raisons, accompagnées de leurs circonstances, & deduites au long par le Duc, auec tous les ornemens que l'Eloquence luy puſt fournir, penetrerent bien auant dans l'esprit du Pape; & y firent vne impression encore plus forte quand l'Ambassadeur y eut ad-

iousté cette autre penſée ; Qu'il ne falloit pas 1590.
que ſa Sainteté ſe laiſſaſt porter à croire, "
que les Catholiques qui ſuiuoient le Roy, fuſ- "
ſent foibles, ou en petit nombre, puis qu'ils "
eſtoient compoſez de la plus forte, & de la "
meilleure partie de la France ; au lieu que ſi "
l'on retranchoit du Party de la Ligue quelque "
peu de Nobleſſe, il ſe trouueroit que tout le "
reſte n'eſtoit qu'vn méchant amas d'hommes "
deſbauchez, dépourueus de toute conduite, "
& tirez de la lie du peuple ; Qu'au contraire, "
les plus grands du Royaume, & les princi- "
paux Prelats s'eſtoient preſque tous iettez du "
coſté du Roy, ſur la promeſſe qu'il leur auoit "
faite de ſe rendre Catholique, & de renon-
cer au Caluiniſme. Le Pape mit en conſide- & fait là
ration ce dernier poinct ; tellement qu'outre deſſus
l'apprehenſion qu'il auoit que la perte de la diuerſes
France ne fuſt l'agrandiſſement de l'Eſpagne, reflexions.
il iugea qu'il importoit extrémement de ne
point aigrir tant de Nobleſſe Catholique,
qui pour eſtre vnie enſemble, pourroit diffi-
cilement eſtre vaincuë par la force ; & que
par conſequent, le meilleur eſtoit de recourir
aux remedes les plus doux, pour eſſayer de
gagner l'eſprit du Roy, & ainſi par le moyen
de la Paix, reioindre en vn corps tous les mem-
bres de la France, que la Guerre auoit diuiſez.
L'Ambaſſadeur ne ſe contenta pas de cela, "
mais il proteſta de plus à ſa Sainteté ; Que les "
Cardinaux de Bourbon, de Lenoncourt, & "
de Gondy, enſemble l'Archeueſque de Bour- "
ges, & quelques autres Prelats, en auoient dit "
autant au Legat ; & s'eſtoient meſme obſtinez "
à l'exhorter, & à le prier de ſe tenir neutre, "
en attendant que ſa Sainteté, apres vne plus "

1590. ample connoissance des affaires qui se passeroient, luy pust donner les commissions & les ordres qu'elle iugeroit necessaires. A ce dernier aduis, le Pape, comme plusieurs autres, commença d'entrer en deffiance, que le Cardinal Cajetan ne fust trop enclin à fauoriser les desseins des Espagnols; tellement que desiors il n'adiousta plus tant de foy à ses lettres, & ne fut plus si large que de coustume à luy faire retenir de l'argent. Ces choses mirent en peine le Legat, pour les difficultez qu'il y rencontra. Soit donc qu'il se voulût garantir de soupçon de trop dépendre du Roy Catholique, soit qu'il desirast de recouurer le nom de Neutre, & de Ministre desintereſſé, qui luy auroit possible mieux reüssi du commencement, soit qu'il eust dessein de diuertir le siege de Paris, comme il l'affirmoit en ses conferences auec les Ministres d'Espagne; tant y a qu'il inuita le Maréchal de Biron, à s'aboucher auec luy à Noisy, Chasteau qui n'est pas loin de Paris, & qui appartenoit au Cardinal de Bourbon. Il prit pour pretexte, que c'estoit pour trouuer quelque remede aux maux presens; Chose que le Roy n'eut pas desagreble, estant bien content de faire voir qu'il auoit de l'affection pour le S. Siege, & qu'il ne tenoit pas à luy que la Guerre ne se terminast. Il demeura donc d'accord de cette Conference, qui se fit à quelques iours de là, où se trouuerent de sa part le Maréchal*, le Baron de Givry, & le Secretaire Reuol, auecque les sieurs de Liancourt, & de la Verriere; Et du costé de la Ligue, le Cardinal Legat, Villeroy, le Marquis de Belin, & quelques autres Seigneurs. L'accueil y fut honorable de part &

« Refroidissemét du Pape enuers le Legat;

qui se trouue embarrassé;

Abouchement à Noisy;

* *de Biron.*

Deputez de part & d'autre.

d'autre, mais le ſuccés inutile. C'eſtoit l'intention du Legat, ou de perſuader aux Catholiques d'abandonner le Roy, ou de retarder, ſans aucun fondement de Paix qui fuſt aſſeuré, le Siege qu'on auoit déja proietté de mettre à Paris. Le Maréchal au contraire demandoit, que le Cardinal Legat donnaſt accés au Roy, & qu'il l'exhortaſt à ſe faire Catholique; auec aſſeurance de luy ſoûmettre tous ſes Sujets, que le differend de la Religion autoit alienez de ſon ſeruice. Ainſi des intentions ſi diuerſes ne pouuoient point s'accorder; & la prudence des deux Partys ne permettoit pas que l'vn puſt auoir l'aduantage ſur l'autre: A raiſon dequoy ils ſe ſeparerẽt ſans aucun fruit, & ſans rien conclurre: le Cardinal Legat n'ayant obtenu ny le nom de Neutre, ny la desvnion des Catholiques d'auecque le Roy, ny le retardement du Siege, qui eſtoit poſſible le principal ſuiet de luy faire tenir cette Aſſemblée. Mais la ſeparation qui s'en fit n'empeſcha pas qu'il n'y euſt depuis d'autres conferences. Car le ſieur de Villeroy, ou ſur l'eſperance de moyenner quelque bon Accord, ou pour la meſme fin qu'auoit le Legat de prolonger la venuë du Roy; ayant le conſentement du Duc de Mayene, traita derechef de cette affaire auecque du Pleſſis-Mornay, grand Cõfident, & ancien ſeruiteur du Roy; mais qui pour eſtre Huguenot, ne ſembloit pas beaucoup propre à produire l'effet qu'on attendoit à preſent. Le Roy cependant ne perdoit point de temps, pour toutes ces ouuertures de Paix; Et comme il n'ignoroit point que tant plus on tiendroit les Ennemis à l'eſtroit, tant plus aduantageuſes ſeroient en tout cas les

1590. Conferéce inutile, & pourquoy.

Pourparler de Villeroy auec du Pleſſis.

1590. conditions de l'Accord ; il appliquoit ces principaux ſoins à tenir aſſiegez tous les lieux des enuirons de Paris. Car ſon deſſein eſtoit de ſe faire maiſtre des paſſages, par où l'on conduiſoit les viures, de fermer l'entrée des riuieres, & les aduenuës de la campagne, afin de reduire ſes ennemis aux extremitez de la faim, & d'obtenir par ce moyen, ce qu'on ne pouuoit preſque s'imaginer d'emporter iamais par la force des Armes. Eſtant donc party de Mante auec ſon Armée, le vingt-neufieſme iour de Mars, il prit ſans difficulté Cheureuſe, Mont-l'hery, Lagny, & Corbeil, lieux grandemẽt propres à preſſer le Siege; & le cinquiéme d'Auril, alla camper à Melun. Cette ville eſloignée de Paris d'enuiron ſept lieuës, petite, mais aſſez forte, reçoit dans ſon enceinte deux branches de la riuiere de Seine; ce qui fait qu'eſtant ſeparée par trois endroits de ſon courant ordinairemẽt, elle ne ſe reioint qu'aux lieux où l'on paſſe ſur des ponts. Le ſieur de Forone y eſtoit dedans auec ſoixante cheuaux, & cinq cent Fantaſſins, aſſez mal fournis des munitions neceſſaires pour la deffenſe d'vne Place, & peu reſolus auſſi, pour l'apprehenſion qu'ils auoient de la perdre. Ils ne laiſſerent pas toutesfois de témoigner qu'ils la vouloient deffendre, principalement apres qu'ils eurent ioint auec eux cinq cent habitans fort bien armez, & preſts à toutes les factions militaires. Mais comme on euſt battu le rauelin de la porte auec ſept canons, & deux groſſes coulevrines, l'Infanterie du Roy, deſormais accouſtumée à vaincre toute ſorte d'obſtacles, y donna l'aſſaut auecque tant de furie, qu'encore que la bréche fut peu raiſonnable, & fort au deſſus

Principal deſſein du Roy;

Il part de Mante;

prend quelques Places,

& campe deuant Melun,

où les habitans teſmoignent de ſe vouloir deffendre.

Les Soldats võt à l'aſſaut,

1590.

sus du terrain, cela n'empescha pas neantmoins que les Soldats ne se fissent maistres, & du Rauelin, & de la Porte, où ils mirent à mort plus de soixante hommes, de ceux qui auoient voulu resister. Ce qu'apperceuant les autres, apres s'estre retirez par de là le second pont, aux extrémitez, & à l'opposite de la Ville, ils mirent le feu en ce mesme poste qu'ils venoient d'abandonner, pour empescher que les Assaillans qui les tenoient de prés, ne les pûssent suiure; ce qui leur reussit en partie, bien qu'à leur propre dommage: Car auec ce qu'il y eut plusieurs maisons bruslées, celles qui se trouuerent exemptes des rauages de la flamme, ne le furent pas de la violence des Ennemis, qui les saccagerent toutes; Et alors l'autre costé de la Ville, où les Assiegez s'estoient retranchez, n'ayant plus pour tout dequoy resister, fut contrainte de capituler, & demeura d'accord de se rendre, comme elle fit, si dans deux iours elle n'estoit secouruë.

se font Maistres du rauelin, & de la porte:

Maisons brûlées.

Les Assiegez capitulent, & se rendent.

Cependant le Roy tenoit ferme dans les Faux-bourgs, où il auoit pris logement, & où Villeroy le fut trouuer auec sauf-conduit. Il s'estoit apperceu que la crainte qu'auoit du Plessis qu'il ne changeast de Religion, l'empeschoit d'aller droit en la conference, où l'on parloit d'Accommodemẽt. Et voilà pourquoy, par l'entremise du sieur de la Verriere, il auoit fait en sorte de s'aboucher auec le Roy mesme, vers lequel il estoit venu pour cet effet. Or bien que le Duc de Mayene, déja reduit à Soissons, n'eust pas approuué au commencement que Villeroy entrast dans ce traitté d'Accord, pour s'estre imaginé qu'on le pourroit imputer à lascheté de courage, à cause de la

1590. preſente diſgrace de ſa Fortune, ſi eſt ce qu'enfin il y conſentit ; ſoit qu'il le fiſt, afin de ſe ſeruir de cét ombrage de Paix, comme d'vn plus preſſant aiguillon à obtenir des Eſpagnols vn plus grand, & plus aſſuré ſecours ; ſoit qu'il eſperaſt par là de retarder le ſiege de Paris, & de penetrer dans les deſſeins du Roy ; ou ſoit meſme qu'il y fût porté par toutes ces conſiderations, & par ces trois fins iointes enſemble.

Villeroy s'abouche auec que ſa Majeſté.

Ayant donc permis à Villeroy de faire ouuerture de cette affaire, il luy permit auſſi d'aller à Melun, pour s'y aboucher auecque ſa Majeſté, dont il fut receu courtoiſement ; Et ce fut alors qu'auec cette force de Genie, & de bons ſens, qui luy eſtoit ordinaire, où ſe trouuoit iointe vne expreſſion de paroles propre à perſuader, & qui luy eſtoit pluſtoſt naturelle qu'acquiſe par eſtude, il ſe mit á luy repreſenter les
» miſeres, & les calamitez de la France ; Qu'il
» s'affligeoit au dernier point des grands dan-
» gers où elle eſtoit expoſée ; Et qu'vn ardent
» deſir de voir ſa Patrie deliurée de tant de mal-
» heurs, qui luy venoient de ſes propres trou-
» bles, luy auoit fait obtenir permiſſion du Duc
» de Mayene, Chef du Party de la Ligue, de ve-
» nir vers ſa Majeſté ; pour auiſer auec elle à
» trouuer quelque expedient, qui pût accommo-
» der les affaires, & en aſſoupiſſant la Diſcorde,
» ſeruir d'acheminement à la Paix ; Qu'il ſe pro-
» mettoit, & s'aſſeuroit meſme, que ſa Majeſté
» ne ſeroit pas moins deſireuſe de terminer les
» Guerres ciuiles, & de rendre ſa premiere tran-
» quillité á ce puiſſant Royaume, où Dieu, la
» Nature ; & ſa Valeur propre l'auoient deſtiné ;
» Qu'il n'y auoit qu'vn moyen de paruenir à vn
» ſi grand bien, & qu'autre que luy ne le pou-

noit donner ; Que le seul point de la Religion 1590.
estant le principal but où s'adressoit toute cette affaire ; le Duc de Mayene s'offroit à le reconnoistre, & à luy obeyr, toutes les fois qu'à la requeste des Catholiques, & non par crainte, ny par menasses, il prendroit resolution de se remettre dans le giron de l'Eglise ; Qu'il dépendoit de sa volonté, non seulement de pacifier le Royaume, mais de se rendre le plus estimé, le plus puissant, & le plus absolu Prince, qui eust de long-temps tenu le Sceptre de France ; Que s'il estoit dans le dessein de se conuertir, il trouueroit extrémement fauorable à son intention la conioncture presente ; Qu'ayant vaincu ses Ennemis par les Armes, on ne pourroit pas dire de luy qu'il embrassast par force, ou par crainte, la Religion Catholique : Qu'vn si grand bien ne seroit attribué qu'à son choix, à sa Conscience, & à sa volonté propre. Que cet effet non moins conuenable que salutaire, rendroit sa victoire d'autant plus heureuse & vtile, que sa Vertu l'auoit renduë magnifique & glorieuse ; Qu'il obtiendroit ainsi cette vraye fin où les grands Princes doiuent butter en toute sorte de Victoires, & particulierement dans les Ciuiles, qui est la iouyssance, & l'establissement de la Paix ; Qu'vne generosité si haute luy assuiettiroit plus de Villes en vn iour, qu'il n'en pourroit prendre dans tout le cours de sa vie : Que s'il portoit plus auant ses Armes victorieuses, de là s'ensuiuroiẽt des maux infinis : puis qu'on ne verroit par elles que miseres déplorables, ruynes de Places, saccagemens de Villes, défaites d'hõmes, & desolations des Pays, dont la Nature l'auoit fait Maistre ; Qu'ainsi tout cela ne

1590. tourneroit qu'à ſon propre dommage ; Au lieu
que ſi par ſa Cõuerſion il mettoit fin à la Guer-
» re;la Victoire aſſeurémẽt attireroit apres elle la
» ſeureté, le repos, & le bien vniuerſel des Peu-
» ples, choſe qui luy deuoit eſtre plus chere, eſtãt
» Prince legitime, que toutes les conqueſtes
» qu'il pourroit faire dans le monde; Qu'il faloit
» que luy-meſme conſideraſt, qu'encore qu'il
» euſt remporté vne grande & ſignalée victoire,
» il n'auoit pas neantmoins, ny donné ſi fort l'a-
» larme aux Villes, ny mis ſi bas la Faction de la
» Ligue, que ceux qui la ſuiuoient l'euſſent enco-
» re quittée, pour ſe donner à luy, & ſe ranger à
» ſa deuotion ; Que cét effet là n'eſtoit produit
» que par la ſeule force, & le ſeul Empire de la
» Religion ſur les cœurs de tous les hommes;
» Qu'elle leur perſuadoit de ſouffrir toutes les
» miſeres imaginables, pluſtoſt que d'expoſer
» au moindre danger leur Conſcience & leur A-
» me ; Que ſi pour cette conſideration le peuple
» des Villes eſtoit ſi conſtant, il pouuoit croire
» par conſequent que le Duc de Mayene, & les
» autres Chefs de ſon Party le ſeroient bien da-
» uantage ; appuyez comme ils eſtoient, des
» forces du Pape, & de celles du Roy d'Eſpagne,
» qui auoient reſolu de les mettre toutes enſem-
» ble, pour affermir la Foy Catholique ; Qu'il
» ne pouuoit ignorer, apres l'auoir éprouué du
» coſté des Huguenots, que le zele des hommes
» pour la Religion, eſtoit ordinairement ſi
» grand, qu'il rendoit les courages inuincibles,
» ſans qu'il fuſt poſſible de les dompter par les
» Armes ; Que ce ſeroit fait prudemment de
» preuoir de loin, iuſques à quel point les E-
» ſtrangers ſe pourroient preualoir de ce pretex-
» te de Religion ; Que s'il auoit autrefois porté

lés Huguenots de France à se ioindre aux Anglois ; ce ne seroit pas merueille si dans vne si pressante necessité que celle d'apresent, il contraignoit les Catholiques d'accorder aux Espagnols leurs demandes ; Qu'il faloit preuenir ce danger, en r'asseurant les Consciences, plustost que de les reduire au dernier desespoir ; Que sa Maiesté se representast combien il luy faudroit prendre de Villes, combien s'assuiettir de Prouinces, & combien gagner de Batailles, auant que de se rendre Roy pacifique par le moyen de la Guerre : Qu'il pouuoit vaincre toutes ces difficultez en vn iour, s'il luy plaisoit gratifier ses suiets dans le seul point de la Religion : Qu'asseurément il auoit gagné vne Victoire bien grande : mais qu'il la faloit mettre à couuert des reuolutions de la Fortune : Que le moyen d'en venir à bout ne consistoit pas à faire de nouuelles entrepriſes : mais à contenter ses peuples, & apporter de la moderation à ses Armes : Que l'occasion, & le Temps presents, l'inuitoient a vne resolution si sainte, & si digne de luy ; Que le plustost estoit le meilleur, sans attendre que le Duc de Mayene, & les autres Chefs de la Ligue, qui dans la continuation de la Guerre auoient necessairement besoin d'estre assistez du Roy Catholique, vinssent à s'interesser, & à se lier si fortement auec luy, qu'ils ne pûssent plus enfin disposer d'eux mesmes, quand ils le voudroient ; Qu'en vn mot, le Deuoir, & son vtilité propre, qui se rencontroient ensemble dans cette affaire, l'inuitoient à la conclurre ; Et que Dieu luy ayant fait la grace d'estre venu si auant, il n'estoit plus temps de reculer, ny de differer dauantage sa Con- 1590.

1590. uerſion ; puis que par vne particuliere faueur de la Majeſté diuine, il la pouuoit faire auec » honneur, & ſans eſtre ſoupçonné, ny de foi- » bleſſe d'eſprit, ny de baſſeſſe de cœur.

Réponſe du Roy. La Réponſe que le Roy fit à ces paroles fut grandement obligeante. Car il loüa d'abord l'intention de Villeroy, & luy dit en ſuitte; » Qu'il luy ſçauoit bon gré de procurer ainſi la » paix du Royaume, & qu'auec cela il eſtoit » bien aiſe d'apprendre que le Duc de Mayene » s'y diſpoſoit ; Que pour ſon particulier il re- » connoiſſoit que la Victoire qu'il auoit gagnée, » venoit premierement de la main diuine, puis » de l'aſſiſtance des Gentils-hommes de ſon » Party ; Que Dieu, Protecteur de la Iuſtice, de- » fendroit ſa cauſe, & ſe ſeruiroit de la Nobleſſe » inuincible qui le ſuiuoit, comme d'vn Inſtru- » ment de ſa Grace; Que le Royaume luy appar- » tenoit de droict, par Succeſſion naturelle, & » par voye legitime, comme tout le Monde le » ſçauoit bien : & partant, qu'il paroiſſoit aſſez » que les Princes eſtrangers auoient grand tort » de vouloir empeſcher qu'il n'en priſt poſſeſſiõ; » mais que ſes ſujets eſtoient encore bien plus » blaſmables, de luy refuſer l'obeyſſance qu'ils » luy deuoient ; Qu'il n'auoit iamais offencé per- » ſonne, ny merité qu'on s'oppoſaſt ſi iniuſte- » ment à ſes iuſtes deſſeins ; Qu'il s'eſtoit toû- » jours défendu, auecque moderation & mode- » ſtie, ſans auoir fait à pas vn Prince eſtranger, » non plus qu'aux ſuiets de la Couronne, ny vio- » lence, ny tort, qui les deuſſent inciter à ſe van- » ger de luy, comme ils faiſoient ; Mais que » toutes les fois qu'il ſe remettoit en memoire la » miraculeuſe puiſſance de Dieu, & la grace qu'il » luy auoit faite, de le conſeruer & le deffendre

de tant de grandes, & longues perſecutions, en vn temps auquel il eſtoit ſi dépourueu de forces, & ſi mal-heureux, qu'il ſembloit que tout le monde euſt coniuré ſa perte ; qu'alors il ne pouuoit croire que ſa diuine Majeſté vouluſt laiſſer imparfait vn ſi grand Ouurage : Qu'au cõtraire, il s'aſſuroit en ſon Ame, qu'elle auroit égard à ſon bon droit, & ſe laiſſeroit toucher aux humbles prieres qu'il luy faiſoit à toute heure ; Que ſur cette eſperance, il ne craignoit ny les Armes des Eſpagnols, ny les forces des Rebelles, ne doutant point qu'il n'en vint à bout, & ne les ruynaſt, ayant Dieu pour luy, & tant de valeureuſe Nobleſſe qui l'aſſiſtoit ; Qu'il ſçauoit aſſez que la Moderation, & la Modeſtie, eſtoient plus vtiles durant la Victoire qu'en tout autre temps ; & qu'il ne pretendoit pas auſſi ny d'incommodet, ny d'opprimer perſonne ; mais ſeulement de ſe faire obeyr par raiſon, à ceux qui par nature & par deuoir luy eſtoient ſujets ; Que la poſſeſſion effectiue de la Couronne eſtoit la fin où il buttoit iuſtement ; Comme celle du Duc de Mayene, & des autres de ſa ſuitte deuoit eſtre, de viure en paix, en aſſurance, & en honneur, ſous l'Empire de Celuy que Dieu leur auoit deſtiné pour Succeſſeur legitime ; Qu'en cela il eſtoit preſt de les contenter en toutes façons, de les receuoir abondamment en ſa grace, & de les r'aſſeurer des craintes futures par vne abolition generale des choſes paſſées ; Qu'il ne deſiroit pas tant de vaincre ſes Ennemis par l'eſpée que par la douceur & par la generoſité, iointes enſemble au pardon, ce chemin luy ſemblant le plus court de tous ; outre qu'il n'en trouuoit point de plus propre à ſon hu- 1590.

meur & à ſon Genie, n'ayant pas moins d'a-
1590. uerſion pour la vengeance, & pour les actes ſanglans, qu'il auoit d'inclination à pacifier les
» troubles de ſon Royaume, & à faire du bien à
» ſes ſujets ; Qu'au reſte, c'eſtoit à luy à leur im-
» poſer la loy, & non pas à la receuoir d'eux: Que
» neantmoins, ſi pour le bien de leur Cõſcience,
» & de la Religion, ils deſiroient de mettre en
» ſeureté l'vne & l'autre : qu'en tel cas il ſatisfe-
» roit à leur deſir & à la raiſon, Qu'on ne pou-
» uoit mettre en doute la franchiſe & la ſin-
» cerité de ſa Foy, apres tant de preuues qu'il en
» auoit données, & que ne l'ayant iamais violée
» par le paſſé, il auoit fait vne ferme reſolution
» de ne la violer nõ plus à l'auenir : Que les Prin-
» ces, les Seigneurs, & les Gentils-hommes qui
» le ſuiuoient, le nombre deſquels ſurpaſſoit de
» beaucoup celuy des plus qualifiez Confidens du
» Duc de Mayene, s'eſtoient contentez de ſa
» parole, & de l'aſſeurance qu'il leur auoit don-
» née de les laiſſer viure en paix dans leur Reli-
» gion, & en pleine liberté de Conſcience : Que
» les autres par conſequent en deuoient faire de
» meſme, & apres auoir pourueu à leur ſeureté
» particuliere, ne trouuer pas mauuais qu'il
» penſaſt auſſi à ſon propre ſalut, & taſchaſt de
» le faire par des moyens conuenables, & tels
» qu'il plairoit à Dieu luy inſpirer, quand il en
» ſeroit temps.

Sa Majeſté interrompit icy ſon raiſonnement, pour demander à Villeroy s'il n'auoit point veu ſa promeſſe, ou ſa Declaration, faite apres la mort du Roy défunt : & alors, apres qu'il euſt reſpondu, que non ſeulement luy, mais le Duc de Mayene, & les autres Seigneurs Catholiques de ſon Party l'auoient veuë en effet,

effet ; & qu'ils croyoient tous qu'ils ne pouuoient pas en conſcience, ny ſous quelque condition que ce fuſt reconnoiſtre pour leur Souuerain vn Prince qui n'eſtoit point Catholique, & dont la Religion differoit entierement de celle que leurs Peres leur auoient laiſſée par tradition ; le Roy repartit ; Qu'il n'eſtoit ny Infidele, ny Payen, ny Idolatre ; Qu'il ne ſeruoit, & n'adoroit point d'autre Dieu que celuy des Catholiques, & qu'il n'eſtimoit pas incompatible auecque la Religion Romaine celle dans laquelle il auoit eſté nourry ; Que ce n'eſtoient pas les hommes, mais Dieu, qui deuoit cooperer en vne choſe ſi importante, où il y alloit de ſa Conſcience, & du ſalut de ſon Ame ; Qu'il falloit que ce differend ſe vuidaſt par douceur, & par inſtructions vtiles, non pas à coups de piſtolet, ny à la pointe de l'épée ; Que s'il n'auoit iamais voulu ſe reſoudre à le faire par la force, en eſtant meſme requis par le Roy deffunt, en vn temps où il voyoit deuant ſes yeux ſa perte, & ſa derniere ruyne ; Qu'il eſtoit bien moins reſolu d'y conſentir à preſent, pour contenter des Sujets rebelles, puis que Dieu luy auoit donné la victoire ſur eux ; Qu'il n'eſtoit pas obſtiné pourtant, mais qu'il entendoit de ſe faire inſtruire, & de ceder à la Verité, apres s'en eſtre éclaircy ; Qu'il vouloit en cela mettre ſa Conſcience en repos ; & que puis qu'il ne geſnoit point celle de ſes peuples, il n'eſtoit pas raiſonnable qu'il ſe vid contraint par leur caprice de faire à la volée vne choſe à laquelle il faloit penſer meuremẽt, & attendre le temps que la volonté diuine auroit prefix, pour la mettre à ſon iuſte point ; Qu'il s'eſtimoit homme de Conſcience, à qui

1590.

" Iudicieuſe reparde tie du " Roy.

le ſalut de ſon Ame eſtoit incomparablement
1590. plus cher que tous les biens de la terre ; & partant qu'il ne vouloit point marcher à taſtons,
» mais les yeux ouuerts, auecque les precau-
» tions & les adreſſes neceſſaires.

Villeroy repliqua là deſſus; Que c'eſtoit auſſi
» à cauſe de ſa Conſcience, & du zele qu'il té-
» moignoit auoir pour ſa Religion, qu'on ap-
» prehendoit, qu'apres qu'il ſeroit paruenu à
» la Couronne, il ne vouluſt pas permettre à ſes
» Sujets de viure dans vne creance differente
» de la ſienne, & qu'il tenoit abſolument pour
» fauſſe, ayant touſiours ouy dire, & meſme à
» Theodore de Beze dans le Colloque de Poiſſy ;
» *Qu'il y auoit moins de diſtance du Ciel à la ter-*
» *re, que de l'vne à l'autre de ces Religions* : Mais
» qu'apres tout, ces differens ne ſe deuoiẽt point
» terminer par la violence des Armes ; Que ſa
» Majeſté auoit touſiours promis de ſe faire in-
» ſtruire, & qu'elle ne le faiſoit pas neantmoins
» Que la France ne manquoit point de Prelats,
» ny d'autres Docteurs, qui dans peu de temps
» l'aſſeureroient de la verité ; Qu'il ne falloit
» plus fomenter les Armes, ny porter les trou-
» bles à l'infiny ; & qu'vn ſi grand Prince ne pou-
» uoit mieux faire pour ſon propre bien, & pour
» celuy de ſes Sujets, que de leur tenir promeſſe ;
» par où il conſoleroit enſemble, & ceux qui
» luy auoient acquis la Victoire, & ces autres
» encore, que le ſeul zele enuers la Religion met-
» toit mal auecque luy ; Qu'en vn mot, on ne
» pouuoit maintenant plus dire, que ny les Sedi-
» tieux, ny les Rebelles fuſſent cauſe de la Guer-
» re, puis qu'au poinct où les affaires eſtoient
» reduittes, il ne tenoit qu'à luy de donner la
» Paix à ſon Royaume, s'il ſe vouloit conuertir,

& que s'il refuſoit de le faire, apres l'auoir promis tant de fois, ce ſeroit indubitablement à luy ſeul qu'on imputeroit à l'aduenir toutes les violences, & tous les maux qui deſoleroient la France. 1590.

Ces dernieres paroles entrerent profondement dans l'eſprit du Roy, qui reſpondit à l'inſtant; Qu'il vouloit voir ce que ſes bons & fideles ſeruiteurs luy conſeilleroient ſur cette affaire; Que le iour ne ſe paſſeroit point qu'il n'en conferaſt auec eux, & que le lendemain on ſçauroit au vray la reſolution qu'il auroit priſe. En effet, ce fut auſſi le lendemain qu'eſtāt ſur ſon partement de Melun, il fit appeller le ſieur de Villeroy, auquel il dit; Qu'il s'en pouuoit retourner vers le Duc de Mayene, pour l'aſſeurer qu'il auoit pris ſa Declaration en fort bonne eſtat; Qu'il deſiroit de ſe reconcilier à tout le monde, & de s'acquerir vn chacun par ſes biens-faits, mais luy particulieremēt, & tous ceux de ſa Maiſon; s'ils luy aydoient à pacifier ſon Royaume, comme il leur eſtoit facile; Et que pour les contenter en cela, il ne manqueroit point de faire de ſon coſté tout ce qui ſeroit trouué raiſonnable; Qu'au ſurplus, touchant le poinct de la Religion, il auoit déjà ſatisfait les Catholiques de ſon Party, qui eſtoient pluſieurs en nombre, tous hommes de condition, & non moins conſiderables pour leur ſage conduitte, que pour leurs grandes forces; ce qui luy faiſoit croire, que tous les autres ſe pourroient accommoder à leurs ſentimens; Que neantmoins s'ils deſiroient auoir de plus fortes aſſeurances pour la conſeruation de leur Religion, & le ſalut de leur Conſcience, il eſtoit preſt à leur en donner de

Sa Maieſté renuoye Villeroy, luy dōne de bonnes paroles, pour les porter au Duc de Mayene.

1590. & luy fait vne nouuelle proposition.

reste, apres auoir bien consideré tout ce qu'il luy auoit representé n'aguere ; Mais qu'il ne pouuoit traiter plus auant auecque luy, le Duc de Mayene n'ayant, ny la puissance, ny l'authorité de rien conclurre ; Et partant, que si l'on vouloit enuoyer des Deputez, & des Commissaires, auecque pouuoir & liberté d'agir, il les verroit volontiers, les traiteroit bien, & tâcheroit de donner au Party du Duc, la plus grande & la plus ample satisfaction qui se pourroit accorder, pour le desir qu'il auoit de deliurer promptement ses peuples des afflictions & des calamitez des Guerres ciuiles.

Réponse de Villeroy.

Villeroy répondit à cela ; Que sa Maiesté faisoit prudemment, & auoit grande raison de ne pas vouloir traiter d'affaire, qu'auec des personnes qui eussent pouuoir de conclurre ; Mais qu'il falloit qu'elle se souuint ; Que le Duc ne se pouuoit pas dire Maistre absolu de son Party ; que neantmoins il en estoit Chef, & qu'il y auoit vn tel rapport de luy à tous les autres Membres, que sans leur consentement il ne le pourroit iamais reconnoistre pour Roy de France, ny decider non plus du poinct de la Religion ; Qu'il falloit par consequent que le Duc entrast en conference auec eux, comme sa Maiesté l'auoit elle-mesme pratiqué durant plusieurs années, en qualité de Chef de Party ; Qu'on employeroit beaucoup de temps à cela, estant icy question de ioindre ensemble ceux qui auoient interest à l'affaire, & de les appeller de plusieurs Prouinces, fort esloignées les vnes des autres ; Qu'on ne pouuoit pouruoir à ces choses au milieu de l'embrasement de la Guerre, & par ainsi qu'on deuoit necessairement, ou faire vne Tréve ;

où auoit du moins vn nombre de Passe-ports, afin d'assembler en seureté les personnes qu'on auroit mandées, pour vne Deliberation de cette consequence. A ce mot de Tréve, le Roy repartit à mesme temps; Qu'il ne faloit point parler de cela, & qu'il ne vouloit par aucun delay, ny laisser gaster le fruit de la Victoire, ny interrompre le cours de ses Armes, aprés auoir éprouué par effet combien il importoit d'en vser ainsi en l'acheminement des succez les plus illustres; & partant, qu'il laissoit au Duc de Mayene le soin d'assembler ses gens, n'estant pas d'auis pour luy de retarder d'vn moment l'execution de ses entrepriſes. 1590.

Le Roy ne veut point oüir parler de Tréve.

Auecque cette réponse de sa Maiesté, où furent jointes d'autres paroles, qu'y adjousta de sa part le Maréchal de Biron, le sieur de Villeroy partit de Melun, sans auoir conclud ny Paix, ny Tréve, & ainsi tous les efforts que l'on auoit faits pour diuertir le Siege de Paris, se trouuerent invtiles. Cependant le Roy à qui s'estoient rendus Crecy & Moret, lieux grandement foibles, & auec eux Prouins, Ville riche, mais qui n'est pas forte, Capitale de la Prouince de Brie, à vingt lieuës de Paris, apres auoir r'allié son Armée, qui s'estoit diuisée pour prendre ces Places, passa outre le quinziéme d'Auril, pour s'emparer de mesme des autres, par le moyen desquelles il pouuoit incommoder Paris, & en presser le siege plus fort. A son arriuée Montereau, Bry-Comte-Robert, & Nogent sur Seine, luy ouurirent aussi-tost les portes. Mais le Bourg de Mery, bien que fort petit, ayant osé resister, fut emporté de force, & abandonné à la

Villeroy part de Melun, sãs auoir rien fait.

Le Roy r'allie ses troupes:

prend Mery.

1590. fureur des Soldats, qui le ſaccagerent. Il ne reſtoit plus de ce coſté là qu'à prendre Sens, grande Ville, affectionnée au Party de la Ligue, & ſcituée aux confins de la Brie, & de la Bourgogne. Le ſieur de Chanvallon, & le Marquis Fortunat Malvicin, y eſtoient dedans, & ne s'accordoient guere bien enſemble. Chanvallon, pour aſſeurer ſa Fortune, eſpioit de tous coſtez l'occaſion de ſe ietter dans le Party du Roy, & de luy remettre la Place. Le Marquis au contraire la vouloit défendre en homme d'honneur, & qui n'eſtant pas François, ne cherchoit qu'à faire le deuoir de Soldat, & le ſeruice du Duc de Nemours, qui l'auoit fait Lieutenant de ſa Compagnie de Gens-d'armes. A raiſon dequoy, Chanvalon ayant conferé ſecrettement auecque le Maréchal d'Aumont, & fait dire au Roy, qu'il s'aduançaſt contre cette Ville, le Siege y fut mis, l'Artillerie dreſſée, & la Place battuë, ſur l'eſperance qu'on euſt, qu'il s'y feroit en faueur du Roy quelque ſoudaine reuolte par les Bourgeois ainſi aſſiegez. Mais apres que pour ſonder leur conſtance l'on euſt donné vn aſſaut, & veu par épreuue qu'ils auoient reſiſté vaillamment, ſous la conduite du meſme Marquis; le Roy n'eſtant pas d'auis de perdre dauantage de temps à opiniaſtrer vn ſiege qui ne luy ſembloit pas beaucoup neceſſaire; & qui ne feroit qu'interrompre celuy de Paris, où il buttoit principalement, le leua tout auſſi-toſt, & tourna toutes ſes penſées à prendre & fortifier les Places, qui pouuoient empeſcher le tranſport des viures par terre, ou par eau. Toutes ces choſes mettoient fort en peine le Cardinal Legat; qui ſe voyant luy-meſme en danger, à

ſe propoſe de reduire Sens,

& y fait mettre le Siege.

Courageuſe reſiſtance des Habitans.

Le Roy leue le Siege.

cauſe du ſiege qui menaçoit Paris, s'auiſa de faire vne nouuelle ouuerture de Paix, par l'entremiſe de l'Eueſque de Cenede, & du Maréchal de Biron, qui s'aboucherent pour cét effet à Bray. Ce fus là que l'Eueſque, qui pour eſtre Venitien, c'eſt à dire d'vn pays fauorable aux deſſeins du Roy, auoit vn plus libre accés que pas vn autre eſtranger, ſe mit premierement à traiter de ſa Conuerſion, auec vne grande liberté; Puis paſſant de ce diſcours à celuy d'vne tréve, il remonſtra, que ſi on la faiſoit, ce ſeroit le vray moyen d'auiſer meurement de part & d'autre, aux expediens qu'on pourroit prẽdre, pour faire la Paix entieremẽt. Mais cét effet ne fut pas moins inutile que les autres, le Roy continuant touſiours dans la reſolution qu'il auoit priſe, de pourſuiure ſes deſſeins, & de porter plus auant ſes Armes. Ainſi tant plus ſes Ennemis s'efforçoient d'en retarder le ſuccés, tant plus ils le trouuoiẽt obſtiné à leur en oſter le moyen, ſans leur donner meſme le moindre loiſir de reſpirer. De maniere que ces merueilleux ſoins qu'il voyoit prendre aux Seigneurs de la Ligue, afin de gagner le temps de mettre ſur pied des gens de guerre, & de haſter de nouueaux ſecours, le r'aſſeuroient touſiours plus fort dans l'eſperance qu'il auoit de prendre bien-toſt Paris par le moyen d'vn Siege, ſans encourir aucun danger, & ſans répandre du ſang. Comme l'Euêque vid donc que tout luy ſuccedoit au contraire de ſon intention, il iugea que pour mieux faire il luy faloit trouuer quelque moyen de parler au Roy luy meſme; mais de telle façon, qu'il ſemblaſt que cela fût arriué fortuitement, pluſtoſt que pour aucune volonté qu'il euſt

1590.

Nouuelle ouuerture de Paix par l'Euêque de Cenede.

Il s'aboucha auec le Maréchal de Biron,

& parle de Tréve, mais en vain.

Le Roy perſiſte toûjours dans le deſſein d'auoir Paris par vn Siege.

1590. euë d'en rechercher l'occasion. Il en parla donc à l'Abbé d'Elbene, qui fit en sorte que le Roy estant allé à la chasse au matin, l'Eueſque partit vn peu plus tard pour retourner à Paris ; de maniere qu'ils se rencontrerent tous deux comme par accident. Ils se rendirent d'abord de grandes ciuilitez, accompagnées de protestations de bien-veillance, & de mutuelles offres de seruice. Apres ce compliment ils firent vne grande partie du chemin ensemble, & alors l'Eueſque entra peu à peu dans le discours qu'il auoit estudié. Il le commença par vne priere qu'il fit au Roy de penser à sa Conuersion, & à se remettre dans le gyron de l'Egliſe. Ce que le Roy témoigna de prendre en bonne part, & luy répondit à son accoustumée ; *Qu'il n'estoit point obstiné ; mais que pour se rendre capable de la Verité, il desiroit d'y apporter les circonstances requises, tant à l'égard du temps & des lieux, que des personnes ; Qu'il ne vouloit point au reste deuoir sa Conuersion aux menaces, ny à la force de ses Ennemis, mais à la seule grace & inspiration de Dieu., s'il luy plaisoit de l'y attirer.* A ces mots l'Eueſque prit son temps, & luy repartit ; Que pour arriuer à cette fin, il pourroit, ce luy sembloit, se faciliter vn grand chemin, par le moyen d'vne Tréve, durant laquelle, les orages que la Guerre émouuoit dans les esprits venant à se calmer, il auroit plus de commodité de s'instruire, & de faire auſſi tout ce qu'il faudroit auecque plus de circonspection, & de bien-seance. Mais ce mot de *Tréve* ne luy fut pas pluſtoſt échappé, que le Roy luy répondit tout haut; *Qu'asseurément il n'estoit pas bon Venitien, puisqu'il luy don-*

est abordé par l'Euêque de Cenede;

qui le prie de se conuertir.

Réponſe du Roy.

L'Eueſque parle de Tréve.

A droite repartie,

uoit ce conseil ; & que ces intrigues venoient du Cardinal Caietan, qui témoignoit par là qu'il estoit meilleur Espagnol que bon Religieux. 1590. & plainte de sa Maiesté.

Il se mit alors à faire de grandes plaintes de luy, & ne feignit point de dire ; Que de la façon qu'il agissoit, il sembloit qu'il eust pris à tasche de se joüer des ordres du Pape ; Qu'à son entrée en France, il s'estoit ouuertement declaré son Ennemy ; Qu'il faisoit sa residence en la Capitale du Royaume, & du Party contraire au sien ; au lieu que representant le S. Siege, & la personne du Pape, Pere commun des Chrestiens, il faloit par raison qu'il se tint dans vne Ville neutre ; Que c'estoit à luy à procurer la Paix, & par des prudens aduis, qui auroient d'abord persuadé plus puissamment les esprits, & par des effets, qui fussent conformes au deuoir, & à la profession qu'il faisoit ; Mais que maintenant, soit que le danger present l'épouuentast, soit qu'il fust d'intelligence auecque les Espagnols, & qu'il vouluſt appuyer leurs desseins ; tant y a que bien loin de pacifier les affaires, il taschoit de rendre vain le fruit de ses trauaux, & inutile l'effet de ses Armes, pour donner cependant loisir à la Ligue de se r'auoir, & de se remettre en estat de luy nuire ; Que les propositions de ses Ennemis ne visoient qu'à cette fin, & que c'estoit pour cela qu'il n'y pouuoit entendre.

Apres ces paroles, l'vn & l'autre se separerent, & l'Eueſque s'en retourna à Paris auec cette derniere resolution. Cõme il y fut arriué, les Bourgeois, qui par le rapport qu'il fit, se virent hors de toute esperance de Tréve, en furent d'autant plus soigneux de continuer à

Les Parisiens cõtinuent leurs preparatifs pour soûtenir le Siege.

1590. faire les prouisions necessaires, pour soustenir vn si rude siege, comme estoit celuy que l'Ennemy s'appresstoit de mettre deuant leur Ville. En effet, & les longues exhortations des Predicateurs, & les pressantes Cabales des Chefs du Gouuernement, les auoient déja tous disposez à souffrir d'estre assiegez plustost que violentez en leurs Consciences, & à ne se point soucier de perdre le corps, pourueu qu'ils sauuassent l'Ame. Car les Docteurs de Sorbonne par leurs Decrets, & le Cardinal Legat par ses Declarations, leur auoient mis dans l'esprit; Qu'ils ne pouuoient faire aucun accord auecque les Heretiques, sans se damner, non plus que receuoir pour leur Roy vn Prince de Religion contraire à la leur; vn Opiniastre, qui s'aheurtoit à son Heresie, vn Persecuteur de l'Eglise, & vn Ennemy iuré du S. Siege. Par toutes lesquelles raisons, qu'on oyoit sans cesse retentir hautement dans les Eglises, & dans les autres Assemblées, ou publiques, ou particulieres, leurs esprits estoient si bien persuadez, & leurs courages si affermis, qu'ils ne se monstroient pas seulement prompts à souffrir au hazard de leurs vies, la plus insupportable fatigue des Armes, & ce que la rage de la faim peut auoir de plus horrible, pour comble d'vne extréme misere; mais ils ne pouuoient pas mesme endurer qu'il y eust aucun si hardy, que de soustenir le contraire, & de s'opposer à leur resolution. Aussi s'en trouua-t'il quelques-vns, qui pour auoir osé dire qu'il valoit mieux s'accorder que de se laisser mourir de faim, & que la Paix étoit preferable à vn Siege, furent dans la fureur du peuple, ou executez à mort publiquement, ou iettez dans la

Declarations du Cardinal Legat.

Exhortations des Predicateurs de la Ligue,

& leurs effets sur l'esprit du peuple,

qui traite fort mal ceux qui s'opposent à sa resolution.

Riuiere, comme personnes damnées, Ennemies de la Foy Catholique, & infectées du venin de l'Heresie. La presence du Cardinal Legat seruoit de beaucoup à fortifier leur obstination ; qui prenoit accroissement de mesme par la residence des Ducheſſes de Nemours, de Montpensier, & de Mayene ; par l'humeur agissante du Duc de Nemours, & du Cheualier d'Aumale ; & encore plus par les Lettres expresses qu'on receuoit à toute heure du Duc de Mayene, qui les asseuroit que dans quelques sepmaines au plus tard, il leur ameneroit vn puissant secours, pour faire leuer le Siege. Outre ces choses, les Chefs de la Ligue trouuerent à propos d'accroistre, & d'affermir encore plus fort cette bonne disposition du peuple, par des circonstances exterieures. Il se fit pour cette fin, par l'ordre exprés du Legat, vne Procession generale, & solemnelle, pour inuoquer l'assistance diuine dans la necessité presente. Les Prelats, les Prestres, les Religieux, & les Reguliers y marcherent tous par ordre, vestus de leurs habits ordinaires, mais armez par dessus de Corselets, d'harquebuses, d'épées, de pertuisanes, & d'autres Armes semblables, tant offensiues que deffensiues, faisant ainsi vne double monstre, & de Deuotion, & de fermeté de courage, en matiere de resistance. Or bien que cette Ceremonie semblast ridicule à plusieurs, & toute contraire à la bien-seance, elle ne laissoit pas toutesfois de r'asseurer encore plus fort le peuple, en luy faisant voir que ceux qui par leurs paroles auoient accoustumé de l'inciter à prendre cœur, estoient armez en effet, & prests à le secõder dans le danger, & dans la fatigue des Ar-

1590.

Lettres du Duc de Mayene.

Procession de la Ligue,

ridicule en apparence,

mais vtile en effet.

1590. mes ; tant il eſt vray qu'vne vaine, & ſimple apparence ſert quelquefois grandement à mener à bout les entrepriſes les plus ſerieuſes, & les plus importantes. En ſuitte de cette Proceſſion en fut faite vne autre, où aſſiſterent tous les Magiſtrats. Entr'autres ceremonies qui s'y firent, le Duc de Nemours, Gouuerneur de Paris, les Capitaines de la Soldateſque, & les Chefs du Peuple, iurerent publiquement dans la grande Egliſe, de deffendre la Ville iuſques à la mort; de ne ſe laiſſer iamais porter à ſe rendre, ny s'accorder auec aucun Prince qui fuſt Heretique, dans quelque peine qu'ils ſe viſſent, & quelques grands dangers qui ſe preſentaſſent pour les y contraindre. Il y auoit alors dans la Ville deux cent Cheuaux d'eſlite, commandez par le ſieur de Vitry ; les Compagnies de Gens-d'armes du Duc de Nemours, & du Cheualier d'Aumale ; cent Carabins ; huit cent Fantaſſins François, vne partie deſquels auoit eſté dans Melun auec le ſieur de Forone ; cinq cent Suiſſes, & douze cent Allemans, de ceux que le Comte de Collalte auoit leuez, & qui eſtoient commandez par le Baron d'Erbeiſtin. Mais la principale deffenſe conſiſtoit en l'vnion, & en la conſtante reſolution du Peuple, qui pour eſtre conſiderable en nombre, & deſia tout accouſtumé aux Armes par vne longue habitude ; rangé maintenant ſous les ordres de ſes Officiers, & ſeparé par pluſieurs Eſcadres, ſuiuant la diuiſion de chaque quartier, ſe preſentoit volontairement à toute ſorte de factions; Et à l'exemple des Preſtres & des Moines, qui montoient en armes ſur les murailles & s'employoient aux trauaux de la guerre, auec vne conſtance admirable,

Autre Proceſſion des Magiſtrats,

Serment ſolénel.

Forces de Paris,

& leur grande conſtance à ſe tenir ſur leurs gardes.

n'oublioit aucune choſe de celles que la neceſ- 1590.
ſité preſente requeroit pour la commune deffenſe. Dauantage, outre qu'aux principales aduenuës de la Ville, deſtinées ou pour y entrer, ou pour en ſortir, il y auoit double chaiſne tenduë; l'on ſe donnoit encore vn extréme ſoin de reparer les terre-pleins, du coſté qu'ils ſembloient foibles; de faire des plate-formes où il en eſtoit beſoin, de terraſſer la muraille en quelques endroits, & de dreſſer des batteries dans les poſtes les plus dangereux; à quoy tous les Bourgeois trauailloient auec vne merueilleuſe promptitude. Ce n'eſtoit pas neantmoins ce qui mettoit en peine les Chefs du Gouuernement; eſtant bien certains que le Roy n'entreprẽdroit pas d'aiſſaillir à force ouuerte vne Ville ſi peuplée, moins conſiderable pour la qualité de ſes fortifications, que pour la quantité de ſes habitans; mais qu'il taſcheroit pluſtoſt de l'affamer, afin de s'en rendre Maiſtre, ce qui ſembloit d'autant plus facile, qu'vn ſi grand nombre de peuple accouſtumé à la bonne chere, ſe trouuoit maintenant en des extremitez ſi preſſantes, qu'à faute d'autres alimens, il eſtoit contraint de ſe paſſer à du pain, encore s'eſtimoit-il heureux, quand il en pouuoit auoir à force d'argent. De cette façon il ne falloit point douter que ſi le ſecours tardoit dauantage, le Roy preſſant touſiours le ſiege plus fort, ne reduiſiſt enfin la Ville aux abois, & à des calamitez inſupportables. Les Habitans le preuoyoient bien auſſi; & voilà pourquoy ils ne ceſſoient de ſolliciter par tous moyens le Duc de Mayene, de joindre au pluſtoſt les forces qu'il leur deuoit amener. D'vn autre coſté, le Cardinal Legat

Fortifications nouuelles.

Les Pariſiens n'ôt point de pire ennemy que la Faim,

qui leur donne à tous l'alarme.

1590. Le Cardinal Legat haſte le ſecours de Flãdres.

auoit dépeſché en Flandres Pierre Cajetan ſon Neveu, pour preſſer le Duc de Parme d'enuoyer à ceux de l'Vnion vn prompt ſecours, ſuiuant les ordres d'Eſpagne; & pour ce meſme effet eſtoit encore party le Commandeur Morrée, Payeur, & Commiſſaire des Aydes du Roy Catholique en France. A ces ſubuentions de dehors ſe trouuoient encore iointes celles de dedans. Car les Chefs du Gouuernement, ſoigneux au poſſible de remedier aux neceſſitez du peuple, apportoient tout l'ordre qu'on ſçauroit dire à faire diſtribuer les grains qui ſe trouuoient dans la Ville. Et dautant que le prix en eſtoit ſi extraordinaire que le menu peuple n'en pouuoit auoir, le Cardinal de Gondy, Eueſque de Paris, non pour eſtre aucunement enclin à fauoriſer la Ligue, mais pour le déplaiſir qu'il auoit de voir perir miſerablement les Pauures, à faute de nourriture, n'y ayant plus dans la Ville, ny de commerce, ny de meſtier; permit que de l'argenterie de l'Egliſe l'on en fiſt de la monnoye, pour en aſſiſter les neceſſiteux, à condition d'en reſtituer autant, apres qne la diſette preſente auroit pris fin. Le Cardinal Legat ſe donna le meſme ſoin, & diſtribua charitablement aux Pauures cinquante mille eſcus, qu'il tira du Pape auecque bien de la peine; y adjouſtant, pour les aſſiſter, tous les deniers qui prouinrent de ſa vaiſſelle d'argent qu'il fit fondre. De plus, l'Ambaſſadeur Mendozze promit de donner à chaque iour pour ſix-vingts écus de pain: Outre que les Princeſſes & les Seigneurs les plus riches ne manquoient pás de contribuer à ce beſoin de tout ce qu'ils pouuoient, iuſques à vendre leurs meubles & leurs

Ordre en la diſtribution des grains.

Charitables ſoins du Cardinal de Gondy,

du Cardinal Legat,

de l'Ambaſſadeur Médozze,

propres ioyaux. Ces prouisions neantmoins estoient fort petites pour tant de gens, si bien qu'elles commençoient à manquer, & il n'y auoit presque plus de grains, pour la grande quantité qu'il en faloit. Le Roy s'aduançant tousiours, pressoit le siege plus fort par la prise des Villes prochaines; ce qui empeschoit de faire venir à Paris par la Riuiere aucune sorte de viures. Lagny, S. Maur, & le Pont de Charanton, sous la charge du Baron de Givry, fermoient l'entrée de Marne, & celle d'Yonne estoit deffenduë par la Garnison de Montereau où commandoit le sieur de Chanliot. Les aduenuës de la Seine estoient bouchées d'enhaut par les Garnisons de Moret, de Melun, de Bray, de Corbeil; d'embas par les soins du Mareschal d'Aumont, logé au Pont de saint Cloud, qui n'est qu'à vne lieuë de Paris. D'ailleurs, les Soldats qu'on auoit mis en garde aux Bourgs de Conflans, & de Boissy, empéchoient qu'on ne pust passer l'eau, & la Garnison de Beaumont, qu'aucuns batteaux ne pussent aller sur l'Oyse. Ainsi ces Riuieres, qu'on appelle communemẽt les Nourrices de Paris, se trouuant toutes fermées, il estoit impossible qu'il vint rien par eau, si bien que s'il entroit quelques prouisions, il faloit necessairement que ce fut par terre; & mesme à la dérobée. Ce que le Roy voulant empescher, il s'aduisa de passer la Seine, de gagner la campagne proche de la Ville, & d'estendre son Armée, depuis la porte S. Antoine, qui regarde du costé du Leuant, iusques à celle de Mont-martre, tournée vers le Ponant. Auecque cela, se seruant de l'aduantage du lieu, il fit pointer deux Canons à Mont-fauçon, & deux autres à

1590.

& des plus considerables Seigneurs de la Ligue.

Le Roy tient fermez les principaux passages des Riuieres.

empéche qu'il ne vienne par terre aucunes prouisiõs à Paris.

fait passer la Seine à son Armée.

1590. Mont-martre, lieux qu'il enuironna de bonnes tranchées, & où il mit Garnison. En suitte dequoy, le lendemain neufiéme de May, il pousſa la Caualerie iusques aux portes des Faux-bours de S. Martin, & de S. Denys, faisant mettre le feu de tous costez aux moulins à vẽt; sans que neantmoins il fust possible d'entrer dans les Faux-bourgs, pource qu'on les auoit fortifiez de fossez & de tranchées, faites de tonneaux remplis de terre. Ce mesme iour se firẽt de part & d'autre plusieurs rudes escarmouches; en l'vne desquelles le sieur de la Noüe, sur qui chacun se reposoit, à cause de sa valeur, & de sa bonne conduitte; combattant vaillamment contre les Cheuaux-legers de Vitry, qui auoient fait vne sortie par la porte S. Martin, secondez de quelques compagnies de gens de pied, tant Soldats que Bourgeois fut blessé d'vne harquebusade, par vn malheur qui luy estoit ordinaire. Le Roy trouua bon de loger son Armée de ce costé-là, pour deux raisons principales. L'vne, pource que le Bois de Vincennes, qui est au Leuant, & proche de la riuiere, tenant encore pour la Ligue, & pareillement la Ville de S. Denys, scituée au Ponant, il pouuoit des deux costez incommoder l'Ennemy par les courses de sa Caualerie; rompre les grãds chemins, & empescher que de ces lieux-là l'on n'eust moyen de passer à la Ville; outre qu'il la tenoit desia bien assiegée, & qu'il esperoit de s'en faire maistre en peu de temps. L'autre raison estoit, que le secours qu'attendoient ceux de la Ligue, leur deuoit venir du costé de Champagne & de Picardie; chose d'autant plus commode pour le Roy, que se trouuant logé sur le grand chemin qu'on tient d'ordinaire,

dresse des batteries cõtre Paris,

& met le feu aux moulins à vent.

Escarmouches de part & d'autre.

Blessure de la Nouë.

Armée du Roy commodement logée pour deux raisons;

d'ordinaire, pour aller de ces Prouinces à Paris, il pouuoit soudainement faire tourner son Armée de ce mesme costé, d'où il verroit venir l'Ennemy. Les Soldats du Roy ainsi espandus, depuis le bord de Marne, iusques au bas de la Seine, rauageoient de tous costez la Campagne, par les continuelles courses qu'ils y faisoient, & s'escarmouchoient à toute heure auecque ceux de la Ville. Car la misere presente leur faisoit chercher dequoy repaistre, & enleuer, s'ils pouuoient, ou grains, ou herbages, ou autres choses semblables, & les cheuaux mesme qu'on auoit tuez; ce que neantmoins ils ne pouuoient faire que fort rarement. La Ville de saint Denys, & le fort Chasteau du Bois de Vincennes, estoient cependant estroittement assiegez; Et le Comte de Mont-levrier ayant passé la Seine, auoit aussi mis le Siege à Dammartin, lieu appartenant aux Seigneurs de Montmorency, éloigné de Paris de sept lieuës, & où l'on auoit serré vne grande quantité de viures; Si bien que les Parisiens pressez de toutes parts, commençoient déja d'estre reduits à vne extréme famine; & toutesfois quelque rude que fust le chocq de leur mauuaise Fortune, ils ne laissoient pas de se bander à l'encontre par vn effort de courage.

1590.

Rauages dans la campagne.

S. Denys, le Bois de Vincennes, & Dãmartin, sont assiegez.

Mais pendant que les deux Partys se roidissoient ainsi, les vns à tenir Paris assiegé, & les autres à le deffendre; le Cardinal de Bourbon mourut à Fontenay, accablé d'années, & d'ennuys, à cause de sa prison. La mort de ce Prince fit connoistre à tout le monde, que sa personne n'auoit seruy que de voile à couurir les passions & les interests des plus puissans, n'ayant produit aucun changement dans

Le Cardinal de Bourbon meurt à Fontenay.

le Party de la Ligue. Les Pariſiens cependant
1590. ne relaſcherent point de leur conſtance ; &
Nouueaux Decrets cõtre le Roy ; par de nouueaux Decrets que fit la Sorbonne, il fut reſolu qu'ils ne pouuoient reconnoiſtre vn Prince qui n'eſtoit point de leur Religion.
& Manifeſte du Duc de Mayene ; Le Duc de Mayene fit alors vn Manifeſte, par lequel il conuia les Deputez des Prouinces à s'aſſembler dans Meaux, pour y trauailler d'vn commun accord à l'Eſlection d'vn nouueau Roy ; tandis qu'il ſe reſerua pour luy le tiltre de Lieutenant general de l'Eſtat & Couronne de France. Il tint en ſuitte les meſmes moyens qu'il auoit tenus iuſques
qui s'achemine à Cõdé, pour s'aboucher auecque le Duc de Parme. alors, en la continuation de la Guerre ; la fin de laquelle n'eſtoit autre pour le preſent, que la deliurance de Paris. Mais dautant qu'on n'en pouuoit venir à bout, ſi le Roy Catholique n'enuoyoit bien-toſt vn puiſſant ſecours ; pour en regler les expediens, & en haſter le ſuccez, le Duc s'en alla droit à Condé, en cette Frontiere-là, pour s'aboucher auec Alexandre Farneze, Duc de Parme, au Gouuernement duquel eſtoient ſoubmiſes toutes les Armes,
Deſſein du Roy Catholique, en ſecourãt Paris. & toutes les trouppes Eſpagnoles. C'eſtoit bien l'intention du Roy Philippe de ſecourir Paris, & de le deliurer du preſſant danger où il ſe trouuoit reduit : Mais il vouloit que ce fût de telle ſorte, que tant de dépenſes qui ſe faiſoient auec profuſion, & tant de puiſſantes forces qu'on employoit à cette entrepriſe, ne luy fuſſent point inutiles, ny dommageables à ſes intereſts propres. Car il preuoyoit qu'en cas que le Duc de Mayene, & ceux de la Ligue, demeuraſſent d'accord de reconnoiſtre
& ſon apprehenſion : le Roy de Nauarre, il n'auroit pour luy autre fruit de ſes trauaux, que le déplaiſir de ſe-

stre acquis vn puissant Ennemy ; Qu'au reste, son mécontement ne seroit pas moindre, s'il auenoit que la Couronne écheut au Duc, ou à quelqu'autre Prince de la Maison de Lorraine, & qu'asseurément les interests d'Estat le feroient hayr en peu de temps, de quiconque se verroit libre, & seul possesseur du Royaume, puis qu'il arriue pour l'ordinaire, que l'interest present a beaucoup plus de pouuoir sur l'esprit des hommes, que n'en peut auoir la memoire de tous les biens-faits qu'ils ont receus par le passé. Comme il se proposoit donc d'enuoyer en France vne puissante Armée, & que cela ne se pouuoit, sans faire d'excessiues dépenses, ny sans exposer à vn danger manifeste les affaires de Flandres, où les Estats des Prouinces vnies, sous le commandement du Comte Maurice de Nassau, feroient cependant de grands progrez, pour n'y trouuer pas l'obstacle ordinaire ; Il desiroit en son ame, qu'on eust à regler les choses de telle façon, qu'il luy reuint à tout le moins vne partie des fruits de tant de trauaux où le peril estoit ioint, & de tant de frais aussi qu'il luy falloit faire, pour l'entretenement de ses gens de guerre. Mais il considerõit à mesme temps ; que l'humeur des François, & l'estat des affaires presentes, s'opposoient directement à cela ; Que le Duc de Mayene, Chef de la Ligue, & Maistre absolu des forces de ce Party, n'aspiroit pas seulement à se faire Roy, mais estoit encore resolu de ne permettre iamais qu'on alienast de la Couronne aucune Prouince, ny aucune Ville de celles qui s'y trouueroient annexées : Qu'il falloit bien croire au reste, que la pluspart des François n'e-

1590.

Il ne preténd point que les frais de la Guerre luy soiét inutiles.

& se représente diuerses choses,

1590. ſtoient point d'humeur à ſouffrir que les Eſpagnols leur commandaſſent ; Qu'on ſçauoit aſſez qu'ils les hayſſoient naturellement ; Que la ſeule neceſſité preſẽte les obligeoit à ſe ioindre à eux ; Et qu'apres tout, ils s'imaginoient qu'il deuoit ſuffire au Roy d'Eſpagne, qu'on luy donnaſt hautement la gloire d'eſtre Protecteur de la Religion Catholique ; Et que celuy qu'on auroit éleu Roy, luy aidaſt à ſubiuguer les Prouinces des Pays-bas, ſans qu'il deuſt pretendre que cette ſeule recompenſe, ny pour le principal ſecours, ny pour tous les autres ſoins qu'il employoit à deffendre la Cauſe commune. Ainſi parmy tant d'obſtacles & de trauerſes, il eſtoit aſſez difficile de trouuer la voye du milieu : Et encore plus mal-aiſé d'empeſcher que des eſprits ſi delicats & ſi prompts, ne ſe portaſſent enfin à reconnoiſtre Henry pour leur Roy : à qui l'on ſçauoit tresbien que la Couronne appartenoit legitimement par droict de naiſſance. D'où le Roy d'Eſpagne concluoit, qu'il ne falloit pas moins de dépenſe, que d'induſtrie & de patience à mener à bout ſon deſſein ; ce qui luy ſembloit comme impoſſible, parmy tant de ſoupçons & d'eſtranges difficultez, où la perte eſtoit apparante, ou du moins l'eſperance du gain beaucoup moindre que l'incommodité qu'il en receuroit. Pour toutes ces choſes, le Duc Alexandre, Prince non moins auiſé qu'adroit, & qui n'aymoit point à faire les choſes à l'auanture, trouuoit qu'on ne pouuoit prendre de pire reſolution, que d'abandonner les affaires de Flandres, pour en employer toutes les forces à vne entrepriſe ſi douteuſe, qui n'eſtoit fondée que ſur l'inſtabilité des Frãçois ; &

Difficultez apparentes,

Sentimẽs du Duc de Parme,

auoit meſme taſché de diuertir de ce deſſein le Roy Catholique. Mais le Conſeil d'Eſpagne ne s'eſtoit point rencontré de cét auis, ſoit qu'il deſiraſt d'accroiſtre ſa gloire par la deffenſe de la Religion, ſoit que les eſperances de l'auenir le chatoüillaſſent par trop. Le Duc ayant donc receu ordre exprés du Roy, d'appliquer ſes principaux ſoins aux affaires de France, iugea qu'on pourroit plus ayſémẽt venir à bout de ce que l'Eſpagne deſiroit, ſi en éuitant la neceſſité de hazarder en vn ſeul coup toutes les Armées, & tout l'honneur de la Nation, l'on faiſoit en ſorte de tirer le plus qu'on pourroit la guerre en longueur. Car il ſe propoſoit, qu'à force d'en retarder ainſi le progrez, le Party de la Ligue ne ſe laſſeroit pas moins que celuy des Huguenots, ſi bien que par ce moyen le Roy Catholique reſteroit enfin ſeul Arbitre des affaires de la Religion & de la Couronne. C'eſtoit le ſuiet pour lequel le Duc de Parme ne ſe haſtoit point d'aſſiſter les Pariſiens, ſi toſt qu'ils l'euſſent voulu, & que le Duc de Mayene l'euſt deſiré, dans vne neceſſité ſi preſſante. Auſſi s'en alla-t'il exprés à Condé, pour s'aboucher auec luy, & employa toute ſon eloquence, pour le diſpoſer à ſecourir Paris, ſans y apporter vn plus long delay. Mais luy ne manqua pas de raiſons, pour faire voir, Qu'auant que de paſſer outre, il falloit auoir les forces neceſſaires, pour n'expoſer en vn danger éuident la reputation du Roy Catholique, & la Religion meſme, contre vn Capitaine qui n'eſtoit pas moins experimẽté que vaillant, & contre vne Armée victorieuſe. Il remonſtra là deſſus, Qu'on ne pouuoit pas ſi promptement faire les prouiſions neceſſai-

1590. choqué, par la reſolution du Conſeil d'Eſpagne.

Adreſſe du Duc de Parme,

auec qui le Duc de Mayene s'aboucha.

& ſe voit fruſtré d'vne partie de ſon attente.

1590. res, ny donner ordre tout d'vn temps à la ionction des troupes, & à la deffence des Pays-bas; Surquoy il conclud, qu'il luy eſtoit impoſſible d'eſtre en France pluſtoſt qu'au commancement d'Aouſt. Mais dautant que ce terme ſembla fort long au Duc de Mayene, pour eſtre bien aſſuré que les Pariſiens ne le pourroient pas atendre, il luy demanda cependant quelque nombre de gens de guerre, pour le ioindre à ſes troupes, afin de faire vn effort, pour mettre des viures dans Paris. En effet, cette requeſte ne dépleut point au Duc de Parme, & ne s'accommoda pas mal à ſon deſſein, qui eſtoit de tenir la guerre touſiours en haleine, auec de petits progrés; d'affoiblir peu à peu d'vn coſté les forces du Roy; & de l'autre, de laſſer enfin par la longueur du temps la patience du Duc de Mayene, & de ceux de ſon Party: comme encore, de n'admettre à la Couronne aucun Prince Eſtranger, & de ne point démembrer le Royaume. Voilà pourquoy il luy donna volontiers quinze cent Fantaſſins Eſpagnols, qu'on auoit r'alliez, & qui ſeruoient effectiuement, ſous la Charge de Dom Antoine Chiroga; enſemble douze cens Italiens, commandez par Camille Capizucchi Romain, & huit cens Cheuaux, tant Bourguignons que Flamans, auec leſquelles forces, le Duc de Mayene prit auſſi-toſt la route de Picardie. Mais peu s'en fallut que le procedé qui fut tenu cependant par l'Ambaſſadeur Mendozze, & par les autres Miniſtres d'Eſpagne, qui eſtoient alors en France, ne ruynaſt en meſme temps les deſſeins du Duc de Parme, & ne fit ſouſleuer auſſi les François. Car ces hommes ambitieux, qui faiſoient plus d'eſtat d'vn

Principal deſſein du Duc de Parme,

qui dõne des gens de ſecours au Duc de Mayene,

auec leſquels il s'achemine en Picardie.

Les Miniſtres d'Eſpagne pra-

bien preſent, que de tout ce grand deſſein, qu'on auoit projetté pour l'auenir, & qui ne ſçauoient pas bien l'intention ſecrette du Duc, commencerent de pratiquer quelques Gouuerneurs des places de Picardie, pour les reduire à force d'argent, à les mettre entre les mains des Eſpagnols. En cela d'autant plus mal auiſez, qu'ils ne conſideroient pas, que c'eſtoit le vray moyen de repreſenter en effet l'intention du Roy Catholique, autre qu'elle n'eſtoit en apparence; d'irriter tellement les François, prompts, & coleres de leur nature, qu'ils ſe porteroient enfin à reconnoiſtre le Roy, pour ne ſe laiſſer tromper aux artifices des Eſpagnols, qui leur eſtoient déja ſuſpects; & d'aplanir meſme le chemin à la reuolte des Pariſiens, apres auoir tenu ferme en leur reſolution, auec tant de peine & de patience. Mais dés auſſi-toſt que le Duc de Parme euſt connoiſſance de ce traité, il le rompit adroittement, & s'efforça de monſtter; Que les Gouuerneurs de ces meſmes places, s'eſtoient les premiers rendus enclins à les liurer; & que l'ouuerture de ce Traitté n'auoit iamais eſté faite par les Miniſtres du Roy Catholique, qui n'embraſſoit point d'autres intereſts que ceux de la Religion. Quoy qu'il en fut neantmoins, ces choſes ne laiſſerent pas d'embarraſſer bien fort le Duc de Mayene, & furent cauſe qu'il allongea de beaucoup ſon voyage. Car à ſon retour il luy falut paſſer par toutes les Places ſuſpectes, & s'y arreſter quelque temps, pour faire iurer aux Gouuerneurs, & promettre par vn écrit ſolénel, de ne ſe ſeparer iamais du Party, ny de ne traitter non plus auec aucun Prince. A quoy le Duc ne ſe fiant pas en-

1590.

tiquent les Gouuerneurs de quelques places.

Grande faute d'Eſtat.

détournée par le Duc de Parme.

Sa remoſtrance.

Voyage du Duc de Mayene alongé;

1590. tierement, il pourueut à la ſeureté de ces places par tous les moyens dont il ſe put auiſer. Et dautant que pour ce meſme effet, il fallut qu'il y laiſſaſt dedans de groſſes garniſons, ſes troupes s'en amoindrirent de telle ſorte, qu'elles ne furent pas capables de ſecourir aſſez fortement les Pariſiens aſſiegez. Et toutesfois, pour ne rien oublier de ce qu'il iugea leur pouuoir eſtre vtile, il s'auança ſur le grand chemin de Paris, en intention, ou de faire leuer le ſiege au Roy, ou à tout le moins de l'interrompre en quelque façon : Comme en effet, ce qu'il auoit proietté luy reuſſit en partie. Car ſur la nouuelle qu'on euſt que le Duc s'approchoit, le Roy party du Camp, auec douze cent Cuiraſſes, cinq cent Reiſtres, & douze cent Carabins, haſta ſa marche de telle ſorte, qu'ayant fait dix-huit lieuës en vn iour, il ſe trouua le cinquiéme de Iuin tout proche de Laon, d'où l'Ennemy n'eſtoit pas loin. Tellement que par cette arriuée, ſi peu attenduë, le Duc ne ſe voyant pas en eſtat de combattre, fut contraint de ſe retirer bien viſte dans les Faux-bourgs de la Ville, & d'y loger ſes gens, à la faueur des murailles, & de l'Artillerie, pour ne pouuoir eſtre contraint de donner bataille. Le iour d'apres il ſe fit de part & d'autre, vne rude & furieuſe eſcarmouche, où s'auancerent d'vn grand courage les Eſpagnols de Chiroga, que le butin n'aguere gagné rendoit orgueilleux, & qui n'eſtoient pas moins bien armez, que richement équippez. Mais comme ils virent que le Baron de Biron faiſoit mettre pied à terre aux Carabins, & auancer à droit, & à gauche, deux Cornettes de Reiſtres, ils ſe retirerent, ſans vouloir opiniaſtrer

Il s'auance, pour faire leuer le ſiege au Roy,

qui part du Cãp,

arriue à Laon,

& met en deſordre le Duc.

Furieuſe eſcarmouche.

Brauade eſpagnole, ſans effet.

niaſtrer le combat : par où ils donnerent des preuues viſibles d'vne oſtentation vaine & pompeuſe, pluſtoſt que d'aucune diſcipline reglée ; ny d'vne vraye valeur, qui ayme beaucoup mieux à combattre qu'à ſe déborder apres le butin. Il falut ainſi qu'apres leur retraitte, l'Eſcadre des Italiens, compoſée de vieux Soldats, & qui ſçauoient leur métier, ſouſtint l'eſcarmouche, qui dura iuſques au ſoir, ſans en venir aux mains plus auant, & ſans que ceux de la Ligue abandonnaſſent ny l'auantage du lieu, ny la deffenſe de la Ville. 1590.

Les Italiens ſouſtiennent l'eſcarmouche.

Mais tandis que les deux Armées s'eſcarmouchoient ainſi à Laon, le ſieur de S. Paul, qui pour faire en ſorte de r'avitailler Paris, s'eſtoit ſeparé d'auec le Duc de Mayene, s'aduança par la campagne auec huit cent cheuaux, & vne grande quantité de viures. Il ſe rendit ſans danger à Meaux ; d'où le long de Marne ayant éuité les gardes de l'Armée Royale, qui pour eſtre de beaucoup amoindrie, ne pouuoient pas battre tous les chemins, auecque la diligence accouſtumée il amena bien à poinct du ſecours aux Pariſiens, fit entrer des prouiſions dans leur Ville, & ſe retira ſans aucune perte. Ce que le Roy ne ſceut pas pluſtoſt, que pour ne laiſſer le paſſage ouuert à d'autres ſecours, voyant d'ailleurs qu'il ne luy ſeruoit de rien de ſe tenir ſous les armes, deuant le Duc de Mayene, qui eſtoit aduantageuſement retranché dans les Faux-bourgs de Laon & pourueu de viures en abondance ; il s'en retourna le neufiéme de Iuin à ſon quartier ordinaire. Comme il y fut arriué, il prit le ſoin de faire rompre les chemins, & de tenir S. Denys eſtroittement aſſiegé, employant luy-

Le ſieur de ſaint Paul ſe rend à Meaux, & fait entrer des viures dans Paris.

Le Roy s'en retourne en ſon quartier.

1590. & tient S. Denys estroittement assiegé.

mesme plusieurs heures du iour & de la nuict, à ce penible trauail. Tous les autres Capitaines en faisoient autant à son exemple, & particulierement le Baron de Biron, qui dans ses jeunes années estoit robuste de corps, & invincible à la fatigue des Armes. Ainsi quelque peine que prissent les Assiegez, & ceux des Prouinces voisines, pour ietter des viures dans Paris, il leur estoit impossible d'y en faire entrer. Et à vray dire, ce n'estoit pas sans raison, que les Capitaines* l'empeschoient le plus qu'ils pouuoient, ne faisant rien en cela, qui ne fust entierement conuenable à l'occasion presente. Car estant certain que dans la Ville on donnoit iusques à six vingts escus d'vne mediocre mesure de bled, & que toutes les autres denrées se vendoient à proportion; de là s'ensuiuoit, que non seulement les Alliez, & les Amis de la Ligue, mais les Ennemis encore, & quelques-vns mesme de ceux du Party du Roy, amorcez par vn si grand gain, taschoient de faire passer à la dérobée ce qu'ils pouuoient recouurer de grains, & de viande, pour petite qu'en fust la quantité: ce qui n'arriuoit pourtant que fort rarement, pour le grand nombre de gens de guerre que l'on auoit mis sur les chemins. Ainsi cela ne seruoit de rien aux Parisiens, qui dans l'extréme misere dont ils estoient affligez, ne subsistoient que par leur constance, & par l'espoir du prochain secours qu'ils attendoient. Car pour les entretenir dans cette esperance, le Duc de Mayene fort éloigné de la Ville, & les autres Seigneurs qui estoient dedans, vsant d'artifice & d'adresse, faisoient courir diuers bruits; Tantost que l'Armée de Flandre estoit en chemin, pour ve-

* *qui suiuoient le Party du Roy.*

Insupportable cherté de bled dãs Paris.

Bruits semez par le Duc de Mayene, pour amuser les Parisiens.

nir faire leuer le siege ; Tantoſt qu'on donnoit ordre à des prouiſions, pour rauitailler la Ville ; & tantoſt encore, qu'il eſtoit ſuruenu quelque accident, ou quelque rencontre aduantageuſe à ceux de leur Party. Par toutes ces inuentions, qui eſtoient telles, qu'il arriuoit tous les iours des lettres, & de nouueaux Courriers, qui meſloient enſemble, & le Menſonge, & la Verité ; outre ce qu'en diſoient les Predicateurs dans les Chaires, qui ſe publioit tout auſſi toſt parmy les gens de guerre ; Ils amuſerent les habitans durant quelques iours. Mais enfin tous ces contes paſſerent pour fables chez les hommes de bons ſens, comme ils virent que la neceſſité du peuple s'augmentoit à toute heure, que tant de belles promeſſes eſtoient ſans effet, & qu'on n'oyoit plus dans Paris que voix lamentables, auecque des ſignes apparens, que la patience commençoit d'y échapper à tout le monde. L'on eſtoit entré dans le mois de Iuillet, & il n'y auoit deſia plus de bled dans la Ville ; mais ſeulement quelque peu d'auoine, dont le peuple fut contraint de ſe nourrir, tant qu'elle dura. Car apres l'auoit reduitte en farine dans les moulins qui eſtoient ſur l'eau, tãtoſt l'on en faiſoit du pain, & tantoſt de la boüillie. A quoy l'on adioûtoit pour viande tres-exquiſe, la chair de chien, & de mulet ; mais ſur tout celle des cheuaux de charge, ou de charrette, (que l'on vendoit publiquement, pour la nourriture des principales Familles) & quant aux autres cheuaux, on les gardoit pour l'vſage de la guerre. Mais cette façon de viure eſtoit ſupportable, & meſme ſouhaittable en quelque façon, à comparaiſon de celle que menoit le pauure

1590.

Promeſſes ſans effet.

Farine & pain d'auoine.

Cheuaux tuez, pour en manger la chair.

1590. peuple ; qui ne pouuant plus faire valoir aucun meſtier ; ſans pain, ſans argent, & reduit à vne extréme miſere, eſtoit contraint de paiſtre l'herbe, à la maniere des beſtes ; encore s'eſtimoit-il heureux, quand il en trouuoit, ou dans les baſſes cours, ou par les ruës, ou ſur les rampars. Mais le malheur eſtoit, qu'il n'y en auoit pas aſſez pour tant de gens ; & que pour eſtre toute ſeiche, à cauſe de la chaleur, & par conſequent ſans aucune ſubſtance, ou pour auoir meſme des qualitez veneneuſes, elle cauſoit des vomiſſemens, & des flux de ſang en abondance ; De maniere qu'on voyoit de miſerables corps attenuez de langueur, & à qui les os perçoient la peau, tomber roides morts au milieu des ruës, ſpectacle funeſte, & ſi lamentable, qu'il auroit pû amollir les cœurs les plus endurcis, & toucher les moins ſenſibles à la pitié. Auec tout cela neantmoins, les Chefs du Gouuernement ; les Capitaines des Bourgeois, le Legat, l'Ambaſſadeur Mendozze, & les Princes eſtoient ſi conſtans, ou pluſtoſt ſi obſtinez en leur reſolution, qu'ils n'eurent iamais la moindre penſée de ſe vouloir rendre. Au contraire, par vn excés de ſeuerité bien eſtrange, ils firent executer à mort Renard, Procureur au Chaſtelet, & quelques autres de ſes complices, qui ne cherchoient qu'à ſe tirer de danger, pour auoir eu la hardieſſe de crier en pleine Aſſemblée, *ou Pain, ou Paix.* A quoy i'adjouſte qu'en de ſi grandes extremitez, où la mort eſtoit touſiours preſente, le menu peuple prenoit plaiſir à ſouffrir, pour s'eſtre de long-temps perſuadé, que cette perſecution qu'il enduroit eſtoit vne eſpece de glo-

A Paris les pauures gens ſont reduits à paiſtre l'herbe.

Grande mortalité, cauſée par la Famine.

Obſtination des Chefs de la Ligue.

Renard, Procureur au Chaſtelet, executé à mort, & pourquoy.

tieux Martyre, pour ſauuer leurs Ames, & maintenir la Religion. Cela n'empeſchoit pas toutesfois, qu'il n'y en euſt touſiours quelques-vns, qui pour eſtre, ou plus amoureux de leur vie, ou plus laſches de cœur, ou poſſible moins conſtans en la Foy, tramoient de ſecrettes reuoltes, ou pour reduire les Principaux à traiter la Paix, ou pour inciter le peuple à receuoir le Roy dans la Ville. En effet, ils le porterent ſi bien à ſe ſouſleuer, & par la Famine preſente, & par l'effroyable image d'vne Mort inéuitable, qu'il s'en trouua quelques-vns qui ſe liguerent entr'eux; & ſe reſolurent de ſe joindre vn matin, pour opprimer tout à fait les Chefs du Gouuernement, qui auoient accouſtumé de s'aſſembler dans le Palais, pour y tenir conſeil. Mais cette Conjuration eſtant venuë à la connoiſſance de Dom Chriſtin de Niſſe, l'vn des principaux Predicateurs, qui trauailloient à defendre la Ligue, il en fit auſſi-toſt aduertir les Princes, & le Legat. De ſorte qu'à l'heure meſme faiſant tenir ſous les Armes toute la Soldateſque, ils mirent des gardes dans les quartiers de la Ville, ordonnant pour cét effet, que le Duc de Nemours en feroit iour & nuict la reveuë, & que le Cheualier d'Aumale ne bougeroit du Palais, pour prendre le ſoin de le garder. Mais pour tout cela, les Conjurez ne laiſſerent pas de ſe preſenter en grand nombre, au temps deſtiné, criant *Pain, ou Paix*, & menaçant ceux du Conſeil, de les tailler tous en pieces, s'ils ne prenoient vne derniere reſolution. A quoy s'eſtant voulu oppoſer imprudemment vn des Capitaines des Bourgeois nommé le Goix, il receut vn coup de piſtolet, dont il

1590.

Reuoltes tramées ſecrettement,

& ce qui s'en enſuiuit.

Gardes miſes par tous les quartiers.

Effort des Conſiurez inutiles.

Le Goix eſt mis à mort.

1590. mourut sur le champ. Cependant le Cheualier d'Aumale fit fermer les portes du Palais, où le Duc de Nemours, & l'Ambassadeur Mendozze arriuerent à mesme temps, auec les Soldats en armes. Alors celuy qui auoit tiré le coup de pistolet fut jetté du haut des loges du Palais en bas; & quelques autres des Principaux, qui ne se pûrent sauuer, estans empoignez, furent executez le mesme iour. Les Conjurez se dissiperent ainsi d'eux-mesmes, & la Ville demeura libre de ce danger. Mais les Chefs du Gouuernement ne le furent pas de l'apprehension qu'ils auoient, que la rigueur de la faim ne causast plusieurs semblables esmeutes, les affaires allant tousiours de mal en pis, sans qu'il y eust aucune apparence, ny aucun espoir certain de receuoir du secours.

Nouuelles apprehensions.

Durant tout cecy, comme les grandes chaleurs de cette année-là, en suitte des pluyes excessiues, faisoient que le peuple en patissoit dauantage, aussi estoient-elles cause que les grains en meurissoient plustost à la Campagne. Ce qui ne fut pas plustost apperceu par les Assiegez, qui veilloient iour & nuict sur les murailles, qu'ils sortirent pesle-mesle armez, & sans armes, tous diuisez par diuers trouppes, les vns à cheual, & les autres à pied, auecque dessein de coupper les bleds, & d'en enleuer vne partie. Mais à chaque sortie qu'ils faisoiẽt, les Ennemis ne manquoient pas de repousser leurs efforts, de brusler les bleds, & de relancer dans la Ville à coups d'harquebuses, les femmes & les ieunes garçons, qui en sortoient sans armes, pour tascher de recueillir quelques grains. La Campagne estant ainsi desolée, &

Les Assiegez font vne sortie auec dessein de couper les bleds.

Degasts à la cãpagne.

pleine de tous costez d'embraſemens, & de sanglantes executions, les Pariſiens ne pûrent faire d'autre recolte que des fruits & des grains qui estoient du costé des murailles, & deffendus par l'Artillerie; encore s'y en trouua-t'il si peu, qu'il n'y en eust que pour cinq ou six iours. Apres qu'ils furent finis, leur misere recommença comme auparauant, & la famine leur fit plus de mal qu'elle n'en auoit encore fait. Car n'ayant plus ny boüillie, ny pain d'auoine, ils furent contraints de recourir à des choses immondes & funestes, iusques à piler les ossemens des Morts, qu'ils reduisoient ainsi en farine, dont ils faisoient du pain, aliment abominable, & si contagieux, que la matiere en estant tirée des Morts, il en accroissoit aussi de beaucoup le nombre. A ce manquement de viures se trouua ioint encore celuy du bois, à faute duquel, ceux ausquels il tomboit entre les mains quelque piece de chair puante, se voyoient reduits à la manger toute cruë; Les cuirs mesmes & les peaux, qu'on ne prepare ordinairement que pour en chausser & habiller les personnes, seruoient maintenant à leur nourriture. Tellement que ceux qui en pouuoient recouurer, les engloutissoient pour assouuir leur faim, apres auoir ruiné leurs propres maisons, & celles d'autruy, afin d'auoir du bois pour les faire cuire. En vn mot, il n'y auoit point d'aliment, quelque estrange qu'il fut, que la fantaisie n'essayast d'accommoder au gouſt des hommes, tant le desir de la vie les rendoit ingenieux à chercher dequoy la faire subsister. Et dautant que pour le grand nombre de Morts, & de ceux qui auoient abandonné plusieurs ruës, principalement celles

1590.

Extréme famine,

& ses effets du tout horribles.

Chair mangée toute cruë, faute de bois pour la faire cuire.

Ruës abandonnées.

1590. des Faux-bourgs, il y croiſſoit quantité d'herbe; ce n'eſtoit pas vn petit ſoulagemẽt que celuy que ces pauures Affamez en tiroient. Mais ce peu de commodité ne leur dura gueres, pource que le Prince de Conty, le Seigneur de Chaſtillon, le Duc de la Trimoüille, le Marquis de Piſany, le Duc de Neuers, & pluſieurs autres Seigneurs, eſtans venus à l'Armée, des Prouinces de Normandie, d'Anjou, de Poitou, de Gaſcogne & de Languedoc; comme le Roy vid que ſon Armée eſtoit ainſi groſſie, il voulut que l'on preſſaſt le ſiege plus fort, & qu'on aſſailliſt les Faux-bourgs, afin de s'en emparer. Pour ce meſme effet, la nuict du vingt-quatriéme de Iuillet, veille de l'Apoſtre ſaint Iacques, apres auoir fait prendre pluſieurs poſtes aux gens de guerre, commandez par diuers Capitaines, enuiron les trois heures on donna l'aſſaut general à tous les Faux-bourgs; Et il y eut en meſme temps quantité d'eſchelles, dreſſées ſur les ramparts. Le Baron de Biron attaqua le Faux-bourg S. Martin; le ſieur de Feruaques celuy de S. Denys; ſaint Luc celuy de Mont-martre; le Mareſchal de Biron, S. Honoré; le Mareſchal d'Aumont, S. Germain; Lauardin les portes de Buſſy & de Neſle; Chaſtillon, S. Michel & S. Iacques; & le Prince de Conty, enſemble le Duc de la Trimoüille, donnerent du coſté de S. Marceau & de S. Victor. De cette façon, les Faux-bourgs eſtans aſſaillis & forcez, ſans que l'Artillerie, ny les autres Armes à feu, que les Aſſiegez faiſoient ioüer du haut des murailles, le pûſſent aucunement empeſcher; ils demeurerent tous en la puiſſance de l'Armée Royale, & la Ville par conſequent en fut ſerrée de plus prés, & plus

Aſſaut general donné à tous les Faux-bourgs de Paris,

dont le Roy demeure maiſtre,

estroittement assiegée. Saint Denys auoit capitulé desia le septiéme de Iuillet ; & ceux qui le deffendoient ne se voyãt pas mieux traittez que les Parisiens estoient demeurez d'accord de se rendre, en cas que dans trois iours il ne leur vint du secours, ou de Paris, ou de quelque autre endroit. N'en ayant donc receu aucun, tant pour l'impuissance de Paris, que des lieux d'alentour, outre que le Roy, qui estoit des quarante heures entieres à cheual, auoit saisi toutes les aduenuës ; ils sortirent enfin auec Armes & bagage ; ce que firẽt encore ceux que du costé d'enbas de la Riuiere on auoit commis à la garde du Chasteau de Dãmartin. Ainsi l'Armée du Roy, auparauant diuisée pour assieger ces deux Places, étant maintenant toute ocupée apres le siege de Paris, ne voyoit plus rien qui le pust chocquer ; le mal des Assiegez estant sans remede, puis qu'on n'auoit aucunes nouuelles asseurées qu'il leur vint du secours, comme ils se le promettoiẽt. A raison de quoy, bien qu'ils eussent refusé par le passé de faire répõse à plusieurs Lettres que le Roy leur auoit enuoyées, par lesquelles leur offrãt la vie sauue, & la liberté de Conscience, il les exhortoit à ne se plus opiniastrer, mais à prendre plustost vne ferme resolution de le reconnoistre, & luy obeyr, comme à leur Roy legitime ; si est-ce que maintenant apres quelques conferences qu'eurent ensemble le Legat, & le Marquis de Pisany, qui auoit esté Ambassadeur à Rome ; il fut conclud qu'ils pourroient entendre à quelque traitté de Paix ; mais c'estoit plustost auec dessein d'entretenir le Peuple, & de r'alentir en partie l'ardeur du siege, qu'en intention de rien terminer. Comme l'on eut donc receu & donné de part & d'autre

1590. ensemble de saint Denys,

& de Dã martin.

Opiniastreté des Parisiẽs.

Nouuelle Conference entre le Legat, & le Marquis de Pisani.

1590. les seuretez necessaires, le Legat & le Cardinal de Gondy s'en allerent au Faux-bourg Saint Germain, pour s'y assembler en l'Hostel de Gondy, où s'acheminerent vn peu apres le Marquis de Pisany, & quelques autres Caualiers, qui vinrent exprés du Camp. Ils ne conclurent rien neantmoins, aprés auoir conferé long-temps ensemble. Car le Legat vouloit qu'on prist le Pape pour seul Arbitre de cette affaire, & qu'il y eust suspension d'Armes, cependant qu'on attendroit la resolution de Rome. Le Marquis au contraire, demandoit que Paris eust à se soûmettre à l'obeïssance du Roy, qui en suite de cela satisferoit le Pape touchant le poinct de la Religion; tellement que toutes ces choses ensemble, pour estre si éloignées, & si generales, ne pouuoient apparemment produire aucune conclusion, ny aucun Accord. Ainsi le retour du Legat dans la Ville trompa grandement l'attente du Peuple, qui s'affligeoit auecque raison de se voir reduit en vn estat si déplorable, & à la veille d'vne mort asseurée. Mais tandis que toutes les ruës retentissoient des gemissemens & des cris qui accompagnoient ses larmes, l'on voyoit se multiplier insensiblement le nombre des plus impatiens, qui transportez hors d'eux-mesmes, & par leurs propres souffrances, & par vn peril si éminent, s'obstinoient plus fort qu'auparauant à demander, ou *la Paix*, ou *du Pain*; paroles si ordinaires en la bouche de tous, qu'on n'entendoit autre chose, & particulierement aux heures de la nuict.

qui ne peuuent s'accorder.

Estat déplorable des Parisiens assiegez,

& portez à la reuolte.

A ce commencement de tumulte donnoient vn grand branle le sieur d'Andelot, frere de Chastillon, & quelques autres Gentils-hommes du Party du Roy, qui dans les escarmou-

1590.

ches que l'on faisoit tous les iours, ayant esté menez prisonniers par les Assiegez, & voyant qu'ils leur permettoient sur leur parole de conuerser librement auec eux, ne cessoient de publier parmy leurs Amis, & parmy ceux de leur connoissance, la merueilleuse Clemence du Roy, son inclination à pardonner, le soin qu'il auoit que les Catholiques vécussent en asseurance & en liberté, sous sa protection; le respect qu'il témoignoit enuers la Religion Catholique, & ses grandes forces qui s'augmentoient de iour en iour. A quoy ils adjoustoient, qu'il estoit resolu de les employer à s'en aller chercher les gens de secours qui leur venoient, pour les combattre d'autant plus hardiment qu'il s'asseuroit de les vaincre, & d'esprouuer en cette rencontre, la mesme facilité qu'il auoit euë en la Bataille d'Ivry, où les forces de la Ligue, bien que jointes ensemble, & toutes entieres, auoient esté dissipées. Comme donc ces persuasions estoient fortes, aussi faisoient-elles vne forte impression dans l'esprit de plusieurs; si bien que n'esperant plus d'estre secourus, & pressez d'ailleurs par la Necessité, ils se proposoient en leur Ame d'éprouuer la Clemence & la Foy du Vainqueur, qu'on leur vantoit si hautement. En effet, il se tramoit sous main vn grand soulevement de Peuple, auec dessein, ou de reduire les Princes à se rendre, ou de se saisir de quelque Porte, pour mettre dans la Ville l'Armée Royale. Car on se representoit, qu'en cas que cela pust reüssir, les Soldats & les Habitans déja foibles, & abattus par la faim, ne pourroient que bien peu resister aux forces & à la violence des Ennemis. Ce qui fut cause que pour preuenir vn plus grand mal, le Parlement & le Conseil

Adresse du sieur d'Andelot, & de quelques autres prisonniers de guerre.

Ils taschent d'attirer dans le Party du Roy plusieurs d'entre les Bourgeois.

Soûleuemét tramé par le peuple.

Le Parlemét & le Conseil s'assemblét.

1590. s'estans assemblez dans la Salle de S. Louys, resolurent d'enuoyer deux Deputez au Roy, & mesme au Duc de Mayene, si sa Maiesté le trouuoit bon, pour luy persuader, non pas de rendre Paris, mais d'en moyenner l'accõmodement en particulier, & le faire entrer dans la Paix generale. Ils nommerent à cette Commission le Cardinal de Gondy, & l'Archeuesque de Lyon, pour estre bien asseurez, que ny l'vn ny l'autre ne traiteroient d'aucune chose qui deust tourner au prejudice de la Religion. Cela n'empescha pas toutefois, que le Duc de Neuers ne se leuast du Conseil, protestant tout en colere, qu'il vouloit tenir ce qu'au commencement du siege il auoit iuré; & qu'il estoit resolu de mourir plustost que de remettre la Ville en d'autres mains que celles de son frere, qui luy en auoit fié la garde. Le Cardinal Legat ne fut pas non plus bien satisfait de cette deliberation, & dit mesme, qu'il n'y consentoit point de son bon gré; & que puis qu'on auoit tant souffert iusques alors, il se falloit donner patience pour quelques iours, en attendant la fin de l'affaire, & le secours de leurs alliez, qui estoit sur le poinct d'arriuer. Mais pour tout cela, les Deputez ne laisserent pas de sortir de la Ville, auec sauf-conduit, & s'en allerent en l'Abbaye de S. Antoine des Champs, qui n'est qu'à vn quart de lieuë de la porte *: Ils y trouuerent le Roy auec la pluspart des Princes & des Seigneurs, parmy lesquels estoit le Chancelier de Chiuerny, qui n'ayant bougé de chez luy depuis qu'il s'estoit retiré de la Cour, par l'ordre de Henry III. auoit esté r'appellé n'agueres par sa Maiesté à l'exercice de sa charge ordinaire. Les Deputez remonstrerẽt au Roy; *Que le Parlement, & le Peuple de Paris, tou-*

& nomment pour Deputez vers le Roy, le Cardinal de Gondy & l'Archeuêque de Lyon.

Mécontentemẽt du Cardinal Legat.

* *S. Antoine.*

chez de tant de miseres qu'enduroient tous les François par leur obstination aux Guerres ciuiles, les auoient deputez par deuers luy, & vers le Duc de Mayene, pour voir s'il n'y auoit point moyen de trouuer quelque ouuerture de Paix; Que pour cette fin ils auoient accepté tres-volontiers vn employ si glorieux, & si necessaire, pour le commun bien de tous les peuples de France; & partant, qu'ils prioient sa Maiesté de vouloir entendre aux conditions qui seroient les plus conuenables, tant à la seureté de la Religion, qu'à la tranquillité du Royaume; de ne penser pas au reste qu'il y eust ny dangers, ny miseres, qui fussent capables de faire accepter aux Parisiens aucun accord, tant soit peu dommageable à leur Conscience, & à la Foy dont ils faisoiẽt profession; Qu'ils aymoient beaucoup mieux endurer la mort du Corps, que d'offeser, ou de soüiller la vie de l'Ame; Que pour se la cõseruer, il n'y auoit point de Martyre qu'ils ne souffrissent, & qu'ils ne s'attendoient pas pourtant de se voir en cette peine, pour estre bien asseurez que dans peu de temps il leur arriueroit vn puissant secours. A ces paroles le Cardinal de Gondy (quoy qu'en son Ame il affectionnast le Party du Roy) en adjousta plusieurs autres, pour faire accroire que la Ville & le Conseil de Paris, les auoient là deputez, non pour aucune necessité qui les y contraignit, mais pour trouuer quelque moyen de pacifier le Royaume, & pour le seul zele qu'ils auoient du repos vniuersel des peuples. Toutes lesquelles choses estant dites en public; & deuant quantité de Gentils-hommes, qui auoient tous charge dans l'Armée Royale, mirent si fort en colere ceux qui les oüyrent, que le respect de sa Maiesté ne put empescher, qu'auec cette impa-

1590. Paroles des Deputez au Roy.

Artifice du Cardinal de Gondy.

Propositions des Assiegez, estimées ridicules.

1590. tience, qui eſt ordinaire aux François, tantoſt ils ne témoignaſſent leur déplaiſir en termes picquans, & tantoſt ils ne ſe miſſent à rire d'oüir ce langage des Ambaſſadeurs; qui eſtoit tout ce qu'euſt pû dire vn Peuple vainqueur & deſintereſſé, non pas vne Ville aſſiegée, & reduite aux dernieres extrémitez, par vne Famine ſans remede. Auſſi arriua-t'il que le Roy, ou de ſon mouuement propre, ou pour y eſtre pouſſé par le ſentiment vniuerſel, qui ſembloit luy ſuggerer ce qu'il auoit à répondre, repartit en meſme temps;

Genereuſe réponſe du Roy aux Deputez.

Qu'il ſçauoit fort bien que les Pariſiens auoient le couſteau ſur la gorge; Qu'il ne ſeruoit de rien à leurs Deputez de le pallier, & qu'ils n'eſtoient là venus pour autre choſe, que pour trouuer quelque remede à leurs maux; mais que le contenu de leur Ambaſſade, differoit fort du piteux eſtat où ils ſe trouuoient; Que ſi le Senat de Veniſe, qui ne releuoit d'autre puiſſance que de la ſienne propre, & qui auoit touſiours fait couſtume d'accommoder les differends des Princes Chreſtiens ſe fuſt employé pour conclurre la Paix entre luy & le Duc de Mayene, il l'auroit pris en bonne part, tant s'en faut qu'il le deuſt trouuer eſtrange; Mais que d'approuuer qu'en vne Ville, qui luy eſtoit ſuiette, le Peuple oubliaſt ſon deuoir à tel poinct, qu'apres s'eſtre declaré Rebelle, il oſaſt s'attribuer vn Conſeil, en vſurper le Titre, & pretendre inſolemment de ſe faire Arbitre de la Paix, c'eſtoit ſans doute choſe ridicule, & qui meritoit que le chaſtiment en fuſt exemplaire; Qu'ainſi les Pariſiens feroient beaucoup, s'ils pouuoient obtenir de ſa clemence vne abolition pour eux-meſmes, ſans ſe meſler d'aller plus auant.

Voilà quelle fut la Réponſe du Roy, qui

tenant de la Nature le don de s'expliquer en bons termes & facilement, fut bien aise d'ajoûter à son Discours quantité d'autres raisons, tant pour satisfaire la Noblesse qui l'écoutoit, que pour monstrer par mesme moyen, Qu'encore que par sa bonté propre, & pour la conseruation des peuples que Dieu auoit recommandez à sa conduite, il desirast fort la Paix, il ne craignoit point pourtant la Guerre, ny tous ces formidables secours que les Parisiens s'estoient mis dans l'imagination. Surquoy il conclud; Qu'il voudroit pour vn doigt de la main, que le iour d'apres, la Guerre se terminast entre luy & ses Suiets Rebelles; mais qu'il estoit content d'en perdre deux, à condition qu'vn chacun se mist dans son deuoir. Apres ces paroles, les Deputez furent conduits en vn logement separé; & le Roy tint conseil sur ce qu'il auoit à faire. Le Chancelier de Chiuerny remonstra; Que la Réponse de sa Maiesté auoit esté rude & trop dédaigneuse; Qu'encore qu'vn procedé si plein de mépris, & si absolu, semblast n'auoir pas esté hors de propos en public, que neantmoins à bien considerer l'affaire en particulier; & à l'examiner sans passion, il estoit d'auis qu'on changeast de style desormais, pour ne s'emporter hors de la fin, où iusqu'alors on auoit tâché de paruenir, auec tant de soin & de fatigue; Que le Roy se proposoit pour but, de soûmettre à son obeyssance la Ville de Paris, sans y vouloir arriuer pourtant, ny par la desolation des Citoyens, ny par la violence des Armes; Qu'on n'auoit point trouué de meilleure voye que celle d'vn Siege, tant à raison des forces du peuple vnies ensembles, pour leur commune défense, que pour ruyner miserablement la

1590.

Protestation de sa Majesté.

Remonstrance du Chancelier de Chiuerny.

1590. meilleure & la plus riche ville de tout le Royaume; Qu'ainsi, puis que les Parisiens domptez par la faim, commençoient maintenant à
» parler d'accord, la raisõ vouloit qu'on les traittast doucement; Que pourueu qu'ils se rendissent, il ne falloit point auoir égard aux conditions, mais passer par dessus, quelques honorables & auãtageuses qu'elles fussent pour eux;
» Que si le desir de sauuer Paris faisoit resoudre
» le Duc de Mayene, & ceux de son Party, d'en
» venir à vn Accord, c'estoit chose qu'il ne falloit
» pas mépriser, mais la souhaiter plustost pour
» n'estre pas moins desirable qu'vtile; & par-
» tant, qu'on ne pouuoit mieux faire, ce luy
» sembloit, que de traitter d'accommodement
» en particulier auecque les Deputez, sans y ap-
» porter aucune aigreur; & de leur permettre en-
» core d'aller trouuer le Duc de Mayene, pour

Auis du Mareschal de Biron, touchant la reduction des Parisiés.

voir s'ils ne pourroient point l'attirer à cõsentir à la Paix. Le Maréchal de Biron approuua le premier point du conseil que donnoit le Chancelier, qui étoit d'accorder aux Parisiens telles conditions qu'ils voudroient, pourueu qu'ils obeïssent au Roy; ce qui luy sembloit d'autant plus necessaire, qu'il voyoit que les longues veilles, & la continuelle fatigue des Armes auoient extrémement affoibly l'Armée Royale, & que déja mesme, à cause de la saison, le nombre des malades s'augmẽtoit de iour en iour dans le Camp; Mais il ne fut pas d'auis que l'on accordast aux Deputez de passer vers le Duc de Mayene: Il allegua pour ses raisons: Que cela ne feroit que prolonger le temps iusques à l'arriuée du secours de Flandres; Qu'il falloit beaucoup de iours, & de grandes precautions, pour traitter vne Paix generale;

Ses raisõs pour empescher que les Deputez n'aillét trouuer le Duc de Mayene.

ce

ce qui ne s'accommodoit nullement à l'eſtat des affaires preſentes ; Qu'on deuoit battre le fer tandis qu'il eſtoit chaud, & preſſer touſiours plus fort les Pariſiens, afin de les reduire par la faim, & par le deſir de ſauuer leurs vies ; Que dés qu'on auroit Paris, on verroit ſe démolir de ſoy-meſme le fondement de la Ligue ; & qu'apres cela on ſeroit bien-toſt d'accord auecque le Duc de Mayene, & auec ceux de ſon Party. Tous les autres furent de ce meſme auis: Ce qui fit, qu'apres qu'on euſt appellé les Deputez, & conferé long-temps auec eux, à la fin il fut conclu ; Qu'en cas que les Pariſiens ſe vouluſſent rendre, le Roy les ſatisferoit pleinement dans les choſes qu'ils luy demanderoient pour leur ſeureté ; Mais qu'en ce qui regardoit ſa Conſcience & ſa Conuerſion, qui dépendoit de luy, & de l'inſpiration diuine, il ne vouloit point prendre loy d'eux, ny moins encore permettre à leurs Deputez d'aller conferer auec le Duc de Mayene, ayant reſolu de ne traitter d'accommodement que touchant la Ville de Paris. En ſuitte de tout cela, il voulut que le Secretaire Reuol, leur fit par écrit vne ample Declaration, dans laquelle eſtoient expoſées les meſmes choſes, en termes pleins de douceur, & auec promeſſe de leur donner toutes les ſatisfactions, & toutes les ſeuretez poſſibles. Le Roy écriuit encore en particulier, au Duc de Nemours, à la Princeſſe ſa Mere, & à Madame de Guiſe, d'autres lettres extrémement obligeantes, par où il les exhortoit à vn bon Accord, & les aſſeuroit qu'elles receuroient de luy des courtoiſies, & des faueurs par deſſus le comble de leurs deſirs. Voilà ce qui fut conclu dans cette conference, apres laquelle

1590.

Concluſion priſe dans le Conſeil du Roy.

ſa Declaration,

& ſes lettres obligeantes.

1590. les Deputez s'en retournerent. Mais dautant que le Duc de Nemours auoit de l'auerſion pour la Paix ; cela fut cauſe que par l'auis du Legat, & de l'Ambaſſadeur Mendozze, il ne voulut point que cette Declaration fut leuë en public, ſe contentant que les Deputez fiſſent ſçauoir ſeulement au peuple, que le Roy ne vouloit point d'autre accord, ſinon que la Ville ſe remit en ſa puiſſance, ſans ſe ſoucier que le Duc de Mayene y conſentiſt, ny qu'il y fuſt luy-meſme compris, non plus que les autres Seigneurs de la Ligue. Ce qui ſe trouuant tout à fait contraire à l'intention de la pluſpart, principalement de ceux du Conſeil, pource que les Pariſiens eſtoient reſolus de courir meſme Fortune que le Duc de Mayene, tant s'en faut qu'ils ſe vouluſſent ſeparer d'auecque luy ; de là s'enſuiuit que ne ſongeant plus à cét accommodement, ils reuinrent à leurs ſoins ordinaires, & ne penſerent plus qu'à ſe défendre.

Rapport des Deputez aux Pariſiens,

dont ils ſe rebutent,

& ſe remettent ſur la deffenſiue.

Cependant le Duc de Parme ayant fait ſçauoir au long, & plus d'vne fois à la Cour d'Eſpagne ce qu'il luy ſembloit de cette affaire, receut vn nouuel ordre du Roy Catholique, de s'en aller en perſonne en France, auecque toute l'Armée, pour ſecourir la Ligue, & faire leuer le ſiege de Paris. Cette entrepriſe ſembla ſi honorable, ſi importante, & ſi pleine de grandes eſperances ; que le Conſeil d'Eſpagne conclud abſolument, qu'il la faloit preferer aux intereſts des affaires de Flandres. Car en l'eſtat où elles ſe trouuoient, il ne penſoit pas qu'elles pûſſent receuoir aucun notable dommage, quand le Duc, & les gens de guerre ſeroient abſens quelques

Le Duc de Parme reçoit d'Eſpagne vn nouuel ordre d'aller en France.

mois. A raiſon dequoy, bien qu'on y fut demeuré d'accord, ſuiuant l'aduis du Duc de Parme, qu'il n'y auoit point de mal de traiſner la guerre en longueur, pour mieux laſſer les François, & tirer de leur foibleſſe, ce qu'il ſembloit impoſſible de gagner ſur eux de pleine force, & par les premieres ſaillies; l'on y auoit conclud neantmoins de ſecourir puiſſamment Paris, & de le faire quand il en ſeroit temps. Ce que les Eſpagnols iugeoient neceſſaire, pour ne laiſſer tout à coup opprimer le Party de la Ligue; & pour empeſcher par conſequent que la Victoire ne demeuraſt au Roy; eſtant bien certain qu'il n'auroit pas pluſtoſt pris cette Ville, qu'il trouueroit faciles & promptes à luy reuſſir, toutes les autres choſes qu'il entreprendroit; Ils conſideroient d'ailleurs, que leur Monarchie dés ſes plus foibles commencemens, ayant touſiours accouſtumé d'acheminer ſes deſſeins à leur fin, ſous couleur de Religion, qui eſt le plus fauorable, & le plus plauſible de tous les pretextes, ils ne pouuoient maintenant en vne occaſion de cette importance, deſtacher des intereſts ſi eſtroittement liez enſemble, ſans relaſcher de cette glorieuſe reſolution, dont ils ſe picquoient ſi fort; qui eſtoit, de ſe monſtrer toûjours Ennemis de ceux qui le ſeroient de l'Egliſe. Pour toutes ces choſes, ils chargerent expreſſement le Duc, qu'apres auoir pourueu le mieux qu'il ſeroit poſſible aux fortifications, & aux Garniſons des Places frontieres des Prouinces vnies, il ne manquaſt point de partir de Flandres auecque toutes ſes forces, pour s'en aller promptement ſecourir Paris; & qu'il ne ſe ſouciaſt point d'autre choſe, pourueu

1590.

Cauſes principales de cette deliberatiõ.

Conſideration tres-importãte.

Cõmiſſion expreſſe donnée au Duc.

1590. qui ſe trouue bien embarraſſé. qu'il puſt faire leuer le ſiege. Mais ce ne fut point vn petit embarras que celuy où ſe trouua le Duc, comme il eut receu ce dernier ordre; & ſi exprés, & ſi abſolu. Le moyen de l'executer eſtoit ce qui le mettoit en peine; iugeant aſſez, que pour bien fortifiées que fuſſent les Villes de Flandres, & quelques bonnes Garniſons qu'il y laiſſaſt, elles ne ſeroient pas hors de danger de quelque ſurpriſe, ce qu'on n'attribueroit ny à la neceſſité des affaires, ny aux ordres qu'il auroit receus, mais à ſa nonchalance; & qu'on s'en prendroit à elle ſeule en Eſpagne, où les ſentimens touchant cette affaire, luy ſembloient fort differents de la verité. D'ailleurs, il ſe repreſentoit qu'il ne pouuoit aller en France, s'il n'y menoit vne Armée qui fuſt extrémement forte; Qu'il eſtoit icy queſtion d'vne Guerre, où il y auoit peu à ſe fier aux Amis, & beaucoup à craindre d'vn Ennemy courageux, vaillant, infatigable, adroit aux Armes, enuironné d'vn corps preſque inuincible de Nobleſſe Françoiſe; & d'autant plus redoutable, qu'il le faloit aller trouuer dans ſa Maiſõ propre, & au milieu de ſes forces. Que ſi quelque choſe le faſchoit encore, c'eſtoit le peu de temps qu'il auoit, pour ſe preparer à ce voyage. Car bien qu'il fuſt aſſeuré que la Famine deſoloit tout dans Paris, ſi eſt-ce que ſon deſſein eſtant de pourvoir premierement aux affaires des Pays-bas, puis de paſſer en France, auec l'ordre, & les prouiſions neceſſaires à vne ſi haute entrepriſe, il voyoit bien que cela ne ſe pouuoit faire ſi-toſt, & qu'il faloit apprehender cependant, que les Pariſiens n'euſſent pas moyen d'attendre, ny de tenir plus long-temps. Toutesfois, comme il eſtoit

Ses raiſons,

& ſes cõfiderations.

Prince de grand cœur, & auſſi poſé à ſe reſoudre, que prompt à executer, ayant á manier cette affaire, qui luy ſembloit, cõme elle eſtoit en effet, la plus difficile, & la plus importante de celles que iuſques alors il auoit euës, il ſe reſolut d'en vaincre tous les obſtables, & de taſcher d'y reuſſir, auecque la meſme gloire que le ſuccez de ſes autres actions luy auoit touſiours acquiſe. Ayant donc ietté le plan d'vn ſi grand trauail, il y mit la main de ſi bonne façon, & prit tant de ſoin de l'auancer, qu'il ſe promit d'eſtre en eſtat d'aller ſecourir Paris vers le quinziéme du mois d'Aouſt. Et dautant qu'il ne vouloit ny tromper, ny eſtre trompé; comme il en auoit auerty déja le Duc de Mayene, auſſi en écriuit-il depuis aux Pariſiens, enuiron la fin de Iuillet. Il leur rendit conte par ſa Lettre de tous les preparatifs qu'il auoit faits; & les aſſeura qu'il ſeroit en France vers le milieu du mois prochain; les exhortant au reſte à ſurmonter courageuſement toutes les difficultez qui ſe preſenteroient, & à ſe contraindre le plus qu'ils pourroient, iuſques au temps qu'il leur marquoit, dans lequel il eſperoit indubitablement de les aller deliurer de peine. Cette Lettre renduë à Paris le premier d'Aouſt, fut auſſi-toſt leuë par les Magiſtrats, qui la communiquerent au Peuple. Mais au lieu de r'aſſeurer les Bourgeois, & les remplir d'eſperance, elle les mit tout à fait au deſeſpoir, ce terme leur ſemblant ſi long, qu'ils ne croyoient pas d'y pouuoir iamais arriuer en vie. D'où il s'enſuiuit, que les Soldats quittãs leurs drapeaux, ne penſerent plus qu'á s'échapper à la faueur des tenebres; & que les plus pauures de la Ville abandonnez de toute aſſi-

1590.

Courageuſe reſolution du Duc de Parme:

Il ſe promet d'aller bientoſt ſecourir Paris,

& en eſcrit aux Magiſtrats.

Ses Lettres donnẽt plus fort l'alarme aux Bourgeois.

1590. dont la pluſpart s'échappent de la Ville, bien que difficilement.

ſtance, taſcherent tous d'en ſortir, pour s'en aller demeurer ailleurs : A quoy tant s'en faut que les Chefs du Gouuernement s'oppoſaſſent; qu'au contraire dés le commencement du ſiege, ils donnerent à chacun la liberté de ſe retirer. Mais comme le Roy laiſſoit paſſer volontiers les Fuyards ; auſſi eſtoit-il ſoigneux de mettre ordre que les Habitans qui cherchoient à ſe ſauuer, fuſſent auſſi-toſt courus, & repouſſez dans la Ville, ſçachant trop bien que les Aſſiegez ne demandoient pas mieux qu'à ſe décharger de ces fardeaux inutiles. En effet, les Soldats qui auoient ordre de l'empeſcher, & de garder les aduenuës, s'en acquittoient ſi pōctuellement, que le nombre de ceux qui ſe déroboient ne pouuoit eſtre que fort petit. Parmy ces difficultez il s'en rencontroit vne autre, qui ne ſembloit pas des moindres aux Chefs du Gouuernement. C'eſtoit de trouuer quelque moyen de tenir les Allemands en bride. Ils auoient veſcu iuſques alors auec toute ſorte de libertinage, & fait d'eſtranges deſordres, ſoit dans les Iardins, ſoit dans les principales Maiſons, dont ils auoient abattu les arbres & les poutres, à faute d'autre bois, pour en tirer de l'argent. Mais maintenant qu'ils ne ſçauoient plus dequoy viure, il n'y auoit ny violence, ny méchanceté qu'ils ne commiſſent pour s'en preualoir à ſe nourrir ; & l'on diſoit meſme qu'ils couppoient la gorge à tout autant d'enfans qu'il leur en tomboit entre les mains, afin de ſe repaiſtre inhumainement de leur chair. Auec tout cela neantmoins, ils commençoient à ſe mutiner, & ſe vouloient débander, bien que le Duc de Nemours, & le Cheualier d'Aumale fiſſent tout ce qu'ils pou-

Grands deſordres des Allemās de la Ligue,

& leur inhumanité ;

uoient, pour les retenir dans quelque sorte de discipline. 1590.

Les Parisiens se trouuant reduits à de si grandes extremitez, écriuirent au Duc de Mayene leur derniere resolution, qui estoit que s'il ne leur venoit du secours dans dix iours, il n'y auoit plus moyen qu'ils soustinssent dauantage le Siege, & qu'ayant fait l'impossible iusques alors, ils ne pensoient pas qu'on leur pût reprocher d'auoir offensé ny Dieu, ny les hommes, en recourant aux derniers moyens de sauuer leurs vies. Outre ces lettres, la Duchesse sa femme luy en enuoya d'autres de mesme substance, le coniurant par l'amour de leurs enfans, d'empescher qu'ils ne tombassent entre les mains d'vn si cruël Ennemy. Le Duc ayant receu ces lettres, qui ne luy donnerent pas moins d'affliction qu'en auoient les Parisiens, r'allia toutes ses forces, auec lesquelles il s'auança iusques à Meaux, Ville à dix lieuës de Paris. Mais auparauant il enuoya le Marquis Alexandre Malespina, pour faire sçauoir au Duc de Parme, que s'il ne se hastoit de venir auec son Armée, toute la peine qu'il auoit prise se trouueroit inutile, n'estant pas possible que les Assiegez tinssent plus long-temps; ce qu'il luy confirma plus particulierement, en luy enuoyant les mesme lettres qu'il venoit de receuoir. Le Duc de Mayene auoit auec luy, outre les gens de Chyroga, ceux de Cappuzucchi, & la Caualerie Allemande, trouppes qu'il tenoit du Duc de Parme; six cent Lances du Duc de Lorraine, commandées par le Comte de Chaligny, Frere de la Reyne, Vefve de Henry troisiéme, l'Infanterie Françoise du Colonel saint Paul; le Duc d'Au-

Derniere resolutiõ des Parisiens.

Lettres de la Duchesse de Mayene au Duc son Mary.

qui les communique au Duc de Parme.

1590. male, ſuiuy des forces de Picardie ; le Marquis de Menelay, Balagny, Gouuerneur de Cambray, & les ſieurs de la Chaſtre, & de Roſne, auecque leurs Compagnies, le tout ſe montant à dix mille Fantaſſins, & à deux mille quatre cent Cheuaux. Auecque ces troupes il s'auança, comme i'ay dit, iuſques à Meaux, afin de ſe trouuer preſt aux occaſions qui ſe pourroient preſenter, & de faire en ſorte que les Aſſiegez le ſçachant ſi proche d'eux, en euſſent plus de courage. Il ne croyoit pas pourtant que toutes ces forces fuſſent capables de ſecourir Paris, ny de le rauitailler. Car il ſçauoit que le Roy, pour le grand nombre de Soldats qui luy eſtoient venus, auoit ſous ſes Enſeignes vingt-ſix mille Fantaſſins, & plus de ſept mille Cheuaux, parmy leſquels eſtoient remarquables cinq mille Gentils-hommes, tous en bon équipage, & fort bien montez, comme gens qui ne cherchoient qu'à gagner de l'honneur par les Armes, & leſquels il eſtimoit auſſi par deſſus les autres, pour eſtre plusieurs, & tous perſonnes de qualité. A raiſon de ces choſes il enuoyoit à toute heure des lettres & des Courriers au Vice-Chancelier de Montelimar, qui reſidoit pour luy prés du Duc de Parme, afin que cela l'obligeaſt à preſſer touſiours plus fort ſa venuë, ſans laquelle il ne croyoit pas qu'il pût iamais ſecourir les Aſſiegez. Auſſi arriua-t'il que ce Duc ayant aſſemblé le Conſeil de Guerre le premier iour d'Aouſt, y declara ; Qu'il auoit ordre expres du Roy Catholique, de paſſer en France, auecque toute l'Armée ; Qu'vne telle deliberation auoit choqué d'abord tous ſes ſentimens, pour les raiſons qu'il leur allegua, qui luy faiſoient

L'Armée de la Ligue s'auance iuſques à Meaux.

Les forces du Roy dõnent de l'apprehenſion au Duc de Mayenne.

Le Duc de Parme declare ſes ordres au Conſeil de guerre.

ſoient trouuer cette entrepriſe auſſi dangereuſe que peu vtile ; Que neantmoins, puis que le Roy leur Màiſtre le vouloit ainſi, il luy falloit obeyr ; & partant que comme il eſtoit reſolu d'employer à ce voyage tout ce que Dieu luy auoit donné d'eſprit, auſſi prioit-il les gens de guerre de ioindre enſemble toutes leurs forces, pour s'acquitter de leurs commiſſions au contentement du Roy, & à leur propre gloire. 1590.

Apres cette declaration ſuccinte, il il partagea les charges, & mit ordre que l'Armée, qui eſtoit deſia ſur pied, fût preſte à marcher le quatriéme iour d'aprés ; dequoy il aſſeura par lettres expreſſes le Duc de Mayene. Il écriuit le meſme aux Pariſiens, auſquels il proteſta ; Qu'en cette Guerre le Roy Catholique ne ſe propoſoit que de les ſecourir, & de proteger la Religion ; Que cette ſeule conſideration luy faiſoit negliger toutes ſes autres affaires ; ſans épargner, ny ſang, ny argent, & ſans demander pour ſeureté aucunes places de retraite ſur la frontiere, comme c'eſtoit la couſtume d'en donner ; Qu'on pouuoit connoiſtre par là, auec combien de franchiſe & de ſincerité, il ſe portoit à cette entrepriſe ; qu'encore qu'elle fût tres-grande, il eſperoit neantmoins d'en venir à bout heureuſement, fortifié de l'aſſiſtance diuine, & de la Iuſtice de ſa cauſe.

Il fait tenir preſts ſes gens,

& récrit aux Pariſiens :

Auec cette reſolution, le Duc de Parme mit ſon Armée en campagne, & partit de Valenciennes le quatriéme iour d'Aouſt. Le Marquis de Ranty menoit l'Auant-garde, & le Duc la Bataille, ayant auec luy les Princes d'Aſcoli, de Chaſteau-Bertrand, & de Chimay, ſuiuis des Comtes de Barlemont, & d'Arambergue, enſemble de pluſieurs autres Sei-

Ordonnance & marche de ſon Armée ;

1590. gneurs, Flamands, Eſpagnols & Italiens. Le ſieur de la Mothe, Gouuerneur de Graueliues, commandoit l'Arriere-garde, où il y auoit vingt pieces de canon, deux Ponts pour eſtre iettez ſur des Barques, & quantité d'inſtrumens de guerre, auecque tout l'attirail qui ſuit ordinairement vne Armée Royale. Les Soldats du Duc de Parme auoient touſiours eſté ponctuels obſeruateurs de la diſcipline, accouſtumez à la fatigue des Armes, prompts à l'obeyſſance, & ſoigneux au poſſible de ne faire ny dégaſts ny pilleries dans les terres de leurs Ennemis. Comme leur Chef voyoit donc qu'il s'en alloit maintenant mettre le pied dans vn Royaume puiſſant, dont les peuples hayſſoient vniuerſellement les Eſpagnols, & qu'il n'auroit pas moins de peine à gouuerner des Eſprits deffians, que le moindre ombrage pourroit porter à ſe ſoûleuer, qu'à combattre vne Armée victorieuſe, & vn Capitaine auſſi prudent qu'experimenté, il employoit toute ſorte de ſoins, pour empeſcher que ſes gens ne fiſſent point d'extorſions ny de violences, & qu'ils ne donnaſſent aux François aucun ſuiet de ſe plaindre. Il campoit touſiours, comme s'il euſt eu l'Ennemy en teſte; tenoit ſes gens ſerrez, & en bon ordre dans leurs quartiers; enuoyoit découurir le pays; marchoit ſans confuſion & ſans bruit; ſe retranchoit tous les ſoirs de bonne heure; & tandis qu'on trauailloit aux logemens, il faiſoit tenir ſous les armes la meilleure partie de ſes trouppes. Auecque cela, il ſe rendoit ſoigneux le plus qu'il pouuoit d'accompagner de bonnes eſcortes les Conuoys de munitions & de viures, dont il auoit déja de tres-grandes prouiſions, outre

Qualitez de ſes Soldats,

& le ſoin qu'il prend de les tenir dans la diſcipline:

Son merueilleux ordre en ſa marche.

celles qu'il ne ceſſoit de faire ; & pour ſe bien mettre dans l'eſprit des François, il leur deferoit en toutes choſes ce qu'il iugeoit leur deuoir eſtre aduantageux & vtile. Pour cét effet, au lieu que durant ſon ſeiour en Flandres, il auoit toûjours veſcu parmy les Eſpagnols extremement retiré, & ſans ſe rendre complaiſant à l'humeur de ceux auec leſquels il traitoit ; maintenant qu'il ſe voyoit en France, il ne vouloit plus qu'il y euſt chez luy, ny anti-Chambres, ny reduits, ny portes fermées. Au contraire, il auoit mis ordre que tout y fuſt ouuert ; Il mangeoit en public ; Il tenoit table pour les Gentils-hommes François, & non ſeulement en apparence, mais en effet, il eſtoit affable, courtois, familier, & d'vne humeur obligeante. Or bien qu'il euſt prés de luy pluſieurs Capitaines de haute reputation, il ne s'y fioit pas tant neantmoins, qu'il ne vouluſt ouyr luy-meſme, les relations de ceux qui battoient la Campagne, inſtruire les Eſpions, poſer les ſentinelles, placer les Gardes, & s'éclaircir de toutes les choſes qui appartenoient à la diſcipline de ſon Armée ; Auſſi employoit-il à cecy la nuit entiere ; & ne donnoit au Sommeil que ce peu de temps qu'il y pouuoit auoir, depuis que la Diane commençoit à battre, iuſques à ce que les Soldats reprenoient leur marche. Auec cette diligence cheminant le plus commodément qu'il pouuoit, pour ne fatiguer ſes gens, il arriua le vingt-troiſiéme d'Aouſt en la Ville de Meaux, qui eſt à dix lieuës de Paris ; où ſe fit la ionction de ſes troupes, & de celles du Duc de Mayene, tandis qu'ils s'aboucherent enſemble le long du chemin. Là meſme ſe rendirent encore l'Ar-

1590. Ses deportemés enuers les Fraçois.

Son humeur obligeante.

Ses precautiõs.

Ionction de ſes troupes, & de celles du Duc de Mayene.

1590. cheueſque de Lyon, & le Preſident Vetus. Ils s'en eſtoient allez depuis peu trouuer le Roy, dont ils auoient ſauf-conduit, pour voir s'ils ne pourroient point faire quelque ouuerture d'accord auec luy (car ayant ſceu que l'Armée d'Eſpagne approchoit, il auoit vn peu relaſché de ſa premiere rigueur) & s'en venoient trouuer maintenant le Duc de Mayene, afin de conclurre, s'ils pouuoient, la Negociation commencée. Ils furent introduits par luy-meſme dans le Conſeil; & alors ils ſe mirent à remonſtrer; Que les Pariſiens s'en alloient eſtre perdus, n'y ayant plus moyen qu'ils tinſſent dauantage que quatre iours; & partant, qu'en cas que dans ce temps-là ils ne les peuſſent ſecourir, ils eſtoient priez inſtamment de trouuer quelque expedient pour la Paix, afin de les tirer de miſere, & d'vn peril inévitable. Le Duc de Parme leur répondit en termes graues & ſerieux; *Qu'il eſtoit là venu de la part du Roy Catholique, auec ordre de ſecourir la Ville, & de deſtourner le danger qui menaçoit la Religion; Mais qu'il n'auoit aucune commiſſion de traiter d'accommodement; Outre que ſa Conſcience ne luy permettoit pas d'auoir la moindre penſée de parler d'accord, auec vn Prince Heretique, & qui eſtoit Ennemy de la ſainte Egliſe. Qu'au reſte, puis que les Pariſiens auoient iuſques alors ſouffert leur aduerſité ſi glorieuſement; & auec vn Exemple heroique d'vne valeur Chreſtienne, qu'il leur conſeilloit de prendre encore patience pour quelques iours; Et qu'il eſperoit de leur donner ſans peine le ſoulagement qu'ils attendoient, aſſiſté de la Grace diuine, & des forces de ſon Armée; Qu'ils pouuoient donc ſur cette aſſeurance s'en retourner*

Negociation de l'Archeueſque de Lyon, & du Preſident Vetus:

Leur remonſtrãce au Duc de Parme,

& ſa réponſe.

à la Ville, afin d'y exhorter les Bourgeois à prendre courage, pour le peu de temps qu'ils auoient à souffrir. 1590.

Apres cette reſponſe, les Deputez furent retrouuer le Roy, auquel ils auoient laiſſé le Cardinal de Gondy, & luy dirent; Que dans l'Armée d'où ils venoient, les intentions n'étoient nullement portées à la Paix; & que le Duc de Parme en les congediant, les auoit aſſeurez d'vn prompt, & infaillible ſecours. Ils ſe retirerent là deſſus, auecque la permiſſion du Roy, & deſlors ceux de l'vn, & de l'autre Party ne penſerent plus qu'à la Guerre. Le Roy cependant ſe trouuoit en grande peine, voyant ſon Armée de beaucoup diminuée, à cauſe des maladies dont pluſieurs eſtoient morts, & entr'autres l'Abbé d'Elbene, homme qui valoit beaucoup, & fort verſé dans les affaires d'Eſtat. De maniere que pour les diuerſes choſes qu'il ſe mettoit dans l'eſprit; il ne ſçauoit quel conſeil prendre. Il luy faſchoit fort de ne iouyr point du fruict de ſes trauaux, & de ſe reſoudre à leuer le ſiege de Paris, apres l'y auoir mis auecque tant de perils, & reduit les Aſſiegez à n'en pouuoir plus, ce qui luy faiſoit iuger à propos, de laiſſer vne partie de ſon Armée à la garde des paſſages, & de s'ẽ aller auec l'autre à la rencontre du ſecours qui venoit de Flandres. Mais il ſe repreſentoit d'ailleurs, qu'il auoit affaire à vn puiſſant Ennemy, qui eſtoit le Duc de Parme, auquel il ne pouuoit reſiſter à moins que de luy oppoſer toutes les forces de ſon Armée; à raiſon dequoy, il n'oſoit pas entreprendre de l'aller chercher, auec vne partie de ſes trouppes, ne la croyant pas capable de luy faire teſte. Pour ſe tirer

Paroles des Deputez au Roy.

Mort de l'Abbé d'Elbene.

Deſplaiſir du Roy.

Son irreſolution.

vne plaine marescageuse, à cause des eaux d'vn petit ruisseau qui s'y dégorgẽt de toutes parts, a d'vn & d'autre costé vne Campagne fort large, & deux collines de front, aux auenuës desquelles est le grand chemin, par où de Meaux, l'on s'en va droit à Paris. Ce fut là que l'Armée Royale, qui estoit de sept mille Cheuaux, & d'enuiron vingt mille Fantassins, fut rangée de telle sorte, que les Cheuaux-legers couuerts de l'Infanterie de l'Auant-garde, tenoient le bas des Collines, & les auenuës du chemin; le Corps de Bataille logeoit dans le Bourg, & la Caualerie de l'Atriere-garde, * à l'entrée de la plaine, qui mene à Paris, ou aux enuirons. Les Suisses, & quatre Regimens François, auec le Seigneur de Chastillon, estoient logez à la main droite du Bourg, & les Allemands à la gauche, où estoit le Seigneur de Lauardin, auecque cinq Regimens d'Harquebusiers; & aux deux costez on auoit flancqué l'Artillerie. L'Armée du Roy se fut à peine logée, qu'elle vid paroistre sur le haut des collines, les Cheuaux-legers Italiens & Bourguignons, qui combattoient pour la Ligue. D'abord, ils se mirent à escarmoucher de front, du costé des logemens; tandis que les Ducs de Parme, & de Mayene, suiuis de peu de gens, couroient à cheual de tous costez, pour reconnoistre distinctement les forces, & la disposition du Camp Royal. En ayant trouué l'ordre fort beau, ils se retirerent en leur quartier, qui estoit au penchant de la colline. Ils y firent, pour se fortifier, vne large, & haute tranchée, auecque des forts, & des demy-lunes à l'entour; où ils mirent du Canon, asseurant leur Camp, contre les plus furieuses attaques qu'on

1590.

Campement de l'Armée Royale.

* *qui couuroit l'Armée par derriere.*

qui découure l'Ennemy.

Escarmouches legeres.

Fortificatiõs du Duc de Parme.

1590. euſt pû faire à l'encontre. Les deux Armées furent ainſi quatre iours entiers, ſans branſler de part ny d'autre. Car le Duc de Parme ſçachant que les Pariſiens ſortis de la Ville, pour s'en aller à la picorée, s'eſtoient fournis pour vn peu de temps de ce qu'ils auoient trouué de viures aux lieux d'alentour, & qui leur eſtoit reſté à l'abandon par le decampement des Ennemis, ne ſe haſtoit pas beaucoup, pour ne point precipiter ſes deſſeins; Outre que le Roy, bien qu'ardamment deſireux de donner bataille, & plein d'eſperance de la gagner, ne vouloit point eſtre ſi temeraire, que d'aller aſſaillir dans leurs propres retranchemens, des Ennemis, qui eſtoient plus forts, & en plus grand nombre que ſes gens. Ce qui n'empéchoit pas neantmoins, qu'entre les Soldats de tant de Nations differentes, dont les deux Armées eſtoient compoſées, ne ſe fiſſent pluſieurs eſcarmouches, & qu'ils n'eſprouuaſſent leur valeur enſemble auec toute ſorte d'Armes. Car on y voyoit ſouuent la Caualerie ſe meſler parmy les gens de pied; & les Cuiraſſiers s'affronter tantoſt auec les Cheuaux-legers & les Carabins, tantoſt auec les Lances, dont le nombre eſtoit grand; dans les troupes de la Ligue. Durant ces choſes, le Roy qui s'ennuyoit de cette longueur, outre qu'il apprehendoit qu'à raiſon de la fatigue ſoufferte, & à faute d'argent, ſon Armée ne ſe débandaſt, ou du moins qu'elle ne ſe diminuaſt de beaucoup, pour les dangereuſes maladies qui la trauailloient, voulut ſonder l'intention & le courage des Ennemis. Il enuoya pour cét effet vne Trompette au Duc de Mayene, auec ordre exprés de luy dire; *Que le*

Les deux Armées ſont en preſence.

Eſcarmouches diuerſes.

temps estoit venu de vuider leur differend, & de terminer par vne seule Iournée, les longues miseres, & les ennuyeuses calamitez de la Guerre; Qu'il sortist donc de ses tentes, où il se tenoit caché en Renard plustost qu'en Lion, & qu'il mist ses gens en Campagne, afin qu'en y exerçant la valeur, & le courage des hommes, on pust voir promptement à qui demeureroit la Victoire. Mais le Duc de Mayene r'enuoya le Trompette au Duc de Parme, comme au Chef principal, qui luy respondit en sous-riant; *Qu'il sçauoit fort bien ce qu'il auoit à faire, pour l'execution de ses desseins; Qu'il n'estoit pas venu de si loin, pour prendre conseil de son Ennemy; Qu'asseurement il connoissoit que son procedé ne plaisoit point au Roy; Mais que s'il estoit aussi bon Capitaine, comme la Renommée le publioit, qu'il fist donc en sorte de le reduire malgré luy à donner bataille; car pour son particulier, il n'estoit pas homme, qui de son mouuement propre, vouluſt exposer au hasard, & à la mercy de la Fortune, vne chose qu'il tenoit desia toute asseurée entre ses mains.*

1590.

Le Roy enuoye vn Trõpette au Duc de Mayene.

Response du Duc de Parme.

Cependant, les affaires pressoient du costé de Paris; Car les viures que les habitans auoient enleuez estant desia faillis, la Ville se trouuoit reduite aux mesmes extrémitez d'auparauant; de sorte qu'il en faloit necessairement ouurir les passages, pour y faire entrer des prouisions de bouche. A raison dequoy le Duc de Parme ayant esprouué tous ces iours-là les Armes du Roy; reconnu le pays auec soin, & pensé meurement à ce qu'il auoit à faire, dit tout haut; Qu'il vouloit combattre à la Campagne; puis comme

Paris plus affligé que iamais.

Ordres du Duc de Parme.

1590. il euſt rangé ſon Armée en ordonnance de Bataille, le cinquiéme de Septembre, dés le poinct du iour, il prit ſa marche du coſté des Ennemis. Il mit à l'Auant-garde deux gros Eſcadrons de Lances, & toute la Caualerie legere de l'Armée, dont il bailla la conduitte au Marquis de Ranty. L'ordre qu'il luy donna fut, qu'apres qu'il ſeroit hors du Bocage, par où il faloit paſſer en montant la colline, & qu'il auroit gagné le ſommet du coſté de la plaine, il y mit au large les Lances du Prince de Chimay, & de George Baſta; Qu'en ſuitte de cela rangeant la Caualerie legere, il en fit deux grandes Aiſles, pour en couurir la colline, & les expoſer en veuë le plus qu'il pourroit; qu'alors il commençaſt à deſcendre, mais lentement, pour aller chercher les Ennemis à la Campagne, & qu'il fiſt alte ſouuent, afin d'attendre ſes ordres. Par meſme moyen il donna au Duc de Mayene la charge de la Bataille, où il mit toutes les forces de l'Infanterie Eſpagnole, & Italienne, auecque vingt pieces d'Artillerie; & voulut que le ſieur de la Mothe commandaſt l'Arriere-garde, où eſtoient les Lances Bourguignonnes, & les gens de pied Vvalons. Aux coſtez de la Bataille, mais ſeparément, à droit, & à gauche, il plaça le Seigneur de la Chaſtre, & le Colonel S. Paul, auec la Caualerie, & les gens de pied François. Luy cependant ſe reſerua la liberté de pouuoir courir de part & d'autre, ſans embarras; ſuiuy d'Alexandre Sforce, de Nicolas Ceſis, & d'Appio Conty, qui n'auoient en tout que cent Cheuaux. Comme on vid marcher ainſi du coſté des Ennemis, l'Armée de la Ligue, ſi reſolu-

& marche de ſon Armée.

Le Roy range ſes gens en bataille.

ment, & par le grand chemin, ce fut l'opinion vniuerſelle que la bataille ſe donneroit aſſeurément ce iour-là. Ce qui fit que le Roy plein de courage, & à qui les yeux eſtinceloient de ioye, ſe mit à rangér ſes gens en ordonnance le plus ſoigneuſement, & le plus viſte qu'il pût, ſans en changer neantmoins, ny les poſtes, ny les logemens, teſmoignant vn extreſme deſir que les Ennemis deſcendiſſent à la campagne, & luy donnaſſent moyen de les combattre ſans aduantage. Auſſi auoit-il deſia rangé tous ſes Eſcadrons, outre que l'Artillerie ſe tenoit preſte à tirer; & deſia meſme le Marquis de Ranty eſlargiſſant le plus qu'il pouuoit l'ordonnance de ſes Lances, à meſure qu'elles quittoient le ſommet de la colline, deſcendoit à pas lents vers la plaine, quand le Duc de Parme, voyant tous le pays couuert de l'Auant-garde, & que l'Armée du Roy preſte à combattre, n'attendoit plus qu'apres luy, donna des eſperons à ſon Cheual, & ſe mit à la teſte de la Bataille. Ce qu'il n'eut pas pluſtoſt fait, qu'ayant arreſté le Duc de Mayene, qui s'en alloit droit aux Ennemis, il les fit tourner inopinement du coſté de Lagny, qui eſt à main gauche; Par où l'ordre de ſon Armée ſe trouua changé de telle ſorte, que la Bataille en deuint l'Auant-garde, & l'Arriere-garde la Bataille. Son deſſein eſtoit de s'emparer d'abord des Faux-bourgs de cette Place-là, qui eſt ſur la riuiere de Marne. De la façon qu'elle eſt ſcituée, il ſe rencontre que les Faux-bourgs, où il n'y a pas beaucoup de maiſõs, ſont à la main droite, où eſtoient alors les deux Armées, & la Ville eſt du coſté gauche; Il y a d'vn bord à l'autre vn Pont aſſez large; & cõme ce paſſage eſt des

1590.

Stratagéme du Duc de Parme.

Il tourne du coſté de Lagny.

& pretẽd s'en faire maiſtre.

1590. principaux, par où l'on mene ordinairement des viures à Paris, il importoit auſſi grandement à ceux de la Ligue, d'en ouurir les aduenuës, qu'on leur auoit fermées. Le ſieur de la Fin, qui commandoit dans la Place, où il eſtoit auec quinze Compagnies d'Infanterie Françoiſe, voyant contre ſon attente, que toute l'Armée des Ligueurs s'en venoit fondre ſur luy, & ne croyãt pas qu'il pût garder les Faux-bourgs, pour eſtre ſcituez de là l'eau, & du méme coſté par où les Ennemis s'acheminoient; fit rompre le Pont, pour empeſcher qu'ils ne pûſſent ſi ayſément gagner l'autre bord; & ſe tint preſt auecque ſes gens, pour deffendre l'enclos de la Ville, qu'on ne pouuoit aſſaillir ſans paſſer l'eau. Il ne fut pas difficile au Duc de Parme de ſe faire Maiſtre des Faux-bourgs, où il logea d'abord l'Infanterie Françoiſe; & s'eſloignant d'elle d'vn quart de lieuë, alla camper à Pompone, auec le reſte de ſon Armée, employant toute ſorte de ſoins à fortifier ſon Camp de tranchées, de foſſez, de redoutes, & de demy lunes, pour embarraſſer, & fermer les aduenuës de tous les lieux d'alentour. Le Marquis de Ranty, auec l'Auantgarde, apres auoir durant pluſieurs heures tenu l'Armée Royale en attente, & en eſpoir de combattre, prit luy-meſme encore la route de Lagny, comme il vid que le iour s'en alloit à ſon declin. Cependant toutes ces choſes mettoient le Roy fort en peine, pour ne ſçauoir pas quel pouuoit eſtre le deſſein des Ennemis. Il conſideroit, que s'ils buttoient à prendre Lagny, il leur faudroit neceſſairement paſſer la Riuiere; ce qu'il ne penſoit pas leur poüuoir iamais reüſſir, ſans ſe mettre en vn danger ap-

La Fin ſe prepare à deffendre la Place,

& fait rompre le Pont.

Le Duc de Parme gagne les Faux-bourgs.

Deſſein des Ennemis, incõnu au Roy:

parent de perdre, sinon autre chose, du moins leur Arriere-garde. D'ailleurs, il ne pouuoit se resoudre à croire, que le Duc de Mayene osast deuant luy attaquer aucune Place, ny moins encore qu'il vouluſt prendre la route de Paris, laiſſer Lagny derriere, par où il s'enfermeroit luy-meſme, & aſſiegeroit ſon propre Camp, en luy coupant chemin aux viures. Cela fut cauſe que dans cette incertitude de penſées, ne ſçachant quel conſeil prendre, il ſe reſolut enfin d'enuoyer apres le Marquis de Ranty, le Baron de Biron, le grand Prieur, & le Seigneur de la Nouë, auec ordre expres de le pourſuiure, & de s'eſcarmoucher auec luy le plus chaudement qu'ils pourroient, afin de tirer de là quelque coniecture de ce que les Ennemis pretendoient faire : Mais les Carabins, qui s'eſtoient mis en embuſcade dans les bois, leur firent teſte d'vn grand courage ; & tout à meſme temps George Baſte s'eſtant aduancé pour les ſouſtenir auec quatre cent Lances, l'on en vint à vne furieuſe eſcarmouche, qui dura iuſques au ſoir, ſans que le ſuccez en fut autre, ſinon que les deux partys, pour preuenir la nuict, ſe retirerent en leurs logemens. Pendant que cela ſe paſſoit, le Duc de Parme ne perdoit pas vn moment de temps, & fortifioit le mieux qu'il pouuoit tous les poſtes qui eſtoient entre les deux Armées, pour auoir dequoy ſe deffendre, ſi on le chargeoit en queuë. Cette meſme nuict encore, il fit pointer le Canon contre la Ville de Lagny, bien que la Riuiere fuſt entre deux ; & le lendemain à la pointe du iour, il fit battre les murailles auec douze pieces de Canon. La Fin ſe mocqua d'abord de toutes les batteries du

1590.

Il enuoye le Marquis de Ranty.

Rude eſcarmouche.

Le Duc de Parme fait dreſſer ſes batteries contre Lagny ;

1590. Duc, ſçachant que la Riuiere eſtoit au milieu, & qu'elle empeſcheroit, apres que la bréche ſeroit faite, qu'on ne pût aucunement venir à l'aſſaut. Mais il ſe trouua bien loin de ſon compte, quand il apperceut, que par le moyen d'vn Pont ietté ſur des Barques, le Duc auoit fait paſſer les trouppes Italiennes & Vvallonnes, que le Capizucchi, & la Berlotte menoient; comme encore les huit cent Cheuaux de George Baſte, pour ſe tenir preſts, quand il ſeroit temps d'aſſaillir la muraille, qui pour eſtre foible, & ſans terre-plein, ne pouuoit empeſcher que le Canon n'y fiſt bien-toſt bréche, & que les Soldats ne donnaſſent de ce coſté-là. Durant ces choſes, le Roy ſe doutant bien de ce que les Ennemis pourroient faire, ne manqua point d'y mettre ordre, quoy qu'vn peu trop tard, pource qu'ils s'eſtoient déja fortifiez dans leur Camp, où le Duc de Parme auoit mis de toutes parts de bons corps de garde pour le deffendre. Il enuoya neantmoins au ſecours de la Place aſſiegée diuerſes troupes de pluſieurs endroits, leſquelles y entrerent toutes ſans reſiſtance; le Duc ne ſe ſouciant pas beaucoup de tels ſecours, ſi le gros de l'Armée ne s'ébranloit. Mais apres tout, quelque reſolution que le Roy pût prendre, il ne voyoit que dangers & qu'obſtacles de toutes parts. Il conſideroit, que s'il ne bougeoit, Lagny s'en alloit aſſurément eſtre perdu, & le paſſage ouuert aux viures de ce coſté-là, pour le ſoulagement des Pariſiens. Comme au contraire, il apprehendoit que s'il paſſoit la Riuiere pour ſecourir la place, le Duc ne leuaſt le Siege, & n'allaſt gagner le meſme poſte que le Roy auroit quitté, d'où il luy ſeroit facile

& paſſer la riuiere à ſes gés.

Le Roy enuoye ſecourir la Place,

& conſidere diuerſes choſes, qui le mettent en peine.

de faire entrer des prouisions à Paris, estant maistre du grand chemin qui mene droit à la Ville. Toutes ces choses ensemble le mettoient en grande peine, & le faisoient tenir ferme dans son poste, où cependant il se conseilloit touchant la resolution qu'il luy falloit prendre. Le Mareschal de Biron estoit d'auis, que tenant la mesme route que le Marquis de Ranty auoit prise en sa retraitte, & forçant les deux corps de garde qu'on auoit mis de ce costé-là, l'on attaquast le Camp du Duc à main gauche, tirant vers la Ville de Meaux, à cause que cét endroit estoit le moins fortifié de tous. La Nouë au contraire iugeoit à propos de passer la Riuiere, d'aller camper derriere Lagny, & d'y enuoyer à tout moment de nouueaux renforts, sur l'esperance qu'il auoit que la Garnison ainsi rafraischie & secouruë, se pourroit deffendre de la violence des Ennemis. Mais le Roy répondoit à cela, que soit qu'on fist l'vn ou l'autre, on n'osteroit pas au Duc la liberté des conuoys à Paris, pource qu'on ne pouuoit aller du costé de Meaux, sans luy laisser ouuert le chemin de Chelles, ny passer la Riuiere non plus, sans luy rendre libre aussi l'entrée de ce mesme chemin. 1590.

Auis du mareschal de Biron,

cõtredit par la Nouë.

Cependant le Duc de Parme resolu de ne perdre pas vn seul moment de temps, & bien assuré que son dessein auoit de bons fondemẽs, fit donner vn furieux assaut aux murailles de Lagny, quoy que la bréche ne fût pas beaucoup raisonnable. Il s'y commença de part & d'autre vn rude combat, durant lequel le Roy picqué d'vn iuste dépit de voir perdre ainsi toutes ses peines passées, ne pût s'empescher de prendre sa marche de ce costé là, suiuy de tou-

Furieux assaut donné à Lagny,

où le Roy s'achemine.

1590. te l'Armée, mise en ordonnance de bataille, sans que toutesfois il eust vn dessein formé sur ce qu'il auoit à faire. Le Duc de Parme de mesme, mais sans sortir de ses retranchemens, rangea ses troupes en ordre dedans l'enclos de son Camp, & les opposa de front à celles de l'Ennemy : ce qu'il fit pourtant, sans interrompre l'assaut de Lagny, qu'il voulut estre continué par ceux qu'il y auoit enuoyez. Les Assiegez l'auoient d'abord heureusement repoussé : mais enfin le desordre qui se mit parmy eux, donna la victoire aux Ennemis : Car voulant changer, & rafraischir ceux qui l'auoient soustenu, au lieu de le faire file à file, comme l'enseigne la bonne regle de la deffense, ils en enuoyerent d'autres pesle-mesle, pour les releuer, soit qu'ils le fissent, ou par precipitation, ou à faute d'experience : D'où s'ensuiuit cependant vne estrange confusion, pendant laquelle les Assaillans, sans perdre temps, renouuellerent l'assaut auecque tant de furie, qu'apres auoir entierement mis en déroute ceux qui s'y estoient déja precipitez eux-mesmes, pensans deffendre la Place, ils prirent le Chasteau, & firent prisonnier la Fin. Ce qui fascha d'autant plus le Roy, que n'y pouuant mettre remede, il fut contraint d'estre spectateur de la défaite de ses gens. Car les Italiens & les Vvallons, qui auoient esté à l'assaut à l'enuy, & auec vne ardente émulation, les tenant maintenant inuestis, ne vouloient point ouyr parler de donner quartier, & faisoient par tout main basse. Ainsi n'y ayant plus moyen de deffendre ny de recouurer Lagny, il falut que Roy, auec vn déplaisir extrême, & sans auoir rien auancé, s'en retournast ce mes-

Le Duc se tient ferme dans ses retranchemés.

Desordre des Assiegez, cause de la perte de Lagny.

La Fin est fait prisonnier.

me

me soir en son premier logement. Apres que Lagny fut pris, & l'entrée de la Riuiere ouuerte, les viures qu'on tenoit prests de là l'eau, en grande abondance, furent menez à Paris, & les Bourgeois tous rauis de joye, ouurirent les portes à leurs Liberateurs; au lieu que six iours auparauant, ils auoient creu qu'ils seroient contraints de les ouurir à leurs Ennemis, auec vne extréme desolation, & vne entiere ruine. Le Roy voyant la place perduë deuant ses yeux propres, & par cette perte la faim des Parisiens soulagée, prit resolution de se retirer d'aupres de l'Ennemy, pour estre bien asseuré que le Duc de Parme ayant mené son dessein à bout, ne voudroit point hazarder la Bataille, & que c'estoit folie de croire qu'il fust possible de le forcer dans ses logemens, où il estoit retranché auec auantage, & pourueu abondamment de toute sorte de prouisions necessaires. Au contraire, il voyoit que son Armée, affoiblie par les continuelles fatigues de l'Esté passé, & pleine de grandes maladies, qui s'augmentoient de iour en iour, commençoit encore à manquer de viures, tout le pays qu'elle auoit derriere estant miserablement détruit. Il faloit adioûter à ces choses l'impatience de la Noblesse, le manquement d'argent, & le naturel des François, qui se voyant hors d'esperance de prendre Paris, & de cõbattre l'Ennemy, ne pouuoient plus souffrir les incõmoditez, ny la fatigue des Armes: A raison dequoy ils le prierent de faire volontairement, ce à quoy les Ennemis, à ce qu'ils disoient, le reduiroient par la force, non pas dans quelques iours, mais dans quelques heures. Le lendemain donc, qui fut le septiéme

1590.

Viures menez à Paris.

Le Roy fait dessein de se retirer.

Causes de sa retraitte.

1590. de Septembre, ayant mis l'Armée en ordonnance de Bataille, il ſe tint en preſence vn peu de temps, comme s'il euſt deffié le Duc de Parme au combat. Mais quand il vid que pas vn des Soldats de la Ligue ne paroiſſoit; qu'ils ne daignoiẽt meſme eſcarmoucher, & qu'ainſi la campagne eſtoit libre, il prit ſa marche vers les murailles de Saint Denys. Alors trauaillé d'vn ſecret mécontentement que luy apportoit le mauuais ſuccez de ſes affaires, & deſirant faire quelque choſe qui remit ſes Armes en vigueur, & en eſtime, il luy prit vne ſoudaine enuie de s'en aller cette meſme nuict preſenter l'Eſcalade à Paris, afin d'eſſayer d'emporter tout à coup par la force, ce qu'il n'auoit pû gagner, ny par vn Siege ſi long, ny par vne neceſſité ſi preſſante. En effet, cette penſée qu'il auoit euë n'eſtoit pas mal fondée. Car la pluſpart des Bourgeois voyant le Siege leué, & ne ſçachant pas quel en ſeroit le ſuccez, auoient trouué à propos de ſe refugier à la cãpagne; & ceux qui eſtoient demeurez dans la Ville, rendus plus foibles qu'auparauant, par l'exceſſif vſage des viandes, qu'vne faim inſatiable leur faiſoit engloutir pluſtoſt que manger, ſe trouuoient ſi mal, & ſi attenuez de langueur, qu'ils en gardoient le lict, & n'eſtoient capables d'aucune fatigue. Il ſe rencontroit d'ailleurs, que la pluſpart des Soldats eſtoient ſortis de la Ville, pour s'en aller eſcorter les viures, qui venoient de Chartres, ou des autres lieux; & empeſcher qu'ils ne tombaſſent entre les mains des gens de guerre, que le Roy auoit mis en garniſon dans les principales places d'alentour. D'vn autre coſté, il y auoit apparence (& cela ſembloit important par deſſus toute

Il met ſõ Armée en ordõnance,

s'achemine à S. Denys.

& ſe reſout d'aller preſenter l'eſcalade à Paris;

Cauſes principales de ſõ entrepriſe,

& ce qu'il fit pour l'executer.

autre chose) que les Parisiens déja las & fatiguez, sçachant l'Armée de leurs Alliez si proche d'eux, & de celle du Roy, en estoient rendus plus nonchalans à faire les rondes, & les sentinelles, qui se faisoient ordinairement pour la deffense d'vne si grande Ville. Le Roy se resout donc d'executer son dessein, & voulut pour cét effet, que toutes ses troupes s'assemblassent, comme en vne Place d'Armes, dans la plaine de Bondy, qui n'est pas loin de Paris. Ce qu'il n'eust pas plustost fait, & mis ordre que les échelles fussent prestes, qu'à deux heures de nuict il tira droit à la Ville, auec toute son Armée. Le Mareschal d'Aumont, ayant ce qu'il luy faloit d'eschelles, conduisoit vn Escadron volant, le Baron de Biron en menoit vn autre, & le troisiéme, auecque mesme ordre, estoit commandé par le Seigneur de Lauardin. Le Roy marchoit apres, auec tous les Princes & les Capitaines, qui estoient suiuis de la Caualerie rangée en Bataille. Apres qu'ils eurent passé la Seine, & tourné de ce costé de la Ville, qui leur sembla le plus mal gardé, pour y auoir le moins de danger, les échelles furent presentées aux portes, & aux murailles de saint Germain par le Maréchal d'Aumont; à celle de saint Michel par le Baron de Biron; & à celles de S. Iacques & de saint Marceau par Lauardin; mais ils y trouuerent de bonnes Gardes par tout, & que les Bourgeois n'estoient pas si endormis, qu'ils ne fussent prests à se deffendre. Le Duc de Nemours, qui faisoit battre la Campagne auecque grand soin, ayant eu le vent que les Ennemis deuoient s'assembler à la plaine de Bōdy, & de là prendre la route de Paris, auoit mis des

1590.

Marche de l'Armée:

Eschelles plantées

Ordres donnez dans Paris par le Duc de Nemours.

1590. ſentinelles de toutes parts, & fait vne exacte reueuë des gens de guerre : Tellement que ceux qui dans le deſſein de ſurprendre la Ville ſe penſoient preualoir de la nonchalance des habitans, voyant que ce fondement leur manquoit, & qu'ils ſe tenoient ſi bien ſur leurs gardes, ſe retirerent auec leurs échelles, ſans s'obſtiner dauantage, & s'en retournerẽt droit au lieu où le Roy les attendoit auec la Caualerie. Luy cependant rebrouſſa lentement du meſme coſté d'où il eſtoit venu, bien que neãtmoins il ne puſt oſter de ſon eſprit l'ardent deſir qu'il auoit de ne ſe point retirer, ſans quelque fruit de ſon entrepriſe. S'eſtant donc perſuadé que les Bourgeois ayant r'appellé leurs gens, apres auoir veillé toute la nuict, ſeroient poſſible aſſez nonchalãs pour s'endormir au matin ; il fit faire alte à la Caualerie, & r'amena les trois Eſcadrons volans droit au foſſé de la Porte, & de la Courtine de S. Marceau, auecque reſolution d'en venir à vn dernier effort. En effet, il trouua que ſa penſée ne l'auoit point trompé, & que ceux de la Ville laſſez d'auoir trop veillé, s'eſtoient allé repoſer. Les échelles furent donc plantées ſans aucun obſtacle, & auec tant de ſilence, que perſonne ne s'en apperceut. Mais enfin vn Ieſuite, qui hors d'vn Corps de garde qu'auoient là ces Peres, faiſoit la ſentinelle, & Nicolas Niuelle, Marchand Libraire, qui eſtoit ſur le haut de la porte, bien qu'vn peu plus éloigné, ayant ouy du bruit, crierent aux Armes, & courant à meſme temps de cé coſté-là auecque leurs halebardes, abattirent vne des échelles, qui pour eſtre trop longue s'auançoit par deſſus la muraille, puis en repouſſerent vne autre, auec tant de-

Retraitte des Aſſaillans:

Le Roy renuoye ſes gens à l'eſcalade.

Les Aſſiegez découurent l'étrepriſe,

abattent les échelles,

& tuent deux des Ennemis.

reſiſtance, qu'ils mirent à mort le Lieutenant de Parabere, & le ſieur de Cremonville; ſur le point qu'ils s'en alloient gagner le terre-plein, & tinrent bon, iuſques à ce qu'il vint du ſecours. Comme en effet, les Gardes endormies ne manquerent pas de s'éueiller auſſi toſt, au bruit de l'alarme, & au cry des ſentinelles, ny d'accourir de toutes parts auec vn grand nombre de Bourgeois, auant leſquels eſtoit arriué le Duc de Nemours, qui durant cette nuit-là n'auoit ceſſé de faire la ronde ſur les murailles, auec vne vigilance incroyable: Ce qui fut cauſe que le Roy voyant que ce ſecond effort ne luy auoit non plus ſeruy que le premier, reprit la route de ſaint Denys, enuiron le point du iour. Pluſieurs ſe firent accroire qu'en cette occaſion il auoit failly contres les maximes de la guerre, mettant en auant; Que ſi laiſſant en garde les principaux poſtes des enuirons de Paris, il euſt paſſé outre, auec la meilleure partie de ſon Armée, & ſe fut auancé iuſques à Claye, lieu beaucoup plus marécageux, & plus embarraſſé que Chelles; par le moyen du ſoin qu'il euſt pris de fortifier, & de garder ce poſte, il auroit poſſible ſi bien arreſté l'Armée du Duc de Parme, qui ne pouuoit paſſer que par ce lieu-là, que dans les extrémitez où eſtoit Paris, il l'euſt contraint de ſe rendre. Surquoy ils alleguoient pour raiſon; Que le Duc de Parme n'euſt iamais pû ny forcer vn paſſage que tant de gens gardoient, & qui eſtoit ſi bien fortifié, ny moins encore aller à Lagny, ſi le Roy ſe fut logé ſur ce chemin là. Quelques autres diſoient; Que le Roy reſolu de combattre, & party de Paris auec ce deſſein, deuoit atta-

1590.

Le Roy s'en retourne a S. Denys.

" Quelques vns le blaſment d'auoir leué le ſiege de Paris.

" Leurs raiſõs.

1590. quer d'abord le Duc de Parme, auant que de luy donner loiſir de ſe retrancher ; & qu'encore que depuis le ſoir iuſques au matin il n'y euſt pas beaucoup de temps, que neantmoins il s'eſtoit veu par épreuue, qu'à force de trauailler auec ordre, & diligence, les Soldats du Duc accouſtumez à la fatigue, auoient en moins de vingt & quatre heures entierement acheué leurs fortifications, les Capitaines, & les Gentils-hommes n'eſtans pas moins ſoigneux que les plus ſimples Soldats, de s'employer à ce penible trauail ; A quoy leur ſeruoit d'exemple le Duc meſme, qui s'y trouuant en perſonne, en faiſoit ietter le plan aux Ingenieurs, & le partageoit apres aux vns & aux autres. Il y en euſt auſſi qui blaſmerent d'impatience l'Armée Royale, diſant que tant de Caualiers principaux, & tant de Seigneurs, & de Gentils-hommes dont elle eſtoit compoſée, auoient veu la merueilleuſe conſtance, auec laquelle les plus chetifs Artiſans, & les moindres femmes r'enfermées dans Paris, auoient ſouffert vtilement durant pluſieurs mois vne Famine deſeſperée, ſans ſe laſſer iuſques à la fin ; & qu'eux neantmoins, par vne ſimple apprehenſion de manquer de viures, s'eſtoient ſi fort rebutez de peur de ſouffrir, qu'apres s'eſtre tenus vn peu de temps ſous les Armes, ſans daigner combattre qu'en apparence, ils auoient laiſſé libre à l'Ennemy la Campagne, & l'honneur de la Victoire. A cauſe dequoy, autant qu'on admiroit la bonne conduite, & la diſcipline du Duc de Parme, autant blaſmoit-on l'humeur, & l'impatience des François, pour s'eſtre perſuadez ſans raiſon ; Qu'vn Capitaine de ſi haute eſtime, dûſt remettre te-

merairement au hazard, & à la mercy de la Fortune, ce qui ne se pouuoit emporter autrement que par vne meure deliberation; Et pour auoir sur cette creance negligé des choses, dont la perseuerance, & la commodité du lieu les pouuoient faire venir à bout. Il s'en trouuoit d'autres neantmoins, qui pour excuser le Roy, se fondoient sur des considerations, qui possible n'estoient pas moindres que les precedentes. Ils disoient; Que de laisser autour de Paris des gens de guerre, s'ils n'estoient bien forts, c'eust esté les exposer à vn danger apparent d'estre taillez en pieces par les Bourgeois, qui n'auroient pas manqué de sortir en foule de la Ville, ny d'aller fondre sur eux en hommes desesperez; & que d'ailleurs d'attaquer d'abord, sans y bien penser auparauant, l'Armée du Duc de Parme, qui surpassoit de beaucoup en nombre celle du Roy, c'eust esté pareillement vne entrepriſe trop temeraire, & trop ruineuse; Qu'encore que le Duc ne fust pas alors fortifié tout à fait, il estoit logé neantmoins, & auoit de front, non pas des gens ramassez, tumultuaires, & sans experience, à qui le desordre ou l'impetuosité des Ennemis pust donner l'allarme, & luy faire lascher le pied; mais vne Armée de vieux Soldats, conduitte par diuers Capitaines, qui pour n'estre pas moins experimentez que courageux, auroient bien sçeu se preualoir, & de leur propre auantage, & de la temerité des Ennemis. Voilà comme ils excusoient le Roy, d'auoir si soudainement leué le siege; attribuant cette promptitude, non pas à l'impatience de l'humeur Françoise, mais plustost à vne prudente resolution, fondée sur cette maxime; *Qu'il ne*

1590.

Réponse en faueur du Roy aux obiections precedentes.

1590. *faut iamais se hazarder iusques-là, que d'engager vne Armée à des extremitez inéuitables, si l'on n'est bien asseuré que le profit qui s'en ensuiura, vaudra bien le danger encouru, & la peine que l'on aura prise.* A quoy ils ajoustoient encore, que le Duc de Parme, de la façon qu'il estoit retranché, & qu'il auoit par derriere le passage de la Riuiere ouuert, ne pouuoit incommoder aucunement l'Armée du Roy, ny empescher qu'il n'entrast des viures dans Paris; D'où ils concluoient, qu'il auoit fait prudemment de tirer la Noblesse du manifeste danger des maladies qui pullulloient dans son Camp, & de preuenir la faim dont elle estoit menassée, pour s'en seruir à vn autre vsage, & la reseruer à vne meilleure occasion.

Le Roy se resout de separer son Armée;

Quoy qu'il en fut neantmoins, le Roy se trouuant à S. Denys, où les maladies s'augmentoient de iour en iour parmy ses gens; & voyant d'ailleurs, que ny le Public, ny les particuliers, ne le pouuoient assister d'argent pour la subsistance de son Armée, prit resolution de la separer; & apres auoir pourueu à la seureté des Prouinces, de retenir prés de luy vn Camp volant, par le moyen duquel il pust empescher que le Duc de Parme ne fist de trop grãds progrez. Il enuoya pour cet effet, le Prince de Conty en Touraine, le Duc de Montpensier en Normandie, le Duc de Longueville en Picardie, le Duc de Neuers en Champagne, & le Maréchal d'Aumont en Bourgogne. Par mesme moyen il laissa le sieur de la Nouë en Brie, & retint prés de luy le Maréchal, & le Baron de Biron. Puis ayant mis ordre que toutes les Villes qu'il tenoit prés de Paris fussent pourueuës de munitions, & bien fortifiées,

enuoye diuers Chefs dans les Prouinces,

fiées, il fit vn corps d'Armée plus considerable pour son adresse que pour son nombre, auec lequel il prit sa route le long de la riuiere d'Oyse, pays fertile, & où il y a quantité de riches Villes ; en intention d'y rafraischir ses gens, apres tant de fatigue qu'ils auoient euë. Mais comme il fut arriué à Clermont, Ville qui se faisant forte de sa Garnison, auoit eu la hardiesse de luy fermer les portes, il se mit à la battre auec tant de violence, que trois iours apres les murailles estant démolies, & la Ville prise & saccagée, l'on y fit main basse par tout ; tellement que le lendemain le Chasteau se rendit à discretion, sans faire la moindre resistance. De cette façon, ayant déja Senlis & Compiegne, il demeura maistre de tout le pays, & eut dequoy loger commodément son Armée. En ce mesme temps les sieurs de la Guische, & de Sipierre estant partis du Camp, pour s'en aller chez eux auec vn bon nombre de Caualerie, furent rencontrez par le Vicomte de Tauannes, & par le sieur de Falandre, qui estoient sortis de Dreux, pour escorter vn conuoy de viures que l'on menoit à Paris ; Ils se chocquerent d'abord rudement, sans se donner loisir de se reconnoistre ; mais enfin, apres deux heures de combat, ceux du Party du Roy demeurerent victorieux ; si bien que Tauannes & Falandre abandõnant le Conuoy, rebrousserent vers la Ville, où ils se sauuerent. Ce fut encore en ces mesmes iours que la Ville de Troyes se vid en grand danger d'estre surprise par le Seigneur de Tinteville, Lieutenant de Roy en Champagne. Car ayant pratiqué quelques-vns des principaux Bourgeois, l'affaire luy reussit si bien, qu'il auoit déja ga-

1590. se remet en campagne,

prend Clermõt,

& loge commodement son Armée.

Rencontre auantageuse aux sieurs de la Guische, & de Sipierre.

Entrepriſe sãs effet sur Troyes en Châpagne.

1590. gné iuſques au principal endroit de la Ville, quand Claude de Lorraine, Prince de Ioinville, encore fort ieune, & qui ne degeneroit en rien du grand courage du feu Duc de Guiſe ſon Pere, ſe trouuant alors dans la Ville, y r'allia iudicieuſement ſes gens, & pouſſa les Ennemis auecque tant de valeur, qu'il en fit demeurer ſur la place vne bonne partie, & l'autre eut bien de la peine à ſe ſauuer.

Le Duc de Parme prend S. Maur, & le Pont de Charenton.

Cependant le Duc de Parme, apres que l'Armée du Roy fut ſeparée, ayant pris ſaint Maur, & le Pont de Charenton, fit tout ce qu'il put pour faciliter l'entrée des viures à Paris; & preſſé par les inſtantes prieres, que le Duc de Mayene, & les Pariſiens ne ceſſoient de luy faire; le vingt & deuxiéme de Septembre il mit le ſiege deuant Corbeil, pour rendre encore libre de ce coſté-là le paſſage de la Riuiere de Seine. Il auoit eu peine neantmoins de ſe reſoudre à cette entrepriſe, conſiderant que Corbeil, bien que l'enclos en fut petit, ne laiſſoit pas toutesfois d'eſtre bien fortifié, & preſt à ſouſtenir le ſiege. Ce qui luy faiſoit apprehender, que n'ayant pas aſſez d'Artillerie pour battre la place, ny vne aſſez bonne prouiſion de poudre & de boulets, ce qui eſtoit le plus important, il ne fut contraint de ſe retirer honteuſement, ſans auoir fait autre choſe que diminuer ſa reputation, & ſes forces. Il craignoit d'ailleurs que ſes Soldats ne vinſſent enfin à relaſcher de la diſcipline de la guerre, qu'ils auoient iuſques alors ſi conſtamment gardée. Car les François de la Ligue n'eſtans pas ſoigneux des prouiſions comme luy, qui auoit accouſtumé d'en faire de grandes, pour en fourrir abondamment ſon Armée, eſtoient cauſe

Il met le ſiege deuant Corbeil.

Ses apprehenſions.

par leur nonchalance, qui faiſoit qu'on manquoit ſouuent de viures, qu'il ſe voyoit contraint à toute heure de permettre à ſes gens d'aller à la picorée, & de faire bien auant des courſes, & des rauages de toutes parts; Choſe qui l'affligeoit d'autãt plus qu'il hayſſoit naturellement les pilleries, & les degaſts dans le Pays de ſes Alliez, & ne pouuoit endurer que ſes gens s'emportaſſent licentieuſement à ces violences. De ſorte que maintenant il ſe trouuoit encore plus en peine à raiſon de ce ſiege, voyant bien que s'il duroit pluſieurs iours, il ne ſe pouuoit faire que les deſordres, les incommoditez, & les fautes de la guerre, n'en fuſſent de beaucoup augmentées. En effet, l'euenement luy fit connoiſtre qu'il ne s'eſtoit nullement trompé en la penſée qu'il auoit euë. Car ayant mis le ſiege à Corbeil, place où commandoit Rigaud, il trouua les habitans ſi obſtinez à le ſouſtenir, que les Eſpagnols, les Italiens, & encore plus les Vvallons, furent contraints à faute de viures, de piller tout le pays, pour en auoir, & de rauager meſme iuſques aux lieux, auſquels le Roy n'auoit pas voulu qu'on touchaſt, durãt tout le temps du ſiege de Paris; D'où il s'enſuiuoit, que les François de la Ligue, bien que toute la faute vint d'eux, ne laiſſoient pas toutesfois de ſe plaindre bien fort de ces inſolences des gens du Duc, & de n'auoir pas maintenant moins d'auerſion pour eux, qu'ils en auoient eu auparauant contre les Huguenots. Il falloit ioindre à cecy que le ſiege de Corbeil ne s'auançoit point, pource qu'on y manquoit de la pluſpart des choſes, ſans leſquelles on ne peut prendre les places, & particulierement de bou-

1590.

Opiniaſtre reſiſtãce des Aſſiegez.

Les Eſtrãgers font dans le pays de furieux degaſts,

& ſe font hayr par les François de la Ligue.

1590. Le Duc de Parme renouuelle la batterie, & prend Corbeil.

lets, y en ayant ſi peu, qu'il falut neceſſairement en faire venir d'Orleans, & de Pontoiſe, encore n'en receut-on qu'vne fort petite quantité. Pour tout cela neantmoins, le Duc ne laiſſant pas de ſuppléer par ſon induſtrie à des manquemens ſi conſiderables, renouuella la batterie par tant d'endroits, & auecque tant d'efforts, que le ſeiziéme d'Octobre, apres vn combat opiniaſtré quatre heures durant, les Eſpagnols, les Italiens, & les Vvallons, entrerent peſle-meſle dans la Ville, où Rigaud, & la pluſpart de ceux qui la deffendoient, furent mis à mort, la Grange fait priſonnier, & la place ſaccagée, auec vne extréme violence. Durant ces choſes, le Roy party de Clermont auecque trois cent Cheuaux, pour voir s'il ne pourroit point ietter quelque ſecours dans Corbeil, fut aduerty que les Ennemis l'auoient déja pris. Ce qui fit que retournant ſur ſes pas, il chargea dans leur quartier deux Cornettes de Caualerie legere, qui ſe trouuerent écartées des autres; les mit en déroute en vn moment, prit les Capitaines, & tailla en pieces les autres Gens-d'armes.

Le Roy défait deux Cornettes de Caualerie.

Apres la priſe de Corbeil, les mécontentemens qu'auoient enſemble, le Duc de Parme, & les Capitaines François de la Ligue, s'aigrirent, & s'augmenterent plus fort qu'auparauant. Il ſembloit raiſonnable au Duc, de mettre dans la place vne garniſon de Vvallons & d'Eſpagnols, afin de garder ce qu'ils auoient pris. Mais cela ne plaiſoit pas au Duc de Mayene, ny aux Pariſiens non plus; qui entroient en ialouſie, & s'offençoient meſme, de voir que les Eſpagnols qui ſe diſoient eſtre venus pour les ſecourir, vouloient neantmoins s'empa-

Mécontentemés du Duc de Parme, & des Capitaines François de la Ligue.

rer de cette Ville-là, & de plusieurs ; vsurpant ainsi vn bien qui n'estoit pas à eux, à mesure qu'ils le prenoient sur autruy. Le Duc de Parme s'apperceut de cette défiance des François, qui fut cause que reuenant à son premier dessein de traisner la guerre en longueur, pour épuiser les forces, & dompter l'humeur, tant de l'vn que de l'autre Party, & connoissant d'ailleurs que les Esprits n'estoient pas encore bien disposez à se rendre susceptibles de la forme que requeroient à peu prés les affaires du Roy Catholique, il fit dessein de partir, & de retourner en Flandres, où l'on auoit grand' besoin de luy & de son Armée. Plusieurs autres circonstances le reduisoient à cette mesme resolution ; dont les principales estoient, la diminurion de ses gens, que les maladies emportoient à tout moment ; la necessité d'argent ; & de prouisions, d'où s'ensuiuoit le déreglement de la discipline ; La saison contraire, qui empeschoit ses progrez, & qui luy faisoit apprehender que sa reputation ne s'amoindrist dans l'oysiueté, & que la valeur de ses Soldats, n'en fust auilie, l'importunité continuelle des vns & des autres à luy demander de l'argent, causée par l'extréme besoin qu'ils en auoient ; s'imaginans tous qu'il eut conduit auec luy des montagnes d'or, pour assouuir leur conuoitise insatiable ; & finalement les défiances & les soupçons de plusieurs ; qui se plaignoient sourdemẽt de luy, au lieu de le remercier de l'assistance qu'il leur auoit donnée en vn peril si manifeste, & dans vne necessité pressante. Pour toutes ces causes, ayant remis Corbeil entre les mains du Duc de Mayene, sans toucher à Lagny, qu'il auoit n'aguere resolu de

1590.

Precaution du Duc,

qui fait dessein de retourner en Flandres :

Causes principales de sa resolution :

Il remet Corbeil au Duc de Mayene,

1590. demanteler, il fit ſçauoir au Duc, & aux Pariſiens, que la commune neceſſité des peuples de Flandres, le r'appelloit, & qu'ayant ponctuellement executé les ordres du Roy Catholique, fait leuer le ſiege de Paris, & ouuert aux viures les paſſages les plus commodes, il ne deuoit point eſtre là plus long-temps, en vne ſaiſon ſi contraire, & ſi mal propre aux fonctions de la guerre; mais s'en retourner pluſtoſt, afin de remedier aux affaires des Pays-bas, qu'il auoit laiſſées en confuſion, pour ſecourir leurs Alliez en vn peril eminent. Cette reſolution priſe ſi ſoudainement, affligea fort tous ceux de la Ligue, pour l'eſperance qu'ils auoient euë, que l'Armée Eſpagnole ne les abandonneroit point, qu'apres l'entiere execution de leurs entrepriſes, & que le Duc de Parme appuyeroit tout à fait leur Party, tant par les forces des gens de guerre, que par les deniers du Roy Catholique; tellement qu'ils ſe trouuoient bien eſtonnez, de voir que l'vn & l'autre leur alloient manquer à leur plus grand beſoin. Ce qui fut cauſe que le Duc de Mayenne en perſonne; enſemble les Deputez de Paris, & le Seigneur Sega, Eueſque de Plaiſance, que le Cardinal Legat, party ſoudainement à cauſe de la nouuelle qui luy eſtoit venuë de la mort du Pape, auoit ſubſtitué Vice-Legat, firent tous au Duc de Parme de tres-inſtantes prieres, afin de luy faire changer de reſolution, pour pluſieurs conſiderations qu'ils luy allegueront. Mais comme ils virent que toutes leurs raiſons ne ſeruoient de rien, & que le Duc r'allioit ſes troupes en intention de partir, ils eurent recours à l'artifice, pour l'empeſcher. Car à meſme temps, par l'entremiſe de Ville-

& l'auertit qu'il ſe veut retirer;

ceux de la Ligue s'en affligent;

font tout ce qu'ils peuuent pour l'arreſter.

ont recours à l'artifice,

& parlét de Paix auecque le Roy.

roy, le Duc de Mayene parla d'vn nouueau traitté d'accommodement auecque le Roy, pour mettre les Eſpagnols en défiance, & leur perſuader que dés auſſi-toſt que leurs forces ſeroient parties, l'on ne manqueroit pas de conclurre la Paix, & que par conſequent leurs grandes dépenſes, & leurs fatigues paſſées, ſe trouueroient inutiles. Cecy neantmoins, non plus que le reſte, ne fut pas capable d'ébranler tant ſoit peu la reſolution du Duc de Parme. Il eſtoit bien aſſeuré que le Duc de Mayene ne ſe reduiroit pas ſi facilement à relaſcher des eſperances preſentes, ny à ſe ſoubmettre à la volonté de ſes Ennemis; & que quand meſme il le voudroit faire, il ſe trouueroit que ce n'eſtoit pas choſe qui dépendiſt de luy ſeul; Qu'il falloit pour la terminer, auoir le conſentement de quantité d'autres perſonnes; qui non ſeulement eſtoient bien loin de là, & diuiſées les vnes des autres, mais qui ſe laiſſoient diuerſement conduire par leurs intereſts, ſelon qu'ils ſe trouuoient differens; Qu'il eſperoit au reſte, d'eſtre de retour auant que l'affaire fuſt concluë, & qu'alors il ſçauroit bien embarraſſer & mettre en deſordre tout l'accord qu'on auroit fait en ſon abſence. Toutesfois, pour ne deſeſperer entierement les affaires des Ligueurs, il leur promit que dés auſſi-toſt qu'il ſeroit arriué à Bruxelles, il leur feroit compter deux cent trente mille ducats, pour la paye des Eſtrangers, & qu'auec cela il laiſſeroit ſous le commandement du Duc de Mayene, vn aſſez bon nombre de Caualerie & de gens de pied, pour ſouſtenir & continuer la guerre. Mais cét argent ſembloit peu de choſe à des hommes inſatiables, qui s'eſtoient imaginé

1590.

Conſtance du Duc,

& ſes promeſſes aux Chefs de ce Party.

Ligueurs inſatiables,

1590. qu'on duſt répandre ſur eux toutes les richeſſes des Indes ; outre que les trouppes qu'on leur laiſſoit, pouuoient mieux entretenir la guerre, que la terminer. A raiſon dequoy tous ceux de leur Faction, & particulierement les Pariſiens, qui deuant la venuë des Eſpagnols auoient tant ſouffert de maux, & conceu de ſi grandes eſperances à l'arriuée de leur ſecours, eſtoient maintenant reduits à vne extrême affliction d'eſprit, qui s'augmentoit encore plus fort, par le ſoudain partement du Cardinal Cajetan ; Ioint qu'apres la creation du nouueau Pontife Vrbain ſeptiéme, qui ne tint le Siege que douze iours, ils ne ſçauoient ce qu'ils pouuoient eſperer de ſon Succeſſeur Gregoire quatorziéme.

& doublement affligez.

Apres que ces choſes ſe furent ainſi paſſées, & que le Duc de Parme, touſiours ferme en ſon deſſein, eut laiſſé repoſer ſon Armée vingt iours tous entiers, il prit la route de Champagne, pour mettre l'Ennemy plus en peine touchant ſa retraitte, & ſe rendre le chemin moins ſujet aux embuſcades. Il auoit diuiſé ſon Armée en quatre Corps ; le Marquis de Ranty commandoit l'Auant-garde ; la Mothe menoit la premiere Bataille, luy la ſeconde, & George Baſte l'Arriere-garde. Tous les Eſcadrons marchoient touſiours en ordonnance de Bataille ; ayant de part & d'autre les Chariots de bagage, qui leur ſeruoient comme de trenchées ; & de la façon qu'ils ſe tenoient ſerrez, ils pouuoient s'entr'ayder quand ils vouloient, ſans perdre beaucoup de temps. D'ailleurs, ils auoient fait vne ſi bonne prouiſion de viures, & marchoient dans vn pays ſi fertile, qu'aucune neceſſité ne les obligeoit à s'écar-

Retraitte du Duc de Parme par la Champagne :

Il fait quatre corps de ſon Armée,

qui marche ſerrée, & en ordonnance de Bataille.

ter de leur route. Auſſi n'y auoit-il que les Cheuaux-legers, qui ſe détachoient du gros pour battre l'eſtrade ; encore ne s'éloignoient-ils pas beaucoup, pource que l'Armée eſtant toûjours aux écoutes, & preſte à combattre, n'apprehendoit nullement d'eſtre ſurpriſe, à faute de ſe tenir ſur ſes gardes. Mais le Duc de Parme ſe fut bien à peine acheminé vers Chaſteau-thierry, que le Baron de Givry, qui eſtoit à Melun, ayant aſſailly de nuict Corbeil, où les Pariſiens n'auoient daigné mettre vne aſſez bonne Garniſon, s'en ſaiſit incontinent ; auec tant de bonne fortune, qu'il reprit encore Lagny, place qu'on n'auoit point voulu démanteler, bien que ç'euſt eſté l'auis du Duc de Parme. Ces éuenemens donnerent l'alarme aux Pariſiens, & les troublerent ſi fort, que pour eſſayer d'y mettre quelque ordre, ils eurent recours au Vice-Legat Sega, & le prierent tres-inſtamment de faire arreſter l'Armée Eſpagnole, iuſques à ce qu'on euſt repris ces places, qui eſtoient ſi neceſſaires à la conduitte des viures. En effet, le Vice-Legat ne manqua point d'enuoyer au Duc, le Protonotaire Carracciole, auec ordre exprés de luy repreſenter l'extremité de Paris, & d'auoir égard à la requeſte que luy faiſoit cette Ville. Mais le Duc s'en excuſa, diſant que les maladies auoient grandement diminué ſon Armée, que la ſaiſon ne permettoit pas qu'on puſt executer aucune entrepriſe, & que ſa preſence eſtoit abſolument neceſſaire aux Pays bas. Sous ces pretextes, il continua ſon voyage, auec eſperance de ſe rendre Maiſtre de Chaſteau-thierry, place que le Vicomte Pinart, qui en eſtoit Gouuerneur, auoit promis de luy li-

1590.

Le Baron de Givry reprend Corbeil, & Lagny.

Le Vice-Legat s'éploye à enuers le Duc de Parme, pour faire demeurer l'Armée Eſpagnole ;

Le Duc s'en excuſe ;

1590. urer par vn traitté qu'ils auoient fait enſemble. Ce fut inutilement pourtant, à cauſe que le Roy, qui apres eſtre party de Compiegne, accompagné du Duc de Longueville, & du Baron de Biron, qui menoient l'élite de ſes troupes, ſuiuoit à la piſte l'Armée Eſpagnole, afin d'empeſcher qu'elle ne s'emparaſt des places qui tenoient pour luy, & de chercher par meſme moyen l'occaſion de luy nuire; s'eſtant douté de quelque ſecrette intelligence, mit dans cette meſme ville le ſieur de la Noüe, auecque trois cent cheuaux, & ſix cens hommes de pied. De maniere que le Duc de Parme fruſtré de ſon eſperance, prit ſon chemin à main gauche, pour retourner droit en Flandres. Le Roy cependant le ſuiuoit touſiours, & haſtant ſa marche, tantoſt il le harceloit de front, tantoſt il l'attaquoit de flanc, & tantoſt il le battoit en queuë, ne ceſſant ainſi de donner l'alarme à ſon Armée, qu'il aſſiegeoit & trauailloit nuict & iour, par de chaudes & preſſantes eſcarmouches. Mais le Duc de ſon coſté n'vſoit pas de moindre précaution: Il eſtoit auſſi ſoigneux que le Roy d'obſeruer l'ordre de la guerre; & tenant toutes ſes troupes dans le deuoir, & ſous vne meſme diſcipline, ne ſe monſtroit pas moins habile que prompt à reſiſter aux efforts de l'Ennemy, à chaque fois qu'il ſe preſentoit, & de quelque endroit qu'il l'attaquaſt. Comme on eut ainſi marché, depuis le treiziéme iuſques au vingt-cinquiéme de Nouembre; le Roy voulant voir enfin quel ſeroit le fruit de tant de ſoins & de ſi grandes fatigues; fit cinq Eſcadrons de Caualerie, auec leſquels il s'auança ſur le meſme chemin, par où l'Armée de la Ligue de-

Deſſein ſur Chaſteauthierry,

preuenu par les ſoins du Roy:

Il pourſuit le Duc de Parme:

s'auance ſur ſon chemin,

& charge les Carabins, qui

uoit passer, témoignant par les apparences, qu'il la vouloit charger en marchant. Les Carabins, qui se tenoient prests à toute sorte d'assauts, soustinrent vaillamment l'escarmouche; & sortis de l'embarras des Charettes, qui leur seruoient de remparts, se mirent à faire des caracols, & de furieuses décharges sur la Caualerie du Roy, qu'ils endommagerent grandement. Ce qu'apperceuant le Baron de Biron, sur la creance qu'il eut qu'il les pourroit mettre en déroute, & rompre ainsi cét obstacle; il les inuestit auec plus de hardiesse que de prudence, & leur opposa quatre-vingt Gens-d'Armes. Ces Carabins cederent alors, à leur ordinaire, pour s'aller ranger derriere les Escadrons de l'Armée; & le Baron se mit à les poursuiure de telle sorte, que pour s'estre par trop auancé, il s'engagea insensiblement entre deux Compagnies de Lances. De maniere qu'auec ce qu'il eut vn cheual tué sous luy, il se vid encore en vn peril éuident d'y demeurer prisonnier. Ce qui ne fut pas plustost apperceu par le Comte de Tillieres, qui estoit à la main droite, auec vn gros de Gendarmerie; & par le Seigneur d'Humieres, qui tenoit la gauche, accompagné de soixante & dix cheuaux, qu'ils s'en allerent à luy courageusement, auecque dessein de le dégager. Mais estant chargez par toute la Caualerie de l'Auant-garde, & par les autres troupes, qui suruinrent à la file, & qui doublerent leur marche, dés qu'elles ouyrent le bruit des harquebusades, ils furent contraints de quitter le Champ de bataille, & de s'enfuyr à toute bride. Et à vray dire, il y auoit apparence que pas vn seul n'en fut r'échappé, si le Roy mesme, & le Duc

1590. se deffendét vaillammét:

Le Barõ de Biron les inuestit,

se trouue engagé parmy eux,

ne peut estre secouru d'abord:

& s'eschappe enfin, par le soin que prend le

1590. de Longueville, auec les deux autres Eſcadrons, ne ſe fuſſent auancez pour haſter la retraite. Ce fut par ce moyen, qu'auec vne peine extréme ils remonterent Biron, qu'on trouua prés d'vn foſſé, où auec deux de ſes Compagnons, il auoit eſté long-temps à ſe deffendre des Ennemis. Ils furent pourſuiuis par eux iuſques au village de Longue-val, où la nuict termina leur combat, & donna moyen au Roy de ſe retirer commodément. Il fut loger à Pont-arſy auecque ſes gens, qui s'y tinrent toute la nuict ſous les armes. Les Ennemis n'y furent pas moins en inquietude que luy, pource que la vigilance, & la hardieſſe du Roy, tenoient tous les quartiers dans vne défiance d'autant plus grande, que la déroute des deux Eſcadrons s'eſtoit paſſée auec beaucoup moins de mal, que de terreur & de danger, pour n'y auoir eu que cinq hommes tuez, & vne vingtaine de bleſſez.

Roy de haſter la retraitte.

Combat terminé par la nuict.

Le iour ſuiuant, les forces du Roy furent ioinctes par celles de la Prouince de Champagne, que le Duc de Neuers luy amena; & ſemblablement par les Seigneurs de Givry, & de Parabere, qui s'en allerent le retrouuer en diligence, dés auſſi-toſt que Corbeil fut pris, & qu'on y eut mis dedans vne bonne Garniſon. Comme il vid donc ſes troupes accreuës, il recommença bien plus hardiment qu'auparauant de fatiguer l'Armée du Duc; qui ne penſant qu'à ſon voyage, le continuoit touſiours, ſans ſortir pourtant de ſes Eſcadrons, pourquoy que ce fut, ny hors des défences des chariots de bagage. Son Armée marchoit ainſi du coſté de Guiſe, lors que le 29. du meſme mois, le Roy reſolu de faire quelque entrepriſe

Le Roy reçoit de nouuelles troupes,

& attaque l'Arrieregarde du Duc.

notable, assaillit, auec toute la Caualerie, l'Arriere-garde de l'Ennemy. Elle fit alte aussitost, & se tint preste à l'escarmouche, que les Carabins commencerent auecque leur hardiesse ordinaire. Mais la Caualerie du Roy, qui pour cét effet diuisée par plusieurs Escadrons, auoit eu ordre de s'auancer, pour ne leur donner loisir de faire leurs décharges, les enueloppa si bien, qu'ils fussent tous demeurez sur la place, si George Baste, suruenu bien à point pour eux, auecque douze cent Lances, ne les eust tirez de ce danger. Son Escadron chocqua d'abord les petites troupes de Caualerie Françoise, rangées exprés, pour repousser les Carrabins; mais qui n'estoient pas capables de s'opposer à la rencontre de tant de Lances. Aussi fut-ce pour cela, que le Baron de Biron, apperceuant que les cuiraſſes n'y pouuoient pas resister; se vid contraint de faire retraitte, tout hors de garde, & presque mis en desordre. Le bon-heur voulut pourtant qu'il se remit aussi-tost, pource qu'il fut soustenu par le Roy mesme; lequel, auec ce qui se trouua de gens, & auec mille Fantassins r'alliez ensemble, & tirez du vieil Regiment de Parabere, s'auança pour en venir aux mains auec plus de forces qu'auparauant. Mais le Capitaine Baste, n'ayant aucun ordre de combattre, se retira sans confusion, & s'alla mettre à couuert de ses Escadrons: Ce qu'il ne pût faire toutesfois auecque tant d'ordre, & de preuoyãce, qu'il n'y eut quelques chariots, qui pour s'estre fortuitement separez des autres, tomberent entre les mains des François. Le Roy se trouuant alors proche de l'Arriere-garde, où Pierre Cajetan, auecque l'Infanterie, mise en

1590.

Rude cõbat de part & d'autre.

Effet de la vaillãce du Roy.

Chariots pris sur l'Ennemy.

1590. ordonnance de bataille, & fortifiée des Chariots qui l'enuironnoient, se tenoit prest à luy resister, & voyant d'ailleurs suruenir le Duc de Parme, qui auoit tourné visage auec la seconde Bataille, & changé l'ordre de sa marche, iugea plus à propos de faire retraite, que de se hazarder à quelque nouuelle entrepriſe; veu le bon ordre des Ennemis, & la grãde diuersité de leurs forces. Tellement que ce iour-là passé, le Roy n'incommoda pas dauantage les Espagnols en leur marche. Si tost que le Duc de Parme se vid arriué en la frontiere, il prit congé du Duc de Mayene, auquel il donna de bonnes paroles, pour tascher de luy r'assurer le courage, en luy promettant dans peu de temps vn puissant secours d'hommes & d'argent. Cependant, pour ne le laisser si dépourueu, que la foiblesse le contraignist de s'accorder auecque les Ennemis, il voulut que les troupes, tant Italiennes qu'Espagnoles, commandées par Pierre Caietan, & par Alonso Idiaques, demeurassent en France, & qu'elles obeyssent entierement au Duc, auquel il laissa encore quatre cent cheuaux, & cent Carabins Vvallons; Toutes lesquelles forces iointes à celles des Allemans de Collalte, qui tiroient paye comme les autres, & aux troupes des François du mesme Party, luy sembloient suffire à faire vn Corps, qui fust capable de soustenir la Ligue, & de la deffendre; principalement en vn temps où les affaires du Roy n'alloient gueres bien; puis qu'à faute de bonne Fortune, & d'argent, il auoit esté contraint de separer son Armée.

Retraitte du Roy.

Le Duc de Parme arriue sur la Frõtiere,

& laisse vn bon nombre de gens de guerre au Duc de Mayene.

FIN DE L'ONZIE'ME LIVRE.

HISTOIRE DES GVERRES CIVILES DE FRANCE.

LIVRE DOVZIE'ME.

SOMMAIRE.

DANS ce douzieſme Liure ſont contenus diuers troubles, arriuez en pluſieurs endroits du Royaume; auec les progrez du Duc de Mercœur en Bretagne; & du Duc de Sauoye en Prouence, & en Dauphiné. Le Roy prend la Ville de Corbie; & ſe troupe fort embarraſſé, à raiſon des choſes toutes contraires dont il eſt ſollicité par les Huguenots, & par les Catholiques de ſon Party. Il enuoye en Angleterre; & en Allemagne le Vicomte de Turenne, qui fait de groſſes leuées de gens de guerre, pour les mener en France au Printemps. Le Duc de Mayene n'eſt pas moins en peine que le Roy. Les Pariſiens taſchent de ſurprendre ſaint Denys; mais la choſe ne leur reuſſit point; & le Duc d'Aumale y laiſſe la vie; Le Roy s'efforce de meſme de s'emparer

de Paris, sans que son entrepriſe luy ſerue de rien. Le Pape Gregoire XIV. ayant ſuccedé à Sixte V. ſe declare en faueur de la Ligue, & enuoye en France le Duc de Monte-marcian* ſon Neueu, auec vn puiſſant renfort de gens de guerre. Durant ces choſes, le Roy ſe fait Maiſtre de la Ville de Chartres, apres l'auoir aſſiegée; tandis que le Duc de Mayene n'ayant pas dequoy la ſecourir, tourne du coſté de Champagne, prend Chaſteau-thierry, & ſe rend à Rheims, pour s'y aboucher auec le Duc de Lorraine. Arriuée de Marſile Landrian*, Nonce du Pape; Il publie vn Monitoire contre ceux qui ſuiuent le Roy; d'où ſont causées diuerſes reuolutions. Le ieune Cardinal de Bourbon veut former vn tiers Party, pour s'eſleuer à la Couronne: L'auis en vient au Roy, qui taſche par tous moyens de preuenir vn ſi faſcheux accident. Entrepriſe du Duc de Mayene ſur Mante, renduë inutile, & ſans effet. Le Roy aſſiege la Ville de Noyon, & la prend apres pluſieurs combats, pour n'auoir eſté ſecouruë. Les gens de guerre enuoyez par le Pape, & par le Roy Catholique, paſſent les Monts, & aſſiſtent le Duc de Sauoye, d'où s'enſuiuent diuers faits d'armes. Le Duc de Guiſe rompt ſa priſon, & s'enfuit de Tours. Le Roy & le Duc de Mayene s'auancent; l'vn pour receuoir le Vicomte de Turenne, & les forces venuës d'Allemagne par la Lorraine; l'autre pour s'y oppoſer. Les Armées s'approchent de Verdun, d'où le Roy ſe retire, apres auoir ioint le Vicomte & les gens de ſecours. Dangereuſe émeute dans Paris, auenuë par le Conſeil des Seize, qui font executer à mort le premier Preſident, & quelques Conſeillers du Parlement. Le Duc de Mayene s'y achemine auſſi-toſt, range le peuple à l'obeyſſance, & fait

* quelques-vns le nomment, le Comte de Monte-Marciano.

*d'autres l'appellét Marcellind Landriane.

fait punir les Coupables. Voyage du Roy en Normandie. Il aſsiege Roüen ; place deffenduë par Villars, & par vn bon nombre de Capitaines & de Soldats d'eſlite. Diuers éuenemens de ce Siege, que le Duc de Parme taſche de faire leuer, & mene au ſecours de la Ville, l'Armée Eſpagnole. Le Roy s'en va au deuant de luy, auec vne partie de ſes troupes. Ils ſe liurent le combat à Aumale, où le Roy bleſſé, a bien de la peine à ſe ſauuer, & ſes gens ſont mis en déroute. Villars ſorty de Roüen entre dans les tranchées des Ennemis, & gagne leur Artillerie. Le Duc de Parme s'auance ; mais par ce dernier combat qui s'eſt donné, trouuant la Ville aſſurée, il iuge à propos de ſe retirer, & d'attendre l'occaſion. Le Roy cependant r'aſsiege la place, où le Duc de Parme reuient auec du ſecours ; ſi bien que le Roy voyant ſes forces diminuées, leue le ſiege, & tire du coſté de la Seine.

1590.

Diuerſité d'intereſts & de paſſions.

LES courages n'eſtoient pas moins irritez, ny les reuolutions de la Guerre moins ſanglantes dans les autres endroits du Royaume, qu'aux lieux où ſe trouuoiẽt iointes les principales Armées. Les paſſions differentes qu'auoient les hommes pour le ſuiet de la Religion, ſe confondoient dans leurs intereſts particuliers, & s'entremeſloient aux animoſitez de deux Factions, qui eſtoient déja vieilles, & profondément enracinées. Ainſi chacun ardant à ſe défendre ſoy-meſme, en vne cauſe dont il faiſoit ſa propre querelle, tournoit toutes ſes penſées, & tous ſes ſoins à la guerre. D'où il s'enſuiuoit, que les Chefs de l'vn & de l'autre Party, comme encore les particuliers,

1590. combattoient bien volontairement, & auec pareille émulation dans les Prouinces, mais non pas auecque meſme ſuccez. Les principaux & les plus dangereux troubles eſtoient en Bretagne, grande & riche Prouince, où il y a quantité de Nobleſſe & de Peuple, outre qu'elle n'eſt pas moins conſiderable pour le vaſte enclos de ſes Villes, que pour la commodité de l'Ocean, où elle s'eſtend vers le Septentrion tout du long de la coſte. En ce pays-là commandoit en qualité de Gouuerneur pour le Roy, Henry de Bourbon, Prince de Dombes, fils du Duc de Montpenſier; ieune d'années, & doüé d'vne haute valeur. Mais il auoit ſi peu de Villes pour luy, que n'euſt eſté l'appuy de la baſſe Normandie, dont le Duc ſon Pere auoit le Gouuernement, Prouince frontiere de la Bretagne, & qui tenoit pour le Roy, il ſe fuſt veu ſans doute, ou chaſſé par les forces de la Ligue, pour eſtre plus grandes que les ſiennes, ou entierement deffait. Au contraire, il auoit pour Concurrent au Gouuernement dans le Party de l'Vnion, Emanüel de Lorraine, Duc de Mercœur, lequel en qualité de Gouuerneur de cette meſme Prouince, s'eſtoit non ſeulement trouué d'abord dans vne pleine poſſeſſion des meilleures Villes, & des Places les plus fortes; mais qui pretendant encore que la Duché de Bretagne appartint en propre à Marie de Luxembourg ſa femme, Comteſſe de Ponthieure, auoit à ſa deuotion & à ſon Party, tous ceux generalement qui aymoient mieux obeyr à vn Prince particulier, que de viure vnis auec les François, ou dans leur intelligence qui ne leur eſtoit pas beaucoup agreable.

Troubles dans les Prouinces.

Le Prince de Dombes, Gouuerneur de Bretagne,

a pour Concurrent le Duc de Mercœur.

qui pour acheminer ſes pretentions ſur cette prouince-là,

Comme donc ce Duc ne desiroit rien tant que de s'establir dans ce pays-là, se seruant pour cette fin de la fauorable conioncture des affaires presentes ; Aussi auoit-il fait en sorte d'en rechercher secrettement les moyens, par l'entremise d'vn de ses Gentils-hommes, nommé Laurens Tournabon, qu'il auoit enuoyé par mer en Espagne, & obtenu du Roy Catholique vn renfort de quatre mille hommes de pied entretenus à ses despens, à condition de luy donner Blauet pour place de seureté. Car bien qu'à vray dire, ce lieu ne fut pas alors beaucoup considerable ; si est-ce que pour la commodité de son port de large estenduë, & pour plusieurs fortifications qu'y firent les Espagnols, il deuint depuis de tres-grande consequence à cette Prouince-là, & generalement à tout le Royaume. Cependant le Prince de Dombes n'eut pas plutost connoissance de ces menées, qu'encore que ses forces ne fussent pas grandes, & qu'il n'eust fait aussi iusqu'alors que de petites entrepriſes, pour maintenir l'authorité du Roy dans la Prouince ; si est ce que faisant suppléer le mieux qu'il put l'industrie à la necessité, il fit marcher ses troupes, pour s'opposer à l'entrée des Estrangers. Il mit en déroute en son chemin trois cent Cheuaux-legers du Duc de Mercœur, dont ils s'en alloient ioindre l'Armée ; assaillit à l'improuiste Annebont, lieu proche de Blauet ; & l'ayant pris aysément, il entreprit auec vne diligence incroyable, de faire bastir vn Fort sur le bord de la Mer, à la faueur duquel il pust battre les nauires qui viendroient-là, & les empescher d'entrer dans ce Havre. En effet ; de la fa-

1590.

trame diuerses pratiques hors du Royaume,

& cõsent à mettre les Espagnols dans Blauet.

Efforts du Prince de Dombes contre l'Armée Estrangere :

Il prend Annebont,

fait bastir vn Fort,

1590. çon qu'il s'y employa, il auroit indubitablement acheué ce trauail, pour s'en ſeruir au deſſein qu'il auoit; ſi le Duc de Mercœur, dont l'Armée groſſiſſoit tous les iours, s'en eſtant allé à Vannes, Ville à ſept lieuës de Blauet, n'euſt contraint le Prince (bien que le Fort ne fut pas entierement acheué) de ſe retirer aux lieux qui tenoient pour ſon Party. Ce qu'il ne fit pas neantmoins, ſans laiſſer dans le Fort vne bonne Garniſon, auecque ſept pieces d'Artillerie, & huit cens hommes dans Annebont, ſe promettant par le moyen de ces Places, d'empeſcher que les Ennemis ne pûſſent entrer, ny s'eſtablir de ce coſté-là. Cependant on vid arriuer l'Armée Eſpagnole, compoſée de quatre Gallions, & de trente ſix Nauires; laquelle à la faueur du bon vent entra dans le Port de Blauet, ſans eſtre beaucoup endommagée des coups de Canon, qu'on ne ceſſoit de tirer du Fort de Dombes, auec beaucoup de furie. Là deſcendirent à terre quatre mille cinq cent Fantaſſins, commãdez par Dom Iean d'Aquila, qui pour ſe rendre le Port libre, aſſiegea tout auſſi toſt le Fort de Dombes; lequel encore imparfait, & qui n'attendoit aucun ſecours, fut contraint de ſe rendre le cinquieſme iour de l'aſſaut, & de ceder à la violence des Eſpagnols, qui le démolirent incontinent. En ſuitte dequoy s'eſtant ioints au Duc de Mercœur, ils ſe rendirent maiſtres d'Annebont, & des autres Places d'alentour. Ce qu'ils n'eurent pas plutoſt fait, qu'aſſiſtez de ces nouuelles troupes, ils ſe mirent à fortifier Blauet; & pour la ſeureté duquel, & pour auoir moyen d'eſtre ſecourus par mer, ils baſtirent deux Forts Royaux à l'entrée du Port; remparant la Place

& y met Garniſõ.

L'Armée Eſpagnole deſcend à Blauet,

aſſiege le Fort de Dombes,

le démolit;

& fortifie Blauet.

le mieux qu'ils pûrent, de foſſez, de Baſtions, & de toute ſorte d'Architecture militaire, du coſté de la terre. Ainſi le Roy & le Prince de Dombes, preuoyant bien qu'auecque le peu de forces qu'ils auoient dans la Prouince, ils ne pourroient iamais reſiſter à la puiſſance du Duc & des Eſpagnols, s'auiſerent de recourir à l'Angleterre, ſcituée de ce coſté-là, vis à vis de la Bretagne, & d'où il leur pouuoit venir du ſecours auſſi facilement, qu'il en eſtoit venu d'Eſpagne à leurs communs Ennemis: Comme en effet, ſur l'auis qu'ils eurent que la Reyne Elizabeth leur enuoyoit ſix mille hommes de pied, ils n'attendoient plus qu'apres ces troupes, qui deuoient prendre terre à ſaint Lo, derniere place de la baſſe Normandie. 1590.

Le Roy demãde ſecours à la Reyne d'Angleterre,

qui luy enuoye ſix mille hommes de pied.

Mais ce n'eſtoit pas dans la Bretagne ſeule ſeule que la Guerre auoit des éuenemens diuers. Elle ne ſe trouuoit pas moins dangereuſe, ny moins ardamment allumée dans les autres Prouinces qui ſont à l'oppoſite. Car celles de Prouence, & du Dauphiné, frontieres de la Sauoye, & qui s'eſtendent au large iuſques au pied des Alpes, faiſoient toutes deux la guerre auec differents ſuccez. Le Duc de Sauoye, dés le commencement de la Guerre, auoit tourné ſes penſées à des eſperances qui n'eſtoient pas trop mal fondées, ny moins vaſtes que ſon courage. Apres auoir r'aſſeuré le Piedmont, par la ſurpriſe du Marquiſat de Saluſſes, voyant que par la Sauoye il pourroit commodément ſe meſler dans les affaires du Dauphiné, dont elle eſtoit frontiere; il eſperoit de ce coſté-là d'eſtendre en quelque façon les bornes de ſes Eſtats, en fomentant le party de la

Guerres diuerſes,

en Prouence, & en Dauphiné.

Deſſeins du Duc de Sauoye,

ſes eſperances,

1590. Ligue. D'ailleurs, se croyant interessé dans la Prouence, pour les Villes qu'il y tenoit, il projettoit déja les moyens qu'il luy falloit suiure, pour se rendre Maistre de ce tout dont il n'auoit qu'vne partie. De maniere qu'à force d'argent & d'hommes de guerre, il essayoit de pousser auantageusement ses desseins en ces deux Prouinces-là, où il auoit des intelligences, & de secrettes pratiques. Ses esperances alloient bien encore plus auant: Car voyant le Royaume en grand trouble; la Loy Salique en danger d'estre violée, & le Roy de Nauarre à la veille de perdre le droit qu'il auoit à la succession legitime de la Maison Royale; il se persuadoit, pour estre nay d'vne Fille de France, que cette consideration pourroit porter les Estats à faire élection de sa personne: Ce qu'il croyoit luy deuoir reussir d'autant plus facilement, qu'il estimoit en son ame; Que sa valeur au fait des Armes, alloit au dessus de celle des autres Princes; Qu'ils n'auoient pas si bien merité que luy du Party Catholique, & qu'il estoit mieux que tous ensemble dans l'esprit du Pape, qui en matiere de Religion, donnoit le principal brausle aux plus importantes resolutions des affaires de France. Il iettoit ainsi le plan de ses desseins; & quelque succez qu'ils deussent auoir, il n'oublioit pas que l'estat des choses presentes luy ouuroit vne occasion fauorable à prendre Geneue, en vn temps où le Roy, pour estre assez empesché luy mesme, ne pouuoit donner aucun secours à cette Ville. Enflé de ces esperances, qui luy haussoient tousiours plus fort le courage; apres auoir enuoyé ses Agens, pour traitter auec le Duc de Mayene, & s'estre mis

ses pratiques;

ses pretensions sur la Couronne;

& la grãde opiniõ qu'il a de soy mesme;

Il enuoye vne Armée en Prouence;

dans son intelligence, il fit marcher en campagne vn grand nombre de Caualerie & de gens de pied, dont il enuoya vne partie en Prouence, sous la conduitte du Comte François Martinengue, General de son Armée en ce pays-là, & l'autre sur les terres des Geneuois, commandée par Dom Amedée de Sauoye son frere. Luy cependant fomentoit en Dauphiné les Armes des Ligueurs, & leur donnoit du secours par le moyen des Capitaines, qu'il auoit en garnison aux Places prochaines. Toutes lesquelles choses eurent au commencement vn succez conforme à la grandeur de son dessein. Car la Comtesse de Sault, femme d'vn courage plus que viril, & le sieur de Vins, qui tenoient tous deux en Prouence pour le party de la Ligue, se sentant trop foibles pour la Valette, Lieutenant de Roy, accepterent tres-volontiers le secours du Duc: tellement que dessors ils commencerent à parler de le rendre maistre de toute cette Prouince, & de se ranger eux-mesmes sous sa protection, & sous ses ordres. En effet, apres que le Duc eust traitté de cette affaire, & qu'il l'eust concluë, il s'en alla en personne ioindre son Armée, menant auec luy vn assez bon renfort de Caualerie & de gens de pied, qu'il auoit eu du Gouuerneur de Milan, par expresse commission d'Espagne. A son arriuée, ceux du Party du Roy furent contraints de ceder, pour n'auoir pas des forces égales aux siennes: Tellement qu'auec toute la peine que se donna le Seigneur de Lesdiguieres, qui passé du Dauphiné en cette Prouince-là, vsa de la promptitude & de la valeur qui luy estoient ordinaire, il ne put empescher que la Ligue ne

1590.

l'autre à Geneue,

& fomẽte la guerre en Dauphiné.

Il gagne le sieur de Vins, & la Cõtesse de Sault.

ioint sõ Armée en Prouence,

1590. prit vn ſi grand accroiſſement en ſes affaires, qu'elle impoſoit des loix à tout le pays, par la force de ſes Armes. A raiſon dequoy le Duc de Sauoye s'en eſtant allé en la Ville d'Aix, où ſe tient le Parlement de Prouence; apres y auoir eſté receu auec toutes les magnificences & les ſolemnitez qu'on a couſtume de rendre aux Princes ſouuerains, bien que toutesfois il euſt refuſé le Daiz, comme auoit fait autresfois le Duc de Mayene, fuſt declaré en plein Parlement Chef de la Milice, & du Gouuernement de la Prouince, pour la conſeruer dans l'vnion des Catholiques, ſous l'obeyſſance & la Iuriſdiction Royale de la Couronne de France. Mais ce procedé ne fut pas moins deſagreable au Duc de Mayene qu'au Roy meſme; pource qu'il luy ſembla dés lors que le Duc de Sauoye vouloit vſurper vne authorité que le conſentement vniuerſel luy auoit déja donnée, & qu'auec cela il ſe propoſoit pour but de demembrer la Prouence, & de s'ouurir vn chemin à s'en faire maiſtre peu à peu, par la commodité de Nice, & des autres Villes, qu'il tenoit dans le pays. Ce qui fut cauſe que par des lettres picquantes, & rudes qu'il écriuit au Parlement, au ſieur de Vins, & à la Comteſſe de Sault, il leur remonſtra la grande faute qu'ils commettoient, de ſe ſeparer ainſi d'auecque le reſte de l'Vnion, & de ſe mettre en danger d'aliener cette partie de la Couronne, ſi conſiderable, & de ſi grande importance. Auſſi arriua-t'il que ces lettres ne firent pas vne petite impreſſion dans l'eſprit de Vins, ancien Dependant de la Maiſon de Lorraine: de ſorte qu'il ne fut plus ſi ardant à fauoriſer les progrez du Duc de Sauoye: d'où il

eſt receu dãs Aix,

& declaré Chef de la Prouince, par le Parlement.

Mécontentemẽt du Duc de Mayene,

& ſes lettres au Parlement d'Aix;

Effet de ſes plaintes.

il aduint qu'à ſon exemple la Ville de Marſeille, qui par l'auis du peuple, & à l'imitation du Parlement, auoit appellé le Duc, commença de s'en repentir depuis, & en fit meſme du bruit. 1590.

Durant ces choſes, le Roy bien faſché de voir les forces eſtrangeres introduittes en cette Prouince-là, voulut que le Seigneur de Leſdiguieres laiſſant Grenoble aſſiegé le mieux qu'il pourroit, paſſaſt de Dauphiné en Prouence, auecque le plus de gens qu'il auroit, pour y ioindre la Valette. Leſdiguieres donc, accouſtumé dés ſes premieres années à combattre la mauuaiſe fortune, ayant laiſſé de bonnes gardes aux poſtes des enuirons de Grenoble, pour continuer le ſiege, que depuis pluſieurs mois on auoit commencé d'y mettre, s'en alla ſecourir les Prouençaux auec quatre cent Cheuaux, & deux mille hommes de pied. A ſon arriuée le Duc de Sauoye ne ſe trouua pas ſans inquietude & ſans peine. De maniere que ſe voyant à demy abandonné des Catholiques de la Prouince, & foiblement aſſiſté des Eſpagnols, auſquels toutes ſes prattiques ne plaiſoient pas beaucoup, il ne faiſoit pas de grandes entrepriſes: Et dautant qu'il deſiroit fort de regler ſes affaires aupres du Roy Catholique, il auoit pour cét effet enuoyé Ligny en Eſpagne; & le ſieur de la Croix au Duc de Mayene, pour s'excuſer du paſſé, & traitter de ce qu'on deuoit conclurre à l'auenir. Cependant ſes affaires alloient mieux incomparablement dans la Comté de Geneue; où Dom Amedée ayant à combattre des forces beaucoup au deſſous des ſiennes, & des Chefs ſans experience, & ſans nom, auoit pluſieurs fois mis en déroute les Ennemis à la cã-

Leſdiguieres s'en va de Grenoble en Prouence;

où il s'oppoſe au Duc de Sauoye;

qui enuoye en Eſpagne.

& vers le Duc de Mayene.

1590. pagne, enleué leurs quartiers, pris pluſieurs Chaſteaux, couru le pays, & fait à l'entour d'eſtranges degaſts. Tellement que la Ville tenuë de prés, & inueſtie de toutes parts, ne ceſſoit d'implorer le ſecours, tantoſt du Roy de France, tantoſt du Canton de Berne, qu'il ſolicitoit par ſes inſtantes prieres.

Exploits d'Amedée dans les terres des Geneuois.

Pendant tout cecy, la Guerre du Dauphiné n'alloit pas mal pour le Roy, ny pour ceux de ſon Party. Car bien que les Miniſtres, & les Capitaines du Duc de Sauoye, ioints auec ceux de la Ligue, qui eſtoient dans la Prouince, fiſſent grande reſiſtance; ſi faloit-il pourtant qu'ils cedaſſent, & au Colonel Alphonſe Corſe, & au Seigneur de Leſdiguieres. Ce dernier ayant fermé le precipice des affaires de Prouence, s'en retourna droit à Grenoble, & en preſſa tellement le ſiege, que les habitans, apres auoir beaucoup ſouffert durant pluſieurs mois, furent contraints de ſe rendre enuiron la fin de l'année. Mais ce fut à condition qu'on ne les troubleroit point en leur Cõſcience, en leurs biens, ny en leur liberté; Que leur Ville ſeroit maintenuë dans la façon de viure des Catholiques, comme encore dans le meſme eſtat où elle ſe trouuoit alors; & qu'elle reconnoiſtroit Henry IV. pour ſon legitime Prince, qui mettroit Garniſon dedans, & leur donneroit vn Gouuèrneur tel qu'il luy plairoit. Ce fut en ce meſme temps que le Roy deliuré de l'Armée Eſpagnole, & des alarmes continuelles que le Duc de Parme auoit données, ſe vid de retour à S. Quentin. Là guettant les occaſions auecque la vigilance qui luy eſtoit ordinaire, il prit reſolution d'aſſaillir à l'improuiſte Corbie, Ville ſur la Riuiere de

Guerre en Dauphiné, auantageuſe aux Realiſtes.

Leſdiguieres de retour à Grenoble, reduit la Ville à ſe rendre.

Le Roy reſolu de ſurprendre Corbie,

Somme, extrémement propre a tenir en bride Amiens, Capitale de la Prouince, du nombre de celles qui embrassoient le Party de la Ligue. Auec ce dessein il décampa de saint Quentin, vn peu deuant qu'il fut nuict close. Mais pour ce qu'aux lieux où il prit sa marche, il trouua tout le pays soulleué, & qu'à force de sonner le toxain, les Villages, & les Bourgs se donnoient l'alarme les vns aux autres; il ne put se rendre à Corbie plustost qu'vne heure auant-iour. A son arriuée, il iugea qu'il n'y auoit pas grande apparẽce qu'il pût venir à bout de son intention, & que le succez en estoit fort incertain. Car luy & les siens trouuerent la Ville en armes; où les habitans ayant fait des feux de toutes parts, se tenoient prests à soustenir l'assaut, pour en auoir esté auertis par le bruit des cloches, & par les cris des Paysans. Ce qui n'empescha pas toutesfois, qu'enuiron le point du iour, le sieur d'Humieres s'approchãt auecque les Regimens de S. Denys, & de Parabere, ne fit mettre le Petard à la grille d'vn Canal, qui rejallissoit de terre; de sorte que cette grille tombant à l'instant par la violence du feu, donna moyen aux Soldats de faire les approches du costé du Canal, qui estoit glacé, & de presenter l'escalade aux murailles de la Ville. Les habitans se deffendirent d'abord, auec beaucoup de courage, & de perseuerance. Neantmoins, pource qu'à la premiere attaque le sieur de Bellefourriere, qui cõmandoit dans la Place, y fut mis à mort, auecque plusieurs vaillans Soldats; à la fin apres vn sanglant combat, opiniastré trois heures durant, la Ville demeura en la puissance du Roy, auquel il sembla de n'auoir pas mal acheué l'année,

1590.

s'y achemine en personne.

& trouue d'estranges obstacles à son dessein.

Grille petardée.

Resistance des Assiegez.

La Ville se rend.

apres tant d'éuenemens contraires, & de diſgraces paſſées.

1591. Le Roy penſe à regler ſes affaires.

Le Roy party de Corbie, tira du coſté de Senlis, Ville ſcituée à main droitte, ſur le grãd chemin, qui de Picardie conduit à Paris. Ce fut là qu'au commencement de l'année, il renouuella ſes deſſeins ſur le reglement de ſes affaires, ne penſant plus qu'aux moyens qu'il luy faloit tenir, pour deſtruire, & ſubiuguer entierement la Ligue. Cependant il n'eſtoit pas moins en peine de trouuer des expediens, qui fuſſent capables d'entretenir les Catholiques de ſon Party, que d'auoir des forces à ſuffiſance, pour exterminer, & vaincre ſes Ennemis. Car dés le dernier Automne de l'année cinq cent quatre-vingt neuf, ayant promis qu'au prochain mois de Mars, il feroit tenir vne Aſſemblée, pour y eſtre inſtruit en la Foy Catholique, auecque la bien-ſeance, & la dignité que requeroit ſa perſonne; & voyant qu'à cauſe des grands efforts de la guerre, qui s'eſtoient faits cette année là; de la Bataille d'Ivry, du ſiege de Paris, & de l'Armée Eſpagnole, arriuée à ſon dommage, il n'auoit pû ſatisfaire à ſa parole; maintenant que les Eſtrangers s'eſtoient retirez, & qu'il n'auoit plus tant d'Ennemis à combattre, il ſe croyoit eſtre en vn eſtat aſſez paiſible pour s'acquitter de ſa promeſſe. A quoy certes les plus auiſez ſembloient l'inuiter tous d'vn accord, quoy que ce fuſt tacitement; au lieu que les moins reſpectueux, & les plus paſſionnez pour la Religion, ſe plaignoient tout haut, diſant qu'on ſe mocquoit d'eux, & qu'on ne faiſoit que les abuſer. Mais par deſſus tous le Parlement de Bordeaux, qui par les ſoins, & la merueilleuſe

& à s'acquitter de ſa promeſſe touchant ſa Conuerſion.

Plaintes du Parlement de Bordeaux, au Roy

adreſſe du Mareſchal de Matignon, s'eſtoit rangé à l'obeyſſance du Roy, apperceuant à cette heure, qu'il differoit ſa Conuerſion, témoignoit ouuertement le déplaiſir qu'il en receuoit. Auſſi s'auiſa-t'il à meſme temps d'enuoyer à ſa Majeſté le premier Preſident, & deux Conſeillers, pour la ſupplier de vouloir prendre vne derniere reſolution; pource que les Catholiques ne ſeroient iamais entieremẽt ſatisfaits en leur Conſcience, que lors qu'ils le verroient pleinement reduit à la vraye Religion, dans laquelle les Roys tres-Chreſtiens, ſes glorieux Predeceſſeurs, auoient veſcu durant tant de ſiecles. Or bien que ces Deputez euſſent ponctuellement ſatisfait à leur commiſſion; & que le Roy les ayant courtoiſement accueillis, leur eût témoigné d'auoir leur Requeſte pour agreable, il ne laiſſoit point pourtant d'eſtre en vne extrême peine dans ſon Ame; pour ne ſçauoir, ny quel chemin prendre, ny quel milieu tenir entre deux, pour ſatisfaire l'vn & l'autre Party. Il conſideroit que les Huguenots ſeruoient de principal fondement à la pluſpart de ſes affaires, n'y ayant point de lieu où il puſt commander plus abſolument, que dans les terres de leur obeïſſance; Outre que les Prouinces Catholiques dans leur mauuaiſe intelligence, eſtoient partagées de telle ſorte en deux factions diuerſes, qu'il n'y en auoit pas vne qui ſe declaraſt entierement pour luy. Surquoy il concluoit à part ſoy, par l'exẽple des choſes paſſées, qu'on ſe trouuoit fort mal ordinairement d'abandonner les vieilles amitiez, pour en faire de nouuelles; & de ſe remettre tout à fait à la diſcretion de ceux qu'on ne connoiſſoit pas bien en-

1591. auquel il enuoye des Deputez,

Le Roy les reçoit fauorablement,

& ſe trouue fort en peine:

Son irreſolutiõ,

& ſes cõſiderations diuerſes.

1591. core, & auec qui l'on venoit de contracter alliance. Il voyoit d'ailleurs, que n'ayant daigné se conuertir en vn temps auquel la Puissance, & la Victoire luy donnoient moyen de le faire auec honneur; s'il le faisoit maintenant, qu'il estoit beaucoup décheu de ses forces, il sembleroit que ce fût, ou par apprehension, ou par contrainte; Outre que dans l'extréme besoin qu'il auoit d'estre secouru par les Princes Protestans d'Allemagne, & par la Reyne d'Angleterre, la necessité le reduisoit à ne leur donner aucune sorte d'ombrage. Mais il se representoit d'vn autre costé, que n'ayant point les Catholiques pour luy, il n'auroit plus par consequent dequoy resister à ses Ennemis; & qu'à la reserue du tiltre de Roy de France, il se reuerroit dans le mesme estat, où il se trouuoit, auant que sortir de la Rochelle. A tous ces inconueniens qu'il prevoyoit, & qui l'esbranlant de toutes parts, luy donnoient d'estranges inquietudes; il ne trouuoit que deux seuls remedes; Le premier, de satisfaire pleinement les principaux de l'Armée, pour les empescher de remuer, & pour arrester les autres par leur exemple; Le second, de tenir touſiours en exercice les gens de guerre, afin que le repos, & l'oysiueté ne leur suggerassent aucunes pensées, qui les pussent débaucher de leur deuoir. Pour cét effet, connoissant la grande authorité qu'auoit le Duc de Neuers dans tout le Party des Catholiques, & combien considerable le rendoient ses actions pour estre Prince religieux, & qui auoit la Cõscience fort bonne, il luy donna le Gouuernement de Champagne, qu'il desiroit de long temps d'auoir, grande Prouince, & des principales du

Deux remedes opposez par le Roy aux inconueniens qui luy pouuoient arriuer.

Il donne au Duc de Neuers, le

Royaume. Par meſme moyen, outre la charge de Maiſtre de Camp, dont il honora le Baron de Biron, & pour ſon propre merite, & pour l'eminente reputation de ſon Pere, il luy promit celle d'Amiral; vſant de pareille generoſité enuers tous les autres, auſquels il rendoit des témoignages viſibles d'affection, & de tres-bon naturel. Car il diſtribuoit toûjours les dignitez, & les charges à ceux d'entre les Seigneurs Catholiques, qu'il en iugeoit dignes, à cauſe de leur naiſſance, ou de leur propre vertu; & qui pour leur ancien zele enuers l'Egliſe, luy ſembloient capables d'affermir dans la fidelité, ceux que la longueur qu'il apportoit à ſa Conuerſion pourroit ébranler, cõme ils verroient qu'il ne leur tiendroit point promeſſe. Dauantage, pour empeſcher que la faineantiſe, & les mauuais effets qu'elle produit d'ordinaire, ne les conuertiſſent, il fit reuenir à l'Armée le Duc d'Eſpernon, auecque deſſein non ſeulement de ſe le reconcilier, mais encore de luy donner de l'employ. Il r'appella de meſme le Duc de Neuers, qui aſſiegeoit en ce temps-là Prouins; le Duc de Longueville, le Comte de S. Paul ſon frere, & pluſieurs autres Seigneurs Catholiques, ſe propoſant auſſi-toſt qu'il les auroit r'alliez, de les employer tous honorablement à des entrepriſes dignes d'eux; & par l'execution deſquelles il auanceroit ſes propres affaires. A ce deſſein eſtoit ioint encore celuy qu'il auoit de mettre ſur pied vn bon nombre de gens de guerre, non ſeulement pour s'oppoſer en Bretagne aux progrez des Eſpagnols, & en Prouence, aux entrepriſes du Duc de Sauoye; mais encore pour r'enforcer ſi bien ſon Armée,

1591. Gouuernement de Châpagne;

& promet la charge d'Amiral au Baron de Biron.

Sõ adreſſe en la diſtribution des dignitez principales;

Il r'appelle à l'Armée le Duc d'Eſpernon,

& pluſieurs autres Seigneurs Catholiques.

Deſſein d'accroiſtre ſes forces à diuerſes fins,

1591. qu'en cas que le Duc de Parme s'en reuint ioindre celle de la Ligue, il leur puſt également reſiſter en pleine campagne. Or dautant que pour eſtre ſecouru d'hommes & d'argent, il ne ſçauoit à qui s'adreſſer plus à propos qu'à la Reyne d'Angleterre, & aux Princes Proteſtans d'Allemagne ; & qu'il les voyoit aller lentement, & auecque froideur en cette affaire-là, il ſe reſolut de leur enuoyer quelque homme d'eſprit, & qui ne fuſt pas moins recommandable pour ſa vertu, que pour ſon authorité ; afin que traittant ſeparément auec chaque Prince, puis rapportant le tout enſemble, il puſt tirer d'eux le fruict qu'il en attẽdoit, & dont il auoit vn extréme beſoin dans l'eſtat preſent de ſes affaires. Il n'en trouua point d'abord de plus propre à cette Negociation que le Mareſchal de Biron, perſonnage qui valoit beaucoup, dont le nom eſtoit illuſtre, & la prudence telle, qu'il la faloit auoir pour vn employ de cette importance. Mais ayant iugé depuis qu'vn ſi bon Capitaine eſtoit neceſſaire à la conduitte de l'Armée, puis qu'il ſe repoſoit en luy principalement de l'ordre, de la diſcipline, & des entrepriſes de la Guerre ; Il iugea plus à propos d'y deputer Henry de la Tour, Vicomte de Turenne, ſon ancien Allié ; la fidelité duquel ne luy pouuoit eſtre ſuſpecte, ayant couru meſme fortune que luy. D'ailleurs, outre qu'il le connoiſſoit capable de mener vne affaire de ce poids-là, pour n'eſtre pas moins éloquent que bien auiſé ; il ſçauoit encore qu'à raiſon de ſa valeur, & de ſon experience à la Guerre, il eſtoit grandement propre à conduire les gens de ſecours qu'on reſoudroit de luy enuoyer ; & qu'auec cela, ſe

& de recourir à ſes Alliez.

Grandes qualitez du Maréchal de Biron.

Le Roy choiſit par deſſus tous Héry de la Tour, pour la negociation du ſecours qu'il enuoye demãder à ſes Alliez.

trouuant de meſme Religion que les Princes Proteſtans, il en ſeroit écouté d'autant plus volõtiers, & en achemineroit beaucoup mieux l'affaire dans la Conference qu'il auroit auec eux. Car ny le Seigneur de Beauuais, demeuré Ambaſſadeur vers la Reyne Elizabeth, depuis la mort de Henry III. n'eſtoit pas trop bien venu prés d'elle, à cauſe qu'il eſtoit Catholique, ny le Comte de Schomberg, paſſé de long-temps en Allemagne, beaucoup agreable aux Princes Proteſtans, pour eſtre ſemblablement de Religion contraire à la leur. Le Duc de Saxe, le Prince Caſimir, Tuteur du Palatin du Rhin ſon Neveu, & encore plus le Marquis de Brandebourg, eſtoient entrez en défiance de luy, apprehendant que ſous pretexte de traitter des affaires du Roy, il ne cherchaſt à découurir leurs intentions, & leurs plus ſecrets deſſeins, pour en aduertir ceux du Party de la Ligue. Le Vicomte s'en alla doncques en Angleterre, où il ne trouua pas les affaires ſi bien diſpoſées à l'auantage du Roy, que la Reyne Elizabeth ne taſchaſt de profiter de la neceſſité où elle le voyoit reduit, & de s'en ſeruir comme d'vne occaſion fauorable, pour l'obliger à luy rendre Calais, ou du moins à luy donner quelque autre place qui valuſt celle-cy; choſe que non ſeulement les Roys d'Angleterre, mais tous leurs ſuiets auoient dés long-temps paſſionnément deſirée. Mais dautant que cette affaire vouloit eſtre adroittement menée, & que pour ce meſme effet, la Reyne ne manquoit ny de prudence, ny d'adreſſe, elle fit entendre premierement; *Que les Marchands ſes ſuiets demandoient d'auoir en la coſte de France vn Hauure aſſeuré, où ils*

1591.

Le ſieur de Beauuais ſe rend ſuſpect à la Reyne,

& le Cõte de Schõberg l'eſt auſſi aux Princes proteſtãs d'Allemagne.

Le Vicõte de Turenne arriue en Angleterre:

où la Reyne luy témoigne le deſir qu'elle a d'auoir quelque Place en France:

ſes raiſõs adroitemẽt palliées.

1591. *peussent commodement faire aborder leurs vaisseaux, & y mettre à couuert leurs personnes, & leurs marchandises*; Puis elle monstra *la raison qu'elle auoit de se promettre d'obtenir cela d'vn Roy son Amy, & son Allié, n'ayant pas accoustumé de l'appeller autrement que du nom de Frere; Qu'au reste, elle auoit autresfois requis de la mesme chose les Roys Charles & Henry, ses derniers Predecesseurs, apres l'vsurpation faite par le Duc de Guise de la Ville de Calais, annexée à sa Couronne depuis plusieurs siecles.* Or bien que le Vicomte de Turenne, qui n'estoit pas moins adroit qu'elle, ne niast point ouuertement qu'on ne la deust satisfaire en cela, il ne laissoit pas pourtant de s'en deffendre tant qu'il pouuoit, & de ioindre les delays & les excuses ensemble. Il alleguoit pour raison; *Que le Roy, qui n'estoit pas encore estably, se feroit hayr vniuersellement de tous les François, s'il parloit d'aliener quelque Place du Royaume; Que de là s'ensuiuroit la reuolte des Catholiques, qui se plaignoient déia qu'on les traittoit mal, & les mécontentemens desquels n'estoient que trop grands; Qu'il luy sembloit au reste, que la Reyne ne deuoit point faire pour l'heure des demandes de cette nature, de peur que le Roy ne creût qu'elle le vouluſt reduire à la necessité d'y consentir, & luy mettre, comme l'on dit, le ioug sur le col, dans les extrémitez où se trouuoient ses affaires.* Voilà quelles furent les raisons du Vicomte, dont la Reyne témoigna d'estre satisfaite, & se proposa d'attendre à faire cette demande, lors que le temps de tenir promesse de part & d'autre seroit venu; cette coniontture luy semblant plus propre, & plus pressante que toutes les autres. Luy cependant ne

Réponse du Vicomte, aux propositions de la Reyne Elizabeth:

qui se resout de temporiser:

& assiste le Roy d'hõmes & d'argent,

laissa pas d'obtenir qu'elle presteroit au Roy cent mille écus, pour les leuées des gens de guerre, qu'on deuoit mettre sur pied; Qu'auec cela elle enuoyeroit en Bretagne, pour secourir le Prince de Dombes, les six mille Fantassins, dont nous auons parlé cy-deuant; Et que par mesme moyen Horace Pallavicin Genois, refugié en Angleterre pour le sujet de la Religiõ, seroit deputé par elle-mesme auec le Vicomte aux Estats de Holande, & aux Princes d'Allemagne, pour les solliciter aussi d'assister le Roy d'hommes & d'argent. En suitte dequoy elle promit, qu'en cas que le Duc de Parme voulût repasser en France, elle enuoyeroit au Comte de Nassau, & aux Holandois, des forces considerables, afin qu'entrant dans le pays de Flandres, & de Brabant, elles eussent dequoy faire vne puissante diuersion. Apres que ces choses furent concluës, le Vicomte de Turenne estant party d'Angleterre, & passé à la Haye, obtint des Holandois, non pas trente mille écus contens, comme il pretendoit auoir, mais trois mille Fantassins, qui deuoient estre entretenus, & se ioindre aux troupes qu'on leueroit en Allemagne; ce qui fut pourtant vne promesse que la necessité des affaires rendit depuis sans effet. Il y eut bien plus à faire encore auecque les Princes d'Allemagne, pource qu'ils estoient plusieurs, & leurs interests diuers; quoy que neantmoins le Vicõte aidé bien à point du Pallauicin, s'en sçeut démesler auec tant d'adresse, qu'il tira parole que les vns l'assisteroient d'argent, & les autres de gens de guerre. Sur cette asseurance il mit ordre à des leuées de quatre mille Cheuaux, & de huit mille Fantassins; afin que

1591.

Secours offert par les Holandois,

& promesse tirée des Princes Protestãs d'Allemagne par le Vicomte.

1591. vers le commencement de l'Esté prochain, ils fussent prests à passer en France, pour y secourir le Roy, sous la conduitte de Chrestien, Prince d'Anhalt, auec vn équipage conuenable d'Artillerie, & de munitions de guerre.

qui leue de grosses troupes d'Estrangers.

Durant tout cecy, les inquietudes qu'auoit le Duc de Mayene n'estoient pas moindres que celles du Roy. Comme il y auoit dans sa maison plusieurs Princes, qui pretendoient les mesmes choses que luy, il ne pouuoit trouuer moyen de les contenter tous ensemble, non plus que les autres Seigneurs, & Capitaines de son Party, qui ne cessoient de demander de l'argent, pour la subsistance de la Soldatesque. De sorte qu'à cause du peu de satisfaction, & du degoust de plusieurs, il apprehendoit que la diuision ne se mist parmy eux, & que quelques-vns ne prissent resolution de se donner au Roy. En effet, il y auoit d'autant plus à s'en défier, que d'vn costé les peuples chargez d'imposts excessifs, ne pouuoient plus souffrir les dommages, ny les incommoditez de la Guerre; Et que de l'autre les Soldats, qu'on ne pouuoit assouuir dans la licence qu'ils se donnoient, insistoient sans cesse à demander qu'on les contentast, ne parlant iamais d'autre chose que d'argent, de liberté, de recompense, & de paye. Mais comme les Parisiens se pouuoient dire les principaux de la Ligue; aussi estoient-ils les premiers à se plaindre. Il leur déplaisoit de ne voir pas dans leur Party tous ces grands progrez qu'au commencement ils s'estoient imaginez; Et voyant d'ailleurs, que les contributions, & les frais qui se faisoient de iour en iour, croissoient iusqu'à l'infiny, ils accusoient le Duc de Mayene de peu de conduit-

Grandes inquietudes du Duc de Mayene, causées de diuers suiets.

Mescontentemens, & plaintes des Parisiens.

te, de vouloir tout attirer pardeuers luy, & de faire de l'argent d'autruy des prodigalitez, & des profusions insupportables : En quoy certes ils ne consideroient pas combien profond estoit le gouffre des Guerres ciuiles ; Et combien grand le nombre des particuliers, qui s'y trouuoient interessez, & qu'on estoit contraint d'entretenir en tous les coins du Royaume. 1591.

Il faloit ioindre à ces choses les mauuais offices des Ministres d'Espagne ; qui pour ne laisser prendre pied si auant à l'authorité du Duc de Mayene, qu'ils estimoient peu enclin à suiure leurs intentions ; & pour mieux insinuer dans l'esprit du Peuple le Roy Catholique, loüoient tout haut les preparatifs, & les grandes dépenses qu'il faisoit pour le secours de la Ligue ; comme au contraire, ils déchiroient la reputation du Duc, & blasmoient son mauuais mesnage, en ce qu'employant si mal ses forces, il n'en tiroit que fort peu de fruict. L'on faisoit courir encore de tres-mauuais bruits contre le Duc de Lorraine. Ils procedoient de ce que s'estant saisi depuis peu de Villefranche, Place annexée à la Couronne, le Duc de Mayene pretendoit qu'il n'appartenoit qu'à luy d'y mettre Garnison, & d'y nommer vn Gouuerneur. A quoy le Duc de Lorraine s'opposoit directement, & soustenoit, qu'ayant pris cette Ville aux dépens de ses soins, de son bien propre, & de la vie de ses Soldats, il estoit bien iuste qu'il en disposast, & qu'il en fust maistre. D'où il arriua depuis, que n'ayant pû obtenir ce qu'il pretendoit, il leua le siege qu'il auoit cõmencé de mettre à Monlealt, alleguant pour raison, qu'il ne vouloit point se donner tant de peine, ny s'exposer à

Mauuais offices rẽdus au Duc de Mayene par les Ministres d'Espagne.

Causes de diuers bruits contre le Duc de Lorraine.

qui leue le siege de Monlealt.

1591. & s'offéce pour pluſieurs raiſons, contre le Duc de Mayene.

tant de perils, au profit d'autruy, & à ſon propre dommage. Ce n'eſtoit point de là neantmoins que venoit ſon mal; & les reiettons en eſtoient pouſſez d'vne racine bien plus profonde. Il conſideroit qu'eſtant Chef de la Maiſon de Lorraine, il deuoit auoir la preéminence ſur tous les autres de cette Famille, & que neantmoins le Duc de Mayene, comme Lieutenant general de l'Eſtat de France, ne tenoit pas ſeulement le haut, & s'eſtimoit par deſſus eux; mais auoit deſſein encore de s'éleuer à la Couronne; bien que toutesfois ſon fils y eût incomparablement plus de droict que luy, pour eſtre né d'vne Fille de France: Ce qui luy faiſoit conclurre à part ſoy, qu'il faloit que tous les autres de la Maiſon en reconnuſſent la Tyge, & qu'ils luy cedaſſent. Mais comme ces penſées eſtoient ſecrettes, elles demeuroient cachées, & n'aboutiſſoient point à vne diſſention manifeſte. Auſſi n'eſtoit-ce pas de là que procedoient les plus grãds mécontentemens, mais bien du coſté du Duc de Nemours. Comme il auoit le cœur genereux & remuant, l'humeur altiere, & le naturel dédaigneux; ayant touſiours deffendu Paris auec vne valeur obſtinée, & par deſſus la creance commune, il ne pretendoit pas moins que d'eſtre fait Lieutenant general de ſon frere, & d'auoir vne authorité ſouueraine ſur les affaires des Pariſiens, en qualité de leur Gouuerneur, & de leur Conſeruateur. Cela ne ſe pouuoit faire cependant, ſans bien donner de la jalouſie au Duc de Mayene; pource qu'il ne vouloit pas qu'autre que luy prit part au Gouuernement, ny aux choſes qui regardoient Paris, principal fondement de la Ligue,

Qualitez du Duc de Nemours:

& ſes pretenſions,

elles ſe trouuent contraires aux deſſeins du Duc de Mayene,

1591.

De là naſquit entre l'vn & l'autre le contraſte qu'ils eurent touchant l'élection du Preuoſt des Marchands, & des autres Magiſtrats, que le Duc de Mayene fit à ſa mode, & pour ſa propre ſatisfaction, ſans s'arreſter aux pourſuittes, ny aux brigues des autres; cette matiere luy ſemblant ſi delicate, & tellement importante, qu'il ne croyoit pas que les conſideratiõs qui l'obligeoient à ce choix, duſſent eſtre communiquées à perſonne. Mais dés auſſi-toſt que cette eſlection fut publiée, le Duc de Nemours s'en alla diſant tout haut; Qu'on auoit refuſé d'élire ceux qui s'eſtoient monſtré les plus ſecourables durant le ſiege de Paris, pour en créer d'autres, qui n'auoient point la capacité requiſe, & ſur leſquels on ne pouuoit pas beaucoup s'aſſeurer; Ce qui luy fit dire en ſuitte au Duc de Mayene; Qu'il ne penſoit pas qu'auec de tels Officiers il puſt conſeruer & deffendre Paris, comme il auoit fait autresfois, & partant qu'il renonçoit tres-volontiers à ce Gouuernement. Le Duc, qui ne demandoit pas mieux, le prit au mot à l'inſtant, & accepta la demiſſion de cette charge, dont il pourueut à l'heure meſme Charles Emanüel, Duc d'Eſguillon, ſon fils aiſné, auquel, à raiſon de ſon bas âge, il donna pour Lieutenant le Marquis de Belin, qui dépendoit entierement de ſa volonté. Or bien que cela dépleuſt extrémement au Duc de Nemours, & aux Pariſiens, qui pour les grands ſoins qu'il auoit pris de les deffendre, l'affectionnoient au dernier point, ſi eſt ce qu'enfin l'on ne laiſſa pas d'accommoder cette affaire. Car on demeura d'accord de donner au Marquis de S. Sorlin, frere du Duc de Nemours, le Gouuerne-

& ce qui en arriue.

Eſlection faite des principaux Officiers de Paris,

deſagreable au Duc de Nemours,

qui renõce au Gouuernement de la Ville,

dont la Lieutenance eſt donnée au Marquis de Belin.

Accommodemẽt fait en faueur du Duc de Nemours.

1591. ment du Dauphiné ; & au Duc meſme des forces & de l'argent, pour faire la guerre en Lyonnois dont il eſtoit Gouuerneur ; où il s'en alla incontinent, ſans eſtre en ſon ame bien ſatisfait de ſon frere, quoy qu'il ne le donnaſt pas viſiblement à connoiſtre.

Mécontentemés de Madame de Guiſe,

Mais parmy toutes ces perſonnes là, il n'y en auoit point de plus faſchée que Madame de Guiſe. Elle meſloit à ſes larmes des lamentations de Femme, & ſe plaignoit à toute heure, de ce qu'on faiſoit tous les iours de nouuelles entrepriſes, & pas vn ſeul effort, pour la deliurance de ſon fils. Elle adiouſtoit en ſuitte, que le Colonel Alphonſe Corſe ayant eſté pris en quelques rencontres, s'eſtoit deliuré moyennant la ſomme de trente mille écus ; Qu'on ne deuoit point le receuoir à rançon, & qu'il le faloit pluſtoſt mettre en pieces, pour la vanger de la mort du Duc de Guiſe ſon Mary, à laquelle il auoit conclu, auecque les autres Conſeillers, de cette meſme conſpiration ; Qu'au reſte, la vefue du Duc de Longueville eſtant retenuë priſonniere, au lieu de moyenner par ſa deliurãce celle de ſon fils, l'on parloit de la donner en échange du Duc d'Elbeuf. A quoy l'on reſpondoit pour la ſatisfaire ; Que le Duc ſon fils ſe trouuoit en lieu où il eſtoit enuironné des forces du Roy ; Qu'à moins que d'auoir vne groſſe Armée, & l'auantage de la campagne, l'on ne pouuoit aller iuſques-là ; & que neantmoins il y auoit diuers traittez pour ce meſme effet ; Que touchant le Colonel Alphonſe Corſe, eſtant priſonnier de Guerre, les loix militaires ne ſouffroiẽt pas qu'on entrepriſt ſur ſa vie ; Que les trente mille eſcus de ſa rançon auoient grandement

&réponſe á ſes plaintes ;

ſeruy

seruy à l'auancement de leurs communes affaires ; & que pour le regard de la Ducheſſe de Longueville, l'on ne s'eſtoit iamais propoſé de la donner pour le Duc d'Elbeuf, qu'apres auoir oüy dire pluſieurs fois au Roy, qu'il ne vouloit point pour quelque échange que ce fût, entendre à la deliurance du Duc de Guiſe. Mais l'on auoit beau luy dire ces raiſons ; elle ne les pouuoit gouſter, quelques vray-ſemblables qu'elles fuſſent. Au contraire, s'emportant touſiours plus fort apres les cris, qui procedoient de ſes déplaiſirs ſecrets, elle ne ceſſoit de troubler les affaires de l'Vnion, & d'eſtourdir de ſes plaintes les oreilles de tous ceux qui l'écoutoient. Le Duc de Mayene ne pouuoit pas non plus eſtre bien d'accord auec le Duc de Mercœur. Car ayant fait en ſon ame vne ferme reſolution, de ne permettre iamais qu'aucune partie de la Couronne vint à ſe diuiſer, tant qu'il gouuerneroit les affaires, il s'affligeoit grandement de ce que Mercœur tranſporté d'vn violent deſir de ſe rendre maiſtre de la Bretagne, auoit auecque les Eſpagnols des prattiques, & des intelligences ſecrettes. Que ſi les diſſentions inteſtines le mettoient en peine, il ne l'eſtoit pas moins à l'égard des ſecours eſtrangers, pour ne les trouuer conformes à l'eſperance qu'il en auoit conçeuë. Il voyoit que le Duc de Sauoye eſtoit ſi auant dans ſes intereſts, & pretendoit tant de choſes, qu'au lieu de renforcer, & d'affermir le corps de la Ligue, il ſembloit pluſtoſt l'affoiblir, & le démembrer. D'ailleurs, il connoiſſoit que le Duc de Parme, & les autres Miniſtres d'Eſpagne, auoient peu d'inclination à l'aſſiſter d'vn puiſſant ſecours, pour faire en ſorte que-

1591.

dont elle n'eſt point ſatisfaite.

& trouble les affaires de la Ligue.

Les Ducs de Mayene, & de Mercœur ſont mal enſéble, & pourquoy.

Apprehenſions du Duc de Mayene.

1591. la Guerre se terminast sous leurs Auspices, & qu'ils ne faisoient que tirer de longue, afin de gagner le temps, & de se le rendre fauorable à l'acheminement de leurs desseins. Ces choses le mettoient en desordre; & le faschoient beaucoup moins pourtant que le changement d'vn autre Pape, qui s'estoit fait depuis peu. Car bien que Sixte cinquiesme aux derniers mois de sa vie, mis en défiance par la façon de traitter qu'obseruoient les Espagnols; & faché du rigoureux procedé du Comte d'Oliuarez, témoignast d'estre refroidy de la Ligue, peu satisfait de ses intrigues, & possible disposé à se reconcilier auecque le Roy, s'il luy en faisoit naistre l'occasion, en se conuertissant à l'Eglise; si est-ce que la nouuelle eslection du Cardinal Sfondrat, sous le nom de Gregoire quatorziéme, ne contenta point d'abord le Duc de Mayene. Il trouuoit ce Pape si attaché aux interests d'Espagne, qu'il n'alloit que par le mouuement du Roy Catholique, outre qu'on tenoit qu'il procedoit si lentement en toutes choses, que cela luy faisoit perdre esperance, qu'en ses resolutions il dust agir auecque vigueur. Dans cette confusion de pensées, il se proposa que sa principale fin deuoit estre de grossir si bien ses troupes, que par elles il pust demeurer vainqueur à la campagne; pource que de cette façon rendant libres les autres Villes, il appaiseroit les Parisiens, & par le bruit de la victoire, tiendroit en bride ceux qui voudroient faire les mauuais. Suiuant ce dessein, il employa tous ses soins à donner accroissement à ses troupes dans le Royaume; Puis s'auisa d'enuoyer au Roy d'Espagne le Président Ieanin, homme de singuliere pru-

Creation d'vn nouueau Pape.

Défiance de Sixte V. sur la fin de ses iours.

Gregoire XIV. par trop attaché aux interests d'Espagne.

Le Duc de Mayene se propose d'accroistre ses forces,

enuoye en Espagne le Presidét Ieanin,

dence, où se trouuoit iointe vne adresse incomparable dans les maximes d'Estat; Et en Cour de Rome le sieur Des-Portes Baudoin, son Secretaire; qui pour sa longue experience aux affaires de la Cour, où durant la vie des derniers Roys, il auoit esté tousiours esleué, & pour la viuacité de son esprit, luy sembla merueilleusement propre à destourner l'irresolution, & l'humeur lente du Pape. Ces Agens eurent ordre de luy, d'estre moins qu'ils pourroient en ce voyage; & sur toutes choses de se proposer pour fin principale d'obtenir de ces deux Princes vn prompt, & puissant secours d'argent, & d'hommes de guerre. 1591. & en Cour de Rome le sieur Des Portes Baudoin.

Tandis que tous ces preparatifs, & ces desseins se faisoient; l'on estoit à peine entré dans l'année mille cinq cent nonante vn, quād il prit enuie aux Parisiens de faire vn effort, pour reprendre S. Denys. Il leur importoit extrémement de recouurer cette Place, pource que n'estant qu'à deux lieuës de Paris, sur le chemin qui mene dans les agreables, & fertiles plaines de l'Isle de France, elle empeschoit la conduitte des viures; & que la Garnison qui estoit dedans, courant tout le pays d'alentour, embarrassoit bien fort les passages, ou les rompoit entierement. Ils se promettoient vn bon succez de cette entrepriſe, pource qu'il n'y auoit que peu d'habitans dans la Place; ny pour la deffendre que trois cent Fantassins, & cent cinquante Cheuaux; qui tous ensemble, quelques hazardeuses courses qu'ils fissent à la campagne, n'estoient pas capables de garder l'enclos des murailles, assez foibles d'elles-mesmes, outre qu'en diuers endroits, elles se trouuoient rompuës & démolies. D'ailleurs, Les Parisiens font vne entrepriſe sur S. Denys, & s'en promettent vn bon succez. Conionctures auantageuses pour eux.

1591. ces meſmes marécages qui ſeruent ordinairement à la fortification, & à la deffenſe des places qu'ils enuironnent, à cauſe de l'eau, dont les foſſez ſe rempliſſent, ſeruoient au contraire en celle-cy, d'vne commodité bien grande aux Aſſaillans, en vne ſaiſon, où pour la rigueur du froid, la glace eſtoit aſſez ferme pour leur tenir lieu de Pont, & leur faciliter le moyen d'aller commodement à l'aſſaut. Or bien que de Viq, qui auoit depuis peu ſuccedé à Lauardin, au gouuernement de cette meſme Ville, fit tout ſon poſſible pour la conſeruer; ſi eſt-ce que la Garniſon ſe trouuant foible, & les Soldats fatiguez des continuelles courſes qu'ils faiſoient pour rompre les chemins; toutes ces choſes enſemble, iointes à l'incommodité de la ſaiſon, eſtoient cauſe de la nonchalance qu'on apportoit à la garde des murailles. Auec tout cela neantmoins, pluſieurs eſtimoient que cette entrepriſe ne reuſſiroit iamais, à cauſe que pour l'executer, on ne pouuoit faire ſortir de Paris qu'vn fort petit nombre de gens de guerre. Mais le Cheualier d'Aumale, qui embraſſoit volontiers telles entrepriſes; apres s'eſtre bien informé de l'eſtat de la Place, prit reſolution de paſſer outre, & de l'aller attaquer. Ayant donc pris auec luy mille Fantaſſins, & deux cent cheuaux, il ſortit de nuict par cette meſme porte à qui l'on donne le nom de S. Denys, à cauſe que c'eſt par là qu'on s'y en va d'ordinaire. Cela fait, il prit vn petit deſtour, par où il approcha de la Ville du coſté de l'Abbaye, qu'il ſçauoit eſtre non ſeulement plus à l'écart, mais le moins gardé. Comme l'on euſt ſondé la glace d'abord, que l'on trouua fort dure par tout, & parti-

Garniſõ foible dans S. Denys, où commande le ſieur de Viq.

Le Cheualier d'Aumale s'informe de l'eſtat de la Place: s'en va l'attaquer;

culierement au Fossé, il fit planter quatre eschelles contre la muraille, auecque si peu de bruit, que les sentinelles, s'il y en auoit en cét endroit-là, où l'on en posoit rarement, ne s'en apperceurent point. Deux Capitaines y monterent à mesme temps, auec vingt-quatre Soldats, qui estoient armez de toutes pieces. Comme ils ne rencontrerent aucun obstacle, ils se saisirent de la prochaine porte, qu'ils abattirēt; Et alors le Cheualier d'Aumale, qui estoit à pied, entra l'espée à la main, à la teste de ses gens, qui le suiuirent tous en fort bon ordre, auecque dessein de s'emparer de la place. Cependant le Gouuerneur en ayant ouy le bruit, fut bien estonné de voir que les ennemis auoient déja pris vne des portes, & gagné la muraille. Le déplaisir qu'il en eut passa iusques au desespoir, croyant auoir déja perdu par la nonchalance de ses Soldats, tout ce qu'il s'estoit acquis d'honneur durant sa vie, qu'il auoit iusques alors heureusement passée dans l'exercice des armes. Il monta donc à cheual, sans autre suitte que de trente hōmes; & resolu de ne point suruiure à sa propre ruine, fit sonner furieusement la charge par deux Trompettes qu'il auoit auec luy, afin que dans l'obscurité de la nuict il semblast aux Ennemis qui l'assailloient, qu'il les surpassoit en nombre de gens. Alors il s'en alla visiere baissée, au deuant de leur escadre, qui par le grand chemin marchoit en ordre à la place. Et dautant que pour ne ruiner entierement la Ville, les Capitaines n'auoient point voulu qu'on mit le feu aux maisons; cela fut cause qu'au milieu des tenebres, la furie des Cheuaux, mit en desordre l'Infanterie. Durant ce tumulte, le

1591.

plâte des Eschelles à la muraille;

& se saisit d'vne porte.

Déplaisir extréme du sieur de Viq:

Il monte à cheual:

charge les ennemis,

& les met tous en desordre.

1591. Cheualier d'Aumale ayant tourné visage, pour r'allier ses gens, & les mettre en ordre, receut dans la gorge vne estocade, qui le porta mort par terre : Ce qui fit que ses Soldats tous estourdis, sans auoir plus, ny resolution, ny courage, ny force, prirent la fuitte à l'instant, & que fuyant ainsi pesle-mesle embarrassez les vns parmy les autres, ils sortirent sans estre chassez de personne, par la mesme porte qu'ils auoient gagnée, d'où ils coururent à Paris, apres en estre demeuré sur la place plus de cent, qui furent, ou estouffez parmy la presse, ou mis à mort par ceux de la Ville. Le sieur de Viq l'ayant ainsi regagnée, releua par sa valeur sa propre fortune ; Puis comme il eut rendu compte au Roy d'vn si bon succez, non seulement il en fut loüé, mais il obtint encore de luy vne riche Abbaye, que le Cheualier d'Aumale possedoit, sous le tiltre de la Croix de S. Iean de Hierusalem. Les Curieux remarquerent que ce Cheualier tomba mort, deuant vne Hoſt-lerie, qui portoit pour enseigne l'Espée Royale, semée de Fleurs de Lys d'or : Mais ils s'estonnerent bien plus encore d'vn autre prodige, qui fut, que son corps ayant esté mis en vne biere dans l'Eglise des Religieux de S. Denys, fut tres mal traitté des rats, qui le rongerent la nuict suiuante. L'exemple de ce mauuais succez n'empescha point que le Roy ne fist tout ce qu'il pût, pour surprendre Paris de la mesme sorte. Le President Brisson, qui de son mouuement propre s'estoit porté auec precipitation pour Chef de la Ligue dans le Parlement, & qui auoit sollicité les autres d'y adherer, se relaschoit maintenant, & commençoit de changer de batterie. Car ayant

Le Cheualier d'Aumale est mis à mort,

& les Assaillans rebrousſent vers Paris.

Le Roy recompense le sieur de Viq.

Obseruation curieuse.

Prodige malencõtreux.

Le Presidẽt Brisson chãge de volõté pour la Ligue.

pris garde, ainſi qu'aſſeuroient ſes amis, que les Grands du Royaume n'agiſſoient point pour le bien public, auec tant de ſincerité qu'il auoit creu du commencement ; ſoit qu'il ſe fuſt laiſſé corrompre, comme diſoient ſes Ennemis, aux grandes promeſſes que luy faiſoient de la part du Roy ceux qui ſe trouuoient priſonniers dans la Ville ; ſoit que ſuiuant l'opinion vniuerſelle, il y fuſt luy-meſme pouſſé par l'inſtabilité de ſon naturel ; tant y a qu'il auoit commencé de fauoriſer ſecrettement les Politiques, c'eſt à dire les Partiſans du Roy, qu'on appelloit de ce nom. Comme ils ſe ſentoient donc protegez de luy, ils auoient plus de courage ; ſi bien que leur nombre groſſiſſant de iour en iour, ils faiſoient vn corps conſiderable, & traittoient déja des moyens de faire reuolter Paris, pour le ſoubmettre à l'obeyſſance du Roy. A leurs deſſeins, & à leurs prattiques ſeruoit grandement l'humeur nonchalante du Preuoſt des Marchands : Car quelques auis qu'on luy donnaſt, ou il n'y adjouſtoit point foy, ou il ne prenoit aucune peine d'empeſcher les nouueautez qui ſe tramoient, dont le bruit eſtoit aſſez commun. Mais ce qui fauoriſoit le plus le Party du Roy, c'eſtoit le mécontentement du menu peuple: Il ſe laſſoit de traiſner ſa vie en langueur, & de tant de rondes, & de ſentinelles qu'il luy faloit faire, pour garder les murailles de la Ville ; Outre qu'il luy déplaiſoit, encore qu'on y euſt mis pour Gouuerneur le Marquis de Belin, qui ne luy ſembloit pas aſſez agiſſant, ny d'aſſez haute naiſſance, pour vne ſi belle charge, qu'on n'auoit iuſques alors donnée qu'aux premiers Princes du ſang, & aux principaux

1591.

& fauoriſe les Politiques.

Nõchalance du Preuoſt des Marchands.

Le menu peuple ſe dépite dans Paris pour pluſieurs raiſons.

1591. Officiers de la Couronne. Il faloit ajouſter à ces choſes, que le Duc de Mayene ſe trouuoit abſent, & le Duc de Nemours loin de Paris, d'où il s'eſtoit retiré malcontent, ioint qu'on auoit mis à mort depuis peu le Cheualier d'Aumale, dont l'humeur aguerrie tenoit en vigueur, & en haleine ceux du Party de la Ligue. Des conionctures ſi fauorables ſolicitoiẽt le Roy de faire quelque entrepriſe ſur Paris; à quoy l'incitoit encore plus fort l'ardent deſir qu'il auoit, que ſes ſoldats ne fuſſent point oiſifs, & de les employer dans les Armes à des actions qui les picquaſſent d'honneur, & qui les tinſſent touſiours en haleine. Pour cét effet voyant arriuez depuis peu les Ducs de Neuers, & d'Eſpernon, qu'il auoit mandez, & que ſes intelligences dans Paris auec quelques-vns de ſes Confidens, s'en alloient eſtre meures; il s'auiſa de ioindre l'induſtrie à la force de cette maniere. Il prit reſolution que quatre-vingt Capitaines, & Officiers reformez, tous deguiſez en payſans, auec autant de cheuaux chargez de farine, s'approcheroient de la porte de S. Honoré, afin d'entrer par là dans la Ville apres minuit; (car c'eſtoit enuiron ce temps-là que les viures y arriuoient ordinairement, à la faueur des tenebres, à cauſe des courſes continuelles que les Soldats faiſoient en plein iour à la campagne;) & qu'ayant ainſi des armes ſous leurs habits, ils feroient vn effort en entrant, pour ſe ſaiſir de la porte; ſecondez par cent autres ſoldats, qui les ſuiuroiẽt armez de toutes pieces. Cependant il auoit mis ordre ſecrettement que durant ce tumulte, ceux de ſon intelligence en fiſſent vn autre dans la Ville, à l'oppoſite de la porte qu'on auroit

Le Roy embraſſe l'occaſiõ,

& taſche de ſurprendre Paris.

Ordre tenu pour cette entrepriſe.

auroit assaillie, & qu'ils taschassent par mesme moyen de se rendre maistre de celle de Saint Marceau, ou S. Iacques ; tandis que les gens de guerre qui seroient aux Portes de S. Honoré, de Montmartre, & de saint Denys, planteroient de leur costé des eschelles contre la muraille. Par où il se promettoit asseurément, qu'à la faueur de ces assauts, qu'on donneroit tout d'vn temps, il pourroit entrer de pleine force dans la Ville, ou possible reduire les Bourgeois à l'y receuoir volontairement, dautant que ses gens n'y manquoient pas de correspondances & de prattiques, pour faire soûleuer le peuple en diuers endroits. Voilà quelle estoit cette entreprise, l'execution de laquelle fut differée à la nuit du vingtiesme de Ianuier, pour auoir iugé que quand mesme elle ne seroit point pluuieuse ; si est ce qu'elle ne laisseroit pas d'estre obscure apparemment, à cause qu'enuiron la minuit la Lune cessoit de luire. Mais les Princesses, qui demeuroient á Paris, s'estoient mises dans la deffiance, ayant pris garde que le Duc d'Espernon estoit allé par Beaumont trouuer l'Armée Royale ; que le Duc de Neuers en auoit fait de mesme, leuant le siege de Prouins, sans aucune raison apparente ; que le Baron de Givry auoit passé la riuiere à Lagny, afin de ioindre les autres ; & que cependant le Roy tenoit tousiours ferme, & ne bougeoit d'aupres de Paris. Pour toutes ces choses, iointes aux indices que l'on eut de l'inclination du premier President, & des prattiques de plusieurs autres, qui taschoient de faire soulleuer le peuple, ces Dames recommanderent au Marquis de Belin de prendre garde à la Ville. Luy dõc, à qui leurs paroles

1591.

Les Princesses restées à Paris,

entrent en apprehension :

& recõmandent la garde de la Ville au Marquis de Belin,

1591. eſtoient autant d'aiguillons, commença d'appliquer ſon eſprit aux choſes qui ſe diſoient. Elles luy donnerent le meſme ombrage qu'aux autres : tellement que le dix-huitieſme du mois il fit publier à ſon de trompe ; qu'en cas qu'il ſuruint dans la Ville quelque alarme, ou quelque tumulte ; qu'alors au ſon de la cloche du Palais, & des autres Parroiſſes, chacun euſt à prendre les armes, & à ſortir à la ruë, ſans bouger de ſon quartier, ſur peine irremiſſible de la vie. Il pourueut de plus à ce que les Capitaines des Bourgeois obſeruaſſent rigoureuſement les actions des vns & des autres ; D'où il s'enſuiuoit que les Politiques qui faiſoient le moindre nombre, eſtoient eſpiez & retenus par le plus grand ; & que ne bougeant de leurs quartiers, ils ne pouuoient ſe joindre en vn corps, pour faire vne émeute, ou s'emparer des principaux endroits de la Ville ; qui eſtoient tous gardez auec ce meſme ordre. Mais dautant que ces indices & ces ſoupçons croiſſoient tous les iours, & que par la depoſition de quelques ſoldats de *S.* Denys, qui furent pris par Tremont, comme ils couroient la campagne, on apprit qu'en cette Ville-là l'on preparoit des eſchelles, & autres tels inſtrumens propres à la ſurpriſe des places ; cela fut cauſe que les Princeſſes troublées, & toutes en alarme, ayant mandé le Gouuerneur en la maiſon de Madame de Montpenſier, voulurent qu'à l'inſtant meſme il fit murer & combler de terre la porte *S.* Honoré, cõme la plus foible des autres, & la plus expoſée au danger, ce qui fut executé ponctuellement le dix-neufieſme du mois. L'on y mit en garde Tramblecourt, auecque ſon Regiment de

qui taſche d'y mettre tout l'ordre qu'il peut.

Porte de S. Honoré murée.

Lorrains ; Et celuy du Marquis de Menelay fut enuoyé aux portes de S. Denys & de Montmartre ; les Lansknets de Collalte eſtant reſtez de là l'eau, pour en garder les Fauxbourgs. 1591.

Le vingtiéme iour apres midy le Roy s'achemina vers Paris, comme il vid qu'il ne luy venoit aucun auis touchant les ordres qu'on y auoit donnez, ne ſçachant pas qu'on auoit vſé d'vne diligence extraordinaire, pour empeſcher qu'aucun ne ſortiſt de la Ville. De Viq, Gouuerneur de S. Denys, conduiſoit les quatre-vingt Officiers, qui s'eſtoient traueſtis en Payſans, & Lauardin menoit les cent autres. Le Baron de Biron les ſuiuoit, auec douze cent Harquebuſiers, qui auoient ordre de s'auancer, pour ſe ſaiſir de la porte. Apres eux marchoient quatre diuerſes Eſcadres, chacune de quatre cent hommes ; leſquels armez de ſalade, & de cuiraſſe, deuoient s'approcher des murailles de Montmartre, & de S. Denys, pour y preſenter l'eſcalade, ſous la conduite des ſieurs de Givry, de Dunes, d'Humieres, & de la Nouë. Les Suiſſes ſuiuoient, auecque trois coulevrines & deux petards, pour en vſer en cas de beſoin, ſans y comprendre les autres machines, propres à l'execution de cette entrepriſe. Le Roy eſtoit en perſonne à l'Arriere garde, auec les Ducs d'Eſpernon & de Lõgueville, ſuiuis de huit cent Gentils-hommes. Ils eſtoient armez de toutes pieces, & deuoient mettre pied à terre, auecque le piſtolet & l'eſpée à la main, pour aller par tout où la neceſſité les appelleroit ; tandis que le Duc de Neuers, & le reſte de la Caualerie en armes, tenoient la campagne. Ceux qui arriuerent les pre-

Le Roy s'achemine à Paris.

Marche de l'Armée.

Le Roy mene l'Arriere-garde.

1591. Ruſe du ſieur de Trâblecourt.

miers, auec les cheuaux chargez de farine & de grains, demanderent d'abord d'eſtre receus dans la Ville. Alors Tramblecourt, bien aduerty de la deffiance que l'on auoit de cette ſurpriſe, s'entretint vn aſſez long-temps auec eux; & les ayant reconnus, leur dit pour les amuſer, qu'ils allaſſent à l'emboucheure de la Riuiere, pour entrer dans les batteaux qu'on tenoit tous preſts pour cét effet; Mais au meſme inſtant il donna l'alarme à la Ville, où l'on ſonna le toxin de tous coſtez, & la Soldateſque accourut armée ſur les remparts. Cependant les quatre-vingts hommes traueſtis s'eſtant tirez vn peu à l'écart, ſous pretexte de vouloir obeyr, & s'acheminer à la riuiere, donnerent auis au Roy de l'émeute de la Ville, dont il n'eſtoit déja que trop auerty par le bruit des cloches, & luy demanderent ce qu'il faloit faire. Le ſieur d'Humieres, & le Baron de Biron, trouuoient à propos d'en venir à l'eſcalade, & de petarder vne des portes. Mais pas vn des autres Capitaines ne ſe trouua de cette opinion, concluant tous enſemble, qu'il ne faloit point ſe hazarder à cette derniere épreuue; & qu'en vne choſe où l'induſtrie n'auoit de rien ſeruy, la force ne pouuoit eſtre que tres-dangereuſe, & ſans eſperance d'aucun ſuccez fauorable. Comme ils ſe furent donc arreſtez vn peu de temps, pour voir ſi ceux de leur intelligence ne feroient point quelque bruit dans la Ville; ils trouuerent enfin que cela ne leur reüſſit non plus que le reſte: Tellement qu'ils reſolurent pour le mieux de rebrouſſer chemin; de laiſſer faire retraitte à la Caualerie, & de s'en retourner en leurs logemens, auec le meſme ordre qu'ils en eſtoient

qui donne l'alarme à la Ville.

Diuers ſentimés des Capitaines.

Retraitte de l'Armée du Roy.

partis. De cette entrepriſe ſur Paris s'enſuiuit vn peu apres vn effet entierement contraire à l'intention du Roy. Car les Pariſiens fort mal ſatisfaits de ce qu'à faute de leur dõner ce qu'il leur faloit de gens, le Duc de Mayene les laiſſoit abandonnez à tout coup à de ſemblables dangers, & voyant d'ailleurs que le Roy n'attachoit ſes deſſeins qu'à leur nuire; ſe laiſſerent ſi bien perſuader par les Miniſtres du Roy Catholique, qu'ils demeurerent d'accord de receuoir dans leur Ville vne Garniſon d'Eſpagnols, commandez par Idiaques, & vne autre de Napolitains, dont Pierre Cajetan donna la conduite à Dom Alexandre de Monte; choſe à vray dire, qui ne ſeruoit pas ſeulement à fortifier les Ennemis du Roy, & à deſtruire pour iamais ceux de ſa confidence & de ſon Party; mais qui expoſoit encore la Ville en vn danger manifeſte de reſter aſſujettie à l'imperieux caprice des Eſpagnols: Ce qui ne laiſſa pas toutesfois de donner lieu preſque en meſme temps à vne autre conſequence, qui ne pouuoit eſtre qu'auantageuſe aux affaires de ſa Majeſté. Le Duc de Mayene, pour ne rompre tout à fait auecque les Pariſiens, eſtoit déja demeuré d'accord de ce qu'ils auoient voulu, bien qu'il luy dépleuſt extrémement de voir qu'ils auoient eu recours à la protection des Eſtrangers, comme s'ils ſe fuſſent deffiez de luy. Maintenant que les apparences le confirmoient dans vn ſoupçon iuſtement conceu, que les Eſpagnols ayant ſeparé leurs intereſts & leurs deſſeins d'auecque les ſiens, ne cherchoient qu'à luy oſter le commandement, & à profiter de l'humeur volage des Pariſiens; il s'auiſa de faire remettre

1591.

Mécontentemés des Pariſiens cõtre le Duc de Mayene:

& ce qui s'en enſuiuit.

Le Duc de Mayene taſche de ſe reuancher des Pariſies.

1591. Sõ Stratageme;

ſur le tapis l'accommodement interrompu, dont on auoit commencé de traitter auec-que le Chancelier, & le Mareſchal de Biron, par l'entremiſe de Villeroy. Et dautant qu'auec toutes ſes adreſſes il n'auoit pû iamais obtenir ny vne Tréve, ny la liberté du Commerce entre les deux Partis, il ſe contenta pour le preſent, que le Roy donnaſt vn nombre de ſauf-conduits, à la faueur deſquels des Deputez s'aſſemblaſſent de toutes les Prouinces, afin d'auiſer entr'eux aux moyens qu'on pourroit prendre pour traitter la Paix, au commun bien de la Religion, & pour faire reconnoiſtre le Roy. Comme en effet la choſe alla ſi auant, que durant pluſieurs iours il fut tenu pour indubitable que la Paix eſtoit concluë. Mais cõme il arriue d'ordinaire que les volontez des hommes ne ſont pas touſiours bien aſſeurées, & qu'il ne faut que les moindres accidens pour faire changer de face aux deliberations les plus importantes; le Duc de Mayene fit paroiſtre en celle-cy le peu de fermeté de ſon ame. Car tandis qu'on trauailloit apres ces ſauf-conduits, (pour l'expedition deſquels ſa Majeſté eut de la repugnance quelques iours durant) ayant reconnu le Parlement inébranlable en faueur de luy, & la foibleſſe des troupes qui eſtoient entrées dans Paris, qui ne faiſoient pas dauantage que treize mille hommes de pied, tant Eſpagnols que Napolitains, plus propres à ſatisfaire le peuple en apparence, qu'à tenir effectiuement en bride la Ville; il embraſſa cette occaſion pour en tirer auantage. Comme il ne pouuoit donc ſe détacher entierement des eſperances conceuës, il n'eut pas plutoſt receu ces ſauf-conduits,

Il fait parler d'Accõmodement:

& trompe le Roy.

qu'il y ajousta diuerſes Lettres, adreſſées aux Prouinces, auec ordre exprés à leurs Deputez, de s'aſſembler à Rheims en Champagne, pour y trauailler à l'eſlection d'vn nouueau Roy, & non pas à l'eſtabliſſement de la Paix, ainſi qu'il auoit eſté propoſé. Voilà cependant qu'au bruit de cette nouuelle, qui fut incontinent publiée de toutes parts, le Roy ſe trouua bien eſtonné. De maniere que ne pouuant plus mettre en doute qu'on ne le voulût tromper, puis qu'on pretendoit de ſe ſeruir à ſa ruine de ces meſmes Deputez, auſquels il ne permettoit de s'aſſembler que pour pacifier les deux Partys; il en fit premierement de grandes plaintes à Villeroy, puis il reuoqua les ſauf-conduits, & voulut qu'on fiſt mourir ſans delay, tout autant de Deputez qu'il en tomberoit entre les mains de ſes gens; quoy qu'apparemment le Duc de Mayene n'euſt pas laiſſé de paſſer outre, s'il euſt voulu. Mais les choſes n'eſtant pas encore aſſez meures, ny au poinct où il les deſiroit, cela fut cauſe que ſous pretexte d'apprehender que le Roy ne s'en reſſentiſt, il ne parla plus de cette aſſemblée, & qu'ainſi elle s'eſuanoüiſt inſenſiblement d'elle-meſme.

1591. qui s'étonne de cette ſurpriſe; & en témoigne du reſſentiment.

Ce fut encore en ce temps que les eſperances du Duc s'augmenterent de beaucoup par la Declaration de Gregoire quatorzieſme. Comme à leur aduenement au S. Siege, les Papes ont preſque touſiours des reſolutions ardantes, celuy-cy meſpriſant ce phlegme, que ſon Predeceſſeur Sixte auoit apporté aux affaires de France és derniers iours de ſa vie; auoit teſmoigné d'eſtre tout à fait enclin à fauoriſer l'aduancement, & les progrez de la Li-

Declaration du Pape Gregoire XIV.

Il aſſiſte le Party de la Ligue,

1591. gue. Il l'estimoit ainsi conuenable, tant pour le bien de la Religion, que pour la grandeur du S. Siege; & poussé d'vn violẽt desir qu'Hercule Sfondrat son Neueu, nouuellement mis en possession du tiltre de Duc de Montemarciano, eust vn commandement digne de luy, par le moyen duquel il augmentast ses richesses & son estime dans les occasions de la guerre; Il auoit mis ordre que dans l'Estat de l'Eglise on leuast en diligence de la Caualerie & des gens de pied; pour la subsistance desquels, quelque difficulté que les Cardinaux y apportassent dans le Consistoire, il resolut de se seruir de l'argent amassé pat Sixte, que l'on conseruoit soigneusement dans le Chasteau S. Ange, & d'en employer autant qu'il en faudroit, pour cette guerre, comme en la plus grãde & plus pressante necessité que sçauroit auoir l'Eglise. Il se proposa par mesme moyen d'enuoyer Nonce à la Cour de France le Seigneur Marsille Landrian, Prelat Milanois, son Confident, personnage accoustumé, comme ils disent, à ne point démordre des droicts de l'Eglise, & à soustenir constamment ses franchises, & ses prerogatiues. Apres auoir resolu & reglé toutes ces choses, il dépescha deux Courriers, l'vn au Duc de Mayene, & l'autre à l'Eueſque de Plaisance, qu'il auoit cependant confirmé dans la charge de Vice-Legat en France, auecque promesse de leur enuoyer vn puissant secours d'argent & d'hommes de guerre. Ce qu'il asseuroit d'executer au plustost; pour leur donner moyen, non seulement de trauailler à l'extirpation des Heresies, afin d'asseurer tout le Royaume contre l'apparent danger dont il estoit menassé; mais

luy enuoye de nouuelles forces;

destine pour Nonce en France Marsille Landriã:

& dépesche tout d'vn tẽps deux differents Courriers,

d'eſlire encore vn Roy Catholique, ennemy des troubles, & obeyſſant à l'Egliſe, par le moyen duquel on puſt rẽdre la Paix à la France, & le repos aux peuples, déja laſſez de tant de miſeres, & tout à fait ruinez par les continuelles calamitez de la guerre. Et dautant que la Ville de Paris par vn merite infiny, accompagné de pluſieurs grandes preuues de Pieté ſinguliere, auoit monſtré veritablement qu'elle eſtoit la Capitale du Royaume, & le ferme Boulevard de la Religion Chreſtienne; il proteſtoit d'employer toute ſorte de ſoins, pour la ſoulager de ſes incommoditez, & la remettre le mieux qu'il pourroit dans le haut éclat de ſa premiere grandeur. Des lettres ſi obligeantes reſiouyrent grandement le Vice-Legat, & encouragerent d'autant plus le Duc de Mayene; qu'auec elles le Pape enuoya des aſſignations, pour receuoir de quelques Marchands de Paris & de Lyon, la ſomme de quinze mille écus par mois: mais eſtant depuis miſes au iour, & publiées, elles remplirent de grandes eſperances tous ceux de la Ligue. Auſſi reconnurent-ils par là que le Pape Gregoire nouuellement creé ne faiſoit pas comme Sixte, qui les auoit touſiours tenus en ſuſpens, & dans l'incertitude de ce qu'il leur faloit faire; mais que parlant en homme reſolu, il ſe declaroit ouuertement Ennemy du Roy, & ſi vigoureux Protecteur de la Ligue, qu'auant preſque qu'on euſt recours à luy, il ajouſtoit les effets aux paroles. Que ſi les eſperances du Duc de Mayene prenoient accroiſſement d'vn coſté par la promptitude du Pape, elles n'eſtoient pas moins augmentées de l'autre par les artifices du Duc de Parme. Il perſiſtoit touſiours

1591.

Lettres fauorables à ceux de la Ligue:

qui loüent le zele du Pape.

Artifices du Duc de Parme.

1591. dans le dessein qu'il auoit formé de prolonger le plus qu'il pourroit la guerre des François, pour profiter enfin de leur lassitude, ou de leur foiblesse; & toutesfois, pource qu'il ne desiroit pas que le Duc de Mayene perdist courage à faute de forces, & se vid contraint de s'accommoder auecque le Roy, il témoignoit de ne trouuer pas bon que Mendozze, ny Dom Diego d'Ivarra, qui demeuroit à Paris, se détachassent d'auecque luy * dans les traittez qu'ils faisoient; & l'asseuroit par diuers Courriers, qu'il se hastoit de donner ordre aux affaires de Flandres, afin de pouuoir au plustost passer en France auec son Armée. Surquoy il luy promettoit de ne point acheminer les affaires que de la façon qu'ils en auroient auisé entr'eux, sans s'arrester aux auis des autres, suiuant en cela l'ordre exprés qu'il en auoit du Roy Catholique. Dequoy ne se contentant pas, pour en asseurer encore mieux le Duc de Mayene, il faisoit voir à tous ceux qui luy venoient de sa part les preparatifs, & les leuées qu'il commençoit de faire de tous costez, pour en composer son Armée, qu'il pretendoit deuoir estre de quarante mille Combattãs, auec lesquels il se proposoit d'entrer en Picardie. A quoy il ajoustoit, que pour payer tant de Soldats, & assister la Ligue d'vn puissant secours d'argent, conformément au desir qu'en auoient les François, il s'estoit fait diuers parrys à la Cour d'Espagne, & qu'il en attendoit les assignations d'heure en heure. Toutes ces choses ensemble ayant fortifié le courage au Duc de Mayene, le remirent dans ses esperances accoustumées, & luy firent enuoyer à Rome pour la seconde fois le sieur Des-Portes

* le Duc de Mayene.

& ses diuerses promesses.

Le Duc de Mayene enuoye à Rome sõ Secretaire;

Baudoin ſon Secretaire ; auec ordre exprés de ſolliciter le Pape, de preſſer le plus qu'il pourroit le voyage du Duc de Monte-marciano ; afin que paſſant par les Eſtats du Duc de Sauoye, & par la Comté de Bourgogne, il tiraſt droit en Lorraine, pour s'oppoſer aux gens de guerre que le Vicomte de Turenne, & le Prince d'Anhalt leuoient pour le Roy en Allemagne. Il auoit encore pour le meſme effet enuoyé en Eſpagne vn Courrier exprés au Preſident Ieanin, qui s'y en eſtoit allé pour obtenir du Roy Catholique, que les forces qui cette année-là deuoient paſſer de Milan en Flandres, euſſent pour cette meſme fin, à ioindre en Lorraine celles du Pape. Par où il ſe promettoit aſſeurément, qu'à cauſe des groſſes troupes que les Allemans trouueroient ſur la frontiere, qui les empeſcheroient de paſſer outre, & d'aller ioindre le Roy, tandis que d'vn autre coſté le Duc de Parme entreroit en Picardie auec les forces de Flandres ; il ne ſeroit pas difficile à ceux de la Ligue de venir bientoſt à bout de leurs pretenſions par vne pleine victoire. Il auoit conuié cependant le Duc de Lorraine & les autres Seigneurs de ſa maiſon, à ſe rendre tous enſemble à Rheims, afin d'auiſer entr'eux à mettre les choſes au iuſte point où il faloit qu'elles fuſſent, & d'oſter tous les obſtacles qui s'oppoſoient à leurs communs intereſts, & à l'auancement de leur Famille. 1591.

& vn Courrier exprés en Eſpagne.

Ses eſperãces ſur quoy fondées.

Le Roy ſe propoſe de tenir Paris toûjours inueſty.

Le Duc de Mayene regloit ainſi l'eſtat des affaires, au ſuccez deſquelles il apportoit de tous coſtez vn merueilleux ſoin par l'entremiſe de pluſieurs hommes experimentez & prudens, qu'il auoit luy-meſme inſtruits ; Tan-

1591. dis que le Roy, sollicité par l'occasion, & par la foiblesse de ses Ennemis à profiter le temps, taschoit de s'en preualoir, & demeuroit ferme dans le dessein qu'il auoit de tenir tousiours estroittement assiegé Paris, qu'il sçauoit estre comme le principal nerf de ceux de la Ligue, puis que de sa cheute dépendoit celle de leurs principales forces. Aussi fut-ce le suiet pour lequel il se resolut d'assieger de mesme la Ville de Chartres, du terroir de laquelle Paris reçoit ordinairement la pluspart des prouisions & des viures qui luy viennent. Mais dautant que cette Ville-là, pour estre grande, pleine d'habitans, & assez bien fortifiée, luy mit d'abord dans la pensée que l'entrepriſe qu'il s'en alloit faire n'estoit pas petite, il resolut à part soy de preuenir tous les secours que les Parisiens, & le Duc de Mayene s'efforceroient d'enuoyer, afin de mettre vne Place de cette importance en estat de se pouuoir deffendre. Le Duc estoit alors à Soissons, où il tenoit ferme, auec tout ce qui luy estoit resté de troupes, pour se trouuer prest aux occasions, & tourner de quelque costé que la necessité l'appellast. Le Roy iugea doncques à propos d'enuoyer vers Dieppe le Maréchal de Biron, pour y receuoir, & faire conduire les munitions, & les autres choses necessaires, depuis peu venuës d'Angleterre. Luy cependant tournant à l'oppoſite auec le Duc de Neuers, s'en alla remettre le siege deuant Prouins, place de peu d'importance; pour la deffense de laquelle les Ligueurs estoient resolus de ne rien hazarder, & de ne s'en mettre pas beaucoup en peine. Mais apres que le Mareschal de Biron ayant retiré les prouisions qui estoient à Diep-

& d'assieger par mesme moyen la Ville de Chartres.

Il enuoye à Dieppe le Mareschal de Biron, & pourquoy.

Prouins s'assiegé.

pe, euſt commencé de s'en retourner, il eut ordre du Roy, que ſous pretexte de vouloir aſſaillir Dreux, il s'en allaſt promptement à Chartres, & l'inueſtir ſi bien, que le ſecours qu'on enuoyeroit n'y puſt entrer en aucune ſorte. Il paſſa donc la Seine à Vernon, auec- que ſes troupes & ſon Artillerie; Puis prenant ſa marche par diuers chemins, il donnoit loiſir ainſi à ſes Soldats de ſe pouuoir rafraiſchir, & mettoit enſemble les Ennemis dans l'incertitude de ce qu'il pretendoit faire: Car il teſmoignoit tantoſt de vouloir ioindre le reſte de l'Armée à Prouins, tantoſt d'auoir deſſein d'aſſieger Dreux; & quelquesfois d'eſtre reſolu de tourner du coſté de Paris, en ſe mettant ſur le grand chemin. Mais enfin ayant fait douze lieuës tout d'vne traitte, il arriua le ſeiziéſme de Fevrier prés des murailles de Chartres. Cette Ville a ſon aſſiette en vn lieu ineſgal, releué de pluſieurs coſtaux, non moins agreables que fertiles. L'endroit qui regarde le Leuant, eſt ſcitué ſur le haut d'vne colline; & celuy du Ponant au bas de la plaine, au milieu de laquelle coule la Riuere d'Eure. Cette Riuiere, du coſté du Midy, par où elle va iuſques aux murailles de la Ville, ſe diuiſe en trois brãches. La premiere entrant dans la Ville, y fait moudre pluſieurs moulins; La ſeconde s'ouure vn paſſage aux pieds des murailles, d'où elle ſe donne vne entrée dans les foſſez; Et la troiſieſme s'eſlargiſſant à cent pas de la muraille, enuironne l'eſtenduë des Faux-bourgs; iuſqu'à ce qu'enfin ces trois branches differentes ayant gagné cét endroit de la Ville, qui eſt tourné vers la Tramontane, ſe vont rejoindre toutes enſemble, & ſe rendre en la Pro-

1591.

Ruſes du Mareſchal de Biron,

qui arriue à Chartres.

Scituation de la Ville,

& commancement du Siege.

1591. uince de Normandie. Cette partie de la Ville qui eſt tournée au Leuant, où elle eſt ſcituée ſur des collines, ne fut point aſſiegée par l'Armée Royale, tant pource qu'on n'y pouuoit mener du Canon, que pour le peu d'apparence qu'il y auoit, que les Aſſiegez deuſſent receuoir aucun ſecours par vn lieu ſi peu acceſſible. Mais cét autre coſté, qui s'aduance dans la plaine, & qui regarde Paris, fut inueſty & blocqué tout d'vn temps. Car Viuans auecque les Carabins prit poſte aux Faux-bourgs des Eſpars, vers la Tramontane; Sourdis auec l'Infanterie Françoiſe, ſe logea à l'oppoſite de la Porte de Dreux, & le Mareſchal de Biron auecque les Suiſſes, & le reſte de la Caualerie, s'en alla camper du coſté du Midy, vis à vis de la porte, & du Baſtion de S. Michel. Or bien que la Bourdaiſiere, ſoigneux, & vigilant Caualier, fut Gouuerneur de la Ville; & que le Capitaine Peſſeray, recommandable pour ſa valeur, y commandaſt les gens de pied de la Garniſon, il y auoit pourtant ce defaut, que le reſte des prouiſions ne répondoit pas à la diligence, ny au courage des Chefs. Outre qu'il n'y auoit dans la Place que peu de gẽs de pied, & moins de Cheuaux encore, les Aſſiegez ne pouuoient attendre qu'vn bien petit ſoulagement du ſecours qui leur eſtoit venu n'aguere. Car le ſieur de la Croix, qui apres eſtre party d'Orleans à la haſte, auec ſoixante Cuiraſſes, & deux cent Carabins, pour eſſayer de les ietter dans la Place; ayant par ſon imprudence, & par ſa precipitation rencontré les Ennemis aupres des murailles de la Ville, y eſtoit entré bien à peine auec quatre-vingt des ſiens, tout le reſte ayant eſté défait, ou mis en déroute

La Bourdaiſiere, & le Capitaine Peſſeray commãdent dãs Chartres;

où le ſieur de la Croix ne peut faire entrer qu'vn bien petit ſecours.

D'vn autre coſté Gramont, party pour aller en Normandie, & retourné ſur ſes pas bien viſte, n'auoit amené qu'enuiron quarante Gentils-hommes, & cent Soldats ; Outre que Vitry, qui ſe défiant que l'Ennemy n'allaſt attaquer Dreux, s'y eſtoit r'enfermé, n'auoit eu ny le moyen, ny le temps d'arriuer au ſecours des Aſſiegez ; ſi bien que leur garniſon eſtoit beaucoup moindre que la neceſſité preſente ne requeroit. Il falloit ioindre à ce manquement celuy des munitions de guerre ; pource qu'encore que le Gouuerneur ayant viſité la Place au commencement, y eut trouué trente mille liures de poudre ; ſi eſt-ce que les Officiers l'auoient ſi bien amoindrie par leurs fourberies, en vn temps auquel on n'en recouuroit que fort peu pour beaucoup d'argent, qu'au premier iour du ſiege la Bourdaiſiere n'y en trouua que huit mille, à ſon grand regret, & découurit par meſme moyen l'extréme dechet des autres choſes, qui ſont neceſſaires à la deffenſe des Places aſſiegées. Toutesfois à de ſi grands, & ſi notables defauts ſuppléoit en partie la vigilance des habitans, qui ſe hazardoient d'vn franc courage à toutes les factions militaires ; & pareillement la peine continuelle d'vn bon nombre de Payſans, qui retirez dans la Ville, ne ceſſoient de remuer la terre, & de trauailler aux fortifications des remparts. Le Mareſchal de Biron employa les premiers iours à fermer toutes les aduenuës de la Ville, pour empeſcher qu'on ne la puſt ſecourir par aucun endroit, en attendant que le Roy ſe rendiſt au Cãp auec le reſte de l'Armée : A raiſon dequoy dés le premier effort qu'il fit, il s'aduança pour ſe loger aux Faux-bourgs. Ce que le Gouuer-

1591.

Les Aſſiegez dépourueus de munitions,

taſchent d'y ſuppléer par leur vigilance.

Soins merueilleux du Mareſchal de Biron;

1591. neur de la Place taſcha d'empeſcher à meſme temps ; & pour le priuer d'vne commodité ſi neceſſaire, à cauſe de la ſaiſon, fit mettre le feu aux maiſons, afin de les bruſler toutes. Mais ce remede fut ſi tardif, pour la prompte arriuée des Ennemis, qu'ils eurent moyen de l'eſteindre, auant qu'il pût faire de grands dégats, & ſe prendre à pluſieurs edifices. Les Aſſaillans eurent ainſi libre le logement des Faux-bourgs ; où apres que le Mareſchal ſe fut campé tout à ſon aiſe, le Roy arriua le dix-neufieſme iour du mois. L'on ne commença pas neantmoins à dreſſer ſi toſt les batteries, tant pource que les Capitaines n'eſtoient pas bien d'accord du lieu par où ils deuoient attaquer la Ville, que pour auoir pris garde que la neceſſité des munitions de guerre n'eſtoit poſſible pas moindre en leur Armée que dans la Place qu'ils aſſiegeoient : Comme en effet, il ſe trouuoit qu'il s'en falloit beaucoup que les prouiſions venuës d'Angleterre, ne fuſſent conformes aux demandes du Roy, & aux promeſſes faites au Vicomte de Turenne. Mais le Chancelier de Chiuerny, Gouuerneur de la Prouince, où il auoit de grands biens, & beaucoup d'authorité, ayant fait venir à ſes dépens, des Villes & des Chaſteaux d'alentour la pluſpart des choſes neceſſaires, l'on reſolut de commencer la batterie par le Faux-bourg des Eſpars, comme par l'endroit le moins fortifié, n'ayant pour toute deffenſe que quelques tourelles à l'antique, n'ayant qu'vne muraille peu forte, & preſque ſans terre-plein par deuant. Les Aſſiegez auoient deſia preueu par où ils deuoient attaquer les Ennemis ; Tellement qu'encore qu'ils n'euſſent dans leur Ville aucun

qui ſe loge aux Faux-bourgs.

Le Roy arriue à Chartres.

Le Chancelier de Chiuerny fournit de munitiõs à l'Armée Royale.

Trauaux des aſſiegez.

aucun Ingenieur qui sçeût l'Art de fortifier, ils ne laisserent pas toutesfois de faire le mieux qu'ils peurent, & d'auancer mesme iusques sur la muraille vne tranchée qu'ils flancquerent de Rauelins, & de hautes plate-formes; De telle sorte que par ce trauail, qui ne fut pas petit, ayant empesché l'effet du canon des Ennemis, ils se trouuerent derriere les deffenses, si à couuert, & si bien fortifiez, que le Roy ne voulut point passer outre de ce costé-là, ny exposer ses gens à vn danger manifeste. Comme il sçauoit donc que le nombre des Assiegez estoit petit, il iugea qu'il les falloit lasser, & resolut pour cét effet de pointer ailleurs le Canon, pour rendre tous les trauaux passez inutiles. Auec ce dessein, au commencement du mois de Mars, il fit ouurir deux tranchées contre la porte de Dreux, & battre cét endroit là d'onze pieces d'artillerie. Les Assiegez tournerent incontinent tous leurs trauaux de ce mesme costé; auec vne asseurance d'autant plus grande, qu'il se trouuoit desia flancqué de deux Rauelins tres-commodes, bastis dés l'an mille cinq cent cinquante-neuf, auquel temps le Prince de Condé auoit mis le siege deuãt cette Ville. Ainsi aux premieres fortifications de ce poste en adiouſtant de nouuelles, ils le mirẽt si bien en deffense, que les Assaillans en redoublerent en vain l'attaque, & plusieurs des leurs y demeurerent morts sur la place. L'on continua les mesmes trauaux durant tout le mois de Mars, sans qu'il fut possible de rien aduancer par cét endroit-là, où les Assiegez reparoient les bréches, à mesure qu'on en faisoit quelques-vnes, & sans qu'il se passast presque aucun iour auquel ne se fissẽt

1591.

Precaution du Roy.

Place battuë.

Courageuse resistance.

1591. quelques eſcarmouches, ſoit à la pointe des Rauelins, ſoit à l'entrée de la Courtine.

Le Roy fait chãger les batteries.

Mais le quinzieſme d'Avril, le Roy continuant dans le deſſein qu'il auoit de rendre inutiles les trauaux des Aſſiegez, changea derechef de batterie, & auec onze redoutes s'en alla plus bas vers la porte Saint Michel. Le ſieur de Chaſtillon prit la charge de donner de ce coſté-là. Mais pource qu'il apprehendoit que l'obſcurité de la nuit, ne luy fiſt manquer le lieu où il ſe propoſoit d'ouurir ſa tranchée, il s'aduiſa de faire deux heures de tréve auecque les habitans, ſous pretexte de retirer les morts: ce qui ne fut pas pluſtoſt conclud, que luy-meſme ayant donné ordre, que pluſieurs de ces corps priuez de vie fuſſent mis hors du foſſé, & que pour auoir pluſtoſt fait, on les tranſportaſt de l'enclos des murailles iuſques au lieu où la batterie eſtoit dreſſée, eut la commodité cependant de reconnoiſtre ces endroits-là, & de * prendre ſes meſures; feignant de plus que ſes gens ne pouuoiẽt retirer aſſez à temps vn de leurs morts, qu'il fit laiſſer comme pour marque deſſus le bord du foſſé, droit au meſme lieu où il s'eſtoit propoſé d'aller prendre logement de nuit. Auſſi fit-il reüſſir la choſe comme il l'auoit projettée, ſans y manquer en aucune ſorte. Car apres qu'il eut dreſſé les batteries, & ouuert la tranchée, il fit ioüer douze Canons, & trauailler à meſme temps à vne Gallerie, toute couuerte de groſſes poutres, afin de pouuoir en aſſeurance paſſer le foſſé par le moyen de cette Machine, & gagner le pied de la muraille. L'on ſe promettoit vn grand ſuccez de l'effort qu'on deuoit faire par là; dautant que ceux de la Ville n'a-

Adroit ſtratageme du ſieur de Chaſtillon.

* S'en meſurer l'aſſiette.

Gallerie couuerte de poutres, & faite à diuerſes fins.

uoient pas eu loisir de se fortifier, ny de se mettre en deffense. Tellement que les escarmouches de part & d'autre n'y estoient pas beaucoup chaudes, mais à tout coup interrompuës, pour n'y auoir aucunes munitions dans le Camp; Defaut, à vray dire, si considerable, & où l'on pouuoit si mal-aisément mettre remede, qu'il fit plusieurs fois prendre enuie au Roy d'abandonner son entrepriſe; Ce qu'il auroit fait indubitablement, si le Duc de Neuers, & le Chancelier encore plus, ne l'eussent empeſché par leurs prieres; & si l'on n'eût ſçeu de quelques Fuyards, que dans la Ville, d'où ils estoient eſchappez, on y manquoit bien plus encore de poudre qu'au Camp. Ce qui estoit si veritable, qu'apres l'auoir toute employée, bien à peine s'en trouuoit il deux cent liures parmy les particuliers à partager à tous les Soldats. Les Aſſaillans acheuerent cependant leur Machine, qu'ils appelloient Gallerie, faite à la maniere d'vn pont portatif, couuert de planches de bois, reueſtuës de gazons, & de mottes de terre; au deſſus deſquelles, pour mieux affermir le tout, l'on auoit mis pluſieurs autres pieces de charpenterie. En tous les coſtez ſe voyoient pour eſtançons de groſſes poutres attachées l'vne à l'autre; & iointes si prés à prés, qu'elles mettoient à couuert ceux qui eſtoient au bas du pont, le fond duquel releué de quantité d'ais, & s'aduançant iuſques ſur la bréche, leur donnoit moyen de venir aux mains auecque les Aſſiegez. Mais leur eſtant encore reſté quelques feux d'artifice, il y adiouſtérent tout ce qu'ils pûrent trouuer de poix dans les boutiques; & comme ils virent qu'on s'appreſtoit à donner l'aſſaut, où deſia

1591.

Le Roy reſolu de leuer le ſiege, à faute de munitions, en eſt détourné.

Machine des Aſſailla

Les Aſſiegez y mettent le feu.

1591. mesme plusieurs s'estoient aduancez, ils mirent si ardemment le feu à la Gallerie, que l'Ingenieur mesme nommé la Garde, & quelques autres qui se trouuerent prés de luy ayant

& ce qui s'en ensuiuit. esté mis à mort, le Colonel Parabere & ceux de sa suitte, furent contraints d'en sortir, & de faire plusieurs pas à descouuert, pour s'en aller à l'assaut auant qu'il fût temps; d'où s'ensuiuit la perte de quantité de Soldats des plus vaillans de l'Armée: Ce qui n'empescha pas

Rude cõbat de part & d'autre. toutesfois que les vns & les autres ne se portassent courageusement en ce combat, où durant quatre heures qu'il dura, il y eut quantité de sang respandu. Deux Mestres de Camp, huit Capitaines, & plus de deux cent Soldats y demeurerent morts sur la place; outre que le mesme Parabere, & du Montet, braue Gentilhomme du Languedoc, qui seruoit d'Ayde de Camp à Chastillon, y receurent de perilleuses blessures. Mais desia les Assiegez ne pouuoient plus tenir à faute de poudre. A raison

Efforts inutiles pour le secours de la Place. dequoy le sieur de Vitry, & le Vicomte de Tauannes firent tout leur possible pour mettre dans la Place des munitions, & des gens de guerre; ce qui ne leur put iamais reüssir, pour la merueilleuse diligence de la Caualerie, qui ne se lassoit point de battre l'estrade, ny de tenir bon dans toutes les principales aduenuës. Tellemẽt que toutes ces choses ensemble, iointes à la nouuelle qui vint depuis, que le Duc de

**auecque dessein de l'assieger.* Mayene venu au Bois de Vincennes, & manquant de forces pour combattre à la campagne, auoit pris sa route vers Chasteau-thierry* qui estoit assez loin de là, abattirent entierement le courage aux Assiegez. Aussi estoient-

Les Assiegez perdent courage, ils reduits à se deffendre seulement auecque les

picques & les eſpées, pour n'auoir pas dequoy ſe ſeruir de l'Artillerie, ny des autres armes à feu, non plus que de ſe releuer de leur foibleſſe, & de la perte qu'ils auoient faite des leurs dans les aſſauts qui s'eſtoient donnez. Ce qui fut cauſe qu'enfin le douziéme iour d'Auril ils demeurerent d'accord de ſe rendre, s'ils n'eſtoient ſecourus dans ſix iours, du moins de quatre cent hommes, & d'vne quantité de munitions, qui fut par eux limitée. Comme ils virent donc ce terme expiré, ſans qu'il leur fut venu perſonne, les ſieurs de la Bourdaiſiere, & de Grammont (le Capitaine Peſſeray ayant eſté tué en vn aſſaut,) ſortis de la Place auec le bagage, tambour battant, & enſeignes déployées, la remirent entre les mains du Baron de Biron, lequel y entra ſoudainement, auec huit cent Fantaſſins, & deux cent Cheuaux; En ſuitte dequoy le Roy reſtablit dans ce Gouuernement le ſieur de Sourdis*.

1591. & rendent Chartres au Roy.

* qui en auoit eſté démis par la Ligue.

Durant que le Roy mit le ſiege deuant Chartres, le Duc de Mayene partit de Soiſſons auecque toutes ſes forces; & s'en eſtant allé au Bois de Vincennes, fut quelque temps en doute s'il deuoit hazarder ſon Armée, pour ſecourir cette Place-là. Mais comme il vid que les troupes qu'il auoit mandées de diuers endroits n'arriuoient pas aſſez-toſt, & que les ſiennes eſtoient ſi au deſſous de celles des Ennemis, qu'en les faiſant aduancer il euſt mis ſon Armée en vn peril éuident, ſans eſperance de pouuoir aider en rien aux Aſſiegez, il prit ſa marche vers la Champagne, où il auoit donné rendez-vous à l'Aſſemblée des Princes de la Maiſon de Lorraine. Cependãt, pour maintenir en reputation ſes Armes, il alla camper

Le Duc de Mayene campe deuãt Chaſteau-thierry.

1591. deuant Chasteau-Thierry, grosse Bourgade, bien peuplée, & scituée agreablement, mais qui ne pouuoit pas long temps se deffendre, pour n'auoir ny vn fort Chasteau; n'y d'assez bonnes murailles. Elle auoit alors pour Gouuerneur le Vicomte de Combles, fils de Pinard, Secretaire d'Estat. Ce Vicomte, outre sa femme & ses enfans, auoit encore retiré dans le Chasteau ses pere & mere, auec quantité de femmes qui se donnant l'alarme elles-mesmes, y mettoient tout en desordre & en confusion, bien que les Assiegez eussent moyen de resister durant quelques iours. Outre cecy, le pere & le fils auoient resserré dans le Chasteau leurs plus riches meubles, leur vaisselle, leurs ioyaux, & leur argent, le tout se montant à de grosses sommes; ce qui les mettoit en grande peine, pour l'extrême apprehension qu'ils auoient, que si l'on donnoit la Ville au pillage, toutes ces richesses ne tombassent entre les mains des Ennemis. Comme en effet, l'Armée du Duc desiroit bien de saccager la Place, où le nombre des habitãs estoit grand, mais encore plus de piller le Chasteau, où l'on tenoit qu'il y auoit d'inestimables tresors. Aussi arriua-t-il que les Soldats, principalement les Estrangers, encouragez par cette esperance, se firent d'abord maistres des Fauxbourgs, si bien que par leur grande resolution ils espouuanterent, & mirent tout à fait hors de garde le peu de constance de ceux qui les voulurent deffendre. Dés aussi-tost qu'ils les eurent pris, ils pointerent leur Artillerie contre les murailles de la Ville, où ils firent vne si grande bréche, qu'elle leur donna moyen d'aller à l'assaut. Les Assiegez le soustinrent heureuse-

où la desolation est grande.

Dessein particulier des Soldats du Duc sur le Chasteau, pour en auoir le butin:

Ils prennent les Fauxbourgs.

Effets de l'Artillerie.

ment iuſques au ſoir, & ne laiſſerent pas toutesfois de ſe voir enfin hors d'eſperãce de pouuoir plus long-temps deffendre la Ville; comme en effet, ils l'abandonnerent bien viſte, & cette meſme nuit ſe retirerent dans le Chaſteau. Le bruit s'y augmenta plus fort à l'inſtant; & les femmes deſolées y firent retentir par tout leurs cris & leurs plaintes: Ce qui obligea Pinard, à qui leurs prieres & leurs preſſantes requeſtes ne donnoient point de relaſche, d'enuoyer vn Trompette à Villeroy, ſon ancien Confrere, qui eſtoit alors au Camp du Duc de Mayene, pour le prier de le venir trouuer, afin de traitter enſemble quelque ſorte d'accommodement. Et toutesfois, apres en auoir conferé deux heures durant, ils ſe ſeparerent ſans rien conclurre. D'où il s'enſuiuit, qu'auſſi-tôt que Villeroy fut hors du Chaſteau, l'on commença de faire ioüer le canon, le bruit duquel n'eſpouuenta pas ſeulement les Dames, mais Pinard meſme, & pluſieurs autres, qui n'eſtoient pas accouſtumez au meſtier des Armes. Ils reſolurent donc pour le mieux, de r'appeller le lendemain matin Villeroy, aux pieds duquel Madame Pinard, & les autres femmes qu'elle auoit en ſa compagnie, ſe proſternerent toutes enſemble, auec les larmes aux yeux, & le ſupplierent d'accommoder cette affaire, pour empeſcher par vn bon accord qu'elles ne tombaſſent en la puiſſance des Soldats, & particulierement des Eſtrangers, dont elles apprehendoient les violences plus que des autres. Comme ce ſpectacle eſtoit lamentable; auſſi toucha-t-il de compaſſion le ſieur de Villeroy, qui à l'heure meſme s'en alla trouuer le Duc de Mayene, auquel il remonſtra, Qu'il luy ſem-

1591.

Armit dãs le Chaſteau, cauſé par les Dames qui s'y étoiẽt retirées.

Il ſe parle d'accommodement par l'entremiſe de Villeroy, qui s'y employa en faueur des Dames.

1591. bloit plus à propos de receuoir le Chaſteau à compoſition, moyennant quelque ſomme d'argent, pour la ſubſiſtance de l'Armée, que de s'obſtiner plus long-temps à le battre, pour enrichir de la meilleure ſubſtance des François, des gens qui ne l'eſtoient pas, & aux dépens de leur ſang, aſſouuir leur conuoitiſe inſatiable. Ces paroles ayant donc fait impreſſion dans l'eſprit du Duc, qui n'aimoit point naturellement les violences ny le pillage, il ſe laiſſa perſuader; & quelque bruit que fiſſent les Soldats pour empeſcher cét accord, on ne laiſſa pas de paſſer outre; Ce qui fut neantmoins, à condition; Que le Chaſteau donneroit comptant vingt mille eſcus, & la Ville quantité de viures; outre qu'elle meſme, enſemble l'Artillerie, & les munitions qui s'y trouueroient, demeureroient en la diſpoſition du Duc de Mayene. Mais lors que Pinard ſe croyoit exempt des incommoditez de ce ſiege, il ſe vid tomber en d'autres inconueniens, qui ne furent gueres moins faſcheux. On l'accuſa de peu de foy, & d'auoir par vne eſpece de perfidie, pluſtoſt que par baſſeſſe de cœur, rendu cette place, ſans qu'aucune neceſſité l'y forçaſt. De ſorte que par Arreſt du Parlement de Châlons eſtant declaré coupable, & en ſon abſence condamné comme Rebelle, il trouua moyen depuis d'auoir vne abolition, & racheta la confiſcation de ſes biens, en payant la ſomme de trente mille ducats. Cette priſe de Chaſteau-tierry, bien que moindre ſans comparaiſon que celle de Chartres, tant pour la qualité que pour la conſequence de la Place, ne laiſſa pas neantmoins de mettre la Ligue en quelque ſorte de reputation & d'eſtime:

& en cõmunique auec le Duc de Mayene,

qui reçoit les Aſſiegez à capituler.

Pinard accuſé de perfidie, pour auoir rendu la Place,

rachette la confiſcation de ſes biens.

Ce-

Ce qui fit que le Duc de Mayene fortifié de courage & d'esperance, tourna du costé de Rheims, afin de s'aboucher. Car les principaux de l'Vnion y deuoient traitter ensemble des moyens qu'il leur faloit tenir, pour appuyer les communs interests, & s'opposer aux progrez du Roy, qui depuis la reddition de Chartres, ioignant l'adresse à la force, auoit pris aussi Louuiers, place en Normandie, proche de Roüen, estimée de tres-grande consequence, tant pour sa scituation, que pour estre bien fortifiée. 1591.

Le Duc de Mayene s'achemine à Rheims.

Encore que les Armes du Roy eussent plusieurs bons succez; si est-ce que la Fortune luy estoit beaucoup moins fauorable en toute autre chose qu'à la Guerre; & il suruenoit à tout coup dans son Party propre, quelque fascheux accident qui luy trauailloit l'esprit. Les délays qu'il apportoit à sa Conuersion ennuyoient les Seigneurs Catholiques, ausquels il sembloit qu'il en vouluſt prolonger le temps iusques à l'infiny. Voyant donc qu'il n'y auoit point d'effet aux promesses qu'il leur faisoit de ce costé-là, non plus qu'en celles d'assembler les Estats, & les Prelats du Royaume, afin de se faire instruire, comme il disoit à toute heure; Ils auoient desia commencé de chanceler en leurs resolutions; de penser à vne retraitte, & de murmurer entr'eux, pour donner à connoistre par là qu'ils n'estoient pas satisfaits. Mais ce mescontentement s'accreut encore plus fort par vne nouuelle Declaration du Roy, apres la prise de Chartres. Car alors s'en estant allé à Mante, il appella son Conseil, en la presence duquel & des Seigneurs les plus considerables de sa suitte, il se mit à

Les Seigneurs Catholiques ennuyez de la Conuersion du Roy

sont sur le point de changer de volonté pour luy.

Nouuelle Declaration du Roy.

1591. remonſtrer ; *Que les Princes Proteſtans d'Allemagne ſes Alliez, & la Reyne d'Angleterre auec eux, des Armes & du ſecours deſquels il auoit ſi grand beſoin, qu'il ne pouuoit que par leur moyen viure en eſperance de ſouſtenir ſa Couronne ; luy faiſoient tous les iours des requeſtes, & des inſtances nouuelles, de donner la paix aux Conſciences, en laiſſant viure paiſiblement ſes ſuiets dans l'indifference, & en pleine liberté de Religion, pour les vnir tous en vn méme Corps auec vne charité parfaite ; Qu'au reſte, voyãt approcher le terme où l'Armée d'Allemagne deuoit arriuer en France, il eſtoit bien ayſe de preuenir les requeſtes qu'il preuoyoit luy deuoir eſtre faites en vn temps d'extréme neceſsité, & d'accorder quelque choſe preſentement à ceux de la Religion, pour n'eſtre contraint à l'aduenir de leur en dõner encore dauantage ; Que ſon deſſein n'étoit pas d'encherir par deſſus ce qu'auoit fait pour eux Henry III. ſon tres-glorieux & tres-Catholique Predeceſſeur ; Mais de renouueller ſeulement le dernier Edict de Pacification, qui auoit eſté rompu depuis, & reuocqué par la violence de la Ligue, & non par la volonté du Roy ; Qu'il en auoit bien voulu dire ſes ſentimens au Conſeil, afin qu'on n'expliquaſt pas cette deliberation en mauuaiſe part, & qu'il n'y euſt perſonne qui ne ſçeût qu'il ne faiſoit rien qu'à l'aduantage de la Religion Catholique, pour ne ſe laiſſer reduire par la neceſſité des choſes à leur permettre plus de liberté qu'il ne leur en auoit eſté donné ſous le Regne de ſes Predeceſſeurs ; Qu'à biẽ conſiderer l'eſtat des affaires preſentes, & les grandes forces que le Pape & le Roy Catholique enuoyoient contre luy, il n'y auoit celuy qui ne vid bien qu'il eſtoit contraint de ſe preua-*

loir du secours des Protestans ; & par ainsi qu'il ne pouuoit raisonnablement leur refuser quelque sorte de iuste satisfaction, s'il vouloit qu'ils l'assistassent d'argent, & de leur vie mesme ; Qu'en vn mot, cela n'apporteroit ny retardement à ses promesses, ny preiudice à la Religion Catholique, laquelle il vouloit constamment maintenir, proteger, & fauoriser. Bien que la plus part de ceux de l'Assemblée donnassent les mains à cette proposition du Roy, il y en eut pourtant quelques-vns qui s'en scandalisérent bien fort, & particulierement Charles, Cardinal de Vendosme, qui depuis la mort de son Oncle auoit pris le tiltre de Cardinal de Bourbon. Il dit aussi-tost, qu'il ne pouuoit pas sans offencer sa conscience, estre de cét aduis-là, & voulut mesme s'en aller de l'assemblée. Mais n'ayant point pour luy les autres Prelats, & voyant que le Roy le r'appelloit assez rudement, il se remit en sa place, auec peu d'honneur pour luy. Alors l'Archeuesque de Bourges, l'Eueſque de Nantes, le President de Thou, le Chancelier, & plusieurs autres Catholiques, demanderẽt tous que cét Edict touchant la liberté de Conscience, ne fust point si absolu, qu'on n'y adiouſtast cette clause ; Qu'il ne seroit valable que iusques à ce qu'on auroit accommodé les differends de la Religion, pour réünir tous les Suiets dans vne mesme creance. A quoy sa Maiesté ayant consenty tres-volontiers, l'Edict fut fait aussitost ; & quelques iours apres, leu, publié, & enregistré en Parlemẽt. Ceux du Conseil ne s'opposerent pas beaucoup à cette Declaration, soit qu'ils visſent assez que le Roy ne se pouuoit passer des Protestans, soit qu'ils reconnussent qu'en vain ils eussent taſché d'y contredire,

1591.

Opposition du Cardinal de Bourbon inutile.

Moderation apportée à l'Edict de Pacification, auquel le Conseil ne s'oppoſe point pour plusieurs raisons.

1591. puis qu'il ne s'en fuſt enſuiuy rien de bon, outre que deſia les Huguenots iouyſſoient en effet d'vne choſe qu'on leur donnoit par eſcrit. Mais ceux d'entre les gens de guerre, qui eſtoient les plus zelés à la Religiõ Catholique, & qui n'auoient pas ouy les raiſons pourquoy cela ſe faiſoit, le trouuerent fort eſtrange, & commencerent meſme deſlors à faire paroiſtre ouuertemẽt le grand déplaiſir qu'ils en auoient en leur ame. Ce qu'ils teſmoignoient d'autant plus, que le Cardinal de Bourbon, & les plus grands auec luy, fomentoient ce mécontentement, iuſques-là meſme que tantoſt en ſecret, tantoſt en termes ouuerts, ils aigriſſoient les eſprits, & les portoient à ſe reſſentir de cette offenſe.

Meſcontentemẽs des gens de guerre les plus zelés à la Religiõ.

Il y auoit deſia long-temps que le Cardinal de Bourbon s'eſtoit mis dans la penſée de faire vn Party de Catholiques, qui fuſt different de la Ligue, & de ceux qui ſuiuoient le Roy. Ce deſſein auoit pris naiſſance en luy, de ce qu'il voyoit que le Roy par ſon obſtination à ne ſe point vouloir conuertir, ne ſe rendoit pas ſeulement difficile à ſoy-meſme la poſſeſſion du Royaume, mais priuoit encore toute la Famille Royale des iuſtes pretentions qu'elle auoit à l'Heredité de la Couronne, dont tous ceux de la Maiſon eſtoient exclus, à cauſe qu'ils ſuiuoient vn Prince Heretique. Auſſi ſe parloit-il deſia parmy les Ligueurs de rompre la Loy Salique, & de faire tomber le Sceptre entre les mains d'autres Princes, que de ceux du Sang Royal de France. A quoy vray-ſemblablement le Cardinal de Bourbon auoit plus d'intereſt que pas vn autre, pource que le Prince de Condé ſon Couſin, bien à peine ſorty du Ber-

Le Cardinal de Bourbon ſe propoſe de former vn troiſieſme Party:

Fondement de ſon deſſein;

& ſes intereſts:

ceau estoit esleué dans la Religion Huguenotte;& que d'ailleurs le Prince de Conty son Aisné, auoit des defauts qui ne le rendoient pas beaucoup propre au Gouuernement ; outre qu'on ne croyoit pas qu'il deust auoir des enfans,ayant esté taillé de la pierre en ses premieres années. De maniere que se fondant là dessus,il se persuadoit d'estre celuy de tous,que la Couronne regardoit de plus prés ; outre que le Comte de Soissons,troisiesme des freres,estoit moins aagé que luy, & le Duc de Montpensier beaucoup plus esloigné qu'eux du vray degré de la Succession. Ces considerations, ioin- 1591.

Il pretẽd de se faire eslire Roy :

tes aux déplaisirs de son ame, y firent naistre vn desir qu'il y nourrit peu à peu,d'aller au deuant de l'inconuenient qu'il preuoyoit, & de former vn Party par le moyen dequel il se pust faire eslire Roy. Car ny le Pape ne pouuoit pas s'opposer à la personne d'vn Cardinal, ny le Roy Catholique le rejetter comme Heretique, ny la Ligue luy refuser l'obeyssance qui se doit aux Souuerains. Toutesfois auant que de passer outre, il s'aduisa de communiquer son dessein à Iean Touchard, Abbé de Bellozane, qui dés ses premieres années l'auoit esleué dans les belles lettres ; personnage à vray dire, qui n'auoit ny vn sçauoir pedantesque,ny vn esprit bas & foible,mais plein de viuacité,& qui n'ignoroit rien de la façon de viure qui se prattique à la Cour. Celuy-cy donc se representant qu'il trauailleroit pour son aduancement propre, s'il contribuoit de ses soins à la grandeur de son Maistre, ne manqua point de fomenter les pretensiõs du Cardinal, ny de les regler par les bons aduis qu'il luy donna, en luy conseillant sur tout d'estre se-

Moyens qu'il tiẽt pour venir à bout de son dessein ;

Il le cõmunique à l'Abbé de Bellozane,

qui l'assiste de ses conseils.

1591. cret, d'agir auec adreſſe, iuſques à ce qu'il ſe fuſt acquis pluſieurs confidens, & de ſe ſeruir des conionctures du temps, pour en faire naiſtre, comme il luy enſeigna, des occaſions vtiles & fauorables. Dauantage, pour auoir quelqu'vn qui luy ſeruiſt comme de ſecond à ietter le plan d'vn ſi haut, & ſi plauſible deſſein, l'ayãt communiqué à Iacques Davy, ſieur du Perron, ieune d'années, mais qui pour eſtre doüé d'vne profonde connoiſſance des bonnes lettres, eſtoit fort conſideré dans la maiſon du Cardinal; & pareillement à Scipion Balbani, Lucquois, homme qui de la profeſſion de Marchand, par luy exercée durant pluſieurs années, auec aſſez de mauuaiſe fortune, eſtoit paſſé à celle d'Agent à la Cour de diuers Princes; il fit auec eux toute ſorte d'efforts imaginables, pour former ce troiſieſme Party. Pour cét effet du Perron, ſous pretexte de compliment, eſtant allé trouuer le Duc de Longueville, & le Comte de S. Paul, tous deux freres deſcendans de la Maiſon Royale, (mais qui pour n'eſtre que naturels, auoient pris le titre d'Orleans) grãds Catholiques au reſte, & tres-eſtroittement vnis aux Princes du Sang, pour la conſeruation de la Couronne; leur fit conſiderer d'abord le grand preiudice qu'apportoit aux intereſts communs l'humeur opiniaſtre du Roy; ſi bien que par ſon adreſſe il les ſceut peu à peu attirer à ce meſme deſſein, & dans vne ſecrette correſpondance auecque le Cardinal. D'vn autre coſté Balbani, ſous couleur de ſes affaires particulieres, s'en eſtoit allé à Rome, pour prier le Pape d'excuſer le Cardinal, s'il demeuroit en des lieux qui tenoient pour le Party du Roy; & pour luy remon-

Qualitez de Iacques Davy, ſieur du Perron,

qui attiré dans le deſſein du Cardinal de Bourbon le Duc de Longueville, & le Comte de Saint Paul.

ſtrer par meſme moyen que ce qu'il en faiſoit n'eſtoit ſeulement, qu'afin de l'exhorter, & de l'acheminer à ſa Conuerſion, à cauſe des grandes longueurs, qu'il y apportoit, contre l'eſperance commune, & les promeſſes, qu'il auoit ſi ſouuent faites; Que pour ne manquer à ſon deuoir, & n'offencer ſa conſcience, le Cardinal l'enuoyoit exprés, pour en faire des excuſes à ſa Sainteté, & la ſupplier de vouloir prendre en ſa protection la Famille Royale; Qu'il n'eſtoit pas iuſte que pour l'obſtination d'vn ſeul elle perdiſt ſes pretentions, & ſes droits ſur la Couronne; & que lors que ſuiuant ſon intention & ſon eſperance, il ſeroit aſſeuré que le S. Siege ne vouloit point de Roy qui ne fût vray Catholique, & de la Tyge de S. Louys, il ſe declareroit auec la Nobleſſe, & les Communautez Catholiques; pour oſter au Roy ſes principaux nerfs, qui conſiſtoient en l'vnion de ceux qui le ſuiuoient à preſent, afin d'appuyer les pretenſions, & les droits de la Famille Royale. Durant que ces choſes ſe paſſoient & que du Perron & Balbani, l'vn dans le Royaume, & l'autre dehors, s'efforçoient de faire prendre racine à ce troiſieſme Party, le Cardinal demeurant à Tours, où ſe tenoit le Conſeil du Roy, dont il eſtoit Chef, y pratiquoit par ſa propre adreſſe, & par l'entremiſe de Touchard l'eſprit de pluſieurs des principaux, & particulierement de Gilles de Souuré, Gouuerneur de cette Ville-là, perſonne d'vne pieté ſignalée, recommandable pour ſa prudence, & qui auoit touſiours veſcu dans vne haute eſtime à la Cour, à cauſe de ſon ſçauoir, & de l'integrité de ſa vie. Mais comme les choſes qui ſe communiquent à pluſieurs, peuuent

1591.

" Negociation de Scipion Balbani prés du Pape.

Grandes qualitez de Gilles de Souuré.

1591. difficilement eſtre cachées, celles-cy vinrent enfin à la connoiſſance du Cardinal Philippe de Lenoncourt, ancien Dependant de la Maiſon de Nauarre, qui pour eſtre du Party du Roy, demeuroit auſſi à Tours, & entroit dans le Conſeil. Or pource qu'il n'étoit guere en bonne intelligence auec le Cardinal de Bourbon; il fut le premier qui auertit le Roy de ce qui ſe paſſoit, en luy repreſentant en general les choſes qui ſe tramoient contre luy, de la façon qu'il les auoit preſſenties. Le Roy qui ne doutoit point qu'il n'y euſt de l'emulation entre ces deux Cardinaux, ne voulut point d'abord croire entierement ce que Lenoncourt venoit de luy dire; & ne laiſſa pas pourtant de s'en mettre en peine, ny de penſer aux moyens qu'il pourroit renir pour ſe mieux éclaircir de l'affaire; à quoy la Fortune le ſembla conduire d'elle meſme, par la voye la plus extraordinaire qu'il euſt iamais pû s'imaginer. Car eſtant aduenu fortuitement à Balbani, arriué deſia en Italie, de rencontrer en ſon chemin le ſieur Des-Portes Baudoin, Secretaire du Duc de Mayene, qui s'en alloit auſſi à Rome pour ſes affaires, il fit amitié auecque luy comme c'eſt la couſtume de ceux qui ſont dans les intereſts d'vne meſme Nation. En ſuitte dequoy, ou par imprudence, ou pour ſemer vn nouueau rejetton de la Ligue, il luy deſcouurit le ſujet pour lequel le Cardinal l'enuoyoit vers ſa Sainteté, & luy fit voir dans vn papier diſtinctement eſcrits tous les Articles de ſa Commiſſion, qu'on luy auoit donnez pour s'inſtruire. A quoy Des-Portes, adroit au poſſible, & ſçauant dans les Negociations, ſe rendit ſi complaiſant, & luy ſçeut ſi bien taſter le poulx par ſon accor-

Le Cardinal de Lenoncourt auertit le Roy qu'il ſe forme vn tiers Party;

Sa Maieſté ne pouuant croire, s'en eſclaircit enfin, & cõment.

Grande adreſſe de Des-Portes, Secretaire du Duc de Mayene.

tiſe à l'amadoüer, que non ſeulement il penetra dans le fond de l'affaire, & apprit quels eſtoient les Confidens du Cardinal ; mais encore il luy tira des mains vne copie de ſa Commiſſion, qu'il enuoya promptement au Duc de Mayene, par deux meſmes lettres diuerſement adreſſées. Mais le mal-heur voulut qu'il y en eut vne d'interceptée par la Garniſon d'Auxerre, & qu'ainſi elle tomba entre les mains du Roy, auec vne pleine inſtruction de tout le Traité. A cét aduis qu'on auoit eu par le moyen de la lettre du ſieur Des-Portes, ſeruit encore depuis d'vn grand eſclairciſſement Iacques du Queſnay, Gentil-homme de Normandie, qui auoit eſté nourry Page du Duc de Longueville. Celuy-cy ſe trouuant vn ſoir au coucher de ſon Maiſtre (façon de faire la cour aux Grands, qui ſe prattique ordinairement en France) & ne pouuant eſtre veu à cauſe des rideaux qui l'empeſchoient, ouyt, ſans y penſer, vn grand Diſcours que fit ſur le meſme ſujet le ſieur du Perron ; & le dit fortuitement à Iean d'Eſpinay ſon proche parent ; qui pour eſtre Huguenot, & d'vn eſprit penetrant, ne manqua point d'en auertir auſſi-toſt le ſieur de Chaſeron ſon Capitaine, de qui le Roy apprit depuis plus diſtinctement toutes les particularitez & les circonſtances de l'affaire. Ayant ſçeu par ce moyen ce qu'on tramoit contre luy, il en receut en ſon ame vn déplaiſir incroyable, & deuant que paſſer outre ſe voulut conſeiller là-deſſus au Chancelier, & au Seigneur de la Nouë. Le Chancelier, ſoit qu'il ne buttaſt qu'à la Conuerſion du Roy, ſoit qu'en effet, cét expedient luy ſemblaſt meilleur que pas vn autre ; dit, *Que c'eſtoit à faire au Roy meſ-*

1591.

Le ſieur du Queſnay découure de nouueau ce qui ſe paſſe,

qui vient aux oreilles du Roy.

Aduis du Chancelier à ſa Maieſté.

1591. *me d'oster ces obstacles, & de rasseirener ces nuages; Qu'en se rendant Catholique, il destruiroit par cette seule action tous les fondemens sur lesquels ses Ennemis secrets taschoient d'affermir sa ruyne; Qu'asseurement il ouuriroit par là vn grand chemin à la Paix; & que de penser à d'autres moyens, ce seroit chose non seulement inutile, mais encore dõmageable; Qu'en alienãt le Cardinal de Bourbon, & les autres Princes du Sang, qui auoient interest à estre vnis auec luy, il se couperoit vn bras à soy-mesme, & affoibliroit tellement son Party, qu'il ne se trouueroit plus en état de resister à la puissãce de ses Ennemis; Qu'au reste s'il pensoit dissimuler leurs pratiques, cõme s'il ne les eut point sceuës, il leur donneroit loisir cependant de les conduire à leur fin, & d'attirer auec eux la pluspart des Catholiques, que les lõgs delais de sa Conuersion auoient extremement refroidis; Tellement que pour preuenir ces deux dangers, & ces maux inéuitables; il faloit desormais qu'il contentât tous ces scruiteurs, tandis que l'estat des choses presentes luy permettoit de le faire auec honneur; Qu'apres que ceux du Party Catholique auroient vne fois rompu auecque luy, il ne seroit plus temps de se conuertir, ny de parler de les satisfaire, en les pensant reclamer, comme les oyseaux qui ont pris l'essor; & partant qu'auec vne resolution & vn courage digne de luy, il ne differast pas dauantage à coupper les racines de tous ces maux qu'il voyoit si dangereusement ramper.* A ces paroles du Chancelier, la Nouë adiousta pour responce; *Qu'il ne feindroit point pour luy de parler encore auec plus de liberté que par le passé; Qu'il auoit dit au commencement, comme tout le monde sçauoit assez, que sa Maie-*

Sentimẽt contraire du sieur de la Nouë.

sté ne paruiendroit iamais à la Couronne de France qu'en se faisant Catholique ; mais qu'il n'estoit plus temps de se tenir à cette resolution ; Que le Roy n'ignoroit point combien de forts Ennemis deuoient venir fondre sur luy dans peu de temps, le Pape & le Roy Catholique ayant fait des prouisions de toutes parts, pour en assister la Ligue ; Que pour s'opposer à leurs attaques, il n'auoit point d'autre appuy pour le present que le secours de la Reyne d'Angleterre, & des Princes d'Allemagne ; qui pour l'assister à ce besoin mettoient sur pied de puissantes troupes commandées par le Vicomte de Turenne ; Qu'indubitablement tous ces preparatifs & toutes ses forces se dissiperoient en vn instant, s'il aduenoit maintenant qu'il changeast de Religion ; Qu'il ne se verroit pas seulement abandonné des Estrangers despitez, mais de tous les Huguenots du Royaume ; de sorte qu'à l'arriuée des forces qu'on enuoyeroit contre luy, il se trouueroit seul dépourueu de toutes choses, sans moyens de resister, & soûmis entieremẽt à la discretion de ses Ennemis ; Que la pressante necessité des affaires ne souffroit plus desormais qu'on aduisast à remedier aux maux à venir par vne ruyne presente ; Que les troupes d'Italie estoient desia parties ; & que desia méme le Duc de Parme assẽbloit de tous costez son Armée ; Que le temps de penser à des choses si éloignées se trouuant trop court, il faloit aduiser aux plus proches, & aux moyens qu'on auoit en main ; Que l'entreprise secrette du Cardinal de Bourbon estoit assez mal fondée, & qu'en cas qu'elle deust reussir, cela ne pouuoit estre si-tost ; Qu'il faloit maintenant vser des remedes qui ne fussent point si forts, mais qui adoucissent 1591.

1591. *& soulageassent le mal, iusques à ce qu'on eust moyen de le guerir entierement; Qu'on deuoit cependant tenir separez les principaux Chefs de cette nouuelle Faction, ne les point abandonner de veuë, & les appaiser le mieux qu'on pourroit, afin de les amuser tousiours, en attendant la venuë des forces estrangeres de l'vn & de l'autre Party.* Surquoy il conclud, *que l'Occasion & le Temps fourniroiẽt d'eux mesmes des remedes proportionnez au mal, & quelque moyẽ de sortir enfin d'vn si fascheux labyrinthe.* Le Roy ne trouua point de meilleur expediẽt que celuy-cy, qui fut encore approuué par le Mareschal de Biron, à l'aduis duquel on se rapportoit de toutes les grandes affaires. Tellement qu'à l'heure mesme il écriuit au Cardinal de Bourbon, & aux autres Seigneurs du Conseil, qu'ils ne manquassent point de le venir promptemẽt retrouuer au Camp, où il auoit besoin de leurs soins, & de leur assistance. Cela fait, il osta au Comte de Soissons le Gouuernement de Poictou, & de Touraine, pour le donner au Prince de Conty, qui ne trempoit point à cette Faction, ses freres méme l'ayant exclus de leur intelligẽce: Car outre que le Comte de Soissons, secretement dépité de ce que le Roy, apres luy auoir plusieurs fois promis en mariage la Princesse Catherine, sa sœur vnique, refusoit maintenant de la luy donner, s'estoit ietté pour cette raison dans la Ligue du Cardinal; il l'auoit fait encore sur cette esperance, qu'à luy-méme bien que plus ieune, mais seculier, pourroit eschoir l'eslection que les Catholiques feroient d'vn Prince du Sang, pour l'esleuer à la Couronne. D'où il aduint que le Cardinal s'estant rendu au Camp deuant Chartres, & continüat

Le Roy suit l'aduis de la Nouë: qui est confirmé par le Mareschal de Biron;

& change la face des choses.

Déplaisir du Cõte de Soissons,

& du Cardinal de Bourbon.

tousiours d'aller au Conseil, eut le déplaisir de se trouuer present à l'Edict qui fut fait en faueur des Huguenots, auquel il s'opposa directement, & par ses paroles, & par son action, ne cessant depuis d'en faire de mauuais contes, afin de persuader ainsi aux Catholiques de se lier d'intelligence auec luy. 1591.

Toutes ces choses ensemble ne se passerent point sans bruit; & il est à croire que le Roy s'en fust difficilemẽt déuelopé, si par vne merueille bien estrange, vn ressort que la Ligue pensoit faire ioüer pour luy nuire, n'eust seruy à le tirer de peine. Le Nonce Landriano, que le Pape enuoya pour lors en France, s'en vint à Rheims, auec des lettres de Monitoire adressées aux Prelats, à la Noblesse, aux Villes, aux Communautez, & generalement à tous ceux qui suiuoient le Party du Roy. Dans ces Lettres, apres la Preface ordinaire, estoit déduite au long & detestée la faute que commettoient les Catholiques, & particulierement les hommes d'Eglise, de suiure, & d'assister mesme vn Roy qu'ils sçauoient estre Heretique, Relaps, Excommunié; se mettant ainsi volontairement sur le col vn ioug miserable, & s'exposant à la seruitude de l'Heresie. A quoy le Pape adiouſtoit pour conclusion, en termes pressans, vn Commandement exprés aux Ecclesiastiques, de se retirer dans certain temps des lieux où l'on rendoit obeyssance à Henry de Bourbon, & de n'auoir plus aucun commerce auec ceux de son Party; Sur peine aux Contreuenans de priuation de leurs Charges & Benefices, & d'estre traittez d'Heretiques & de Sectaires. A raison dequoy, apres plusieurs exhortations & remonstrances, il re-

Le Nonce Landriano arriue à Rheims.

"Monitoire du Pape,

1591. commandoit,& enioignoit enfin à la Nobleſſe & au Peuple, d'abandonner tout ; & de ſortir
" des lieux qui reconnoiſſoient l'Heretique,pour
" ſe retirer parmy les vrays Enfans de l'Egliſe ;
" qui dans la parfaite Vnion de la Foy, ſe mon-
" ſtroient obeyſſans au S. Siege. Tout ce Monitoire eſtoit plein de paroles exquiſes & graues, de penſées hautes, de rigoureux commandemens, accompagnez de pluſieurs menaces ; & tel en vn mot,qu'il ſembloit n'eſtre guere propre au temps preſẽt,où les Armes du Roy augmentoient viſiblement en bons ſuccez ; comme au contraire, les affaires de la Ligue diminüoient tous les iours, & de reputation & de forces. Comme donc toutes ces choſes furent bien conſiderées par le Duc de Mayene, & par les principaux Chefs de ſon Party, la pluſpart furent d'auis, & particulierement le ſieur de Villeroy, de remettre la publication de ce Monitoire à vn autre temps, auquel on pût eſperer d'en recueillir quelque fruit, auecque plus de credit & d'honneur pour les Armes de la Ligue. Mais le Nonce, qui ne ſçachant guere bien comme on ſe gouuernoit en France, auoit accouſtumé de ne meſurer les choſes que ſuiuant les intentions de la Cour de Rome; Comme encore l'Eueſque de Plaiſance, (lequel quoy que plus experimenté dans les affaires preſentes, ne ſe propoſoit pourtant que de plaire au Pape, pour ſe bien mettre dans ſon eſprit) & pareillement les Miniſtres d'Eſpagne, non moins attirez par la hayne, qu'ébloüys par le deſir de voir tous les iours de nouueaux troubles, vouloient tous reſolument que le Monitoire ſe publiaſt. Les Seigneurs François conſideroient cependant ; Que non

Aduis des principaux de la Ligue, touchant les Lettres du Pape.

Imprudence du Nonce,

de l'Eueſque de Plaiſãce,

& des Miniſtres d'Eſpagne.

Conſideration iudicieuſe des Seigneurs Frãçois

seulement il estoit fort difficile, mais encore qu'il ne faloit esperer en aucune sorte que les Prelats & la Noblesse, dont les Benefices, les biens, & les charges, estoient en la disposition du Roy, se pûssent iamais resoudre à l'abandonner, pour complaire au Pape, ne se trouuant alors gueres de personnes si ialouses de la conseruation de leur ame, qu'elles vouluſſent pour elle, se dépoüiller entierement des commoditez qui font subsister le corps; Qu'eux-mesmes au reste ayant dés le commencement preueu toutes ces menaces & ces fulminations de Rome, auoient aussi deslors preparé leur esprit à les endurer; Que tant plus ils se roidiroient à l'encontre, tant plus ils s'endurciroient à souffrir; & que par l'esperance qu'ils perdroient de se pouuoir iamais reconcilier aueçque le Pape, ils se rendroient plus obstinez à combattre pour leur Party, & à luy procurer la victoire; Qu'ils n'estoient pas gens à estre espouuantez ny reduits au dernier desespoir; Qu'on deuoit pluſtoſt les attirer accortement par la douceur que par la force; Que ces menaces seroient bonnes apres la Victoire, pour s'en seruir comme d'vn suiet, & d'vn pretexte à leur faire abandonner le Roy, quand il n'y auroit plus rien de bon à esperer en ses affaires; Mais que maintenant qu'elles estoient floriſſantes, & luy puiſſant, c'estoit folie de leur donner de fauſſes alarmes, & de croire qu'on deût quitter son Party; qu'il ne faloit point fonder sur le vray-semblable, mais sur le vray, les saines resolutions; ny se regler sur l'aduis de ceux qui iugeoient de loin; mais pluſtoſt sur le sentiment de ces autres, qui par vne longue experience sçauoient

1591.

1591. les affaires, & s'y trouuoient eux-mesmes presens.

Les Ministres de Rome & d'Espagne, s'imaginoient que le commun zele de la Nation, & non pas la verité, faisoit dire ces choses. Tellement que le Duc de Mayene, qui pour auoir mis toutes ses esperances en la Soldatesque, qui venoit d'Italie & de Flandres, ne vouloit point contredire leurs sentimens, pour ne les mescontenter, y donna les mains aussi-tost.

Publication du Monitoire, & son effet.

Alors, sans differer dauantage, le Monitoire fut publié, & produisit le mesme effet qu'auoient predit les Seigneurs François. Car apres que le Roy eut mandé le Conseil, où il voulut qu'assistassent tous les Prelats qui étoiẽt à Mante, & les plus considerables personnes de l'Armée; il se plaignit grandement du procedé que le Pape tenoit alors contre luy. Au cõtraire, il loüa bien fort la moderation de Sixte, disant qu'apres auoir sceu au vray que les Guerres Ciuiles de France, estoient nées, non pas d'vne vraye affection, ny d'aucun zele qu'on eût pour la Religion, mais plustost d'vne Ambition desreglée, & d'vne conuoitise insatiable de diuiser le Royaume, il auoit suspendu pour vn temps le secours que les Ligueurs demandoient, en luy donnant loisir cependant de penser à sa Conuersion à la Foy Catholique; iusques à caresser mesme, & à traitter doucement ceux qui pour vne bonne fin, & pour le seruice de Dieu, de la Iustice, & de leur Patrie, suiuoient son Party, comme le Duc de Luxembourg le pouuoit tesmoigner veritablement. Il declara en suitte; Que son intention estoit de tenir à la Noblesse Catholique, ce qu'il luy auoit promis auecque sincerité

Declaration du Roy en son Cõseil.

„ cõtraire, il loüa bien fort la moderation de Sixte, disant qu'apres auoir sceu au vray que les Guerres Ciuiles de France, estoient nées, non pas d'vne vraye affection, ny d'aucun zele qu'on eût pour la Religion, mais plustost d'vne Ambition desreglée, & d'vne conuoitise insatiable de diuiser le Royaume, il auoit suspendu pour vn temps le secours que les Ligueurs demandoient, en luy donnant loisir cependant de penser à sa Conuersion à la Foy Catholique; iusques à caresser mesme, & à traitter doucement ceux qui pour vne bonne fin, & pour le seruice de Dieu, de la Iustice, & de leur Patrie, suiuoient son Party, comme le Duc de Luxembourg le pouuoit tesmoigner veritablement. Il declara en suitte; Que son intention estoit de tenir à la Noblesse Catholique, ce qu'il luy auoit promis auecque sincerité

cerité, à son auenement à la Couronne; & 1591.
s'excusa là dessus, de ce que dans la chaleur
de la guerre, il n'auoit pû auiser aux moyens
qui luy sembloient conuenables à cette action,
& pour son importance, & pour la qualité
de la personne qui le deuoit faire. Surquoy il
conclud sa Harangue par vne exhortation
qu'il fit au Clergé, à la Noblesse, & au Tiers-
Estat, de vouloir employer tous leurs soins
& toute leur industrie, à conseruer les preroga-
tiues, & les priuileges de l'Eglise Gallicane; afin
de ne souffrir point qu'on diuisast vn Royau-
me qu'ils auoient receu de leurs Ancestres en
vn estat si fleurissant; & de ne permettre pas
non plus que les Peuples destituez de Prelats,
& de Pasteurs, se vissent en danger de Schis-
me, d'erreur & de damnation; choses qui pour
n'estre pas considerées à Rome, ne laissoient
pas toutesfois d'estre visiblement exposées
aux yeux de quiconque les vouloit regarder
auec vne pieté Chrestienne. Sur ce mesme
sujet, il fit vne Declaration tres-serieuse, &
tres-importante, par laquelle il protesta, Qu'il
vouloit inuiolablement tenir sa promesse; ex-
hortant les Parlemens à pouruoir aux char-
ges de la Couronne, & les Prelats à vouloir assi-
ster de leurs soins tous ceux de leur Dioceſe;
sans permettre qu'il passast rien contre les im-
munitez, & les preéminences de l'Eglise Gal-
licane. Apres cette Declaration, qui fut faite
auec vn consentement vniuersel, n'y ayant
personne qui ne se faschast de la venuë du Nõ-
ce Landriano, & de la seuerité de son Moni-
toire, sa Majesté enuoya les Presidens de Thou
& Faure, l'vn à Tours, & l'autre à Chaalons;
Ces Parlemens mirent hardiment sur le tapis

1591. Arrests des Parlemés de Tours & de Chaalons; cõtre le Nõce & le Monitoire.

l'affaire du Nonce Landriano ; decretterent contre sa personne, & ordonnerent de plus, que le Monitoire seroit publiquement bruslé. Il y eust en suitte plusieurs rigoureux Arrests contre ceux qui abandonneroient le Party, suiuant la dénonciation du Nonce ; Outre que par ces mesmes Arrests, les Ecclesiastiques, les Gentils-hommes & autres, estoient priuez de leurs Dignitez, & Benefices, leurs biens confisquez, de quelque nature qu'ils fussent, & tous les Contreuenans condamnez aux peines de Rebellion, & de leze-Majesté. Toutes lesquelles choses, iointes au déplaisir que les François d'vn naturel libre, auoient déja conceu de ce Monitoire, tinrent si bien les esprits en bride, qu'il n'y eut plus personne à l'auenir qui osast branssler. Au contraire, ceux qui du commencement auoient tourné leur inclination aux nouueautez, & aux secrettes prattiques du Cardinal de Bourbon, n'eurent point depuis d'autre pensée que de conseruer & deffendre le Roy, dont ils voyoient prosperer les Armes, & s'acheminer droit à la Victoire: Ce qui faisoit dire publiquement aux Ecclesiastiques ; *Que les sacrez Canons ne leur commandoient aucunement de quitter leur troupeau, en vn si dangereux temps ; & qu'il n'estoit pas raisonnable non plus qu'abandonnant leur pays, leurs maisons propres, & les biens que les Roys deffunts leur auoient donnez pour recompense de leurs seruices, ils s'en allassent en vagabonds, & en miserables, mandier cent écus de pension de la Charité des Neveux du Pape; Qu'en vn mot, le Roy victorieux en cette guerre, sçauroit bien faire leur paix à la Cour de Rome; Qu'ils ne pouuoiẽt luy estre Rebelles, sans se voir*

Tiers Party, mal accõmodé.

Sentimés des Ecclesiastiques.

pauures, & destituez de tout secours; ny abandonner en conscience vn Prince qui recouroit à leur ayde, & à leur instruction, pour se ranger à l'obeyssance de l'Eglise. D'où l'on peut iuger (& c'est à vray dire vne merueille bien estrange) qu'on ne faisoit point ioüer de ressorts, ny de Machines contre le Roy, qui ne seruissent à sa deffense; & que les poisons qu'on preparoit pour luy nuire, se tournoient tous en medicamens, & en remedes qui luy estoient salutaires. 1591.

La Fortune cede à la Vertu du Roy.

A ces Arrests des Parlements de Tours, & de Chaalons, le Parlement de Paris en opposa d'autres tout à fait contraires. Car outre qu'il accepta le Monitoire, & les Commissions du Nonce, il voulut encore, & mesme enjoignit par mandement exprés, qu'on ne manquast point d'admettre le tout, de le publier, & d'y obeyr; sur peine aux Contreuenans de punition exemplaire. Mais pour cela, les Prelats, & les Gentils-hommes qui suiuoient le Party du Roy, ne relascherent point de leur premiere intention; iusques-là mesme, qu'au lieu des discours qu'on faisoit auparauant contre la liberté donnée aux Huguenots, touchant l'exercice de leur Religion, l'on en fit maintenant d'autres, par lesquels vn chacun se plaignoit de cette resolution du Pape, que l'on appelloit seuere & precipitée. Cependant arriuerent à Rheims, pour s'y aboucher ensemble, les Seigneurs de la Maison de Lorraine, le Nonce Landriano, les Ambassadeurs d'Espagne, celuy de Sauoye, & le Cardinal de Pelvé, Archeuesque de cette mesme Ville, ancien Partisan, & Protecteur de la Ligue. Ils y traitterent au long & pōctuellement de leurs

Le Parlement de Paris accepte le Monitoire.

Plaintes contre le Pape.

Assemblée tenuë à Rheims.

1591. communs intereſts ; Et comme chacun auoit vn deſſein particulier, qu'il taſchoit de pallier, & de colorer de diuers pretextes ; auſſi paroiſſoit-il clairement qu'ils ne pouuoient gueres bien s'accommoder enſemble, ny demeurer d'accord d'vne meſme fin. Les Eſpagnols ſe fondoient ſur leur puiſſance, & ſur l'extréme beſoin qu'auoient les autres de leur ſecours ; le Nonce ſur la Majeſté du S. Siege, & ſur l'appuy de la Religion, ſouſtenant que l'authorité de diſpoſer des choſes qui la regardoient, eſtoit propre & particuliere au Pape, qui en auoit la diſpoſition. Le Duc de Lorraine, comme Chef de ſa Famille, ſe propoſoit la preéminence, & pretendoit que les autres luy deuſſent ceder : le Duc de Sauoye aſpiroit à la conqueſte de Prouence, & le Duc de Mercœur à celle de Bretagne ; le Duc de Nemours auoit deſſein de ſe cantonner dans ſes Gouuernemens; & le Duc de Mayene ſe voyant Chef d'vn Party dont il pouuoit diſpoſer, ſe repoſoit ſur l'vnion des peuples, & ſur le conſentement de la Nobleſſe affectionnée à ſon nom. Mais comme les choſes n'eſtoient pas encore meures, chacun cachoit ſes propres deſſeins, chacũ vſoit d'vne grande precaution, chacun agiſſoit le plus ſecrettement qu'il pouuoit ; & tous enſemble témoignoient en apparence, qu'ils ne conſideroient ſeulement que le bien vniuerſel. Dequoy s'eſtant apperceu le Duc de Mayene, il n'en fit point de ſemblant pour l'heure, ne doutant point qu'auecque le temps, & les occaſions qui ſe preſenteroient il ne pût ranger les autres à ſon opinion, par le moyen de la prudẽce qui luy eſtoit ordinaire. Comme ils eurent donc conclud

Pretenſions de diuers Princes.

Precaution du Duc de Mayene,

d'oppoſer leurs communes forces à celles des Eſtrangers qui venoient au Roy, ils remirent toutes les autres choſes à vne ſaiſon plus commode, ſur la remonſtrance que fit le Duc; Qu'il eſtoit temps d'agir deſormais, & non pas de conſulter, puis que le ſecours d'Allemagne s'auançoit pour ioindre le Roy, & qu'on voyoit touſiours continüer l'heureux progrez de ſes Armes. 1591. sa Remõſtrance.

L'Aſſemblée de Rheims ſe rompit ainſi, ſans autre reſolution; & deſlors le Duc de Mayene commença de relaſcher vn peu de cette grande confiance qu'il auoit miſe en l'aſſiſtance du Pape, apres auoir reconnu que le Nonce ſe monſtroit inſeparable des intereſts d'Eſpagne en toute ſorte de choſes. Il conclud donc à part ſoy, de ne ſe ſeruir des forces Eccleſiaſtiques, que pour empeſcher, s'il ſe pouuoit, que les Eſtrangers n'entraſſent dans le Royaume, & quant au reſte, de ne ſe fier qu'aux François qui portoient les Armes dans ſon Party. & ſa reſolution.

Pour cette meſme fin, il dépeſcha en grande diligence vn Gentil-homme au Preſident Ieanin, qui eſtoit arriué déja en Eſpagne, pour l'auertir qu'il eſſayaſt d'obtenir du Roy, non pas tant vn ſecours de Soldats Eſpagnols & Italiens, qu'vne paye aſſeurée d'vn nombre de Fantaſſins & de Caualiers François, ſous pretexte que les Chefs de ces deux Nations n'obeyſſoient pas volontiers à ſes ordres, au lieu que ſe ſeruant de François, qui ne dédaignoient pas de le reconnoiſtre, & qui ſçauoient le pays, pour l'experience & la prattique qu'ils en auoient, il pourroit pluſtoſt, plus facilement, & auec moins d'embarras, trauailler aux intereſts de la Cauſe commune. Ce fut Il dépeſche vn Gentil-homme en Eſpagne.

1591. & deux Courriers en Italie :

encore pour cét effet, qu'il enuoya deux Courriers au ſieur Des-Portes, pour prier le Pape de commander expreſſément à ſes gens, qui marchoient ſous la conduitte du Duc de Monte-marciano, qu'ils euſſent à s'arreſter en Lorraine ; où ioints au meſme Duc, & au ſecours qui venoit de Flandres, ils s'oppoſaſſent à l'arriuée du Vicomte de Turenne ; diſant que c'eſtoit le vray moyen d'empeſcher que le Roy ne fuſt ſecouru, & de venir facilement à bout de la guerre. Ce qu'ayant encore fait entendre au Nonce, auquel il n'eut pas beaucoup de peine de perſuader, qu'en cela particulierement conſiſtoit le plus haut point des affaires, il mit auſſi-toſt ſes troupes en campagne ; auec leſquelles il prit ſa marche du coſté de Paris & de Normandie, pour s'oppoſer aux progrez que le Roy faiſoit de iour en iour. Les forces du Duc de Monte-marciano grandement conſiderables, & qui par la permiſſion du Roy Catholique, auoient pris pour rendez-vous, & pour place d'Armes la Ville de Lude, ſous des Capitaines non moins vaillans qu'experimentez, eſtoient compoſées de douze cent Cheuaux, & deux mille Fantaſſins, auſquels ſe deuoient ioindre quatre mille Suiſſes, ſoudoyez par les Cãtons Catholiques, des deniers que le Pape auoit tirez du Chaſteau S. Ange. Auec cette Armée marchoient pour le meſme voyage les gens du Roy Catholique, qui faiſoient deux Corps d'Infanterie, & quatre cent Cheuaux, enuoyez du coſté de Flandres, ſous la conduitte du Capitaine Marc Pie, & du Gouuerneur d'Alexandrie. A ces forces, qui paſſant des confins de Sauoye par la Comté de Bourgogne, ſe deuoient rendre en Lorraine,

Marche de ſon Armée.

Eſtat des forces du Duc de Monte-marciano.

l'Armée de ce Duc * faisoit dessein de se ioindre ; & déja mesme pour la necessité presente, il auoit bien huit cent cheuaux , & quatre mille hommes de pied : De maniere, que les Princes liguez ensemble faisoient leur conte, que les Allemands qui venoient au Roy, quand mesme il s'auanceroit pour les ioindre auecque toutes ses troupes, ne seroient point assez forts pour leur resister , & qu'ainsi à leur entrée dans le Royaume, ou ils se dissiperoient d'eux-mesmes, ou ils seroient entierement deffaits. 1591.

* de Mõtemarciano.

Esperance des Princes liguez:

Mais apres que le Duc de Mayene se fut separé d'auecque l'Assemblée, il s'en alla tout aussi-tost à Roüen ; où le peuple mal satisfait du gouuernement du Vicomte de Tauannes, s'estoit furieusement soulleué , prenant les Armes pour le mettre dehors. Et dautant qu'André de Brancas, sieur de Villars, Gouuerneur du Havre de Grace, y estoit incontinent accouru, auec quelque nombre de gens de guerre, de peur que la Ville ne se reuoltast, & qu'elle ne se rendist au Roy, il estoit suruenu entre ces deux Chefs vn si grand contraste, & vne telle animosité, qu'il y auoit apparence que l'vn & l'autre en viendroient aux mains; ce qui ne se pouuoit faire, sans qu'il y eust beaucoup de sang répandu, ny sans que la Ville courust fortune de tomber en la puissance des Ennemis. Le bon-heur voulut pourtant, que le Duc de Mayene vint si à propos durant tous ces troubles, qu'asseurément s'il eust tardé encore vn iour, iamais cette affaire ne se fut demeslée sans vne extrême ruine. Mais par son arriuée, il arresta ces deux Chefs, ne voulant pas que les partialitez, ny les troubles

Le Duc de Mayene s'achemine à Roüen.

où il trouue deux Chefs en cõtraste:

Il pacifie les troubles de la Ville.

1591. missent vne Ville de cette importance en vn danger manifeste d'estre perduë. Apres cette action, il satisfit au desir du Peuple & du Parlement, élisant pour Gouuerneur de la Ville Henry de Lorraine son fils, auquel pour estre trop ieune, il donna pour Lieutenant le mesme Villars, homme d'vn excellent esprit, & d'vne valeur signalée. Quant au Vicomte de Tauannes, qui estoit vn de ses plus anciens Seruiteurs, il l'enuoya en Picardie, pour y commander sous le Duc d'Aumale, en qualité de Mareschal de Camp. Peu s'en falut encore qu'en ce temps-là n'aduint la reuolte de la Fere, Place de tres-grande importance, dans les confins de la mesme Prouince de Picardie. Le Marquis de Menelay, qui en estoit Gouuerneur, ayant au commencement esté passionné pour la deffense de la Ligue, s'auisa depuis de changer de volonté, sans qu'on en sçeût bien la cause. Il demeura donc d'accord secrettement de rendre la place, & de passer dans le Party du Roy; qui pour ce mesme suiet estoit en personne en ces quartiers-là, où il se tenoit prest auec son Armée. Mais soit que le Duc se fust veritablement apperceu du fait, soit qu'il n'en eust qu'vn simple soupçon, comme disoient quelques-vns; tant y a qu'il enuoya promptement à la Fere le Vi-Seneschal de Montelimar (personnage dont il connoissoit l'esprit raffiné, qui l'obligeoit à s'en seruir dans les affaires les plus pressantes) & auecque luy le sieur de Magny, Lieutenant de ses gardes; auec ordre exprés, qu'en cas qu'ils ne pûssent point chasser le Marquis de la Place, autrement que par la perte de sa vie, ils s'en deffissent le plus promptement qu'ils pourroient; ce

dont il donne le Gouuernement à son fils.

Nouuelle dissentions à la Fere;

& ce qui en auint.

que

que l'vn & l'autre ne faillirent point auſſi d'e- 1591.
xecuter. Car apres qu'ils furent entrez dans la Ville, & qu'ils eurent mis les lettres du Duc entre les mains des Capitaines de la Garniſon ; ayant ſçeu que le Gouuerneur eſtoit à la Meſſe, ils ne luy voulurent point donner loiſir de prendre aucune reſolution ; mais au ſortir de l'Egliſe l'ayant pris au deſpourueu, & tout hors de garde, le tuerent de deux coups d'eſtocade, ſe faiſant ainſi Maiſtres de la Place, ſans que perſonne l'empeſchaſt. Cette action, qui eſtoit plus d'vn Prince abſolu, que d'vn Chef de Party, dépleût extrémemẽt à pluſieurs, quelque peine que prit le Duc de monſtrer qu'vne extréme neceſſité l'auoit cauſée contre ſa volonté propre. Mais ils en furent encore bien plus faſchez, quand ils ſçeurent qu'on auoit donné ce Gouuernement au Vi-Seneſchal, l'vn des Aſſaſſins ; ce qui faiſoit dire publiquement ; *Que les Armes de la Ligue eſtoient touſiours émouſſées, ſinon quand il les falloit employer contre ceux qui ne s'en deffioient point.*

Le Marquis de Menelay eſt mis à mort.

Apres ce meurtre commis, l'alteration des eſprits fut grande, tant pour le rang & les dépendances du Marquis, que pour le déplaiſir qu'on auoit de ce que le Duc oſoit vſurper vne puiſſance ſi abſoluë & ſi haute : Ce qui fut cauſe que luy-meſme connoiſſant bien qu'il auoit perdu beaucoup de ſon credit, & que pour le recouurer il luy faloit neceſſairement faire quelque entrepriſe eſclattante (puiſque les dernieres actions effacent pour l'ordinaire les precedentes, ou qu'à tout le moins elles en font oublier la meilleure partie) ſe reſolut de preſenter l'eſcalade à la Ville de Mante. Le Conſeil du Roy s'y tenoit alors ; & il y auoit par conſequent

Meſcontentemés contre le Duc de Mayene ;

Il fait vne entrepriſe ſur Mante ;

1591. vn aſſez bon nõbre de Prelats & de Seigneurs de ſon Party, auec la pluſpart des Officiers de la Couronne. Toutesfois pource que la garde n'y eſtoit pas telle que la qualité des perſonnes, & la foibleſſe du lieu le requeroient; & qu'il eſtimoit cette entrepriſe, en cas qu'il en puſt venir à bout, capable d'augmenter autant la gloire de ſon nom, que d'affoiblir & diminuer l'heureux progrez des Armes du Roy; il ſe reſolut de faire vn effort, afin de l'executer. Ayant donc mandé pour cét effet ce qu'il auoit de gens de guerre à Paris, enſemble ceux des Garniſons de Dreux, de Meaux, & de Pontoiſe; à la faueur d'vne nuit extrémement obſcure & pluuieuſe, il fit planter des eſchelles en deux diuers endroits des murailles de la Ville, dont il connoiſſoit parfaitement l'aſſiette par vne longue prattique, auec eſperance que pour le peu de Soldats qui eſtoient dedans, il y pourroit entrer ſans beaucoup de peine. Mais le mal-heur voulut pour luy, qu'en l'vn & en l'autre coſté il trouua que les ſentinelles ne dormoient point; au bruit deſquelles les autres Soldats qui eſtoient de garde, ſe trouuerent preſts à la deffenſe des murailles. Ce qui n'euſt pas neantmoins ſeruy de beaucoup, eux n'eſtans pas capables de reſiſter long-temps aux Aſſaillans, ſi les Seigneurs du Conſeil, jaloux de leur propre conſeruation, & qui pour des gens de robe, firent en cette occaſion plus qu'on ne pouuoit attendre d'eux, ne fuſſent accourus auecque leurs Domeſtiques, afin de fortifier les poſtes. De maniere que les Soldats du Duc abattus de laſſitude, tous trempez, & la pluſpart deſquels ne pouuoient, à cauſe de la pluye, ſe ſeruir de leurs Armes à feu; n'ayant

y preſente l'eſcalade,

eſt deſcouuert par les ſentinelles,

& repouſſé par les habitãs:

ny la force ny le courage d'eſcalader les murailles, où ils auoient creu de ne trouuer perſonne en garde ; & voyant meſme que la pluſpart des eſchelles, ou ſe rompoient, ou tomboient par terre, repouſſées par ceux de la Ville, furent contraints de ſe retirer, ſans auoir rien fait, l'aſſaut ayant eſté plus tumultuaire que ſanglant. Pour tout cela neantmoins, le Duc de Mayene ne perdit point courage ; & ſçachant qu'vne partie des Suiſſes du Roy auoit pris quartier à Houdan, courut les attaquer le iour d'apres, auecque la méme promptitude d'auparauant. Ce fut en vain toutesfois, pource que les ayant trouuez extrémement forts, & bien retranchez, il fut contraint derechef de ſe retirer ; ſi bien que ce ne fut pas vne petite gloire aux Soldats du Roy, d'auoir rendu ſans effet toutes les ruſes de ce Duc, ou par leur vigilance, ou par leur bonne Fortune. Les plus iudicieux pourtant trouuerent ſi grand, & de telle conſequence le danger qu'auoit encouru la Ville de Mante, que Iean Moceniq, Ambaſſadeur de Veniſe, remonſtra depuis ; Qu'il luy ſembloit que c'eſtoit vne temerité bien grande, d'attendre vn ſecond effort du Duc en vne Place ſi foible, & de ſi peu de deffenſe ; Par où il fit trouuer bon au Conſeil, & aux autres Seigneurs de ſe retirer à Chartres, Ville plus grande, & plus commode, & où ils pouuoient demeurer auec plus de bien-ſeance & de ſeureté de leurs perſonnes, pour eſtre fortifiée, & par la Nature du lieu, & par la Garniſon qui eſtoit dedans. Cét aduis auſſi fut approuué par le Roy, qui n'y auoit point penſé iuſqu'alors, comme il n'eſt pas poſſible qu'on puiſſe d'abord prendre garde à toutes choſes. Il

1591.

Suiſſes du Roy attaquez en vain.

Conſeil donné par l'Ambaſſadeur de Veniſe.

Le Conſeil ſe retire à Chartres.

1591. arriua cependãt à Compiegne, où il commença de mettre ſon Armée en eſtat d'aller au deuant des forces eſtrangeres, qui venoient à ſon ſecours. Mais dautant qu'il n'auoit eu encore aucun aduis qu'elles fuſſent en chemin, il ſe reſolut pour ne point perdre temps, d'aller aſſieger Noyon, Ville ſcituée aux confins de Champagne, & de la Picardie; laquelle pour auoir plus de Caualerie que de gens de pied, rompoit tous les chemins d'alentour, & incommodoit les autres lieux qui tenoient pour ſon Party en ces quartiers-là. Cette meſme raiſon qui pouſſoit le Roy à faire vn effort contre cette Place, luy rendoit encore plus facile le moyen de la prendre. Car s'y trouuant, comme ie viens de dire, plus de gens de cheual que de pied, le ſiege en eſtoit bien plus aiſé; outre qu'elle eſtoit fort mal pourueuë de la pluſpart des choſes neceſſaires à ſa deffenſe, & particulierement de munitions de guerre. A raiſon de quoy, comme il euſt r'allié toute ſon Armée, le vingt-cinquieſme de Iuillet, il fit prendre poſte au Mareſchal de Biron à vn quart de lieuë des Faux-bourgs. Mais ce meſme iour auſſi le Seigneur de Rieux s'eſtant apperceu de l'intention du Roy, partit à l'inſtant de Pierre-font auec ſoixante cheuaux, & autant de Fantaſſins en crouppe, chacun portant à l'arçon de la ſelle vne petite valiſe pleine de poudre; & ainſi broſſant à la dérobée à trauers le bois, il ſe rendit ſecrettement dans la Ville, où par ce petit ſecours il ſoulagea grandement les Aſſiegez.

Le Roy ſe reſout d'aller aſſieger Noyon.

Eſtat de la Place,

où le Seigneur de Rieux iette du ſecours.

Deſcription de Noyõ,

Noyon eſt ſcitué entre vn mareſt, & vne mõtagne. Le mareſcage, qui eſt droit au Midy, ſe forme du débordement que fait en ce lieu la

Riuiere d'Oyse ; & la montagne peu accessible pour sa hauteur, regarde le Septentrion. Elle a par derriere des bois fort touffus, qui sont de large estenduë ; & par deuant vne seule aduenuë dans vne petite plaine, qui aboutit à la porte S. Eloy, & à la riche Abbaye du Faux-bourg. La Ville estoit close alors de vieilles murailles, mais dont les tourelles & la courtine auoient vn assez bon terre-plein. Le Mareschal de Biron l'ayant reconnuë, y campa deuant, assez prés de la Riuiere, auec dessein d'assaillir le Faux-bourg & l'Abbaye, scituez dans la plaine, hors du marécage ; & de s'ouurir par là vn chemin à vn large fossé, qui de ce mesme costé sert de closture à la Place. Elle auoit pour Gouuerneur le sieur de Ville, qui sçachant trop biẽ qu'elle manquoit des choses necessaires, & que la Garnison en estoit foible, n'auoit cessé auant qu'on y mist le siege, & ne cessoit encore depuis, de solliciter les Chefs de son Party de luy donner promptement secours ; pressant de iour en iour par lettres reïterées, & par Courriers exprés, le Vicomte de Tauannes, & le Duc d'Aumale, Gouuerneur de la Prouince. Tellement que l'vn & l'autre, à qui cette affaire ne donnoit pas moins de soucy qu'à luy, enuoyerent premierement Griboval, auecque cent Fantassins, & enuiron vingt Cheuaux ; puis Tremblecourt, auec son Regiment, reduit à vn petit nombre de gens de pied, pour essayer de se glisser dans la Ville à trauers les Bois. Mais ils furent tous deux assaillis en leur chemin, & la pluspart deffaits par les Garnisons de Chauny, de Corbie, & du Catelet ; si bien que ce fut auec toutes les peines du monde que Griboval mit dans la place seize Fan-

1591.

Soins du Gouuerneur.

Secours deffait.

taſſins ; & quant à Tremblecourt, au lieu d'en
1591. pouuoir approcher, il s'en vid extrémement
eſloigné. La deffaite de ceux-cy fit reſoudre le
Effort inutile du Vicomte de Tauannes ; Vicomte de Tauannes de tenter neceſſairemét le hazard, pour voir s'il n'y pourroit point entrer luy-meſme. Eſtant donc party de Roye, le ſoir du premier d'Aouſt, auec cinq cent Harquebuſiers, & trois cent Cheuaux d'eſcorte, il ſe rendit à la faueur de la nuict, & vne heure auant le iour, auprés des Gardes du Camp ; qu'il ſe promit de pouuoir forcer, & ainſi de paſſer outre, auant que les autres Soldats de l'Armée fuſſent en eſtat de l'empeſcher.

qui eſt rencontré par le ſieur d'Arges, ou *d'Argis*, Mais le ſieur d'Arges, qui par l'ordre de Biron auoit cette meſme nuit battu l'eſtrade, le rencontra fortuitement ; & ſans perdre cœur pour le peu de gens qu'il auoit auecque luy, ſe reſolut d'en venir aux mains, commençant à meſme temps l'eſcarmouche par vne furieuſe deſcharge d'Armes à feu ; ce qui fit que tous les autres qui battoient la campagne, accoururent au bruit, & ſe rendirent au meſme lieu. Ceux de la Ligue ainſi deſcouuerts, & ne pouuant diſcerner, à cauſe des tenebres, quel eſtoit le nombre des Ennemis, qui les attaquoient ſi vertement (comme les rencontres qui ſe font de nuit ſont ordinairement dommageables) ſe diſſiperent d'eux-meſme, ſans qu'il y euſt ny contraſte, ny ſang reſpandu ; & tous en alarme, prirent la fuitte en diuers endroits. Le Vicomte fut le ſeul qui ſe trouua fort mal de cette déroute ; pource que tandis qu'auec l'eſpée à la main, il s'efforçoit de retenir ſes gens, bleſſé à la cuiſſe, & en l'vn des bras, il fut enfin arreſté par le ſieur d'Argis, qui le fit ſon priſonnier de guerre. Alors le

Duc d'Aumale, sur la conduite duquel les Ligueurs se reposoient de toutes les affaires de cette Prouince-là, fort affligé de la mauuaise fortune de ses Capitaines, resolut de trauailler luy-mesme à secourir la Place, pour estre bien asseuré qu'elle seroit reduitte à se rendre dans peu de iours, si l'on ne trouuoit moyen d'y faire entrer des munitions & des gens de pied. Comme donc le soir du vingt-septiesme iour d'Aoust, il fut party de Ham* auecque six cent cheuaux, & neuf cent Fantassins, pour tenir ses gens en haleine, & les empescher de perdre courage dans l'obscurité, ainsi qu'auoient fait les autres, il prit resolution d'attaquer vn des quartiers du Roy, enuiron le point du iour, afin que durant l'alarme, & le combat qui s'en ensuiuroit, il y eût moyen de faire entrer en plein iour les gens de secours, plustost que de s'exposer de nuit en vn danger apparent de se perdre, & d'estre mis en déroute. Auec ce dessein s'estant approché du costé de la Plaine, vers le grand chemin qui mene droit à la porte, il assaillit tout à coup le quartier des Cheuaux-legers du Roy, qu'il trouua logez hors des tranchées, & à couuert de quelques maisons, qui estoient esparses sur le mesme chemin. L'attaque fut chaudemẽt donnée; & non moins vaillamment soustenuë par le sieur d'Arges, ieune Gentil-homme de grand cœur, & par tous les autres qui l'accompagnoient. Mais pource que le Mestre de Camp Berangliſe suruint à mesme tẽps auecque l'Infanterie; les Cheuaux-legers, bien que tres-vaillans, & opiniastres à la deffense, auroient eu indubitablement leur quartier enleué, & ainsi se fussent veus contraints de

1591.

* *ou de Ham.*

Resolution prise par le Duc d'Aumale.

Il attaque le quartier des Cheuaux-legers du Roy;

& ce qui en arriua.

1591. laiſſer le chemin ouuert au ſecours ; ſi le Baron de Birõ auec trois cent Gens d'armes François, & deux cẽt Reiſtres, ne fut arriué tout à propos. Car alors, apres qu'on eut donné del furie ſur le Duc, & remis en eſtat de combattre les meſmes Cheuaux-legers, qui laſchoient le pied auparauant ; l'on empeſcha par ce moyen que les Ennemis n'allaſſent plus outre. De cette façon, de nouueaux ſecours ſuruenans l'vn apres l'autre de pluſieurs endroits ; & l'Infanterie du Camp s'eſtant deſia remiſe en ordre, pour mieux deffendre ſes poſtes, le Duc d'Aumale fut contraint de ſe retirer, bien que touſiours combattant. En cette retraitte, où il perdit ſoixante des ſiens, & où furent tuez encore le ſieur de Long-Champ, ſoldat aguerry par vne longue experience, & François Guevarre, Eſpagnol, Capitaine des Cheuaux-Legers, il fut pourſuiuy iuſques aux murailles de Ham, & auec toute la peine qu'il prit, il ne pût iamais donner aucun ſecours aux Aſſiegez.

Retraitte du Duc d'Aumale.

Cependant le Duc de Mayene ne fut pas pluſtoſt aduerty du ſiege de Noyon, que prenant le ſoin d'y donner ordre, il manda le ſieur de Roſne, auecque les forces qui ſe trouuoient en Champagne. Le Prince d'Aſcoly, enuoyé par le Duc de Parme, auec huit cent Cheuaux, & trois mille hommes de pied, les alla ioindre à la Fere ; d'où il ſe rendit à Ham le dixieſme iour d'Aouſt. Il logea ſon Armée ſur le chemin de Noyon, ayant la Riuiere entre-deux, & ſe tint là campé quelque temps, s'imaginant que ſa preſence ſeule ſuffiſoit, pour donner vigueur aux Aſſiegez, & les encourager à la reſiſtance. Comme cela ſe paſſoit, le

Le Prince d'Aſcoly ioint les troupes du Duc de Mayene.

Batterie du Roy.

Roy ordonna ſes quartiers dans les lieux qui luy ſembloient les plus commodes ; & apres s'eſtre deſia aduancé par le moyen des tranchées, ſe mit à donner ſur l'Abbaye, ſcituée au de là des Faux-bourgs, que ceux de la Ville s'opiniaſtrerẽt à deffendre, afin d'empeſcher le plus qu'ils pourroient que les Ennemis n'approchaſſent de la muraille. Et dautant que cette meſme Abbaye, à force d'eſtre battuë de cinq Canons que le Roy fit dreſſer contre, fut à la fin percée de toutes parts, & pleine de breches ; l'Infanterie y donna ſi vertement l'aſſaut huit iours apres, qu'elle l'emporta d'abord, y mit à mort trente des ennemis, & en fit priſonniers plus de cinquante ; ce qui affoiblit d'autant plus la Garniſon, qu'elle n'eſtoit deſia que trop foible d'elle-meſme, pour pouuoir deffendre l'enclos, & les dehors de la Place. Auec tout cela neantmoins, les Aſſaillans furent contraints de diſcontinuer le ſiege, par la ſoudaine arriuée du Duc de Mayenne. Il auoit auecque luy deux mille Cheuaux, & dix mille hommes de pied ; ce qui faiſoit croire, que ne pouuant point ſecourir autrement la Ville, ny ſe reſoudre à la perdre, il eſtoit là venu exprés pour donner bataille. Toutesfois les ſentimens des principaux Chefs de ſon Armée n'eſtoient pas bien d'accord là-deſſus. Le Prince d'Aſcoly ne iugeoit point cette Place de ſi grande conſequence, qu'il fut beſoin, pour faire vne diuerſion, d'en venir à vn combat general, ny de hazarder des forces, qui n'eſtoient ſur pied que pour reſiſter aux Ennemis. Surquoy il conſideroit, que puis qu'on attendoit les gens de ſecours du Pape, & du Roy Catholique, qui auoient deſia paſ-

1591.

Aſſaut donné par l'Infanterie.

Siege diſcontinué.

Conſiderations du Prince d'Aſcoly.

1591. ſé les Monts, ce ſeroit vne temerité bien grande de remettre à la mercy de la Fortune vne choſe dont ils deuoient eſtre en peu de iours & plus certains, & plus aſſeurez. Le Duc d'Aumale au contraire, affligé de ſes diſgraces paſſées, & deſirant d'en reparer les dommages, s'obſtinoit à ſouſtenir ; Que la perte de cette Place eſtoit de grande conſequence aux affaires de la Prouince, à cauſe que ceux de leur Party n'auoient en ce pays-là que cette ſeule Ville qui ſe peuſt dire conſiderable ; mais que ce qu'il y auoit encore de plus important, c'eſtoit leur honneur propre, qui ſe trouueroit diminué de beaucoup, s'il faloit qu'à la veuë méme de leurs Ennemis, auſquels ils ne cedoient, ny en forces, ny en nombre, ils laiſſaſſent prendre ſur eux vne ſi bonne place, ſans daigner ſe mouuoir, & ſans la diſputer par les Armes. Le Duc de Mayene ſe tint à l'aduis qui luy ſembla le plus aſſeuré ; partie pour eſtre d'vn naturel peu enclin aux entrepriſes dangereuſes ; partie pource que de la façon que les Eſpagnols, & le Prince d'Aſcoly viuoient auec luy, il ſe voyoit pluſtoſt en eſtat d'vſer de priere, que de commandement enuers eux ; outre qu'il ne connoiſſoit que trop qu'ils ne conſentiroient iamais qu'on hazardaſt la Bataille. Mais comme le Roy ne deſiroit rien tant que de penetrer dans le deſſein de l'Ennemy ; n'ayãt point de plus prompt moyen de s'en aſſeurer, il fit paſſer la Riuiere au Mareſchal de Biron, & à la pluſpart de ſa Caualerie, pour voir ſi le Duc de Mayene ne branſleroit point, afin d'en venir aux mains, ou s'il tiendroit ferme dans ſon propre quartier. Le Mareſchal s'eſtant aduancé à la veuë de Ham, & du

choc-quées par le Duc d'Aumale.

Ses raiſons.

Concluſion priſe par le Duc de Mayene.

Le Mareſchal de Biron paſſe la Riuiere.

Camp de la Ligue, qui s'eſtendoit iuſques au milieu du grand chemin, trouua le pays abandonné, ſans qu'il y euſt aucuns logemens, ny aucune apparence qu'on euſt enuie d'eſcarmoucher à la campagne : Ce qu'eſtant remarqué, non pas vne ſeule fois, mais trois iours de ſuitte, le Roy ſe perſuadant par là que le Duc penſoit deffendre Noyon par le ſeul bruit qu'on feroit courir qu'il en eſtoit proche, prit vne nouueau courage, & ſans vſer d'autre delay, fit battre la Courtine de S. Eloy, le quinzieſme iour du mois : Puis comme il euſt enleué les deffenſes de chaque coſté, le matin du ſeizieſme, il prit reſolution de donner l'aſſaut, & ſelon ſa couſtume, fit paſſer l'eau à la cauallerie, afin qu'elle ſe trouuaſt preſte, ſi les Ennemis vouloient combattre. Enſuitte dequoy, l'Infanterie fut incontinent rangée, & le Baron de Biron eut ordre de s'aduancer à l'aſſaut. Alors le ſieur de Ville, qui auoit toûjours attendu, mais en vain, qu'il luy vint du ſecours, & qui maintenant ne ſe voyoit du tout point en état de reſiſter à vne attaque, qui ne pouuoit être qu'extrémemẽt furieuſe, fit ſigne qu'il vouloit parlemẽter; & dans quelques heures que dura ce Traitté, demeura d'accord de rẽdre la Place, ſi le Duc de Mayene ne cõbattoit dans deux iours, ou s'il n'y faiſoit entrer du moins cinq cent ſoldats pour la ſecourir. Ce qu'il n'eut pas pluſtoſt arreſté, qu'apres des oſtages donnez de part & d'autre, il depeſcha vn Gentil-homme, pour en aduertir le Duc de Mayene. Il mit derechef l'affaire en deliberation, auecque les autres Capitaines; & l'ayant concluë, comme on auoit deſia fait auparauant, ſe retira ce meſme ſoir auprés

1591.

Le Roy recommence de faire battre la Place;

dont le Gouuerneur parlemente,

& rend la Ville au Roy.

1591. des murailles de Ham ; tandis que le ſieur de Ville ſatisfaiſant ponctuellement aux Articles du Traitté, mit la place au nom du Roy entre les mains du Seigneur d'Eſtrée, ce qui fut fait le dix-huictieſme du meſme mois.

Inquietude des deux Partys, d'où cauſées.

Apres la priſe de Noyon, ceux des deux Partys ſe trouuerent l'eſprit fort embarraſſé dans la longue attente des forces eſtrangeres, qui ne paroiſſoient, ny d'vn coſté, ny de l'autre. Les Allemans que le Vicomte de Turenne, aſſiſté des Princes Proteſtans, auoit enroolez iuſques au nombre de huit mille Fantaſſins, & de quatre mille Cheuaux, ne daignoient bouger à faute d'argent, & attendoient toûjours qu'il vint de nouuelles aſſignations

Secours d'Angleterre differé.

d'Angleterre, pour leur entretenement, & leur ſubſiſtance. Mais dautant qu'il faloit que la Reyne priſt ces deniers de ſes peuples, qui auoient promis de les fournir à certaines conditions, les choſes ne pouuoiẽt pas eſtre ſi-toſt reglées, ny ces conditions reüſſir au gré d'vn chacun. Les Anglois continuant touſiours dans le deſſein de remettre le pied en France, & particulierement en Normandie, Prouince par eux long-temps poſſedée, auoient promis à la Reyne iuſques à la ſomme de trois cent mille ducats, pour les employer aux occurrences des affaires du meſme Royaume. Mais c'eſtoit à condition qu'elle ſe feroit donner quelque port commode ſur la Mer, tant pour ſeureté de ſes deniers, qu'afin de ſeruir comme de retraitte, & de Magazin à leurs Marchandiſes, dans le trafic qu'ils feroient en France. Ce que la Reyne ayant deſia demandé, elle en faiſoit maintenant de nouuelles inſtances ſous pretexte de celles de ſes Suiets, & re-

Propoſitions de la Reyne Elizabeth,

queroit par meſme moyen qu'on accordaſt aux Huguenots vne pleine liberté de conſcience. Ces choſes donc mettoient le Roy fort en peine ; à cauſe qu'il ne vouloit point donner Dieppe, où il auoit ſouſtenu les premieres rencontres de ſa Fortune, ny moins encore Calais, ſur qui les Anglois auoient des pretentions trop fortes, & trop preſſantes ; car pour le regard des autres Places maritimes, elles eſtoient tenuës par les Armes de la Ligue. A raiſon dequoy il s'eſtoit enfin propoſé, & meſme il en auoit fait porter parole aſſeurée à la Reyne par le ſieur de Salettes, Gentil-homme Huguenot, d'aller mettre le ſiege deuant Roüen, auecque promeſſe aux Anglois, en cas que pour prendre cette Place, ils l'aſſiſtaſſent d'argent & d'hommes, de leur donner dans la meſme Ville vne Iuriſdiction raiſonnable, pour y faire leur commerce librement, & en toute ſeureté : y adiouſtant de plus, que s'il prenoit Caudebec, ou Harfleur, places proches de Roüen, il leur donneroit l'vn ou l'autre de ces Ports, auecque pleine franchiſe & liberté d'y retirer leurs vaiſſeaux. Mais tandis que les Anglois ne demeuroient pas bien d'accord de ces conditions, & que l'on traittoit ainſi de part & d'autre, auecque les precautions accouſtumées ; cela ne faiſoit que prolonger la venuë des Allemans, qu'il fut impoſſible de faire partir iamais, que de la ſomme promiſe on ne leur eût premierement payé cent mille ducats, & donné des aſſignations conuenables pour receuoir les autres deux cent. Durant que tout cela ſe paſſoit, il arriua d'ailleurs, que le Duc de Monte-marciano, & les gens de guerre ; qui du Milannois alloient du coſté de Flandres,

1591.

à quiſe Roy promet diuerſes choſes.

Retardement du ſecours d'Allemagne.

Le Duc de Mõtemarciano s'arreſte en Sauoye.

1591. pour les continuelles inſtances que faiſoit le Duc de Sauoye, receurent ordre exprés de s'arreſter pour quelques iours dans ſes Eſtats ; afin qu'aſſiſté par eux, il euſt moyen de recouurer quelques places qu'on auoit priſes ſur luy, & de s'oppoſer aux efforts du Seigneur de Leſdiguieres, qui tantôt en Prouẽce, tantoſt en Dauphiné, luy donnoit bien de la peine. Ce Duc ſe faſchoit de la perte de certaines places gagnées par les Realiſtes, bien qu'elles ne fuſſent pas autrement cõſiderables. Mais il luy déplaiſoit encore bien plus, que Leſdiguieres euſt commencé de faire baſtir vn fort à l'oppoſite de Montmeillan. Ce qui fit qu'apres auoir obtenu que l'Armée Italienne, iointe aux quatre mille Suiſſes, qui tiroient paye du Pape, euſt à s'arreſter pour le ſecourir, il enuoya Dom Amedée, pour le recouurement de ce meſme Fort, qu'on appelloit *Moreſtel*, du lieu où il eſtoit baſty : & que luy d'vn autre coſté entra dans le Dauphiné, tandis que le Comte François Martinengue preſſoit en Prouence la Ville de Berre, & qu'il la tenoit eſtroittement aſſiegée. Leſdiguieres cependant, tantoſt contraint d'eſtre en Dauphiné, pour y mettre ordre aux affaires ; tantoſt appellé en Prouence, pour y aſſiſter le ſieur de la Valette, s'aduiſa de trauailler à faire leuer le ſiege de Berre ; durant que la Valette tenoit inueſty Grauion, & qu'il le battoit en ruine. Mais pource qu'il tarda trop, & qu'à ſon arriuée il trouua que les Aſſiegez auoient deſia capitulé de ſe rendre ; apres quelques legeres eſcarmouches, il s'en retourna en diligence au ſecours du Fort de Moreſtel, ayant quatre cent Cheuaux, & trois mille hommes de pied, auec leſquels

& pourquoy.

Meſcontentemẽs du Duc de Sauoye.

Fort de *Moreſtel*.

Soins de Leſdiguieres ;

il s'aduança iuſques à Pont Charra, lieu qui pour n'eſtre pas éloigné, ne luy ſembloit pas moins propre que fauorable à ſon deſſein : Ce que les Sauoyards, fortifiez par les gens du Pape, eurent bien à peine apperceu, qu'ils leuerent ſecrettement le ſiege, par eux continué durant pluſieurs iours, & laiſſant le Fort derriere, allerent camper ſur le meſme chemin, par où ils iugeoient que l'Armée Françoiſe deuſt prendre ſa marche. Alors Leſdiguieres, qui pour auoir deſia reconnu luy-meſme le Camp, & le nombre des Ennemis, eſtimoit peu les ieunes gens, qui eſtoient dans cette Armée, à comparaiſon de ſes vieux Soldats, ſe reſolut de donner à connoiſtre qu'il vouloit combattre : les apparences luy faiſant croire qu'il ne luy ſeroit pas difficile de mettre en alarme les Ennemis, par vn effort plein de hardieſſe, & par vne impetueuſe ſaillie. Voyant donc les deux Armées entre la Montagne, & la Riuiere d'Iſere, en vn lieu aſſez reſſerré, & par conſequent fauorable à ſes gens, qui eſtoient en petit nombre, il fit deux Corps ſeparez de ſon Infanterie, dont il enuoya l'vn par le haut de la colline, & l'autre le long de la Riuiere. Pour luy, il tint la campagne, ſuiuy de la Caualerie, qu'il diuiſa en quatre Eſcadrons, où il entremeſla quelque nombre d'Harquebuſiers ; puis s'aduança reſolument, auecque deſſein de charger l'Ennemy. Les Sauoyards, qui auoiẽt auſſi de leur coſté rangé leur Armée en ordonnance de bataille, marcherent de meſme ; & auec vn grand courage, ſouſtinrent de front l'impetuoſité de l'attaque. Mais tãdis qu'ils en eſtoient aux mains, & qu'en cõbattant, leurs cœurs & leurs yeux ſe trouuoiẽt

1591.

Il met en deſordre les Sauoyards ;

ſe reſout de combattre les Ennemis ;

met ſon Armée en ordõnance de bataille ;

donne aux Sauoyards vne furieuſe attaque ;

1591. entierement occupez apres l'Ennemy qu'ils auoient en teſte ; ils ſe virent ſoudainement aſſaillis de flanc par les gens de pied de la colline, de laquelle ils n'auoient daigné ſe ſaiſir ; De ſorte que tous troublez, & tous mis hors de garde par cét accident inopiné, ils rompirent leurs rangs, & prirent la fuitte auſſitoſt ſans faire beaucoup de reſiſtance. Mais comme ils eurẽt gagné la plaine qu'ils auoient derriere, ils reprirent courage ; ſe r'allierent, & ſe preſenterent derechef d'autant plus hardiment, que le nombre de leur Caualerie, qui ſurpaſſoit celle de l'Ennemy, & la vaſte eſtenduë de la campagne, leur donnoient vn tres-grand aduantage à renouueler le combat. Neantmoins, comme ils virent que les vainqueurs s'en venoient fondre ſur eux auec vne merueilleuſe viſteſſe, ils prirent ſi fort l'alarme, qu'eſtans eſcartez, qui çà, qui là, ils furent menez battant iuſques aux murailles de Montmeillan, auec perte de quinze cent Soldats, de deux Cornettes, de dix-huit Drapeaux, & de quantité de Bagage. Mais enfin ce malheureux accident, qui dés l'heure meſme les mit hors de toute eſperance de pouuoir faire aucun progrez, & les inſtantes prieres que les Ducs de Lorraine & de Mayene faiſoient ſans relaſche, qu'on enuoyaſt promptement les gens de ſecours du Pape, & du Roy Catholique, pour empeſcher le paſſage aux Allemans, furent cauſe qu'abandonnant la Sauoye, ils s'acheminerent droit en Lorraine par la Comté de Bourgogne.

& gagne la victoire.

Perte des Vaincus.

Le Preſident Ieanin rend compte

Le Roy victorieux & content, apres la priſe de Noyon, s'aduançoit plus fort de iour en iour, & couroit tout le pays, pendant que le Duc

Duc de Mayene ne bougeoit de Ham, pour y groſſir & remettre en ordre ſon Armée. Ce fut là meſme que le Preſident Ieanin le vint trouuer à ſon retour d'Eſpagne, ſans que de toutes les choſes qu'en ſa Negociation en cette Cour-là il auoit traittées auecque le Roy Catholique, il luy rapportaſt vne ſeule reſolution qui luy deuſt eſtre agreable. Le Duc de Mayene auoit touſiours cru, que l'artificieux & ſecret procedé des Eſpagnols venoit du naturel propre, & de la volonté des Miniſtres; pour eſtre mal affectionnez enuers ſa perſonne, ou enclins à faire plus que ne portoit leur commiſſion, & l'ordre exprés qu'ils auoient du Conſeil d'Eſpagne. Il ſe perſuadoit que le Duc de Parme, Capitaine adroit & bien auiſé, hazarderoit difficilement ſa reputation contre vn Roy victorieux, ſuiuy d'vne Nobleſſe inuincible, plein de reſolution, & ineſbranlable à toute ſorte d'alarmes. D'ailleurs, il croyoit que Diego d'Ivarra, & D. Bernardin de Mendozze, qui ne luy vouloient point de bien, à cauſe de pluſieurs choſes qui s'eſtoient particulierement paſſées; ou par vne eſpece de meſpris, ou par vn excez d'auarice, employaſſent l'argent qui venoit d'Eſpagne à d'autres vſages qu'à ceux pour leſquels on l'enuoyoit, & que bien ſouuent auſſi ſans daigner luy en faire part, ils en diſpoſaſſent à leur mode. En vn mot, il tenoit pour indubitable qu'apres que le Roy ſeroit pleinement inſtruit des affaires de France, des intereſts de chacun, & de la grande authorité que ſes ſoins & ſes trauaux luy auoient acquiſe, il ne manqueroit point de luy eſtre fauorable en tout; de l'aſſiſter de puiſſantes forces, pour mettre fin à la guerre, &

1591. te de ſa Negociation au Duc de Mayene,

qui relaſche beaucoup de ſes eſperances,

& les voit reduites à neant.

1591. de luy permettre meſme de trauailler à s'acquerir la Couronne. Pour toutes ces choſes, quoy qu'il euſt extrémement beſoin, & du conſeil, & de l'aide du Preſident Ieanin, il s'en eſtoit priué neantmoins, pour l'enuoyer en cette Cour-là; comme celuy qui ſçauoit le mieux ſes plus ſecrettes penſées, & iuſques aux moindres particularitez des affaires; Outre que par ſa prudence, par ſon bien dire, & par ſon experience admirable, il pouuoit ſuffire à ſouſtenir le faix des plus grandes & plus importantes Negociations. Mais luy-meſme, & le Preſident, ſe trouuerent bien loin de leur compte. Car ſoit qu'au commencement les Eſpagnols euſſent butté à cette fin là; ſoit que le Cõſeil inſtruit & perſuadé par les Miniſtres qui reſidoient en France, l'euſt ainſi reſolu; tant y a qu'on deſiroit en Eſpagne d'aller lentement dans les progrez de la Guerre; d'empeſcher que le Duc de Mayene, à force de s'auancer en credit & en authorité, ne priſt vn tel Aſcendant ſur ceux de ſon Party, qu'il diſpoſaſt de luy-meſme des affaires à ſa mode; & de s'aplanir vn chemin, ou à l'vnion de la Couronne, ou à l'eſlection de l'Infante Iſabelle; ce qu'on ne pouuoit obtenir, ſans temporiſer beaucoup, ny ſans vne extréme patience; Et en cas qu'on ne puſt faire autre choſe, ils vouloient du moins eſtre aſſeurez, que tout l'argent & toute la peine qu'ils employoient, tournaſſent au profit & à l'accroiſſement de leur Monarchie. Auſſi auint-il que le Preſident Ieanin arriué en Eſpagne, en la premiere Audiance qu'il euſt du Roy Philippe, trouua qu'il eſtoit pleinement informé de toutes ces choſes; & bien eſloigné de l'inclination que le

Qualitez du Preſident Ieanin.

Deſſein du Conſeil d'Eſpagne.

qui ſçait les plus ſecrettes affaires de la Ligue.

Duc de Mayene s'imaginoit qu'il auoit pour luy. A raiſon dequoy dans les Audiances ſuiuantes, il fit ce qu'il put pour effacer toutes les impreſſions qui chocquoient les intereſts du Duc, & pour induire le Roy à ſe ioindre aux meſmes deſſeins que de ſa part il luy propoſoit. Cela ne ſeruoit de rien pourtant, & toute la peine qu'il prenoit pour le perſuader eſtoit inutile. Que s'il venoit à parler d'argent, non ſeulement il trouuoit le Roy peu diſpoſé à le fournir en plus grande quantité qu'à l'ordinaire; mais reſolu que les deniers qu'auparauant le Duc de Mayene auoit accouſtumé de toucher, paſſaſſent à l'auenir par les mains de ſes Miniſtres, & qu'eux-meſmes les diſtribuaſſent au Duc dans les occaſions; alleguant pour raiſõ, Qu'il n'auoit encore veu que fort peu de fruit de tant de grandes dépenſes; Qu'il ne deſiroit pas que le ſecours qui venoit de luy demeuraſt caché, mais que tout le monde en euſt connoiſſance, afin de luy en auoir obligation, comme au principal Autheur de ce bien-fait. Pour le regard de la Milice, il diſoit en ſuitte; Qu'il vouloit que ſes Armées entraſſent en France, pour aſſiſter la Religion dans les perils où elle eſtoit expoſée; & pour eſtablir d'vn commun conſentement vn Roy qui fuſt Catholique; mais que le Duc de Parme ne pouuoit pas quitter ſi promptement les Pays-bas, où les Eſtats de Holande auoient pris Zutfen dans la Friſe, & pluſieurs autres Places dans le Brabant; Qu'il ne faloit plus deſormais agir à l'auanture, ny ſans ſçauoir ce qu'on auoit à faire; & partãt qu'il eſtoit neceſſaire d'aſſembler les Eſtats, pour y deliberer de l'eſlection d'vn Roy; afin qu'on puſt aller d'ordre, &

1591.

& ne peut eſtre perſuadé par le Preſident Ieanin.

Reſolution du Roy Catholique.

« & ſes « raiſõs.

1591. rapporter toutes les choſes à vne fin certaine & determinée ; Qu'au reſte, pour ce qui regardoit les troupes Françoiſes, que le Duc de » Mayene demandoit qu'on luy entretint, & » qu'il deſiroit leuer, & commander luy-meſme, il ſeroit touſiours preſt à fournir ce qu'il » faudroit pour leur ſubſiſtance, apres qu'on auroit deliberé du principal ; Qu'il enuoyeroit » pour cét effet en France vn nouueau Miniſtre, » pour declarer ſon intention à l'Aſſemblée, » afin d'y regler ce qui ſeroit neceſſaire à l'execution de ſon deſſein ; & qu'il mettroit ordre » cependant que le Duc de Parme euſt à retourner en France, ſi toſt que l'eſtat des affaires de » Flandres le permettroit ; Mais qu'apres tout, » ſans s'amuſer à perdre le temps, il faloit faire » aſſembler les Eſtats le pluſtoſt qu'on pourroit ; » & qu'il n'eſtoit nullement d'auis d'enuoyer » vn plus puiſſant ſecours d'argent & d'hommes » de guerre, qu'auparauant il n'euſt veu ce qu'on auroit reſolu dans l'Aſſemblée. Ce fut là ſa derniere concluſion ; apres laquelle le Preſident Ieanin ne put iamais obtenir autre choſe, de quelque adreſſe dont il vſaſt, pour repreſenter l'eſtat des affaires, les deffiances des François, les intereſts du Party, les merites de la Maiſon de Lorraine, les ſoins infatigables du Duc, * & la merueilleuſe authorité qu'il s'eſtoit acquiſe.

* de Mayene.

Nouueau déplaiſir du Duc de Mayene.

Auec cette reſolution, le Preſident de retour en France, & voulant rendre compte de ce qu'il auoit fait en Eſpagne ; s'en alla trouuer le Duc de Mayene, qui ne ſe ſentit iamais ſi affligé qu'il fut alors, de voir euanouye la confiance qu'il auoit euë de venir à bout par ſon adreſſe des artifices des

Eſpagnols. Mais à ce déplaiſir ſe trouua iointe vne nouuelle inquietude, qui luy vint de la deliurance inopinée de ſon Neveu Charles, Duc de Guiſe. Ce ieune Prince auoit touſiours eſté priſonnier depuis la mort de ſon Pere; & bien que l'on euſt parlé ſouuent d'auiſer aux moyens de le tirer de captiuité; ſi eſt-ce qu'on ne s'y eſtoit employé qu'inutilement. Le Roy auoit touſiours refuſé de le donner en eſchange, diſant qu'il eſtoit Priſonnier de Iuſtice, & non pas de Guerre. D'ailleurs, quelques ſoins que la Princeſſe ſa Mere euſt apportez pour ſa liberté, & quelques plaintes qu'elle euſt faites, le Duc de Mayene ne s'en eſtoit pas beaucoup ſoucié. Il apprehendoit que ſa deliurance ne partageaſt les volontez de la Ligue, pour les deuoirs que pluſieurs ſeroient obligez de luy rendre, à cauſe de la memoire & des biens-faits receus de ſon Pere; mais que le Peuple ſur tout ne ſe portaſt volontairement à l'eſleuer le plus haut qu'il pourroit. D'où il inferoit, que ſi luy-meſme ne daignant le reconnoiſtre pour Chef, entreprenoit de r'entrer en poſſeſſion d'vne place que ſon Ayeul & ſon Pere auoient ſi long-temps tenuë; de là s'enſuiuroit ſans doute, que l'vnion de tout le Party viendroit à eſtre rompuë. Ce qui eſtoit cauſe qu'il ne ſe propoſoit point de trauailler à le tirer de priſon, que lors qu'il verroit les affaires en tel eſtat, qu'apres ſa deliurance il n'auroit plus moyen d'en troubler le calme. Mais maintenant, ſoit que le Roy, comme quelques-vns l'ont creu, preuoyant la meſme choſe, euſt conſenty ſecrettement à ſa liberté; ſoit que le ſieur de la Cha-

1591.

Le Duc de Guiſe priſonnier dans le Chaſteau de Tours,

dõne diuerſes apprehẽſions au Duc de Mayene.

1591. ſtre, ancien Confident de ſon Pere, & Gouuerneur de la prochaine Prouince de Berry, ſe peſe aux moyens de ſe tirer de priſon, fuſt employé pour luy, auec vn heureux ſuccez; tant y a qu'il eſt certain, qu'ayant eſté cõclud qu'vn Valet de Chãbre, & vn Laquay luy emmeneroient vn bon cheual, que la Chaſtre luy deuoit enuoyer, & qu'ils l'attendroient à la Campagne, auprés du Chaſteau de Tours, où il eſtoit en priſon; il fit vn effort pour en ſortir d'vne façon aſſez hazardeuſe. Car le quinziéme d'Aouſt s'eſtant leué de table enuiron midy, ſous pretexte de vouloir aller repoſer dans ſa chambre; pendant que ſes Gardes & ſes Domeſtiques s'entretenoient à faire bonne chere, il les enferma tous adroittement dans la chambre où ils mangeoient: Ce qu'il n'euſt pas plutoſt fait, qu'eſtant mõté ſur le haut d'vne Tour, qui regardoit dans la campagne, il tendit vne eſchelle de ſoye qu'on luy auoit ſecrettement enuoyée dans vn paſté; à la faueur de laquelle il ſe coula par la muraille, en grand danger de ſa vie. Mais enfin, comme il ſe vid en bas, ſans qu'il luy fut arriué aucun mal, il prit le chemin de la Campagne le long de Loire; où il ne manqua pas de trouuer les deux hommes, qui luy tenoient vn cheual preſt. S'eſtant mis alors à galopper à toute bride, il s'en alla ioindre le Baron de Maiſon, fils du Seigneur de la Chaſtre, qui l'attendoit par delà le Cher, auecque trois cent Cheuaux, pour le mener en Berry, & l'accompagner iuſques à Bourges, où il fut receu auec de grandes demonſtrations d'allegreſſe. Durant ces choſes, Souuré, Gouuerneur de Tours, & le ſieur de Grillon, qui depuis la bleſſeure receuë au bras gauche dans les Faux-bourgs de cette Ville-là,

d'où il ſort enfin,

& comment,

Vigilance des ſieurs de Souuré, & de Grillon.

n'en auoit point bougé, ayant eu nouuelles que les gens de la Chaſtre faiſoient des courſes aux enuirons, & ſe doutant de quelque intelligence dans la meſme Ville, en auoient tenu toutes les portes cloſes pendant quelques iours, & fait vne garde plus exacte qu'à l'accouſtumée. Mais ayant ſçeu tout à coup la fuitte du Duc, par le moyen du Capitaine Rouuray, Gouuerneur du Chaſteau, ils entrerent, ou feignirent d'entrer dans vne défiance encore plus grande, & firent ouurir les portes auec tant de precaution, pour auoir voulu auparauant que toute la Soldateſque ſe tint ſous les armes, qu'on fiſt par tous les lieux d'alentour vne ſoigneuſe reueuë; & que le Duc ayant l'auantage de plus d'vne heure & demie, ne puſt eſtre ioint par ceux qui le pourſuiuirent: ce qui ſeruit grandement à fomenter le ſoupçon qu'auoient déja quelques-vns, que le Roy vouloit bien qu'il s'échappaſt, & qu'apparamment il en auoit donné vn ordre ſecret; puis que durant tous ces iours-là luy furent enuoyez ſans relaſche, & ſans que perſonne l'empeſchaſt, des Courriers, des lettres, & des preſens meſme de diuers endroits; & entr'autres le paſté, où eſtoit l'eſchelle de ſoye, ſans laquelle il n'y auoit pas moyen qu'il ſe ſauuaſt. 1591.

Deliurance du Duc de Guiſe ſoupçonnée,

Comme cette nouuelle apportée aux Chefs des deux Partys ne fut point deſagreable au Roy, dautant qu'il ſe promettoit que de ce mal, il en viendroit quelque bien; au cõtraire, elle affligea fort le Duc de Mayene, principalement dans la conjoncture preſente; en laquel-

& deſagreable au Duc de Mayene,

1591. qui le diſſimule.

le il ſe défioit des Eſpagnols, & meſme de pluſieurs François de ſon Party, qui n'eſtoient guere bien ſatisfaits de luy. Diſſimulant neantmoins ce déplaiſir ſans perdre courage, il témoigna d'eſtre bien aiſe de la deliurance de ſon Neveu, & le ſollicita de le venir trouuer le pluſtoſt qu'il luy ſeroit poſſible. Il ſe perſuadoit que pour n'eſtre ny verſé dans les affaires, ny connu de pluſieurs, comme il ſe verroit prés de luy, il cederoit à l'aage, à la prudence, & au gouuernement de toutes les choſes dont il eſtoit en poſſeſſion : De ſorte qu'ayant recours à l'adreſſe, afin de tenir en bride les artifices des principaux Ligueurs, il ſe ſeruit auſſi-toſt de l'entremiſe de Villeroy, pour trouuer moyen de ſe mettre dans l'intelligence du Cardinal de Bourbon, & des autres Princes du Sang: Car il ſçauoit par le rapport du ſieur Des-Portes, qu'ils eſtoient mal ſatis-faits du Roy, & que meſme ils trauailloient à former vn troiſiéme & different Party, s'imaginant que ce leur ſeroit vn moyen de mettre en ialouſie les Eſpagnols, & de les reduire à leur accorder, ſinon toutes leurs demandes, du moins vne bonne partie. Comme Villeroy ne deſiroit pas mieux que de voir les affaires de la Guerre ſe terminer par vn Accommodement ; auſſi ne manqua-t'il point par le moyen de l'Abbé de Cheſy ſon frere, de haſter le plus qu'il put ce pourparler, que l'on tenoit artificieuſement en haleine, auecque des conditions, & des eſperances imaginaires. Mais le Roy qui en eut le vent, & qui ſe voyoit comme geſné, tant par les prattiques de ceux-cy, qui le reduiſoient à la neceſſité de ſe conuertir, que par les continuelles importunitez des Anglois, & des

& ſe flatté d'eſperances vaines.

Nouuelle negociation de Villeroy,

ſecondée par l'Abbé de Cheſy.

Princes

Princes d'Allemagne, qui le preſſoient de leur donner des Places dans ſon Royaume, & d'y aſſeurer la liberté de la Religion, en laquelle ils pretendoient qu'il deuſt perſeuerer luy-meſme, s'il deſiroit qu'ils le ſecouruſſent; n'eſtoit pas moins en ſoucy, ny moins affligé que le Duc de Mayene. Toutesfois, il le fut encore bien dauantage, lors qu'à ſon arriuée à Sedan, il trouua que les deniers qu'il attendoit d'Angleterre n'eſtoient pas encore deliurez; & qu'à cauſe de cela le ſecours d'Allemagne auoit tardé ſi long-temps, qu'il eſtoit à croire vray-ſemblablement, que les troupes du Pape, & du Roy d'Eſpagne arriueroient les premieres en Lorraine. Parmy tous ces déplaiſirs il s'en rencontroit vn autre, à raiſon de Charlotte de la Mark, que l'on gardoit à Sedan. Car eſtant heritiere de cette meſme Duché, & en âge d'eſtre mariée, le Roy ſe croyoit obligé d'y pouruoir, pour ne ſe laiſſer preuenir au Duc de Lorraine, qui deſiroit fort qu'vn de ſes fils l'eſpouſaſt. Mais comme il importoit grandement au Roy de l'empeſcher, ſur tout à cauſe de la Ville de Sedan; auſſi ne ſçauoit-il pas de quelle ſorte s'y prendre, ny à qui donner en mariage cette Heritiere d'vne Principauté de ſi grande conſequence. Il ſçauoit que Charles de Gonzague, fils du Duc de Neuers, aſpiroit à ces Nopces, & que cette alliance ne l'accommoderoit pas mal, à cauſe de la Duché de Retelois, dont il portoit le nom & le tiltre, qui ſe trouuoit comme frontiere de celle de Sedan. Mais dautant que Charlotte, & pareillement la Nobleſſe & les Peuples qui releuoient d'elle, eſtoient de Religion Huguenotte, ſa Maieſté ne ſe pouuoit reſoudre à faire

1592.

Extréme inquietud: du Roy;

qui penſe à marier Charlotte de la Mark,

recherchée par Charles de Gonzague:

1591. ce mariage; ou pour ne se mettre mal auec ceux de son Party, ou pour ne mescontenter des personnes qu'auec beaucoup de soin & de peine, il auoit tousiours taſché de s'acquerir & de conseruer. Ce qui ne l'exemptoit pas neantmoins de la secrette apprehension qu'il auoit, que le Duc de Neuers, pour estre d'humeur à se dépiter facilement, ne prist en mauuaise part, qu'il preferast à son fils vne autre personne, qui ne fust pas esgale à luy, ny de condition si releuée. Ces considerations toutes contraires, ayant tenu quelques iours en branle l'esprit du Roy, luy firent conclurre enfin, puis qu'il le faloit resoudre necessairement, de donner Charlotte en mariage au Vicomte de Turenne, pour estre de mesme Religion, & bien auant dans sa confidence; mais encore plus pour le recompenser des grands seruices qu'il en auoit receus, tant en la leuée, qu'en la conduite des troupes estrangeres. De toutes ces choses s'ensuiuit ce mesme effet, dont le Roy s'estoit tousiours douté dans son ame. Elles aigrirent l'esprit du Duc de Neuers, & le picquerent si viuement, que pour s'en reuancher en quelque façon, il commença dessors à s'accommoder aux inclinations de ceux qui pressoient la Conuersion du Roy, & à se mettre secrettement dans l'intelligence du Cardinal de Bourbon, du Duc de Longueville son Gendre, & des autres Seigneurs du nouueau Party; qui dans les pratiques qu'ils auoient ensemble, prenoient tous pour principal pretexte la Religion. Car ils ne cessoient de dire, qu'elle estoit indignement foulée aux pieds, & qu'eux-mesmes se trouuoient trompez de iour en iour, par ceux qui faisant vne profes-

& qui espouse enfin le Vicomte de Turenne.

Mescontentemẽt du Duc de Neuers,

qui se met dans l'intelligẽce des Chefs du Tiers Party.

sion expresse de viure & de mourir Huguenots, ne se proposoient pour but que d'accroistre leur puissance & leurs forces, contre la promesse qu'ils leur auoient faite. Le Roy ne trouuant donc point de meilleur remede aux maux qui le menassoient, que d'agir sans relasche; de ne point permettre que l'oysiueté fomentast les mauuaises pratiques, & d'empescher par ses exploits victorieux, que tous ces pernicieux desseins qui se couuoient dans les cœurs de ses Ennemis, ne vinssent finalement à s'éclorre; donna tous ses soins à presser continuellement la venuë des gens de secours, qu'il attendoit d'Allemagne. Tellement qu'à force de leur enuoyer peu à peu ce qu'auec beaucoup de peine il put recouurer d'argent de diuers endroits, il trouua moyen enfin de les attirer, & de les ioindre, auant que les troupes du Pape & du Roy Catholique pussent arriuer, pour empescher cette ionction, comme le Duc de Mayene en auoit tousiours fait instance, & taschè d'en diuertir le succez par toute sorte de voyes: Ce qui fut à vray dire, vne faute bien considerable, puis qu'elle rendit inutiles tant de peines diuerses, & tant de grandes dépenses, qu'on auoit faites pour leuer & conduire des gens de guerre. Car pour s'estre amusez imprudemment en Sauoye, apres vn employ qui ne regardoit en rien le fonds des affaires, ils ne pûrent arriuer assez à temps, ny s'opposer à cette mesme ionction du Roy auecque les Allemands, * d'où dépendoit le principal point de la guerre qui se faisoit cette année. Ainsi apres que sans aucun obstacle le Roy se fut ioint au Vicomte de Turenne, & qu'aux enuirons de Mets & de

1591.

Grande prudence du Roy;

Il haste le secours d'Allemagne,

qui luy arriue enfin.

Faute remarquable.

* *Lansknets.*

Le Roy prend Attigny.

1591. Sedan, il eut pris pluſieurs Chaſteaux, il aſſaillit enfin Attigny, groſſe Bourgade, où ceux des lieux d'alentour auoient mis à couuert leur argent, leurs meubles, & leur beſtail. Ce qui luy reuſſit ſi à point, qu'ayant pris la place, il en donna tout le butin, qui eſtoit grand, aux Allemands, auſquels cette aduanture fut vn moyen de temporiſer pour quelques iours, dans le beſoin qu'ils auoient d'argent. Apres que les Soldats furent ainſi rafraiſchis; le Roy, qui embraſſoit touſiours volontiers les grands deſſeins, voulut voir à cette fois ſi les Capitaines de la Ligue eſtoient aſſez reſolus, pour en venir à vne bataille. Ayant donc ſçeu que les gens du Pape, enſemble les Ducs de Lorraine & de Mayene, s'eſtoient ioints pareillement à Verdun, il s'aduiſa de s'aduancer vers eux, pour eſſayer de les attirer au combat, & par ſa preſence, & par tout autre moyen; n'eſtimant pas que les troupes Italiennes fuſſent encore aguerries & bien aſſeurées, ny les Soldats du Duc de Lorraine, comparables aux ſiens en aucune ſorte.

en donne le butin aux Allemands,

s'en va chercher les Chefs de la Ligue;

Ainſi le premier d'Octobre le Roy party d'Attigny, s'en alla ce meſme ſoir loger à Grand-Pré auecque ſon Auant-garde; & ce fut auſſi à ce meſme iour que le ſieur d'Ambliſe, qui menoit vne partie des gens de Lorraine, party de Mont-faucon, alla ioindre le Camp de la Ligue. Le lendemain enuiron midy, le Roy arriua prés de Verdun auec ſon Armée, dont il eſlargit les Eſcadrons, & les mit en ordonnance de bataille. Ceux de la Ligue au contraire, ſe tenoient ſerrez prés des murailles de la Ville, où ils auoient trouué à propos de camper. Les Italiens eſtoient à main droitte, le Duc

loge à Grand-Pré,

arriue prés de Verdun, & y range ſon Armée.

de Lorraine au milieu de la Bataille, & les François du Duc de Mayene à gauche; ce qui n'empeschoit pas toutesfois, que luy-mesme ne commandast l'Armée, & qu'il n'en rangeast les files, ainsi qu'il le trouuoit bon. L'escarmouche y fut si furieuse, & si chaude, à la premiere rencontre, que plusieurs d'entre les Capitaines mesmes creurent d'abord que la bataille s'en ensuiuroit. Car les sieurs de Praslin, de la Curée, d'Argis, * & le Baron de Givry, auec les Cheuaux-legers du Roy, les vns & les autres diuisez en quatre troupes, chargerent l'Ennemy de front, soustenus à droit & à gauche par le Comte de Brienne, ioint au sieur de Mariuaut, auec deux cent cuirasses; & alors s'aduancerent aussi d'vn autre costé, le Caualier d'Auolio, Octauio Cesis, & Ascanio de Cornia, auec la Caualerie du Pape, soustenuë par le sieur d'Ambliſe, d'vn gros de Lanciers Lorrains. Mais bien que l'escarmouche fust si rude au commencement, qu'outre que Praslin eust vn cheual tué sous luy, la Curée fut encore abattu par l'impetueuse atteinte d'vne Lance; les Italiens y signalant leur courage de tous costez; si est-ce que les Ducs de Lorraine, & de Mayene n'estoient point resolus de combattre; pource que les Soldats du Roy Catholique venus d'Italie, se gouuernant à l'accoustumée, auoient desdaigné de les suiure pour aller ioindre le Duc de Parme, & que d'ailleurs les Suisses du Pape n'estoient pas plus de trois mille; ce qui leur faisoit croire qu'ils n'auoient pas d'assez grandes forces, pour les opposer à celles du Roy, en vn lieu si decouuert & si vaste, comme est la plaine d'auprés de Verdun. A cause dequoy ils donne-

1591.

Rude escarmouche.

* d'autres disent d'Argis.

Aduanture de Praslin & de la Curée.

Les Ducs de Lorraine, & de Mayene, ne daignent combattre,

& pourquoy.

1591. rẽt ordre que leurs gens ſe retiraſſent peu à peu de l'eſcarmouche ; comme en effet, ils s'en retirerent, ſans apparence de crainte, & ſe r'allierent prés des murailles, tandis que le Roy, apres auoir fortifié ſes quartiers de bons retranchemens, s'en alla loger à la veuë de la Ville, & de leur Armée. On amenoit au Camp de la Ligue des prouiſions en grande abondance : & Verdun leur fourniſſoit pluſieurs commoditez, non ſeulement de viures, mais de logemens, pour s'y mettre à couuert. Au contraire, le Roy manquant de l'vn & de l'autre dans vn Pays ennemy, & en vne ſaiſon extrémement pluuieuſe, eſtoit contraint de beaucoup pâtir ; ſi bien que ſes gens, accouſtumez à vne autre ſorte de diſcipline, ne pouuoient en vn temps ſi faſcheux, endurer les incommoditez ny la fatigue, quand il leur faloit camper. A des choſes ſi contraires ſe trouua ioint cette meſme nuit vn ſi faſcheux orage, accompagné de tourbillons, de broüillards, & d'vne impetueuſe rauine de pluye, qu'auec ce que les huttes des Soldats en furent toutes rompuës, l'Armée ſe vid en grande confuſion, pource que les eaux qui ſe deſborderent dans la pleine, l'incommoderent beaucoup. Ce qui fut cauſe que le iour ſuiuant, le Roy apres s'eſtre preſenté durant pluſieurs heures, pour attirer les Ennemis au combat, haſta la marche de ſon Armée, comme il vid qu'ils ne paroiſſoient point, & retourna loger à Grand-Pré. Les Allemands y eſtant arriuez, furent ſur le poinct de ſe mutiner, pource qu'ils ne voyoient point venir l'argent qu'on leur auoit promis tant de fois. D'où il s'enſuiuit que le Roy, qui ne pouuoit moins faire que de s'acquitter de ſa parole

Auantage des troupes de la Ligue ;

& grãde incommodité de celles du Roy.

Orage effroyable.

Retraitte du Roy.

Il appaiſe les Allemãs mutinez ;

enuers la Reyne d'Angleterre, pour receuoir les deux cent mille ducats qu'elle deuoit fournir ; ayant emprunté à Sedan sur le credit & sur les ioyaux de la Princesse Charlotte, ce qu'il pust trouuer d'argent, pour appaiser les Lanskenets, prit sans differer, la route de Normandie, pour s'en aller assieger Roüen. 1591.

& s'en va en Normandie ;

Alors le Duc de Mayene, contre l'esperance duquel les troupes du Pape auoient tardé si long-temps, & qui voyoit maintenant qu'il n'auoit pû retenir celles du Roy Catholique, ny les empescher de s'en retourner en Flandres, enuoya le Comte de Brissac au Duc de Parme, pour luy proteſter ; Que s'il ne reuenoit luy-mesme, ou s'il n'enuoyoit vn secours capable de resister aux forces du Roy, asseurément l'estat de la Religion, & les affaires de la Ligue s'en alloient estre en grand danger ; que plusieurs se resoudroient à prendre party, sans qu'il les en pût iamais destourner ; & qu'ils l'en menassoient tous les iours, voyant les delays, & les mauuais desseins de leurs Alliez. Il fit la mesme protestation, mais plus amplement à Diego d'Ivarra ; en luy remonstrant les pernicieux effets que produisoient les retardemens des Espagnols, & leurs secrettes prattiques ; Que si l'on n'eust fait qu'vn seul corps de la despense, & des gens de guerre du Roy Catholique, au lieu de les separer, & d'en assister les vns & les autres en Bretagne, en Prouence, en Sauoye, & en Languedoc ; ou si l'on ne les eût employez qu'au fonds principal des affaires, sans les esloigner ny de leur tyge, ny de leur source ; de là se seroit ensuiuie la victoire contre le Roy, & qu'ainsi ils auroient deffait par-tout les Ennemis, sans se donner tãt

Proteſtation du Duc de Mayene au Duc de Parme,

& à Diego d'Ivarra,

1591. de peine, & sans s'égarer en tant de lieux; Mais que cependant qu'on trauailloit à diuiſer la Ligue; que l'on ne daignoit adiouſter foy » à ſes aduis; & que le Duc de Parme n'aduançoit point: on auoit donné loiſir au Roy de » ioindre les Eſtrangers, qui venoient à ſon ſecours; & qu'ainſi deuenu puiſſant, il couroit » à cette heure toute la France, au grand eſtonnement, & au grand regret de tous les gens de » bien. Or dautant que ces proteſtations, & ces raiſonnemens, quelques forts qu'ils fuſſent, ne perſuadoient point Diego d'Ivarra, pour n'y eſtre nullement enclin, ou pour auoir dans l'eſprit d'autres impreſſions bien differentes; & que d'ailleurs par le rapport du Preſident Ieanin, il ne ſe voyoit que trop clairement d'où procedoit cette obſtination; les Ducs de Lorraine & de Mayene n'y pouuant remedier autrement, firent cét Accord ſecret entr'eux; De ſe tenir touſiours vnis enſemble, & inſeparables d'intelligence; De ne permettre iamais qu'on eſleuaſt à la Couronne aucun Prince eſtranger, & qui fuſt d'autre Maiſon que de la leur; ou bien qu'en cas qu'ils fuſſent contraints de donner les mains à l'eſlection d'vne autre perſonne, ce ne fût ſeulement qu'à celle d'vn Prince du Sang, de Religion Catholique, ſans conſentir en aucune ſorte qu'on entreprît de diuiſer, ny d'aliener encore moins le Royaume. Apres cette reſolution, confirmée par vn eſcrit mutuel, qui fut ſigné de leur main; le Duc de Mayene ſe mit en eſtat de continuer la guerre; & partit de Verdun auec les forces du Pape & les ſiennes, où fut ioint encore le ſecours que luy donna le Duc de Lorraine, qui voulut que le Comte de Vaude-

Accord ſecret entre les Ducs de Mayene & de Lorraine.

mont, le Comte de Chaligny, & le Seigneur de Baſſompierre le ſuiuiſſent ; prit ſa marche du coſté de la Champagne, afin de ne s'éloigner de cette frontiere, en attendant la nouuelle de la reſolution qu'on auroit priſe en Flandres. 1591.

Le Duc de Mayene s'achemine en Champagne.

Le Duc fut bien à peine arriué à Retel en Champagne, que le Duc de Guiſe l'y vint trouuer, accompagné de ſix cent Caualiers, tous Gentils-hommes, que le bruit de ſa deliurance auoit attirez, afin de s'offrir à luy. Bien qu'à cét abord les demonſtrations de confidẽce & d'amitié fuſſent mutuelles ; ſi eſt-ce que l'interieur ne reſpondoit nullement à toutes ces belles apparences. Car il arriua deſlors, cõme le Duc de Mayene s'en eſtoit toûjours bien douté, que tous ceux qu'il auoit meſcontentez, commencerent à tourner les yeux ſur ce ieune Prince, en qui les qualitez de l'eſprit ſe rencontroient auecque celles du corps ; comme eſtant veritablement agreable, de bonne mine, accort, obligeant ; & ce qui le faiſoit encore plus conſiderer, Heritier de la reputation de ſon Pere, & de l'affectiõ extraordinaire que tous les peuples de France luy auoient toûjours portée. Mais les Pariſiens entr'autres, & particulierement ceux du Conſeil des Seize, qui ne pouuoient plus ſouffrir que le Duc de Mayene les tint ſi bas qu'il faiſoit, ny que luy-meſme, ſans ſe fier à pas vn d'eux, eût diſpoſé à ſa mode des Officiers de la Ville, reclamoient ouuertement le nom, & deſiroient l'agrandiſſement de ce Prince. Les Eſpagnols meſmes, luy rendant toutes les ciuilitez & tous les honneurs imaginables, l'oppoſoient pour contrepoids au Duc de Mayene, auec lequel ils ne

où le Duc de Guiſe le va trouuer.

Qualitez de ce Prince,

qui fait pluſieurs Partiſans,

principalement les Pariſiens.

1591. s'entendoient gueres bien, pource qu'ils le voyoient peu enclin à ſeconder leurs deſſeins. Il eſtoit ſuiuy particulierement des ſieurs de la Chaſtre, de Vins, du Colonel S. Paul, & de tous ceux en general, qui auoient eſté ou Confidens, ou Creatures de feu ſon Pere. Or bien que pour eſtre ieune, il ne puſt auoir encore ny l'experience ny l'adreſſe requiſe dans les affaires, il s'eſtudioit pourtant à ne point manquer ny en ſa conduitte, ny en pas vne des choſes qui le regardoient. Comme il eut donc ſceu du Duc de Mayene, & du ſieur de Baſſompierre, la reſolution priſe auec le Duc de Lorraine, de ne point ſouffrir qu'on admiſt à la Couronne aucun Prince, s'il n'eſtoit de leur Maiſon : ou en cas de contrainte, de n'y nommer qu'vn Prince du Sang, il s'excuſa premierement ſur ce qu'il n'eſtoit pas encore informé des affaires ; puis il demanda du temps, pour conferer auec la Ducheſſe ſa Mere ; & conclud enfin, qu'il ne vouloit point ſe mettre mal auec les Eſpagnols ; Mais qu'auant que paſſer outre, il deſiroit ſçauoir quels eſtoient les ſentimens du Duc de Parme ; & d'enuoyer en ſuitte à la Cour d'Eſpagne des hommes exprés, pour faire valoir ſes intereſts auprés du Roy Catholique. Cependant le Duc de Mayene, pleín de moderation, & accouſtumé dés long-temps à ſurmonter par la patience toute ſorte d'éuenemens contraires à ſes deſſeins, applaudiſſoit à la reſolution de ſon Neveu ; & ſous pretexte de vouloir contribuër tous ſes ſoins pour l'eſleuer le plus haut qu'il pourroit, taſchoit de le retenir touſiours prés de luy, pour l'eſloigner ainſi de toute ſorte d'occaſions de tramer de ſecrettes prattiques, ou de faire des en-

Ses particuliers Confidens,

Sa bonne conduitte,

& ſa reſponſe iudicieuſe.

Artifice du Duc de Mayene.

entrepriſes nouuelles. Mais tandis qu'ils s'entretenoient ainſi de part & d'autre, en attendant le retour du Comte de Briſſac, & la reſponſe de Flandres ; ils eurent aduis de la mort du Pape, qui changea de nouueau la face des choſes, & les embarraſſa grandement. Car le Duc de Montemarciano ne pouuant ſçauoir, ny la deliberation des Cardinaux durant le ſiege vacquant, ny celle du Pape qui ſeroit eſleu, commença d'auoir recours aux delays, diſant qu'il ne vouloit s'eſloigner en rien de ce que feroit le Duc de Parme. D'vn autre coſté, le Seigneur Matteucci, Archeueſque de Raguſe, & Commiſſaire general de l'Armée, n'ayant preſque plus d'argent, ſe mit à propoſer qu'il faloit licentier les Suiſſes, iuſqu'à ce qu'on eût receu de nouueaux ordres de Rome. Mais tandis qu'à raiſon de ces choſes le Duc de Mayene ne daignoit bouger d'vn lieu, peu s'en falut qu'vn accident faſcheux & nouueau ne bouleuerſaſt entierement les affaires de la Ligue. Comme le Conſeil des Seize de Paris, lié d'vne intelligence tres-eſtroitte auec les Predicateurs, & particulierement auec le College de Sorbonne, auoit eſté dés le commencement le ferme ſupport, & la principale baſe de l'Vnion ; Auſſi s'eſtoit-il touſiours meſlé de manier les affaires à ſa mode : A quoy certes ces hommes intereſſez ne ſe portãt d'ordinaire que ſuiuant les volontez & les paſſions des Factieux ; ſans ſe mettre en peine ny de conſeruer les membres du Corps de l'Eſtat, ny d'agir auec la bien-ſeance requiſe pour la reputation des François ; ils ne vouloient & ne recherchoient que des choſes ſeulement, par le moyen deſquelles ils pûſſent opprimer.

1591.

Eſtat des affaires changé par la mort du Pape.

Accident nuiſible aux Ligueurs.

Humeur factieuſe du Conſeil des Seize.

1591. le Roy, qu'ils hayſſoient au dernier point: eſteindre le nom des Huguenots, auſſi bien que leur Party, & mettre les reſnes du Gouuernement entre les mains des perſonnes, qui ne fiſſent rien que par leur ordre dans l'adminiſtration des affaires. Or bien que le Duc de Mayene deuſt à l'aſſiſtance de ceux-cy les commencemens de ſa plus haute fortune, la conſeruation de la Ligue, la ſubſiſtance de ſes Armes, & tout ce qu'il auoit eu de bons ſuccez dans la derniere deffenſe des Pariſiens; ſi eſt-ce qu'il n'eſtoit aucunement enclin à ſe laiſſer gouuerner par eux: Au contraire, comme il ne penſoit qu'à conſeruer le Royaume en ſon entier, il faiſoit tout ſon poſſible pour tenir en bride ces hommes fougueux, & pour apporter quelque moderation à leurs deſſeins par trop violens. Auſſi fut-ce pour la meſme fin que pour choquer leur Conſeil d'Eſtat, il s'aduiſa du commencement d'en eſtablir vn autre, qu'il compoſa d'vn aſſez bon nombre d'hommes ſages & bien aduiſez, qui ſçauoient adroittement contrebalancer l'eſtat des choſes, ou en arreſter le cours: & tels eſtoient entr'autres l'Archeueſque de Lyon, le ſieur de Villeroy, le Preſident Ieanin, l'Eueſque de Meaux, & le ſieur de Videville, perſonnages tout à fait eſloignez des pratiques des Eſpagnols, & de l'ardeur inconſiderée des Predicateurs. Le Duc auoit encore taſché de maintenir touſiours en credit & en vigueur l'authorité du Parlement, aux ſentimens duquel il ne ſe rapportoit pas ſeulement de pluſieurs choſes de conſequence, mais il reſpectoit auſſi beaucoup les Arreſts qui s'y donnoient ſolemnellement ſur diuers ſujets. Ainſi quoy que la fidelité

Ils veulent tout gouuerner à leur mode.

& ſont tenus en bride par le Duc de Mayene,

qui oppoſe vn nouueau Conſeil au leur,

Il defere au Parlement,

du Preſident Briſſon ; & de quantité d'autres fuſt ſuſpecte à pluſieurs, qui l'accuſoient de vouloir faire reuolter la Ville, pour l'attirer dans le Party du Roy : il diſſimuloit neantmoins, & n'eſtoit aucunement faſché qu'vn de ces conſeils ſeruit à l'autre d'vne maniere de contre-poids. Auſſi n'auoit-il iamais trouué bon que les Seize fiſſent paſſer pour traiſtres en leurs diſcours, ny ceux de l'intelligence de Briſſon, ny pluſieurs autres du nombre des Conſeillers. Car bien qu'il apperceuſt aſſez qu'il y en auoit parmy eux, qui ſe monſtroient enclins, & meſme qui agiſſoient en faueur du Roy : il ne croyoit pas toutesfois qu'ils pûſſent faire beaucoup de mal. Au contraire, il ſe perſuadoit qu'on en pouuoit tirer ce bien, que d'arreſter par leur moyen les impetueuſes deliberations des Seize, des ruſes deſquels il apprehendoit d'eſtre enueloppé, s'il aduenoit qu'ils diminuaſſent vne fois le credit & l'authorité du Parlement. 1591. & diſſimule par raiſon d'Eſtat.

Cependant cette emulation ſecrette du Parlement meſme, du Conſeil d'Eſtat du Duc de Mayene, & du Conſeil des Seize, ſe mit peu à peu en éuidence : & alla ſi auant, que comme ceux là ſe faiſoient partiſans de la grandeur & de l'authorité du Duc ; ceux-cy pareillement luy eſtoient contraires en beaucoup de choſes, & ſe rendoient fauteurs des importunes demandes des Eſpagnols. Eux-meſme auſſi durant le ſiege, par vn iugement precipité, firent executer à mort pluſieurs Citoyens, ſur vn ſimple ſoupçon qu'ils tenoient pour le Party du Roy : Eux-meſmes, à la ſolicitation du Duc de Nemours, contredirent l'Eſlection des Officiers de la Ville, faite par le Duc Emulation miſe en euidence, & ſes effets dangereux.

1591. de Mayene : Eux-meſmes enfin parlerent tous les premiers d'y mettre dedans vne Garniſon Eſpagnole ; & deferant au Roy Catholique les marques d'vne Authorité ſouueraine, s'efforcerent ſouuent de le faire recognoiſtre pour Maiſtre abſolu de la Ligue, & pour protecteur de la Couronne de France. Mais maintenant que l'on voyoit s'accroiſtre à toute heure la paſſion violente de ces Eſprits remuans, pour eſtre mal ſatisfaits du Duc de Mayene, qu'ils appelloient homme laſche & ſans cœur ; maintenant, dis-je, qu'ils s'emporterent de furie conte le Parlement, à cauſe que ſon integrité viſible à tous, ne pouuoit eſtre que dommageable au ſecret Empire qu'ils ſe donnoient ſur autruy ; ils eſtoient deuenus inſolens & inſuportables au dernier poinct, depuis la deliurance du Duc de Guiſe. En effet, les preuues de leur humeur altiere ne furent que trop viſibles, apres que les Eſpagnols ayant penetré iuſques dans le fonds de la reſolution que les Ducs de Lorraine, & de Mayene auoient priſe enſemble, commencerent ouuertement d'entreprendre d'abaiſſer ce dernier, & d'attirer à eux les forces du Party, dont la Ville de Paris eſtoit le nerf principal. Les Seize auoient à leur deuotion le peuple, non ſeulement pour la naturelle dependance de Citoyens, & de Compatriotes, mais encore pour eſtre laſſez des contributions continuelles, que le Duc de Mayene, d'vn naturel auare, multiplioit quelquefois plus que la raiſon ne requeroit ; ſans qu'il fiſt, ny liberalité, ny deſpenſe qui le peuſſent rendre excuſable, ny iuſtifier ces exactiõs, & ces charges trop peſantes. Ce qui donna ſujet à quelques-vns des principaux, & des

Reproches faites au Duc de Mayene, par les Seize de la Ligue:

Ils ont le peuple à leur deuotion, & pourquoy.

Les plus zelez d'entr'eux

plus affectionnez au Party, qu'on nommoit communément *les Zelez*, d'aduiſer aux moyens les plus capables d'abaiſſer l'authorité du Parlement, afin de pouuoir diſpoſer plus à leur aiſe des affaires de la Ville, & la ſoumettre au Duc de Guiſe, ou à la protection du Roy Catholique. Les Miniſtres d'Eſpagne s'accommodoient volontiers à ce deſſein, auquel s'accordoit auſſi l'Eueſque de Plaiſance, qui depuis la mort du Pape auoit entierement embraſſé le Party des Eſpagnols. Leurs principaux Confidens eſtoient Buſſy, Capitaine de la Baſtille, le ſieur de Cromé, Conſeiller au grand Conſeil, le Commiſſaire Louchard, l'Aduocat Ameline, le Threſorier Oliuier, le Theologien Boucher, le Pere Commolet Ieſuite, & quantité d'autres de meſme condition. Apres pluſieurs concluſions qu'ils eurent enſemble, à la fin par l'aduis de l'Eueſque de Plaiſance, ils eſleurẽt quatre hommes du nombre des Seize, afin qu'ils euſſent à preſenter leurs plaintes au Duc de Mayene, & demander; Que l'on rempliſt le Conſeil d'Eſtat d'hommes capables, & qui fuſſent dans la confidence de la Ville; Que ce Conſeil fuſt touſiours reſident à Paris; Qu'on trauaillât à reuoir les comptes des Treſoriers, principalement ceux de Ribes, qui tenoit la Caiſſe particuliere du Duc de Mayene; Qu'à cela ne fuſſent employées que des perſonnes choiſies, & approuuées du Conſeil de l'Vnion; Qu'on oſtât les impoſts, qui auoiẽt eſté mis n'agueres par le ſieur de Belin, Gouuerneur de Paris, & pareillement par le Preuoſt des Marchands; Que les Garniſons des Villes fuſſent payées, & meſme augmentées, pour leur ſeureté commune; & finalement que le

1591.

taſchent d'abaiſſer le Parlemẽt pour pluſieurs raiſons.

Principaux Agens de l'Vnion.

Quatre hommes eſleus pour Deputez au Duc de Mayene.

Leurs propoſitions diuerſes.

1591. Preſident Briſſon, contre lequel ils auoient vne infinité de plaintes à faire, & quelques autres des principaux du Parlement, apres auoir eſté démis de leurs Charges, euſſent à eſtre punis à toute rigueur, & condamnez à la mort, comme Traiſtres, & Rebelles, pour ſeruir d'exemple à leurs ſemblables. Ces quatre Deputez s'acheminerent à Rheims, enuiron le temps auquel le Duc de Mayene partit pour s'en aller en Lorraine. Ils furent là quelques iours à l'attendre, & le trouuerent enfin à Retel. En la premiere Audiance qu'il leur donna, il les tança grandement de ce qu'ils demandoiẽt trop de choſes, & qu'en leur maniere de proceder, ils aſpiroiẽt à vn Empire abſolu. Neantmoins, pour n'acheuer de les aigrir tout à fait, il les traitta plus doucement dans les autres Audiances, & leur remonſtra; Que l'Ennemy qu'il auoit en teſte, l'empeſchoit pour l'heure de penſer à ces affaires-là; Qu'il y mettroit ordre en temps & lieu, & s'en iroit luy-meſme à Paris, pour leur donner toute ſorte de contentement; Qu'ils s'abſtinſſent cependant de rien innouer; puis que telles nouueautez mettoient en deſordre toutes choſes, & qu'elles leur nuiſoient à eux-meſmes: comme au contraire, elles eſtoient merueilleuſement vtiles à leurs communs Ennemis. Mais apres que les Deputez s'en furent retournez à Paris, mal edifiez de la reſponſe du Duc; & particulierement de la reprimande qu'il leur auoit faite d'abord, ils haſterent la hardieſſe des autres, au lieu de la retenir, ou d'y apporter du moins quelque ſorte de moderation. Ils encherirent contre luy par deſſus leurs premieres plaintes, & proteſterent qu'il faloit abſolument ſe reſoudre

Les Deputez s'en võt à Rheims,

& s'abouchẽt auec le Duc de Mayene;

Sa reſponſe.

Indiſcretion des Deputez,

resoudre d'y mettre quelque ordre, s'estans apperceus qu'il n'auoit point de bonne volonté pour eux, & que ses intentions estoient directement contraires aux leurs. Apres cét auis, tous embrasez de colere contre le Duc, dont ils se croyoient mépriſez ; & resolus en vn mot, ou d'abaisser le Parlement, ou de le changer tout à fait, pour gouuerner la Ville à leur mode, ils commencerent de porter le peuple à la reuolte, en luy remonstrant que la Religion estoit venduë, & qu'il n'y auoit point d'effort que le Parlement ne fist, pour liurer la ville en la puissance du Nauarrois. Surquoy estant auenu que Brigard, vn des premiers Boute-feux de la Ligue de Paris, se vid accusé deuant le Parlement mesme, d'auoir changé de volonté, de s'entendre auec le Roy, & de tramer en faueur de luy de secrettes menées, il fut traisné dans la prison auec violence, à la solicitation des Seize. Mais tandis que pour luy faire son procez, on s'employoit assez lentement à chercher contre luy des preuues valables, il trouua moyen, ou par son argent, ou par sa propre industrie, de se tirer de captiuité, de sortir de la Ville en cachette, & de se deliurer ainsi d'entre les mains de ses Ennemis. Ce que le Conseil des Seize trouua si estrãge, qu'ayant crû deslors que ses Iuges mesme l'auoient fait sauuer par vne malice expresse ; tous transportez de fureur, & dans cette conionćture aigris encore plus fort par les Ministres d'Espagne, & par la Garnison qui en dépendoit, ils firent prendre les armes au peuple, le matin du quinziéme de Nouembre. Alors sans aucune consideration, se laissant conduire par la fougue de Bussi, & du Commissaire Louchard ; apres

1591.

cause d'vn nouueau tumulte dans Paris.

Brigard mis en prison.

se sauue.

& ce qui s'en ensuiuit.

1591. s'eſtre ſaiſis de toutes les auenuës, par où l'on pouuoit aller au Palais, ils arreſterent priſonniers, Briſſon premier Preſident, Claude Larcher, & Iean Tardif, l'vn Conſeiller au Chaſtelet, & l'autre à la Cour; qui eſtoient les meſmes qu'on auoit deſtinez pour faire le procez à Brigard. On les mena d'abord aux priſons du Chaſtelet, eſtroittement liez; puis le meſme iour, ſans forme valable de procez, & ſur certaines informations que Cromé fit à la haſte, ils furent eſtranglez en priſon; & le lendemain matin expoſez ignominieuſement en public, apres qu'on les eut pendus en vn gibet. Cela fait, les Chefs des Factieux, comme s'ils euſſent gagné quelque bien grande victoire, courant par la Ville, auecque le peuple en armes, & forcené, poſerent des gardes en diuers lieux, vſant de menaces contre pluſieurs autres, leſquels à ce qu'ils diſoient, n'en deuoient pas eſtre quittes à meilleur marché que ceux-cy.

Empriſonnemẽt du Preſident Briſſon, & de quelques autres,

qui ſont eſtranglez.

Inſolence de la populace.

Adreſſe du Gouuerneur de Paris inutile.

Cependant le Gouuerneur de Paris, ſoit pour arreſter le cours de ces violences, ſoit pour ſuiure le conſeil des Ducheſſes de Nemours & de Montpenſier, ſe mit à ſonder les gens de guerre des Garniſons eſtrangeres, pour voir s'ils ſeroient d'humeur à luy obeyr. Mais les ayant tous trouuez diſpoſez, non ſeulement à fauoriſer, mais à proteger ceux du Cõſeil des Seize, dont ils approuuoient les impetueuſes ſaillies, iuſques-là meſme qu'Alexandre de Monte ne feignit point de dire tout haut, Qu'il ne vouloit rien entreprendre contre des perſonnes, qui s'employoient ſi volontiers pour ſouſtenir la cauſe de Dieu, & celle des gens de bien; Il ne trouua point de meilleur expe-

dient que de s'en aller au Parlement ſans armes, pour faire en ſorte d'appaiſer le peuple, & de remedier du moins à vne partie de tant de grands maux, dont il voyoit que la Ville eſtoit menacée. Mais ce dernier eſſay ne luy reuſſit non plus que le precedent; à cauſe que les Bourgeois n'ajouſtoient aucune foy à ſes paroles; qu'ils ne l'eſtimoient point, ny le Preuoſt des Marchands encore moins, & qu'ils deſiroient de les démettre tous deux de leurs charges. Dans ce tumulte du peuple ſe paſſa tout le iour, ſeiziéme du mois. Le lendemain, qui fut le dix-ſeptiéme, ces Conſeillers Factieux s'eſtans aſſemblez dés le matin, dans la maiſon du Theologien Pelletier, Curé de S. Iacques de la Boucherie, y reſolurent de ſe ſouſmettre volontiers à la protection du Roy d'Eſpagne; & cependant, de preſenter au Conſeil d'Eſtat pour le Gouuernement de la Ville, quelques Articles de leur façon, qui vouloient eſtre acceptez à quelque prix que ce fuſt; & mis par conſequent en execution. Le contenu de ces Articles eſtoit; Qu'il y auroit vne Chambre de Iuſtice, dans laquelle ſeroient faites des perquiſitions tres-exactes contre les Heretiques, & les fauteurs du Nauarrois; ſe perſuadant que cette forme de Iuriſdiction pouuoit ſuffire, pour ruiner le Parlement, & le reduire à neant; Que les Pariſiens euſſent à rompre auec ceux de S. Denys, tout le cõmerce que le Duc de Mayene auoit eſtably entre l'vne & l'autre Ville, pour faciliter l'entrée aux viures; Que la gabelle miſe ſur le Vin ſeroit oſtée, & qu'on reuerroit ſoigneuſement tous les comptes de ceux qui auroient manié les deniers prouenus des impoſts, & des con-

1591.

Il tâche en vain d'appaiſer le peuple.

Secrette Aſſemblée des Seize, & leur reſolution,

1591. tributions des Villes ; Que l'argent des Tailles ordinaires ne pourroit eſtre employé que pour le payement des Garniſons, qui ſeroient accreuës de gens de guerre eſtrangers, c'eſt à dire ou Vvalons, ou Italiens, ou Eſpagnols; Qu'il y auroit vn nombre préfix de Conſeillers d'Eſtat, & c'eſtoient eux qui nommoient ceux qui deuoient eſtre eſleus; Qu'on eſtabliroit pareillement vn Conſeil de guerre, où l'on admettroit quelques Colonels des Villes, & quelques Chefs de la Milice eſtrangere, ſans le conſentement deſquels le Gouuerneur ne pourroit reſoudre d'aucune choſe: & pour concluſion ; Que les Sceaux du Royaume, leſquels le Duc de Mayene faiſoit ſuiure ordinairement où eſtoit ſa perſonne, ne bougeroient de la Ville, & ne pourroient eſtre tranſportez ailleurs. Apres qu'ils eurent conclu ces choſes enſemble, ils dépeſcherent le Pere Claude Mattei, auecque des lettres au Roy Philippe ; par leſquelles ils le prioient de les vouloir prendre en ſa protection, & ſous ſon Gouuernement. En ſuitte dequoy, à force de bruit & de crieries, ils firent aſſembler le Conſeil d'Eſtat, où ils propoſerent ces meſmes Articles, afin de les faire ratifier, & mettre en execution. Le Gouuerneur, le Preuoſt des Marchands, & quelques-vns des Eſcheuins les plus poſez, ne s'y échaufferent pas beaucoup d'abord, & alleguerent qu'il eſtoit trop tard pour regler cette affaire ſur l'heure ; cherchant cependant à ſe preualoir du temps, ſur l'eſperance qu'ils auoient de refroidir par delays cette ardeur trop violente du peuple. Mais apres que ſuiuant leur auis, le Conſeil d'Eſtat eut trouué bon de remettre la partie au lende-

Articles propoſez au Conſeil d'Eſtat.

main ; les Seize à meſme temps, & le peuple en armes, arreſterent Madame de Nemours, lors qu'elle ſortoit de l'Aſſemblée, & voulurent qu'en quelque façon que ce fuſt, l'on euſt à confirmer les Articles : A quoy le Conſeil ayant donné les mains, pour éuiter vn plus grand mal, la Ducheſſe meſme leur apporta l'ordonnance qui en auoit eſté faite, & les pria le plus ciuilement qu'elle puſt, d'en ſurſeoir l'execution, iuſques à ce que le Duc de Mayene ſon fils, y euſt donné ſon conſentement, n'eſtant pas raiſonnable qu'vne affaire de ce poids-là ſe terminaſt, ſans qu'il en euſt connoiſſance. A quoy elle ajouſta ; Que le delay qu'on leur demandoit n'eſtoit que de quelques iours ; Qu'elle-meſme & le Conſeil enuoyeroient le ſieur de Bourg au Duc, pour luy mettre en main l'ordonnance, & la rapporter, auec ſon atteſtation ; Qu'en vn mot, elle les aſſeuroit qu'ils reſteroient pleinement ſatisfaits, & contens de ſon procedé.

1591. Les Seize arreſtent Madame de Nemours ; qui appaiſe pour vn peu l'émeute du peuple.

Cette Requeſte accordée calma tout à coup la plus grande partie de cette émeute du peuple ; qui s'eſtant mis auſſi-toſt à poſer les armes, reuint à ſon repos ordinaire, en attendant la reſolution du Duc de Mayene ; qui de Retel, où il eſtoit, ayãt pris le chemin de Laon, pour s'y aboucher auec la Ducheſſe, mere du Duc de Guiſe, receut le ſoir du vingtiéme, la nouuelle de ce qui s'eſtoit paſſé à Paris. Il ne fût pas d'abord peu troublé en ſon ame d'vn accident ſi dangereux, qui chocquoit directement ſon authorité. Neantmoins il empeſcha que cette émotion ſecrette ne paruſt ſur ſon viſage, afin que le Duc de Guiſe, qui ſe trouuoit preſent, ne s'apperceût qu'il eſtoit en colere

Déplaiſir ſecret du Duc de Mayene, qui le diſſimule adroittement.

1591. contre ſes Dépendans ; & ſe contenta de dire, que pour eſtre mieux informé de l'affaire, il attendroit la venuë du ſieur de Bourg, qu'il ſçauoit eſtre en chemin par la lettre que le Gouuerneur luy auoit eſcritte ; *Qu'il falloit au reſte remedier auecque douceur aux tumultes populaires, & ne ſe point roidir à l'encontre, pour euiter de plus grands ſcandales, & des fautes plus dommageables, qui s'en pouuoient enſuiure, pource que les peuples, bien que pouſſez d'vn bon zele, ne laiſſoient pas toutesfois d'agir ordinairement ſans aucune conſideration.*

Apprehenſion du Duc de Guiſe.

Ces paroles r'aſſeurerent l'eſprit du Duc de Guiſe, qui apprehendoit qu'il ne voulut traitter à toute rigueur des hommes qui dépendoient de luy. Mais les diſcours qu'il luy tint le lendemain le ſatisfirent bien dauantage. De ſorte qu'encore que le Duc de Mayenne eut dit au commencement qu'il s'en vouloit aller à Paris, pour preuenir les maux que les partialitez & les diſſentions pouuoient apporter, il ne laiſſa pas toutesfois de ſe laiſſer perſuader de ne bouger encore de là, pour s'y charger du commandement de l'Armée, & s'aboucher par meſme moyen auecque le Duc de Parme, qui de Valenciennes, où il eſtoit venu, ſe deuoit trouuer à Guiſe, enuiron la fin du mois, pour y reſoudre du temps & des moyens qu'il deuoit tenir à r'entrer en France auec ſon Armée. Toutefois, pource que le ſieur de Bourg arriua le iour d'aprés, & que le Duc de Mayene apprit de luy tous les incidens de ce dernier tumulte de Paris, enſemble l'ordonnance qui s'eſtoit faite au Conſeil d'Eſtat, afin d'appaſſer

Arriuée du ſieur de Bourg.

le peuple ; cela fut cauſe qu'ayant pris reſo- 1591.
lution de partir , & de ſe preualoir de cette occaſion , pour eſtablir ſa puiſſance & ſon authorité , il dépeſcha le ſieur de Roſne au Duc de Parme , pour s'excuſer de ce qu'au iour prefix il ne pouuoit ſe trouuer au rendez-vous qu'ils s'eſtoient donné. Mais en ſon abſence , il laiſſa la charge de l'Armée & de cét abouchement au Duc de Guiſe ; auec telle precaution pourtant , qu'afin qu'il ne puſt rien executer par les armes , il donna vne commiſſion ſecrette à de Roſne , & à Tauannes , tous deux Mareſchaux de Camp, de ne mettre dehors , ny l'Artillerie , ny les munitions , qu'on auoit toutes ſerrées à la Fere. Il s'auiſa de plus de n'inſtruire le Duc de Guiſe de pas vne des particularitez dont il eſtoit queſtion de traitter auecque le Duc de Parme, pour empeſcher qu'il ne puſt reſoudre auec luy d'aucune affaire importante. D'ailleurs , il fit en ſorte d'obtenir du Duc de Monte-marciano,& du Commiſſaire Matteucci, que les Suiſſes ne fuſſent pas licentiez pour l'heure , & que la Soldateſque ne bougeaſt point iuſques à ſon retour. Puis faiſant ſemblant d'auoir bien haſte, & que le Temps le preſſoit , il prit en ſa compagnie les Comtes de Vaudemont , de Chaligny , de Briſſac , Baſſompierre , Villeroy , & ſept cent Cheuaux choiſis dans toutes ſes troupes, partie François , partie Lorrains; auec leſquels le matin du vingt-cinquieſme du mois , il s'en alla droit à Paris ; & laiſſa le Preſident Ieanin prés du Duc de Guiſe , pour moderer ſes deſſeins, & obſeruer ſes déportemens. Cette meſme nuit partit encore Diego d'Ivarra ; Et quoy-

Le Duc de Mayene laiſſe le cõmandement de l'Armée au Duc Guiſe ;

vſe d'vne grande precaution ;

donne ordre à toutes choſes ;

& s'achemine à Paris ;

où ſe rẽd auſſi Diego d'Ivarra.

1591. que le Duc de Mayene l'euſt bien fort ſolicité de ne point bouger, il ne voulut pas pourtant ſe laiſſer leurrer a ſes paroles, comme auoit fait le Duc de Guiſe; mais ſe tint preſt en toutes façons, pour aſſiſter de ſon conſeil, & de ſes ſoins, les Partiſans d'Eſpagne, dans le danger qui les menaçoit. Or bien que le Duc fit ce voyage en diligence, il voulut neantmoins mener auec luy deux Regimens d'Infanterie, qui tenoient ferme à Soiſſons; outre que paſſant par Meaux, il prit encore deux cent Cheuaux commandez par le ſieur de Vitry; ſi bien qu'aſſiſté de toutes ces troupes, le ſoir du vingt-huictiéme du meſme mois, il ſe rendit auprés de Paris. Le Conſeil des Seize, les Predicateurs, & le College de Sorbõne le voyant venir en armes, s'en eſtonnerent d'abord, pource qu'ils ſçauoient d'ailleurs que dans la Ville, le Gouuerneur, le Preuoſt, le Conſeil d'Eſtat, & le Parlement, ne manquoient pas de puiſſance. Tellement qu'encore que Buſſi tint la Baſtille pour eux; épouuantez neantmoins de l'arriuée de Celuy qu'ils auoient aſſez faſché pour s'en deffier, ils reſolurent enſemble de n'épargner ny complimens ny belles apparences, afin de trouuer moyen de l'appaiſer. Pour ce meſme effet ils deputerent vers luy quatre des principaux de leur Corps, & auec eux pluſieurs notables Bourgeois, pour faire en ſorte de diuertir ſa colere; s'imaginant qu'il vint-là exprés, pour leur en donner des preuues ſenſibles. Ils le rencontrerent en l'Abbaye de S. Antoine, proche des murailles de la Ville; & alors par vn diſcours plein de ſoumiſſions, ils luy remonſtrerent; Qu'ils n'auoient rien fait qu'à bonne fin, pour le commun bien de la

Le Conſeil des Seize, & leurs Cõſidens ſous en alarme;

enuoyét quatre Deputez au Duc Mayene.

Suiet principal de leur Harangue.

la Ville, & la conſeruation de la Religion; comme encore pour maintenir l'authorité de luy-meſme, & ſatisfaire le peuple dans le deſeſpoir où il eſtoit de voir qu'on ne daignoit ſe mouuoir contre ces Rebelles, & ces Pertubateurs du repos public; Que ce mal auoit ſemblé le moindre de tous, pour empeſcher que la Populace forcenée, ne fiſt quelque tumulte ſanglant; Que ceux qu'on auoit executez à mort, eſtoient manifeſtement coupables, comme il le pourroit voir par les preuues, qui ne laiſſoient point d'eſtre vrayes, éuidentes, & réelles, quoy qu'elles ne fuſſent pas accompagnées des formalitez ordinaires de la Iuſtice; Que les Articles par eux propoſez au Conſeil d'Eſtat leur ſembloient raiſonnables, mais qu'ils s'en rapportoient à luy neantmoins, & les ſoubmettoient tres-volontiers à ſa cenſure. Surquoy ils luy repreſenterent en peu de paroles, les grandes choſes qu'ils auoient faites & endurées pour l'agrandiſſement de ſa Perſonne, & de ſa Maiſon; concluant leur Harangue par vne tres-humble priere qu'ils luy firent, de ſe vouloir monſtrer enuers eux Pere charitable, & indulgent, pluſtoſt que Prince ponctuel & ſeuere. 1591.

Le Duc ſe donna la patience d'ouyr ce diſcours; & cõme il ne deſiroit pas de trouuer aucun obſtacle à ſon entrée dans Paris; mais d'y eſtre receu ſans reſiſtance auec ſes forces, diſſimulant adroitement ſon déplaiſir, & ſa colere contr'eux; il careſſa chacun en particulier; puis leur reſpondit à tous en general; *Qu'il ne venoit à Paris pour autre deſſein, que pour les r'aſſeurer de leurs craintes, ſçachant trop bien que la Religion, & ſes eſperances, n'eſtoient* Reſpõſe du Duc;

1591. *fondées que sur l'appuy de ce Peuple, & sur le Conseil des Seize, premiers Autheurs & fermes Colomnes de son Party*; Tellement que par ces apparences, & par des termes si obligeans, ayant remis le courage à la pluspart de ces Deputez, il entra le mesme soir à Paris, & fut accompagné iusques dans son Hostel par quantité d'autres Bourgeois, ausquels il repeta le mesme langage; en cela d'autant plus adroit, qu'il voyoit bien que si dans son procedé se rencontroit quelque obstacle, il dépendroit tousiours de son choix & de sa volonté d'vser de pardon; comme au contraire, s'il pouuoit venir à bout de son dessein, ces demonstratiõs exterieures ne luy apporteroient aucun preiudice. Cependant Diego d'Ivarra vint aussi-tost apres luy, & le fut trouuer incontinent, accompagné des autres Ministres d'Espagne. Ils tascherent de luy persuader ensemble de ne tesmoigner aucun ressentiment du passé, mais plustost de satisfaire le peuple à l'aduenir, puisque les choses qu'on auoit faites, bien que sans l'ordre requis, & sans les procedures accoustumées, ne laissoient pas d'estre bonnes d'elles mesmes, & tres-vtiles à la conseruation de la Religion. A quoy ils adiousterent; Qu'en la chaleur des Guerres Ciuiles, l'on ne pouuoit pas se tenir tousiours dans les limites du bon Gouuernement; Que les dangers de la Guerre portoient souuent les esprits à quantité de choses, qu'ils seroient bien faschez d'auoir faites dans la commune securité de la Paix; Que luy-mesme en pouuoit seruir d'exemple par son procedé enuers le Marquis de Menelay, qu'il auoit fait tuer à la Fere, de sang froid, & sans aucune formalité de Iustice, à

Son entrée à Paris.

& son adresse à dissimuler,

Il est visité par les Ministres d'Espagne.

Leur remonstrãce.

» » » » » » » » » » »

cauſe qu'il ne pouuoit autrement ſe conſeruer cette Place ; & par ainſi qu'il valoit beaucoup mieux pacifier toutes choſes, en approuuant ce qui s'eſtoit fait, que de ſe mettre au hazard d'allumer de nouueaux troubles, plus dangereux que les precedens, par le chaſtiment qu'on penſeroit faire de quelques-vns, qui ſeroit ainſi plus dommageable qu'vtile. Le Duc reſpondit aux Eſpagnols auecque la meſme moderation qu'il auoit teſmoignée aux Deputez. Mais apres qu'ils s'en furent allez, il commença de s'informer des forces qui ſe trouuoient dans la Ville. Puis comme il euſt ſçeu du Gouuerneur & du Preuoſt des Marchands, qu'il auroit à ſa deuotion la meilleure partie du peuple, il donna ordre cette meſme nuit, que les Colonels & les Capitaines de la Ville ſe tinſſent en garde dans leurs quartiers ; & le lendemain matin ayant mis en armes tout ce qu'il auoit mené de Caualerie & de gens de pied, il ſe ſaiſit des aduenuës de la ruë S. Anthoine ; Ce qu'il n'eut pas pluſtoſt fait, qu'il enuoya ſommer Buſſi de luy mettre à l'inſtant meſme la Baſtille entre les mains. Mais dautant qu'il s'en excuſa d'abord, demandant du temps pour y penſer, & ſeureté pour ſa perſonne ; le Duc fit tirer du canon de l'Arſenal, & commanda qu'on le menaſt de ce coſté-là. Ce qui donna tellement l'alarme à ce nouueau Capitaine, accouſtumé à toute autre choſe qu'à l'exercice des armes, que dés qu'il apperceut qu'en toute la Ville pas vn Bourgeois ne branloit pour luy, pource que le Gouuerneur & le Preuoſt s'eſtoient emparez de toutes les ruës, qu'ils auoient meſme barricadées ; à la fin apres diuers traittez, il ſe

1591.

" " " " "

Moderation du Duc en ſa reſponſe ;

Il ſe fortifie dans Paris ;

fait ſommer Buſſi de luy rendre la Baſtille ;

1591. vid contraint de rendre la Baſtille, ſur la parole que le Duc & pluſieurs autres luy donnerent de luy laiſſer la vie ſauue: Et toutesfois s'eſtant retiré chez luy ſur le ſoir, il fut attaqué cette meſme nuict, & par les toits des maiſons prochaines, s'eſchappa de ce danger, auec toutes les peines du monde. Le Duc cependant ne faiſoit ſemblant de rien; ce qui encouragea ce mal-heureux à prendre ſon temps, & à s'enfuyr ſecrettement de la Ville, pour s'en aller viure ailleurs.

& l'y cõtraint.

Apres que Buſſi eut rendu la Baſtille, le Duc en fit Capitaine le ſieur de Bourg, homme de cœur, & ſon Confident; puis par la bonne Garniſon qu'il y mit, il la fortifia contre toute ſorte de perils qui luy pourroient arriuer. Ainſi s'eſtant aſſeuré de cette Place, il enuoya le lendemain matin le ſieur de Vitry auec ſa Caualerie (les ruës demeurant touſiours fermées, & les Soldats en Armes) pour aller arreſter priſonniers dans leurs maiſons, le Commiſſaire Louchart, le Capitaine Emmonot, Barthelemy Auroux, Capitaine du quartier des Carmes, & l'Aduocat d'Ameline: car quant au Conſeiller Cromé, il s'échappa ſecrettement; & deſguiſé en Soldat, demeura vn aſſez long-temps parmy ceux de la Garniſon Eſpagnole; puis ſe retira finalement en Flandres, où il fut reduit à viure dans vne extreſme incommodité. Ces quatre, eſtimez les plus coupables du conſeil des Seize, furent le lendemain matin eſtranglez par le Bourreau dans vne ſale du Louure, & pendus en ſuitte à vn gibet, pour y eſtre expoſez à la veuë de tout le monde. Ce qui fut vne Iuſtice exemplaire, dont le Duc de Mayene ſe contenta, pour recouurer

Le ſieur de Bourg eſt fait Capitaine de la Baſtille.

Nouueaux priſonniers.

Fuite de Cromé.

Factieux pendus.

sa reputation & son authorité, sans se vouloir obstiner à répandre le sang de quantité d'autres, qui trempoiẽt tous dans le mesme crime. Cette rigoureuse execution mit en grãde alarme les Predicateurs, & le College de Sorbonne. Mais dautant que le Duc ne vouloit, ny se mettre mal auec eux, ny rien entreprendre qui pût être expliqué en mauuaise part, ny broüiller les affaires de telle sorte, que cét embarras pût causer de la diuision dans son party; il s'en alla luy-mesme en Sorbonne, où en termes graues, & pleins de moderation, il asseura tous ceux de ce Corps de ses bonnes graces, & de sa protection accoustumée; disant tout haut; *Que la constance, & la Vertu passée luy faisoient oublier pour l'amour d'eux, la desobeyssance, & la conspiration presente.* Apres cela, il fit publier vne ample Declaration, dont la teneur estoit; *Qu'ayant satisfait à la Iustice, par la punition de quatre Seditieux, il pardonnoit à tous les autres, & ne vouloit plus ouyr parler, ny se souuenir des choses passées.* Ce qui fut neantmoins, à condition qu'il n'entendoit point comprendre dans cette grace le Conseiller Cromé, ny Adrian Cocher, non plus que le Greffier * qui auoit escrit la Sentence donnée contre Brisson. Et dautant qu'on venoit d'apprendre par espreuue, combien pernicieuses, & dommageables estoient ces Assemblées, qui se faisoient en particulier, sans que les Magistrats, publics y fussent presens; Il ordonna tout à mesme temps, qu'on ne pût, sur peine de la vie, s'assembler, ny tenir desormais autre Conseil, ou dans la Ville, ou dehors, que l'ordinaire de l'Vnion, où les Officiers legitimes seroient obli-

1591.

Predicateurs en alarme.

Le Duc de Mayenne s'en va en Sorbõne

Ses paroles:

Sa Declaration.

* *L'Autheur dit*, il Notario, *ou le Notaire.*

Assemblées secrettes deffenduës.

1591. gez de ſe trouuer. D'où il s'enſuiuit que toutes ces Declarations, & ces Ordonnances, enregiſtrées en Parlement, auec vne grande approbation, mirent fin à la Puiſſance des Seize, & retarderent pour quelque temps les deſſeins, & les ſecrettes pratiques des Miniſtres d'Eſpagne. Mais le Duc de Parme, ayant ſceu iuſques aux moindres particularitez de toute cette eſmeute de Paris, teſmoigna qu'il en eſtoit tres-mal ſatisfait; Auſſi blaſma-t-il publiquement de peu de conſideration les autres Miniſtres, en ce que pour s'acquerir en vain les ſeruices du vil populaire, ils meſcontentoient, & ſe faiſoient ennemy le Duc de Mayene, entre les mains duquel eſtoient les Armes & les forces de leur Party; ſi bien qu'il n'eſtoit pas poſſible ſans luy, d'entreprendre rien de bon, ny de l'executer encore moins. Surquoy le ſieur de Roſne, ayant proteſté que toutes ces choſes s'eſtoient paſſées, ſans qu'il en euſt iamais rien ſçeu; le Duc ſe mit à loüer le chaſtiment qu'on auoit fait des coupables, & la iudicieuſe moderation du Duc de Mayene. Auſſi arriua-t-il depuis, qu'encore qu'il fit de grands honneurs au Duc de Guiſe, lors qu'il fut viſité par luy-meſme à Valenciennes; ſi eſt-ce qu'il ne voulut iamais entrer auec luy en aucune ſorte de Traitté, ſans la preſence, & le conſentement exprés de ſon Oncle. Il voyoit „ que luy ſeul excepté, tous ceux du Party „ eſtoient mal fondez; Qu'il ne faloit du tout „ point s'aſſeurer au peuple; Que la Nobleſſe „ dépendoit de la volonté du Duc de Mayene; „ Que ſes Confidens tenoient toutes les bonnes „ Places; Et que luy ſeul par ſa valeur, & par ſa „ prudence, eſtoit capable de faire agir tous-

Meſcontentement du Duc de Parme;

qui blâme les Miniſtres d'Eſpagne,

& loüe l'action du Duc de Mayene.

Son raiſonnement.

les autres ; Voila pourquoy il n'approuuoit 1591.
nullement de le faſcher, ny de le reduire au
deſeſpoir: Car il ſçauoit deſia que de cette ſour-
ce eſtoit procedée la Ligue particuliere, qu'il
auoit faite auec le Duc de Lorraine ; Eſtant
bien certain d'ailleurs, que dés le moment
qu'il ne ſe ſentiroit pas aſſez fort pour ſouſtenir
ſon rang & ſa dignité, il ne manqueroit iamais
de s'accorder auecque le Roy : d'où il aduien-
droit indubitablement, qu'à la reſerue de quel-
ques François, tous les autres n'agiroient que
par ſes ordres, & par ſon authorité : Ce qui luy
donnoit manifeſtement à connoiſtre, que s'il
vouloit continuer dans le deſſein commencé,
il luy faloit marcher lentement, & auec adreſ-
ſe ; & de peur qu'en ſe laiſſant emporter à des
reſolutions furieuſes, il ne mit les choſes en
deſordre, les eſprits en défiance, & tous les
peuples de France en alarme. Il prit de là ſuiet
d'eſcrire en Eſpagne ce qu'il luy ſembloit de
cette affaire, & en dit ſes ſentimens de meſme
aux Miniſtres qu'auoit en France le Roy Ca-
tholique. Les opinions pourtant eſtoient par
tout differentes ; mais plus particulierement
au Conſeil d'Eſpaigne. On y iugeoit par les
appparences ; Que ſi l'on enuoyoit pluſieurs
petits ſecours en diuerſes Prouinces, ce ſeroit
le vray moyẽ de s'acquerir beaucoup de Parti-
ſans, & de les débaucher d'auprés du Duc de
Mayene: comme auſſi d'entretenir long-temps
la guerre, auec plus d'auantage, & moins de
dépenſe. Voila pourquoy pour la faire ſubſi-
ſter du coſté des Pyrenées, ils donnerent en
Gaſcogne vn puiſſant rẽfort au Duc de Ioyeu-
ſe ; outre qu'ils aſſiſterent le Duc de Sauoye
de trois mille Fantaſſins, & de trois cent mille

Reſolution priſe dans le Conſeil d'Eſpagne.

Secours donné à diuerſes fins.

1591. ducats, pour mieux fomenter les troubles, tant en Prouence qu'en Dauphiné ; Et que pour ce meſme ſuiet encore, ils enuoyerent en Bretagne le Terſe de l'Aquila, pour s'acquerir le Duc de Mercœur. Auſſi arriua-t-il que ce Chef aduança ſes affaires par le moyen de ces forces, ſe mit en campagne vers le commencement du Printemps de la meſme année, auec tant de bon ſuccez, que peu s'en falut qu'il ne chaſſaſt de la Prouince le Prince de Dombes. Mais par l'arriuée des Anglois, qui deſcendirent à Breſt, ſans qu'on le pût empeſcher, les choſes furent reduites à tel poinct d'eſgalité, qu'apres diuers effets, qui n'importoient pas beaucoup au principal des affaires, à la fin les deux Armées vinrent en preſence l'vne de l'autre. Le Duc de Mercœur eſtoit puiſſant en Cheuaux-legers, commandez par le Marquis de Belle-Iſle, fils du Mareſchal de Rets, & fort auſſi en hommes de pied, à cauſe du Terſe des Eſpagnols, qui l'appuyoient grandement, pour n'eſtre pas moins habiles aux trauaux de la main, qu'à l'execution des Armes. Le Prince au contraire, ayant auec luy quantité de Nobleſſe, tiroit ſon principal aduantage de la Caualerie : car quant à ſes gens de pied, compoſez d'Anglois peu aguerris, & de François, tous Harquebuſiers, ils n'eſtoient point cõparables à l'Armée de la Ligue. A raiſon dequoy, bien qu'ils ne fuſſent qu'à vn quart de lieuë les vns des autres, le Duc s'eſtoit retranché en vn pays montagneux, & couuert, où l'Infanterie auoit l'aduantage ; & le Prince tenoit la campagne, où les gens de cheual ſe pouuoient ranger par Eſcadrons, & ſe mettre au large tout à leur aiſe. Ces deux

Succez du Duc de Mercœur.

Deſcente des Anglois à Breſt.

Forces du Duc de Mercœur,

& du Prince de Dõbes :

Ils ſe retranchẽt diuerſement, & décampent enfin.

Chefs ainſi campez, s'opiniaſtrerent trois iours durant à tenir bon dans leurs poſtes, pour ne perdre l'aduantage du lieu, où ſe donnerent cependant pluſieurs eſcarmouches; iuſquà ce qu'enfin ils s'aduiſerent de faire retraitte, & de s'en aller aſſieger quelques places. Mais pource qu'à meſme-temps, le Roy enuoya la Nouë & huit cent Lanskners, auec ordre d'aſſiſter le Prince dans le progrez de cette Guerre, dont il eſtoit Lieutenant; ſes troupes ainſi groſſies d'Infanterie, reſolurent de s'en aller derechef chercher l'Ennemy, pour s'ouurir l'occaſion de le vaincre: ce qui leur eſtoit d'autant plus difficile, qu'ils ne ſçauoient comme quoy l'attirer au Combat. Car le Duc de Mercœur, Capitaine iudicieux, & bien aduiſé, ne vouloit point abandonner à la mercy de la Fortune, ce qu'il poſſedoit auantageuſement dans la Prouince; & taſchoit peu à peu de laſſer les Ennemis, auec le ſecours d'hommes & d'argent, qui luy eſtoit venu d'Eſpagne. D'vn autre coſté, la Nouë voyant que le Prince ne demandoit qu'à venir aux mains, vſoit de ſa prudence ordinaire, & de ſes ſages aduis, pour refroidir vn peu cette ardeur trop violente; & ne vouloit point ſouffrir qu'on hazardaſt la bataille, à moins que de le pouuoir faire auec tres-grand aduantage. Ainſi apres pluſieurs efforts inutiles, faits de part & d'autre, pour attirer l'Ennemy; le Duc s'en alla finalement aſſaillir ſaint Maximin, & le Prince mettre le ſiege à Lambale. Il en battit d'abord les murailles, où il fit vne bréche raiſonnable. Mais le malheur voulut que la Nouë eſtant allé luy-meſme pour la reconnoiſtre, & les deffenſes auſſi; receut vne

1591.

Secours arriué au Prince de Dombes.

Grande prudence du Duc de Mercœur, & de la Nouë.

Efforts inutiles.

Saint Maximin & Lambale aſſiegez.

1591 arquebuſade à la teſte, dont il mourut quelques iours apres; En cela certes d'autant plus à plaindre, qu'en vne action trop peu conſiderable pour luy, comme il arriue d'ordinaire, il rencontra la mort inopinémẽt, l'ayant éuitée en tant d'entrepriſes ſi difficiles, & ſi glorieuſes, qui luy auoient heureuſement reüſſi. Apres la perte de ce Chef, le Roy trouua bon que Lauardin vint en Bretagne, afin d'y tenir ſa place. Dans tous les progrez ſuiuans, furent pratiquées les meſmes maximes qu'on auoit tenuës iuſques alors; Et bien qu'il n'y eût point de Prouince dans le Royaume, où la guerre ne ſe fiſt ardamment, auec diuerſité de ſuccez; ſi eſt-ce que le Prince ne vouluſt iamais ſe hazarder de combattre auecque toutes les troupes enſemble, ſe contentant de faire en ſorte que ſon Party ne décheuſt, ny de ſa reputation, ny de ſes intereſts propres, dans vne Prouince de ſi large eſtenduë, & où ſes forces eſtoient beaucoup au deſſous de celles de l'Ennemy.

La Noüe eſt bleſſé à mort.

& Lauardin mis à ſa place.

Eſtat de la guerre en Dauphiné.

Voilà quelles eſtoient en Bretagne les affaires de la Guerre: Mais celles du Roy en Dauphiné, auoient vn ſuccez bien plus fauorable; encore que le Duc de Sauoye, infatigable d'eſprit, & de corps, ne ceſſaſt d'agir en ce pays-là, & par ſes propres forces & par le puiſsãt ſecours qui luy eſtoit venu d'Eſpagne. Toutefois, pource que le principal nerf de la Prouince ſe trouuoit alors du coſté du Roy, ſous vn Capitaine adroit, vigilant, courageux, reſolu, & ſi habile en vn mot, qu'il ſuppléoit bien ſouuent par ſon eſprit aux choſes mémes, dont on ne pouuoit pas ſi facilement venir à bout par la force; de là s'enſuiuit, que

depuis la déroute de Pont-charra, le Party de la Ligue fut presque banny du Dauphiné, & que l'on commença de faire la guerre dans le propre pays du Duc de Sauoye. Au contraire, il se voyoit par espreuue, que la Fortune estoit plus aduantageuse aux Sauoyards en Prouence. Car ayant à leur deuotion Marseille, Ville sinon du tout soûmise à leur Duc, du moins fort interessée dans le Party de la Ligue; & pareillement Aix, Arles, & plusieurs autres Places tres-importantes, depuis la prise de Berre, ils s'estoient rendus redoutables dans toute la Prouince, où les forces de la Valette n'estoient point comparables aux leurs; si bien que le Côte François Martinengue, apres auoir pris n'aguere plusieurs Chasteaux, & Bourgades, couroit maintenant sans difficulté, tout le Pays qui s'estend le long de la Coste de cette Mer. Mais ayãt enfin assiegé Vinon, & s'estant mis à le battre de furie; la Valette voulut tesmoigner en cette occasion, qu'il auoit plus de hardiesse que de force; & se resolut d'exposer au hazard les affaires de la Prouince, plutôt que de s'épuiser insensiblement, à force de changer de retraitte. Il s'en alla donc de ce costé-là, suiuy de sept cent cheuaux, & de douze cent Fantassins; Puis comme il eut diuisé ses troupes en quatre Escadres, l'vne desquelles seruant comme d'arriere-garde pour le renfort des autres, estoit commandée par le Vicomte de Gouuernet, il prit sa marche contre l'Ennemy, pour l'attaquer sans autre aduantage. Mais il leua le siege aussi-tost, resolu de s'en aller au deuant de luy, & passa pour cét effet vn petit ruisseau qui estoit entre deux. Le succez de ce combat respondit entierement à la valeur des Capitaines, & fut

1591.

Progrez des Sauoyards en Prouence.

Siege mis deuant Vinon, par Martinegue;

Resolution de la Valette:

Il fait leuer le siege à l'Ennemy,

1591. opiniastré de part & d'autre, durant plusieurs heures, & auec vne esgale force de courage. Mais enfin les Sauoyards lassez d'auoir chamaillé long-temps, & voyant que le Vicomte s'en alloit fondre dans la meslée, auec le gros de Caualerie, & que l'on reseruoit pour vn extrême besoin, commencerent de ceder le Chãp de bataille à l'Ennemy, qui pour estre frais, ne demandoit qu'à s'esprouuer en cette occasion : Ce qui remit si bien le courage à ceux des autres Escadrons de la Valette ; qu'à force de charger les Sauoyards, il les contraignirent de repasser le ruisseau à toute bride ; auec vne extrême enuie de les poursuiure plus auant, pour en signaler la déroute ; si l'eschec desia receu de part & d'autre, ne leur eust fait iuger plus à propos de terminer le combat. Mais tandis qu'il estoit bien fort allumé, il arriua que les Soldats qu'on auoit mis dans Vinon, sortis de leurs postes, donnerent courageusement sur les Gardes de l'Artillerie des Sauoyards, qu'ils mirent en déroute : En suitte dequoy ils encloüerent quelques-vns de leurs plus gros canons, brusserent leurs munitions, & firent quantité d'autres dégats : Ce qui fut sans doute vn éuenement d'autant plus dommageable au Duc de Sauoye, qu'il arresta ses progrez ; comme au contraire il asseura pour vn temps l'estat des affaires du Roy dans la Prouence.

le combat,

& le met en déroute.

Action courageuse de quelques Soldats de Vinõ.

Durant que tout cela s'y passoit, les Armes n'estoient pas moins eschauffées dans la Comté de Geneve. Car le sieur de Sansy, qui s'en estoit allé à Basle, pour faire en ce Canton-là quelques leuées de Suisses, ayant eu aduis qu'on enuoyoit de Milan cent mille ducats,

Guerre allumée dans la Comté de Geneve.

pour leuer de meſme des troupes en Allemagne ; & qu'il n'y auoit que fort peu de gens d'eſcorte, leur dreſſa vne embuſcade dans la foreſt de Baſle, où la bonne Fortune voulut qu'il ſe fiſt maiſtre de cét argent, auec lequel eſtant allé à Geneve, il ſoldoya dans peu de iours vn Regiment de Suiſſes, du Canton de Berne. Là meſme arriuerent encore trois cent Cheuaux, leuez dans l'Eſtat des Venitiens, par le ſieur de Més, Ambaſſadeur du Roy en ce pays-là, & commandez par Pauſanias Braccioduro, par le Comte Mutio Porto, de Vicence, & par le Capitaine Nicolas Noſi, Florentin. De maniere qu'auecque ces forces ayant recouuré en peu de temps la Comté de Geneve, il aſſaillit quelques places que tenoient les Sauoyards. Mais comme on en eut attaqué vne nommée Boringes, quelques Compagnies de Napolitains & de Milanois, enuoyez par le Roy Catholique, pour ſecourir le Duc de Sauoye, s'auancerent pour empeſcher qu'il ne vint à bout de ſon deſſein : ce qui ne leur ſeruit de rien neantmoins ; pource qu'eſtant furieuſement chargées par la Caualerie Italienne, qui cherchoit à ſignaler ſa valeur par de bonnes actions, elles furent miſes en déroute ; & Boringes reduit à ſe rendre à diſcretion. Cependant Dom Amedée ayant r'allié ſes troupes, s'auança pour arreſter les courſes des Ennemis, & s'en alla tout contre leur camp. Ils ſe tinrent preſts à le receuoir, & renuoyerent premierement à Geneve leur plus groſſe artillerie ; puis ſe logerent en vn lieu auantageux, le corps de l'Armée ayant fauorable le ſommet d'vne colline, & l'Auant-garde vn bois, qui eſtoit au pied de la Montagne. Si-toſt

1591.

Somme notable priſe ſur l'Ennemy par le ſieur de Sanſi.

Gens de ſecours leuez dãs l'Eſtat des Venitiens.

Place reduitte à ſe rẽdre.

Efforts de Dom Amedée cõtre les Realiſtes.

1591. que Dom Amedée euſt reconnû le logement des Ennemis, il pouſſa ſon Auant-garde, pour ſe rendre maiſtre de ce meſme Bois; où ceux du party du Roy ne firent que fort peu de reſiſtance; Et preſque mis en déroute, s'en allerent ioindre le reſte de l'Armée, qui ſe tenoit en ordonnance de bataille ſur les chemins de la Colline. Mais la Caualerie Italienne, deſcenduë incontinent dans la plaine, y chocqua de furie l'Auant garde des Ennemis; la pluſpart deſquels demeurerent morts ſur la place; ſi bien qu'à demy deffaite, elle fut contrainte d'aller reioindre ſon gros. Alors le Duc de Sauoye preuoyant bien que ſes gens ne feroient pas grand progrez dans la Comté de Geneve, pour eſtre naturellement fortifiée par des auenuës trop eſtroites; & qu'au contraire ils courroient fortune d'y receuoir beaucoup de dommage; tandis que ces forces ſe donnoient de l'exercice auecque les Genevois, trouua bon que Dom Amedée ſe retiraſt, & qu'il ne penſaſt qu'à deffendre ſeulement ce qu'il tenoit, iuſques à ce que les ſecours ſe diuiſaſſent d'eux-meſmes, ou qu'ils fuſſent appellez ailleurs. En effet, ſon eſperance ne le trompa nullement. Car le ſieur de Vitry, qui commandoit les troupes Françoiſes, & la Caualerie Italienne, voyant retirer les Sauoyards, auecque deſſein de ſe tenir ſur la deffenſiue, ſe reſolut d'aller ſecourir le Mareſchal d'Aumont, qui eſtoit alors en Bourbonnois; où il auoit peine à reſiſter au Duc de Nemours; Prince qui par ſa grande hardieſſe, & par ſon courage redouté, mettoit en alarme tous les lieux aux enuirons deſquels il y auoit de ſes troupes; Et neantmoins les progrés des Armes ſe trou-

qui traittent mal ſon Auant-garde.

Retraitte de Dom Amedée.

Vitry s'éva ſecourir le Mareſchal d'Aumont,

uerent encore foibles de ce coſté-là. Car le Mareſchal ayant mis le ſiege deuant Autun, Ville qui pour eſtre forte, & pourueuë abondamment de tout ce qu'il luy faloit, incommodoit tout le pays d'alentour ; apres quantité d'aſſauts, & d'efforts, fut enfin contraint par le Duc de Nemours à faire retraitte, ayant perdu beaucoup de ſes gens. Mais au meſme temps que le tumulte des Pariſiens tenoit occupé le Duc de Mayene, il ſuruint vn grand contraſte du coſté de Cahors ; où le Marquis de Villars, Chef des Ligueurs de ce pays-là ; & le Duc de Vantadour, qui tenoit pour le Party du Roy, s'attaquerent l'vn l'autre, ſuiuis de quantité de Nobleſſe, & d'vn aſſez bon nombre d'Infanterie. En ce combat, où ſe donnerent de grandes preuues de courage, & qui dura deux heures entieres, les Realiſtes reſterent victorieux à la fin, par la deffaite de ſix cent des Ennemis. Là meſme pluſieurs Gentils-hommes de haute reputation demeurerent maiſtres du Champ de bataille, & du bagage : Outre qu'ils prirent encore Cadenet, place forte, & pluſieurs autres Villes, moins conſiderables que celle-cy. Mais en ce combat ſe ſignalerent par deſſus tous, le Capitaine Viuans, & le ſieur de Temines, à la valeur deſquels on attribua ce progrez, & la meilleure partie de la victoire.

1591. qui aſſiege Autun.

d'où le Duc de Nemours le fait retirer.

Guerre aux enuirõs de Cahors.

Realiſtes victorieux.

Priſe de Cadenet.

Tandis qu'on trauailloit ainſi auecque diuers ſuccez, en pluſieurs endroits du Royaume ; le Roy ſuiuy de toute l'Armée, prenoit la route de Normandie. Son intention eſtoit d'aller aſſieger Roüen, tant pour s'acquitter de la promeſſe faite à la Reyne d'Angleterre, de luy donner quelque droict dans cette Ville,

Le Roy s'achemine en Normandie,

1591. & ſe reſout d'aſſieger Roüen pour pluſieurs raiſons.

ou quelque autre place ſur la mer ; que pour le deſſein qu'il auoit de reduire à ſon obeyſſance toute cette grande & riche Prouince, où toutes les places d'importance tenoient pour luy, à la reſerue de Roüen, & du Havre de Grace. Auſſi n'y auoit-il point de doute, que s'en faiſant maiſtre, outre que des Tailles, & des Impoſts il en pouuoit tirer vn reuenu conſiderable ; c'eſtoit le moyen encore d'entrer en pleine poſſeſſion d'vn grand pays, remply de belles Villes, d'vne infinité de Chaſteaux ; de Nobleſſe, de peuple, de prouiſions ; & ſi bien ſcitué, qu'il auoit d'vn coſté la mer Oceane, pour ſe preualoir au beſoin du ſecours d'Angleterre ; & de l'autre il n'eſtoit pas éloigné de Paris : tellement qu'il pouuoit tenir la riuiere de Seine, & s'emparer de ſes auenuës, choſe tres-conſiderable, & tres-importante auſſi à ſa conſeruation. A raiſon de tout cela, tournant entierement ſes penſées à l'execution de cette entrepriſe, comme il eut laiſſé en ces quartiers dés qu'il paſſa en Lorraine, le Maréchal de Biron, auec vne partie de l'Armée, il luy donna ordre exprés de ſe ſaiſir de tous les lieux d'alentour, & de faire la meilleure prouiſion qu'il pourroit de viures, de munitions, & d'autres choſes neceſſaires pour vn ſiege de cette nature.

Ordre donné au Mareſchal de Biron,

qui s'empare de quelques places ;

Biron apres la priſe de Louuiers, où il trouua vne prodigieuſe quantité de grains, qu'il fit ſoigneuſement conſeruer, s'auiſa d'attaquer Gournay, qu'il emporta d'aſſaut, puis paſſant outre dans le pays de Caux, il prit encore Caudebec, ſcitué ſur la Riuiere de Seine, entre le Havre de Grace & Roüen ; outre qu'il s'empara de meſme du Chaſteau d'Eu, qui eſt

est sur le grand chemin de Picardie. Se voyant donc maistre de la campagne par la prise de ces Places, il commença de pouruoir aux prouisions qui luy sembloient necessaires, faisant diuers magasins de grains, partie à Evreux, partie au Ponteau-de-mer, & encore plus au Pont de l'Arche, pour estre plus proche de Roüen. Il se fournit à Caën d'vn grand nombre de tentes, & d'estoffes de drap, pour l'vsage des Soldats; & à Dieppe il fit vn amas de munitions, d'outils de fer, & de semblable attirail, dont il iugea qu'on auroit besoin en ce siege-là, aux preparatifs duquel on s'employoit auecque beaucoup de soin & d'ordre, bien que ce fut sourdement & sans bruit. Ce qui n'empeschoit pas neantmoins, que l'affaire ne fût éuentée de toutes parts, n'y ayant personne dans le Party de la Ligue, qui ne s'apperceust que les Realistes se tenoient prests, pour s'en aller assieger Roüen. A raison dequoy le Duc de Mayene, bien asseuré que c'estoit là l'intention du Roy, ne se rendoit pas moins soigneux que luy; & trauailloit de son costé à toutes les choses qui luy sembloient importantes à la deffense de cette Place; iusques-là mesme que pour en rendre l'action plus illustre, il y enuoya son fils Henry, afin de donner les ordres conuenables, de renforcer le courage au peuple, & de l'asseurer qu'il ne manqueroit pas de secours. Et dautant qu'il sçauoit bien que Villars, homme de grand cœur, & plein d'esprit, luy estoit tellement acquis, qu'il ne releuoit que de son nom, & de son authorité, il voulut qu'il eût la charge de tout ce qui regardoit ce siege, & s'en reposa sur sa vigilance. Ce Chef s'en alla donc au Havre de Grace, for-

1591.

& fait diuers preparatifs pour le siege de Roüen.

Preuoyance du Duc de Mayene.

1591. & ſoins merueilleux du ſieur de Vallars:

tereſſe que les Roys deffunts auoient abondamment fournie de toute ſorte de munitions de guerre ; & apres y auoir mis Gouuerneur le ſieur de Guijon, qui eſtoit Prouençal comme luy, il s'en retourna tout droit à Roüen, auecque trente-deux pieces d'Artillerie de diuers calibre, & l'attirail neceſſaire pour s'en ſeruir, faiſant tranſporter le tout dans de grands vaiſſeaux, à contre-mont la Riuiere. Il y mena par meſme moyen ſix cent Caualiers du pays, auec douze cent Fantaſſins Prouençaux, de ceux qui en ces meſmes quartiers auoient long-temps porté les armes ſous luy ; Et comme il eſtoit homme en qui la connoiſſance des bonnes lettres, & l'experience de pluſieurs années faiſoient agir la viuacité de l'eſprit, où la prudence & la bonne conduitte ſe trouuoient iointes enſemble ; auſſi n'ignoroit-il point de quelle importance eſtoit le bon ordre dans les affaires de la Guerre. Voulant donc qu'on l'obſeruaſt ponctuellement, & qu'il n'y euſt rien qui ne ſe reglaſt par des Chefs; afin que chacun ne fuſt pas moins ſoigneux d'apprendre ſa charge que de la bien faire, il manda tous les principaux du Clergé, du Parlement, & du Peuple, enſemble les Capitaines des gens de guerre ; & ſe mit à partager aux vns & aux autres diuers emplois, neceſſaires à ſouſtenir ce ſiege. Il donna la charge de Major au ſieur de la Londe, Soldat aguerry, que tout le monde connoiſſoit dans la Ville, pour y auoir demeuré long-temps ; la deffenſe du Mont ſainte Catherine, & de ſes Forts ; en quoy conſiſtoit le plus haut point des affaires, au Caualier Picard, qui auoit vn Regiment, auquel furent iointz les deux cent Mouſquetaires que comman-

Ordre donné dans Roüen, pour ſouſtenir les efforts du ſiege.

doit le sieur de Iessan ; la garde du vieux Palais, scitué vers la Tramontane, entre la Porte Cauchoise, & la Riuiere de Seine, au sieur de Bauquemar premier President au Parlement, ayant auec luy cent Suisses, & trois cent François ; le vieil Chasteau, & tout cét endroit qui est tourné au Leuant, au Cheualier d'Oise son frere, auec les deux Regimens du Colonel Boniface, & du Commandeur Grillon ; & ce costé du Ponât, qui regarde le Faux-bourg S. Seuer, par delà la Riuiere, au Capitaine Iacques Argenti Ferrarois, qui commandoit vn Regiment. Charles Siginolfi Napolitain, Ingenieur habile au possible, auoit la principale charge de l'Artillerie ; le Capitaine Basin celle des feux d'artifice, dont on faisoit grande quantité ; & en chaque porte, tant pour l'honneur, que pour la seureté de la Ville, il y auoit vn President & vn Conseiller, des plus vieux du Parlement. Quant aux Bourgeois, ils estoient diuisez en dix Compagnies, sous autant de Colonels, éleus par eux-mesmes ; Du nõbre desquelles il y en auoit huit en garde aux huit Boulevards, qui se voyoient autour de la Ville, auecque leurs terre-pleins, & les autres deux en la grande place ; outre qu'au Palais destiné pour y rendre la Iustice, estoient logez deux cent Suisses, & autant d'Harquebusiers François, pour estre prompts au secours, quand il en seroit besoin. Le Gouuerneur auoit pris le soin encore de faire mettre sur la Seine, tant du costé d'enhaut que d'embas, vn nombre de fauconneaux dans quelques Barques, chacune gardée par vingt Soldats ; & qui sous le commandement d'Anquetil, deuoient ensemble courir la Riuiere, pour y prendre non seulement

1591.

Barques chargées de canons, & courses sur la Riuiere de Seine.

1591. les Batteaux & les prouiſions qui ſeroient dedans, mais encore le beſtail qu'ils trouueroient le long du riuage, afin de fournir plus abondamment la Ville de viures. Outre ces choſes, deux Deputez, & deux Conſeillers du Parlement, aſſiſtoient d'ordinaire à la diſtribution du pain, & le vieil Seigneur de Courſi auoit la charge de diſtribuër de meſme les munitions : De maniere que par le moyen de cét ordre, ſi bien entendu, & ſi ponctuellement executé, par les ſoins du Gouuerneur, & par la pratique de ceux qui le faiſoient obſeruer, les choſes ſe paſſerent dans Roüen auecque tant de repos & de bon-heur, que durant tout le temps du ſiege, il n'y eut ny confuſion, ny neceſſité de viures, le prix deſquels eſtoit fort peu different de l'ordinaire.

Merueilleux calme dans Roüen, parmy les troubles de la Guerre.

Tout cela n'empeſcha pas pourtant, que le Mareſchal de Biron, qui auoit ſous ſes enſeignes enuiron dix mille hommes de pied, & mille huit cent cheuaux, y comprenant les trois mille Fantaſſins Anglois, qui ſous le commandement du Comte d'Eſſex, eſtoient deſcendus au Port de Boulogne, ne tint preſtes toutes ces forces, pour les oppoſer à la reſiſtance des Ennemis. Il donna commencement au ſiege l'onziéme de Nouembre ; & fut loger à la veuë de la Ville, au lieu qu'on appelle Derneral. Ce meſme iour encore la Caualerie du Camp Royal, ſe mit à faire des courſes par toute la plaine, iuſques aux murailles de ſainte Catherine, & de la place aſſiegée. Tellement que pour les arreſter, le Capitaine Boroſé, homme des plus vaillans de ſon temps, & le Colonel Boniface, ſortis de la porte Cauchoiſe, l'vn auec deux cent cheuaux, & l'autre auecque

Forces du Mareſchal de Biron.

Eſcarmouches diuerſes.

cinq cent Fantaſſins, chargerent d'abord la Caualerie, puis le Regiment Anglois, & s'eſcarmoucherent chaudement durant pluſieurs heures. Mais enfin les vns & les autres laſſez ſe retirerent ſans auantage; & toutefois les Aſſiegez ne laiſſerent pas de ſe vanter, qu'en ce commencement ils auoient eu du bon-heur, à cauſe qu'vn Neveu * du Comte d'Eſſex, attiré par ſa propre valeur dans le plus dangereux lieu de l'eſcarmouche, y eſtoit demeuré mort d'vn coup de piſtolet, que Boroſé luy auoit porté dans la gorge. Cependant le Capitaine Perdriel auecque deux cent cheuaux, & le Capitaine Baſin, auec quatre cent Fantaſſins, firent vne autre ſortie hors de la porte de Martinville; ce qui fut en vain neantmoins, dautant qu'apres s'eſtre long-temps battus auec les Cheuaux-legers François, commandez par François Orſin, ſieur de la Chapelle, ils furent contraints enfin de penſer à la retraitte; en laquelle ils n'eurent pas beaucoup de mal, pour auoir eſté deffendus par l'Artillerie du Bouleuard le plus proche. 1591.

* *C'eſtoit Edoüard d'Iork.*

Le Neueu du Comte d'Eſſex eſt mis à mort.

Durant tout cecy, le Mareſchal de Biron s'eſtant retranché dans Dernetal, fit tout ce qu'il put pour loger ſon Armée à couuert des attaques de ceux de la Ville, qu'il voyoit eſtre agiſſans, & reſolus de ſe bien deffendre. Mais deuant que paſſer outre, il employa quelques iours à deſtourner le cours de Robec, petite riuiere, qui de la campagne par où elle paſſe, s'ouurant vne entrée iuſques dans l'enclos des murailles, faiſoit moudre onze moulins, à coſté de la porte S. Hilaire, choſe tres-auantageuſe aux Aſſiegez. Et dautant qu'il n'eſtoit pas difficile par la force de l'Art, de ti-

Biron ſe retranche à Dernetal.

1591. & trauaille à deſtourner l'eau de la riuiere de Robec.

rer l'eau hors de ſon lict naturel, ce qui euſt extrémement incommodé les Habitans ; le ſieur de Villars, preuoyant bien ce danger, s'eſtoit auiſé dés le commencement d'y donner ordre ; ayant fait faire quantité de moulins à bras, que tournoient ſans ceſſe les payſans des Villages prochains, qui pour s'échapper de la violence des Ennemis, s'eſtoient retirez en grand nombre dans l'enceinte des murailles. Tandis qu'on trauailloit ainſi à deſtourner l'eau, le Mareſchal, qui ne s'employoit pas moins à combattre par la ruſe, que par la force des Armes, auoit fait prattiquer ſecrettement dans la Ville le Capitaine Graueron, qui gardoit la porte de Beauuais, afin de s'en rendre maiſtre par ſon moyen ; A quoy il trauailloit adroittement par l'entremiſe d'vn de ſes parens, des Domeſtiques du Mareſchal, & qui pour ce meſme effet, auant qu'on euſt mis le ſiege deuant la Ville, y eſtoit entré pluſieurs fois trauefty, & en homme inconnu. Mais Graueron ayant communiqué la choſe au Gouuerneur, & receu ordre de luy, d'attirer de nuit les Ennemis dans vne embuſcade qu'on leur auoit dreſſée, ne ſçeut iamais ſi bien feindre, que l'artifice ne fût enfin découuert ; & ainſi cette trame renduë inutile, ne fut que peu dommageable aux vns & aux autres. Le iour d'apres, le Cheualier Picard eſtant ſorty de ſainte Catherine, & le Comte d'Eſſex du Bois de Turingé auec ſes Anglois, pour s'attacher à l'eſcarmouche ; ils s'attaquerent d'effet & de parole enſemble. Car le Caualier ayant reproché aux Anglois, que n'ayant pas aſſez de courage pour vanger la mort du Neueu du Comte, ils ne cherchoient à s'auancer

Il taſche de gagner vn des Capitaines de la Ville.

Reproche du Caualier Picard aux Anglois.

que par leurs laſchetez, & leurs trahiſons, ils en vinrent enſemble aux injures, & aux démentys; D'où il s'enſuiuit qu'apres l'eſcarmouche, vn Trompette Anglois enuoyé par le Comte d'Eſſex, vint défier de ſa part le Gouuerneur de la Ville. A quoy le Caualier Picard, autheur des paroles qui s'eſtoient paſſées, ayãt répondu luy-meſme, la choſe n'alla point plus auant, & ce défi ſe trouua ſans effet. Ce qui proceda de ce que le Comte ne ſe vouloit battre que contre le Gouuerneur, qui ne le refuſoit point veritablement, mais qui demandoit que ce duel fuſt remis à vne autre fois, alleguant qu'il ne le pouuoit accepter, en vn temps auquel il auoit à deffendre la cauſe publique, qui luy deuoit eſtre bien plus conſiderable qu'vne querelle particuliere. Tout le mois de Nouembre ſe paſſa ainſi en combats redoublez, & en eſcarmouches continuelles. Cependant le Maréchal de Biron ne perdoit pas vn moment de temps, qu'il employoit à fortifier ſes logemens, à conduire l'Artillerie, & à faire venir des munitions & des viures, en attendant que le Roy auecque le reſte des troupes s'approchaſt de la Place aſſiegée. En effet, il ſe rendit au Camp le troiſiéme de Decembre; & n'y fut pas pluſtoſt arriué, que par vn Heraut exprés il enuoya ſommer la Ville de ſe rendre. Mais les Aſſiegez ayant refuſé de le faire, le lendemain on commença les trauaux, pour dreſſer les batteries contre les murailles. Le Roy, le Mareſchal de Biron, & la pluſpart de la Nobleſſe, qui ſuiuoit ſa Majeſté, auoiẽt leur quartier à Dernetal, où eſtoient flancquez de front les Suiſſes du Regiment des Gardes. Le Vicomte de Turenne, qu'à raiſon de ſa femme,

1591. Le Comte d'Eſſex enuoye défier le ſieur de Villars.

Noueaux ſoins du Mareſchal de Biron.

Arriuée du Roy dans le Camp.

Campement de l'Armée Royalle.

1591. nous appellerons deſormais le Duc de Boüillon, auoit pris poſte à main droitte, où auecque la Caualerie, & l'Infanterie Allemande, il s'eſtendoit au large, iuſques dans les prochains villages, ſur le grand chemin de Dieppe. L'Infanterie Françoiſe, qui apres la perte du Seigneur de Chaſtillon ſon Colonel, decedé n'aguere de mort naturelle, eſtoit commandée par pluſieurs Capitaines de haute reputation, auoit à coſté les Suiſſes, à main droitte du logement du Roy, & ſe trouuoit campée vis à vis de la porte Cauchoiſe. Les gẽs de pied Anglois, retranchez prés du bois de Turinge, & logez à la main gauche des Suiſſes, & du quartier de ſa Majeſté, eſtoient tournez vers la porte de S. Hilaire, & le Mont de ſainte Catherine. Ils auoient à gauche les Cheuaux-legers, auec le Baron de Givry, & le ſieur de la Chappelle, campez le long du chemin qui mene au Pont de l'Arche, & du coſté de Paris. A quoy il faut adjouſter que par delà la Riuiere, qu'on pouuoit paſſer par le moyen d'vn pont iétté ſur des barques, le Comte de Soiſſons, & le Capitaine Raulet, eſtoient logez à l'oppoſite du Fauxbourg de S. Seuer. La Ville eſtant ainſi aſſiegée de toutes parts, ſans qu'il y euſt dequoy ſe preualoir, ny de l'obſtacle, ny de la commodité des Faux-bourgs, où le Gouuerneur auoit fait mettre le feu; dés le premier abord de l'Armée, le Roy commanda au Colonel S. Denys, de prendre ſon poſte dans l'Egliſe de S. André, ſeul edifice, qui pour eſtre baſty de pierre de taille, eſtoit demeuré ſur pied, bien que l'on euſt taſché de le démolir. Mais il apperceut que Villars auoit preuenu le dõmage qu'il en pouuoit receuoir, en y remediant bien à

Roüen inueſty de toutes parts.

Poſte du Colonel S. Denys.

Precaution de Villars.

point

point, par le moyen de deux Coulevrines dreſſées ſur vn Caualier baſty au dedans, d'où l'on ſe mit à battre ce poſte auecque tant de furie, que les François l'ayant gagné bien à peine, furent contraints de l'abandonner. Ainſi dés que le Roy vid qu'il ne pouuoit rien aduancer de ce coſté-là, il commença deux tranchées differentes; l'vne depuis le bois de Turinge (à laquelle trauailloient les Anglois) pour ſe faire vn chemin au Mont de ſainte Catherine; & l'autre, où les gens de pied François s'employoient alternatiuement, pour l'ouurir à l'oppoſite du Faux-bourg de S. Hilaire. Mais outre que Villars occupoit iour & nuit aux fortifications de la Ville vne grande quantité de gens, qui acheuerent en peu de temps diuers terre-pleins à la porte de S. Hilaire; apres qu'il euſt fait dreſſer à coſté vn haut Caualier, remply le foſſé de Caſemates, & fortifié la contr'eſcarpe de petits rauelins, il s'aduiſa de pouruoir encore aux Forts de ſainte Catherine, où ſe deuoit ſouſtenir la plus dangereuſe violence du ſiege; & fit tirer vne ligne de dix-huit à vingt pieds de terrain, flanquée de deux rauelins, pour l'vſage des mouſquets ſeulement, ſans autres deffenſes; auec vn foſſé deuant, profond de dix pieds, & large de trente; obſtacle grandement propre à s'oppoſer à la premiere impetuoſité des Aſſaillans. Appuyé de ces fortifications, & de ce grand nombre de gens qu'il commandoit, pource qu'outre les Habitans, qui ſe tenoient toûjours preſts aux factions militaires, il auoit encore cinq mille Fantaſſins, & douze cent cheuaux; il reſolut de fatiguer les Ennemis le plus qu'il pourroit, afin de retarder leurs trauaux, &

1591.

Le Roy fait faire deux differentes tranchées.

Fortifications du Mont ſainte Catherine.

Forces de Villars, & ſon adreſſe à fatiguer les Ennemis.

1591. de les interrompre par de continuelles ſorties. Car cette façon de ſe deffendre luy ſembloit extrémement vtile, pour empeſcher le progrez du ſiege ; & fort genereuſe auſſi, pour l'honneur qu'il eſperoit d'en tirer, ſi elle auoit vn heureux ſuccez. L'on eut donc à peine commencé de faire les deux tranchées, qu'à meſme temps on vid ſortir de la porte Cauchoiſe cinq compagnies d'Infanterie, ſouſtenuës par ſix vingt cheuaux que Boroſe commandoit ; & deſcendre du Mont de ſainte Catherine trois cent Prouençaux, armez de corcelets, de pertuiſanes, de halebardes, & ſecondez à coſté par cent Harquebuſiers François. D'abord ils aſſaillirent de toutes parts auec beaucoup de furie ceux qui s'occupoient à faire des redoutes ; Et d'abord auſſi les Anglois coururent d'vn coſté à la deffenſe ; & de l'autre les Colonels ſaint Denys, la Luſerne, & Parabere. Le choc y fut rude, & dura plus de trois heures, auec perte de pluſieurs Soldats, qui moururẽt les Armes à la main : Mais enfin par l'arriuée du Mareſchal de Birõ qui accourut à ce beſoin, auec quatre mille Lanskenets, & deux groſſes troupes de Caualerie, les Aſſaillans furent relancez iuſques dans la Ville. Il en demeura ſur la place plus de quarente, y compris le ſieur de ſaint Sulpice ; & plus de deux cent du coſté du Roy. Cét aſſaut inopiné mit les Pionniers en alarme ; ſi bien que depuis ils ne trauaillerent plus que lentement ; ioint qu'ils ne pouuoient aller plus viſte, à cauſe du mauuais temps qui l'empeſchoit ; tantoſt par les pluyes exceſſiues, tantoſt par la hauteur de la neige, & tantoſt par la rigueur de la glace qui eſtoit ſi dure, qu'on

Furieuſe ſortie de ceux de la Ville,

& ce qui s'en enſuiuit.

Secours donné par le Mareſchal de Biron.

Trauail interrõpu par les Realiſtes.

ne la pouuoit rompre. Pour tout cela neantmoins, les Assiegez, pour estre logez à couuert & commodément, ne discontinüoient point leurs trauaux. Au contraire, ils les aduançoient si bien, qu'on ne voyoit autre chose tous les iours, que tranchées, Casemates, Caualiers, & rauelins nouuellement faits. Adjoustez-y que les sorties estoient si rudes, & si à propos, qu'elles contraignoient tous les Soldats de se tenir presque touſiours sous les armes; en quoy veritablement la prudence & la valeur de Villars se rendoient fort remarquables. Car ne pouuant agir comme il eust voulu, à cause qu'il estoit boiteux, il ne laissoit pas d'y suppléer le mieux qu'il pouuoit; & monté sur vn bon cheual, se trouuoit luy-mesme à toutes les factions, où s'il reconnoissoit quelques manquemens, il y donnoit ordre, & par sa presence encourageoit ses gens à bien faire. Les plus valeureux d'entre les Assaillans (par l'adueu mesme de toute l'Armée Royale, à laquelle ils en auoient donné des preuues certaines) estoient les deux Capitaines Borosé & Basin; comme aussi le Prestre de Goville; qui pour estre plus propre à l'exercice des Armes qu'aux fonctions Ecclesiastiques, & si hardy dans les occasions, qu'il sembloit se mocquer du peril, marchoit touſiours le premier en toutes les sorties qui se faisoient; & ne se battoit iamais seul à seul contre aucun Ennemy, qu'il n'en demeurast victorieux, auec vn merueilleux applaudissement de tous ceux de son Party.

1591.

& continüé par les Assiegez.

Vigilance de Villars.

Valeur merueilleuse du Prestre de Goville.

Comme on eut bien trauaillé aux tranchées, qu'on auoit commencé de faire à sainte Catherine, on les acheua finalement. Elles estoient fort estroittes, & n'auoient que trois

Tranchées de sainte Catherine acheuées.

1591. redoutes. Mais à ce defaut suppléoit à main droite vne longue batterie de quatorze pieces d'Artillerie; & à gauche vne autre de sept Canons, qu'on auoit plantez si loin, que les Commissaires qui se trouuerent presens, ne daignerent remplir les Gabions. A la faueur de ces Batteries, les Realistes porterent si auant leur trauail, qu'ils vinrent enfin iusques à la contr'escarpe de la fortification nouuellement faite. Or pource qu'elle estoit trop releuée, & que la tranchée des Assaillans s'aduançoit trop en droite ligne à son ouuerture, deffauts de l'Ingenieur Anglois; de là s'ensuiuit la mort d'vne infinité de personnes, pour ne pouuoir se mettre à couuert d'vne espaisse gresle d'harquebusades, que tiroient sur eux sans discontinüer, ceux qui estoient derriere le Parapet de la contr'escarpe. Comme il les faloit donc chasser de là necessairement, chose qui ne se pouuoit de iour, par la deffense aduantageuse qu'ils receuoient de la Courtine, d'où les Mousquetaires, rangez en bon ordre, ne cessoient de faire leurs décharges; cela fut cause que le Roy venu en personne à la tranchée, auec trois cent Gentils-Hommes, accompagnez de quatre cent Harquebusiers d'eslite, y donna vn furieux assaut, dans la plus grande obscurité de la nuit: D'où il aduint que les Ennemis se sentant trop foibles pour le soustenir, abandonnerent la cõtt'escarpe, & filans peu à peu de part & d'autre, se retirerent au fossé, à la faueur des fortifications. Cependant suruint le valeureux Colonel Roger Vvillem, suiuy de huit cent Anglois; lequel auec vne promptitude incroyable ayant fait porter les Gabions, afin de se mettre

& soustenuës de deux batteries.

Assaut donné par le Roy.

Diligence de Roger Vvillem Colonel Anglois.

à couuert, ne cessa de trauailler toute la nuit dessus le bord du mesme fossé. Mais la nuit suiuante Villars ayant logé sur la Courtine mille Mousquetaires, qui dans l'obscurité mesme tiroient continuellement vers les angles de la contr'escarpe, fit sortir le Capitaine Basin, & le Cheualier Picard, auec quatre cent Soldats Prouençaux, à la teste desquels marchoient soixante Gentils-hommes, couuerts de rondaches, & de toute sorte d'armes. Ils donnerent du mesme costé par où ils s'estoient retirez la nuit precedente, & regagnerent vaillamment le poste, dont ils chasserent les Anglois. Car les mousquetades qui gresloient sur eux de toutes parts, leur ostoient la hardiesse de se hausser pour manier leurs picques. Neantmoins pour se vanger de l'affront receu, dont ils estoient bien fort irritez; apres auoir employé les deux iours suiuans à s'aprester, la nuit du troisiesme ils attaquerent si chaudement la contr'escarpe, en la presence du Roy, qu'en ayant chassé ceux qui la deffendoient, ils s'y logerent incontinent; se fortifierent, & se mirent à couuert, aussi commodément qu'ils l'eussent pû desirer. Les tranchées furent ouuertes le dernier iour de l'année, & le lendemain il y eut deux batteries dressées, l'vne de quatorze canons, pour battre en ruine le vieil fort; & l'autre de sept, pointées contre le nouueau. Ces canons ne cesserent de tirer tout le long du iour; & continüerent toute la nuit suiuante, pour empescher que les Ennemis ne se fortifiassẽt: C'estoit neantmoins auec bien peu de progrez, dautant que les forts, encore qu'ils fussent desia de bon terrain, auoient esté n'agueres couuerts

1591.

Nouuelle sortie faite par les assiegez,

qui regagnent le poste perdu,

dont les Anglois se reuanchent,

Batteries de peu d'effet.

de gazons, & de mottes de terre; outre que l'Artillerie ſe trouuant plus baſſe, en perdoit la force de ſon coup, & qu'ainſi l'effet en eſtoit moindre.

1592. A raiſon de toutes ces choſes, le ſecond iour de l'an mille cinq cent nonante-deux, l'on ſe mit à faire vne platte-forme, entre l'vne & l'autre batterie, afin d'en tirer aduantage, pour battre plus ſeurement les forts. La nuit d'aprés, ceux de dedans ne voulurent point demeurer oiſifs; & deſcendus entre le Mont & la Ville, aſſaillirent les tranchées, qui étoient à la contr'eſcarpe du vieil Fort. Là meſme ils mirent en deſordre les Gardes; dont ils tuërent plus de ſoixante, & emporterent pluſieurs outils qui ſeruoient aux Fortifications; Auec apparence qu'ils euſſent entierement ruyné tout ce trauail-là, ſi le Colonel Vvillem, s'oppoſant luy-meſme auec peu de gens à l'entrée de la premiere redoute, n'euſt ſouſtenu long-temps les impetueux efforts des Ennemis. Car alors, la picque à la main, n'ayant auec luy que deux Capitaines, vn Enſeigne, & vn Sergent, il reſiſta ſi courageuſement aux attaques des Aſſaillans, qu'il donna loiſir cependant à quelques autres, qui trauailloient plus auant en fort petit nombre, de faire vne ouuerture dans la redoute; où ſe rendirent incontinent de nouueaux Soldats attirez par le bruit du combat à ſecourir ceux de leur Party: De cette façon, la furie de l'aſſaut fut premierement ſouſtenuë, puis ſecondée par des hommes frais, qui les vns apres les autres arriuerent de l'Armée; & ainſi ceux de la Ville ſe virent finalement contraints d'abandonner leur entrepriſe, pour ſe reſoudre à vne retrait-

Tranchées des Realiſtes attaquées.

Valeureux effort du Colonel Vvillem,

Iudicieuſe retraite de ceux de la Ville,

te. Comme ils la firent auec beaucoup de courage, elle leur fut beaucoup glorieuſe, & ne termina point pourtant leur combat, qu'ils opiniaſtrerent encore plus fort. Car ils ne ceſſerent depuis d'interrompre & d'empeſcher le progrez de cette batterie, à force de coups de canon, de fauconneaux, d'arquebuſes à croq, de feux d'artifice, & d'inuentions ſemblables. De plus, à l'autre tranchée qui fut faite contre la porte de S. Hilaire, & ouuerte le troiſieſme iour de l'année, l'on dreſſa vne Batterie de quatre canons, & de deux coulevrines. Or dautant qu'on reconnut par épreuue, que l'effet n'en eſtoit pas bien grand, à cauſe du terre-plein de la porte; on s'aduiſa d'abandonner ce lieu, pour s'en aller trauailler plus bas à la porte de Beauuais : Ce que les Colonels François approuuerent fort, cét endroit-là leur ſemblant beaucoup plus commode que l'autre, & plus proche du quartier où ils eſtoient logez. Mais tandis que les Capitaines deliberoient là deſſus, & qu'à cauſe des contradictions des vns & des autres, ils employoient vn peu trop de temps en ce Conſeil de guerre, le Cheualier d'Oiſe ſorty par la porte Cauchoiſe, aſſaillit cette meſme tranchée en l'vn des bouts de laquelle il fit vn ſanglant carnage des gens du Colonel S. Denys; qui ne pûrent à ce beſoin ſe preualoir de la bonne conduitte, ny de la vaillance de leur Chef, pource que ſur la propoſition de quitter ce poſte-là, il s'en eſtoit allé prendre l'aduis & les ordres du Mareſchal de Biron. Le iour d'apres on s'en alla trauailler plus bas, où par la diligence des François, auſquels les gens de pied Anglois, qu'ils voyoient ſur la contr'eſcarpe de ſain-

1592. & leur obſtination au combat.

Trauail changé par raiſon.

Sortie faite par le Cheualier d'Oiſe;

dommageable à ceux qu'il attaque.

Tranchée ouuerte,

1592. te Catherine, donnoient vne merueilleuſe émulation, la tranchée eſtant acheuée en peu de iours, fut incontinent ouuerte, & la porte battuë de ſept canons. Alors ſans attendre que la bréche fuſt raiſonnable, le Colonel S. Denis ſe preſenta pour donner l'aſſaut; & tout auſſi-toſt le Colonel Piles, ſorty de la meſme tranchée, auec ſon Regiment, planta quantité d'eſchelles contre la Courtine, qui ſe voyoit iointe à la meſme porte. L'aſſaut fut rude, & la deffenſe opiniaſtre. Mais pource que l'ouuerture de la muraille n'eſtoit pas moins haute qu'eſtroite; & que d'ailleurs on ne ceſſoit de ietter peſle-meſle de la Courtine des feux d'artifice, de l'eau boüillante, de groſſes pierres; les Aſſaillans furent contraints de ſe retirer, auecque perte de plus de ſoixante de leurs Soldats, ce qui arriua le quatorzieſme iour de Ianuier.

& porte battuë.

Aſſaut furieux,

Tandis qu'on ſe battoit courageuſement de ce coſte-là, ceux du Faux-bourg de ſaint Seuer, à l'autre bord de la riuiere, n'ayant ordre que d'empeſcher qu'il n'entraſt dans la Ville, ny hommes, ny viures, rendoient plus foibles, & moins ſanglantes les eſcarmouches qui ſe donnoiēt. Il y en eut vne entr'autres, qui ne fut pas des moins ſignalées, en laquelle ceux de dehors ayant pris le Lieutenant Landon, qui combattoit dans le Regiment du Commandeur de Grillon, taſcherent de le corrompre, & de le reduire à leur promettre, que lors qu'il ſeroit de garde, il leur donneroit entrée dans le fort du Pont, ſcitué ſur la riuiere de Seine. A quoy Landon ayant fait ſemblant de conſentir, pour auoir autresfois porté les armes ſous le Capitaine Raulet, & méme receu quel-

Rude eſcarmouche, où le Lieutenant Landon eſt pris;

Il vſe de ſtratageme:

que bien fait de luy; il fut relaſché par ceux qui le tenoient priſonnier. Mais comme il fut queſtion de leur tenir parole; feignant de le vouloir faire, la nuit du dix-huitieſme de Ianuier, comme il fut entré en garde, il fit le ſignal dont il eſtoit demeuré d'accord. Ceux de dehors s'en apperceurent incontinent; & alors le Capitaine Raulet, qui eſtoit à pied, armé de toutes pieces, & qui auoit auec luy vingt Gentils-hommes, & trente Harquebuſiers, ne manqua point de s'approcher du Fort, ſur l'eſperance d'y eſtre receu: le Comte de Soiſſons ſe tenant cependant ſous les Armes, auecque le reſte de ſes gens, qui n'attendoient que l'occaſion de le ſuiure. Mais apres que Landon eut communiqué l'affaire au Gouuerneur, & que la premiere Eſcadre Royale ſe fut preſentée, il ſortit du Fort, auecque ſoixante bons ſoldats, & chargea ſi vertement les Ennemis, que les autres ayant pris la fuitte; eſpouuantez de ce ſtratageme, luy donnerent moyen de ſe preualoir de cette occaſion, à ſon aduantage: Ce qui luy reüſſit ſi bien, que Raulet, qui luy voulut faire teſte, y demeura ſon priſonnier, ſans qu'il fuſt poſſible au Comte de Soiſſons, qui s'aduança pour le degager, d'eſtre aſſez à temps pour venir à bout de ſon deſſein. En ces meſmes iours ſe fit tout de bon vne autre prattique, auecque le ſieur de la Fontaine. Mais eſtant deſcouuerte par l'Aduocat Mauclerc, qui demeuroit en ce meſme lieu, l'on ſe ſaiſit de tous les Complices, qui furent condamnez à eſtre pendus. On trauailloit cependant en pluſieurs endroits, beaucoup plus diligemment que de couſtume; pource que l'honneur dont les Soldats ſe pic-

1592.

& trompe l'eſperance de Raulet.

qu'il fait ſon priſonnier.

Nouuelle intelligence deſcouuerte.

traiſtres punis.

1592. quoient, les rendoit affectionnez à voir le bout de l'entrepriſe commencée. D'ailleurs, pour faire haſter ces trauaux, ce n'eſtoit pas vn petit aiguillon que l'émulation, qui ſe trouuoit parmy des Guerriers de nation differente. Auſſi pour la mieux accroiſtre, le Roy s'aduiſa de prendre poſte entre ſainte Catherine & Martinville, où il logea trois mille Lansknets, qui ne ſe monſtroient pas moins ardans que les autres, à s'aduancer ſur la contreſcarpe du foſſé, par le moyen d'vne tranchée. Cependant les Aſſiegez s'encourageoient touſiours plus fort, par le fauorable ſuccez de leurs ſorties; & s'accordoient enſemble à merueilles, en toutes les choſes qui regardoient la deffenſe de leur Ville. De maniere qu'à l'exemple de leur Gouuerneur, qui mettoit la main à tout, & par les ſoins de la Londe, qui ne ceſſoit d'aller & de venir, ny de ſuppléer au beſoin, auec vne vigilance infatigable, ils ne s'endormoient au trauail, & n'eſpargnoient aucunement leur peine. Au contraire, ils s'employoient continuellement, tantoſt à reparer les ruïnes que faiſoit l'Artillerie, tantoſt à baſtir de nouueaux forts, & de nouuelles caſemates, tantoſt à tenir preſts les feux d'artifice, & les autres machines de Guerre. Mais par deſſus tout, il n'eſt pas à croire combien ils eſtoient prompts & ardans à faire des ſorties. A quoy les Soldats & les Bourgeois meſmes ne manquoient iamais de ſe porter auec vne extrême diligence. De maniere que le vingt-vnieſme eſtant ſortis d'vn coſté par la porte Cauchoiſe, & de l'autre par celle de Martinville, ils s'attacherent à vne furieuſe eſcarmouche. Mais le Roy ayant fait poin-

Le Roy change de poſte.

Ardeur des Aſſiegez à ſe deffendre;

leurs trauaux diuers;

leurs ſorties.

Rude eſcarmouche.

ter secrettement à costé de ses postes quelques pieces de campagne, les contraignit de se retirer bien viste : Et l'impetuosité des coups de canon leur fut si dommageable, qu'elle laissa morts sur la place le Lieutenant des gardes du Gouuerneur, deux Capitaines de ceux de la Ville, & plus de trente Soldats. Toutefois le combat suiuant, qui se donna le vingt-troisiesme, eut vn éuenement bien plus dangereux. Mille Fantassins, & trois cent cheuaux sortis de la mesme porte, se diuiserent par troupes, & s'en allerent en diuers lieux. La Caualerie tint la campagne, du costé qui mene droit à Dernetal, auecque dessein d'attaquer le Regiment des Gardes dans son quartier : Et quant à l'Infanterie, pour marcher plus à couuert, elle passa la petite Riuiere de Robec qui estoit à sec, & s'en alla chercher les Anglois au bois de Turinge. Ce combat, qui commença enuiron midy, se trouua foible d'abord ; à cause que le Mestre de Camp Grillon, auoit pû bien à peine r'allier ensemble cent Soldats ; & que les Anglois tirant froidement de loin, ne se mesloient point parmy les Ennemis auec assez de resolution. Mais enfin l'escarmouche se grossit de telle sorte, qu'elle prit la forme de quelque Bataille signalée. Car le Baron de Biron, & François de Montmorency, Seigneur du Hallot, vinrent au secours de part & d'autre, auecque deux troupes de valeureuse Noblesse ; outre que le Baron de Givry & la Chappelle, suiuis des Cheuaux-legers, accoururẽt ensemble, pour seruir de renfort à leurs gens. D'vn autre costé Villars voyant l'apparent danger où les siens venoient de s'exposer, pour s'estre

1592.

Nouueau combat.

& ce qui s'en ensuiuit.

Secours donné par Birõ, & par le sieur du Hallot.

Sortie faite par Villars.

1592. aduancez plus qu'il ne faloit, ſortit auſſi-toſt luy meſme, afin de le ſecourir auec les deux Compagnies de Cheuaux-legers de Perdiel & de Boroſé; apres leſquelles vint en meſme temps le ſieur de la Londe, auec le Regiment du Capitaine Iacques Argenti, & trois Compagnies de Bourgeois. De maniere que ces troupes donnant de tous coſtez, comme ſi l'on en fuſt venu à vne Iournée, le peril ſe trouua grand, & il y eut beaucoup de ſang reſpandu; vn nouueau ſecours de gens arriuant de toutes parts à ceux qui en eſtoient aux mains. Alors le Roy, qui s'eſloignant de la Batterie de Martinville, auec quelque nombre de Caualiers, s'eſtoit aduancé iuſques au lieu où ſe donnoit le combat, paſſant auec vn danger extrême ſur vne petite Chauſſée, faite exprés pour arreſter le courant du Robec, n'euſt pas pluſtôt appris que le ſieur du Hallot, atteint d'vn coup de mouſquet en vne cuiſſe, auoit eſté remporté au quartier le plus proche de là; & que le Baron de Biron, bleſſé au viſage, couroit grande fortune de la vie, quoy que ſa playe ſemblaſt petite; qu'il enuoya le Duc de Boüillon au ſecours de ſes gens, auec vn Eſcadron de Reiſtres. Ils chargerent les Ennemis auecque tant de furie, que Villars eut vn cheual tué ſous luy. Il fut bleſſé meſme en vne main, bien que legerement, & vid abbattus autour de luy pluſieurs de ſes gẽs; ſi bien que ce fut auec toutes les peines du monde qu'il ſe retira ſous l'Artillerie des murailles. En ce Combat laiſſerent la vie le Capitaine du Laurier, Plumettot, Gentil-homme du pays de Caux, Bois-pulin, Capitaine de Caualerie; les ſieurs de Molart, & de Brebion, auec plus de cent Soldats, & le

Le Roy ſe met en danger,

Bleſſeure de Hallot, du Baron de Biron,

& de Villars.

Perte de part & d'autre;

Capitaine des Gardes du Gouuerneur. Il y en eut de tuez du coſté du Roy quelques cent cinquante, & beaucoup plus de bleſſez; entr'autres le ſieur de Grillon, Meſtre de camp au Regiment des Gardes, qui dangereuſement atteint de deux bales au deſſous du coude, fut vn long-temps ſans ſe pouuoir ayder de ce bras-là. Ce meſme ſoir mourut dans la Ville, par la violence de ſes playes, le ſieur de Varneville, Cheualier de l'Ordre de ſaint Iean de Hieruſalem; & pareillement le Caualier Picard, qui eut la cuiſſe emportée d'vn boulet d'Artillerie. Ces euenemẽs funeſtes s'augmenterent par la perte du Capitaine Baſin, qui dans toute ſorte de combats & de rencontres, s'eſtoit acquis beaucoup de loüange: il mourut d'vne harquebuſade receuë au front, comme il regardoit par vne Canonniere, pour reconnoiſtre le trauail du foſſé, & il ſe paſſa quelque temps, ſans que perſonne y priſt garde. Le iour ſuiuant fut encore tué en vne eſcarmouche le valeureux Preſtre de Goville, qui pour s'eſtre démis le pied au ſortir d'vne tranchée, ne pouuant faire retraitte que lentement; ne laiſſa pas de ſe deffendre long-temps, & receut enfin dans le goſier vne harquebuſade, qui l'oſta du monde.

1592.

Mort du Cheualier de Varneville, du Cheualier Picard, du Capitaine Baſin, & du Preſtre de Goville.

Les Aſſiegez voyant que ces pertes auoient inſenſiblement diminüé le nombre des leurs, ne faiſoient plus deſormais tant de ſorties; & ainſi les trauaux de l'Armée en eſtoient bien plus promptement aduancez. Deſia meſme les Aſſaillans auoient eu loiſir de ſe fortifier en pluſieurs lieux ſur les contr'eſcarpes; comme encore au vieil Fort de ſainte Catherine, & ſous la Courtine de Martinville. Ils auoient

Les Aſſiegez ſe r'alentiſſent, & les Aſſaillans ſe fortifient;

1592. meſme paſſé le foſſé, creuſé le terrain ſous les murailles, où ils commençoient de trauailler; & fait ioüer vne mine à la porte de Beauuais, quoy qu'elle n'euſt pas cauſé beaucoup de dommage : Et dautant que le Mareſchal de Biron prenoit le ſoin de tous ces trauaux; les Soldats s'y employoient auec tant d'ardeur, qu'à force de ſapper, ils s'ouurirent vn chemin iuſques ſous le Boulevard du vieil Fort. Ce qui fit que les Capitaines le voyant reduit à ne ſe ſouſtenir que par eſtançons, creurent par les appatences, que dés qu'ils viendroient à manquer, il tomberoit de luy-meſme, ſans qu'il fuſt beſoin d'y employer aucune poudre. Ils firent donc tenir preſtes deux Compagnies, pour s'en aller à l'aſſaut, lors qu'on auroit mis le feu aux eſtançons; comme en effet ils l'y mirent. Mais apres qu'il les eut tous bruſlez, le terrain ſe trouua ſi bon, & ſi bien battu, que tombant tout doucement ſans s'ouurir, ny ſans ſe démolir, il laiſſa le Boulevard en ſon entier, & ſeulement plus bas que ſon aſſiette ordinaire; ce qui fut cauſe que les gens de pied ne firent point d'autre effort, & s'en retournerent aux tranchées. On ne laiſſa pas pourtant de commencer vne autre mine en ce meſme lieu, pour voir ſi par elle on pourroit venir à bout de ce qu'on n'auoit pû faire par le moyen des eſtançons. Les Lanſknets trauailloient cependant ſous la Courtine de Martinville, où la Fontaine-Martel, & Aqueville, ieunes Gentils-hommes du pays, ſortis par les Canonnieres du prochain Boulevard; ayans chacun dix Harquebuſiers, & vingt Fantaſſins armez de corſelets, aſſaillirent vaillammẽt, & auec pareille emulation la principale ad-

Leur obſtination dãs leurs trauaux.

Boulevard du vieil Fort ſappé,

& ce qui en aduint.

Nouuelle mine.

Trauail des Lãſknets.

uenuë de la tranchée. Mais ne pouuant ny resister à vn trop grand nombre d'Ennemis, ny estre secourus par ceux de leurs gens, qui estoient sur les murailles, dont on auoit enleué les deffenses, ils eurent tant de mauuaise fortune, qu'apres vn long & valeureux combat, ils perdirent presque tous leurs compagnons, & ne se sauuerent qu'auecque peine, par les mesmes Canonnieres par où ils estoiẽt venus. L'on auoit acheué desia la mine du vieil Fort, à laquelle le lendemain matin on deuoit mettre le feu; lors qu'enuiron la minuit le Colonel Boniface, qui faisoit la ronde à l'accoustumée, ayant ouy du bruit au mesme endroit où l'on trauailloit, fit ietter dans le fossé quantité de feux d'artifice, pour descouurir ce que les Ennemis faisoient. Ces feux, à force de ramper, s'estendirent peu à peu en diuers lieux, & aboutirent enfin où la mine commençoit. D'où il aduint que l'impetuosité de la flamme brusla vne partie du Boulevard, sous les ruynes duquel demeurerent enseuelis tous ceux qui estoient en garde au dehors; outre qu'il y en eust quantité d'estropiez de ces autres, qui se tenoient prests pour s'en aller à l'assaut le lendemain matin. Et toutesfois à la pointe du Boulevard, la ruyne se trouua si vaste, & le terrain si embarrassé qu'on pouuoit donner commodément, si cét accident, & la mort des principaux, n'eussent espouuanté les Assaillans. D'ailleurs, pource que le Baron de Biron, qui deuoit donner le signal de l'assaut, ne se trouua point à la tranchée, & que l'Infanterie destinée à commencer l'attaque, ne le put faire, pour n'estre pas encore preste; cela fut cause que le Comte d'Essex, & le Co-

1592.

Sorties dommageables.

Mine du vieil Fort acheuée,

où le feu se met fortuitement.

& empéche d'aller à l'assaut.

1592. lonel Villem se tenant fermes dans leur poste, enuoyerent demander l'ordre qu'ils auoient à suiure ; & que cependant les Tenans eurent moyen de reparer en peu de temps les ruynes de la bréche, à force de fascines, & de sacs remplis de sable.

Inquietude du Duc de Mayene,

Le siege de Roüen estoit de telle importance, que dés qu'il fut commencé, il mit extrémement en peine le Duc de Mayene. Comme il fut donc party de Paris, & retourné à l'Armée, il enuoya le sieur de Rosne à Landrecy, où estoit alors le Duc de Parme, afin de soliciter sa venuë, ou d'apprendre à tout le moins sa resolution. Le Duc de Monte-marciano, & le Commissaire Mateucci luy enuoyerent de mesme Antoine Marie Pallavicin, pour luy dire, qu'en cas que dans le quinziesme du prochain mois de Decembre, il ne fust entré en France, ils auoient ordre de Rome de licentier leurs troupes. Outre tous ceux-cy, Diego d'Ibarra l'estoit allé trouuer encore, tant pour l'aduertir des choses aduenuës à Paris, que pour luy representer l'extréme peril où l'on estoit, & l'importance du siege qu'on auoit déja mis deuant Roüen. Mais le Duc, qui ne se gouuernoit que par les ordres d'Espagne, & par son propre dessein, qui estoit de ne laisser point si fort pancher la victoire du costé du Roy, que le Party de la Ligue en demeurast accablé ; & qui voyoit d'ailleurs qu'il ne pouuoit tarder dauantage à secourir le Duc de Mayene, se proposa de le faire, & de perseuerer neantmoins dans sa premiere resolution ; en tesmoignant que ce qu'il en faisoit n'estoit que pour le seul interest de la Religion, laquelle il desiroit secourir & deffendre, afin de ne

qui enuoye vers le Duc de Parme,

que l'on solicite de secourir prõptement Roüen ;

Son adresse,

& sa Politique.

mettre

mettre les choſes en confuſion, & de ne donner de la jalouſie aux François. Toutesfois Diego d'Ivarra, & les Miniſtres ſes Aſſociez eſtoient d'opinion contraire, & vouloient qu'en ſe ſeruant de l'occaſion d'vne neceſſité ſi preſſante, on trouuaſt moyen de reduire le Duc de Mayene, & les autres Seigneurs François, à faire tenir les Eſtats generaux; & declarer Reyne en pleine Aſſemblée, l'Infante Yſabelle, qu'on deuoit marier en ſuitte, ſelon qu'il ſeroit auiſé pour le mieux, par l'approbation & le conſentement vniuerſel des Princes liguez. Or en cas que telle choſe arriuaſt, ils eſtoient d'auis de ne rien eſpargner; d'attaquer le Roy auecque toutes leurs forces, & de luy oppoſer touſiours leur Armée, iuſques à ce qu'ils l'euſſent entierement deffait. Mais bien que le Duc de Parme n'ignoraſt pas que c'eſtoit là l'intention du Roy Catholique & du Conſeil d'Eſpagne; il iugeoit bien neantmoins que le temps n'eſtoit aucunement fauorable à ce Traitté; Que les Seigneurs François n'eſtoient pas gens à ſouffrir qu'on les trompaſt; Que lors qu'ils verroient qu'on le voudroit faire, & ſe ſeruir des extremitez où ils ſe trouueroient reduits, pour leur tenir le poignard ſur la gorge; il ne faloit point douter que le deſeſpoir ne les fiſt ietter entre les bras du Roy, qui ne demandoit pas mieux que de ſe les acquerir; Qu'en vn mot, ils n'eſtoient point en vn temps où ils pûſſent mener cette affaire, auec l'adreſſe & la moderation qu'elle requeroit; & que Roüen eſtant aſſiegé, le beſoin qu'il auoit de ſecours ne ſouffroit aucun delay. Les Eſpagnols, & particulierement Diego d'Ivarra (hõme qui auoit vn eſ-

1592. Intention des Miniſtres d'Eſpagne.

Grande prudence du Duc de Parme, & ſes conſiderations.

choſes choquées par Diego d'Ivarra.

1592. prit tout de feu, & vne langue qui ſçauoit mordre naturellement, pluſtoſt que railler) allegueront contre ces raiſons; Que le Duc de Parme, pour eſtre Italien, n'aimoit nullement, ny pour ſon intereſt propre, ny pour celuy des autres Princes de ſon pays, que la Monarchie d'Eſpagne priſt vn ſi grãd accroiſſement; & qu'à raiſon de cela, il n'eſtoit pas moins ingenieux que les Seigneurs François, à traiſner en longueur les affaires, où il trouuoit à tout moment de nouuelles doutes; Mais ce qui arriua depuis, fit voir clairement combien vtile & iudicieux eſtoit le ſentiment du Duc de Parme. Comme il eſtoit donc reſolu de donner ſecours à ceux de la Ligue, & de les tirer du grand peril où ils ſe trouuoient; il s'en alla pour cét effet à Guiſe, où il s'aboucha auec les Ducs de Mayene, & de Monte-marciano. Cela fait, il laiſſa le Comte de Mansfelt pour Gouuerneur dans les Pays-bas, & mit ordre que le Prince Rainucce ſon fils, enſemble les autres Capitaines, euſſent à r'allier leurs troupes, & à conduire l'Armée ſur la frontiere. Le Duc ſe crut alors obligé de ne point celer au Duc de Mayene, ny aux Principaux de la Ligue, ce que le Roy Philippe auoit dit luy-meſme au Preſident Ieanin; Qu'il eſtoit deſormais neceſſaire de ne point agir fortuitement, ny ſans auoir vne fin déterminée; mais de faire aſſembler les Eſtats, afin que ſuiuant l'intention du Roy Catholique, dont il les aduertiroit par de nouueaux Ambaſſadeurs, ils euſſent à deliberer des choſes futures, qui ne pouuoient pas touſiours aller meſme train, ny demeurer dans l'incertitude preſente. A quoy voyant que le Duc de Mayene ne reſpondoit qu'auec-

Le Duc de Parme s'abouche auecque le Duc de Mayene;

Et luy declare la reſolutiõ du Roy Catholique.

que froideur, il luy en fit parler plus particulierement par le Preſident Riccardot, l'vn de ſes plus affidez Conſeillers. Alors il demeura bien d'accord de faire aſſembler les Eſtats; mais il dit qu'il luy ſembloit neceſſaire de les differer à vn autre temps; Et qu'auant que paſſer outre, il faloit ſçauoir les ſentimens des Ducs de Lorraine, de Nemours, & de Mercœur, pour auiſer enſemble à quelle fin ils deuoient butter, de peur de faire les choſes à la volée, & de cauſer ainſi quelque diuiſion parmy les Confederez. En effet, toutes ces raiſons ſe trouuerent conformes aux intentions du Duc de Parme; qui apres auoir pris garde que cette propoſition auoit tenu comme en ſuſpens tous les Seigneurs François, & particulierement Madame de Guiſe, qui eſtoit là preſente, témoigna qu'il ſe tenoit pour ſatisfait de cét Article. Il n'en parla donc plus, & demanda ſeulement qu'on luy donnaſt pour place de retraite la Fere, afin d'y pouuoir mettre à couuert l'Artillerie, les munitions, & le bagage de l'Armée; diſant qu'il n'eſtoit pas iuſte qu'on les abandonnaſt aux courſes & aux rauages de ceux du Party contraire, ny que luy meſme entrant ſi auant dans vn Pays ennemy, n'euſt pas vn lieu pour s'y retirer. Il euſt aſſez de peine à obtenir qu'on luy accordaſt ce point-là, dautant que le Duc de Mayene ne vouloit point aliener aucune place de la Couronne. Neantmoins pource qu'il deſcouurit que le Vi-Seneſchal de Montelimar, Gouuerneur de cette meſme Ville, s'entendoit auec les Eſpagnols, l'apprehenſion qu'il eût qu'ils ne l'obtinſſent malgré luy, fit qu'à la fin il conſentit que le Duc y mit dedans l'Artillerie, &

1592.

Réponſe du Duc de Mayene.

Nouuelle propoſition du Duc de Parme.

Il veut qu'õ luy donne la Fere pour place de retraitte,

& obtiét vne partie de ce qu'il demande.

1592. tout l'attirail de son Armée ; comme encore, qu'il y laissast en garnison cinq cent Vvallons, entretenus aux despens du Roy Catholique; bien que sous la mesme protection de la Couronne, & sous la iurisdiction des mesmes Magistrats François, qu'on y auroit déja mis pour administrer la Iustice. Dequoy n'estant pas encore bien content, il voulut que le Duc de Parme l'asseuraſt par écrit, & de sa main propre, de luy laisser la Place libre, toutes les fois qu'il en voudroit tirer du Canon. Ceux de la Ligue furent en ce mesme temps extrémement satisfaits d'vne action du Duc de Parme, par laquelle il donna manifestement à connoistre, qu'il n'estoit pas moins genereux que bien auisé. Car les Deputez d'Orleans l'estant venu trouuer, pour luy dire que les Bourgeois de leur Ville n'ayant pas dequoy payer les Garnisons, à qui l'on deuoit la solde de plusieurs mois ; & voyant d'ailleurs que le Duc de Mayene ne se soucioit pas beaucoup de leur interest, ils desiroient de se soûmettre à la protection du Roy Catholique, qui les trouueroit tousiours prests à receuoir telle Garnison qu'il luy plairoit leur donner; Le Duc les tança fort de ce qu'ils cherchoient à se distraire de l'obeyssance qu'ils deuoient au Lieutenant General du Royaume, & refusa d'accepter leurs offres. Puis comme il vid que Baptiste Tassis, & Diego d'Ivarra estoient d'opinion contraire, & demandoient qu'on leur accordaſt leur demande, il leur fit responſe ; *Qu'ils se trompoient fort, s'ils s'imaginoient de se pouuoir faire maistres de la Couronne de France, à force d'en prendre peu à peu les Villes vne apres l'autre ; Que*

Le Duc de Mayene prend ses seuretez.

Genereuse action du Duc de Parme,

sur la proposition qui luy est faite par les Deputez d'Orleans;

& sa répõse aux Ministres d'Espagne.

la fin du monde arriueroit, deuant qu'ils euſſent acheué de conquerir ce Royaume-là ; Et qu'en vn mot, il faloit s'arreſter à la tyge, ſans ſe peiner inutilement à ſecoüer les rameaux. 1592.

Mort de Gregoire XIV.

Comme l'on eût reglé les affaires auec les Seigneurs de France, il les falut regler auſſi neceſſairement auecque les Miniſtres de Rome. Car apres la mort de Gregoire XIV. le Conclaue ayant éleu Souuerain Pontife Iean Antoine Fachinetto, Cardinal de Santiquatro, qui prit depuis le nom d'Innocent IX. il ſembloit ſe porter froidement aux affaires de la Ligue, & n'auoir pas pour elle cette meſme inclination auec laquelle ſon Predeceſſeur les auoit embraſſées. Comme en effet, il dit librement, & aux Agens de France, & aux Miniſtres d'Eſpagne ; qu'il ne faloit pas que les François attendiſſent aucun ſecours de luy, iuſques à ce qu'ils euſſent eſleu d'vn commun accord, vn Roy libre & Catholique, par où il ſembloit marquer vn Prince du Sang Royal. Car Scipion Balbani auoit déja fait ſçauoir à pluſieurs le deſſein du Cardinal de Bourbon, qui tenoit la pluſpart des eſprits en ſuſpens ; & le Pape meſme ne s'éloignoit pas beaucoup en ſon ame de cette nouuelle propoſition. A raiſon de quoy, comme il ſe vid inſtamment prié de ne point abandonner la cauſe de la Religion, & de vouloir aſſiſter la Ligue en ſes neceſſitez ſi grandes, & ſi preſſantes, Il reſpondit ; *Qu'il ne pouuoit point faire le pas plus long que le pied ; Que les déſpenſes de ſon Predeceſſeur auoient ſurpaſſé les forces du ſaint Siege ; Qu'il s'offroit neantmoins à fournir iuſques à quinze mille ducats par mois ;*

auquel ſuccede Innocent IX.

Deſſein du Cardinal de Bourbon éuenté.

Réponſe du Pape aux Chefs de la Ligue.

1592. *en attendant que les affaires fussent entierement reglées, & qu'alors il feroit le mieux qu'il pourroit, selon le fonds qui se trouueroit dans le Threſor.* Toutes ces choſes écrites en France par quantité de perſonnes, n'embarraſſerent pas ſeulement les Seigneurs François, mais mirent encore fort en peine le Duc de Monte-marciano, & le Commiſſaire Matteucci, qui ne ſçauoient comment ſe gouuerner à l'auenir. Le Pape neantmoins fit Cardinal l'Eueſque de Plaiſance, & le deſtina Legat en France, à cauſe de ſa grande pratique dans les negociations dont il auoit déja le maniment; ayant accouſtumé de dire; *Que les nouueaux Miniſtres ne faiſoient qu'eſtropier les affaires, auant qu'ils euſſent le temps de s'inſtruire, & de les pouuoir entendre.* Apres cette élection faite du Legat, il écriuit que les Gens de Guerre ſouldoyez par le S. Siege, euſſent à ſuiure l'Armée du Duc de Parme, en cas que dans le 15. de Decembre, il entraſt dans le Royaume de Frãce; ſinon qu'on euſt à les licentier, ſans autre formalité; ce qui ne fut pas beaucoup agreable aux Miniſtres d'Eſpagne, pource qu'ils ne voyoient que trop le peu d'inclination du Pape, à s'accommoder à leurs deſſeins; outre qu'il le fut encore moins au Duc de Mayene, connoiſſant par là qu'il ne pouuoit eſperer aucun ſecours, qui donnaſt droit au but où il viſoit. Mais la mort du Pape, aduenuë dans le ſecond mois de ſon Pontificat, mit en ſi grand deſordre l'eſprit du Legat, & de tous les autres, qu'il falut abſolument que le Duc de Parme, & par ſes prieres, & par ſon authorité, les obligeaſt à le ſuiure dans la neceſſité preſente; Et qu'auec cela il promiſt aux Suiſſes de les payer de ſes

Il fait Cardinal l'Eueſque de Plaiſance;

Paroles remarquables.

Meſcontentemés des Miniſtres d'Eſpagne.

Mort du Pape, & ce qui en auint.

deniers propres, si le Pape à venir ne les contentoit luy-meſme. 1592.

Les affaires eſtant ainſi accommodées, & les troupes r'alliées de toutes parts, les Armées iointes enſemble prirent leur marche du coſté de Neſle, où elles s'acheminerent à petites iournées. Elles y arriuerent le quatrieſme de Ianuier; & alors le Duc de Parme voulut que ſes gens fiſſent monſtre, & qu'ils receuſſeut vne paye. Le Duc de Mayene, le Comte de Vaudemont, & le Duc de Monte-marciano, firent reueuë auſſi de leurs forces; & tant pour cét effet-là, que pour attendre l'Artillerie, & les munitions, qui marchoient plus lentement, ils ne bougerent du meſme logement de douze iours tous entiers. Le ſeizieſme ils partirent du matin, & s'en allerent droit à Roüen par le chemin d'Amiens, plus long à vray dire, mais moins embarraſſé, & mieux pourueu de toute ſorte de viures. Comme ils eurent paſſé Amiens, & laiſſé derriere eux la Riuiere de Somme, le Duc Alexandre ſe mit à partager ſon Armée, & ne voulut point marcher autrement qu'en ordonnance de bataille. Il voyoit qu'il commençoit d'entrer chez les Ennemis; le pays deſquels eſtoit inégal d'aſſiette, plein de foreſts, & abondant en petites Riuieres; voila pourquoy il ne deſiroit point de s'expoſer au hazard d'eſtre attaqué à l'improuiſte par le Roy, qu'il ſçauoit par eſpreuue n'eſtre pas moins agiſſant que prompt & habile à executer en toutes ſes entrepriſes. Il y auoit dans l'Armée enuiron ſix mille Cheuaux, huit cent Reiſtres, ſous la charge du Baron de Sfarcembourg; deux-mille Cheuaux-legers, que George Baſty, Commiſſaire de la

Marche des Armées.

Les Chefs font la reueuë de leurs troupes, & s'acheminent à Roüen.

Conſiderations du Duc Alexandre.

Deſcription de l'Armée de la Ligue.

1592. Caualerie, menoit en l'abſence du Duc de Paſtrane; Quatre cent Lances Flamandes, ſous la conduitte du Prince de Chimay; cent Italiennes du General de l'Egliſe, cõmandées par Louys Melzi ſon Lieutenant; ſept cent trois Lances & Cuiraſſes Lorraines, conduites par le Comte de Vaudemont, & deux mille Caualiers François, qui ſuiuoient les Ducs de Mayene & de Guiſe; & auec eux les autres Seigneurs, & les Princes du meſme Party. Quant à l'Infanterie, l'on y comptoit iuſques à vingt-quatre mille hommes; à ſçauoir, deux mille Suiſſes (ſi petit eſtoit le nombre où ſe trouuoient reduits ceux qui tiroient paye de l'Egliſe) trois Terſes d'Eſpagnols d'Antoine Zunica, de Louys de Velaſco, & d'Alonſo Idiaques; deux d'Allemands, commandez par les Comtes de Barlemont & d'Arambergue; quatre de Vvallons du ſieur de Vert, du Comte Octauio de Mansfelt, du Comte de Boſſu, & du Colonel Claude de la Berlotte; deux Terſes d'Italiens, l'vn de Camille Capizucchi, & l'autre faiſant vne partie de celuy de Pierre Cajetan, que ſon Sergent Major conduiſoit; enſemble quatre mille François, qui auoient pour Chefs Bois-Dauphin, Balagny, & le Colonel S. Paul. Cette Armée auoit trois corps differents; l'Auant-garde, où commandoit le Duc de Guiſe, accompagné des ſieurs de Vitry, & de la Chaſtre; la Bataille, où eſtoient les Ducs de Parme & de Mayene, le Comte de Vaudemõt, & le Duc de Monte-marciano; & l'Arriere-garde, que les Ducs d'Aumale, & le Comte de Chaligny menoient, ayant quantité de Nobleſſe auec eux. La premiere Eſcadre d'Infanterie, toute compoſée d'Italiens, marchoit ſous Camille

Camille Capizucchi ; & les Suisses auecque l'Artillerie suiuoient les ordres des sieurs de la Motte, & de Bassompierre. Toute l'Armée estoit deuancée par George Basty, qui battoit l'estrade, auec vne grosse troupe de Carabins & de Cheuaux-legers, pour donner ordre à la seureté des chemins ; & le sieur de Rosne faisoit la charge de General Major. 1592. Precaution notable.

Le Roy, auerty que l'Armée de la Ligue approchoit, consulta meuremẽt sur ce qu'il auoit à faire ; & par l'exemple de Paris, qu'il se remit en memoire, prit resolution de laisser le Mareschal de Biron, auec tous les Fantassins, & vne partie de la Caualerie deuant Roüen, pour en continuer le siege. Luy cependant auecque l'eslite des gens de cheual, se proposa d'aller au deuant des Ennemis ; non pas pour aucun dessein qu'il eust de les combattre à la campagne ; mais afin d'embarrasser leur passage ; de retarder, ou d'interrompre leur route, & de se preualoir de toutes les occasions que la qualité des lieux, ensemble la contenance & la marche de ceux de la Ligue, luy rendroient aduantageuses. Il estoit porté à ce dessein par le grand & puissant nombre de sa Caualerie ; pource que les Ducs de Neuers & de Longueville, le Comte de S. Paul, & plusieurs autres Seigneurs estans n'aguere arriuez à l'Armée, il s'y trouuoit en tout plus de dix mille Cheuaux, & enuiron vingt-huit mille hommes de pied. Le Roy donc, sur la confiance qu'il auoit mise en de si grosses troupes, ayant laissé deuant Roüen la pluspart de la Caualerie Allemande, dont on ne venoit pas à bout aisement ; & auec cela quelque nombre de François, * prit auec luy deux mille Gens-d'armes, cinq

Resolution prise par le Roy ; Il se propose d'aller au deuant des Ennemis, & pourquoy.

* *hommes de cheual.*

1592. cent Cheuaux-legers, mille Reistres, commandez par le Comte d'Anhalt, & deux mille Carabins; auec lesquels le vingt-neufiesme de Ianuier il s'en alla chercher l'Ennemy.

Son arriuée à Folleville,

A son arriuée à Folleville, petite Bourgade à l'entrée de la Picardie, il eut aduis que l'Armée estrangere tenant le droit chemin de Roüen venoit de prendre sa marche vn peu plus bas, tirant vers la plaine, à costé des aduenuës du grand chemin. Ayant donc enuoyé deuant le sieur de Rambures auec quinze Cheuaux-legers, pour voir s'il ne découuriroit riẽ, il fit prendre la main droite au grand Escuyer, & la gauche à Lavardin, l'vn suiuy de quarante Gentils-hommes, & l'autre de trente; puis comme il les eut ainsi separez, & pris auec luy six vingts Cheuaux, il s'aduança entre deux, pour pouuoir commodément reconnoistre la marche que tenoit l'Armée de la Ligue. Il s'en faloit peu que Lauardin n'eut fait vne lieuë, quand il descouurit quelques Fantassins Espagnols, qui reposoient à l'ombre d'vn arbre, qu'ils auoient enuironné de picque. Il se voulut approcher d'eux pour les attaquer: mais ceux qui estoient à main droite, ayant apperceu que deux grosses troupes de Caualerie, qu'on auoit mises en garde sur les aduenuës d'vn chemin, s'en alloient à luy, crierent à mesme temps; *Que les fruicts de l'arbre n'estoient pas encore meurs*; & alors Lauardin n'eut pas plûtôt découuert qu'on venoit pour le surprendre, qu'il tourna bride resolument; & s'estant mis à la teste des siens, inuestit les Ennemis auec beaucoup de courage. Dés la premiere rencontre, ils tuerent son cheual sous luy; & le chargerent d'vn grand effort, de quelque co-

où il apprend la marche de l'Armée ennemie;

Sa precaution, & ses ordres;

Lauardin descouure des fantassins Espagnols,

& ce qui en aduint;

sté qu'il se tournast. Mais cette violence ne dura pas, pource que le Roy suruenu bien à propos auecque sa troupe, donna l'alarme par sa presence à ces Caualiers de la Ligue, qui se retirerent incontinent au gros de l'Armée. On la découurit alors toute entiere, sur le point qu'elle faisoit ses logemens. Mais pource que les gardes estoient desia posées à la campagne, le Roy iugeant bien qu'il n'en pourroit approcher, alla ioindre le reste de ses troupes, & se retira le soir à Berteville. Il ne s'y arresta que fort peu de temps; & poursuiuant son dessein, le quatriéme iour de Février il se rendit à Aumale, Chasteau scitué sur vne Riuiere, qui diuise la frontiere de Picardie d'auecque celle de la haute Normandie. Il logea la pluspart de ses gens au Faux-bourg; & le lendemain matin, pour l'extresme desir qu'il auoit d'obseruer luy-mesme l'ordre que tenoient les ennemis dans leur Armée, il s'aduança en personne iusques sur le chemin qu'elle auoit pris, ayant auec luy les Archers de sa garde, deux cent Cheuaux-legers, & trois cent Gentils-hommes d'eslite; Ce qu'il ne fit point pourtant, qu'apres auoir laissé dans Aumale la charge du reste aux Ducs de Neuers & de Longueville. Mais comme il arriuoit souuent à ce grand Prince, que pour se laisser conduire par son courage, & par le desir de reconnoistre de ses propres yeux, & dans les premiers files de ses gens, les choses qui se passoient dans l'Armée ennemie, il se trouuoit exposé tout àcoup à d'extrêmes perils; aussi luy aduint-il ce iour-là d'en courir vn qui ne fut pas des moins remarquables de sa vie. Car ayant trauersé vne campagne pleine de vignes, qui depuis Aumale s'étend par

1592.

Effet de la presence du Roy;

Il descouure l'Arm de la Ligue,

loge à Aumale.

& se trouue en grand danger;

1592. de là la Riuiere iusques au pied de la montagne, & gagné le haut d'vne Colline, où se voit vne plaine fort large, il rencontra fortuitement les Coureurs de l'Armée de la Ligue, qu'il croyoit estre à plus d'vne lieuë de là. Cette rencontre fut tellement inopinée, à cause que la Colline opposée entre les vns & les autres, les empeschoit de se pouuoir découurir; que sans auoir loisir ny de reculer, ny de se ranger, ils furent contraints d'en venir aux Armes, & de se mesler à l'estroit, sans aucune sorte de precaution. En cette aduenture estoiét remarquables à la teste des François, le Roy en personne, le Baron de Biron, le Comte de saint Paul; les sieurs de Mariuaut, de Chaseron, de Praslin, d'Aubigny, de Rambures, & de Champlivaut, suiuis de plusieurs autres vaillans hommes: Tellement qu'il ne faloit point douter que les Coureurs de la Ligue, pour estre beaucoup au dessous d'eux, & en courage & en nombre, ne cedassent enfin à leurs valeureux efforts, & qu'ils ne prissent la fuitte, apres quelque peu de resistance. L'on descouurit alors l'Armée du Duc de Parme; qui par la mesme plaine marchoit en ordre où son chemin s'adressoit. Toute l'Ordonnance estoit de forme carrée, auec vne ouuerture de front, par où pouuoient sortir & combattre les Escadrons & les compagnies du milieu. Aux angles de l'Arriere-garde il y auoit deux autres sorties, dont l'vne qui se voyoit de front, estoit fermée d'vn Escadron volant, & celle du fonds, de deux gros de Caualerie, qui deuoient tous les premiers s'aduancer à la bataille. Les flancs estoient fortifiez des charrettes ordinaires, qui marchoient auec vn merueil-

Hazardeuse rencontre,

& ce qui s'en ensuit.

Description succinte de l'Armée du Duc de Parme.

leux ordre, & aux costez desquelles l'Infanterie composée de Natiõs differentes, se tenoit ponctuellement dans ses rangs. Hors de ce large Corps d'Armée, & de son formidable carré; les Cheuaux legers & les Carabins en tres-grand nombre, & diuisez en diuerses troupes, rempliſſoient de toutes parts la vaste estenduë de la campagne; & au milieu de l'Armée, le Duc porté dans vne espece de chariot descouuert, faisoit la reueuë des troupes, & donnoit ordre par tout. 1592.

Mais tandis que le Roy consideroit à la dérobée vne si belle ordonnance de bataille, il ne se fut pas plustost arresté à la campagne, que par la diligence de George Basty, à qui les Auant-coureurs auoient donné aduis de la rencontre qui s'estoit faite, & qui suruint aussi-tost luy-mesme, il se vid enuelopé de deux troupes d'Harquebusiets à cheual; qui faisant tomber de part & d'autre, comme d'vn espais nuage, vne gresle de bales enflammées, le contraignirent, bien qu'assez tard, de penser à faire retraitte. Les Gentils-hommes de sa suitte estoient presque tous sans heaume, pour n'auoir eu le temps de le prendre, en vne occcasion si peu attenduë. Auecque cela, ils combattoient pesle-mesle & confusément, à cause qu'vne trop grande precipitation ne leur auoit pas permis de se pouuoir mettre en ordre: de maniere que leur courage, l'honneur qu'ils se proposoient pour but, & la presence du Roy, empeschoient qu'ils ne prissent la fuitte, bien que neantmoins elle leur fût necessaire, s'ils vouloient sauuer leur vie. Cependant les longues arquebuses des Carabins, contre lesquels les cuirasses des Soldats

Le Roy preſsé par les Ennemis,

est reduit à faire retraitte,

se trouue en grande peine;

1592. n'eſtoient pas d'aſſez bonne trempe, en abbattoient quantité par terre; & deſia meſme la premiere Eſcadre d'Infanterie, qui auoit ouy le bruit du combat, accouroit à grands pas pour eſtre de la partie: Ce qui fut cauſe que le Roy commandant à ſes gens de faire des caracols, ſans inueſtir neantmoins, prit à grands pas le chemin de la deſcente, pour rencontrer ſes Cheuaux-legers, & les Harquebuſiers à cheual, qui le ſuiuoient d'aſſez prés, ſous la conduite de Lauardin & du Baron de Giury.

eſt tenu de prés par les Ennemis, Il auoit en queuë les Ennemis, qui ne ceſſoient de le talonner, outre que les Capitaines des Cheuaux-legers accouroient de tous coſtez pour luy couper chemin. Car dés auſſi-toſt qu'ils l'eurent reconnu à ſon viſage, à ſes plumes, & à ſon habillement, ils ſe mirent à crier les vns aux autres, que c'eſtoit-là le Roy de Nauarre, & n'eſpargnerent aucun effort, pour l'auoir entre leurs mains. Or comme cette retraitte preſſée, & où l'on alloit par vne deſcente extrémement rude, faiſoit broncher à tout coup, ou tomber pluſieurs cheuaux; auſſi eſtoit-elle ſans ordre, pleine d'embarras, & plus tardiue que la neceſſité preſente ne requeroit. Tellement que pour ſouſtenir l'impetuoſité des Ennemis, il falut que le Roy meſme demeuraſt des derniers, auec vn peril éuident, & qu'il s'expoſaſt à vne greſle d'harquebuſades, l'vne deſquelles ayant percé par derriere l'arçon de la ſelle, le bleſſa vn peu au deſſous des reins, bien que l'atteinte n'en fut pas autremẽt dangereuſe. Cependant, comme cette retraitte le contraignit de ſe ſauuer au galop; auſſi acheua-t-elle de mettre ſes gens en déroute: Ce ne fut pas neantmoins ſans vne nouuelle incommo-

en danger d'eſtre pris:

bleſſé d'vne harquebuſade.

dité ; pource qu'ayant gagné la campagne d'embas, qui eſtoit pleine de vignes, ils ſe trouuerent ſi embaraſſez parmy les échalas, & les ſeps, que les hommes & les cheuaux y tomboient à chaque pas, & demeuroient ainſi expoſez à la violence des ennemis. Auſſi en eſtoient-ils ſi mal traittez, & particulierement des Carabins, qu'outre le grand nombre de Gentils-hommes que ceux-cy mirent à mort, ils firent demeurer ſur la place preſque tous les Archers des gardes du Roy. Durant tout cecy, le mal-heur voulut encore que les Cheuaux-legers, qui auoient deſia gagné le milieu de la plaine, entre la Ville & le lieu de la bataille, eſtans rencontrez par les Fuyards, & croyant, comme le bruit en couroit, que le Roy fut bleſſé à mort, ſe diſſiperent, qui çà, qui là, ſans vouloir combattre, & prirent la fuite du coſté d'Aumale. Mais le Baron de Givry, qui marchoit en teſte auecque les Capitaines, reſolu de ſecourir le Roy en vn danger ſi manifeſte, s'en alla droit à luy courageuſement, ſuiuy de trente de ſes compagnons ; & l'ayant couuert de ſon propre manteau, qu'il luy ietta ſur les eſpaules, ſouſtint le combat le plus long-temps qu'il pût ; ſi bien que de cette ſorte il luy donna loiſir de ſe ſauuer de la furie des Ennemis. Lauardin s'auança cependant, auec ſoixante Carabins ſeulement, pource que les autres s'en eſtoient auſſi fuys ; & ſe mit derriere la chauſſée d'vn foſſé, qui ſe voyoit à coſté du chemin, d'où il taſcha le mieux qu'il pût, de r'alentir la fougue des Ennemis, qui couroiẽt à toute bride. Mais aux premieres deſcharges, il fut atteint d'vn dangereux coup ; & dãs la méme rencontre l'on tua

1592.

& mis en déroute auec ſes gens,

dont il perd la pluſpart.

Belle action du Baró de Givry.

Bleſſure de Lavardin, & de quelques autres Chefs.

1592. vn Cheual sous Givry, qui de cette cheute se fit grand mal au genoüil, & à la iambe gauche. Chasteron y fut aussi blessé, d'Aubigny démonté, & Rambures foulé aux pieds des cheuaux, qui le mirent tout en sang; auec apparence que de tout ce qu'ils estoient de gens, pas vn seul ne se fut eschappé; si le Duc de Neuers, auec vn gros Escadron de Caualerie, où estoiēt les Comtes de Torigny & de Montgommery; & auec eux Montigny, & le grand Escuyer, ne se fussent aduancez pour les dégager. Dés que ce Duc apperceut que l'on commençoit à se battre, & que desia mesme les Realistes prenoient la fuitte; il s'aduisa fort à propos, de faire ranger le long du riuage ce qui luy estoit resté d'Harquebusiers à cheual, afin d'asseurer le gué par ce moyen-là, & de fauoriser le passage des Fuyards: en suitte dequoy luy-mesme auec le gros de la Caualerie, bien armée, & en fort bon ordre, passa la riuiere, pour secourir & soustenir ses gens, qu'il voyoit de loin chargez vertement, & mémes battus par les Ennemis. Ce qui leur fit aduoüer à tous, qu'il estoit suruenu si à point, que s'il eust tardé plus long-temps, & le Roy, & tous les autres, qui se trouuoient alors dans la plaine, eussent esté mis à mort asseurement, ou faits prisonniers de guerre. Le Duc s'aduança iusques en vn lieu, qu'on ne pouuoit passer autrement, à cause que la Riuiere s'y desbordoit, que par vne Chaussée assez estroite: d'où apperceuant que les Carabins Espagnols, encouragez par l'heureux commencement de la victoire, faisoient de furieuses descharges; & que le sieur de Vitry, le Baron de la Chastre, & le Comte de Chaligny auoient

Secours donné bien à point par le Duc de Neuers;

Il passe la riuiere;

tire de peine les Soldats du Roy,

laiſſé le corps de bataille derriere, pour renforcer les Combattans, il prit reſolution de ſe retirer, & de ne point paſſer outre : Ce qui luy ſembla iudicieuſement fait, pour ne perdre la Nobleſſe qu'il auoit auec luy; comme apparamment il l'euſt perduë, ſi auec vn ſi grand deſaduantage, & ſans aucun fruit, il l'euſt expoſé à la mercy de toute l'Armée ennemie, qui de moment en moment n'attendoit qu'à le charger. A raiſon dequoy, ayant ſouſtenu le mieux qu'il pût, ceux qui par la perte de leurs cheuaux ſe trouuoient en grande peine; tiré de la foule Lavardin & Givry que l'on traitoit mal, & r'allié pluſieurs Gentilshommes eſpars à la campagne, il s'en alla caracollant, & tournant ſouuent viſage, iuſques à la riuiere d'Aumale. Comme il y fut arriué, ſouſtenu par les Harquebuſiers qu'il auoit rangez le long du riuage, il la repaſſa, ſans aucun deſordre, & fit ſoudainement vn corps de ſes gens, auec leſquels il ſuiuit la piſte du Roy, qui en grande diligence auoit pris la route d'vn bois, pour s'y mettre en ſeureté. C'eſt choſe certaine, que ſi l'Armée de la Ligue ſecondant l'impetuoſité des Carabins, ſe fut promptement aduancée, en s'épandant à droit & à gauche en tous les lieux de ce pays-là, où l'on pouuoit, ſans difficulté marcher iuſqu'à la Chauſſée; le Roy trouuant toutes les aduenuës fermées, auant que le Duc de Neuers le pût ioindre; & inueſty par les Ennemis, euſt eſté reduit ſous leur puiſſance auecque ſes gens, puis que meſme, ſans cela, il eut toutes les peines du monde à s'empeſcher de tomber entre leurs mains. La Renommée ayant alors publié confuſement, que

1592.

fait vne iudicieuſe retraite;

arriue à Aumale.

& va ioindre le Roy.

Prudence trop rafinée, nuiſible au Duc de Parme.

1592. les Ennemis eſtoient en preſence, & le Roy en perſonne ; Que l'on auoit donné de part & d'autre, & qu'il s'eſtoit ſauué du combat ; le Duc de Parme, ne voulut point s'arreſter à cette creance commune. Il luy ſembloit impoſſible qu'a moins que de vouloir vſer de quelque ſtratagéme ſecret, le Roy ſe fuſt engagé temerairement parmy les Auant-coureurs ; ce qui luy faiſoit apprehender qu'on ne luy eut dreſſé quelque embuſcade ; à cauſe qu'il ne ſçauoit pas le pays, & voila pourquoy ayant fait faire alte à ſon Armée, & arreſté l'Eſcadron volant qui marchoit deſia deuant que paſſer outre, il voulut pouruoir à ſa ſeureté, en empeſchant qu'on ne le put ſurprendre par le milieu ; ce qui fut à vray dire vne maniere de precaution iudicieuſe à ſon eſgard, & toutesfois fauorable au Roy, dautant qu'elle luy donna moyen de ſe ſauuer. Car bien que le Duc de Mayene, apres auoir vainement eſſayé de faire aduancer toute l'Armée, ſe fut détaché du gros, auec vne troupe de Cauallerie, afin de le ſuiure à grands pas ; neantmoins pource que la nuit le ſurprit, comme il entroit dans Aumale, & qu'il perdit toute eſperance que ſa peine luy deuſt reüſſir, il reſolut de n'aller point plus auant. Le Roy ſe fit penſer à la haſte dans le bois, à demy-lieuë d'Aumale, Et voyant que ſa bleſſure n'eſtoit pas profonde, pource que la bale en perçant l'arçon, ne luy auoit auſſi percé que la peau, où elle eſtoit demeurée, continüa ſon voyage le plus viſte qu'il luy fut poſſible, & s'en alla droit à Neuf-Chaſtel ; où le Duc de Neuers ayant fait l'office de ſage & valeureux Capitaine, ſe rendit auſſi quelques heures apres auec ſes gens,

Il fait faire alte à ſon Armée,

& pourquoy.

Effort inutile du Duc de Mayene.

Le Roy ſe rend à Neuf-Chaſtel ;

dõt il n'y eût pas vn ſeul de perdu. L'on apprehendoit que le lendemain le Duc de Parme ne pourſuiuiſt ſon voyage en diligence, & qu'il ne s'en allaſt droit à Roüen, où le bruit de la déroute, & de la bleſſure du Roy euſt mis en alarme & en confuſion l'Armée, qui ſe fut veuë en grand danger d'eſtre défaite. A quoy l'on ne trouuoit point d'autre remede, ny de meilleur moyen de retarder le Duc, que la deffenſe de Neuf-Chaſtel. Car on ne croyoit pas qu'il deût laiſſer derriere luy cette place * principalement s'il voyoit qu'il y euſt bonne Garniſon; eſtant vray-ſemblable qu'il taſcheroit pluſtoſt de s'en rendre maiſtre, afin qu'elle ne puſt, ny luy rompre les chemins, ny luy empeſcher la conduitte des viures, qui deuoient paſſer par là neceſſairement. Mais dautant que la Place eſtoit foible, & que la neceſſité preſente requeroit vne prompte reſolution; le Baron de Givry, bien que fort bleſſé au pied, s'offrit à demeurer dedans, & à la deffendre autant de temps qu'il en faloit à peu prés, pour empeſcher que les Ennemis n'arriuaſſent inopinément à Roüen; comme encore pour donner loiſir à l'Armée Royale de ſe rauoir, apres que cette premiere alarme ſeroit paſſée; & pareillement afin que le Roy meſme eſtant mieux de ſa bleſſure, comme on eſperoit dans peu de iours, puſt remonter à cheual, & par ſa preſence remettre le courage à ſes gens, ſeul moyen de les faire ſubſiſter, & de les tenir en haleine. Ayant donc laiſſé à Neuf-Chaſtel auecque Givry, trois cent Gens-d'Armes, & quatre cent Carabins, il s'achemina droit à Dieppe, (où le ſuiuit le Batõ de Birõ) afin de s'y mieux faire traitter de ſa playe, & le Duc de Ne-

1592.

Nouuelle apprehenſion touchãt le Duc de Parme,

* *qui eſtoit ſur ſon chemin.*

Le Barõ de Givry entreprend la deffenſe de Neuf-Chaſtel;

Le Roy s'achemine à Dieppe.

1592. uers auec le reste des troupes tira vers Roüen, pour y renforcer le Camp.

Le Duc de Parme logea le lendemain dans Aumale, où voyant que les Seigneurs François se plaignoient de luy, & disoient tout haut; Que s'il se fût aduancé ce iour-là, on eust pû facilement terminer la Guerre, il leur respondist; *Que si ç'eust esté à recommencer, il auroit pris derechef la-mesme resolution, qui luy sembloit inspiré par la raison mesme, ayant creu iusques alors d'auoir affaire à vn General d'Armée, & non pas à vn Capitaine de Cheuaux-legers, tel qu'il croyoit estre à cette heure le Roy de Nauarre.* Tout cela neantmoins ne laissa pas de mettre mal les Capitaines de la Ligue; pource que les Espagnols & les Italiens vantoient hautement la moderation du Duc de Parme, & sa methode asseurée de combattre; Comme au contraire, les François loüoient sans cesse l'humeur brillante de leur Nation; tellement qu'ils eussent bien voulu qu'on eust imité le Roy, & tenu la mesme maxime qu'ils luy voyoient tenir en la promptitude de ses resolutions. Mais la condition de ces deux Chefs estoit fort differente; en ce que le Roy, comme Capitaine d'vne Armée volontaire, & qui n'auoit point d'autre esperance ny d'autre seureté que luy mesme, estoit contraint de se hazarder à toute sorte d'occasions; & d'ouurir par son propre danger vn grand chemin, quoy que difficile, à tous ceux qui le suiuoient. Quant au Duc de Parme; comme il ne venoit que pour secourir la Ligue, aussi ne vouloit-il point risquer tout à la fois l'espoir de la France, & la possession de la Flandre, s'il ne voyoit qu'il deust

Dédaigneuse response du Duc de Parme,

Contraste entre les Capitaines de la Ligue.

Conditiõ du Roy, & du Duc de Parme bien differente.

attendre de la Victoire vn profit qui ne fut pas moins grand, qu'vn mauuais succez luy seroit dommageable ; & voilà pourquoy ioignãt la prudence à l'industrie, comme il auoit fait à Paris, il se proposoit maintenant, non pas de vaincre, mais de n'estre point vaincu. Quoy qu'il en fust neantmoins, il est bien certain que de cette source naſquirent peu à peu entre luy & le Duc de Mayene des mescontentemens & des differends qui s'augmenterent depuis de iour en iour. L'Armée de la Ligue s'aduançant ainsi, sans s'incommoder en sa marche, mit le siege deuant Neuf-Chastel, auec esperance qu'il ne resisteroit point, à cause de sa foiblesse. Mais le Duc de Parme faſché de la hardiesse des Assiegez, & de l'incommodité qu'il en receuoit, fit pointer l'Artillerie le plus promptement qu'il puſt, & battre de furie cette partie de la muraille, qui estoit tournée du costé de son Camp, & où pour estre vieille, & sans terre-plein, fut faite aussi-tost vne bréche assez raisonnable, pour donner moyen à ses gens d'aller à l'assaut. Ce que Givry ne reconnut pas plustost, qu'il commença de parlementer. Or quoy que d'abord le Duc fust grandement faſché de voir qu'il luy resistoit ; si est-ce qu'enfin il s'appaisa, vaincu par les prieres de la Chastre, parrain de Givry ; iusques-là meſme, que ne pouuant assez admirer l'extréme valeur de ce Caualier, qui pour donner temps de se rauoir à ceux de son Party, s'estoit mis en vn si grand danger, il luy accorda des conditions extrémement honorables. Il y eust pourtant quelque contraste, quand il les falut executer. Car à cause que dans la Capitulation, il n'estoit point parti-

1592.

Le Duc de Parme assiege Neuf-Chastel, & en fait battre la muraille.

Givry demande à parlementer.

1592. lierement parlé de Rebours, Colonel de l'Infanterie Françoise, qui s'estoit r'enfermé dans la Place auecque Givry, le Duc de Parme pretendoit qu'il ne pouuoit se preualoir de l'accord, puis qu'il n'y auoit pas esté nommé; & partant qu'on le deuoit retenir, comme prisonnier de guerre. Givry au contraire soûtenoit ouuertement, qu'ayant fait cét Accord pour soy-mesme, & pour tous ses Soldats; encore qu'il n'y eût point esté parlé de Rebours, ny des autres Capitaines, pource qu'il n'auoit point là ses gens; cela n'empeschoit pas toutesfois qu'il n'y deust estre compris, & demeurer auec eux en pleine liberté. Surquoy comme l'on eust conteſté quelque temps, le Duc de Parme se remit genereusement de ce differend à ce qu'en ordonneroit le Roy mesme, qui deuoit sçauoir mieux que personne, s'il auoit laissé Rebours à la deffence de cette place-là, pour y commander ou non. Le Roy donc ayant assemblé là dessus son conseil de guerre, & pris les voix d'vn chacun, iugea que Rebours deuoit estre compris dans la Capitulation. Or bien que cét obstacle de Neuf-Chastel n'eust esté seulement que de quatre iours, si est-ce qu'il ne laissa pas d'auancer beaucoup les affaires du Roy. Outre que ce terme, quelque petit qu'il semblast, estoit grandement considerable de soy, il fut cause encore que l'Armée de la Ligue ayant consumé cependant la pluspart des viures qui marchoient auec elle, il fallut s'arrester necessairement pour faire des prouisions nouuelles; ce qui estoit d'autant plus difficile, que le pays ruïné dans la sterilité de l'Hyuer, depuis plusieurs mois qu'õ tenoit Roüen assiegé, ne pou-

Question touchant le Colonel Rebours,

decidée par le Roy,

qui tire aduantage du siege de Neuf-Chastel.

Incommodité de viures dans l'Armée de la Ligue;

uoit fournir aucune choſe; ny le conuoy de viures qui venoit de Picardie arriuer en ſeureté, ſi l'Armée ne luy donnoit pour eſcorte vne groſſe troupe de Caualerie : car le Roy & le Baron de Biron enuoyoient de Dieppe & d'Arques, où ils ſe tenoient alors, vn grand nombre de gens de cheual, qui rompoient tous les chemins. Cependant ce retardement des troupes de la Ligue, qui fut de dix iours entiers, fit murmurer bien fort les François; le Duc n'eſtant pas d'humeur à marcher dans vn pays ennemy, qu'il ne connoiſſoit pas bien, & qui eſtoit tout ruyné, ſans les prouiſions neceſſaires pour la ſubſiſtance de ſes gens de guerre, pour n'auoir pas accouſtumé d'abandonner au hazard les euenemens de ſes deſſeins. Durant ces iours-là ſe donnerent de part & d'autre pluſieurs aſſauts de reputation; pource que le Roy, depuis qu'il fut entierement guery de ſa bleſſure, ne laiſſa iamais repoſer l'Ennemy ſans défiance, ny ſans danger meſme. Le ſuccez neantmoins en eſtoit preſque pareil, ſans qu'en toutes les rencontres de la Caualerie, où le nombre de la Nobleſſe ſe trouuoit eſgal de part & d'autre, il y euſt inégalité de progez, qui ſe faiſoient auec vne courageuſe reſolution, ſuiuie de pluſieurs hardis efforts; & d'vne prompte reſiſtance. Ce fut alors que le Roy s'eſtant aduancé ſur vne colline ſcituée à main droite, du coſté du grand chemin, par où filoient toutes les troupes de l'Armée ennemie; ſur le point que Montigny s'en alloit prendre ſon logement, voulut que luy-meſme, auec vne compagnie de Cheuaux-legers, & Praſlin auec vne de Cuiraſſiers, aſſailliſſent à l'improuiſte le quartier du Duc

1592.

Meſcontentemẽt des Frãçois contre le Duc de Parme; & ſa maxime.

Attaques de part & d'autre, & leurs effets.

Le Roy fait donner ſur le quartier du Duc d'Aumale.

1592. d'Aumale, qui menoit l'Arriere-garde. Mais apres vne legere eſcarmouche, comme ils ſe voulurent retirer, ayant eſté chargez tout à coup par le ſieur de Roſne, & par le Comte de Chaligny, ils ſe virent engagez à vn rude combat, qui ſe donna à la plaine la plus proche; où Feruaques & le Comte de Torigny, fils du Mareſchal de Matignon, s'eſtant tous deux aduancez auecque les troupes de Normandie, ſouſtinrent courageuſement l'eſcarmouche, qui dura deux heures entieres. Ceux de la Ligue voulurent alors faire retraite : mais ils ſe trouuerent enueloppez par le Baron de Biron, qui les vint charger de flanc, auec vne autre troupe; de maniere que pour ſe ſauuer, il leur faloit tourner bride, & prendre le grand galop : Ce que le Comte de Chaligny ne voulut point faire : Au contraire, il le dédaigna, & ſe meſla courageuſement dans la foule des Ennemis, où le malheur voulut pour luy, qu'il fut fait priſonnier par Chicot, bouffon du Roy, mais homme vaillant & hardy; ce qui ne puſt empeſcher pourtant, que le Comte dont il ſe ſaiſit, ne le bleſſaſt ſi dangereuſement à la teſte, qu'il en mourut à quelques iours de là. Chaligny fut auſſi-toſt mené deuant le Roy; qui le voyant extraordinairement affligé d'auoir eſté pris par vne perſonne qu'il diſoit eſtre d'vne profeſſion abiecte, le conſola de cette diſgrace, l'aſſeurant que Chicot eſtoit homme de cœur, & qui ſe battoit fort bien. Apres cela il luy dit encore, qu'il deuoit pluſtoſt ſe plaindre de ce que luy-méme s'étoit engagé là dedans. A quoy le Comte ayant reſpondu; Que le deſir de voir & d'apprendre l'auoient porté ſi auant; le Roy luy repartir;

ner ſur le quartier du Duc d'Aumale,

& ce qui s'en enſuiuit;

Chaligny obſtiné au combat,

eſt pris par Chicot, qu'il bleſſe à mort,

& mené au Roy qui le conſole.

tit ; *Que ſes gens ne l'auoient pas ſçeu bien inſtruire ; & que s'il vouloit eſtudier les termes de la guerre, il faloit qu'il combatit prés de ſa perſonne.* C'eſtoient là les diſcours ordinaires du Roy, qui donna depuis la rançon du Comte à la Ducheſſe de Longueville, & aux Princeſſes ſes filles, qui apres auoir eſté long-temps priſonnieres à Corbie, auoient fourny pour ſe racheter, la ſomme de trente mille ducats. 1592. Ingenieuſe repartie.

Le iour ſuiuant, ſur le point que l'Armée de la Ligue délogeoit, le Baron de Biron aſſaillit dans la plaine les premieres files, commandées par les ſieurs de Vitry, & de la Chaſtre. L'on commençoit déja de part & d'autre de s'échauffer bien auant dans l'eſcarmouche ; quand le Baron voyant venir de ce meſme coſté l'Armée ennemie, qui marchoit en ordonnance de bataille, s'auiſa pour le mieux de ſe retirer dans les prochaines collines ; qui pour eſtre couuertes d'arbres, donnoient moyen au Roy de fatiguer les Ennemis, auec ſon Camp volant, & meſme de s'en ſeruir au beſoin, comme d'vn lieu de retraite. Toutes ces eſcarmouches, & ces dangereux combats, qui ne ceſſoient ny de iour ny de nuit, eſtoient cauſe que le Duc de Parme marchant touſiours auec ſon Armée en ordre, ne faiſoit que fort peu de chemin, & qu'il ne partoit iamais qu'en plein iour, apres auoir bien reconnu le pays, outre qu'en ſes logemens, il eſtoit touſiours ſoigneux d'auoir ce qu'il luy faloit de temps, pour fortifier ſon Camp, & faire de bons retranchemens. Mais il eſtoit déja proche de Roüen ; & il luy faloit de neceſſité prendre vn expedient, touchant le moyen de ſecourir la place, ou d'en faire leuer le ſiege. George

Biron charge les gens de Vitry, & de la Chaſtre, & fait ſa retraitte adroitement.

Precautions du Duc de Parme, & ſa marche.

1592. Propoſitions touchant le ſecours de Roüen,

Baſti ſe preſentoit pour s'y en aller, auec vn nombre de Caualerie legere, & deux Eſeadrons de Lances. Son deſſein eſtoit d'y arriuer de nuit, de paſſer à trauers les troupes du Roy, de mettre en déroute vn de ſes quartiers; & de s'ouurir ainſi vn paſſage dans la Ville, pour y ietter le ſecours dont elle auroit beſoin. A quoy s'offroit de meſme Camille Capizucchi, auecque ſon Terſe, accompagné de quelques gens de cheual. Mais toutes ces propoſitions ne ſembloient point aſſez fortes au Duc, ny aſſez proportionnées à ce qu'il faloit preſentement à la Ville, qui n'auoit pas tant beſoin de ſecours, que d'eſtre entierement deliurée; outre qu'il eſtimoit encore ces expediens tres-dangereux, à cauſe qu'il s'agiſſoit icy de hazarder vn Corps de Soldats aguerris, quoy que le nombre en fuſt petit, contre toute vne Armée Royale. A raiſon de ces choſes, apres les auoir meurement conſiderées, il ſe reſolut de ſecourir la Ville, auecque toutes ſes forces, & d'y proceder de cette maniere.

reiettées par le Duc de Parme.

Adreſſe du Roy, pour embarraſſer l'Armée de la Ligue.

Le Roy auec la pluſpart de la Caualerie, s'en eſtoit allé à my-chemin de Dieppe, ſur la main droite, & vers le Pays de Caux, pour faire battre l'eſtrade, & embarraſſer le paſſage par où l'Armée de la Ligue deuoit marcher: & dautant qu'il ſe trouuoit éloigné de Roüen de cinq ou ſix lieuës, vſant de ſa precaution ordinaire, il auoit diſpoſé ſes quartiers en diuers lieux ſeparez, & proches les vns des autres. Le Baron de Biron eſtoit à Dieppe, & aux enuirons d'Arques, auecque le reſte de la Caualerie, pour fermer le paſſage à l'Armée de la Ligue, & faire des courſes, pour empeſcher par derriere le conuoy des viures; ſans qu'on

Soins du Barõ de Biron.

eut laissé à Roüen que la seule Infanterie, commandée par le Mareschal de Biron. Les choses estant ainsi disposées ; le Duc de Parme se resolut de partir apres midy, du lieu où il auoit pris logement. Son intention estoit de prendre à main gauche le chemin du Pont de l'Arche ; de faire le tour de la foreſt de Bellancomble, puis de tourner à main droite ; de marcher toute la nuict ; d'arriuer au point du iour à l'improuiste à Roüen, & d'assaillir tout d'vn temps les postes de l'Infanterie du Mareschal de Biron. Car il ne doutoit point qu'à la faueur des vigoureuses sorties que les Assiegez auoient accoustumé de faire, elle ne fût ou mise en déroute, ou entierement deffaite, auant que le Roy, qui sur l'auis de cette premiere saillie ne seroit pas encore asseuré de ce voyage extraordinaire des Ennemis, eût le temps & la commodité de la secourir auec la Caualerie. Comme il eust donc formé ce dessein, fauorisé par le temps, qui estoit assez beau pour la saison, il se mit tout à coup en campagne, le vingt-sixiéme de Feurier, & prit á main gauche la route de Bellancomble : Mais dés le vingt-cinquiesme, la diligence & la valeur de Villars l'auoient deja preuenu. Car ce Chef bien auisé voyant le Roy absent, auec tout ce qu'il auoit de gens de cheual, & l'Infanterie du Camp diuisée en plusieurs postes, ne voulût point souffrir qu'autre que luy-mesme, s'il en pouuoit venir à bout, eût la gloire de faire leuer le siege. Il proposa pour cét effet de mettre les Ennemis en desordre par vne prompte sortie, auec resolution de la faire par quatre endroits differents, & d'assaillir tous les postes à la fois. A quoy il fut

1592.

Nouuelle resolution du Duc de Parme,

& son dessein sur quoy fondé.

Il se met en campagne;

& se trouue preuenu par la diligence de Villars :

qui se resout de mettre les Ennemis en desordre,

1592. incité particulierement par vn Irlandois eschappé du Camp, qui l'auertit que depuis le partement du Roy, & des principaux Seigneurs, l'on ne faisoit point la garde auec la vigilance accoustumée, pource que le Mareschal ne pouuoit pas estre par tout, & que d'ailleurs le Cardinal de Bourbon, le Chancelier, & les Seigneurs du Conseil demeurez à Dernetal, n'estoient pas gens qui pûssent y donner ordre, pour n'auoir aucune experience des affaires de la guerre. Ainsi Villars ayant commandé aux habitans de se rendre en armes sous leurs Drapeaux, & sous la conduite de la Londe, à la garde des murailles de la Ville, conclud à part soy de sortir en personne, & disposa les choses de cette sorte. Le Colonel Boniface deuoit partir de sainte Catherine, à la teste de deux cent Gentils-hommes & Officiers, outre son Regiment ordinaire; secondé par le Cheualier d'Oise, auecque deux troupes de Caualerie, sorties de Martinville, & qui auoient ordre d'assaillir le poste de Turinge. Le Regiment de Pericard appuyé par le Capitaine Borosé, & par le sieur de Quitry, se proposoit d'attaquer les batteries qu'on auoit plantées au vieil fort : le Capitaine Iacques Argenti auecque ses Fantassins, suiuis d'vn renfort de Caualerie commandée par Canonville, se tenoit prest pour aller par la porte Cauchoise du costé de la Chartreuse, seconder le gros de Dernetal, s'il se fut auancé au secours de ses tranchées; & le Gouuerneur mesme, auec vne élite de Gentils-hommes & de Soldats, sorty par la porte de Beauuais, & soustenu par le Capitaine Perdriel, s'estoit disposé à s'en aller assaillir la batterie nouuellement

Ses preparatifs :

& ses ordres dãs la Ville.

dressée par les Regimens François. Ils se trouuerent tous prests à la pointe du iour ; & dés aussi-tost que pour signal l'on eût tiré le Canon, ils sortirent auecque tant de courage, & d'impetuosité, qu'ayant gagné d'abord, & par deuant & par derriere, toutes les auenuës des tranchées, dont ils renuerserent les Gardes, ils firent de grands rauages, se saisirent de l'Artillerie, dont ils encloüerent vne partie, & mirent l'autre sur le fossé ; rompirent de toutes parts les instrumens & les machines de Guerre, éuenterent les mines, brûlerent les munitions, & porterent par tout la terreur, la desolation, & la mort ; si bien que l'Infanterie, sans faire autre resistance, prit incontinent la fuite à Dernetal. Là tous les Soldats coururent aux armes ; & à mesme temps le Maréchal de Biron, auec quatre mille Suisses & Lansknets, outre les Gentils-hommes qui estoient restez au Camp, se mit à marcher en diligence, pour secourir les tranchées. Mais le Capitaine Perdriel, qui apres auoir suiuy le Gouuerneur par la porte de Beauuais, auec trois Compagnies de Caualerie, couroit toute cette plaine, l'entretint le plus long-temps qu'il pust, à force de caracols & d'escarmouches ; ce que firent encore de leur costé, le Cheualier d'Oise, Borosé, Quitry & Canonville, en attendant que leurs compagnons eussent executé leur dessein dans les tranchées : Ce qu'ils n'eurent pas plustost fait ; que ces mesmes Chefs, auec leurs quatre escadrons s'auancerent hardiment, pour soustenir l'effort du Mareschal de Biron. En ce combat, qui se donna entre les tranchées & Dernetal, il y eust beaucoup de sang respandu. Mais bien que

1592. Furieuse sortie, & ses effets.

Realistes mal traittez.

Le Mareschal de Biron tasche de les secourir :

& en est empesche par les Capitaines.

Combat sanglant, où le Mareschal est blessé.

1592. le malheur voulut que Larchant braue Cauallier, & Capitaine des Gardes du Roy, y demeuraſt mort, & le Mareſchal meſme bleſſé dangereuſement d'vne harquebuſade en vne cuiſſe; ſi eſt-ce que par la prompte arriuée des autres compagnies de Lanſxenets, & par la jonction des gens de pied, tant François, qu'Anglois, qui ſe rendirent là de toutes parts, ceux de la Ville furent repouſſez, bien qu'auec beaucoup de peine, & relancez iuſques dans les portes. Et toutesfois, à cauſe des munitions bruſlées, de l'Artillerie perduë, & de l'extréme deſordre de ceux que l'on aſſaillit, cette perte ne pût s'eſtimer; & durant pluſieurs iours elle fut tenuë pour irreparable. Il y euſt du coſté du Roy plus de huit cent Soldats qui perdirent la vie dans ſes tranchées; parmy leſquels ſe trouuerent deux Meſtres de Camp François, & quatorze Capitaines de diuerſes Nations; mais quant aux aſſaillans, il n'en demeura qu'enuiron cinquante ſur la place. Le Gouuerneur enuoya tout auſſi-toſt au Duc de Mayene à trauers les bois, le ſieur de Franqueville, pour l'aduertir de cette Victoire; & l'aſſeurer par meſme moyen, qu'il ne faloit pas que pour ſecourir la Ville il precipitaſt aucunement les affaires, pource qu'en l'eſtat où il auoit reduit l'Ennemy, il ne croyoit pas qu'il luy pût nuire de pluſieurs iours. Cét aduis eſtãt venu le ſoir du vingt-ſixieſme, l'on fit faire alte à l'Armée, comme elle continüoit ſa route; & les Capitaines tinrent conſeil entr'eux. Le Duc de Parme iugeoit à propos de ſuiure l'entrepriſe commencée; pource, diſoit-il, que l'on trouueroit les Fantaſſins encore tous eſtourdis de l'eſchec receu le iour prece-

Eſtranges degaſts;

& perte notable du coſté du Roy.

Aduis de Vilars au Duc de Mayene.

Les Chefs de la Ligue tiennent cõſeil.

Sentimẽt du Duc de Parme,

dent ; qu'on pourroit ainſi auec bien plus de facilité les mettre en deſroute, s'emparer de leurs logemens, & deliurer entierement la Ville aſſiegée, deſſein principal pour l'execution duquel ils s'eſtoient acheminez ſi auant. 1592.

Mais le Duc de Mayene conſideroit qu'ils auoient deſià l'effet où ils butoient ; Que les mines & les tranchées eſtoient deſtruites, l'Arrillerie priſe, & les munitions toutes employées ; Qu'il ne reſtoit plus qu'à mettre les gens de pied hors de Dernetal, où ils auoient tous pris logement ; Que cette entrepriſe ne pourroit pas reüſſir ſans contraſte, à cauſe du ſoin qu'on auoit eu de fortifier regulierement ce lieu-là ; Qu'il y faudroit par conſequent employer beaucoup de temps, & que cependant, le Roy qui eſtoit puiſſant en Caualerie, arriueroit à leur grand dommage ; Qu'on ſeroit contraint pour le combattre, d'expoſer à ſes forces des gens extrémement foibles, pour eſtre non ſeulement laſſez du voyage, mais fatiguez du premier combat ; & qu'en vn mot, la Ville n'ayant pas beſoin que l'on fiſt les choſes auec precipitation, c'eſtoit à eux à les conſiderer prudemment, & à ne rien faire qu'auec la circonſpection & la retenuë dont ils auoient vſé iuſques àlors en leur façon de ſe gouuerner. L'on ſuiuit ſon aduis, bien que pluſieurs d'entre les Eſpagnols creuſſent veritablement, qu'il ne donnoit ce conſeil qu'afin d'empeſcher que l'honneur d'auoir fait leuer le ſiege de Roüen, ne demeuraſt tout entier au Duc de Parme. Ainſi auec le meſme ordre qu'ils auoient tenu, ils changerent la face de l'Armée ; & retournez à leur premier logement, ils y conſulterent ſur ce qu'il leur faloit

choqué par le Duc de Mayene.

Ses conſiderations, & ſes raiſons.

approuuées & ſuiuies.

Nouuelle cõſultation.

1592. faire. Le Duc de Mayene, & les autres Seigneurs François eſtoient d'opinion ; Qu'à moins que d'en venir à vne bataille, il eſtoit impoſſible que le ſiege de Roüen ſe leuaſt, entrepriſe qui ſembloit au Duc tres-dangereuſe, pour le grand nombre de Nobleſſe qui ſuiuoit alors le Roy. Il eſtimoit donc, que puis qu'en l'eſtat où l'on auoit mis Roüen, il ne faloit point apprehender que de pluſieurs iours on le tint aſſiegé de trop prés, il ſuffiſoit d'y enuoyer pour renfort, & pour ſuppléer au defaut des morts, ſept ou huit cent Fantaſſins ; & de faire prendre vn autre chemin à ce qui reſtoit de l'Armée. Il remonſtroit en ſuitte ; Qu'il ne ſe donnoit plus d'apprehenſion ny de ſoin de ce ſiege-la ; & qu'il auoit bien d'autres deſſeins en ſon ame ; Que les Gentils hommes qui ſuiuoient le Roy, laſſez deſormais de la fatigue & de la deſpenſe de l'Hyuer paſſé, voyant reculée l'occaſion de combattre, & loin le Camp de la Ligue, ſe retireroient bien viſte en leurs maiſons, & qu'à leur exemple pluſieurs autres abandonneroient auſſi l'Armée Royale ; Qu'alors on rebrouſſeroit chemin promptement, & que ſans perdre temps on retourneroit à Roüen, d'où le Roy ſeroit contraint de leuer le ſiege ; ou que s'il luy prenoit enuie de combattre, la Victoire leur ſeroit alors aſſeurée. Mais les Eſpagnols & les Italiens, qui apprehendoient que d'autres qu'eux ne joüyſſent du fruit & de la gloire de leurs victoires, demandoient à paſſer outre ; tenant pour indubitable que le Roy, pour s'empeſcher d'eſtre ſurpris, & enueloppé entre la Ville & leur Armée, leueroit enfin le ſiege ; d'où ils conclüoient, que puis qu'ils auoient tant fait, ils

Autres raiſons du Duc de Mayene,

contredites par les Eſpagnols.

ils desiroient de pousser cette entreprise iusques au bout ; & tel estoit aussi le sentiment du Prince Ranuce, ambitieux de gloire plus que nul autre. Quoy qu'il en fut neantmoins, le Duc de Parme voulut suiure l'aduis des François ; & apres auoir enuoyé à Roüen huit cent Vvallons, du Regiment du Comte de Bossu, & de la Berlotte, lesquels arriuez de nuit, y entrerent sans difficulté, il partit auecque le reste de l'Armée ; passa la riuiere de Somme, & s'esloignant le plus qu'il put, s'en alla mettre le siege à S. Esprit de Ruë, place extrémement forte, scituée vers cette Frontiere-là. 1592.

Le Duc de Parme se tient à l'aduis des François.

Apres que l'Armée de la Ligue se fut retirée, le Roy, bien que le sujet de la resolution que les Confederez auoient prise luy fut inconnu, ne laissa pas toutesfois d'appliquer ses pensées à presser le siege de Roüen, plus qu'il n'auoit fait iusques alors. A quoy l'incita plus particulierement encore le nouueau secours qu'il receut des Holandois ; qui sous la conduite de Philippe, l'vn des Comtes de Nassau, luy enuoyerent vn assez bon nombre de vaisseaux de guerre, dans lesquels il y auoit plusieurs pieces d'Artillerie, quantité de munitions, & plus de trois mille Fantassins. Et dautant que pour l'estrange degast qui s'estoit fait par les Assiegez en la derniere sortie, l'on auoit grand besoin dans le Camp, & de canons & de munitions ; le Roy en ayant fait mettre à terre vne bonne partie, voulut que non seulement les nauires Holandois fissent des courses sur la Riuiere, pour empescher le transport des viures, & des autres prouisions que l'on menoit à Roüen du Havre de Grace ; mais encore qu'ils

Le Roy se resout de presser le siege de Roüen plus fort que iamais.

Il reçoit du secours de Holãde,

& le ménage iudicieusement.

1592. s'approchaſſent de la Ville,& qu'à force de battre le vieil Palais, & les autres lieux proches de la Riuiere, ils augmentaſſent plus fort, & le danger & la fatigue des Aſſiegez. Il fit armer par meſme moyen du coſté d'enhaut de la Riuiere, tourné vers le pont de l'Arche, vn nombre de Barques, commandées par le ſieur de l'Hoſpital Chancelier de Nauarre auec leſquelles pour mieux embarraſſer les Ennemis, il ne ceſſoit de courir la Riuiere. Le premier iour de cette nauigation fut ſignalé par vn rude choc, qui ſe donna contre ces autres Barques, dont Anquetil auoit la conduite. La fin de ce combat fut, qu'apres y en auoir eu de celles de la Ville vne de bruſlée, & vne autre coulée à fonds; ce qui ne ſe paſſa pas neantmoins ſans vn notable dommage des barques du Roy, celles de la Ligue s'allerent ranger prés de la muraille, pour en eſtre deffenduës. Les nauires de Holande s'approcherent auſſi du coſté d'embas, & tirerent contre la Ville vn nombre infiny de Canonades, qui ne firent pas grand mal pourtant. Mais le Gouuerneur ayant fait pointer trois Coulevrines ſur vn Caualier qu'on auoit auparauant dreſſé à coſté de la riuiere; comme les Holandois virent vn de leurs vaiſſeaux percé, & le grand maſt d'vn autre abatu; ils s'eſcarterent plus loin, pour eſſayer d'empeſcher la nauigation; & à meſme temps deſcendirent à terre deux mille hommes de pied, pour ſeruir de renfort à l'Armée. Cependant le Roy donnoit ordre qu'il ſe fiſt de toutes parts des redoutes, & de nouuelles tranchées. Luy-méme en ſolicitoit le trauail par ſa preſence, & à ſon exemple les Princes & les Seigneurs s'y employoient auſſi chacun

Efforts de part & d'autre ſur la Riuiere.

& ce qui en aduint.

Effet du Canon ſur deux vaiſſeaux Holandois.

Grande vigilance du Roy,

à son tour. Tellement que pour les merueilleux soins qu'on y apportoit, sans discontinüer ny iour ny nuit, tous ces trauaux furent acheuez en fort peu de temps. L'on hasta particulierement, & plus que tous les autres celuy de Turinge; pour recouurer les Canons qu'en la derniere sortie on auoit iettez dans les fossez. Mais ceux de la Ville s'estant apperceus de ce dessein, s'aduiserent de dresser vne machine, afin de les enleuer en haut, & de les recouurer par ce moyen. En effet, bien que les continuelles escarmouches, & les coups de canons qui tiroient sans cesse, & les feux d'artifice, semblassent le deuoir empescher, si est-ce qu'enfin les Assiegez en vinrent à bout, & firent si adroitement, qu'ils attirerent sur le Boulevard du vieil Fort ces pieces d'Artillerie, qui furent conduites dans la Ville auec grande allegresse, & mises dans la basse Cour de l'Archeuesché, où le Gouuerneur demeuroit alors, à cause que ce lieu là se trouuoit en esgale distance des autres endroits, où les Ennemis auoient leurs batteries. Durant ces choses, les trauaux se continüoient par tout auecque beaucoup d'ardeur; & le Comte de Soissons passé au Faux-bourg de saint Seuer, auoit commencé luy-mesme de faire dresser vne batterie de ce costé-là, pour diuiser les forces des Ennemis, & les tenir de toutes parts estroitement assiegez. Villars neantmoins, pour tesmoigner qu'il ne craignoit point, & que rien ne le pressoit, mit hors de la Ville entre les portes de S. Hilaire, & de Martinville plusieurs Caualiers fort lestes, ausquels il fit faire vne iouste, rompre en lice, & courir la bague & à la quintaine; comme s'il eût vou-

1592.

Canons recouurez par ceux de la Ville, & comment.

Trauaux continuez.

Nouuelle batterie dressée par le Comte de Soissons.

Villars fait courir la bague durant le siege.

1592. lu donner à connoiſtre par là, qu'il iouyſſoit d'vn profond repos parmy de ſi grands trauaux, & de continuelles fatigues. Mais le Roy, qui ſçauoit que Villars ne ſe picquoit point de vanité, imputoit cette action à foibleſſe, eſtimant que par elle il voulut pallier & couurir les grandes extrémitez où il ſe trouuoit reduit; ce qui eſtoit cauſe qu'auec plus de diligence que iamais, il faiſoit miner & battre la place de toutes parts. Les Aſſiegez continüoient touſiours leurs ſorties, auecque diuers ſuccez; & deſia meſmes elles ſe r'alentiſſoient, à raiſon de leur petit nombre, Franqueville y eſtant demeuré mort, & la Londe Sergent Major, bleſſé dangereuſement auec pluſieurs autres Capitaines. Il s'en fit pourtant vne ſi rude du coſté de ſaint Seuer, qu'encore que le Comte de Soiſſons accourût luy-meſme à la tranchée, où il ne ceſſoit d'encourager & d'exhorter ſes Soldats; ſi eſt-ce que pour tout cela ceux de la Ville s'eſtans faits maiſtres d'vne redoute, ne laiſſerent pas de gagner la plaine, pour hazarder le combat. Auſſi le preſenterent-ils ſi reſolument au Baron de Givry, qui eſtoit paſſé de ce coſté-là, auec quelques Compagnies de Cheuaux-legers, que de la façon qu'il fut bleſſé en vne ſi chaude & ſi furieuſe meſlée, on le tint ſans eſperance de vie; Ce qui dépleuſt tellement au Roy, qu'en ayant ſçeu la nouuelle, il dit deuant tous auec vn profond ſouſpir; *Qu'il n'auoit plus d'homme, ſur la conduite duquel il puſt s'aſſeurer d'vne charge ſi importante, cõme eſtoit celle de la Cauallerie legere*; paroles dõt s'offenſerent pluſieurs, & particulierement les ſieurs de Montigny & de la Chapelle, qui pretendoient cette Pla-

Sorties des Aſſiegez r'alenties.

Rude combat,

où Givry eſt bleſſé,

& regretté par le Roy.

Meſcontentemẽt de Montigny & de la Chapelle.

ce-là. Il arriua neantmoins que le Temps en mit en posſeſſion Montigny, pour auoir continüé de ſeruir auec beaucoup de valeur. La Chapelle n'en fit pas de meſme; & ſoit qu'il voulut ſatisfaire ſon déplaiſir, ſoit que ces paroles du Roy le miſſent au deſeſpoir; tant y a qu'vn peu apres il quitta ſon Party, pour ſe ietter, comme il fit, dans celuy des Ennemis. Auec tout cela neãtmoins la bleſſure de Givry ne fut point mortelle, ny meſme dangereuſe; & ceux de la Ville y furent relancez dedans, apres auoir perdu beaucoup de ſang. Mais ils eſprouuerẽt en ce meſme temps vn accident encore plus dommageable; Il aduint le vingt quatrieſme iour de Mars, auquel vne eſtenduë de muraille, longue d'enuiron ſoixante-dix pas, s'écroula fortuitement d'elle-meſme, entre la porte Cauchoiſe, & le Monaſtere de S. Dominique. D'où il s'enſuiuit, que tandis qu'on trauailloit à la reparation d'vne ſi grande bréche, & que les habitans y employoient à l'enuy, du terrain, des faſcines, des ſacs pleins de ſable, & autres choſes ſemblables: le Roy ayant fait conduire tumultuairement de ce coſté-là quelques pieces de campagne, les endommagea ſi fort, qu'ils n'auoient point encore receu aucun échec plus ruyneux que celuy-là, durant tout le temps du ſiege. Comme donc Villars ſe vid preſſé de tous coſtez, & ſi dépourueu de Soldats, pour en auoir perdu quantité; ne pouuant plus reſiſter à vn ſiege ſi opiniaſtre & ſi long, il ſe reſolut d'eſcrire au Duc de Mayene, qu'il ſeroit contraint de capituler, s'il ne luy venoit du ſecours dans le vingtieſme d'Auril. Il arriua cependant, comme ce Duc l'auoit touſiours bien predit, que la No-

1592.

Muraille écroulée.

dommageable aux Aſſiegez.

Villars affoibly ſe laſſe du ſiege;

& en eſcrit au Duc de Mayene.

1592. bleſſé laſſée des trop longues courvées de l'Hyuer paſſé, n'ayant plus ny argent, ny habits, ny cheuaux qui ne fuſſent recreus; & voyant d'ailleurs qu'il ne faloit pas eſperer que les deux Armées en vinſſent à vne bataille, ſe licentia, comme c'eſt l'ordinaire, pour s'en aller chez ſoy donner ordre à ſes affaires. Tellement que peu à peu le nombre s'en diminua ſi fort, qu'il ſe trouua que de dix mille cheuaux, il n'en reſtoit preſque plus que la moitié. Ce qui procedoit encore, de ce que tout le pays d'alentour eſtant ruyné par le long ſeiour qu'on y auoit fait; en vne ſaiſon en laquelle on manquoit de vieilles prouiſions, & d'eſperance d'en pouuoir de long-temps faire de nouuelles; les gens de guerre ſe voyoient reduits en vn ſi piteux eſtat, que pour auoir dequoy ſubſiſter, il faloit de neceſſité qu'ils ſe diuiſaſſent; & s'en allaſſent loger en diuers quartiers eſloignez les vns des autres. Le Mareſchal de Biron & le Vicomte de Turenne auoient bien preueu ce mal, & taſché d'en deſtourner l'effet par toute ſorte de voyes, en ſollicitant les Soldats d'attendre encore quinze ou vingt iours, dans leſquels on pourroit voir entierement où les affaires aboutiroient. Mais la neceſſité de pluſieurs ſe trouua ſi grande, & l'inclination des Volontaires ſi precipitée, qu'il fût impoſſible de les retenir. Auecque cela, pluſieurs Capitaines, pour s'eſtre perſuadé fermement que le Duc de Parme, deſtitué de toute eſperãce de pouuoir deſormais ſecourir Roüen, auoit entrepris tout de bon de s'en aller aſſieger S. Eſprit de Ruë, pour voir quel ſeroit l'effet de cette diuerſion; inferoient de là qu'il ne faloit point apprehender ſon retour, & par cor-

Deſordre dans l'Armée du Roy,

dont les Soldats ſe débandent.

Sentimẽt de pluſieurs Capitaines, touchant le ſiege de Roüen,

sequent que l'Infanterie jointe au secours nouuellement venu de Holande, suffisoit pour venir à bout de Roüen. En effet, comme les François ont tant de courage, qu'ils se croyent capables d'executer les plus grandes choses, ils auoiēt rendu si vulgaire cette opinion parmy eux, & se l'estoient mise si auant dans l'esprit, au mespris du Duc de Parme & de son Armée, que le Roy mesme s'y attachant, se persuadoit qu'à l'auenir il n'auroit pas grand besoin de Caualerie. Mais d'vn autre costé, les Fantassins, qui auoient passé l'Hyuer dans les tranchées, parmy les continuelles incommoditez de la neige, ausquelles succedoient maintenant celles de la pluye; & qui se sentoient épuisez de veilles & de fatigues, n'estoient pas moins à plaindre que les gens de cheual; de sorte qu'ils auoient plus besoin de repos, que d'estre employez à de nouueaux & dangereux trauaux. D'ailleurs, les maladies, qui s'estoient mises parmy les Allemands, & encore plus parmy les Anglois, en auoient diminué de beaucoup le nombre; outre que les gens de pied François, qui ne vouloient point attendre les dernieres extremitez, se déroboient du Camp à toute heure. Or bien que le Roy apperceust assez, que son Armée diminuoit à veuë d'œil, & qu'elle n'en pouuoit plus de lassitude; si est-ce que de quelque diligence dont il vsast, il luy estoit impossible de fournir abondamment à son Camp, les choses qui luy estoient necessaires, & ausquelles depuis cinq mois, & dauantage, il ne cessoit de pouruoir. Ce que le Duc de Parme ne pouuant pas ignorer, ny encore moins le Duc de Mayene, ils prolongerent touſiours le temps,

1592.

& du Roy mesme.

Incommoditez insupportables aux Soldats,

1592. iuſques aux dernieres lettres qu'ils receurent du Gouuerneur de Roüen ; & le firent à deſſein, afin de tirer auantage de ce delay, & d'épuiſer inſenſiblement l'Armée ennemie. Mais enfin ayant délogé ſoudainement d'auprés de Ruë, où ils s'eſtoient arreſtez par feinte, pluſtoſt que pour aucun deſſein qu'ils euſſent ſur cette place ; ils ſe pourueurent premierement de viures, puis s'en allerent paſſer la Somme au lieu qu'on appelle communément *Blanquetaque* * où la Riuiere s'eſtendant au large eſt moins rapide qu'ailleurs, & plus guéable par conſequent. Ils arriuerent ainſi fort prés de Roüen, & diuiſerent leur Camp en ſix logemens, ayant plus aduancé par leur diligence, depuis le peu de temps qu'ils s'eſtoient mis en chemin, qu'ils n'auoient fait durant trente iours, employez au precedent voyage.

Les Ducs de Parme & de Mayene different leur marche ; & pourquoy.

Ils paſſent la Somme,

* *qui eſt entre le Cretoy & Saint Valery.*

Le Roy ne ſçeut pas pluſtoſt le retour inopiné des Ennemis, qu'il fit repaſſer la Riuiere à ceux du Faux-bourg de S. Seuer, afin d'aller ioindre le reſte de l'Armée. Il r'apella par meſme moyen auec vne extréme diligence toute ſa Caualerie, au quartier de Dernetal, auecque deſſein de s'oppoſer aux Ennemis, & de les combattre. Mais enfin apres auoir fait vne ſoigneuſe reueuë de ſes forces, & reconnu qu'elles eſtoient tellement décheües, & de vigueur, & de nombre ; qu'il s'en faloit beaucoup qu'elles fuſſent comparables à l'Armée de la Ligue, il reſolut de leuer le ſiege, & de ſe reſeruer pour vne meilleure occaſion ; eſtant bien certain que la pluſpart de la Nobleſſe ne tarderoit guere à le reuenir trouuer. Cependant, pour empeſcher que l'Armée de la

& arriuent prés de Roüé.

Precaution du Roy au retour des Ennemis :

Il ſe reſout de leuer le ſiege,

Ligue, qui s'auançoit touſiours, & s'approchoit ſans aucun obſtacle, ne troublaſt l'ordre de la retraitte, & pour retarder ſa marche, il enuoya ſur le grand chemin de Neuf-Chaſtel le Vicomte de Turenne, auec la Caualerie Allemande, eſcortée de quelque nombre de Cheuaux-legers, & de Gens-d'armes François. Les Ennemis marchoient par vn pays plein, qui n'eſtoit embarraſſé ny de bois, ny de montagnes; choſe extrémement deſauantageuſe au Vicomte; qui pretendoit auec peu de gens d'en faire paroiſtre beaucoup, comme ſi l'Armée Royale y euſt eſté toute entiere. Et neantmoins il ſçeut ſi bien prendre ſon temps, pour attaquer l'Auant-garde du Duc de Guiſe, tandis que le reſte des troupes n'auoient pas encore abandonné ſes logemens, qu'il mit en quelque deſordre les premieres files, & gagna meſme d'abord vne Cornette. Mais pource que Baſſompierre & de Roſne y ſuruindrent; puis toute l'Auant-garde, & vn peu apres le Duc de Parme, auec la bataille; toute cette affaire ſe paſſa lentement, & aboutit à des eſcarmouches auantageuſes. Car le Duc, faiſant auancer de tous coſtez pluſieurs troupes de Caualerie, tournoit ſa veuë de part & d'autre, pour taſcher de reconnoiſtre ſi l'Armée du Roy n'eſtoit point là toute entiere; & d'ailleurs le Vicomte, qui voyoit bien ſon deſſein, oppoſoit de front autant de gens, qu'il s'en défiloit du coſté des Ennemis; puis ſe mettoit au large, pour empeſcher qu'ils ne pûſſent venir à bout de leurs intentions. De maniere que toutes ces ruſes, qui firent que le iour ſe paſſa en petites eſcarmouches, donnerent loiſir au Roy & à

1592.

Auant-garde du Duc de Guiſe attaquée par le Vicomte de Turenne.

Ruſes pratiquées de part & d'autre.

1592 ſes Capitaines, de leuer le ſiege de deuant Roüen, ſans embarras & ſans confuſion. A cette fin l'on retira les Canons le plus promptement qu'il fut poſſible; & tandis que l'Armée ſe rangeoit par files, on les enuoya deuant auec le bagage au Pont de l'Arche, où le Roy ſe propoſoit d'aller. Apres s'eſtre donc fait voir deuant la Ville, enuiron vne demie heure, auec vne contenance aſſeurée, il en décampa le vingtiéme d'Avril; & faiſant ſa retraitte, fut ſuiuy par le Baron de Biron, qui prit apres luy le chemin le plus commode. Le Duc de Parme ſe rendit auſſi le meſme iour à Roüen, auec ſon Armée, qui marchoit en ordonnance de bataille. Et dautant qu'il voulut s'aſſeurer de la route que prenoit le Roy, il le fit ſuiure à la piſte par George Baſti, qui eut ordre d'obſeruer ponctuellement la marche de ſes troupes. Cela fait, il entra dans la Ville auecque le Duc de Mayene; & apres auoir donné diuerſes loüanges à Villars, & à tous les autres, qui l'auoient ſi vaillamment deffenduë, il s'en alla le meſme ſoir auec ſon Armée, prendre logement dans les prochaines Bourgades.

Le Roy s'achemine au Pont de l'Arche.

Les Ducs de Parme & de Mayene entrent dans Roüen.

FIN DV DOVZIE'ME LIVRE.

Extrait du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres Patentes données à Fontainebleau le premier iour de May 1661. Signées COVPEAV, a permis à PIERRE ROCOLET, ſon Imprimeur & Libraire ordinaire, de r'imprimer en tel volume qu'il voudra, pendant le temps & eſpace de vingt-ans, *L'Hiſtoire des Guerres Ciuiles de* HENRICO CATHERINO DAVILA, traduite par le Sieur BAVDOIN, & deffences ſont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres de contrefaire ny faire contrefaire ladite Hiſtoire, à peine de trois mil liures d'amende, confiſcation des exemplaires & de tous dépens, dommages & intereſts: ainſi qu'il eſt plus au long contenu eſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Liure de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, ſuiuant l'Arreſt du Parlement du 8. Auril 1653. *A Paris le* 27. *May* 1661.

Signe, IOSSE, Scyndic.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le treiziéme Feurier. 1666.

A01 1674001